



Photo de la couverture

*Le Marché aux grains à Gand*

© Aubin-Blanchet recherches historiques

Georges Aubin, 1942-

Renée Blanchet, 1941-

Imprimerie Élite

Saint-Rémi, QC

ISBN (papier) : 978-2-924900-93-2

ISBN (numérique) : 978-2-924900-94-9

Dépôt légal : 4<sup>e</sup> trimestre 2024

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Lettres de Belgique



Louis-Antoine Dessaulles

*Lettres de Belgique*  
1875-1878

Texte établi  
et annoté par  
Georges Aubin

Introduction par  
Yvan Lamonde



## SIGLES et ABRÉVIATIONS

|            |                                                                 |
|------------|-----------------------------------------------------------------|
| BAnQ-VM    | Bibliothèque et Archives nationales du Québec<br>Vieux-Montréal |
| BNF        | Bibliothèque nationale de France                                |
| ca         | circa (environ)                                                 |
| <i>CFB</i> | <i>Un Canadien français en Belgique...</i>                      |
| CHSH       | Centre d'histoire de Saint-Hyacinthe                            |
| <i>DBC</i> | <i>Dictionnaire biographique du Canada</i>                      |
| <i>DPQ</i> | <i>Dictionnaire des parlementaires du Québec</i>                |
| JBN        | Joseph-Benjamin-Nicolas (Papineau)                              |
| LAD        | Louis-Antoine Dessaulles                                        |
| <i>LMD</i> | <i>Lovell Montreal Directory</i>                                |
| PUL        | Presses de l'Université Laval (Québec)                          |
| RPCQ       | Répertoire du patrimoine culturel du Québec                     |





## INTRODUCTION

Louis-Antoine Dessaulles (1818-1895) a été le mouton noir de la société canadienne-française de 1840 à 1875. Ce fut un tempérament unique, plus iconoclaste qu'un Joseph Doutre ou un Arthur Buies. Ses ennemis l'ont bien saisi, eux qui le qualifiaient de Don Quichotte. Il n'a pas fait que ferrailler contre le curé de Saint-Hyacinthe dès 1843, contre Mgr Bourget, contre le curé Rousselot de la paroisse Notre-Dame lors de l'Affaire Guibord, contre la Curie romaine. Il a fait montre d'audace sinon d'affrontement dans d'autres domaines, il a tiré à hue et à dia sur les cibles qui se présentaient. Sans verser dans le psychologisme mais sans refuser l'explication, il faut essayer de comprendre ce Don Quichotte local.

**« Jeune homme aimable, instruit, sage, qui ne possède aucun vice, qui n'est ni ivrogne, ni joueur, ni libertin. »**

Dessaulles naît dans une famille seigneuriale. Sa mère est une Papineau, la sœur de Louis-Joseph Papi-

neau. Son père, le seigneur Jean Dessaulles meurt en 1835. Fils aîné, Louis-Antoine a alors 17 ans et il doit bientôt venir en aide à sa mère, la seigneuresse Papi-neau-Dessaulles. Il change de collège, passant des Sul-piciens à Montréal au séminaire local. Il entreprend une cléricature en Droit qu'il délaisse. En 1837, il évacue son oncle Papineau de Montréal. L'année suivante, il visite son oncle à Philadelphie, à New York et à Saratoga. Il fait son premier voyage en Europe en 1839, séjournant à Paris chez son oncle en exil et à Londres. Il est de retour en Europe en 1842, visite son oncle Louis-Joseph, cherche des capitaux à Londres et passe en Belgique.

Ses séjours aux États-Unis et en Europe révèlent une facette importante de sa curiosité insatiable. À Rochester, il visite une manufacture de clous, s'intéresse à la laine végétale et à la graine de pavot pour produire de l'huile. À Londres, il visite le Polytechnical Institute, la brasserie Barclay Perkins. À Paris, ses visites systématiques des monuments et des institutions révèlent sa grande culture. À propos de ces visites, il écrira que « cela me donnera des idées pour les embellissements de Saint-Hyacinthe<sup>1</sup> ».

---

<sup>1</sup> Louis-Antoine Dessaulles, *Lettres inédites, 1834-1875*, texte établi et annoté par Georges Aubin. Introduction par Yvan Lamonde, L'Assomption, Aubin-

## **Expliquer ses « spéculations folles et extravagantes ».**

En mai 1843 – Dessaulles a 25 ans –, Louis-Michel Viger juge la situation des Dessaulles à ce point inquiétante qu'il s'en ouvre à Louis-Joseph Papineau. Il l'informe « des circonstances fâcheuses et malheureuses dans lesquelles a placé ton neveu Dessaulles sa mère et la famille entière<sup>2</sup>. Ta sœur m'écrit de ne point t'en informer, de peur que ces informations ne changent tes projets. Je suis d'avis contraire, il faut te faire connaître les choses afin de recevoir tes directions. Dessaulles, ton neveu, jeune homme aimable, instruit, sage, qui ne possède aucun vice, qui n'est ni ivrogne, ni joueur, ni libertin, depuis son premier voyage en Europe, a pris le maniement des affaires, s'est lancé dans des spéculations folles et extravagantes, qui toutes ont mal réussi, en sorte qu'il a créé des dettes au montant de 8 000 £, toutes dettes exigibles, plusieurs des créan-

---

Blanchet recherches historiques, 2024, exemplaire imprimé et numérique, BAnQ.

<sup>2</sup> Déjà, dans une lettre non datée mais qui pourrait être de 1838, Rosalie Papineau-Dessaulles, étranglée par le manque de fonds, songeait à abandonner son manoir pour aller vivre avec sa famille en pension chez Mme Dutalmé. Voir la lettre à son frère Denis-Benjamin Papineau, dans *Correspondance, 1805-1854*, Montréal, Varia, 2001, p. 123-127.

ciers ont même obtenu des jugements contre lui, et sa part de la seigneurie est sur le point d'être saisie. On attend avec impatience le retour de M. Wakefield [de Londres], il est attendu d'ici à 15 jours, et si Dessaulles ne peut effectuer l'emprunt pour lequel il a été en Angleterre, l'automne dernier, la propriété sera vendue par le shérif; et dans un pays où il n'y a point de capitaux, et dans un temps où les seigneuries ne donnent rien, à raison des mauvaises récoltes, juge du prix qu'elle produira : ce sera un jeune homme ruiné! Par contrecoup, il va ruiner en partie son frère et sa sœur et sa mère, de cette manière les dettes sur la seigneurie entière se montent à près de 9 000 £, la presque totalité à constitut. [...].

« Mais, diras-tu, comment expliquer cette conduite de Dessaulles ? Je l'explique de cette manière. Dessaulles s'est lié d'une manière extraordinaire avec M. Debartzch; l'amour pour une des demoiselles est-il pour quelque chose ? Je l'ignore, je m'en suis douté, tu connais Debartzch, homme toujours occupé à la spéculation, mettant un grand prix à ses propriétés. Il a inculqué à Dessaulles que sa propriété, moitié de la seigneurie, valait 30 000 £ et qu'il fallait faire valoir des propriétés de si grandes valeurs. Le jeune homme, petit à petit, a suivi sans doute les idées et projets de son

aviseur : ils ont fait ensemble des spéculations qui n'ont point réussi, et le résultat est que Dessaulles a calé 8 000 £. On s'est procuré des agents en payant 10, 12 et 15 par cent, M. Debartzch avec Dessaulles. Mais M. Debartzch a plus de ressources que Dessaulles, il peut plus facilement réparer ses pertes et il est caution pour Dessaulles au montant de 4 500 £. M. Debartzch a-t-il envie d'avoir la propriété de Dessaulles ? Je ne le crois, s'il puit avoir de l'argent, toujours si la propriété se donne à bas prix, hier elle était d'une grande valeur, aujourd'hui c'est peu de chose <sup>3</sup>». La situation financière de la seigneurie est intenable. Les « embellissements » de Saint-Hyacinthe attendront.

Signe qui ne trompe pas sur l'homme pratique que peut être Dessaulles, on confie en août 1846 l'administration quotidienne de la seigneurie à Alexis-Maurice Laframboise, époux de sa sœur Eugénie. Dessaulles ira néanmoins administrer la ville comme maire de 1849 à 1857. Pendant ce temps, il habitera temporairement à Montréal en 1851-1852 pour assumer la codirection du nouveau journal *Le Pays*. Maire, il ne s'empêche pas d'être candidat – battu – à l'élection d'octobre 1854.

---

<sup>3</sup> L.-M. Viger à L.-J. Papineau, 12 mai 1843. BAnQ-Q, P417/2; 2.1.2 – lettre 836.

Dessaulles tente de se sortir de l’embarras en exploitant des carrières de pierre et de pierre à chaux à Saint-Dominique dont les produits sont expédiés par le « chemin de fer à lisses Dessaulles » vers Longueuil et Richmond via Britannia Mills où l’Atlantic and St. Lawrence Railway, qui relie Longueuil à Saint-Hyacinthe depuis 1848, a une cour ferroviaire. Quand, en 1857, le Grand Tronc achète l’Atlantic and St. Lawrence, Dessaulles intente un procès à l’acheteur. Il reconnaîtra « y avoir perdu ses capitaux ».

À la suite de l’abolition de la tenure seigneuriale, en 1854, la Commission de l’abolition lui concédera \$124 947.99 en 1859. Lorsqu’il vend la seigneurie en juillet 1867, il obtient \$32 025. Près de \$93 000 se sont évaporés. Il a entretemps déménagé à Montréal avec sa famille en 1860 et déniché un emploi comme greffier adjoint à la Cour des sessions de la paix en 1863, poste qu’il occupera jusqu’en 1875<sup>4</sup>.

Entrepreneur sans succès, maire, candidat électoral, sans seigneurie, Dessaulles se lance vers 1860 dans les inventions et les demandes de brevets, encouragé par son nouvel associé Charles Dion. Une sonnerie d’alarme et un spiritomètre pour les distilleries

---

<sup>4</sup> Y. Lamonde, *Louis-Antoine Dessaulles. Un seigneur libéral et anticlérical*, Montréal, Fides, 1994, chapitre V, « Un maire, un seigneur, un entrepreneur contestés (1850-1857) », p. 83-103.

l'enlisent dans une dette de \$9 800 de 1864 à 1869. Treize billets au montant de \$3 480 viennent à échéance en mai 1869. Il se sait alors « un homme *moralement fini* en Canada ». À un de ses prêteurs, le Dr Mailhot de Saint-Hyacinthe, il écrit le 28 avril 1869 : « Jamais homme ne s'est exposé, dans le seul but de payer ses dettes et de racheter son nom, à plus de difficultés, de tracasseries, d'inquiétudes graves, de déboires bien souvent, que je l'ai fait; jamais homme n'a soutenu une plus terrible lutte pour se tenir à flot que je le fais depuis trois ans [...] <sup>5</sup> ».

Nouvelle terre promise en vue en 1871 : il s'associe à André-Narcisse Lamothe pour acquérir et exploiter une mine de plomb dans le Missouri. Grosse affaire qui peut rapporter dix millions de dollars, mais qui dégénère en une perte de \$9 000.

À la mi-juillet 1875, le couple Caroline Dessaulles-Frédéric-Liguori Béique est à Paris, sur le point de revenir au pays à la suite de leur voyage de noces. À sa fille, Dessaulles a cette formule d'une rare vérité : « Une sorte de fatalité me poursuit : je crois toucher une chose et elle fait comme l'oiseau des champs qui va se placer un peu plus loin, qui reste toujours en vue mais toujours hors de portée ».

---

<sup>5</sup> *Ibid.*, chapitre XV, « La déroute financière (1870-1875) », p. 237-246.

Il part secrètement en exil sans démordre de sa bonne étoile. Il écrit à son tout nouveau gendre, Frédéric-Liguori Béique, le 1<sup>er</sup> août 1875 : « Malgré le terrible malheur que je n'ai pu conjurer, soyez sûr que je suis plus près du succès qu'on ne le pense au Canada, même mes meilleurs amis ». Un mois plus tard, il est face à une dette de \$80 000 à \$90 000 en billets promissoires.

Mauvais payeur, la réputation de Dessaulles est entamée depuis un moment. De 1843 à 1866, il a fait face à 57 procès devant la Cour supérieure de Montréal. De 1860 à 1863, 19 jugements l'obligent à payer quelque \$13 000 à des créanciers. De 1864 à 1869, cinq causes perdues le contraignent à déboursier plus de \$5 000.

Cette maladresse en affaires, ces méprises sur lui-même, cette obsession pour les inventions et ce besoin durable de se refaire une fortune et une réputation vont de pair avec d'autres emportements qui relèvent du même type de personnalité.



## **Un Don Quichotte verbomoteur et scriptomoteur.**

Parallèlement à tous ces engagements, Dessaulles est davantage connu comme journaliste, essayiste, conférencier. Il fait une vingtaine de conférences publiques à l'Institut canadien de Montréal et de Saint-Hyacinthe, défendant le fort de l'anticléricalisme et de la séparation de l'État et de l'Église, pourfendant la presse conservatrice et ultramontaine, attaquant de front l'évêque de Montréal, Mgr Ignace Bourget. Il passe les années 1860 sur le qui-vive à noircir des pages et des pages du *Pays*, entre autres journaux. Sans compter sa volumineuse correspondance<sup>6</sup>.

**« J'ai laissé la clé de la maison pendue à la bibliothèque<sup>7</sup>. »**

Pour échapper à la police, Dessaulles s'enfuit par Philadelphie vers la Belgique où il connaît un certain D'Abrigeon. Il débarque à Anvers le 3 octobre 1875.

---

<sup>6</sup> Voir la bibliographie de ses archives, de ses conférences, de ses livres et de ses articles dans L.-A. Dessaulles, *Écrits*, édition critique par Y. Lamonde, Presses de l'Université de Montréal, « Bibliothèque du Nouveau Monde », 1974, p. 322-343.

<sup>7</sup> Sur ses lettres de départ pour l'exil à sa femme, à sa fille et à d'autres membres de sa famille, *Écrits*, p. 270-310.

De 1875 à 1878, à Anvers, Bruxelles et surtout Gand où l'amènent ses affaires, Dessaulles a besoin, et aussi le temps, d'écrire des lettres à sa fille Caroline. Ses 131 lettres hebdomadaires sont assidues, longues, détaillées<sup>8</sup>.

Dessaulles a 57 ans. Sa correspondance belge a cette rare qualité de faire voir l'homme en profondeur. En effet, on y voit la personnalité de l'homme se redéployer, se répéter, se confirmer outre-Atlantique. L'homme est déjà formé; oserait-on écrire « formaté », tant Gand pour Dessaulles est un miroir de Montréal et de Saint-Hyacinthe.

Cette volumineuse correspondance belge le donne à voir au quotidien, lorsqu'il se cherche un logis, lorsqu'il évalue le menu de la pension ou de restaurants où il a son couvert. Il décrit à Caroline comment il remplit le vide de sa solitude en allant au théâtre, à l'opéra, dans les musées, aux concerts dans les églises, au marché aux fleurs.

Outre la lettre hebdomadaire qu'il envoie à Caroline, ce scriptomoteur écrit toute la journée et une partie de la nuit. Il avait mis dans ses valises ses notes en vue

---

<sup>8</sup> Les lettres belges de Dessaulles ont déjà été en partie publiées, Eliane Gubin et Yvan Lamonde, *Un Canadien français en Belgique au XIXe siècle. Correspondance d'exil de L.-A. Dessaulles, 1875-1878*, Bruxelles, Académie royale de Belgique, Commission royale d'Histoire, 1991.

d'une histoire des constitutions des Jésuites. Il pense la faire traduire, aller à Paris pour la faire publier « sans nom d'auteur », car son gendre Béique craint toute publication de sa part.

Anticlérical depuis des années, le cléricalisme belge lui apparaît criant, pire que celui qu'il a connu au pays. Chaque lettre a son paragraphe sur « la tromperie systématique », sur l'audace des curés en chaire, sur les procès pour abus, sur les attentats aux mœurs, sur les intrigues de la Curie romaine, sur la duplicité des Jésuites, sur la presse cléricale. Dessaulles poursuit sa vigilance et sa critique emportée, tant l'ultramontanisme belge l'indigne comme au temps de Mgr Bourget et de l'Affaire Guibord.

Il tente de placer son invention de globe pour l'éclairage au gaz. Les associés se succèdent pour remettre leurs promesses au lendemain. Ils ont compris que M. Damrémont – c'est le nom de Dessaulles en Belgique – n'a pas les moyens financiers de prendre des brevets. Ils le font attendre pour le dépouiller. À Saint-Hyacinthe, Dessaulles empruntait sur billets; le stratagème – heureusement pour Dessaulles, peut-être prêt à recommencer – n'est pas possible à Gand.

Combien de paragraphes ont tenté de chasser le désespoir : « Je ne suis nullement découragé et je travaille

par devoir autant que par nécessité de caractère et de situation, et je ferai tout ce qui est humainement possible de faire pour ma réhabilitation. » (31 octobre 1875).

Entretiens, le comportement des associés belges fait porter à tous les Belges la responsabilité de ses insuccès. Dessaulles manque de qualificatifs pour les diminuer.

Il pense depuis un moment que le succès viendra ailleurs. Il convainc Béique de déménager à Paris où il descend du train le 25 février 1878<sup>9</sup>.

YVAN LAMONDE

---

<sup>9</sup> Sur sa correspondance parisienne jusqu'à sa mort le 4 août 1895, L.-A. Dessaulles, *Paris illuminé : le sombre exil. Lettres 1878-1895*. Texte établi avec introduction et notes par Georges Aubin et Yvan Lamonde, Québec, Presses de l'Université Laval, « Cultures québécoises », 2019.

*On promet toujours  
et on ne tient jamais.*

Dessaullles, lettre 160



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 116

Anvers, dimanche 10 octobre 1875

Ma chère Caroline,

Je continue mes courses dans Anvers et trouve la ville considérablement changée depuis que je l'ai vue. Cela se comprend puisqu'il y a exactement 33 ans, depuis 1842. Le vieux Anvers m'amuse beaucoup avec ses pignons en escalier, ses maisons de dix pieds de front sur la rue, et ses niches de saintes aux coins de beaucoup de rues. Chose assez remarquable, ces niches ne contiennent que des saintes, et pas un saint, ce qui est une insulte évidente pour ceux-ci. Pourquoi n'a-t-on eu confiance que dans les saintes ? Était-ce parce qu'elles étaient censées dire 100 paroles pour une des autres ? Si ce n'est pas cette raison, quelle est-elle ?

J'ai vu, l'autre jour, une vieille maison portant la date de 1300. Elle a donc 575 ans, ce qui doit être l'âge mûr pour une maison. Et, chose singulière, elle n'a été possédée que par quatre familles différentes, ce qui fait une moyenne de 144 ans par famille. J'ai revu la maison où Charles Quint a logé en 1565, je crois. Elle est sur la place de l'hôtel de Ville, avec ses sept étages et son pignon en escalier sur la rue. Elle est bien noire et bien laide, mais à l'âge de 310 ans (si elle était neuve alors), il est bien permis d'avoir perdu sa fraîcheur de teint.

Le vieux Anvers est inimaginablement tortueuse. Il n'y a pas une seule rue droite et il est impossible de connaître la direction que l'on suit. Il vient toujours un moment où l'on ne sait pas où l'on est. Souvent on finit, sans s'en douter, par tourner le dos au point où l'on va. Heureusement la flèche de la cathédrale est vue de partout, mais même avec cela, il y a encore de la difficulté, car une rue qui part dans cette direction vous en détourne insensiblement, et au bout d'un certain temps, vous vous trouvez aussi éloigné dans une autre direction qu'au point où vous étiez en apercevant de la tour. Pour aller d'ici à la place de Meir, il y a de l'autre côté de la place verte deux rues qui paraissent évidemment aller de ce côté. L'une en effet y conduit, mais l'autre qui part parallèle, détourne si insensiblement qu'en peu de temps vous allez à l'Est au lieu d'aller au Sud. Mais j'ai vu qu'elle s'approchait beaucoup de la place de Meir, au point de n'avoir qu'une rangée de maisons entre les deux. Le fait est qu'à

part trois rues qui vont, deux vers la campagne, et l'autre vers la rivière. Toutes les rues transversales sont circulaires, ayant la cathédrale pour centre.

J'ai revu la cathédrale un grand nombre de fois et cet intérieur est toujours nouveau. Le jeudi et le dimanche, les grands tableaux sont découverts, il faut payer les autres jours. J'ai vu avec grand plaisir que l'on a commencé à dégager la cathédrale des ignobles maisons qui y étaient adossées, dont plusieurs étaient plus que suspectes. La rangée de gauche depuis la tour jusqu'au transept, est à terre, et le reste suivra l'année prochaine. On a complètement isolé la cathédrale de Bruxelles et il ne lui reste pas un seul champignon au flanc. Quand je l'ai vue en 1842, on n'en voyait absolument que la façade et les œuvres hautes. Dans trois ou quatre ans, celle-ci sera aussi complètement isolée.

J'avais un bon souvenir du musée, mais quand je l'ai parcouru j'ai vu combien un bon souvenir est imparfait. C'est le plus riche de la Belgique et il ne contient que cinq ou six toiles médiocres. Un grand nombre sont sans prix. Il contient quelques belles toiles modernes, douze ou quinze au plus, mais elles ne déparent pas le reste. Si vous l'avez vu, et je suppose que vous n'y avez pas manqué, tu te rappelles peut-être d'une femme demi-nue, couchée sur le dos et qui tient son enfant en l'air en lui souriant. Cette toile est ravissante. Le peintre qui l'a faite vient de mourir et a eu des funérailles splendides où toute la ville assistait. Je ne me rappelle pas son nom, car à moins d'être flamand, on est perdu dans toutes ces syllabes qui n'ont que des consonnes. En courant ici et là, j'ai recueilli quelques noms des plus soignés et je t'en donne la liste. Je souhaite bonne chance à celle qui voudra les apprendre par cœur.

Figurez-vous maintenant un être humain à langue raisonnablement pendue, obligé de demander où demeure M. Landtzechottdieherrlitt (j'avais passé le d dans le premier). J'ai demandé à l'une des deux demoiselles qui sont les factotums de l'hôtel de me lire ces noms, et c'est la plus épouvantable musique de gosier que l'on puisse imaginer.



Je suis allé à Bruxelles par pur hasard, comme je te l'ai dit, mais il faut que j'y retourne pour voir l'exposition des beaux-arts, qui contient 1 800 tableaux. On va d'ici à Bruxelles pour trois francs en seconde, et tout le monde ici va en seconde. Il n'y a que les voyageurs qui tiennent aux premières, et les chars ont souvent des compartiments de seconde adossés aux autres.

Je suis retourné aujourd'hui au musée Narito, j'ai vu le musée Notteboom, et suis retourné dans l'après-midi au jardin zoologique. Celui-ci est public le dimanche et possède une très belle collection d'animaux. Il est magnifiquement tenu, bien aménagé, est rempli d'arbres et d'arbustes rares et il vaut la peine d'une visite. Le jardin botanique est très beau aussi. Quant aux deux musées, ils sont splendides. Je suis chagrin que vous ne les ayez pas vus. J'ai cherché vos noms encore aujourd'hui sans les trouver. Le musée Notteboom est tout simplement la galerie de tableaux du propriétaire de la maison, qui l'ouvre au public moyennant une petite rétribution au portier. Il est dans les appartements de réception de la famille. Ce sont toutes des toiles modernes moins trois ou quatre.

Tout le monde est ici d'un sans-gêne merveilleux. Pour vous faire essayer un pantalon, une femme vous déshabillerait avant que vous n'eussiez le temps d'y songer. Habillé ou non, ça leur est égal, et elles n'y entendent pas malice. Elles font des affaires consciencieusement, ne négligeant aucun détail. En affaires, rien n'est indécent ou déplacé. Vous êtes un simple mannequin et non un homme. Notre bon vieil oncle Augustin se serait cru en paradis ici, pouvant à volonté se mettre en caleçon en plein magasin.

On est en élections communales qui sont une préparation pour les élections législatives. L'excitation et l'activité sont considérables. Il y a deux ans, le parti clérical, au moyen d'une propagande acharnée dans les chaires et les confessionnaux, l'avait emporté de quelques voix et on a formé, pour la première fois depuis longtemps, un ministère composé de catholiques ultramontains. Cela a fait perdre la tête au clergé qui s'est mis partout à faire le pied de nez et à agir, sur plusieurs questions, comme s'il n'y en avait pas eu. Dès qu'ils comptent sur l'impunité, ils sont d'une audace incroyable. Quand les violations de la foi étaient trop flagrantes, le ministère public intervenait pour la forme, car après l'imposition d'une amende, elle était remise. Partout le clergé menace les fonctionnaires qui voudront exécuter la loi à l'encontre des préten-

tions ultramontaines. Les journaux cléricaux sont pires que *Le Nouveau Monde* en fait de violences de langage et de manque de loyauté. Il y en a deux ici qui viennent de publier que les électeurs d'une certaine catégorie avaient perdu leur droit de vote. Comme cette catégorie ne se trouve guère que dans les villes, qui sont en grande majorité libérales, la perte de ces votes eût assuré la défaite des libéraux. Les organes du parti libéral ont montré sans réplique que cette catégorie d'électeurs avait été au contraire formellement exceptée de l'opération de la loi mais les journaux cléricaux avaient cité la loi en retranchant la clause d'exception. C'était aussi gauche que malhonnête. Ils se sont complètement refusés à corriger l'erreur, à admettre une erreur qui évidemment était mensonge parfaitement prémédité car ils n'auraient pu lire la loi et omettre tout innocemment le passage en question. Eh bien, dans le numéro même où, au lieu de rétractation, on s'en tirait par un badinage plus bête encore que malhonnête, on accusait les libéraux de pratiquer le mot « Mentez, mentez, il en restera quelque chose ». Dans le temps même où ils le font, ils en accusent les autres. Tout le monde sait d'ailleurs depuis longtemps que Voltaire n'a jamais dit cela et les mots dont il s'est servi avaient une tout autre signification. Voilà déjà plusieurs mensonges grossiers, impudents dont je vois convaincre les journaux cléricaux qui recommencent le lendemain. Les sermons sont d'une violence extrême, à Gand surtout.

L'évêque de Namur, Mgr Gravez, un homme violent comme Mgr Pinsonneault, vient de distribuer à son clergé une série de questions qui montrent ce que l'on peut attendre du clergé là où il se croit fort. En voici quelques-unes :

1. Le curé qui ne s'occupe d'aucune façon de préparer de bonnes élections dans sa paroisse commet-il un péché et quelle est la gravité de ce péché ?

2. Doit-il traiter des obligations des citoyens en cette affaire au catéchisme ou au sermon, ou bien est-il préférable qu'il parle de cela seulement au confessionnal ?

Que le confessionnal soit devenu dans tous les pays un moyen de propagande politique, ceux qui suivent ces choses d'un peu près ne s'en font aucun doute. Cela est toujours nié comme de raison par ceux qui le font. Ils mentent en niant tout comme on peut mentir en affirmant. Dernièrement plusieurs journaux catholiques ont nié avec une virulence de langage dont on n'a pas idée, que l'on se servît du confessionnal pour

diriger les électeurs ou les influencer. Il n'y avait que les impies, les ennemis de Dieu et de toute religion qui pussent inventer d'aussi infâmes calomnies. Quelques jours après, *Le Précurseur*, d'Anvers, citait une liste de questions posées par Mgr de Namur à son clergé. Grand émoi dans le camp clérical. « Comment s'est-il procuré cela ? » Il n'y avait pas moyen de nier, la feuille portait les armes de l'évêché. On redoubla de virulence dans les articles mais on n'osa pas nier.

Mais il est clairement préférable, d'après l'intention de l'auteur de la question, que l'on ne parle de ces choses qu'au confessionnal. Là en effet, dans le secret du lieu, on peut dire tout ce que l'on veut sans courir aucun risque de poursuite ou de demandes d'explication. Avec une conduite pareille et l'arrogance insultante avec lesquelles les prédicateurs parlent politique en chaire, il n'est pas possible qu'il n'arrive tôt ou tard quelque chose de très grave. On va jusqu'à faire des processions de pèlerinages les jours de semaine dans une grande ville comme Gand, interrompant la circulation dans les rues les plus passantes, les gens se fâchent, des rixes ont lieu, un vicaire s'est dernièrement battu en pleine rue et l'irritation devient considérable. Le gouvernement a été obligé de poursuivre le vicaire qui doit paraître cette semaine en police correctionnelle. Mais on croit que cette affaire s'étouffera comme bien d'autres. Les questions de l'évêque Gravez à ses prêtres n'ont été connues que par un accident. La feuille a été perdue et ramassée dans la rue par un des protes du *Précurseur* qui, naturellement, l'a publiée, au grand désespoir des catholiques. Deux d'entre eux en parlaient hier au jardin zoologique et tançaient vertement l'imbécile qui avait laissé tomber la pièce.

Je suis allé, hier au soir, entendre *Guillaume Tell* au Théâtre Royal, très bel et très grand édifice. Je ne l'avais pas entendu depuis mon dernier voyage. On n'avait naturellement pas les voix de Mme Dorus, Mlle Nau, de Duprez, de Dérevis et de Leinssor, que j'avais entendus à Paris dans la pièce, mais les voix étaient très passables et le jeu aussi. L'orchestre est excellent. J'ai entendu avec bonheur cette grande composition où tout est si solennel d'un bout à l'autre. Le grand trio du second acte est de la plus haute sublimité. Il y a un grandiose dans toute cette musique, qui ne me paraît aussi soutenu dans aucune autre pièce. Il y a des morceaux d'autres opéras, comme le septuor de Lucie, qui sont au moins aussi beaux qu'aucune partie de *Guillaume Tell*, mais ce qui m'a frappé ici, c'est que Rossini ne descend jamais au-dessus du niveau élevé où il s'est pla-

cé. Tout est beau, grave, solennel, pas une seule fioriture, pas une visée au succès. C'est l'art en vue de l'art, et ce qui me paraît être sa plus haute expression possible.

Il pleut presque tous les jours. Dans le moment, il pleut à fondre les pierres. Il fait froid et point de feu dans les maisons, qui ne sont généralement pas distribuées pour être chauffées. On chauffe, dans les grands froids, une ou deux pièces où l'on va se réchauffer, mais les chambres à coucher sont comme des glacières. Figurez-vous des femmes malades et avec des frissons dans les chambres où celles qui les approchent et les servent ont les mains gelées. Or cela se voit dans les plus riches maisons. Ils ont beau dire qu'ils n'en meurent pas, je vois qu'ils souffrent beaucoup, et les deux demoiselles de l'hôtel sont quelquefois bleues comme leur raisin.

J'écris dans la salle à dîner où il fait chaud parce qu'il y a toujours beaucoup de monde, et qui est toujours complètement réchauffée le soir par le gaz. Dans les hôtels, on n'a le gaz que dans les passages, jamais dans les chambres à coucher. « Si un voyageur, vous dit-on, oubliait de fermer son robinet, cela dépenserait du gaz et s'il l'éteignait en soufflant dessus, il ferait sauter la maison. »

– Mais cela n'arrive jamais en Amérique, leur disons-nous.

– Ah, bien, il y a trop de risque.

Tout cela est évidemment affaire d'habitude. J'ai une bonne chambre, avec une cheminée énorme, mais toute tapissée en dedans, ce qui montre le grand usage qu'on en fait. On m'a fait observer que l'on me plaçait dans une chambre où le soleil donnait du matin au soir, et on est bien persuadé que je dois en conséquence la trouver très chaude. Ils me demandent comment on peut résister en Amérique dans des maisons toutes chauffées, que cela doit être malsain.

– Mais il me semble, leur dis-je, qu'il est bien autrement malsain de geler toute la journée. Vous souffrez évidemment du froid.

Mais elles disent qu'elles en ont l'habitude, ce qui ne les empêche pas d'être et d'avoir l'air gelées.

Mais en revanche, on nous fait manger sans miséricorde. Le déjeuner n'est rien, un peu de pain et de beurre mais d'excellent café avec lait chaud. À midi et demi, une heure et demie, et 5 h, dîner, pour accommoder du tout le monde. Voici le menu d'hier : soupe, pas très bonne, puis roastbeef avec patates, les plus belles et les meilleures que j'aie ja-

mais vues; puis veau rôti avec chou-fleur; puis un ragout aux champignons, puis, car tout cela se passe successivement, ce qui fait perdre un temps énorme, puis de la salade arrangée avec des œufs; puis un plat d'oiseaux tout petits, appelés béguinettes. Il en faut trois pour une bouchée de femme et six pour une bouchée d'homme; puis des fruits, puis fromage et beurre, puis du café. On met au moins une heure et quart à repasser tout cela, et au milieu du jour. Je leur ai dit que l'on donnait beaucoup trop, mais l'une des demoiselles m'a dit que souvent les pensionnaires se plaignaient. Le souper est à 8 h. On a de bon thé avec viande froide ou excellent fromage de gruyère ou de Hollande. Tout cela coûte 6 francs 10 sous par jour, ou 4/75, environ 88 cents par jour, à la semaine, avec chambre magnifiquement meublée.

Je m'en vais demain à Gand pour voir la machine à gaz terminée, et juger du résultat obtenu par D'Abrigeon<sup>10</sup>.

À la semaine prochaine. J'espère recevoir une lettre cette semaine.

Je t'embrasse mille fois, et ta maman, et tout le monde.

L.A.D.



À Zéphirine Thompson

BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 117

Anvers, samedi 16 octobre 1875

Ma chère femme,

---

<sup>10</sup> Voir la procuration par Henri-Humbert D'Abrigeon, « ingénieur civil demeurant en Belgique et demeurant actuellement en la cité de Montréal, à Charles-Joseph Damrémont, gentilhomme, ci-devant domicilié à Rochester, N.Y. [invention du notaire, car Damrémont est L.A. Dessaulles], et voyageant actuellement en Europe, pour mettre à profit en Belgique et dans tous les autres pays d'Europe l'appareil à éclairage connu sous le nom de *Carburateur à air*, dont le brevet a été pris par M. Kirkpatrick, en Belgique, demeurant N° 5, rue de la Pépinière à Bruxelles... » J. Godfroy Papineau, 3 novembre 1875, minute 828.

Je suis retenu à la maison par une névralgie à la mâchoire inférieure et une douleur à la jonction de la jambe et du pied droit qui m'empêche de marcher. Tranquille, je ne sens rien mais dès que je marche, la douleur est assez forte. Tout cela vient du froid que j'ai pris dans des maisons froides et des chars non chauffés. Il m'a fallu aller à Gand et Bruxelles cette semaine, et j'ai eu froid tout le temps, surtout aux pieds. Heureusement à mon arrivée ici, j'ai trouvé le poêle de ma chambre monté et une bonne attisée m'a enfin réchauffé, ce que je n'avais pas eu depuis trois jours. Mais ma douleur au pied avait commencé à Bruxelles et comme il m'avait fallu marcher beaucoup, elle avait beaucoup augmenté le soir.

Revenu à 9 h du soir à Gand dans un char froid, je ne me sentais plus les pieds. Heureusement le char urbain me conduisait droit de la station à mon hôtel, et je me réchauffai en soupant. On paie 25 sous pour un bon souper en viande et 10 sous pour une tasse de café avec sucre et lait chaud. J'ai même payé moins que cela à Bruxelles. Après souper, j'ai lu les journaux et me suis allé coucher dans une chambre froide toujours, mais avec assez de couvertures pour aplatir un homme. Avec cela on se réchauffe assez vite.

Le lendemain, il m'a fallu aller chez M. Quaesaet<sup>11</sup> (prononcer *Quaçatt*) qui montait une machine à gaz. Je lui ai fait faire quelques modifications importantes qui nous donnent un meilleur carburateur encore que ceux que j'avais à Montréal. J'ai aussi amélioré beaucoup le ventilateur qui marchera aussi bien avec un poids de 60 lb qu'auparavant avec 150. Ce M. Quaesaet est un homme d'affaires parfaitement loyal dans tous ses rapports et jouissant ici d'une grande estime et d'un grand crédit. Il est riche et fera marcher l'affaire à lui seul. Nos machines sont encore meilleures que celles de Montréal et il compte sur un grand débit parce que ce pays est couvert de manufactures. Il y en a dans presque tous les coins de la campagne, quelques-unes énormes, presque toutes importantes, et on demande partout du gaz. Quatre ou cinq grands propriétaires de manufactures sont venus chez lui pendant que je m'y trou-

---

<sup>11</sup> Auguste Quaesaet est « placeur d'appareils à gaz ». Voir Éliane Gubin et Yvan Lamonde, *Un Canadien français en Belgique au XIX<sup>e</sup> siècle, Correspondance d'exil de L.-A. Dessaulles 1875-1878*, Bruxelles, Palais des Académies, 1991. L'ouvrage sera désigné ensuite par le sigle *CFB*.

vais et Quaesaet leur a dit que je lui avais donné des indications qui l'assuraient du succès. Ils lui ont tous dit que dès qu'il serait satisfait de la chose, il pouvait de suite faire des appareils et aller les poser. Il y a déjà une compagnie qui pose de ces appareils<sup>12</sup>, mais ils sont très compliqués et coûtent presque le double de ce que coûteront les nôtres. Je suis parfaitement certain maintenant que notre machine est la plus simple et la plus économique qui existe et il n'est pas possible qu'elle ne devienne pas d'un usage général. J'ignore encore complètement si on a abandonné la chose à Montréal ou si on l'a fait marcher. Si on l'a abandonnée, on a fait une faute. Il devait être possible de trouver quelqu'un qui s'y serait livré, et avec la moindre aide de Ruthven, si on n'avait pas été au fait de tous les détails, il n'était pas possible de manquer un succès tôt ou tard.

J'attends des lettres avec une grande impatience. Il n'y avait encore rien hier. J'espère que vous aurez reçu toutes mes lettres écrites la veille de mon départ de Philadelphie, où je vous disais d'adresser à Anvers, poste restante. Je suis arrangé pour les recevoir n'importe où je serai.

La fille de chambre de l'hôtel est une bonne grosse fille flamande de la taille de Delphine, qui travaille comme quatre. Je lui ai donné un franc et elle a tant soin de moi qu'elle en est tannante. Je ne veux pas beaucoup de charbon dans mon poêle parce que la chambre n'est pas grande, mais elle a peur que je n'aie froid et, n'en pouvant mettre à son gré quand j'y suis, elle guette le moment des repas et vient l'emplir au point qu'il faut que j'ouvre la fenêtre de temps à autre. Elle ne comprend presque pas le français et quand elle me parle dans son abominable baragouin flamand, je me mets à rire et lui parle anglais, ce qui la fait rire aussi. Elle est aussi laide et aussi bonne qu'on peut jamais le désirer.

Une malle anglaise est arrivée ce matin et il n'y avait rien pour moi. Je crains tout de bon que vous n'ayez pas reçu mes lettres de Philadelphie. Dans ce cas, je serais au moins 15 jours encore sans nouvelles, car vous ne m'écrirez qu'au reçu de ma première d'ici. Ce serait bien ennuyeux. J'espère pourtant que cette crainte ne se réalisera pas. Ma première lettre est partie le 7 de Liverpool et vous arrivera probablement mardi le 18. Vous ne pourrez me répondre que le 21 et je n'aurais cette réponse que le 3 novembre : près de trois semaines encore! Ça sera bien long.

---

<sup>12</sup> Cette compagnie s'appelle La Vestale. Société Anonyme pour l'éclairage et le chauffage par l'air carburé, fondée à Anvers en juillet 1875. *CFB*.

Mais comment trois lettres se seraient-elles perdues ? Surtout les deux dernières écrites du vendredi, et parties par des malles différentes. J'attends encore avec patience jusqu'à mardi.

Les élections marchent partout. Le parti clérical me paraît se sentir battu, car il fait des choses qui n'ont pas de nom. Voilà deux saletés énormes qui viennent d'être découvertes et qui n'ont pu venir qu'à l'idée de gens qui ont perdu la tête. Les curés sont d'une violence inouïe dans les chaires et quelques-uns de leurs sermons qui ont été en partie publiés, montrent des gens complètement dominés par la colère. Il faut se sentir perdu pour parler ainsi. Il y a dans le moment deux ou trois procès en diffamation intentés par des prêtres contre différents journaux. Ces procès vont faire surgir des révélations très graves et qui ne tourneront certes pas à l'honneur du clergé qui, si j'en juge par les nombreuses condamnations portées contre ses membres dans les cours d'assises, me paraît contenir bien des brebis galeuses. Il n'y a que 15 jours que je suis ici, et il y en a déjà deux de condamnés pour attentat aux mœurs, et trois ont réussi à s'échapper avant arrestation pour le même fait. Le curé de la cathédrale se trouve gravement impliqué pour avoir favorisé l'évasion d'un de ces derniers qui corrompait les petites filles qu'il instruisait pour la première communion. La police ne l'a manqué que d'un quart d'heure. Et on dit toujours qu'il ne faut pas que les prêtres se marient. Les nombreux scandales qui ont lieu ici prouvent bien le contraire. Chaque semaine, on apporte un remarquable contingent, surtout contre les Frères de la Doctrine chrétienne.





Zéphirine Thompson

Dimanche. Je n'ai plus aucune douleur à la mâchoire mais mon pied me fait encore mal. Heureusement je suis dans une chambre chaude et parfaitement à mon aise. Je crois que je serai obligé de donner un autre franc à ma bonne grosse Flamande, pour qu'elle ne me fasse pas rôtir. Tout ce qu'elle peut imaginer pour me faire plaisir, elle le fait. Elle m'apporte de l'eau chaude, le matin, sans que j'en demande et vient toujours voir, le soir, si j'ai besoin de quelque chose. Si elle me voit écrire, elle m'apporte une deuxième bougie en m'expliquant qu'on ne me la fera pas payer. C'est le meilleur cœur sous la plus rude écorce possible. Je crois qu'en lui raclant un peu la figure, on peut en tirer au moins une dizaine de gouttes d'huile humaine. La peau, gris-brun, reluit comme si elle était vernie de frais.

Je sors de la cathédrale à une heure et la dernière basse messe n'est pas encore finie. C'est naturellement la messe des pareseuses. J'ai revu les grands tableaux et c'est toujours nouveau. J'étais sorti de Saint-Jacques à midi et demi, au son du trousseau de clés du bedeau, qui se campe à la jonction des grandes nefs et fait le plus de vacarme qu'il peut avec ses clefs. Cela veut dire : « Je veux m'en aller dîner. »

J'ai recueilli quelques jolis noms de plus que je t'invite à lire sans hésiter : D. Von Gerckx, Coeckgoerckx, A. Van Luyckx-Koëck-Koëck; et je viens de voir sur la porte d'un magasin le nom : Arminius Benedicat-vos et Co. Où diable a-t-on été pêcher pareil nom de famille ?

Je viens de parcourir le journal d'Anvers, l'organe du clergé. J'y trouve les mots : l'infâme gueuserie libérale; les libéraux, cette canaille impudente et impie; radicaux déguenillés, sales et affamés, la doctrinagueuserie du pays; enfin je n'ai jamais rien vu de pareil. Si vous voyiez les gens auxquels ces brutales insultes sont adressées, vous n'en reviendriez pas. J'ai assisté à une réunion des libéraux dans un manège (une salle immense), et je n'ai jamais vu d'assemblée mieux ordonnée, plus paisible et surtout mieux composée sous le rapport de la respectabilité évidente des assistants. Appeler des gens comme ceux que j'ai vus là des radicaux déguenillés, sales et affamés, et parler de gueuserie libérale à propos d'une pareille assemblée, c'est sans contredit le comble de la rage bête. Cela ne se conçoit pas. Pendant leur grande procession de dimanche dernier, les cléricaux ont jeté des pierres dans les vitres de deux ou trois maisons, l'une d'elles appartenant à une institution laïque qui fait concurrence aux couvents et que l'on veut forcer à déguerpir. Pas un journal cléricale n'a mentionné le fait même comme nouvelle courante, et c'est ainsi que le parti attribue aux libéraux tout ce qu'il fait lui-même. Les cléricaux sont bien autrement dégoûtants ici qu'en Canada.

Je vous ai parlé des niches de saintes au coin des rues. Je n'avais pas d'idée de leur nombre.

Il y a 518 madones toutes protégées par un petit dôme sous lequel brûle une lampe, le soir. Il y a aussi 49 crucifix et plus de 150 statues de saintes. Je croyais, sur ce que l'on m'avait dit ici, qu'il n'y avait pas de saints, mais il y en a quelques-uns, si peu cependant qu'on les voit rarement. Autrefois, les lampes brûlant devant ces statues servaient en même temps à l'éclairage des rues. Aujourd'hui, avec le gaz, cet éclairage est devenu inutile, mais on force encore les gens qui ont succédé à ceux qui avaient autrefois entrepris d'entretenir ces lampes, de continuer cet entretien. Quelques-uns naturellement sont devenus pauvres, mais l'entretien de la lampe, et souvent de plusieurs, forme première hypothèque sur la maison et on exige l'exécution de l'engagement avec rigueur. Le clergé ne renonce jamais à rien de lui-même.

Je rencontre constamment les plus bizarres costumes de religieuses. Il y en a de toutes les coupes imaginables, quelques-uns d'une exagération parfaitement ridicule. Et ce qui me choque, c'est leur air béat. Elles se donnent toujours l'expression de la prière dans la rue. Nos Sœurs valent certainement mieux que celles-ci, parmi lesquelles les scandales sont loin d'être chose rare, et elles ont au moins l'air ordinaire dans la rue et ne conservent pas partout l'air contemplatif. J'en ai vu plusieurs que j'aurais tapées avec délices. J'ai peut-être un peu trop dit en disant toujours, mais il est certainement vrai que la très grande majorité de celles que je rencontre me font d'autre effet que d'être des prudes et des bigotes, et nullement des personnes réellement pieuses. Je puis me tromper mais je suis convaincu que cet air sainte-nitouche cache bien des agréables petits péchés. La vraie piété n'a pas cet air emprunté ni ce roulement d'yeux qui me fait bien plus l'effet de chercher une aventure que de réciter une prière.

Mardi [19 octobre]. J'ai eu dimanche soir l'opéra de *Masaniello*<sup>13</sup> et ensuite celui de *La Fille du régiment*<sup>14</sup>. C'était jour de gala et la salle était comble. Elle est très grande et peut asseoir 2 000 personnes. Ma place au balcon de secondes, c'est-à-dire au 4<sup>e</sup> étage du théâtre, me coûtait 2 francs. J'étais à 50 pieds au-dessus des têtes du parterre, et il y a encore deux rangs de sièges au-dessus, puis le poulailler ou paradis encore au-dessus. Ces deux opéras ont été assez bien rendus, mais les chœurs sont un peu maigres, ce qui a nui un peu à l'effet toujours si grand de la prière, au 4<sup>e</sup> acte. Mais ça n'en était pas moins très beau.

Je suis retourné hier à Gand. C'est quatre francs dix sous pour l'aller et le retour, 11 heures. M. Quaesaet va patenter les dernières améliorations aux machines et j'espère que tout ira bien. Revenu ici à 4 h, je suis entré à la cathédrale. Les préparatifs d'un salut très solennel s'y faisaient. Le bedeau qui me voit souvent dans l'église et qui souvent parle avec une obséquiosité toute particulière parce que venant d'Amérique, il en conclut en toute certitude que je suis millionnaire, est venu me dire après quelques mots de conversation que l'on allait prier pour le succès des

---

<sup>13</sup> *Masaniello* ou *La Muette de Portici*, opéra d'Auber sur un livret d'Eugène Scribe.

<sup>14</sup> *La Fille du régiment*, opéra de Donizetti.

élections (c'est-à-dire pour la défaite de mes idées). « Nous avons le grand chœur », a-t-il ajouté. Or ce grand chœur chante admirablement, et j'ai entendu tout le salut qui a été splendide comme musique. Il n'y a pas d'évêque à Anvers, qui dépend du diocèse de Malines, à 6 lieues d'ici. L'archevêque de Malines est primat de Belgique et cardinal. C'est lui qui a reçu de si terribles étrivières au concile du Vatican, de la part des archevêques Kenrick, de St. Louis, Connolly, d'Halifax, Rauscher, de Vienne (et cardinal) et des évêques Stutzmeyer, Dupanloup, Hesle, Place et Ginouilhac, qui tous lui ont montré des faits qu'ils qualifiaient d'ignorance, mais qui étaient de la mauvaise foi toute pure, car il n'avait pas pu ne rien lire de ce qu'avaient lu les autres sur l'histoire des conciles. Pour en revenir au grand salut contre les libéraux et moi, j'allais dire que comme il n'y a pas d'évêque à Anvers, c'est le chanoine doyen de la cathédrale, M. Sacré (mais que l'on appelle Mgr Sacré parce qu'il est chapelain d'honneur du pape) qui chantait le salut. Or c'est lui-même qui est maintenant sous le coup d'une accusation grave, celle d'avoir fait échapper un de ses vicaires coupables de faits d'immoralité terribles envers des petites filles. Je n'en ai pas cependant trouvé la musique moins belle mais j'ai demandé à Dieu de faire cesser le terrible malentendu, et l'opinion très erronée qui font conserver précieusement dans l'Église l'immorale institution du célibat forcé qui est presque mensuellement la cause directe de crimes épouvantables. Voilà 39 procès en France, depuis trois ans, et 7 en Belgique, qui ont révélé des faits affreux, et cela ne comprend pas les petites infractions aux bonnes mœurs qui sont du ressort de la police correctionnelle et qui y sont portées toutes les semaines. Mais dans le clergé, tout en employant de grands mots contre cette sorte de coupables, on ne veut pas prendre les moyens de correction voulus; on frémit de colère chaque fois que l'autorité civile prend connaissance de ces crimes, on lui conteste le droit de le punir et on s'obstine à prétendre, contre toute évidence et contre tout bon sens, que les peines purement disciplinaires, les pénitences canoniques, les jeûnes et les prières imposées vont punir les coupables et les améliorer. Il y a des siècles que ces moyens manquent complètement leur but, que les faits de tous les jours démontrent qu'ils n'aboutissent à rien; le bon sens veut que des hommes qui profitent de leur ministère pour corrompre des enfants soient sévèrement punis de cette infamie, et le clergé est plus éloigné que jamais d'admettre tout cela.

Le fait est que sans l'ultramontanisme, qui est aujourd'hui le catholicisme politique, l'Europe serait tranquille. Si elle est sur un volcan, c'est grâce aux intrigues de la Curie romaine dans tout le monde. Elle intrigue auprès de tous les gouvernements pour diriger leur politique dans le sens du rétablissement du pouvoir temporel. Elle sait bien que la moindre tentative de ce genre embraserait l'Europe et produirait la guerre universelle, mais si elle pouvait le rétablir elle passerait avec plaisir sur un million de cadavres. Le discours du cardinal Manning ne signifie pas autre chose. Voilà ce que c'est que l'ambition ecclésiastique.

Point de lettres encore ce matin. Je suis pourtant bien sûr que vous m'avez écrit, si vous avez reçu mes lettres de Philadelphie; et si vous ne les avez pas reçues, il faut absolument que je me plaigne. Dites-moi, au reçu de celle-ci, si vous avez reçu mes lettres de Philadelphie des 16 et 17 septembre.

Je pars demain pour Bruxelles où je me suis trouvé un logement, pension à 32 francs par semaine ou \$6. On ne peut se loger et nourrir à moins que cela, et c'est bien peu. Je recevrai là comme ici les lettres qui m'arriveront, mais je crains beaucoup maintenant qu'il ne m'en arrive pas avant novembre. Je ne fermerai celle-ci que demain en cas qu'il en arrive.

Quoiqu'il fasse froid la nuit, jusqu'à la gelée, les arbres sont tous verts à la campagne, les haies ne font que commencer à se dégarnir, et il y a encore beaucoup de fleurs dans les jardins.

J'ai eu hier au soir la bonne fortune d'une représentation classique au théâtre. Mme Agar, du Théâtre Français, est venue avec quelques artistes français faire une tournée en Belgique, et nous a donné hier au soir *Britannicus* et le 2<sup>e</sup> acte de *Phèdre*. Elle avait quatre bons acteurs avec elle et trois médiocres, mais nous avons eu de la vraie tragédie. Gibeau, dans le rôle de Burrhus, a été superbe. Lui et Mme Agar nous donnaient le magnifique langage du Théâtre Français. J'ai payé ma place dans les secondes de côté trente-cinq sous. Tu vois qu'on peut aller au théâtre sans se ruiner ici.

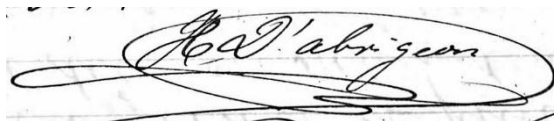
Mercredi [20 octobre]. Rien ce matin, et je pars pour Bruxelles. Mais adressez toujours à Anvers, mes arrangements étant pris pour que mes lettres me parviennent. Je souffre de n'en pas recevoir, mais je sais bien

que si faute il y a, c'est celle de la chance ou des événements, et pas la vôtre.

Je t'embrasse du fond du cœur et ma bonne Caroline et son excellent mari, et notre bon Godfroy. J'espère vous donner de bonnes nouvelles bientôt. Mais je ne puis rien conclure avec personne sans les papiers de D'Abrigeon, ou que lui-même revienne. Il a eu grandement tort de partir, à moins de raisons impérieuses.

Je t'aime bien.

LA.D.



Signature de D'Abrigeon



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 118

Bruxelles, dimanche 24 octobre 1875

Ma chère Caroline,

Je suis ici depuis mercredi et me suis logé à souhait, mieux encore que je ne l'ai dit dans ma dernière. Je suis dans le faubourg Saint Josse-ten-Noode, quartier Schaerbeek, sur la rue du Progrès, désignation qui me va et que je préfère à la rue des vieux peignes, sur laquelle est mon hôtel d'Anvers. On a ici les noms les plus biscornus pour les rues : rue des vieilles culottes (à Anvers), rue de la Polissonnerie, rue du linge sale, rue des puces (à Gand), rue des sans-souci. On a aussi : Hôtel de la grande main bleue, impasse des Goinfres, etc. J'ai vu depuis : Restaurant de la grande patte de dinde. Mais j'ai vu une enseigne qui est d'un risible achevé. Arriver à pareil nom de famille après une série de prénoms ronflants produit le plus singulier effet. J'ai donc lu sur une enseigne de la rue de l'Écuyer : Charles-Auguste-René-Raoul Brindainchien, fournisseur

de la Cour. C'est évidemment une forte maison de commerce avec six fenêtres sur la rue.

Bruxelles est une belle ville, plus que doublée depuis que j'y suis venu. Tout le quartier où je suis était une vaste prairie il y a douze ans. Je demeure en arrière de la station du Nord qui est sur la place des Nations. J'ai une bonne grande chambre, avec vue sur la haute ville, en arrière, pour 35 francs par mois, avec déjeuner pour 20 francs par mois, moins de 14 sous par déjeuner. Pour cela, on me donne café au lait, beurre, gruyère et pain. Je dîne près de l'hôtel de Ville à 1 franc 10 sous (plus 5 cents pour la serviette) et j'ai un carafon de vin qui correspond à un cinquième de bouteille. Je n'en bois jamais plus. Je déjeune à 9 h, dîne à 5, et si la faim me prend quelque part, j'entre chez un marchand de comestibles où, pour trois sous, j'ai une grosse tartine au veau ou aux confitures, que je puis rarement manger entière. Ma journée me coûte donc 1 franc 25 pour la chambre, 66 cents pour le déjeuner, et un franc 11 pour dîner, plus 15 cents, si je mange beaucoup. Total : 3 francs 17, ou presque 3 shillings et demi. Avec ma tartine de veau, je prends un petit verre d'anisette excellent, deux sous. Mon dîner se compose de potage, trois plats de viande, carafon de vin et dessert, fruit ou tarte aux confitures. Je vis parfaitement bien là-dessus et j'ai du meilleur.

Les églises de Bruxelles sont toutes plus laides les unes que les autres, à l'exception de la cathédrale. Je suis entré hier dans celles de Sainte-Marie, de Notre-Dame du Sablon et des Jésuites, et c'est pitoyable : des statues ou des bas-reliefs en bois peints en gros rouge et en gros bleu, le tout très grossièrement fait, et convenant parfaitement à toutes ces pauvres vieilles idolâtres qui viennent faire brûler leur chandelle d'un sou devant elles. Cela montre combien Bruxelles était peu de chose comme ville, aux 15<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> siècles, alors que Gand et Anvers emplissaient leurs églises de marbres et de tableaux précieux. Comme je te l'ai dit, la cathédrale est grande et belle et a de beaux tableaux. Et ses verres colorés sont égaux à tout ce qui existe en Europe et en plus grande profusion, toutes les croisées en étant garnies. La flèche de l'hôtel de Ville, moins haute que celle de la cathédrale d'Anvers, lui est peut-être supérieure par sa suprême élégance. Elle est moins riche en sculpture mais de plus parfaites proportions peut-être. Le vieux palais de Charles Quint existe encore vis-à-vis de l'hôtel de Ville, mais dans un état de vétusté et de dilapidation complets. On est à le restaurer. Je ne t'ai pas dit que l'on a

presque terminé les restaurations extérieures de la cathédrale d'Anvers, et qu'il ne reste plus que la tour à remettre à neuf. Ce travail se commencera au mois de mars et dans deux ans la tour sera complètement rajeunie et l'on ne perdra plus un seul détail d'ornementation. Plusieurs de ses parties sont maintenant couvertes de mousse verdâtre, et elle perd beaucoup de sa beauté. Une fois restaurée, elle pourrait bien redevenir beaucoup plus belle que celle de Bruxelles qui l'a été il y a 10 ans.

J'ai visité, vendredi, moyennant l'entrée de 10 sous, l'exposition des beaux-arts où l'on a exposé 1 400 tableaux, des dessins, des gravures, des peintures sur porcelaine, des vitraux peints et un peu de statuaire. Il y a naturellement de belles peintures mais je trouve l'ensemble médiocre. Quelques tableaux sont positivement laids et quelques-uns ignobles. Il y a des gens qui croient faire de l'art en peignant mal des choses repoussantes. Plusieurs tableaux de belle couleur offrent des formes frêles, des détails anatomiques évidemment absurdes, des expressions impossibles. Sur ces 1 400 tableaux, il y en a à peine 30 qui soient des œuvres supérieures; le reste est de la pacotille. J'y ai passé 2½ h et en sortant de là, comme il n'était que 2 h, je suis allé prendre mon dessert au musée, et vraiment, en voyant ces grandes toiles, ces couleurs si bien fondues, ces tons d'une énergie sans égale, cette large manière de disposer un tableau et d'en centraliser l'ensemble. Je me suis dit : Nous ne sommes pas dignes aujourd'hui de délier les cordons des souliers des grands artistes du 16<sup>e</sup> siècle. Pour le coloris et surtout les admirables harmonies des teintes, nos plus grands artistes du jour disparaissent à côté de Rubens, de Jordaens, de Rembrandt ou de Metsys. Mais il faut dire que pour la correction de la ligne, c'est chez les grands peintres italiens qu'on la retrouve. Il n'y a que dans sa Descente de croix que Rubens n'a pas exagéré ses formes. Son Christ élevé en croix a certainement le défaut d'offrir des membres de portefaix ou de gladiateur, et dans ce tableau, c'est la vie extraordinaire de tout le groupe qui est remarquable plutôt que chacun des personnages en particulier, excepté pourtant la vieille du panneau de gauche qui est absolument parfaite de vérité et d'expression. C'est une bonne vieille qui pleure de tout son cœur, sans grimace, et avec une résignation absolue, sur un malheur irréparable. Mais au-dessous d'elle, il y a une grosse paysanne flamande au débraillé le plus complet, et dont l'attitude est absurde; et elle me faisait vraiment l'air de dire : « Eh bien, puisqu'ils l'ont tué, cherchons-en un autre ? »



Mais il n'en est pas moins vrai de dire que quand on tombe immédiatement d'une exposition de tableaux modernes dans un musée, la transition est saisissante.

Je passais hier sur le Marché aux fleurs et aux fruits. On m'a offert pour trois francs des bouquets énormes de 15 pouces de diamètre. J'en ai remarqué un fait avec un goût exquis. Premier cercle extérieur, des boutons de rose presque ouverts; second, des boutons de rose mousse, troisième, de petites roses cramoisies d'un grand éclat de couleur; 4<sup>e</sup>, des petits dahlias blancs; 5<sup>e</sup>, un rang de verdure, petites feuilles ovales grandes comme l'ongle du petit doigt et d'un vert d'un éclat considérable; 6<sup>e</sup>, des petits dahlias jaune tendre; 7<sup>e</sup>, trois rangs de pensées; 8<sup>e</sup>, des tubéreuses; 9<sup>e</sup>, des héliotropes, 10<sup>e</sup>, des géraniums blancs et rouges alternativement, 11<sup>e</sup>, corbeille de roses mousses; centre, un superbe dahlia cramoisi foncé. Un pareil bouquet se vendrait 10 piastres à N.Y., trois francs ici, et la femme me faisait, pour m'engager à le prendre, des minauderies du plus tendre effet. Mais je puis avoir deux soirées au théâtre pour mes 3 francs, et j'en tire meilleur profit.

J'ai vu aussi des boîtes de raisins de 2 lb pour 1 franc sept sous. Ce raisin est d'un appétissant sans égal, blanc et d'une transparence extraordinaire, mais il est trop sucré. Le black hamburg lui est bien supérieur et ne coûte pas plus cher.

J'ai fait la bêtise, la semaine dernière, de casser un verre de mon beau pince-nez de N.Y. en le laissant tomber sur les pierres. J'en ai fait mettre un autre, et comme c'était chez un opticien à la mode, il a eu l'effronterie de me demander 6 francs, et encore il avait mis son nouveau verre à l'envers. Je le lui fis remarquer, et il eut encore l'effronterie de me dire que placé ainsi, les deux verres se trouvaient mieux placés l'un sur l'autre en fermant la lunette. Je lui montrai que c'était exactement le contraire et qu'ils se rapprochaient ainsi par le dos et non pas par la partie creuse de l'un sur la partie convexe de l'autre. Quand il vit que je comprenais aussi bien que lui, il me dit effrontément encore qu'il le changerait pour un franc.

– Ainsi, lui dis-je, il faut que je paie la bière de votre ouvrier ?

Il ne savait plus que dire.

– Tenez, lui dis-je, remettez-le pour les 6 francs, ou je le prendrai tel qu'il est pour 4 francs 50.

– Mais, Monsieur, ces verres coûtent très cher.

– Oui, les miens coûtaient cher, mais celui que vous m’avez mis est beaucoup moins convexe que l’ancien.

Enfin, il prit les 4 francs 10 sous en grommelant.

– Ah bien, me dis-je, je vais te faire grommeler un peu plus. Montrez-moi donc, lui dis-je, ces nouvelles jumelles en aluminium. (Elles sont d’une légèreté extraordinaire, l’aluminium ne pesant que le cinquième du fer). Mon homme crut à une bonne vente et m’étales une quinzaine de belles lunettes. Je les essaye toutes dans la rue, d’où je voyais la campagne au loin, prends pas mal mon temps, et puis après les avoir toutes repassées, je lui dis :

– Mais le champ de toutes ces lunettes est très petit; j’ai acheté une lunette à New York qui grossit autant que toutes celles-ci et dont le champ est beaucoup plus grand.

Et je lui tirai mon bonjour. Je suis bien sûr qu’il m’a violemment sacré quand j’ai eu passé la porte, car il n’a pas l’air endurant.

J’ai fait aussi une petite leçon à un libraire clérical chez lequel j’étais entré pour demander une brochure libérale, mais je ne savais pas où j’entrais. Le propriétaire, d’un âge assez avancé, vient à moi et me demande ce qu’il peut faire pour moi.

– Avez-vous la dernière brochure de M. Joseph Boniface<sup>15</sup> ?

– Non, Monsieur, ces livres n’entrent pas ici.

Je compris où j’étais.

– Avez-vous, continuai-je, celle de M. de Laveleye<sup>16</sup> sur l’avenir des peuples catholiques ?

– Non, Monsieur (d’un ton assez vague).

– Avez-vous, continuai-je, de mon air le plus aimable, celle de M. Borde sur l’enseignement<sup>17</sup> ?

---

<sup>15</sup> *La division libérale et la puissance cléricale*, brochure de 40 pages, par Joseph Boniface, éditée à Bruxelles en janvier 1875.

<sup>16</sup> *De l’avenir des peuples catholiques*, « avec les opinions de Gladstone, Michelet, Quinet, Sismondi, d’Hulst et de quelques autres écrivains » par Émile de Laveleye (1822-1892), professeur d’économie politique à l’université de Liège. Le livre de 111 pages est publié par Fischbacher à Paris, Genève, Lyon et Bruxelles en 1875. BNF.

<sup>17</sup> Frédéric Borde, *Qu’est-ce que la liberté de l’enseignement ? Réponse à MM. Dupanloup, Challemel-Lacour et Louis Blanc*, Paris, E. Dentu, 1875, 56 pages. BNF.

– Non, Monsieur!

– Et celle de l'abbé Michaud<sup>18</sup>, sur...

– Non, Monsieur, je vous dis que je n'ai pas de ces livres. Ceci est une librairie catholique, Monsieur; en pesant beaucoup sur le mot catholique.

– Ah, dis-je, je vous demande pardon, je vois que je n'aurais pas dû venir chercher des livres sérieux ici.

Le bonhomme devint tout rouge.

– J'en ai, Monsieur, des livres sérieux!

– Eh bien, avez-vous l'histoire des dogmes catholiques, de Mgr Ginoulhiac<sup>19</sup> (archevêque de Lyon) ?

– Non, Monsieur, dit-il d'un air un peu surpris.

– Avez-vous l'histoire des conciles, de Mgr Hefele<sup>20</sup> ?

– Non, Monsieur.

– Eh bien, si vous n'avez pas vos propres livres sérieux, qu'avez-vous donc ? et je pris la porte en lui faisant un grand salut. Je suis bien certain que le bon homme m'a largement béni.

Le dimanche, ici, la population s'empare des rues et il ne circule presque pas de voitures. Les rues sont pleines à regorger, le milieu comme le trottoir. Après 7 h du soir surtout, il y a encombrement dans certaines encoignures surtout aux environs de l'hôtel de Ville, où est le vieux Bruxelles, avec ses rues étroites. Je suis allé dans l'après-midi au jardin zoologique, qui est très beau comme local avec de forts accidents de terrain, mais qui n'est rien, comparé à celui d'Anvers, comme collec-

---

<sup>18</sup> *De l'état présent de l'Église Catholique-Romaine en France*, par l'abbé Eugène Michaud (1839-1917), théologien réformateur, éd. Sandoz et Fischbacher, 1875.

<sup>19</sup> Jacques Ginoulhiac (1806-1875), évêque de Grenoble puis archevêque de Lyon et de Vienne, primat des Gaules. Auteur d'une *Histoire du dogme catholique pendant les trois premiers siècles de l'Église et jusqu'au concile de Nicée*, 2 Vol., Paris, 1852; 2<sup>e</sup> éd. en trois volumes en 1866. BNF.

<sup>20</sup> Carl Joseph Hefele (1809-1893), prêtre, « professeur d'histoire de l'Église et d'archéologie chrétienne à la faculté de théologie de Tübingen, de 1837 à 1869, évêque de Rottenburg en 1869. » Auteur d'une *Histoire des conciles d'après les documents originaux*, qui sera éditée plus tard en français et en anglais. Une édition parut, traduite par Charles De Clercq, à Paris, chez Letouzey et Ané, 1949-1952, une autre à New York en 1973. BNF.

tion d'animaux. Mais son Aquarium est très joli, formé en dessous de la colline de grottes parfaitement imitées de la nature, avec les stalagmites<sup>21</sup> pendantes de la voûte, et çà et là un réservoir éclairé par un trou dans la voûte, vous laisse voir les poissons de diverses espèces. J'en suis sorti trop tard pour voir le Musée Wiertz. J'y retournerai.

J'ai passé 5 heures dans le musée d'histoire naturelle, qui est superbe et dans lequel tous les âges géologiques de la terre sont parfaitement représentés, tant en minéraux qu'en fossiles. On a une énorme collection d'ossements des époques miocène, éocène et pliocène, et quaternaire ou récente. Ces ossements empliraient une pièce de 20 pieds carrés et 10 pieds de haut. On les a trouvés dans les différentes couches de terrains remués pour bâtir la nouvelle enceinte fortifiée d'Anvers et ses forts détachés. On a aussi une très belle collection de squelettes d'espèces éteintes, une autre considérable des outils de silex taillés par les anciens sauvages, des crânes des races éteintes, trouvés dans les cavernes parmi des ossements d'espèces détruites, et qui prouvent irrésistiblement que l'homme existait il y a déjà plus de 100 000 ans sur cette partie du continent. Et les récentes découvertes faites en Écosse et en Norvège, dans les dépôts accumulés dans l'intervalle des époques glaciaires, démontrent clairement que dans ces deux pays, l'existence de l'homme remonte à plus de 200 000 ans.

Je suis à lire un ouvrage écrit par un prêtre où, pour défendre la chronologie et l'ethnologie de la Bible, on conteste les conclusions tirées des dépôts sédimentaires dans les cavernes de Belgique et de France. Ce prêtre prétend que certains dépôts ont pu se faire beaucoup plus rapidement qu'on ne le prétend et fait des raisonnements spécieux à perte de vue pour prouver que la Bible a dit vrai. Ces gens veulent courber les faits scientifiques et les découvertes qui en sont la conséquence, sous un système préconçu auquel tout doit se raccorder. Voilà comment on a retardé le développement de la science, et celle-ci ne pouvait avancer tant que les savants consentaient à accepter le joug clérical<sup>22</sup>.

Ce prêtre, qui a fait un travail énorme pour combattre le vrai, pour représenter faussement l'œuvre de Dieu, puisque les faits généraux de la

---

<sup>21</sup> Il faudrait dire ici stalactites.

<sup>22</sup> Idée reprise abondamment par Dessaulles lors de son séjour à Paris. Voir *Paris illuminé : le sombre exil* (PUL, 2019).

création découlent certainement de lui, ce prêtre ne fait que montrer l'erreur de ceux qui veulent voir dans la Bible autre chose qu'un livre purement religieux. Y chercher de la science géologique est aussi absurde que d'aller chercher le christianisme chez les philosophes grecs. Mais quant à l'existence de l'homme dans les inter-périodes glaciaires, notre abbé n'a pu aborder la question parce que les découvertes se faisaient pendant qu'il terminait et imprimait son livre; et là, lui et tous ses confrères se mettront vraiment à l'œuvre pour chercher des explications, car les périodes glaciaires correspondant à des époques astronomiques, celles-ci les placeront avec une exactitude rigoureuse dans la série des temps. Or il y a plus de 150 000 ans que la terre se trouvait assez éloignée du soleil pour causer les énormes accumulations de glaces qui ont couvert toute l'Europe et l'Amérique jusqu'au sud de la France et de la Virginie, et ici on est parfaitement sûr de la date d'une époque géologique. Cela montre quelle faute a faite le clergé en voulant régler la science par la Bible, qui n'y avait aucun rapport. Au reste, cette faute remonte jusqu'à saint Augustin, mais on aurait dû voir depuis longtemps que saint Augustin, avec tout son très grand esprit, ne pouvait pas savoir ce qui se découvrirait après lui. Il a dit de très belles choses sur ce qu'il connaissait et de très absurdes sur ce qu'il ne connaissait pas, et que personne ne connaissait de son temps. Mais quand on a eu vu, depuis le commencement du siècle, qu'il y avait certains faits naturels en opposition directe avec la Bible, on aurait dû en conclure de suite (si le clergé ne mettait pas partout un entêtement invincible à nier ce qui ne lui convient pas) que la Bible n'était pas un traité scientifique, c'était une faute capitale que d'y chercher des définitions ou des arrêts scientifiques. La création est encore bien plus certainement le livre de Dieu que la Bible, puisqu'il est aujourd'hui pleinement démontré que Moïse n'est pas l'auteur de tout le Pentateuque; or quand la terre elle-même, par ses couches, quand l'univers entier, par les seules nécessités des évolutions stellaires, démontrent que le monde tel qu'il est remonte à des milliards et des millions de milliards d'années, cela seul prouve que toute la chronologie ecclésiastique est une erreur et une absurdité, et que toutes les interprétations scientifiques que l'on a voulu tirer de la Bible, aussi bien que les déductions chronologiques, étaient des erreurs évidentes. Mais on n'en continue pas moins à les enseigner plutôt que d'admettre que l'on s'est trompé. Il faudra pourtant bien y venir tôt ou tard, et plus on

retardera plus l'effet sera désastreux sur ceux que l'on aura volontairement trompés pendant si longtemps. Mais l'entêtement ecclésiastique est toujours le même. On a excommunié pendant trois siècles ceux qui démontraient que la Donation de Constantin<sup>23</sup> était une pièce inventée.

Mardi [26 octobre]. J'ai eu *Robert le Diable* jeudi dernier. La troupe est bien supérieure à celle qui nous donnait *Guillaume Tell* à Anvers. Mme Hamaekers<sup>24</sup>, dans Isabelle, Mme Vandenberg, dans Alice, ont été, la première surtout, superbes de voix, d'exécution et d'action. Le ténor Sylva a une voix d'une grande puissance, et le baryton Cochette aussi. Les quatre grands rôles étaient donc parfaits. Et l'orchestre est admirablement conduit. Ç'a donc été une belle représentation et je donnerais beaucoup pour entendre *Guillaume Tell* par cette troupe. On a joué *La Juive*, dimanche, mais je me réserve pour les opéras que j'aime.

J'ai vu, depuis dimanche, deux églises qui ne valent pas mieux que les autres. De grossières statues de bois peintes en couleurs sales, des saintes Vierges avec des couronnes de fer-blanc, l'enfant Jésus *idem*, des crucifix couverts de sang, des niches pleines de reliques achetées des spéculateurs en reliques à Rome, et point de beauté architecturale. Les architectes bruxellois n'ont jamais été de première force, à part celui de la cathédrale. Mais ce qui est surtout remarquable, c'est qu'avec des églises aussi riches en marbres et objets d'art que celles de Gand, d'Anvers, de Malines, de Louvain, de Liège, celles de Bruxelles soient si pauvres sous tous les rapports.

On est à construire un énorme édifice, le palais de Justice. C'est beau comme masse, mais c'est lourd d'effet. Néanmoins, quand il sera fini, il peut se faire que sa coupole, d'une grande hauteur, donne beaucoup de majesté à l'édifice. Mais les proportions du corps de l'édifice resteront toujours lourdes et sans élégance architecturale. Mais la Bourse est réellement un splendide édifice.

---

<sup>23</sup> Pure invention, supercherie, de l'époque carolingienne, selon laquelle l'empereur Constantin aurait donné au pape de vastes territoires d'Occident.

<sup>24</sup> Caroline-Frédérique-Bernardine Hamaekers (1836-1912), remarquable soprano belge, née à Louvain.



J'ai vu hier le Musée moderne, au palais ducal, près du parc. Il y a là de très belles toiles : un *Jugement de Salomon*, et *Athalie interrogeant Joas*, par Navez<sup>25</sup>; *Souvenir de la campagne de Rome*, par Verboeckhoven<sup>26</sup>, un *Joueur de violon*, par Gallait<sup>27</sup>, une *Mise au tombeau*, par Mathieu; paysages et animaux, par Robbe; *Agar et Ismael*, par Gassies<sup>28</sup>; *Lecture de la Bible*, par de Block; *Consultation d'avocat*, par Geirnaert<sup>29</sup>; *La vieille dentelière* et *Marius sur les ruines de Carthage*<sup>30</sup>, par des anonymes. Tous ces morceaux sont de touche de maître. Il y a deux groupes délicieux en marbre, de Geefs<sup>31</sup> : *Le Lion amoureux qui se laisse couper les griffes*, et *Amour et Malices*. Dans le premier, la femme assise sur le lion est d'une beauté parfaite et sa figure a une expression de vie extraordinaire dans un marbre.

---

<sup>25</sup> François-Joseph Navez (1787-1869), peintre belge, né à Charleroi, mort à Bruxelles. Scènes religieuses et mythologiques.

<sup>26</sup> Eugène Verboeckhoven (1799-1881), peintre belge, d'animaux et de paysages.

<sup>27</sup> Louis Gallait (1810-1887), peintre et graveur belge. *Le Joueur de violon* (1863).

<sup>28</sup> *Agar et Ismaël renvoyés par Abraham*, par Jean-Bruno Gassies (1786-1832), peintre français.

<sup>29</sup> Jozef Geirnaert (1790-1859), peintre belge, mort à Gand; scènes de genre et portraits.

<sup>30</sup> *Marius assis sur les ruines de Carthage*, par Pierre-Joseph François (1759-1851), peintre belge, né à Namur, mort à Bruxelles.

<sup>31</sup> Guillaume Geefs (1805-1883), sculpteur belge.



Dans le second groupe, la femme jeune et frêle tient un petit enfant sur ses genoux dans une attitude absolument naturelle, mais l'enfant fait évidemment semblant de dormir, au sourire de sa bouche. Cela est merveilleusement exprimé. Dans tous ces morceaux, on retrouve les grandes traditions de l'art, et dans quelques-uns la couleur rappelle assez celle des grands maîtres. Il me reste à voir deux belles galeries, celle des ducs d'Arenberg et une autre.

Les Chambres vont s'assembler le 12 novembre et j'en suis fort aise. Il y aura de très sérieux débats entre les libéraux et les catholiques.

Les élections municipales se font aujourd'hui. Le débat est entre le parti clérical et le parti libéral. L'excitation est considérable. Les catholiques ont recours aux plus odieuses manœuvres, et ont toujours la gaucherie de se faire découvrir. Voilà plusieurs de leurs tours de passe-passe dévoilés et qui montrent autant de malhonnêteté que de gaucherie. Ils ont fait circuler des cartes parmi les libéraux, indiquant faussement les poll où les électeurs doivent aller voter. Cela s'est fait hier matin, veille de l'élection. Il a fallu, hier au soir, placarder toute la ville pour informer les électeurs de la supercherie. Mais ce qu'on ne comprend pas, c'est qu'on puisse employer des moyens aussi bêtes.



L'affaire de Mgr Sacré, chanoine doyen et curé d'Anvers, a pris des proportions énormes. Il avait affirmé qu'en passant à 11 h du soir sur la place Verte, portant le sacrement à un malade, il avait été insulté par deux libéraux. Les journaux libéraux acceptèrent sa parole et demandèrent une enquête pour faire punir les deux coupables. La police se mit en campagne, découvrit plusieurs des personnes présentes, dont cinq s'étaient mises à genoux sur le passage du prêtre, et il se trouva que personne n'avait rien entendu, pas même le bedeau, qui précédait le curé. Le bourgmestre (maire) demanda au curé de plus amples renseignements, mais celui-ci se fâcha et fit afficher sur les murs de la ville une lettre au bourgmestre, sans même l'envoyer sous pli à celui-ci, réitérant son affirmation en termes blessants pour le bourgmestre comme pour les libéraux. Ceci démontrait trop la manœuvre électorale et l'invention de l'insulte, car sur 30 personnes présentes, pas une, même le bedeau, n'avait rien entendu. Le bourgmestre fit donc afficher hier, en dessous des affiches de Mgr Sacré, une lettre où il constatait le fait d'afficher une lettre à lui adressée sans même la lui faire parvenir directement, et dans laquelle il affirme que l'enquête démontre clairement que la prétendue insulte n'a eu d'autre local que l'imagination du curé, qui est le seul qui ait entendu ce que 30 personnes autour de lui, dont son bedeau, n'ont pas entendu. Après l'affaire du vicaire Koopman<sup>32</sup>, celle-ci a mis le comble à la déconsidération du curé, dont plusieurs catholiques sont allés demander le remplacement à l'archevêque de Malines, mais ils ne l'obtiendront naturellement pas. L'autorité ecclésiastique, ici comme ailleurs, et peut-être plus qu'ailleurs, n'avoue jamais un tort, soit du principal, soit des subordonnés, et quand les vicaires d'Anvers ont eu l'audace de nier audacieusement la culpabilité de Koopman, en dépit des déclarations des petites filles au curé d'Anvers lui-même, et au juge d'instruction, on peut juger par là de ce que l'on peut attendre des supérieurs. Dans toutes les églises d'Anvers, on a fait des sermons terribles contre les détracteurs de Koopman, et on a dit aux gens que puisqu'il

---

<sup>32</sup> Le 29 mars 1876, le vicaire Koopman sera « condamné à 20 ans et 6 mois de prison, par le tribunal d'Anvers, pour 82 attentats à la pudeur. » *Loi sur l'instruction primaire du 1<sup>er</sup> juillet 1879*, tome second (discussions parlementaires), Bruxelles, Guyot Frères, 1879, p. 511.

était absent et ne pouvait se défendre, on n'avait plus le droit de le juger. Et la population ignorante accepte tout cela.

Néanmoins, la réaction contre le clergé est un fait accompli, car les retours de ce soir montrent que partout le parti libéral l'emporte par de bonnes majorités et souvent par des majorités écrasantes. Ils n'ont perdu que quelques villes et villages peu nombreux, et plus des trois quarts du pays sont avec eux. Le ministère catholique, qui se disposait à modifier les lois pour les mettre en rapport avec le *Syllabus*, peut maintenant en faire son deuil. Les ruses et les malhonnêtetés du parti clérical ont ameuté tout le monde contre lui. Depuis deux mois, ses journaux disent toutes les infamies possibles des principaux libéraux et ont adopté une tactique de calomnies et de mensonges absolument inconcevable. Tous les jours, ils reçoivent des démentis accompagnés de preuves écrasantes, et ils recommencent le lendemain.

On vient de publier un document d'une énorme importance. C'est une lettre d'un prêtre de Verviers à une demoiselle Monseur, qui vient de mourir. Un de ses parents, fort maltraité par elle à l'instigation du clergé, a trouvé cette lettre et l'a livrée à la publicité. Ce prêtre l'informe qu'un catholique sur qui elle possédait une certaine influence, avait consenti à placer deux libéraux sur une liste électorale, qu'il devait présenter dans un cercle (comité), et on lui représentait qu'il était de toute importance d'empêcher cela dans l'intérêt de la religion. Et on ajoute que l'on est sûr du fait parce qu'on le tient de sa servante. Or les questions subséquentement faites à la servante ont montré qu'elle n'avait eu d'autre entretien avec ce prêtre qu'au confessionnal, et que c'est là qu'elle l'avait informé du fait. Voilà donc non seulement l'abus du confessionnal en politique, mais une révélation formelle de ce qui s'y est dit. Malgré les dénégations des coupables, cela s'est vu souvent, mais ici la preuve a accompagné le fait. Et après toutes les sottises faites par le clergé pendant ces élections, le scandale est bien grand. Nombre de curés de la campagne sont allés aux polls en tête de leurs paysans pour les faire voter pour la religion, s'appuyant sur la dernière allocution du pape à une députation belge. Cette allocution est d'une imprudence incompréhensible, le pape donnant aux Belges le conseil de retrancher de la constitution tout ce qui ne cadre pas avec le *Syllabus*. Cette intervention du pape dans l'administration intérieure d'un État indépendant montre la prodigieuse incompétence de tout son entourage et son propre aveuglement sur tout

ce qui touche à la politique; et son allocution n'a fait que donner des forces au parti libéral.

Mais je ne dois pas oublier de mentionner ici un trait d'esprit et de petite méchanceté fine du pape à l'adresse d'un catholique belge de haut parage, le comte de Heptinne. Celui-ci vient de faire parler de lui en faisant publier une lettre sur les journaux dans laquelle il reproche aux journaux catholiques de ne pas agir assez rigoureusement dans le sens des principes qu'ils expriment et défendent. M. de Heptinne a des principes arrêtés, absolus, comme catholique, et lui au moins conforme ses actes à ses idées. L'année dernière, il était à Rome, porteur avec quelques autres d'une adresse au pape. Il était le personnage le plus considérable de la députation et le pape lui montra beaucoup de cordialité, l'accompagnant lui-même dans une des galeries du Vatican pour lui montrer les objets d'art. Après quelques minutes, le pape demanda au comte comment il trouvait cela. Celui-ci, s'inclinant profondément, dit au pape :

– Puisque Votre Sainteté me fait l'honneur de me demander mon avis, ma conscience m'oblige à lui dire qu'il me semble que l'on devrait de suite faire disparaître toutes ces nudités.

– Mais, mon cher comte, répliqua le pape, tout surpris de cette boutade, vous n'y songez pas, ce sont des objets d'art, des chefs-d'œuvre des plus grands maîtres.

L'autre ne répliqua rien naturellement, et le pape le laissa continuer seul avec ses compagnons la visite des galeries. Il laissait Rome le lendemain. Dans la matinée, on lui apporta un magnifique présent de la part du pape. C'était une petite mosaïque d'un grand prix représentant l'enfant Jésus et le petit saint Jean-Baptiste, tout nus. Le pape voulait évidemment lui faire une petite leçon, mais cette vieille bête de comte eut la grossièreté de briser la mosaïque en présence même de l'envoyé du pape. Ceci peut paraître impossible, mais à moi qui ai lu sa lettre sur les journaux, il me paraît très probable au contraire qu'un homme que l'orgueil de caste rend bête au point où sa lettre le montre, ait pu commettre cette grossière stupidité.

Les catholiques de Bavière ont aussi fait leurs bévues, ces jours derniers. Avec une majorité de deux voix sur 170 députés, ils ont fait une adresse au roi, qui n'avait pas fait de discours du trône, dans laquelle ils ont mis personnellement la belle éducation constitutionnelle que possè-

dent les catholiques de Bavière. Ils voulaient non seulement le renversement du ministère modéré, mais qu'un ministère catholique fût organisé pour faire une opposition acharnée à la politique fédérale. C'était mettre le pot de terre contre le pot de fer. Le roi de Bavière a su tirer parti de la bêtise de la majorité catholique qui le mettait personnellement en cause et a ajourné les Chambres *sine die*. Les autres ont vu leur sottise et ne savent plus comment ramener la position aux règles du simple bon sens. Ils sont le rire de l'Europe, mais cela n'éclairera pas les catholiques des autres pays qui veulent encore que ce soit la Curie romaine qui décide des questions politiques. Tout cela découle de la proclamation du dogme de l'infailibilité sur les mœurs comme sur la foi, ce qui rend le pape et conséquemment ses conseillers, les juges souverains de la politique comme de l'idée religieuse. Les membres de la Curie romaine ont été prévenus par tous les gouvernements; ils n'en ont tenu nul compte; le cardinal Antonelli a eu l'effronterie de dire aux gouvernements européens que la proclamation du dogme ne pouvait avoir aucun résultat pratique sur l'administration intérieure des États, et il savait parfaitement exprimer là un énorme mensonge, puisqu'aujourd'hui on réclame partout le droit de déclarer nulles les lois qui ne conviennent pas à la Curie. Ces jours derniers encore, le pape a dit à une députation de Belgique qu'il fallait demander l'abolition du mariage civil, demander même qu'il ne fît que suivre, au lieu de précéder, le mariage religieux; cela nécessite le renversement complet de toute la législation de la Belgique (et de la France et plusieurs autres pays) sur le mariage. Voilà donc des résultats pratiques exigés et non seulement découlant des prétentions romaines. On demande clairement des impossibilités; aucun gouvernement ne changera sa législation là-dessus, et c'est sur toutes ces questions et la prétention de tout dominer, que la Curie se met de plus en plus en opposition avec le monde moderne. Elle sera refoulée et battue, il n'y a pas à en douter, mais ce ne sera peut-être qu'après les plus terribles guerres, car le fanatisme n'écoute rien.

On est tenté ici plus qu'ailleurs par le bon marché extraordinaire de certaines choses. Je vois dans des boutiques de très beaux bijoux à des prix fabuleusement bas. Des présents de noce qui coûtent au Canada des 12, 20, 30 piastres, se vendent ici pour 25, 40 et 70 francs et sont bons. On m'a montré hier une jolie lunette d'opéra avec étui en cuir et épaulière, pour 23 francs; et la lunette est très passable. Ma lunette, qui ne

vaut guère mieux, coûte 10 piastres, sans étui. J'ai vu hier des couteaux de table anglais à 3 francs et demi la douzaine, exactement 6½ cents; c'est fabuleux. Les plus mauvais couteaux de table nous coûtent \$3 en Canada. Je vois de jolis objets en argenterie qui ne coûtent que le quart de ce que nous payons, et des choses remarquablement jolies, un joli couteau à poisson argenté pour 3 francs et demi, 3 belles bouteilles taillées sur stand argenté pour 11 francs. Le diamant même est à bien meilleur marché qu'ailleurs. Donc on se contente de bien plus petits profits. J'ai vu des gants de *kid* très passables à 1 franc 40 la paire, 15 francs la douzaine. Ils ne valent pas ceux d'une piastre et six shillings chez nous, mais ils font bon service. Ces choses ne se trouvent comme de raison pas partout. Dans un magasin de la rue du Marché aux herbes, les gants sont à 3 francs; à 50 pas de là, dans une ruelle qui va à l'hôtel de Ville, les mêmes gants sont à 1 franc 40. Comme je marche en regardant, je connais bien des coins où ceux qui voudraient acheter quelque chose ici feraient des affaires splendides. J'ai vu des pardessus en bon drap, bien faits, à 25 francs. Je ne comprends pas comment cela se fait. Et j'ai vu des parapluies en soie cotés à 5 francs.

J'arrive d'une longue marche; l'heure de la malle est proche. Adieu. Je porte ma lettre et t'embrasse et ta maman, et tout le monde, avec passion.

L.A.D.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 119

Bruxelles, dimanche 31 octobre 1875

Ma chère Caroline,

J'ai terminé ma dernière un peu abruptement pour ne pas manquer la malle et je suis arrivé juste à temps. Deux minutes plus tard, je la manquais. Je m'étais un peu oublié dans le Musée Wiertz, que tu as dû voir et dans lequel j'ai passé trois heures. La pensée de ma lettre m'est venue

tout à coup et je suis revenu tambour battant, me reprochant mon oubli et croyant arriver trop tard, mais j'ai réussi à arriver.

Il y a déjà six mois et demi, mon Dieu, que je t'ai dit adieu, toi toute pleine de ton bonheur, et moi la mort dans l'âme, car je voyais bien que si cette affaire de la mine Lamothe n'aboutissait pas bientôt, je succomberais avant ton retour. Et il y a déjà trois mois que j'ai dit adieu à ta maman. Je suis bien loin de vous aujourd'hui et cette séparation m'est bien amère. Quand vous embrasserai-je de nouveau ? Dieu seul le sait et ce bonheur est peut-être bien loin de moi. Seul et isolé dans une grande ville, complètement inconnu à tous, je me suis occupé, car il faut bien que je fasse quelque chose, à voir ce qu'elle offre d'intéressant et d'instructif, mais toutes les belles choses que je vois ne valent pas le plus petit baiser de toi. D'ailleurs, loin de celles que j'aime, ayant de plus à me reprocher le chagrin que je vous cause, les jouissances intellectuelles que je trouve ici sont bien diminuées par le seul fait de mon éloignement de vous deux et des autres qui m'aiment aussi. Je vois bien que loin de vous je ne goûte pas ce que je vois à moitié autant que si nous le voyions ensemble. Je me reproche quelquefois de voir ces choses seul et de n'en pas partager la jouissance avec vous. Je vous aime bien plus depuis que je vous ai perdues et je n'ai plus d'autre désir et d'autre besoin que de faire réussir quelque chose qui me permette de refaire ma position. Si la chance m'est toujours contraire, je sens bien que je ne vous reverrai pas et là est ma grande amertume. Au reste, si tout doit tourner mal et si mon insuccès continue, je ne demande qu'une seule chose à la Providence, c'est de vous embrasser au moins une fois avant que Dieu ne me rappelle à lui. Je ne suis nullement découragé et je travaille par devoir autant que par nécessité de caractère et de situation, et je ferai tout ce qu'il est humainement possible de faire pour ma réhabilitation, et d'après ce que je vois ici, un grand succès est très possible.

Je suis occupé avec M. Quaesaet à organiser notre affaire de gaz, qui m'assurera non seulement mon nécessaire, mais me donnera certainement le moyen de faire bientôt quelques remises. La machine que j'ai envoyée a été un peu maltraitée en route et son axe a été faussé. Il en faut faire une autre. M. Quaesaet est convaincu qu'elle aurait fonctionné parfaitement sans cela. J'arrive de Gand hier et après plusieurs essais, nous avons vu qu'avec cet axe faussé nous ne pouvions arriver à aucune conclusion sûre. Il va chercher un mécanicien qui puisse en faire une sur

les patrons redressés que celle-là donnera. Le carburateur est bon et, une fois le ventilateur réparé, la chose marchera bien. La machine contre laquelle nous avons à lutter coûte beaucoup plus cher que la nôtre, et de plus ceux qui l'exploitent font tout faire par d'autres, pendant que Quaesaet, qui est poseur de gaz, fait tout lui-même et gagne ce que les autres paient à leurs ouvriers. Celui-ci est à l'aise, a un grand atelier dans lequel il peut tout faire, et la concurrence sera nécessairement beaucoup plus lourde pour les autres que pour lui. Dans ces conditions, et l'affaire réussissant là-bas, car il n'y avait aucun doute raisonnable sur une réussite à Montréal, elle ne saurait manquer ici avec un champ beaucoup plus vaste par la population et beaucoup moins étendu par suite du peu d'étendue du pays. Le territoire que j'avais représentait à peine 300 000 âmes, et la même étendue de pays ici en donne 3 000 000, avec des manufactures dans tous les coins et un nombre infini de maisons de campagne et de châteaux où l'on désire s'éclairer au gaz. Nombre de gens riches voudraient se chauffer aussi au gaz, faire leur cuisine au gaz, même si ça leur coûtait un peu plus cher. Du moment qu'ils pourront faire leur propre gaz et qu'ils seront indépendants des compagnies, plusieurs le feront. Sans doute les compagnies à gaz exploitent moins les gens ici qu'elles ne le font en Amérique, mais on crie plus ici pour être écorché d'un franc que nous pour être écorchés d'une piastre. Un centime ici fait le sujet d'une discussion. Tout à l'heure, j'achetais des pâtés feuilletés au veau et au jambon, excellents, qu'on me vend 4 sous, et la femme m'en vantait d'autres qui coûtaient 2 centimes de mois, c'est-à-dire 3 sous et 3 centimes pièce; et elle présentait cela comme une considération de premier ordre. Et d'après la pratique locale, elle avait raison, car on regarde plus à un centime ici que nous à deux ou trois sous. En un mot, chacun sauve absolument tout.

[ ]

à \$2.75; des jardinières en porcelaine sur trépieds en bois rose magnifiquement sculptés pour \$4; des montres de \$5 à 10, garanties et assez jolies; des boucles de derrière en ruban magnifique, de 6 pouces de large pour 10 et 12 francs; de superbes commodes en acajou, avec dessus de marbre, pour 160 francs. On peut se meubler une maison ici à moitié prix de ce que cela coûte en Canada. Les viandes sont aussi chères ici, le pain meilleur marché, le beurre aussi, quoiqu'on se plaigne beaucoup de sa cherté. Ce qui est très cher, c'est la brique, que l'on fait très mal, très

laide et dont les angles n'existent à peu près pas. Elle coûte, quoique plus petite, 10 le mille, et sa couleur est abominable. Sa cherté doit tenir au prix excessif du bois.

Une chose infiniment incommode ici est le manque de cabinet de lecture où l'on puisse lire les journaux. Il y a bien les cabinets de lecture où l'on peut se procurer des livres, mais jamais les journaux n'y sont exposés. Il faut toujours les acheter sans savoir s'ils contiennent ce que vous désirez y voir. Dans les villes américaines comme à Montréal, on est toujours à portée d'une salle où l'on peut aller lire les journaux de partout. Ici, cela est complètement inconnu. J'en profite pour leur dire combien ils sont en arrière de l'Amérique sur presque tout, excepté comme de raison les beaux-arts. Leurs maisons, comme règle générale, sont mal chauffées et leur système de chemins de fer est mauvais presque en tout. Les chars sont abominables, et là où l'on prétend les chauffer, on le fait au moyen d'une espèce de cylindre creux et plat, en métal, faisant la largeur du char, dans lequel on verse de l'eau chaude que l'on change aux diverses stations principales. Mais cela n'a lieu que pour les premières, et il est entendu que dans les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup>, on gèle si l'on va loin. Et si vous allez par un express, vous avez un extra considérable à payer, à part l'extra sur le bagage, sur lequel la limite est absurde. Il y a quelques jours, revenant de Gand avec un billet de retour, je me mets dans un express sans le savoir, après avoir demandé si c'est le train de Bruxelles. Quand le conducteur vint vérifier les billets, il me demanda un supplément de 2 francs.

– Pourquoi cela ?

– Mais vous êtes dans un express!

– Eh bien, qu'est-ce que cela fait ?

– Mais vous savez bien qu'il y a un supplément à payer pour les express!

– Je n'ai jamais entendu parler de cela. Je viens d'Amérique.

– Mais là aussi, Monsieur, on paie un supplément dans un express!

– Jamais; cette imposition est inconnue en Amérique. Mais enfin, puisqu'il le faut, voilà vos deux francs. Mais pourquoi au moins n'indiquez-vous pas ces différences ?

– Parce que c'est une chose que personne n'ignore.

– Excepté les étrangers.

– Voyons, Monsieur, vous savez bien que partout on paie un supplément dans les express.



– Peut-être en Europe, mais pas en Amérique, où l'on ne connaît pas non plus votre taxe absurde sur les bagages.

– Comment, Monsieur, allez-vous me dire que si vous avez pour vous seul 150 kilos, on ne vous charge rien ?

– Mais sans doute, et je ferai 3 et 400 lieues avec mes 150 kilos sans qu'on me demande un sou de supplément.

– Mais cela n'a pas de sens.

– Et nous, Américains, nous trouvons que c'est votre système qui n'en a pas. Et nous trouvons vos chars affreux, et il y a danger énorme à ne pas pouvoir communiquer au dehors. S'il se brisait quelque chose à ce char-ci, par exemple, nous serions tous tués jusqu'au dernier, peut-être que le conducteur de la locomotive ne s'en douterait pas. En Amérique, chaque char communique avec la locomotive, et un char ne saurait se détacher du train sans que le conducteur en soit averti.

– Mais avec tout cela, vous avez plus d'accidents que nous.

– Oui, plus qu'en Belgique, ou en France, ou en Angleterre, mais moins que dans l'ensemble de l'Europe.

– Ah mais si vous prenez toute l'Europe.

– Eh, il me faut bien la prendre, car les chemins de fer des États-Unis seuls dépassent de 12 000 milles ceux de toute l'Europe réunie.

– Ah, pour cela, par exemple, dit-il en me toisant, vous me blaguez.

– Non, non, je ne vous blague pas, ce que je vous dis est strictement vrai. Les chemins de fer des États-Unis ont 12 000 milles de plus, en totalité, que ceux de toute l'Europe. Voilà pourquoi nous sommes en avant de vous, non seulement sur la quantité, mais aussi sur la qualité.

Il me laissa un peu humilié pour l'Europe.

Si j'avais su cela, la première fois, j'aurais pu m'épargner ces 2 francs de supplément. Ayant un billet de retour en seconde, je pouvais revenir en troisième sans supplément. Voilà encore une sottise sans palliation. Qu'est-ce que cela fait au train qu'un homme soit en seconde ou en troisième ? Après avoir payé pour un certain confort, on vous l'ôte sous prétexte de supplément. Il est vrai qu'en troisième on voyage pour rien. D'ici à Anvers ou à Gand, la différence de classe ne signifie rien; et être assis sur un banc de bois pendant une heure et demie au plus ne signifie pas grand-chose. Je vais demain à Anvers voir si j'ai des lettres et je prendrai la 3<sup>e</sup>. Je l'ai prise vendredi en revenant de Gand dans un express.

Je ne vous ai pas encore parlé de la population féminine. Elle ne m'enchanté guère. Comme règle, les femmes sont laides, et surtout elles sont laides de très bonne heure. Elles passent bien plus vite que chez nous. J'en ai vu quelques-unes de particulièrement belles, mais c'est rare. J'ai vu d'énormes rassemblements au parc, à l'occasion des ascensions en ballon de Godard<sup>33</sup>, mais en circulant dans ces grandes foules, je ne voyais pas une belle femme. Les beaux hommes sont beaucoup plus nombreux. Je vois ici constamment l'opposé de ce qu'on voit aux États-Unis. Là vous rencontrez souvent un homme évidemment très mal léché, avec une femme ravissante; ici je rencontre encore plus de beaux hommes ayant des compagnes en apparence d'un vulgaire affreux, et presque invariablement laides. Les femmes de belle taille ne sont pas très rares, mais le teint est toujours gris. J'ai vu ici et là quelques types de femme rappelant ceux représentés par Rubens, Téniers, van Dyck, Jordans et les autres grands maîtres flamands, mais quand on en voit un on fait bien d'en profiter et d'en prendre pour la soif future, car c'est rare comme les sources au désert.

Je ne suis pas allé au théâtre depuis plusieurs jours, car je n'y vais que pour voir du nouveau. Les danseuses pirouettent énormément mais sont plus osseuses que gracieuses, et je ne veux pas perdre mon argent à regarder des jambes taillées à coups de hache. On annonce Pauline Lucca<sup>34</sup> prochainement; mais on a triplé le prix des places pour ses représentations : 15 francs à l'orchestre, au lieu de 5. Je lui tire donc humblement mon salut, d'autant mieux que je l'ai vue à N.Y. plusieurs fois. J'aime mieux voir Mme Hamaekers qui chante au moins aussi bien et est plus belle femme.

L'autre jour, en allant au Musée Wiertz, je suis entré dans l'église de Saint-Joseph, qui est dans le quartier Léopold, celui des gens riches. C'est là que j'ai vu combien le clergé met de tactique dans tout ce qu'il fait. Dans toutes les églises où la classe ignorante va beaucoup, tout est préparé pour agir sur ses sens, on y a matérialisé le culte, on y fait presque autant de paganisme qu'au temps d'Auguste en faisaient les augures. Une procession dans ces églises offre les mêmes caractères. Mais à

---

<sup>33</sup> Eugène Godard (1827-1890), aéronaute français, mort à Bruxelles.

<sup>34</sup> Pauline Lucca (1841-1908), née à Vienne, soprano autrichienne de renommée internationale.

Saint-Joseph du quartier Léopold (comme à Saint-Georges d'Anvers, église des gens riches), plus rien qui rappelle les petites superstitions des autres églises. Plus de chandeliers pour brûler des cierges; plus de Saintes Vierges ni d'enfants Jésus avec des couronnes de fer-blanc, plus de cadres où l'on pend des cœurs de fer-blanc en l'honneur du Sacré-Cœur; plus de cierges de 10 pieds de haut et de deux pouces de diamètre, qui s'achètent par souscription, pour brûler sans intermission jusqu'à ce qu'il soit consumé; plus de grossières statues de bois encore plus grossièrement peintes, mais une église décente comme les nôtres et où l'on ne spéculait pas sur l'ignorance des fidèles. Je ne veux pas dire que cela ne se passe pas du tout chez nous, mais on y met une certaine réserve pendant qu'ici, avec cette population foncièrement ignorante, plus ignorante que les nôtres, et que l'on empêche de lire autant que l'on peut, on se permet des choses qui font lever les épaules. Au reste, le rapprochement est là : toutes sortes de petites pratiques superstitieuses pour la populace, et absence de ces pratiques dans les églises, destinées aux gens éclairés seuls. Et Mgr Mermillod<sup>35</sup>, ce bouillant évêque de Genève, qui a voulu se mettre au-dessus de la loi et que le gouvernement suisse a dû congédier en conséquence, Mgr Mermillod vient de prononcer un sermon à Chambéry où il a expliqué qu'il fallait bien un peu matérialiser le culte pour les gens plus ignorants. Quand nous disons que l'on a trop matérialisé un culte essentiellement spirituel, on nous dit que c'est faux, que nous sommes ennemis de la religion; et voilà un évêque ici qui s'en vient naïvement démontrer qu'il fallait le faire et explique au long le pourquoi! Ici, c'est faux, là, c'est vrai; ici cela ne doit pas se faire; là, cela doit se faire, et on se vante toujours de l'unité de sentiment et de pratique!

Une chose me choque ici par-dessus tout, c'est le nombre énorme de femmes qui entrent, avec leurs maris ou compagnons de marche, dans les cafés pour y prendre leur verre de bière. Et elles le prennent fort, le demi-litre, c'est-à-dire une chopine et un tiers. J'entrais dimanche au grand café central (car tout établissement doit porter ici le nom de grand sous peine de n'être rien) pour y lire *Le Précurseur* d'Anvers, et un monsieur bien mis y entrait en même temps avec sa femme et sa belle-sœur. Celle-ci était remarquablement belle, et la femme aussi. Chose rare en

---

<sup>35</sup> Gaspard Mermillod (1824-1892), évêque de Lausanne et Genève.

Belgique, elles avaient des peaux blanches et satinées comme les belles Anglaises. Le café était plein. Une seule table restait vide, je m'y installe et, les dames hésitant, je leur offre ma table, qu'elles acceptent. Je commande mon petit verre d'anisette en demandant le journal, car on ne peut en priver les consommateurs et ne rien prendre. La dame commande trois bocks de bavière. Le bock est un verre à anse contenant un bon *tumbler* et demi. Ces dames ont bu tout leur bock de bière et sont reparties au bout de dix minutes. Dans la compagnie qui remplissait ce café, où il y a huit billards, il y avait autant de femmes que d'hommes. Enfin, vous sortez avec une femme et elle entre avec vous prendre son bock comme le fait un homme. Je voudrais y voir ta maman.

[ ]

en voulut, mais je ne puis pas me dégarnir sans certitude.

J'ai fait une marche considérable avant-hier, le tour des boulevards intérieurs, et je suis entré au Musée des armes, tache rouge à gauche du plan, carré N° 13. C'est un établissement plein d'intérêts. On y voit des armures de tous les siècles et de tous les pays, les premiers fusils et les premiers canons fabriqués; des armures et cottes de maille du temps des Croisades, et une grande collection de meubles et d'ustensiles de toutes sortes de cette époque; des verreries d'un grand travail mais faites en vue de l'élégance et non de l'utilité pratique. Les verres à champagne du temps de la Régence avaient 15 et 18 pouces de haut. Des secrétaires, des bahuts, des armoires à secret, des bureaux à double et à triple fond, avec des cachettes sans fin. Dans le siècle dernier, on a découvert de terribles secrets de famille dont les pièces avaient été mises dans ces cachettes, que personne ne connaissait. Une des grandes familles de Belgique ne doit ses biens patrimoniaux qu'à une effroyable succession d'assassinats; mais on tait le nom de la famille. Au reste, ces assassinats remontaient à deux siècles, quand on a découvert ces papiers. Je suis convaincu qu'il s'agit des ducs d'Arenberg dont les possessions de famille remontent à plusieurs siècles, et c'est probablement cet affreux mystère qui se rattachait au fameux comte de La Marck, en France, sous la Régence. Il était duc d'Arenberg mais évitait de porter ce titre, et toutes sortes de mystères et de secrets se rattachaient à ce personnage dont

Mme Du Hausset<sup>36</sup> parle dans ses mémoires. Il avait de grandes liaisons aussi avec Cagliostro dans la jeunesse de celui-ci.

Le musée contient des meubles destinés aux plus singuliers usages et qui montrent combien alors les commodités les plus ordinaires étaient inconnues aux gens les plus riches. Les fourchettes ne remontent qu'au 14<sup>e</sup> siècle et avant ce temps les belles dames tenaient une patte de poulet avec leurs doigts et mangeaient à même. De là la nécessité d'avoir bassin d'eau, savon et serviette pour se laver et s'essuyer après chaque service. J'ai vu une collection des sceaux des couvents de la Flandre au 13<sup>e</sup> siècle. Ces sceaux sont en cuivre, taillés au repoussoir et d'un travail énorme. Quelques-uns sont grands comme la main et leur empreinte en cire les accompagne. Aussi de nombreux sceaux de familles nobles au temps où les nobles ne savaient pas plus écrire que le peuple. Ces sceaux sont très grossiers. Plusieurs épées de ces époques portent aussi les sceaux de famille.

Il y a des panneaux sculptés en bois pour les églises qui sont d'un travail absolument merveilleux. Un ouvrier passait un an sur un morceau de bois de cinq à six pieds carrés et taillait toutes ces figures à même le chêne, évidant le bois par le fond pour détacher les figures. Et ces ouvriers, d'après la valeur actuelle de l'argent, gagnaient deux sous par jour, mais alors un sou valait un franc aujourd'hui. On avait alors pour mille francs ce qu'on n'aurait pas aujourd'hui pour mille louis.

Il faut que je porte ma lettre à la poste. Je vous embrasse toutes avec amour. C'est une terrible chose pour moi que d'être sevré de tous les bons baisers que tu me donnais. Je m'y résigne, mais c'est bien dur. Adieu.

L.A.D.

Je n'ai pas pu aller à Anvers comme je le dis dans ma lettre, et je n'ai rien encore.




---

<sup>36</sup> *Mémoires de Madame Du Hausset* [1713-1801], *Femme de Chambre de Mme de Pompadour* (1824), avec des notes et des éclaircissements historiques par Quentin Craufurd. BNF.

À Zéphirine Thompson  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 120

Bruxelles, mercredi 24 novembre 1875

Ma chère femme,

C'est demain ta fête et je suis bien loin. Je pleure tous ceux que j'aime et me demande quand je les reverrai. Je vois bien que l'horizon s'assombrit au lieu de s'éclaircir, et vous devez être bien tristes. Ce que je souffre par moments ne se décrit pas, et il faut que j'éloigne de mon esprit cette coupe d'amertume pour ne pas devenir incapable de travailler. J'ai besoin de tout mon sang-froid, comme de toute mon énergie. Je ne sais ce que le ciel me réserve, mais je n'ai, moi, qu'une chose à faire : travailler sans relâche à faire des remises et comme je vois que ma lettre a été reçue et que les papiers demandés vont m'être envoyés, j'espère sérieusement que vous verrez bientôt que j'essaie de faire tout mon devoir.

J'ai eu hier les deux lettres de ma bonne et chère Caroline du 29 octobre et du 5 novembre, et une de G<sup>37</sup>. Celle-ci me convainc qu'il n'a pas reçu ma dernière, de Philadelphie, dans laquelle je lui disais qu'à moins d'avis contraire j'écrirais par J & B, et le priant de m'écrire de suite un mot à Anvers. L'avis contraire ne m'est arrivé que la semaine dernière, six semaines après mon arrivée. L'adresse de mes lettres a dû le contrarier beaucoup et j'en suis bien chagrin parce qu'il a pu croire que je ne m'occupais pas de ses suggestions, ce qui serait un tort grave envers un ami qui se donne tant de trouble pour moi et t'a montré à toi-même tant de dévouement. Pourrai-je jamais l'en remercier à mon goût ? C'est encore là le secret de l'avenir.

J'ai été bien heureux de voir que tu n'avais été que légèrement indisposée, et que tu restais forte contre le malheur qui m'est dû. Ces lettres m'ont un peu remonté le moral. Je les ai attendues si longtemps ! Mais je vois bien ce que vous devez souffrir. Si les papiers que j'ai demandés m'arrivent bientôt, j'espère que la position s'améliorera vite, mais quand vous reverrai-je, mon Dieu ? Voilà l'idée qui m'écrase. Et il faut que je

---

<sup>37</sup> G. devrait désigner Geoffrion.

lutte contre moi-même pour ne pas faiblir et conserver ma liberté d'esprit dont j'ai grand besoin pour le travail que je fais.

Il a plu presque sans interruption depuis six jours et le temps reste doux. Il était un peu froid lundi matin, mais s'est réchauffé aujourd'hui. Il a fait froid dans le nord de la France et pas ici. Et quoiqu'il n'y ait plus de feuilles aux arbres, les gazons et les arbustes sont d'un vert superbe dans les parterres. Mais les rues ont été superbement lavées. Au reste, on y voit rarement de la boue, il passe si peu de voitures, certainement pas une ici pour 5 à Montréal, quoique la ville soit trois fois plus peuplée, mais pas plus étendue, si même autant.

Je t'écris de ma nouvelle chambre, mais je puis n'y pas rester. Le poêle est insuffisant. Il chauffe assez pendant ces doux temps-ci, mais quand il fera froid, je suis sûr que, même avec beaucoup de charbon, il ne réchauffera pas la chambre; et comme j'écris toute la journée et toute la soirée, il me faut une chambre chaude. Mme Le Mathieu admet que pour mon genre d'occupation il me faut du feu, mais le poêle est dans cette chambre-ci depuis quinze ans et l'idée de l'ôter rend la bonne femme malade. Je crois qu'elle préférera me voir partir. Je n'y suis arrivé que vendredi dernier et si j'en pars vendredi prochain, ce sera bien désagréable. Mais ces déménagements ne coûtent heureusement pas cher : 36 sous à un cocher et tout est dit. Les marteaux de l'atelier me fatiguent. Évidemment par suite du chagrin terrible qui me tient à la gorge, je ne puis pas comme auparavant travailler au bruit. Je suis évidemment plus nerveux, quoique très bien dans ma santé, et mieux que depuis longtemps à Montréal. Je t'ai dit que j'étais chez un batteur d'or. Il fabrique des feuilles d'or pour la dorure et les dentistes. Cela se fait au marteau. Une parcelle d'or est d'abord étendue sous un assez fort marteau, puis passée successivement sous des marteaux plus faibles. La maison est au fond de la cour et l'atelier va de la maison à la rue. Les marteaux frappent sous ma fenêtre qui donne sur la toiture de l'atelier, et le rebondissement du marteau sur une enclume élastique fait un singulier effet. Mme Le Mathieu m'a demandé si ça me dérangeait. Je lui ai dit que cela me fatiguait beaucoup, et elle m'a dit :

– Je m'en suis doutée, quand j'ai vu que vous écriviez toute la journée.

Elle m'a dit alors que si ça me dérangeait trop, je pourrais partir en payant seulement en proportion du temps d'occupation. Si je trouve une bonne chambre demain après-midi, je m'en irai d'ici et regretterai mon

beau grand bureau, car je n'en retrouverai pas de pareil. Mais il faut que je prenne soin de moi, car personne autre ici n'en aura soin, et il faut que je me donne la chaleur dont j'ai besoin pour travailler. C'est dommage, j'étais bien logé, et on me donne le meilleur café possible. Je ne suis pas né pour la chance. Je ne trouverai que bien difficilement une chambre comme celle-ci.

Je mène une vie bien triste, loin de vous deux et des autres. Je vous assure qu'il faut bien de la force pour résister à tout ce qui m'écrase. Si je reçois enfin mes papiers, cela me remettra beaucoup le moral, car avec une perspective devant soi on ne doit plus se décourager.

La mort de cette pauvre Ella<sup>38</sup> est une terrible chose. La pauvre enfant paie bien cher ses petites excentricités. Je plains de tout mon cœur les parents qui vont trouver un si grand vide dans leur existence. Je comprends bien mieux ce que c'est que la séparation aujourd'hui, et qui sait quand la mienne finira. Peut-être jamais. C'est ma faute, mais ça ne rend pas la chose moins terrible. Et il ne faut pas que je cède au malheur. Il me faut, sous peine de perdre même l'espoir de vous consoler un jour, tenir mon courage à deux mains et lutter avec l'énergie du désespoir. Soyez tranquilles là-dessus, je le ferai. Puisque vous continuez de m'aimer, je vous dois ma réhabilitation, si la Providence ne m'écrase pas toujours. J'ai été deux fois si près du succès qu'il arrivera peut-être enfin.

Voilà mon genre de vie depuis qu'il fait un peu plus froid, mais remarque que ce n'est qu'un temps d'octobre et pas plus. Je me réveille naturellement avant le jour à cette saison. Dès que je puis lire, je prends mon livre. Dans mon lit, je n'ai pas besoin de feu, et je lis jusqu'à 9 h. À 9½, on m'apporte mon déjeuner. Alors j'allume mon feu et me mets à l'ouvrage. Je travaille à peu près sans interruption jusqu'à 5 h, que je vais dîner. Après dîner, je vais faire une longue marche dans la rue, s'il fait beau, sous les galeries Saint-Hubert<sup>39</sup> s'il pleut. Douze fois la longueur de la galerie me donnent une demi-lieue. En y marchant une heure, j'ai fait ma lieue. Vers 6½, je rentre et travaille jusqu'à ce que j'aie froid. Alors je me couche et lis jusqu'à ce que je m'endorme. Ma dernière et ma première pensée sont à vous, et j'ai le bonheur de rêver de vous souvent.

---

<sup>38</sup> Ella Papineau (1852-1875), fille d'Amédée Papineau et de Marie Westcott. Morte à Londres après quelques mois de mariage.

<sup>39</sup> Les Galeries Royales Saint-Hubert, près de la Grand-Place, à Bruxelles.



J'ai passé une partie de l'avant-dernière nuit sur ma berceuse avec Caroline sur mes genoux. Ça a bien rendu le réveil amer, mais j'avais eu quelques instants du bonheur dont j'ai le plus de besoin, celui d'être avec vous. Je mets quelquefois le portrait de ma pauvre Caroline devant moi et cela me donne du courage. Je voudrais bien avoir le tien, que j'ai eu le malheur de ne pouvoir trouver en partant.

Adieu, ma chère femme. Je t'ai fait la vie bien dure tout en voulant si ardemment vous faire heureuses. Il est un peu tard et il me faut mettre un mot pour Godfroy. Je vous embrasse du fond du cœur. Adieu.

Je répondrai aux lettres de Caroline la semaine prochaine. Puissent ces papiers arriver et me permettre de vous dire enfin quelque chose de bon. Je vous aime bien, malgré une si triste Sainte Catherine.

J'ai eu un peu l'idée de te mettre une petite paire de jolis poignets de dentelle que je pouvais avoir pour 4 francs. Pas des plus beaux sans doute, mais diablement bien jolis et vrais. Mais, comme celle-ci va passer par les États-Unis, il y a trop de risque qu'un commis, en tâtant la lettre, ne la garde et se les approprie. J'aurais été bien heureux de t'envoyer un petit souvenir de ta fête en Belgique.

Je t'embrasse toujours.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 121

Bruxelles, 30 novembre 1875

Ma chère Caroline,

J'attends encore ces malheureux papiers que j'ai demandés le 8 octobre et qui doivent être bien près maintenant. Mon existence coule toujours bien monotone et si je n'avais pas le travail auquel je me livre exclusivement, je ne saurais absolument que devenir. La plus grande de mes privations est celle de tes chères espiègleries, et quand les aurai-je de nouveau ? Il va probablement me falloir courir plus de la moitié de

l'Europe avant de te revoir, mais si Toussaint<sup>40</sup> m'envoie les papiers que je lui ai demandés, je pense pouvoir assez vite rétablir mes affaires. Les globes Trudeau seront un grand succès ici comme au Canada et aux États-Unis, et je voudrais opérer dans les pays où il ne devait pas prendre de brevet. Il y a un champ énorme en Prusse, en Autriche, en Italie, en Russie surtout, et je puis certainement faire assez dans ces pays pour payer mes dettes et rester riche. Ma machine à gaz marcherait en même temps.

Voilà le temps où l'on espérait recevoir quelque chose de l'affaire Lamothé. Si G. a reçu la procuration que j'ai envoyée de Philadelphie, on a dû maintenant s'être abouché avec Angus<sup>41</sup>, et on aurait eu, je pense, grand tort de ne pas le faire, car fallait-il au moins montrer que là encore j'étais volé, si on refuse, ce que pourtant je ne pense pas.

J'ai vu peu de chose depuis quelque temps, d'abord parce que j'ai vu presque tous les établissements publics, 2<sup>e</sup> parce que je travaille et sors peu. Depuis cinq jours, je ne suis sorti que pour dîner à 5½ pour rentrer après ma marche d'une heure et travailler tard. À présent que j'ai un bon poêle, je suis parfaitement confortable et puis travailler sans me battre les mains autour du corps, ce que j'ai fait souvent avant d'avoir obtenu un bon poêle. Quand j'ai dit à la bonne femme qu'il me fallait chercher une autre chambre, parce qu'écrivant toute la journée, il me fallait un feu suffisant, elle m'a dit :

– Eh bien, j'ai des calorifères ici, mais ça n'est pas sain dans une chambre à coucher.

– Mais trouvez-vous donc qu'il est plus sain de geler ?

– Ah bien, nous avons eu ici un Anglais, l'hiver dernier, qui disait qu'un calorifère l'étoufferait la nuit dans son lit. (Un calorifère ici est tout simplement un poêle à charbon comme les nôtres, prenant l'air en dessous par une grille, et se chargeant par le haut).

---

<sup>40</sup> Toussaint Coursolles (1832-1904). Voir la lettre 128. Toussaint Coursolles, traducteur à Ottawa, a épousé (Montréal, 27 septembre 1858) Emma Thompson (sœur de Zéphirine Thompson). Beau-frère de LAD.

<sup>41</sup> William Angus (1834-1916), né en Écosse, arrivé au pays vers 1861, marchand à Montréal où il est décédé.

– Votre Anglais était un imbécile, je n’étoufferai pas, moi. Est-ce que la fumée de votre calorifère ne va pas dans la cheminée comme celle du poêle-grille, et plus sûrement ?

– Oui, c’est bien sûr, mais il trouvait que ça n’était pas sain.

– Eh bien, moi, je le prends.

– C’est bien, dit la bonne femme, je vais vous le faire mettre de suite, je serais bien chagrine de vous perdre, car j’aime les gens qui travaillent comme vous faites, et on n’a jamais de trouble avec eux.

Une demi-heure après, mon feu était allumé dans mon poêle, dont le corps est en fonte au lieu d’être en tôle, et en fonte épaisse. Il met une large demi-heure à s’échauffer, mais s’il s’éteint, il met plus d’une heure à se refroidir. Voilà deux fois que je rentre de dîner et le trouve éteint. Mais il reste chaud en dehors pendant une grosse heure au moins. Si mes pieds se refroidissent, je les mets en plein dedans à travers la porte, et en cinq minutes ils redeviennent bouillants.

Je suis bien content d’être resté ici, à cause de la tranquillité parfaite au fond de cette cour (je ne fais plus d’attention au marteau) et parce que je tenais beaucoup à mon bureau monumental à écrire. Il est plus complet que celui du président du sénat que j’examinais l’autre jour.

Je vais maintenant dîner au Grand restaurant du Petit Cygne où j’ai meilleur que nulle part ailleurs. Mon menu d’hier a été une soupe aux carottes et céleri; un morceau de roastbeef, un vol au vent et un morceau de veau à la compote de pommes; puis un fromage de Strasbourg (raffiné) avec beurre, et une poire pour dessert avec une gaufre, le tout pour 1 franc 20 cents, plus 6 sous pour mon vin. Dans la sauce du roast-beef, on met les restes de céleri et on lui donne ainsi un excellent font. Fais-en autant et tu m’en diras des nouvelles.

Avant-hier, j’avais mouton bouilli au chou-fleur, tête de veau que j’ai renvoyée, puis une aile de poulet avec patates et purée de pommes. Tu vois que je ne suis pas misérable. Pour le céleri dans les sauces, ils ne retranchent que les feuilles et la partie trop verte; mais il y a une proportion considérable qui ne se mange pas et qu’ils achètent à 5 sous la livre des hôtels où l’on donne le céleri au naturel. Rien ne se perd ici absolument. Hier, je dînais à côté d’une jolie petite Anglaise qui, se croyant en parfaite sûreté quant à sa langue, contait bien des petits secrets à son compagnon de table. Comme j’allais partir, son pain lui échappe et

tombe à terre. Les servantes étant sorties, elle attendait pour en avoir d'autre et dit à son compagnon :

– I am so hungry, I can't wait.

Je lui dis alors, en lui passant le morceau qui était resté sur mon assiette au pain :

– You can take this bread, Miss, I have done.

Te dire la surprise qui se manifesta sur cette figure, à m'entendre parler anglais, n'est pas possible, puis elle rougit jusque dans le blanc des yeux en me remerciant. Je suis bien sûr qu'elle y prendra garde une autre fois.

Avant-hier, j'ai eu une autre aventure. Je vois entrer un petit vieillard à cheveux blancs, un peu bancal et ressemblant au juge Duval<sup>42</sup> comme deux gouttes d'eau, y compris toutes ses grimaces. C'est son sosie, quoiqu'un peu moins laid. Je lisais mon journal en attendant la soupe, et quand je commençai à manger, mon petit vieux me le demande. C'était exactement la voix du juge. Il est aussi chauve que lui, et il a comme lui le parler bref et sec. J'ai causé longtemps avec lui. Il est plein d'esprit. Il m'a sondé un peu pour connaître mes opinions, et quand il a vu que j'étais libéral, il est tombé sur le dos des prêtres belges à propos de leur récente défaite à Gand, et m'a dit des choses inouïes. C'est un homme instruit, ancien avocat, et dont on a voulu faire un juge, mais il dit :

– J'ai travaillé 40 ans pour jouir de la vie, et maintenant je voyage; et je cours les bibliothèques pour trouver de quoi montrer ce qu'est la secte noire. Leur règne achève en Belgique, ajouta-t-il, et vous ne savez pas le mal qu'ils nous ont fait en cinq ans. Nos meilleurs professeurs d'université ont été éliminés, on nous a donné des juges qui consultent leurs confesseurs sur leurs décisions (ici, j'aurais pu dire : comme en Canada, notre juge Berthelot), on a rendu des jugements anticonstitutionnels pour plaire au clergé; la dernière escapade de l'évêque de Liège n'est due qu'à l'espoir d'influencer la Cour d'appel, mais il y a là heureusement un homme qu'on ne gagnera pas, le président, et il maintiendra la loi. Sans le roi, Monsieur, qui a tenu ferme, il y a longtemps que le ministère actuel aurait essayé de réformer la constitution dans le sens du *Syllabus*. Mais encore quelques mois et nous en finirons avec eux.

---

<sup>42</sup> Jean-François-Joseph Duval (1802-1881), juge en chef à la Cour du banc de la reine, de 1864 à 1874. *DPQ*.

Je lui ai donné beaucoup d'informations sur la lutte cléricale aux États-Unis contre les écoles communes, et cela l'a intéressé beaucoup.

– Ah, si j'étais plus jeune, dit-il, j'irais de suite, mais il faut bien, à mon âge, que je me contente de mon petit rayon d'une centaine de lieues autour de Bruxelles.

Il n'y a rien qui frappe les Belges comme l'esprit voyageur des Américains.

– Une vie d'homme aux États-Unis, dit le bonhomme, en vaut deux comme les nôtres.

Les détails que je lui donnais sur nos rivières, nos bateaux à vapeur, les grands hôtels des États-Unis, l'émerveillaient. Quand je lui dis que les chemins de fer américains comprenaient un parcours de 12 000 milles de plus que tous les chemins de fer de l'Europe, il me dit :

– Mais, Monsieur, est-ce bien constaté ? Car c'est fabuleux.

– Vous avez un moyen bien facile de vous en convaincre. Allez à votre bibliothèque parlementaire, et vous y verrez les rapports faits par le ministre de l'Intérieur aux États-Unis. La comparaison est là pour l'année 1874.

Et je lui dis :

– Vous pourrez aux États-Unis faire 1 600 lieues en chemin de fer, dans la direction générale du sud-est au nord-ouest, et sans jamais revenir sur vos pas.

– Mais, Monsieur, dit-il, c'est plus que la distance de Madrid à St Petersburg.

– Sans doute 400 lieues de plus.

– Ah, dit-il, n'en parlons plus, car je serais capable de faire la folie de partir.

Ce que le bonhomme appelait l'escapade de l'évêque de Liège, est sa tentative de recommencer les processions jubilaires de semaine, qui ont conduit en mai à de graves désordres qui auraient infailliblement recommencé. On n'objecte pas ici à une procession du dimanche et à l'interruption conséquente de la circulation, mais on n'en veut pas la semaine. Ces processions avaient été interdites la semaine par le Conseil municipal de Liège, après les petites émeutes de mai. Le gouvernement, quoique cléricale, avait confirmé l'arrêt du Conseil malgré les protêts des évêques. On aurait donc dû s'en tenir là. Mais pour exciter le fanatisme des gens de la campagne, au moment de l'élection de Gand, l'évêque de

Liège qui avait déjà fait faire quelques processions de semaine dans deux ou trois petites villes, décida de frapper un grand coup, et annonça une procession qui devait faire le tour de la ville. Le bourgmestre de Liège la défendit par proclamation affichée, comme c'était son devoir. Le coadjuteur dit au chef de police qui était allé lui porter la proclamation, qu'on n'en tiendrait aucun compte et que la procession se ferait. Alors le chef de police reçut l'ordre de faire exécuter la loi et, le matin, à 9 h, quand la tête de la procession sortit de l'église, une brigade de gendarmerie était rangée en cercle devant la grande porte et arrêta la marche. Le coadjuteur vint, puis l'évêque, qui dirent de grosses injures au chef de police qui se contenta de leur dire :

– Insultez-moi tant que vous voudrez, mais j'ai mes ordres et vous ne passerez pas.

Force fut donc de rentrer. De suite la chose fut commentée dans les journaux avec des injures comme je n'en ai jamais vues, et on essaya d'organiser à Gand, en vue de l'élection, une manifestation catholique, mais elle n'eut presque pas de succès. Deux jours après, le candidat cléricale était battu par le bourgmestre, le comte de Kerchove<sup>43</sup>, le candidat libéral. Les feuilles cléricales sont remplies d'articles furibonds, demandant à grands cris du gouvernement le désaveu de la proclamation; mais le gouvernement a donné instruction à son chargé d'affaires à Rome d'informer le pape que les évêques étaient occupés à rien autre chose qu'à saper les derniers restes de l'influence catholique par leurs folies et les violences de leur presse, et qu'il n'y avait pas de gouvernement qui pût subsister deux heures, si on mettait en pratique les demandes des évêques. Comme le gouvernement est entièrement cléricale, il faudra bien que le pape prie les évêques de faire un peu moins de bruit. Mais vous pouvez voir à quel défi leur violence est rendue quand un gouvernement élu et soutenu par eux est obligé de les arrêter, et que dans la majorité catholique de la Chambre, pas un membre n'a osé demander d'explications au gouvernement. Le père Malou<sup>44</sup>, comme on l'appelle,

---

<sup>43</sup> Charles de Kerchove de Denterghem (1819-1882), ingénieur, bourgmestre de Gand et député libéral.

<sup>44</sup> Jules Malou (1810-1886), chef de cabinet du gouvernement belge, de décembre 1871 à juin 1878. Du parti catholique.

chef du ministère et frère de l'ancien évêque de Bruges de ce nom<sup>45</sup>, mort il y a cinq ans, a fait dire à l'évêque de Liège (Mgr de Montpellier) qu'il fallait être bien inepte pour se compromettre ainsi et toute la cause catholique. Plus je vais, plus je lis leurs journaux, plus je comprends qu'ils ont vraiment perdu la tête. *Le Bien public*, de Gand, *La Gazette de Liège*, *Le Journal d'Anvers*, les trois principaux organes cléricaux, en défendant la même cause, disent constamment des choses contradictoires. Ils n'ont pas un écrivain supérieur, ils sont aussi gauches que pratiques. Et il n'y a pas qu'une importance purement intérieure à toutes ces choses. Dans toutes ces processions jubilaires, les rassemblements s'occupent beaucoup plus du pouvoir temporel que des indulgences du jubilé. Comme dans les pèlerinages français à Lourdes, à Auray, à Paray le Monial, dans lesquels on criait : Vive Henri V, et qui n'étaient réellement organisés que contre la république, les pèlerins, ou les jubilants belges, comme on les appelle ici, crient : À bas l'Italie, Vive le pape-roi ! À bas les spoliateurs ! Ces cris se sont produits bêtement jusque sous les fenêtres du chargé d'affaires d'Italie qui s'en est plaint. Voilà donc un incident diplomatique qui surgit des folies des évêques. Le gouvernement, tout catholique qu'il soit, ne peut pas laisser insulter le ministre d'Italie avec laquelle on est en bons termes, et en relations commerciales étendues. Un pays manufacturier comme la Belgique a besoin d'écouler ses produits, et l'Italie en achète énormément. Que ferait-on si pour donner une petite leçon au pays à propos des sottises de ses évêques le gouvernement italien élevait seulement de 3% les droits sur les importations belges ? Cette seule différence mettrait l'Angleterre en état de ruiner le commerce belge en Italie. Mais qu'est-ce que cela fait au clergé, pourvu qu'il puisse crier contre l'unification italienne, que la nation avait le droit incontestable de réaliser, et que les papes plus que tous autres ont empêchée depuis dix siècles ? Il faut avoir l'esprit complètement faussé par certaines idées préconçues pour ne pas voir que toute cette agitation en faveur du pouvoir temporel de la part de ceux qui n'y ont pas le moindre intérêt direct, est absurde en principe et éminemment dangereuse en pratique. Je suis constamment surpris de la modération tout à fait extraordinaire que montre le gouvernement italien à l'égard de tous ces innocents qui s'en

---

<sup>45</sup> Jean-Baptiste Malou (1809-1864) enseigna à l'université de Louvain, évêque de Bruges de 1848 à sa mort.

vont à Rome même déclarer que l'usurpation des États du pape est infâme, que l'Europe devrait écraser le gouvernement italien s'il le faut pour rendre au pape ses droits, qu'il ne pouvait maintenir contre ses propres sujets que par l'intervention étrangère! Chaque semaine, une troupe de gens qui ne comprennent pas la portée de leur acte s'en vont faire de la conspiration légale contre le gouvernement italien, porter des sommes considérables au pape et dont celui-ci se sert pour entretenir une agitation constante en Italie! Si le gouvernement italien mettait en prison quelque beau pour tous ces conspirateurs inspirés par la religion qu'ils ne comprennent pas, où en seraient-ils ? Comment leurs gouvernements pourraient-ils intervenir pour les protéger ? Ils vont en Italie pour menacer le gouvernement, autant qu'il est en eux, le déclarer illégitime et souhaiter publiquement dans des adresses au pape que ce gouvernement soit détruit! Qu'aurait-on à dire si la police italienne, avant que les porteurs des adresses contenant ces bêtises n'eussent mis le pied sur les terrains du Vatican, mettaient la main sur la petite troupe et l'emmenait en pension. On trouverait l'un d'eux porteur d'une adresse évidemment séditeuse puisqu'elle déclare le gouvernement usurpateur, d'autres porteurs de drapeaux défendus par la loi, qu'en perdrait-il davantage pour les faire tous condamner ? Le gouvernement du pape aurait-il toléré la centième partie de ce que le pape autorise aujourd'hui les pèlerins à faire contre le gouvernement italien ? Tout cela n'a pas le plus gros bon sens. Le gouvernement italien montre sur toutes ces inepties une tolérance qu'aucun gouvernement européen n'a jamais montrée, et plus on va plus on l'insulte! Il faut être prêtre pour ne pas comprendre ces prodigieuses inconvenances.

Le temps s'est un peu refroidi. Il a neigé légèrement depuis deux jours et les interstices entre les pierres sont remplis de neige. Tout le monde se rencontre en disant : « Il fait froid » mais nous n'avons eu que 3° la nuit et toujours au-dessus de zéro le jour. Mais il faisait réellement un peu froid hier parce qu'il ventait fort. Aussi je suis allé me traiter d'une redingote de voyage. Elle est faite en étoffe un peu moutonnée, gris fer, descend à quatre pouces seulement au-dessus de la cheville, plisse par derrière et est maintenue avec des boutons et une ceinture. L'étoffe est épaisse, et la coupe excellente. Les revers sont larges et font très bien. Je l'ai payée \$8, ou plutôt 7¾, l'exacte valeur de 40 francs. Elle m'en eût



coûté au moins 20 ou 22 à Montréal. Cette longue jupe préserve beaucoup les jambes du froid.

Il m'a fallu me faire tirer une dent samedi : dans la nuit de vendredi à samedi, je n'avais pu dormir et je vis qu'un abcès se formait. Samedi matin, j'étais mieux, mais vers midi la douleur est revenue et s'étendait à toute la mâchoire gauche inférieure. C'était une dent que j'avais fait remplir de guttapercha à Montréal au mois de juin. Le dentiste m'avait prévenu qu'elle me tourmenterait peut-être à l'hiver parce que le nerf était complètement à nu. Je suis donc allé chez un dentiste sous les galeries Saint-Hubert où il y a de tout, et il me l'a tirée. Il me dit :

– Ça va être dur, car l'inflammation de la gencive indique une forte inflammation de la mâchoire, et il doit y avoir de la matière.

Il prit une clé.

– Pourquoi pas une pince ? lui demandai-je.

– Parce que si je casse votre dent avec une pince, vous aurez à subir une abominable opération pour ôter la racine, qu'il faudra toujours ôter si on veut arrêter la fluxion.

La seule application de la clé me fit beaucoup de mal, et quand il donna le coup la douleur fut d'une intensité pire que tout ce que j'ai eu encore de mes dents extraites. Mais ce fut très court. Il sortit en effet de la matière avec du sang, et la douleur resta considérable pendant plus de dix minutes. Je fis saigner tant que je pus, et le dentiste, fendant la dent en deux, me montra le nerf qui se gâtait et sentait mauvais.

– Vous voyez, dit-il, qu'il était temps. C'est comme cela que commencent les tuméfactions de la mâchoire, et il me montra un morceau de mâchoire long et gros comme la moitié du petit doigt, qu'il avait extrait la semaine précédente.

– Dans trois [ ], m'a-t-il dit, il aurait fallu vous en faire autant.

Après 20 minutes de conversation, la douleur était passée, et je m'en revins. J'en ai pour longtemps à présent, car toutes mes dents sont bonnes ou au moins le paraissent.

Tu me dis dans ta dernière que tu n'as rien vu de ce dont je te parle et que [tu] as trouvé Rubens exagéré, à Paris. Là, tu as eu raison. Toutes ses toiles représentant l'allégorie de la vie de Catherine de Médicis sont d'une exécution de dessin quelquefois incompréhensible. C'est comme puissance de coloris qu'on les admire surtout. Il n'a qu'une Vierge, au Louvre, dont la figure est ravissante et la composition du tableau sobre.

Je me rappelle parfaitement cette Vierge. Mais on ne connaît Rubens qu'en Belgique. C'est ici qu'on a ses plus beaux tableaux. Sa Descente de croix n'est surpassée par aucun tableau comme perfection de dessin, comme perfection de groupe, comme effet de relief, et bien peu l'égalent comme coloris. Son Élévation en croix est d'une puissance d'exécution et de pinceau merveilleuse mais il y a là de l'exagération dans les formes. Mais au Musée d'Anvers et à celui de Bruxelles, il a des toiles presque aussi belles que sa Descente de croix, et où l'on ne saurait non plus trouver une tache. Il est évident pour moi, après l'avoir un peu étudié, que les tableaux où il a exagéré les formes devaient dans son intention être placés à certaines hauteurs, et qu'il a calculé ses formes sur l'éloignement probable de ses toiles. Toutes ses toiles destinées à être vues de près, comme son Assomption, à Saint-Jacques d'Anvers, son Christ sur les genoux de la Vierge, au Musée d'Anvers, son Christ en croix, au même musée, et sa Flagellation, au Musée de Bruxelles, n'ont aucune exagération de dessin, comme surtout sa Descente de croix. Ces toiles ont été faites pour être vues de près. Et plusieurs autres tableaux, comme Jésus entre les deux larrons, son Élévation en croix, sa Mise au tombeau et ses tableaux allégoriques du Louvre, ont été peints pour être vus de loin, c'est-à-dire d'une grande hauteur. Rubens était trop parfait artiste pour faire sans raison des formes exagérées; et si ses toiles où on le trouve tel étaient placées à la hauteur voulue, avec la distance et la vue de perspectives de bas en haut, cette exagération disparaîtrait naturellement. Je suis surpris de n'avoir vu cette explication dans aucun des livrets où l'on décrit les tableaux de ce grand artiste. Puisqu'il y a de nombreuses toiles de lui qui sont absolument parfaites comme exécution et comme dessin, il va de soi que quand il a exagéré les formes, c'est qu'il travaillait pour une vue de loin et non de près.

Si Bourassa n'avait pas exagéré les figures qu'il doit placer à 80 pieds en l'air, au bureau de poste, elles auraient fait l'effet d'un fond d'assiette; Rubens a fait comme lui, il a exagéré ce qui devait, dans sa pensée, être vu de loin, et jamais ce qui devait être vu de près. Mais je suis bien fâché que tu sois passée ici sans voir tous les chefs-d'œuvre qui s'y trouvent. Revenez-y pendant que j'y suis! Mais c'est plus facile à proposer qu'à faire.

Les dames belges sont plus curieuses qu'ailleurs. On tient ici à voir les passants. Le nombre des espions de fenêtres est incroyable, presque

toujours doubles, afin de ne pas manquer les passants dans chaque direction, et quelquefois quadruples, deux de chaque côté de la fenêtre, deux en dehors et deux en dedans; dans les rues exclusivement consacrées aux maisons particulières, il y en a à chaque maison.

Voilà les étrennes qui commencent à sortir. À chaque magasin, on voit une grande affiche : *Saint Nicolas est arrivé*. Et les étalages n'en finissent plus. Les jouets sont bien jolis, mais on a les jouets des grandes maisons qui ont des dimensions inaccoutumées en Amérique. Il y a des voitures à quatre chevaux qui occupent près de six pieds d'espace; des intérieurs de salon de poupée, en satin, bleu et blanc, qui occupent au moins 6 pieds carrés, des chambres à coucher de poupée en velours grenat à paillettes d'or, à peu près aussi grandes; des cirques avec des chevaux montés de leurs cavaliers qui peuvent couvrir tout un plancher de cabinet. Cela seul montre l'immensité des maisons occupées par les gens riches. Il y a de ces maisons qui ont 10 et 12 fenêtres de face sur la rue, à 4 étages, et avec de longues ailes en retour sur la cour intérieure. Je suis entré dans une de ces maisons (mais ici on appelle cela un hôtel) dont le mobilier se vendait, après la mort des parents, pour le partage de la succession. Le grand salon avait 50 pieds de long sur 30 de large, et était tout tendu en satin bleu ciel avec fleurs et armoiries en soie jaune, imitant l'or. C'était d'une grande richesse. Au bout était le petit salon où se tenait habituellement la famille, tendu en soie cramoisie. La salle à dîner était toute garnie de tableaux; la bibliothèque très considérable, et chacun de ces appartements de grandeurs énormes. Les chambres à coucher étaient très belles, mais la chambre d'honneur, celle destinée aux étrangers, était une merveille de luxe et de décoration. Énormes glaces, lit monumental, baldaquin aux rideaux de satin paille et de dentelle, couvre-pieds en satin pareil avec courtepointe jetée dessus en dentelle débordant de chaque côté, ottomanes, bergères moelleuses, descente de lit dans laquelle le pied disparaît, tapis d'une seule pièce d'un pouce d'épaisseur, tableaux un peu grivois et de main de maître, enfin l'ameublement seul de la maison était estimé à au-delà de 50 000 louis, mais les tableaux y entraient pour une bonne moitié, et se sont tous vendus plus cher qu'ils n'avaient été payés. L'argent placé sur de bons tableaux se retrouve toujours dans ces pays-ci.

Adieu, chère enfant. Embrasse bien ta maman pour moi, et ton mari, et tous ceux que j'aime, et aimez-vous bien les uns les autres. Vous êtes bien heureux d'être ensemble. Je t'aime bien.

Pap



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 122

Bruxelles, 3 décembre 1875

Ma chère Caroline,

Je ne reçois qu'aujourd'hui ta lettre du 12, qui n'est partie de Fall River que le 18 et, de Boston, le 20, c'est-à-dire le 2<sup>e</sup> samedi après que tu l'eusses écrite. Elle est arrivée à Anvers le 2 et ici ce matin. Comme tes lettres passent toujours par Fall River, mieux vaut, pour ne pas perdre tant de temps, que tu les écrives le dimanche pour les mettre à la poste le lundi matin. Elles partiront à 3 h pour Fall River, y arriveront le lendemain à midi et en seront réexpédiées le même jour pour arriver à N.Y. mardi dans la nuit et partir le mercredi pour l'Angleterre. En faisant cela, tu sauveras toujours de 4 à 6 jours. Mais quand tu écris le vendredi, qui est le jour de malle par Portland et non par N.Y. ou Boston, il faut que ta lettre attende quelque part.

Je suis bien chagrin du grand mal de dents qu'a subi ton mari. Il a été pire que le mien, et il n'est pas drôle d'être obligé d'aller en Cour quand on a la rage dans la bouche, à moins pourtant qu'il n'eût quelqu'un à mordre un peu fort, ce qui a pu lui donner l'inspiration voulue.

Voilà plusieurs fois que j'oublie de te dire que j'espère que tu as reçu celle de mes lettres de Philadelphie où je donnais mes rasoirs et mon capot noir à ton mari, et mon grand capot de voyage à Godfroy. Si vous n'avez pas reçu celle-là, je m'explique plusieurs choses qui sans cela restent énigmes pour moi. Je n'ai pas encore reçu les papiers que G. m'annonçait ces jours derniers devoir partir le 5 novembre; mais il a pu y avoir retard. Il est probable que je pourrai en accuser réception la se-

maine prochaine, mais il va y avoir eu 2 mois d'intervalle entre la demande et la réception. C'est long quand on attend.

Tes questions sur la question de la rivalité entre catholiques et libéraux en Belgique sont très justes sous plusieurs rapports. Que l'émeute de Gand ait été une sotte affaire, comme tu le dis, c'est ce que les débats judiciaires ont démontré depuis. Des deux côtés, et depuis longtemps, on ne demandait qu'un prétexte pour avoir une petite mêlée, et les processions jubilaires l'ont fourni. Quelques-uns des jeunes gens dont tu parles ont été depuis condamnés à des amendes. Il est prouvé aujourd'hui, par le résultat de trois procès, qu'il y eut, sur un point, attaque assez brutale contre les catholiques, et sur un autre, attaque à peu près aussi brutale par eux. Diverses amendes ont été infligées et toute l'affaire parfaitement résumée dans le jugement. Et le tribunal a déclaré, quoique composé en majorité de juges catholiques, que les évêques avaient eu deux torts : 1° celui de s'emparer de la voie publique un jour de semaine, ce qui a provoqué des conflits qui n'auraient pas eu lieu le dimanche – car j'ai vu à Anvers et ici plusieurs processions catholiques le dimanche, et très considérables, qui n'ont pas été du tout molestées, quoique la circulation fût interrompue; 2° celui de permettre des manifestations politiques pendant une procession religieuse. Ici, la Cour a tancé fortement les évêques qui, en permettant les cris : Vive le pape-roi! et À bas l'Italie! Honte à Victor-Emmanuel! compromettaient les relations extérieures du royaume. « On dit, disait le président, que les processions jubilaires sont des actes religieux. C'est parfaitement vrai, quand on se contente de prier Dieu, mais ça ne l'est plus quand on en profite pour faire de la politique et jeter l'insulte aux gouvernements avec lesquels le gouvernement de la Belgique est en bons termes et dont il est l'allié. »

Voilà pourquoi M. Malou, chef d'un ministère catholique, vient de dire des choses très dures à l'évêque de Liège pour avoir voulu recommencer des manifestations politiques sous prétexte de processions jubilaires. Il est très possible que dans l'excitation du moment, on soit allé un peu loin chez M. Laurent, mais on en est moins surpris quand on suit d'un peu près la presse catholique. M. Laurent, M. Callier, M. Kerchove, M. Bara, M. Frère-Orban, M. Anspach, M. d'Elhounagne, les chefs du parti libéral, sont insultés chaque jour dans les feuilles cléricales, avec une rage et une mauvaise foi que nos pires journaux n'égalent peut-être pas. Depuis un mois surtout, la presse cléricale est complètement dévergondée, et la

presse libérale ne donne en aucune manière dans les mêmes excès. Celle-ci réussit à mettre l'autre hors d'elle-même, ce qui montre que les hommes sérieux et de talent sont seulement chez les libéraux.

On a fait dimanche dernier un triomphe magnifique à M. de Kerchove pour sa victoire à Gand. Des députations de 17 villes se sont rendues, bannières en tête, et tout s'est passé dans l'ordre le plus parfait. Pas un homme ivre, pas une intervention de la police, et plus de 7 000 délégués s'étaient rendus à Gand. Voilà ce que *Le Courrier de Bruxelles*, reproduit avec approbation par *Le Bien public*, en dit :

Dans le cortège hideux, on ne voyait guère que des figures respirant l'abrutissement, la débauche, la haine; les gueux d'Anvers hurlaient, les discours étaient remplis de sottises, de banalités, de bouffonneries ou d'imprécations gueuses. M. Bara a vomi son fiel...

Eh bien, chaque mot, ici, est une infamie. J'ai vu partir les 500 délégués de Bruxelles, et on ne peut jamais voir plus belle réunion. Les 1 200 délégués d'Anvers étaient des marchands et des manufacturiers, ou des officiers d'associations ouvrières, et c'était la même chose partout. Parler d'abrutissement, de débauche, cela n'a pas de nom, car il n'y a pas d'ivrognerie ici. Je n'ai pas vu cinq hommes ivres depuis deux mois. J'ai lu tous les discours, celui de M. Bara aussi. Il n'approche pas de dix lieues de deux ou trois sermons qui avaient été sténographiés et publiés sur les journaux. Tous les discours libéraux sont unanimes et énergiques sur un point, mais sans expressions grossières : « Nous ne voulons plus du règne du prêtre. Qu'il cesse de faire de la politique sous prétexte de religion. Qu'il reste dans sa sphère et nous le respecterons et le soutiendrons. Mais tant qu'il voudra dominer la politique et nullifier l'enseignement public, nous le combattons. »

Voilà l'idée fondamentale de tous ces discours qui ne contenaient pas plus de sottises, de bouffonneries ou d'imprécations qu'il n'y avait d'abrutissement et de débauche sur les figures des délégués. Eh bien, quand on lit de pareilles choses, on comprend ce que sont les partis. Et s'il y a par-ci par-là quelques exagérations libérales, elles ne sont presque jamais comparables à ce que font les autres. Ainsi, hier même, la Cour d'appel de Bruxelles vient de rendre un jugement dans l'affaire Saint-Nicolas. C'est une petite ville entre Gand et Anvers, où quelques Bruxel-

lois étaient allés passer un dimanche. En se promenant par les rues, ils sont attaqués avec fureur par des catholiques qui les prennent pour des Gantois commis dans l'affaire des processions. Ils furent très maltraités quoiqu'ils eussent des amis de la ville même, qui juraient aux émeutiers qu'ils se trompaient. Sans l'intervention du maire, plusieurs auraient été tués. Une vingtaine des agresseurs ont été condamnés à de fortes amendes et la Cour les a traités de cannibales et de bandits. Néanmoins toute la presse cléricale les avait acclamés et défendus. La basse classe catholique ici est exactement comme les Irlandais : ignorante, fanatique et brutale, et c'est uniquement pour agir fortement sur elle que la presse cléricale écrit comme elle le fait. *Le Courrier de Bruxelles* sait parfaitement bien qu'il n'y avait pas un mot de vrai dans ses appréciations, mais il écrivait pour ceux qui n'y étaient pas. Duvernay<sup>46</sup> disait un jour à quelqu'un qui lui reprochait la manière dont il avait rendu compte d'une assemblée libérale : « Tu y étais ? »

– Oui, sans doute.

– Eh bien, ce n'est pas pour toi que c'est écrit.

Le parti est le même partout. Voilà précisément ce qu'a fait *Le Courrier de Bruxelles*. Mais quand on suit les deux presses, on voit que cette tromperie systématique n'existe comme système que dans la presse cléricale. Chez les libéraux, vous pouvez obtenir une rectification, cela ne se refuse jamais. La presse cléricale refuse invariablement les rectifications. Voilà plusieurs lettres que je vois, publiées après refus et sur sommation d'huissier. Je n'ai pas vu la chose chez la presse libérale.

Il ne faut pas perdre de vue, quand on voit les animosités de parti, telles qu'elles se manifestent ici, qu'il ne s'agit pas d'hostilités récentes, mais de haines séculaires. Dans ces pays-ci, les libéraux ont toujours été écrasés, maltraités avec une inexorabilité, une férocité quelquefois dont on ne se fait aucune idée en Amérique. Dans les grandes luttes du 15<sup>e</sup> et du 16<sup>e</sup> siècle, c'étaient leurs libertés communales que ces populations réclamaient, et la royauté et le clergé étaient toujours d'accord pour les refuser. Et quand sont venues les guerres de religion, les plus terribles massacres ont eu lieu. On exécutait les gens par milliers. Il n'y a presque pas de famille qui n'ait eu autrefois quelques-uns de ses ancêtres fusillés, pendus, écartelés, roués ou brûlés. Le vieil avocat dont je t'ai parlé dans

---

<sup>46</sup> Ludger Duvernay (1799-1852), journaliste à *La Minerve* (Montréal).

ma dernière m'a cité deux femmes, ancêtres de sa mère, qui avaient été enterrées vives par l'infâme duc d'Albe. Dans l'espace de dix années, alors, on a enterré vives plusieurs centaines de femmes parce qu'elles s'étaient mises protestantes. Les actes existent aux archives de Bruxelles et de Gand. D'aussi terribles crimes restent vivaces dans les traditions publiques comme dans celles des familles. Dans la classe instruite, ici, l'instruction est bien plus complète que chez nous. Dans nos maisons d'éducation, on cache obstinément toutes les cruautés du clergé; ici, les universités enseignent l'histoire telle qu'elle est, et ne la faussent pas, comme en Canada, pour ne pas mécontenter le clergé, et ses fautes et ses crimes d'autrefois sont connus de tous. À la révolution belge, en 1830, dont le clergé avait été l'un des principaux promoteurs, les libéraux s'en étaient rapprochés, même M. de Potter<sup>47</sup>, qui les avait si cruellement exposés, ayant eu accès, pendant qu'il était ambassadeur à Rome, à quelques archives locales. Moins de deux ans après la révolution, le clergé parlait déjà de la révision de la constitution pour en ôter tout ce qui entrave sa domination. La lutte n'a fait que s'envenimer depuis 40 ans et aujourd'hui, par la seule faute du clergé qui ne veut plus des libertés qui ont été, de sa pleine adhésion, consacrées dans la constitution, la brèche s'élargit toujours.

Si les processions n'avaient pas eu un caractère politique, il n'y aurait pas eu de troubles. Nul doute que les libéraux de Gand ou de Liège eussent mieux fait de laisser passer les processions sans les molester et demander ensuite leur suppression pour les jours de semaine, mais le caractère agressif de ces processions contre les institutions du pays ne fait pas doute, et voilà pourquoi l'excitation était montée si haut. Et ceux qui ont été de tout temps mêlés à ces événements finissent par se passionner pour la cause qu'ils défendent et que leurs ancêtres, pendant plusieurs générations, ont défendue aussi. Je ne suis pas surpris que chez M. Laurent les dames aussi fussent un peu passionnées sur ces questions. Jamais homme au monde n'a été vilipendé comme leur frère dans les mandements, dans les sermons et dans les journaux du clergé. Il a écrit l'histoire vraie. Les offres les plus brillantes lui ont été faites pour la présenter sous un autre jour. On a fait avec lui ce que l'on a fait au Cana-

---

<sup>47</sup> Louis de Potter (1786-1859), journaliste, historien, chef du gouvernement provisoire à l'époque de l'Indépendance belge (1830).



da avec le pauvre Garneau : ne pouvant le gagner, on lui a ôté son pain quand il était encore pauvre. Garneau a dû céder devant la crainte de perdre sa place de greffier de la corporation de Québec, ayant une famille à soutenir et ne pouvant en Canada, comme M. Laurent ici, vivre de sa plume. Mais M. Laurent<sup>48</sup> a marché, n'a pas cédé d'un iota de ses convictions, et la vente de ses immenses ouvrages a fini par le rendre riche. Quand le clergé a vu qu'il ne pouvait pas le faire reculer, il s'est mis à le calomnier sans relâche. Tant que les libéraux ont été au pouvoir, de 1854 à 1870, on n'a pas pu l'atteindre, mais dès que le ministère catholique est arrivé aux affaires, on lui a retranché sa chaire à l'université, et cela sous la pression des évêques. De pareils actes exaspèrent encore plus ceux qui tiennent de près au maltraité que le maltraité lui-même. La Belgique produit très peu d'écrivains, très peu de savants, et chacun ici est aussi jaloux de la réputation de M. Laurent que de la sienne propre. C'est le plus grand historien de la Belgique et l'homme le plus fort, comme écrivain, qu'elle ait produit depuis Marnix de Sainte-Aldegonde<sup>49</sup> et van Espen<sup>50</sup>. Il est l'une des grandes illustrations nationales, et tout ce que le clergé a fait pour le discréditer n'a produit que de la colère. Or ceux qui tiennent à lui l'ont encore bien plus profondément ressenti. Si l'on t'a paru exagéré chez M. Laurent, ce qui est très possible, tu peux voir que cela s'explique parfaitement, même si ça n'est pas complètement justifié.

---

<sup>48</sup> François Laurent (1810-1887), philosophe, historien et juriste belge. Enseigna aux universités de Gand, de Liège et de Louvain. Auteur de vastes *Études sur l'histoire de l'humanité*, 18 volumes (1864) et de livres de droit.

<sup>49</sup> Philippe de Marnix, baron de Sainte-Aldegonde (ca1540-1598), né à Bruxelles, homme d'État, poète, théologien.

<sup>50</sup> Zeger Bernard van Espen (1646-1728), théologien, avocat, professeur à l'université de Louvain.



François Laurent

Tu me dis que tu n'as vu à Bruxelles que la cathédrale. Je regrette beaucoup que tu n'aies pas vu les musées, car ils sont très beaux, et de ce que celui d'Anvers l'emporte en qualité, il ne suit pas qu'il n'y ait pas de très belles choses à voir ici. Le Musée de Bruxelles est riche en peintures de la renaissance de l'art; quelques-unes sont très comiques par la raideur des poses, mais on remonte ainsi jusqu'aux commencements de l'école flamande, et la collection est particulièrement intéressante sous ce rapport. Quant aux grands maîtres du 16<sup>e</sup> siècle, ils sont magnifiquement représentés. C'est grand dommage que tu n'aies pas vu le Musée ethnologique. Quoique tu ne connaisses pas beaucoup la géologie, naturellement ces vénérables antiquités, crânes, ossements humains, remontant à 50 et 100 000 ans, ont bien leur intérêt, et c'est là de la vraie instruction, la plus pratique possible. On a là la véritable histoire de la création, de l'apparition successive des êtres du progrès qui s'est manifesté sous le doigt de Dieu depuis les premières algues jusqu'à l'arrivée de l'homme. Mais je n'en ai pas moins vu par tes lettres que tu jouissais et profitais de ton voyage, et j'en étais heureux. Ce qui me rend malheureux aujourd'hui, c'est de n'avoir ni tes baisers ni tes espiègleries, et je suis convaincu que tu regrettes aussi les miennes. Au reste, tu as un moyen de consolation que je n'ai pas, c'est de pouvoir faire enrager un peu ton

mari. Tu ne m'as pas encore dit si tu le faisais une fois par mois, ou par semaine, ou par jour.

J'ai oublié, dans ma dernière, de te dire que je prenais mon huile *Pratts' Astral Oil*<sup>51</sup> chez le Dr Murphy<sup>52</sup> (orthopédiste en haut et encanteur en bas), sur la rue Craig, près de la place Victoria, une dizaine de maisons de celle du Dr Peltier. Vous l'aurez toujours bonne là.

J'espère que quelqu'un aura consenti à s'occuper de mon bon capitaine James et à prier M. Jetté de rappeler au gouvernement que cet excellent homme mérite quelque chose. Depuis que je suis ici, voilà déjà cinq récompenses données par les gouvernements d'Angleterre, de Hollande et de France pour des sauvetages bien moins périlleux que celui qu'il a opéré. Dis-le-moi, quand tu répondras à celle-ci. Il est retourné, revenu et reparti depuis mon voyage, mais je ne l'ai pas vu. Je serais bien chagrin que ce vraiment brave homme fût maltraité par notre Smith<sup>53</sup>, qui a fait assez de sottises au-dedans, sans y ajouter celle du dehors. À lundi.

Lundi 6 [décembre]. Rien encore ce matin. Je crains que ces papiers n'aient eu le sort de plusieurs de mes lettres aux États-Unis. Ce serait bien malheureux pour moi s'il fallait en demander d'autres. S'ils n'arrivent pas d'ici à lundi prochain, je le ferai. Mais ce retard est affreux, et Quaesaet croira peut-être que je le blague. Les lettres que vous m'écrivez n'étant pas signées, je ne puis pas les montrer. Ici encore il y a une fatalité incompréhensible. Déjà deux mois que ces papiers sont demandés. Ma lettre a mis 23 jours à arriver au lieu de 14. Il est évident qu'on ne l'a pas envoyée ici par la malle par laquelle on m'a dit qu'elle partirait. On veut à toute force encourager la ligne locale. Puis G. m'annonce que les papiers partent le 5 novembre. Fussent-ils partis seulement le 12, ils devraient encore être arrivés. Je pense qu'ils sont perdus et c'est une fatalité inouïe. Je n'ai que des mécomptes affreux et je me

---

<sup>51</sup> *L'Astral Oil* est une sorte de kérosène pour les lampes; une invention de Charles Pratt (1830-1891), homme d'affaires résidant à Brooklyn.

<sup>52</sup> J.J. Murphy, orthopédiste, 718½, rue Craig, Montréal. LMD.

<sup>53</sup> Albert James Smith (1822-1883) a été premier ministre du Nouveau-Brunswick. Au Parlement canadien, ministre de la Marine et des Pêcheries, de 1873 à 1878.

demande quelquefois ce que je vais devenir si tout va si mal. Si je ne reçois rien et que j'en demande d'autres, je vous indiquerai comment me les faire parvenir sûrement. Il faudra les envoyer par la Red Star Line, dont les vaisseaux venant à Anvers m'apporteront tout ce qu'on pourrait m'envoyer. Je donnerai les directions voulues dans ma prochaine s'il le faut.

Nous avons enfin un peu de neige dans les rues, mais on a des centaines de tombereaux occupés à l'ôter. Comme les voitures d'hiver sont complètement inconnues, les transports en souffrent, et on a aussi l'avantage de faire gagner quelque argent aux pauvres qui gèlent dans leurs maisons où les poêles sont à peu près inconnus. Ils n'ont souvent qu'un réchaud pour faire leur petite gargote en chauffant un peu d'eau. Mais ce qui est curieux, c'est la manière dont on parle de l'hiver. Le plus grand froid a été de 4 degrés et ce sont des exclamations partout sur la terrible rigueur de l'hiver. Et dans un sens, ils ont raison, car il ne faut pas beaucoup de froid pour que l'on souffre beaucoup dans des maisons sans feu. Leurs entrées sont toujours ouvertes. Dans la maison que j'occupe, l'escalier occupe le centre et conduit à tous les paliers, mais il est froid, on est dehors et les portes de chambre donnent toutes sur le long tube froid. Je disais à Mme Mathieu que sa maison était admirablement disposée pour la chauffer toute avec un seul gros poêle, placé sur la pierre du passage, en fermant bien celui-ci sur la cour.

– Comment, Monsieur, mais il faudrait un fourneau de bateau à vapeur.

J'eus beau lui dire qu'une chaleur continue et montant comme elle le ferait ici, aurait tout l'effet désiré avec un poêle un peu fort, ils ne comprennent pas cela. D'ailleurs il n'y a nulle part de trou de cheminée. Les tuyaux des poêles entrent par l'ouverture destinée à la grille, et il se perd ainsi énormément de chaleur. Les doubles châssis sont inconnus.

Je vous embrasse toutes deux de tout mon cœur.

D.

Je t'envoie deux bêtises qui te feront rire.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 123

Bruxelles, mardi 14 décembre 1875

Ma chère Caroline,

Tout est enfin au mieux. J'ai les papiers et toutes tes lettres, moins une peut-être, car j'ai celle du 12, deux du 26 novembre et pas encore celle du 19, si elle a été écrite. Voici maintenant comment le tout est arrivé.

Il y a 15 jours que les papiers sont arrivés à l'hôtel d'Allemagne, mais le propriétaire, Heye-Polfliet, n'avait pas mon adresse. C'est par pur hasard que Quaesaet a su qu'il avait une lettre à mon adresse, et comme il avait aussi reçu vendredi ta lettre du 26, il m'a écrit à Bruxelles dimanche. Hier, je suis allé à Gand et j'ai trouvé ce que j'attendais depuis si longtemps. Maintenant, ne soyez plus inquiets et tout ira bien. La procuration a satisfait Quaesaet et nous sommes entendus pour marcher bientôt. Il va terminer toutes ses entreprises et régler ses comptes de l'année d'ici au 12 janvier, et après cela il pourra se livrer à notre affaire. L'appareil a été rectifié à moins de frais que je ne le craignais, et il n'a pas été nécessaire d'en faire un neuf. Et Quaesaet, dans leur langage belge, m'a dit qu'il avait eu ses apaisements sur la manière dont il fonctionne, c'est-à-dire qu'il avait d'abord été inquiet mais qu'il était maintenant tranquilisé. Je lui avais dit, la dernière fois que je l'avais vu, qu'il me semblait qu'il ne l'avait pas mis parfaitement de niveau, et aussi que ses cordes étaient trop grosses et si rudes qu'il y avait beaucoup de friction. Il a changé tout cela, et l'instrument marchait assez bien hier, mais pas encore aussi bien que ceux que j'avais à Montréal. Je m'en irai à Gand au commencement de janvier et nous terminerons le tout. Après la réception de celle-ci, adressez à Gand, aux soins de Quaesaet (Auguste Quaesaet et Co, 35 rue du Vieux Bourg.)

Je vois que vous m'envoyez de l'argent. C'est plus tôt qu'il n'était nécessaire, et je vous en remercie bien vivement; mais je serai bientôt, je pense, en mesure de vous le renvoyer avec d'autre. D'après ce que tu me dis, je ne puis le recevoir avant vendredi ou lundi.

Maintenant que je suis débarrassé de toute inquiétude, je puis travailler plus librement. Je serais bien heureux d'avoir quelquefois une griffe

de chatte à deux pattes venir me faire taper la lèvre, et puis me donner le baiser de paix, mais ce bonheur est pour plus tard. Je vais maintenant travailler à me le redonner, et je pense que tout va bien aller.

Le temps a été terriblement mauvais depuis quinze jours. Pluie, brouillard, neige fondue, gros vent. J'ai allumé ma lampe deux fois à 3 h, quoique le ciel donne en plein dans mes fenêtres. Il n'a pas fait très froid, mais comme il y a eu un matin 10 degrés, personne ne rencontrait un ami sans parler de la température sibérienne qu'il fait. Ils s'embobinent comme s'ils partaient pour passer la nuit à cheval sur le pôle Nord. D'un autre côté, les femmes de la classe ouvrière mettent à peine un petit fichu de plus. Les mains sous leur gros tablier de toile, elles jacassent des quarts d'heure au coin des rues en tapant la semelle de leurs sabots sur les pierres. Quand elles sont trop bleues de froid, elles s'en vont.

Le temps est redevenu superbe depuis trois jours. Il fait doux comme en octobre et les rues débordent de piétons. J'en ai été bien heureux pour mon voyage à Gand d'hier. Avec cinq ou six degrés de froid, dans des chars pas chauffés, ça n'est pas très commode pour les pieds surtout. J'ai vu cette fois-ci les chaufferettes dont ils se servent pour la première classe et les compartiments marqués « dames » dans les secondes. Ce sont des cylindres plats, en fer-blanc, longs de trois pieds et épais de quatre pouces, dans lesquels on met de l'eau chaude, et on se met les pieds dessus. Mais cela ne répond guère au besoin. D'abord il faut les avoir prêts d'avance pour les changer, pendant que le train est arrêté. Les employés les emplissent longtemps à l'avance, et l'eau est à peine tiède quand ils arrivent aux chars. Et elle ne peut pas être très chaude, car on les charge avec les mains nues, pour les bien saisir, donc l'eau n'est pas bien chaude. Je me moque souvent de leurs chars, et cela ne leur plaît guère. Tu comprends que je ne le fais pas d'une manière désagréable, mais je vois qu'ils n'aiment pas s'entendre dire que le système américain est meilleur.

Quand je partirai pour Gand, je regretterai ma chambre actuelle, et mon poêle si commode, et ma bonne vieille Mme LeMathieu. Si je te disais que j'ai eu une peine infinie à obtenir dans Bruxelles un simple pot de fer-blanc. Il ne s'en fait pas ici. J'en cherchais partout pour avoir de l'eau chaude au besoin, mais ça n'existe pas. Dans les cuisines, pour transvider l'eau et tout le reste, ils ont d'énormes sassepanes qui leur cassent les poignets, mais c'est l'usage. J'ai fait cinq ou six boutiques inu-

tilement et j'ai dû, pour m'en faire faire un, leur montrer leurs mesures de capacité et leur dire : Faites-moi un pot de cette grandeur, mais moins haut.

- Mais nos ouvriers ne connaissent pas cela!
- Mais votre ouvrier peut me faire un vase exactement comme celui-ci, mais en lui retranchant trois pouces.
- Oui, sans doute, mais si vous ne le prenez pas ?
- Combien coûtera-t-il ?
- 50 centimes (dix sous).
- Tenez, les voilà, et faites-m'en un de cette largeur, moins haut de deux pouces, et avec l'anse plus long.

Enfin, la femme s'y est décidée. Mais comme je lui avais dit de le border avec un fil de fer, ça été deux sous de plus, parce que l'ouvrier avait beaucoup travaillé.

Mon pot de fer-blanc a fait du bruit, car la fille en a parlé à Mme Le-Mathieu qui est venue le voir. Je lui ai montré combien c'était plus commode que leurs sassepanes qui pèsent déjà trois ou quatre livres toutes seules, et je lui en ai commandé un plus grand que le mien en le laissant pour modèle. La bonne femme trouve cela bien plus commode, et elle montre son pot à ses amies qui s'en font faire. La femme qui m'a fait le mien se confond en remerciements. Car tu n'as pas d'idée comme les gens remercient ici pour les moindres choses. Vous achetez pour cinq sous, et c'est toujours : Merci bien, Monsieur, ou mille fois merci, Monsieur; j'espère que nous vous reverrons, Monsieur.

- Oui, Madame, je reviendrai.
- Merci, Monsieur, merci!

Les mines qu'on vous fait pour vous vendre quelque chose dépassent tout ce qu'on peut imaginer. Elles s'y prennent de cinq cents manières. Ce sont toujours des femmes qui vendent, presque jamais les hommes. Et il est bien autrement difficile de se débarrasser d'une femme. On envoie un homme au diable sans trop se faire prier, mais une femme, serviteur, c'est chair à paradis.

Comme celle-ci s'en va par Liverpool, Portland et Montréal, je n'ai pu résister au désir de vous envoyer de modestes étrennes, et pour vous faire voir que je n'ai pas fait d'extravagance, je vais vous en dire le prix, ce qui peut se faire entre gens qui s'aiment. Ces bouts de fichus, dont on se sert aussi beaucoup pour les manches, coûtent 3 f. 25 cts pièce; les

deux plus grands étaient marqués à 3,75 mais en considération de mon gros achat, on a mis le tout à 3,25, en tout 16 f. 25 ou \$2,92 cts. Je destine ces cinq à ta maman, toi, ma bonne sœur, Louise et Fanny. Arrangez-vous ensemble pour la distribution, c'est-à-dire choisissez, ta maman et toi, et puis distribuez les trois autres. À moins d'accident, vous devez avoir ma lettre avant le jour de l'An.

Je suis bien chagrin de l'accident arrivé à ton mari. Il y a toujours danger avec vos glaces. Vous feriez bien de faire deux choses : faire voir si la planche qui empêche la neige et la glace de tomber de la toiture sur l'escalier est bien solide; 2<sup>e</sup> faire mettre un bras d'escalier à gauche, en descendant. Cela peut se mettre pour l'hiver et s'ôter pour l'été sans rien gêner. J'y avais songé l'hiver dernier, et puis tant de choses me talonnaient que j'ai fini par le négliger.

Ce qui se passe en France aujourd'hui mérite, je crois, quelques remarques. Le parti de la royauté est à recevoir son coup de grâce. Après toutes ses hypocrisies et ses intrigues, et surtout ses nombreux parjures, le voilà qui croule sous sa propre bêtise. Après avoir renversé M. Thiers, il y aura trois ans au mois de juin prochain, au moyen d'une coalition entre légitimistes, bonapartistes et orléanistes soutenus de toute la puissance du clergé, les fusionnistes avaient fait l'impossible pour rétablir une royauté quelconque, mais chacun voulait sa famille à l'exclusion des deux autres, et après toutes sortes de platitudes et de trahisons mutuelles, on n'était arrivé qu'à l'impuissance. Alors s'organisèrent tous ces pèlerinages à Lourdes, à Auray, à Paray-le-Monial, tous faits pour ranimer le sentiment légitimiste en France. Les pèlerinages ne réussirent pas mieux que la tactique parlementaire, et Mac-Mahon qui a été nommé président après la chute de M. Thiers, finit par comprendre que les rivalités irrémédiables entre les trois factions royalistes empêcheraient tout résultat pratique quelconque. Après avoir subi dans ses tournées en France deux ou trois insultes de la part des fanatiques du clergé qui lui glissaient très ouvertement, dans des adresses, qu'il occupait trop longtemps la place de Henri V, le bonhomme finit par faire notifier officieusement l'archevêque de Paris que si ces sottises se renouvelaient, il les mettrait vertement à leur place. Force fut donc de cesser les leçons, mais on se



mit à chicaner le *Domine salvam fac rempublicam*<sup>54</sup>. Il fallut une négociation à Rome pour faire céder le clergé. Quand on vit à Rome que le vieux maréchal commençait à se lasser du jeu de messieurs les évêques, on finit par faire offrir avec empressement le chant de l'hymne abhorrée.

C'est ici qu'il faut être (j'entends en Europe) pour suivre et comprendre tout ce qu'il y a de sournoiserie et d'intrigue dans toutes ces vieilles momies qui composent la Curie romaine. Rien de risible comme ce qui s'est passé ici même, à la Chambre des députés, la semaine dernière. Mais il s'agit pour le moment de la France.

En février dernier, voyant leur impuissance par suite de leur détermination de tirer chacun de leur côté, une partie du groupe des orléanistes se joignit au parti républicain pour sortir de cet éternel provisoire et organiser définitivement la république. Malgré l'opposition enragée des droites, la constitution actuelle fut votée et le maréchal Mac-Mahon, une parfaite nullité comme homme politique, se choisit un ministère orléaniste-bonapartiste. C'était remettre pratiquement tout en question, puisque c'était donner l'administration de la république à ceux qui voulaient la renverser. Tout n'a donc été que tiraillement depuis ce temps, et ce qui montre la bonne foi de tout le parti monarchique, la seule chose qu'il ne fut pas permis d'affirmer, c'était l'institution même sous laquelle on vivait : la république. L'Assemblée voyait pourtant qu'il fallait bien en venir à une dissolution. Éluë sous la condition expresse que ses pouvoirs cesseraient dès que l'occupation du territoire par les troupes allemandes serait finie, elle se prolonge depuis trois ans sous les plus misérables prétextes, et elle a eu recours à tous les plus ignobles moyens pour pousser à bout la patience des républicains et les provoquer, par des actes plus bêtes encore qu'arbitraires, à des voies de fait. Ils ne donnèrent pas dans le piège et se réfugièrent dans la seule tactique parlementaire où ils ont montré une remarquable habileté. Simplement pour se donner des places et se mettre en mesure de brouiller les cartes au besoin plus tard, les monarchistes, sous prétexte de créer des situations aux hommes considérables des divers partis qui ne voulaient pas briguer les suffrages aux élections, avaient fait décréter dans [la] loi d'organisation de la république, la nomination par l'Assemblée, au scrutin secret, de 75 sénateurs

---

<sup>54</sup> « Seigneur, sauve la République » : prière pour la République, créée en France à l'époque du Concordat (1801).

à vie. Ayant la majorité, le parti orléaniste se croyait sûr de caser tous les siens dans ces 75 sièges. Dire tout ce que j'ai lu des bassesses de ce parti depuis un mois est impossible. Les ministres paraissaient tirer avec les députés à qui serait plus dégoûtants. Et ils viennent tous de recevoir richement leur récompense. Quand l'époque du choix des sénateurs par l'Assemblée eut été fixée, le centre droit, composé d'orléanistes, s'aboucha avec les deux autres groupes de droite, promit mer et monde à ceux qui marcheraient avec lui, le gouvernement en fit autant par l'organe de M. Buffet, Premier ministre, et on espérait avoir bon marché des gauches. On organisa une action commune, des listes de candidats furent préparées et tous ces gens s'attribuaient la part du lion, ne laissant pour les gauches que 13 sièges sur 75 et, à la dernière minute, refusant même aux légitimistes de l'extrême droite la part qui leur avait été promise. Au moyen de l'influence du gouvernement, on croyait pouvoir tout emporter. L'extrême droite finit par voir qu'elle était sacrifiée par le parti ministériel et orléaniste, et se plaignit hautement de sa duplicité. Alors une alliance se fit entre les républicains et les légitimistes, et ceux des membres d'une faction de la Chambre appelée le groupe Lavergne, qui avait aussi été maltraité par les orléanistes, et quand vint le scrutin, tous ces intrigants virent que les républicains avaient été plus habiles qu'eux et s'étaient reformé une majorité. Le parti républicain a repris l'ascendance au moyen de ces deux alliances et, au lieu d'être à peu près évincé de la faction du sénat qui est nommée à vie, il n'y aura probablement [que] cinq orléanistes qui y entreront. Les ministres avaient été mis sur les listes et ont été si honteusement battus qu'ils ont fait retirer leur candidature, et voilà maintenant tous les déconfits et leurs journaux qui se mangent entre eux à qui mieux mieux et s'accusent mutuellement de toutes les noirceurs. Et naturellement ils ont tous raison, leur commune alliance n'étant basée que sur l'intrigue et l'arrière-pensée de se trahir les uns les autres à un moment donné. Les plus singulières révélations se font jour et on voit qu'ils ont tous raison en se traitant mutuellement de coquins. Quelques-uns ont été jusqu'à se prendre au collet à la brevette, et il a fallu les séparer; le rire universel en est augmenté d'autant, et leur déconsidération est aussi complète que leur déconfiture. La liste des sénateurs à vie des gauches va passer à une forte majorité, le gouvernement se trouve battu lui aussi à plate couture, et les élections générales se faisant sous le coup de ces événements, il est difficile de ne pas présa-

ger enfin une victoire décidée des républicains. Je pense que tout ce parti de la finesse, de l'équivoque, de l'intrigue, de la ruse, du mensonge et de la fourberie va être balayé partout. Les élections des sénateurs électifs sont fixées à la fin de janvier et celles des députés vers le milieu de février. Le gouvernement est si déconsidéré qu'il ne peut plus agir sur l'opinion. Pas un de ses membres élus, après que l'on s'était vanté de ne mettre dans les 13 sièges abandonnés par pure grâce aux républicains, que ceux que l'on voudrait bien y nommer. Et, chose remarquable, pas un de ceux qui ont organisé cette grande intrigue ne va être choisi! Tous évincés avec les plus petits chiffres.

Voilà où tout ce misérable parti tory de France en est arrivé. Le clergé gémit de voir ses amis à terre et commence à comprendre que bien mieux eût valu pour lui, après pareil revirement, ne pas mettre autant d'arrogance dans sa politique, mais il n'a jamais encore compris cela avant sa défaite, et il est encore prêt à recommencer demain. Ce qu'ils ont fait faire au gouvernement de passe-droits et de bévues est incroyable. On fait destituer les professeurs d'université à droite et à gauche, voilà plusieurs arrêtés pris sur leurs fausses représentations que le gouvernement est obligé de rappeler; il y a plusieurs centaines d'instituteurs sur le pavé, parce qu'ils n'admettent pas l'infailibilité du pape, on a ôté le pain à des centaines d'institutrices pour mettre dix Sœurs à leur place, et on a tellement monté l'esprit public qu'il pourrait bien y avoir des choses graves plus tard.

On dirait d'ailleurs qu'ils prennent à tâche de se rendre ridicules aussi. Ils inventent de nouveaux costumes tous les jours pour tous leurs couvents nouveaux. J'ai rencontré tantôt, en achetant le papier sur lequel j'écris, deux religieuses avec des capines blanches si immenses que je gagerais qu'elles peuvent mettre à couvert de la pluie un homme par devant, un de chaque côté et un petit garçon par derrière. J'en ai déjà vu de bien ridicules ici, mais rien qui approche de celles d'aujourd'hui. Et je les endurerais sans rien dire encore, si elles n'avaient pas cet air sainte-nitouche. Même chez nos Sœurs de la Congrégation, il n'y a rien qui en approche. C'est peut-être ma faute, mais je ne peux pas voir ces Sœurs-ci sans avoir envie de les taper, et je n'ai jamais ressenti rien de pareil en Canada. Mais j'en vois ici qui sont réellement démontantes.

L'incident qui a eu lieu ici à la Chambre des députés a été très amusant. Un M. Bergé, libéral, a demandé au gouvernement des explications,

s'il en avait à donner, sur le discours du pape aux pèlerins belges en octobre. Le ministre des Affaires étrangères a dit qu'il n'y avait aucune correspondance à cet effet de la part du chargé d'affaires à Rome, que d'ailleurs on avait très mal interprété les paroles du Saint Père qui n'avait pas dit tout ce qu'on lui faisait dire.

– Mais, pour faire une pareille déclaration, dit M. Bergé, vous avez donc reçu des informations, car le discours du pape a été rapporté précisément dans les mêmes termes par les journaux catholiques et libéraux.

M. d'Aspremont Lynden<sup>55</sup> vit qu'il s'était fourvoyé en parlant trop et se tint coi.

– Eh bien, dit M. Bergé, j'attends une réponse.

Le ministre reste assis et M. Malou est obligé de se lever. M. Malou a vraiment l'air d'un vieil habitant à l'air bonasse, mais c'est un homme très fin. Il n'a pas beaucoup d'instruction, mais l'esprit très présent, et il n'est jamais démonté. Il se lève donc et pour trouver un moyen de sortie, il se met à raconter l'incident à sa façon, de son ton de voix un peu traînard, et il explique au long que le pape n'avait pas du tout songé à demander la révision de la constitution sur le mariage civil; qu'il avait voulu dire oui, cela, mais pas cela, etc. Enfin, malgré sa finesse ordinaire, le bonhomme pataugeait et ne trouvait pas sa sortie. Quand il eut bien expliqué ce que le pape avait voulu et n'avait pas voulu dire, M. Bara lui demanda quels renseignements il avait eus pour expliquer la pensée du pape. Il y avait donc eu correspondance ou informations quelconques en dehors de la presse.



Jules Malou

---

<sup>55</sup> Guillaume d'Aspremont Lynden (1815-1889), politique belge, du parti catholique, ministre des Affaires étrangères, de 1871 à 1878.

Le bonhomme répéta qu'il n'y avait pas eu de correspondance, mais que le discours parlait pour lui-même et ne contenait pas ce qu'on voulait y trouver. Alors M. Bergé lut le discours tel que publié par les journaux, puis un artiste de la *Voce della Verità*, de Rome, un des organes du Vatican, dans lequel on commentait le discours, expliquant bien aux catholiques belges que maintenant que le Saint Père avait parlé, il fallait une action unanime de la part des catholiques pour faire modifier la constitution. Il n'y avait plus moyen d'échapper. Alors le vieux ministre, fâché tout de bon de la bêtise de l'organe romain, se lève et dit d'un ton emporté :

– Tout ce que je puis dire, comme chef du Cabinet, c'est que nous ne permettrons pas que la constitution soit attaquée par n'importe qui!

C'était net et catégorique, mais c'était donner durement, de la part d'un ministre catholique, sur les doigts du pauvre vieux pape. Ce mouvement de colère du bonhomme, qui s'était levé très prestement et dont les yeux flamboyaient sous son toupet de cheveux qui s'avance en avant comme des soies de sanglier, causa un éclat de rire général, puis l'applaudissement unanime de la gauche pour le remercier de cette déclaration dont M. Bergé prit acte. Je suis bien sûr que si le bonhomme a pu mettre la main sur un journaliste catholique après la séance, il aura trouvé soupe chaude. C'est bien remarquable, mais ces gens-là ne font absolument que des bêtises. Il faut que les gouvernements fassent tout ce qu'ils veulent. Les évêques ont fait sonder M. Malou, juste le surlendemain de cette petite scène, pour savoir s'il accepterait avec bienveillance une lettre collective des évêques au sujet de l'arrêté Piercot<sup>56</sup> – l'arrêté au sujet de la procession de Liège. C'était revenir un peu vite à la charge après la colère qui grondait encore dans le cœur du bonhomme.

– Allez leur dire, répondit-il à l'envoyé, qu'ils me sacrent patience. Ils ne comprendront donc jamais rien! S'ils ont le malheur de faire faire une interpellation là-dessus en Chambre, j'enverrai tout au Diable, et ils verront comment ils seront avec Bara ou Orban!

Je suppose que l'autre fit sa commission, car il n'y a pas eu mot de soufflé en Chambre sur l'arrêté Piercot.

---

<sup>56</sup> Peut-être d'après Ferdinand Piercot (1797-1877), libéral, bourgmestre de Liège.

Mercredi 15 [décembre]. Je ne suis allé au théâtre qu'une fois depuis trois semaines, pour entendre Lucie et penser à toi en entendant le sextuor qui a été admirablement chanté. Six voix de première classe y produisent un grand effet. La troupe de Bruxelles est remarquablement forte. Ils n'ont pas de chanteur égal à Faure, mais Sylva comme ténor est supérieur pour la puissance de la voix au fort ténor de l'Opéra de Paris. Mlle Hamaekers chante aussi bien qu'on peut le désirer, voix superbe, vibrante et valant certainement celle de Nilsson. Mais elle est un peu trop grande, ce qui l'empêche d'avoir quelquefois toute la grâce voulue. Son chant est sobre, elle ne vise jamais aux grands effets de voix, mais elle fait toujours tout ce qu'il faut faire.

Le *Requiem* de Verdi a été chanté deux fois, mais comme on avait bêtement triplé le prix des places, j'ai fait comme des centaines d'autres et n'y suis pas allé. S'ils avaient laissé les prix au taux ordinaire, ou même ne les augmenter que de moitié, ils auraient eu salles combles, mais cette énorme surcharge ne leur a donné que des quarts de salle et ils y ont perdu.

Il y a eu de bien graves accidents partout depuis quelque temps. 130 hommes étouffés dans une mine en Angleterre par le grisou; 40 dans une autre; 38 dans une mine de Belgique, près de Charleroi; une collision sur un chemin de fer, près de Verviers, avec 12 morts et une vingtaine de blessés; le Deutschland qui va se jeter et se perdre à l'embouchure de la Tamise, au lieu d'enfiler le détroit de Calais; c'est la bêtise de marcher par le brouillard. Cent personnes ont péri; un autre accident terrible sur le *Mosel* à Brême : un animal d'Allemand ayant envoyé avec ses bagages une boîte contenant de la nitroglycérine. La boîte a fait explosion dans le transbordement et 52 personnes ont été tuées sur le coup, et près de 100 toutes gravement blessées. Les explosions de la nitroglycérine sont si terribles que sur les 52 personnes tuées on n'a retrouvé les restes que de 25 ou 26, toutes les autres, celles qui se trouvaient près de la boîte ayant été réduites en atomes, la chair, les os, le sang, tout cela était en miettes sur la paroi du navire, et la plus grande partie flottant en poussière sanglante sur l'eau. C'est épouvantable. Les journaux ne disent pas si l'auteur du désastre a été tué; il le méritait bien.

Et une autre terrible affaire est celle de la chute du ballon de Godard, à Paris, le même que j'ai vu monter ici en octobre. Le froid de la nuit avait causé des gerçures à la toile cirée, et quand les voyageurs furent à 800

pieds en l'air, d'après l'observation barométrique qui se prenait justement à ce moment-là, la toile se déchira sur une longueur d'une vingtaine de pieds, et le gaz s'échappa. Naturellement on descendit, et c'est un vrai miracle que tous n'aient pas été tués sur le coup. Mais il y a une fatalité souvent, quelquefois bête, quelquefois intelligente. Le ballon n'avait pu complètement se désempir, tombant d'une si faible hauteur, et servit un peu de parachute. Et par un bonheur inouï, il vint tomber dans un jardin fort détrempé par la pluie, ce qui amortit considérablement le coup. À 15 pieds de là, il eût tombé sur un mur et tout le monde eût été tué. Cinq ont un bras ou jambe cassés, dont Godard, et deux autres sont restés pour morts mais sont revenus à eux sans trop de mal. Ces deux-là s'étaient jetés en dehors du panier et avaient moulé leur corps dans la boue, ce qui évidemment les a sauvés. Godard a la rotule du genou fendue en quatre morceaux et aura la jambe raide toute sa vie. Avant de partir, il avait dit à quelqu'un :

– Je crains un peu le froid de la nuit, c'est mauvais pour un ballon.

Mais il n'en partit pas moins. Tous les voyageurs étaient des gens marquants de Paris et un Américain qui avait acheté le ballon à Bruxelles pour faire des ascensions à Philadelphie pendant l'exposition.

Ma chère bonne enfant, il y a aujourd'hui même huit longs mois que je te disais adieu dans la gare. C'est bien long pour des cœurs qui s'aiment comme nous le faisons. Et ça n'est pas fini, mon Dieu. On a beau avoir du courage, un pareil chagrin domine toujours un homme. Je t'aime en plus de toute la distance qui nous sépare et de tout le chagrin que j'ai de ne pouvoir t'embrasser à mon goût.

Adieu. Ton père.

L.A.D.

J'ai décidé de faire passer mon billet de 20 francs complet, et j'ai attaché la petite épingle à cheveux que je t'envoie. J'ai voulu ouvrir l'épingle pour la mettre dans la lettre, mais elle s'est cassée. Tu en feras mettre une, ou une épingle pour t'en servir comme de broche, si tu l'aimes mieux.

Je t'aime bien.



À Zéphirine Thompson  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 124

14 décembre 1875

Ma chère femme,

Vous ne recevrez celle-ci que deux ou trois jours avant le jour de l'An, et j'y inclus quelques petites étrennes pour celles qui me tiennent de plus près. J'aurais bien voulu en envoyer d'autres à ceux qui m'aiment, mais il m'a fallu me contenter de l'intention. Ce sera pour plus tard. Prenez toujours ces riens qui n'ont d'autre prix que celui du souvenir et de la profonde amitié que j'y attache. Toi et Caroline, choisissez et arrangez le reste à votre goût.

La réception de ma procuration m'a remis de toute inquiétude et je vais pousser mes affaires ici avec toute l'activité possible. J'espère que l'on n'a pas abandonné l'affaire Lamothe<sup>57</sup>.

Je suis bien et je travaille sans relâche à un petit volume que je publierai bientôt. Ne pouvant faire autre chose en attendant, et d'ailleurs, même quand l'affaire marchera, c'est la maison Quaesaet qui fera presque tout, je pourrai le finir vers la fin de janvier.

J'ai reçu aujourd'hui neuf numéros de la *Gazette de Cologne* qui se publie en allemand, dont je n'y comprends goutte. J'avais vu il y a quelque temps dans *L'Indépendance belge* que le Père Theiner<sup>58</sup>, bibliothécaire du Vatican, avait publié dans la *Gazette de Cologne* des lettres terribles contre la Curie romaine et les Jésuites. C'est ce même Père Theiner qui avait été chargé par le pape actuel d'écrire l'histoire des Jésuites. Alors, le pape était libéral, ce qui l'avait fait haïr cordialement du

---

<sup>57</sup> Ce Lamothe, dont Dessaulles parle abondamment, est André-Narcisse Lamothe (1820-1896), négociant, fils de Guillaume Lamothe et de Marie Starnes. Né à La Prairie, il y épouse (28 septembre 1838) Aurélie Lanctot, fille de Jean-Baptiste Lanctot et de Josephte Provost. On trouve une vente par André N. Lamothe à l'Hon<sup>ble</sup> Louis A. Dessaulles, devant le notaire Joseph-Hilarion Jobin, 8 mai 1874, minute 13466. Le même jour, une procuration par Dessaulles et autres à Lamothe, minute 13467.

<sup>58</sup> Augustin Theiner (1804-1874), historien et théologien allemand. Auteur d'une *Histoire du pontificat de Clément XIV* (1853). Opposé à l'infaillibilité pontificale lors du concile Vatican I (1870).



vieux Grégoire XVI, qui disait de lui, peu de temps avant de mourir : « Dans cette sottie famille Mastai<sup>59</sup>, tout est libéral, jusqu'aux chats. » Le pauvre pape a bien changé depuis. Mais quand il était libéral, les Jésuites le taquinaient terriblement par leurs intrigues ordinaires; et pour leur faire baisser le verbe, il avait ordonné au Père Theiner d'écrire leur histoire, surtout pour ce qui concernait leur lutte contre le pape Clément XIV qui les a abolis.

Theiner a prouvé que le pape avait été empoisonné, et on voit qui étaient les empoisonneurs dans son idée, par la simple question qu'il pose sans la résoudre directement : « Qui avait intérêt à le faire ? » Il a aussi montré dans son livre toutes les supercheries que les Jésuites ont commises à Rome et en Italie, par de prétendus miracles qui, suivant Theiner, n'étaient que d'odieuses impositions sur la crédulité des populations ignorantes.

Quand il fut question d'assembler le dernier concile, mais cinq ou six ans avant sa réunion, le pape donna instruction au Père Theiner de faire des recherches sur la procédure suivie dans les quatre ou cinq derniers conciles. Celui-ci se mit donc à l'œuvre et fit un fort beau travail qui était complet peu de mois avant l'ouverture du concile, mais resté en manuscrit. La chose était connue de beaucoup d'évêques et plusieurs écrivirent à Rome pour savoir si l'ouvrage du Père Theiner sur la procédure des conciles était terminé. Les Jésuites, qui ont tout conduit, eurent vent de la chose, et voyant que l'ouvrage de Theiner nuirait à leur dessein de faire tout emporter par acclamation – c'est ce qu'on avait espéré et combiné – réussirent à faire donner ordre à Theiner, par le pape, de ne communiquer son travail à personne, ni évêque, ni autre.

Grande fut la surprise de celui-ci. Il fit des remontrances au pape, mais faire des remontrances à ce pape-ci, c'est exactement comme en faire à l'évêque de Montréal, et la défense fut maintenue. Néanmoins, quand les évêques arrivèrent, Mgr Hefele<sup>60</sup>, l'historien des conciles,

---

<sup>59</sup> La famille Mastai, c'est-à-dire celle de Pie IX (1792-1878), né Giovanni Maria Mastai Ferretti.

<sup>60</sup> Charles-Joseph Hefele (1809-1893), né dans le royaume de Wurtemberg, fut évêque de Rottenburg de 1869 à 1893. Il écrivit une *Histoire des conciles d'après les documents originaux*, traduite en français par Dom Henri Leclercq. Sept volumes parus entre 1855 et 1874.

l'évêque Stutzmeyer, l'évêque Place<sup>61</sup>, de Marseille, et Mgr Dupanloup, qui étaient tous amis du Père Theiner, obtinrent communication confidentielle de l'ouvrage. Mais on vit, par quelques citations qu'ils firent, choses entièrement nouvelles, qu'ils avaient dû obtenir communication de l'ouvrage, et Theiner perdit sa place de gardien des archives. Ainsi, un ouvrage qui avait été commandé pour éclairer les évêques leur était interdit, juste au moment où ils en avaient besoin. Le Père Theiner fut donc disgracié du concile. Le pape ne rompit jamais avec lui complètement, mais il n'avait pas observé un ordre absurde, et on l'avait mis de côté.

Naturellement le Père Theiner ressentit fortement l'injustice et, sachant parfaitement d'où le coup partait, il écrivit au Dr Friedrich, de Munich, théologien au concile, d'un évêque d'Allemagne, plusieurs lettres qui n'étaient pas destinées à la publicité, et dans lesquelles le Père Theiner relatait librement toutes les intrigues et les duplicités des Jésuites de Rome pendant la tenue du concile. Le Dr Friedrich est mort l'hiver dernier et ses héritiers trouvèrent les lettres du Père Theiner, mort lui aussi quelque temps avant son ami. Ce sont ces lettres qui ont été publiées dans la *Gazette de Cologne* et dont parlait *L'Indépendance belge* (c'est le journal le plus important de Belgique et l'un des journaux les mieux informés de l'Europe). Mais je croyais que les lettres auraient été publiées en français et en allemand dans la *Gazette de Cologne*, et j'écrivis il y a un mois au rédacteur pour les lui demander. Ne recevant pas de réponse, je crus que mon homme ne s'en occupait pas, mais voilà que ce matin même, je reçois les neuf gazettes avec demande d'envoyer deux francs. Mais les gazettes sont en allemand et il faut que je me fasse traduire les lettres. Ce sont des documents de grande importance, car c'est un homme qui, écrivant confidentiellement, ne craignait pas de dire la vérité, ce que font bien rarement les prêtres quand ils savent que ce qu'ils disent sera connu.

Maintenant que je me suis mis sérieusement à l'ouvrage, je ne perds pas de temps et travaille souvent jusqu'à une heure du matin. Madame LeMathieu trouve que je travaille trop, et elle m'a dit hier :

---

<sup>61</sup> Charles-Philippe Place (1814-1893), évêque en 1866, évêque de Marseille de 1866 à 1878.

– Vous aimez bien à travailler, Monsieur, car vous êtes toujours pressé. Tu vois que je reprends mes habitudes.

Tu penses peut-être que comme j'étais parti avec plusieurs vieilles chemises et seulement six neuves, je suis un peu en guenille, mais détrompe-toi. Dans mes nombreux loisirs, avant d'avoir décidé de faire mon livre, j'ai fait tous mes raccommodages, posé des pièces et arrangé le tout avec un art merveilleux. La dernière pièce que j'ai posée a un air coquet qui ravit. J'ai songé sérieusement à conserver cette chemise pour l'envoyer à l'exposition de Philadelphie, tant je trouvais le travail remarquable, mais j'ai fini par songer que l'exposition serait probablement assez complète sans cela.

J'ai encore plusieurs lettres à écrire. Je termine donc celle-ci en t'embrassant bien, te souhaitant du courage, te remerciant de m'aimer toujours, et te promettant de travailler vite et bien.

Ton mari.



À Zéphirine Thompson  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 125

Dimanche 19 décembre 1875

Ma chère Zéphirine,

Nous sommes tombés dans une veine de beau temps merveilleux. Nous avons eu, depuis la Sainte-Catherine, et même quelques jours plus tôt, une succession constante de jours de brouillard, neige sèche ou fondante, froid humide et temps constamment désagréable. Depuis dix jours, nous avons soleil splendide, temps doux, presque chaud sur le haut du jour. Il m'a fallu reprendre le pardessus d'été. Quand on a marché dix minutes, il faut ôter ses gants. L'herbe est aussi verte dans les champs qu'en octobre, et les moutons s'en font fête. Tu vois que sous le rapport du temps je suis infiniment mieux partagé que vous. Je ne chauffe presque pas mon poêle, et trois petites attisées par jour me tiennent très confortable. Une chaudière comble de charbon me dure plus de quatre jours par le temps qu'il fait.

Je suis rentré à 4½ h, après une petite marche d'une heure. La queue était déjà formée au théâtre de la Monnaie pour la représentation du *Prophète*. Les portes ne s'ouvrent qu'à 7 h; ainsi, ces pauvres gens restent là debout pendant deux heures et demie, à battre la semelle sur le pavé. Il n'y a comme de raison que les gens qui vont dans les 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> rangs et le paradis, qui font ce métier, mais c'est drôle de les voir en file longue de 200 pieds, attendant l'ouverture. Quand il fait beau comme aujourd'hui, c'est peu de chose, mais je les ai vus en queue interminable, une heure et demie à l'avance, dans les jours froids, et raisonnablement figés.

Je n'ai pas eu le temps, l'autre jour, de te dire tous mes mérites. Si les femmes belges sont propres pour elles, elles ne le sont pas toujours pour les autres. On a pour moi toutes les attentions voulues. Mais si je ne soignais pas un peu ma chambre, je m'y perdrais encore assez vite. D'abord, tout se fait ici au rebours de chez nous. On m'apporte mon charbon, 100 lb à la fois, ou deux fortes chaudières dans des paniers. La poussière de charbon en sort en grande quantité et il y en a toujours une traîne de la porte au poêle. En transvidant le panier, il en tombe un plein porte-ordure sur le plancher, et il a fallu me quereller avec l'homme qui l'apporte, pour l'empêcher de marcher dedans comme dans sa cour à charbon. Je l'ai donc habitué à passer par un côté de la table et à sortir par l'autre, mais il en rit toujours et ne peut comprendre qu'est-ce que cela fait de marcher dans le charbon sur un plancher. Le mien est peint heureusement, car sans cela ce serait effroyable. Quand mon homme est parti, je fais le ménage. Il y avait dans le coin de la cheminée le plus délicieux petit balai que tu aies jamais vu, en soies. Je balaie donc le tout après avoir ôté les gazettes que j'étends devant mon homme, comme devant un personnage. Mais ce qui m'étonne, c'est la quantité de poussière et de sable fin qui s'attache à mes bottes, et que je pousse devant mon balai. À présent que je fais cela moi-même, je commence à voir des bancs formidables de poussière là où je n'en voyais pas l'apparence auparavant. Et cela me fait comprendre comment tu en voyais là où je n'en voyais pas. Mais je m'explique le sable au moins. Ce que je ne m'explique pas, c'est le léger duvet que je vois souvent sur le plancher. Je l'ôte et le lendemain il y en a encore, et je donne ma langue aux chats pour m'expliquer d'où il vient. Je suis assis toute la journée et toute la soirée, je ne remue rien. Il n'y a que des matelas sur mon lit, mes rideaux sont en indienne, il n'y a pas de laine dans la chambre, et toujours de la

mousse ou duvet sur le plancher. Cela est absolument mystère pour moi. Dans tous les cas, ma chambre est propre, sauf le matin avant que le balai ne passe. Mais si tu étais ici, ayant le spectacle de la cataracte de charbon qui sort des paniers, tu en mourrais.

On me change mes draps tous les quinze jours, mais j'ai insisté pour avoir une taie d'oreiller tous les huit jours. La servante est une bonne grosse poule flamande qui a la figure et la tournure et l'esprit d'une poule. Sa mère a dû en voir une dans un mauvais temps. Dites-lui de faire une chose, elle le fait, mais pour prévoir quelque chose, ce n'est pas dans son tempérament. Elle a mis bien du temps à se faire à l'idée que je pusse manger mon beurre froid. Le premier jour de froid qu'il a fait, elle me l'apporte à moitié fondu. Dans la maison, on trouve que le beurre froid n'a pas de goût, mais fondu, c'est superbe. Tu comprends que je l'ai renvoyée m'en chercher d'autre, et je lui ai dit qu'il n'était jamais assez froid.

Tout le monde a horreur du froid. Dans les restaurants, on entre l'eau longtemps à l'avance parce que, froide, elle donne la colique. Je demande toujours de l'eau froide, et on me dit toujours :

- Mais vous allez vous rendre malade.
- Mais, en Amérique, on boit toujours l'eau à la glace.
- Ah! mon Dieu! Et vos dents ?

J'ai reçu vendredi, surlendemain de l'envoi de ma dernière, la lettre de notre bonne Caroline du 19, qui a été gardée à N.Y. plusieurs jours, pour être envoyée par la ligne belge; et celle du 3 décembre. J'avais eu lundi ses deux lettres du 26 novembre. J'ai le mot de notre cher M. Béique, m'annonçant le retard d'une traite par suite de l'absence du consul belge. Il s'est donné bien du trouble inutilement, d'abord parce que je n'étais pas encore en besoin, dépensant très peu, et ensuite parce qu'il aurait pu tout aussi bien m'envoyer des bons de poste sur Londres, que la poste d'ici m'eût fait payer à une charge purement nominale d'un quart %. Au reste, j'espère que cette avance sera bientôt remboursée.

Depuis que je travaille assidûment du matin au soir, et tard dans la nuit, il me faut manger plus souvent. Je prends donc un lunch à une heure (soupe, pain et beurre, pour 10 sous) et mon dîner à 6½ h, au lieu de 5.

Les magasins sont de plus en plus pleins d'étrennes, et quelques-uns des étalages sont remarquables. Celui du magasin appelé *La Foire de*

*Leipsick* est splendide. Et au lieu d'augmenter les prix, on les baisse, pour vendre davantage. Je ne reviens pas du bon marché des diamants. Une pierre qu'on nous fait payer \$100 à Montréal, en coûte moins de 60 ici. Si les acheteurs de diamants étaient plus communs en Canada, il y aurait une grosse spéculation à faire. Sur un achat de \$10 000, on en réaliserait certainement 4 500 ou 5 000 aux États-Unis. Il y a un magasin sous les galeries Saint-Hubert où il y a des bijoux d'occasion parmi lesquels des diamants splendides et à des prix ridiculement bas. Ce sont des bijoux que des gens gênés ont vendus, ou même quelquefois des bijoux volés, vendus pour ce qu'on en a pu obtenir. Mais il y a là une paire de pendants d'oreille à \$700 ou 3 500 francs, et d'après les prix que je vois affichés sur des diamants de même grosseur, et ni plus beaux ni mieux taillés, ils en valent au moins \$800 pièce. Comme je vous l'ai déjà dit, on est plus tenté ici qu'ailleurs, parce que le grand marché de certaines choses vous fait penser à ceux de vos amis qui pourraient saisir de pareilles occasions. Il y a une autre occasion dans un des beaux magasins de bijoux, dont je voudrais voir un ami profiter. C'est une paire de pendants d'oreilles à un seul diamant chaque, cotée à 1 900 francs, et tout à côté, des diamants sur bague, pas plus gros et moins brillants, sont cotés à 1 800 francs. Il y avait dans la même boutique une autre occasion: deux pendants d'oreille aussi, cotés à 6 000 francs; mais ces deux pierres étaient grandes comme l'ongle du pouce d'une femme. Ils étaient garantis sur l'affiche, à 20½ carats chacun. Ils en valaient donc plus de 13 000. Aussi, ils sont partis, et je serai bien surpris si les autres y sont d'ici au jour de l'An. Et en fait de dentelles, en allant acheter dans les manufactures mêmes, il y a de belles affaires à réaliser.

Le nombre des victimes de l'accident survenu dans la mine de charbon de Frameries dépasse 125. C'est la plus grande catastrophe minière qui soit encore arrivée en Belgique, disent les journaux.

Mais quelque chose de pire encore, c'est l'explosion de Brême dont je vous ai parlé. On amis en terre 50 cercueils, plus deux ne contenant que des morceaux de bras, de pieds, de mains, etc. Mais l'horrible de l'affaire, c'est que le propriétaire de cette caisse, qui contenait de la glycérine (nitro) la faisait mettre à bord, pour faire sauter le navire en pleine mer. Ce démon avait fait fabriquer un mécanisme, contenu dans la caisse, qui devait marcher plusieurs jours et ne provoquer l'explosion qu'à 5 ou 600 lieues en mer. Il s'embarquait lui-même à bord pour se faire débarquer à

Southampton, et laisser aller le *Mosel*, qui eût infailliblement péri corps et biens. C'est l'acte le plus diabolique dont on ait jamais entendu parler. Le misérable, en entendant l'explosion, s'est tiré deux balles dans le corps, mais ne s'était pas tué. Au bout de deux heures, on l'a trouvé, râlant dans sa cabine. On a pu le faire revenir à lui et il a fini par avouer son effroyable crime; mais les blessures étaient mortelles et il est mort dans la nuit. C'est un Allemand, Américain du nom de Thomassen. Le désastre est déjà assez terrible comme cela, au moins 70 morts, et probablement 30 ou 40 blessés qui n'en reviendront pas; mais si l'explosion eût eu lieu en mer, comme la chose fût infailliblement arrivée par le fait du mécanisme renfermé dans la boîte, il aurait péri plus de 400 personnes en mer. J'avoue que j'aurais vu avec plaisir mettre un animal de cette espèce en lambeaux par un tigre. Il avait fait faire cette machine à Dresde par un des premiers mécaniciens de l'Allemagne. Celui-ci, à la nouvelle du désastre, a jeté un cri d'horreur et fait briser en morceaux 20 autres machines semblables à moitié finies, que l'infâme lui avait commandées. Son but était de prendre des assurances considérables sur les navires, de les faire sauter et de toucher les primes.

Je ne vous ai pas encore dit que j'avais découvert une excellente espèce de pommes ici, et pas cher. Elles ressemblent à nos bourassas et sont pleinement aussi bonnes. Celles que j'avais goûtées en octobre étaient très belles, très grosses, mais assez fades et, vu leur grosseur et leur belle couleur, se vendaient 6 sous pièce. Celles d'aujourd'hui, que l'on nomme corpendus, du nom de celui qui les a améliorées, ne coûtent que 4 sous la livre. Il y en a de 3 à 5 dans une livre. Mais on ne parle jamais de livre ici. C'est le demi-kilogramme. J'en achète un demi-kilo tous les deux jours et je fais de la gourmandise à bon marché.

Il vient encore de magnifique raisin violet d'Espagne, excellent, mais il est plus cher. Il coûte maintenant 2 fr. 25 le demi-kilo. Les raisins verts que nous recevons en Amérique ne coûtent que 18 sous la livre. Mais ils n'approchent pas du raisin violet, dont j'ai acheté 16 grains pesant 15 grammes ou une demi-once, pour 4 sous; mais ces grains étaient beaucoup plus gros que les plus grosses cerises. Je voulais voir si ce raisin était le *Black Hamburg* de nos serres, mais il est différent, quoique aussi bon et aussi gros.

Les sénateurs à vie, au sénat de France, sont presque tous élus. Mgr Dupanloup a passé au dernier tour de scrutin, mais il va se trouver en-

core avec M. Littré qui a été élu avant lui. Mgr Dupanloup a donné sa démission à l'Académie, quand M. Littré y a été nommé, donnant pour raison qu'il ne voulait pas siéger à côté d'un athée. Mais il va retrouver son prétendu athée au sénat. Va-t-il encore faire une scène ?

Les gauches ont complètement écrasé les monarchistes dans ce choix des sénateurs. La faction orléaniste ne sait plus que chanter des injures à la Veuillot. Le *Français* a traité les légitimistes qui ont voté avec les gauches de jean-foutre. On n'a fait qu'en rire. Il ne reste plus que trois sénateurs à élire par la Chambre. Les 175 autres seront élus par les électeurs choisis par les conseils municipaux. Les monarchistes avaient arrangé tout cela pour eux, et ils sont tous dehors. Ils avaient calculé qu'ayant la majorité au sénat, ils pourraient complètement mater la majorité inévitablement républicaine de la Chambre, mais il se trouve que le sénat va aussi être en grande majorité républicain. Ainsi les préfets commencent à protester de leur indifférence pour M. Buffet<sup>62</sup>, le chef du ministère. Plusieurs avaient déjà commencé la campagne électorale en faveur des monarchistes, mais aujourd'hui ils offrent avec empressement leurs services aux républicains. Les tories sont une gent sale et vile dans tous les pays. J'espère que le gouvernement républicain balaiera tous ces gredins.

Je n'ai jamais vu une ville plus tranquille que Bruxelles. Point de gardarmes, et jamais de trouble nulle part. Infiniment peu de petits vols. Peu de gens ivres, et ceux qui le sont ne font que chanter comme des perdus. J'en ai vu passer trois hier, dans la rue, se tenant bras dessus bras dessous, et allant d'un trottoir à l'autre, mais chantant la Brabançonne<sup>63</sup> à tue-tête. Je n'ai pas encore vu un homme ivre vouloir se battre; ils chantent et s'en vont chez eux. Souvent les gens les applaudissent, et ils crient à casser les vitres. Mais on en voit bien peu. C'est le dimanche après-midi qu'on en rencontre un par-ci par-là. Les rues sont pleines de piétons dans toutes les directions, et ceux qui se sont un peu trop amusés sont toujours inoffensifs.

Il est minuit, et il tombe une grosse pluie d'orage d'été. À mercredi.

---

<sup>62</sup> Le gouvernement de Louis Buffet (1818-1898), avocat, un monarchiste modéré, va du 10 mars 1875 au 23 février 1876. Buffet est sénateur en 1876.

<sup>63</sup> La Brabançonne, hymne national belge. Texte de 1830.



Mercredi 22 [décembre]. J'ai une lettre du pauvre Dion, de Chambly, mais s'en revenant à N.Y. Vous lui avez fait injustice. Le pauvre diable avait des dettes à Montréal et était terriblement harcelé. La maison de Chambly, dernier refuge de ses vieux parents, était hypothéquée pour ces dettes et elle était depuis un an sous le coup d'une exécution. Cela, j'en suis sûr, car je lui ai négocié des délais pendant près de trois ans et, dans le mois de février dernier, ne voyant rien venir, Dautre avait été forcé de sortir l'exécution. La maison devait se vendre à la fin d'août. Eh bien, il m'écrit qu'il a emprunté de Mme de Grosbois, à Chambly, de quoi payer la moitié de ses dettes, moyennant quoi on lui a donné quittance. Son père et sa mère sont donc assurés de mourir tranquilles, et il me dit : « Maintenant, je pourrai moi aussi travailler avec tranquillité d'esprit, ce que je n'ai pas fait depuis que mes pauvres vieux parents étaient exposés à se trouver dans la rue. »

Vous voyez que le pauvre malheureux avait bien ses raisons de retarder. Ce retard m'affecte moi-même, au point de vue de mes lettres surtout dont plusieurs sont perdues, mais lui courait au plus pressé. Et il ne pouvait guère aller vous dire ce qui le retenait, quoiqu'il me dise qu'il y a songé; mais il ajoute : « Je craignais que l'on ne crût que je sollicitais indirectement de l'aide. » Moi, je le sais parfaitement honnête, et s'il fait quelque chose, non seulement il me paiera, mais il me fera part de moitié.

Je viens de voir, en passant sur le marché, un bouquet qui t'eût ravie en extase. Et à quel miraculeux bon marché! Rang extérieur faisant corbeille : boutons de roses mousses, puis rang d'héliotropes, puis rang de tubéreuses, puis cercle de verdure, puis héliotropes, tubéreuses et quatre roses d'un cramoisi splendide, puis milieu de camélias blancs, le tout pour quatre francs et demi, et la femme me suppliait de le prendre. Ce bouquet se serait vendu 15 piastres à N.Y. Cela me fait une peine considérable de voir ces pauvres obligées de vendre pareilles choses pour si peu. Si je pouvais seulement t'envoyer un de ces bouquets toutes les semaines!

Dans le grand dîner que l'on vient de donner à M. Piercot, bourgmestre de Liège, pour avoir forcé le clergé de respecter le loi, banquet énorme de 1 550 couverts, on lui a présenté un bouquet de 3 pieds et demi de diamètre. Ce sont les dames de Liège qui le lui ont fait préparer. Il n'a coûté que 60 francs, mais la corbeille en vermeil qui le contenait en

a coûté 1000. Ainsi, voilà 12 piastres pour un bouquet grand comme une grande table de milieu, et seulement de fleurs de serre, vu la saison. On n'aurait pas eu pareil bouquet à N.Y. pour \$150.

Je vois dans beaucoup de fenêtres des masses de mignonnettes et d'héliotropes. Ce n'est pas dans ces maisons même qu'on cultive ces fleurs. Les jardiniers ont des centaines de caisses en bois avec terreau pouvant s'adapter parfaitement aux baies des fenêtres, et y cultivent toute espèce de fleurs. Quand une caisse est sur le point de commencer à fleurir, on la porte à ceux qui en ont fait la demande, et moyennant 3 ou 4 francs, on a une caisse qui vous donne 5 ou 6 espèces de fleurs en abondance pendant un mois. Un jardinier du boulevard central a plusieurs centaines de ces caisses en différentes maisons, et y fait un beau bénéfice, car le capital ne lui coûte rien, les caisses durant longtemps. C'est un revenu tout clair.

Je suis allé hier à Gand et y ai arrêté un logement, rue Longue-Monnaie, N° 15, au magasin de l'Agneau bleu, chez Mme J. Vandervoodt-De Bliquy, qui fait dans tout. J'ai deux petites pièces, salon avec poêle et chambre à coucher, au troisième. Sur le même palier, bain et cabinet, mais le bain ne sert que pour l'été, car le grenier, de 40 pieds de long, où il se trouve n'est pas chauffé, ce qui en hiver rendrait la sortie du bain un peu rude. Mais je suis aussi commodément qu'on peut l'être. Dans une grande alcôve, en arrière du salon, il y a une commode avec crochets pour les habits sur le mur; le tout fermé par des rideaux. J'ai cela pour 30 francs, y compris le déjeuner, ce qui, à 10 sous par jour pour le déjeuner, met la chambre à 15 francs par mois. Le lit est comme tous les lits d'ici, excellent. Matelas à ressorts avec deux matelas par-dessus. Dans les villes de province, on vit absolument pour rien. Je vis à un bon marché considérable ici, mais pour les autres villes, Bruxelles est un gouffre où l'on se ruine. Mon logement et nourriture m'ont exactement coûté 98 francs, ou à peu près 19 piastres pour le mois écoulé dimanche; la même chose me coûtera à peine 16 piastres à Gand. Et je vis aussi bien que je peux le désirer, car dans ce montant j'ai un *tumbler* de bon vin ordinaire à mon dîner.

Je devais ne partir pour Gand qu'après le jour de l'An; mais ma bonne vieille Mme LeMathieu est tombée malade. Elle a un mauvais érysipèle sur la jambe, et elle est au lit pour au moins trois semaines. Sa chambre est à côté de la mienne et beaucoup trop petite. On m'a donc demandé

si je consentirais à laisser la chambre un peu plus tôt. Huit jours plus tôt ne signifient rien pour moi, et ayant mon logement là-bas prêt pour samedi, j'y vais aller lundi. Passant tout le temps dans ma chambre, je suis bien n'importe où.

La Chambre belge s'est ajournée pour trois semaines. Je ne reverrai plus le vieux M. Malou avec son toupet de queue de poule. Jamais tu n'as vu de plus parfait type de vieil habitant canadien. Mais il a une manière de regarder en dessous dans laquelle il y a une grande expression de finesse. Il est l'âme de ce cabinet-ci qui, sans lui, ne tiendrait pas une heure. Mais le bonhomme a toujours une ressource en sac pour les cas difficiles. Quelquefois il patauge pendant une demi-heure, avant de trouver une idée, mais quand enfin elle est venue, il la tourne en tout sens et en fait toujours quelque chose.

Adressez dorénavant comme je vous l'ai dit : Poste restante, Gand, Belgique. Je n'ai pas encore de lettres, mais tous les paquebots sont en retard, car je n'ai pu avoir de *N.Y. Herald* qui arrive toujours le lundi. Il est possible aussi que la lettre qui me vient ait été adressée aux soins de Quaesaet.

Il fait tellement beau que mon pardessus d'été est de trop.

Je vous embrasse bien toutes deux, et tous les autres.

L.

Mettez la lettre ci-incluse à la poste. Il la recevra de suite.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 126

Gand, mardi 28 décembre 1875

Ma chère enfant,

Il n'y avait rien encore ce matin à la poste de Bruxelles. J'ai donné ordre qu'on m'envoyât mes lettres ici. J'y suis venu aujourd'hui par le train de midi. Le temps était crû, mais incroyablement doux, pour pa-

reille saison. L'herbe est verte dans les champs et, dans plusieurs endroits, on tirait les betteraves de terre pour les entrer. Depuis trois semaines, le temps s'est maintenu extraordinairement doux.

Je suis très confortablement logé<sup>64</sup> : bon petit poêle, large commode dans une alcôve avec portemanteau; beaucoup de lumière et n'entendant d'autre bruit que le tic-tac d'une pendule dans le passage. Arrivé à 2 heures, je ne suis pas sorti et ai fait tous mes petits arrangements intérieurs. Ma chambre est très propre, rideaux blancs aux fenêtres, grands en avant, petits sur les vitres, qui m'ôtaient trop de lumière, et j'ai dit à mon hôtesse que j'avais ôté et plié les petits rideaux et que je ne tenais pas du tout aux grands, que je lui conseillais donc, pour ne pas les salir et les fumer inutilement, de les ôter. J'ai un tapis gris dans les deux chambres. En entrant, j'ai trouvé ma table un peu petite. Elle était recouverte d'un joli tapis vert avec courants noirs. Je l'ai ôté pour ne pas m'exposer à le salir avec de l'encre; il était tout neuf. Alors j'ai découvert que la table s'ouvrait, ce qui me faisait une grande table, à mon goût. Je l'ai donc ouverte, placée vis-à-vis le trumeau entre les deux fenêtres du salon, mis dessus mes papiers et mes livres, et me voilà presque aussi bien installé que sur mon grand bureau de là-bas.

Gand est loin d'être une ville gaie comme Bruxelles, mais cela m'est parfaitement indifférent. Je n'ai pas même eu le plus petit désir d'aller aux grands bals annoncés pour vendredi et lundi soir pour fêter la Noël. Je travaille à mes constitutions des Jésuites et ne songe qu'à cela. Il y a eu dernièrement une grave nouvelle par rapport à eux, et comme elle n'a pas été niée par les journaux du clergé, elle me paraît vraie. Un des grands journaux de Paris, *La République française*, l'organe principal, avec *Le Siècle*, du parti républicain, a été informé par son correspondant de Rome que quatre évêques catholiques d'Angleterre avaient fait des

---

<sup>64</sup> Dessaulles a décrit son logis dans une lettre antérieure : « Je suis allé hier à Gand et y ai arrêté un logement, rue Longue-Monnaie, N° 15, au magasin de *L'Agneau bleu*, chez Mme J. Vandervoodt-De Bliquy, qui fait dans tout. J'ai deux petites pièces. Salon avec poêle et chambre à coucher, au troisième. Sur le même palier, bain et cabinet, mais le bain ne sert que pour l'été, car le grenier, de 40 pieds de long, où il se trouve, n'est pas chauffé... » Lettre 125, à Zéphirine, dimanche 19 décembre 1875. On trouve le nom de Dame veuve Vandervoodt-de Bliquy, Longue-Monnaie, 13, dans *Annuaire Rozez, Almanach général du commerce, de l'industrie...* Vol. 47, 1896.

représentations très énergiques au Vatican contre les Jésuites qui étaient allés fonder une maison dans le diocèse de l'un d'eux sans lui en donner le moindre avis, et qui y agissaient absolument comme s'il n'y avait pas eu d'évêque. Ces quatre évêques menacent de donner leur démission s'il n'était pas immédiatement fait droit à leur plainte. Le pape en référa au cardinal Manning, qui aurait répondu que les évêques avaient peut-être été un peu vifs, mais que l'épiscopat anglais les soutiendrait sans aucun doute, les Jésuites semblant un peu trop défier l'autorité des évêques.

On a remarqué dernièrement un changement de ton très remarquable chez M. Vannutelli<sup>65</sup>, légat du pape en Belgique. Son prédécesseur avait fait bien des gaucheries et s'était privément compromis vis-à-vis du gouvernement. Celui-ci, assistant, ces jours derniers, à une réunion de l'association du denier de Saint-Pierre qui, pour la Belgique, a produit 70 000 piastres, n'a pas fait la moindre allusion à la politique italienne, et le bruit court que le gouvernement l'avait fait prévenir que s'il en était question, la situation deviendrait si tendue que le gouvernement belge se verrait peut-être forcé de rappeler son chargé d'affaires de Rome. *L'Univers* a fait feu et flamme là-dessus et a dit des injures terribles au ministère belge auquel il dit qu'il n'est catholique que de nom et qu'il n'appartient pas plus à des ministres qu'à des manants de dire des impertinences au pape. M. Malou n'avait pas dit d'autre impertinence que celle de déclarer qu'on ne changerait rien à la constitution. Mais voilà ces pauvres ministres catholiques qui se sont compromis dix fois pour plaire au clergé, honnis par Veuillot. Ce cuistre de sacristie fait plus à lui tout seul pour faire tomber l'influence catholique que vingt évêques à la Pinsonneault. Mais il continue d'avoir toute l'admiration du clergé pour ses gros mots. Plus il dit d'injures, plus le clergé l'admire, l'ultramontain, s'entend; mais il n'y en a presque plus d'autre. L'ancien clergé français montrait habituellement beaucoup de mansuétude apostolique et, quoique beaucoup plus sévère sur les mœurs que le clergé italien, se montrait toujours bien moins exigeant vis-à-vis des individus. Mais aujourd'hui c'est partout la domination et l'anathème. On commence pourtant à trouver que le pape parle un peu trop et n'est pas toujours assez

---

<sup>65</sup> Serafino Vannutelli (1834-1915), cardinal italien. Nonce apostolique à Bruxelles en 1875, jusqu'en 1880, alors que le gouvernement belge rompt toute relation diplomatique avec le Saint-Siège.

mesuré dans ses expressions. Je vois cela par un article furieux dans lequel Veuillot répond à deux journaux italiens (cléricaux) et un journal de Toulouse, où l'on semble regretter un peu l'amertume habituelle du langage du pape. Maître Veuillot les prend à partie, nomme leurs rédacteurs et leur sert un petit chapitre de malédictions soignées.

Mercredi [29 décembre]. S'il me vient une lettre, elle ne peut guère être ici que demain. Ainsi celle-ci partira sans que vous sachiez si j'ai reçu celle qui a dû partir le 9. Il fait un fort brouillard et le temps est humide à vous prendre à la gorge. Mais il ne fait pas froid du tout. C'est un temps humide du commencement de novembre chez nous.

Je n'ai pu entendre, dimanche, qu'une petite partie d'une très belle messe, récemment composée par un musicien belge. Elle a été chantée à la cathédrale (Bruxelles) dimanche dernier. Mais quand je suis arrivé à l'église, elle était littéralement bondée de monde et il était impossible d'entrer. J'ai donc perdu le *Gloria* et le *Credo* et le *Sanctus*. Repassant près de l'église, un peu plus tard, j'ai vu sortir un peu de monde et j'ai réussi à arriver près du pilier le plus voisin de la grande porte. Dans toute l'église, on voyait un pavé de têtes. Tout le monde était debout et les loueurs de chaise n'ont pas dû bénir cette foule. J'ai donc eu l'*Agnus Dei* dont la finale a été très belle. Mais le tort de tous ces compositeurs, à mon avis, est de trop chercher des motifs et de négliger l'harmonie, les accords en plusieurs parties qui, dans la musique sacrée, produisent toujours les plus grands effets.

J'ai entendu *Le Prophète* de Meyerbeer. C'est son plus bel opéra. Je connaissais bien *Robert [le Diable]* et *Les Huguenots*, mais je n'avais entendu que quelques morceaux du *Prophète*. La<sup>66</sup> cavatine *Ô mon fils*, rendue avec toute l'expression voulue par Mme Bernardi, est saisissante. Jean vient de la sauver de la hache du bourreau en livrant sa fiancée au vice-roi, et on ne connaît cette cavatine qu'au théâtre. C'est une sottise de la chanter sans l'accompagnement voulu de l'action de la pièce. Il y a des parties qui rappellent la solennité incomparable du chant de *Guillaume Tell*. La grande scène de la cathédrale est splendide. Et il faut dire qu'avec la perfection des décorations, nous avons une vraie cathédrale

---

<sup>66</sup> À partir d'ici, dans le microfilm, les deux pages manuscrites qui terminent cette lettre 126, sont placées avec la lettre 125.

devant les yeux. L'artiste a copié la cathédrale d'Anvers et elle était littéralement là devant nos yeux, avec ses forêts de piliers gothiques, ses hautes murailles et ses superbes voûtes. L'orgue a été, comme toujours, le beau trait musical de la pièce. Quelque beau que soit un orchestre, il ne donne jamais cette ampleur d'harmonie que produit un bel orgue, douceur et puissance à la fois. Et j'ai toujours évidemment, par la seule juxtaposition, trouvé l'orgue plus beau au théâtre qu'à l'église, où on n'entend que lui, on n'a pas la comparaison sur les lieux mêmes; mais au théâtre, vous l'avez, et la répétition du même accompagnement musical par l'orgue après l'orchestre m'a paru être à l'avantage de l'orgue. Quand j'entends au théâtre ces sons soutenus, pleins, réguliers, si riches et si doux d'un bel orgue, je me déclare contre les meilleurs orchestres. Celui de la Monnaie est très beau, un peu moins considérable que celui de l'Opéra de Paris, mais il est admirablement conduit par son chef Dupont, qui ne le laisse jamais dominer la voix de l'acteur, et la force des passages est toujours exactement proportionnée aux différentes voix qu'il accompagne. C'est ici que paraît le talent et le discernement du chef, qui fait l'effet d'aider toujours le chanteur, de le soutenir pour lui permettre de produire tout son effet.

Je vais aller voir Quaeset à 2 h, temps où [on] est toujours sûr de le trouver; et nous arrangerons nos opérations pour après le jour de l'An. Je compte que tout ira bien. J'ai fait reconnaître ici la signature du consul de Belgique sur la procuration que j'ai reçue. Il m'a fallu pour cela aller dans deux bureaux différents, celui du timbre, pour faire marquer les feuilles du timbre de l'État, puis celui des Affaires étrangères pour apposer des initiales, puis le cabinet du ministre pour la signature de son substitut, ou député. Ces détails pourraient facilement être simplifiés, mais on a une routine et on la suit. Il faut que les gens courent, mais on fait payer un franc ici, 50 centimes là, et on vous fait attendre aussi longtemps que l'on peut, mais c'est l'usage. Les employés veulent vous faire comprendre que quand on a affaire à un gouvernement, c'est toujours une très grosse affaire. Mais je dois dire qu'ils sont polis et qu'on est très modéré dans les charges, car l'attestation de la signature, après trois honoraires, ne se montait qu'à un franc 14 sous. C'est bien autre chose en Angleterre. Là, on rougirait de vous demander moins de 5 shillings, seulement pour vous regarder. Je n'ai eu affaire à eux qu'une fois, mais je m'en suis souvenu.

Les monarchistes continuent en France à faire le plus de sottises qu'ils peuvent. Les républicains les laissent faire et ne demandent que la séparation définitive de cette assemblée qui a usurpé plus de trois ans de vie auxquels elle n'avait pas le moindre droit. Il y a la plus singulière similitude, d'après tout ce que je lis ici, entre M. Buffet, le vrai chef du Ministère actuel et notre ancien Cartier<sup>67</sup>. Brutal et arrogant comme lui, peu de vrai talent, mais grande capacité d'intrigue, irritable, dominateur, ne reculant devant aucune saleté pour rester au pouvoir; d'une injustice révoltante contre ceux qui ne marchent pas avec lui, cassant et grossier dans ses discours, en un mot, c'est Cartier posé sur un plus grand théâtre et, comme lui aussi, M. Buffet a été républicain ardent. Après son dernier discours, dans lequel il a dit tant d'injures aux républicains, ceux-ci ont retrouvé un de ses anciens discours de 1848 aux électeurs de l'Alsace, et il y définit le républicanisme avec beaucoup de force, se donne comme républicain de principes et encore plus d'instinct, au point que, le voulut-il, il ne saurait jamais être autre chose qu'un républicain. La publication de ce malencontreux discours, faite le surlendemain de son attaque à fond contre la république, l'a plus déconsidéré que tout le reste. Mais le président, le vieux maréchal Mac-Mahon, vient de commettre un de ces actes qui montrent ce que l'on gagne à avoir un militaire à la tête des affaires. Au lieu de garder, ce à quoi l'oblige la constitution, comme le plus simple bon sens, une neutralité absolue entre les partis, il vient de faire la sottise d'adresser à M. Buffet une lettre dans laquelle il le félicite de son discours, qui n'est rien autre chose qu'une charge à fond contre le système qu'il est chargé de faire fonctionner, et une attaque personnelle contre tous les républicains marquants de France. L'acte du maréchal n'est réellement que celui d'une vieille bête qui ne saisit pas la portée de ses actes. C'est notre vieux sir Edmund Head, Mais il est évident que les élections du sénat ont fait perdre la tête à tout ce monde-là. Ayant 75 sénateurs royalistes, ils espéraient en faire une espèce de conseil intérimaire, en attendant la constitution des Chambres et couvrir leurs actes d'arbitraire pendant les élections, par l'adhésion des nouveaux élus. Maintenant que l'on a 61 républicains, toutes les combinaisons sont dérangées et on dirait que c'est aujourd'hui à qui pataugera le plus mal

---

<sup>67</sup> George-Étienne Cartier (1814-1873), Premier ministre du Canada-Est et un des Pères de la Confédération canadienne (1867). *DBC*.



dans la boue où cet événement les a laissés. Le duc de Broglie, qui n'a vécu que de coalitions, a reproché amèrement aux légitimistes leur alliance avec les républicains; les légitimistes lui ont répondu qu'à leurs yeux un républicain qui tenait sa parole valait beaucoup mieux qu'un royaliste qui n'en avait aucune; et on a rappelé, à M. de Broglie comme à M. Buffet, ses articles, mais bien plus récents, du *Correspondant*, où il flétrissait énergiquement les candidatures officielles qu'il soutient aujourd'hui. En un mot, les royalistes ne font que des bêtises, et c'est superbe.

Embrasse bien tous ceux que j'aime, et surtout ta maman et ta tante, et ton mari que je remercie du fond du cœur de l'amour qu'il te porte.

Adieu, je t'aime bien.

L.A.D.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 127

Gand, 1<sup>er</sup> janvier 1876

Chère enfant aimée,

Je suis bien loin de vous deux pour un jour de l'An. Voilà le premier que je ne passe pas avec vous, et cela me le rend bien amer. Si je n'avais pas la ressource de l'étude et du travail, il m'est bien difficile de dire ce que je deviendrais. Huit mois et demi que je t'ai embrassée! Et j'ai bien peu d'espoir de jouir de ce bonheur, le plus grand que je puisse espérer, dans un temps moindre que cette période de huit mois et demi, déjà si affreusement prolongée.

La tâche qui me reste est grave, demande beaucoup d'énergie, d'activité, de réflexion, mais il faut qu'elle soit accomplie, et, comme ma santé est parfaite, j'espère fortement la remplir en aussi peu de temps qu'on peut raisonnablement l'espérer. Sans doute le travail est plus difficile loin de tous ceux qu'on aime, l'isolement est une dure chose quand on a tant de bons cœurs loin de soi, mais quand c'est surtout pour eux que l'on travaille, cela soutient. Mais c'est long. Déjà cinq mois perdus,

en grande partie par excès de précaution, et en plus grande partie par des retards impossibles à prévoir et à empêcher. Mais je me mets sérieusement à l'œuvre la semaine prochaine, et j'ai ferme confiance que tout ira bien.

J'espérais aujourd'hui avoir pour étrennes la lettre que tu as dû m'écrire le 10, mais elle n'est pas arrivée après 21 jours. Il doit y avoir retard quelque part. On m'a bien promis à Bruxelles d'être ponctuel à m'envoyer mes lettres sans retard, et j'en attends une d'heure en heure. C'est toujours mon plus heureux moment quand je tiens une de tes lettres dans mes mains, et si celle que j'attends me fût arrivée aujourd'hui, ç'eût été double plaisir. Je ne suis qu'à moitié en famille, ayant ton portrait sous mes yeux. Celui de ta maman me manque, mais je ne suis pas comme elle, et j'ai toutes vos figures dans la pensée, comme si je vous voyais. Au reste, qu'elle ne prenne pas ce mot comme un reproche. Je sais bien que si la mémoire des traits lui manque, la mémoire du cœur n'en est que plus développée chez elle.

Je subis donc le mécompte de cette lettre. J'ai assez l'habitude de voir m'échapper mes désirs les plus légitimes et les plus chers, pour faire face à un désappointement.

J'espère que vous avez reçu à temps mes petits présents. Ils ont dû arriver jeudi ou hier, car je vois que les derniers passages ont été beaux pour la saison. Ils n'ont pas d'autre valeur que la pensée qui s'y rattache, et c'est pour cela que je serais chagrin qu'ils fussent perdus. Cette pensée ne vous quitte pas souvent, soyez-en sûrs. Et une de mes faibles consolations est de rêver souvent de vous. Voilà trois ou quatre fois que je suis avec vous, aussi réellement que je le serais éveillé, et si je pouvais avoir ce bonheur toutes les nuits, je m'en contenterais volontiers en attendant. Je suis bien souvent en esprit dans vos appartements, je pense à tous ceux qui m'aiment, ma bonne sœur, ma bonne Fanny, à ta grand-maman, à Emma, Louisa, Émilienne, et toutes les jeunes qui m'aimaient bien aussi, et l'idée du chagrin que j'ai laissé derrière moi ne me quitte pas. Je sais ce qui me reste à faire et n'y faillirai pas. Je ne suis pas le premier auquel la chance a été adverse pendant longtemps et qui aura fini par la maîtriser, et je pense y parvenir. À mon âge, l'absence a de bien autres effets sur les sentiments que trente ans plus tôt. Alors l'expérience de la vie a démontré que les affections de famille sont les seules qui aient un prix, les seules qui l'embellissent ou la rendent supportable,

quand elle n'a donné que des mécomptes. Et quand on a laissé une femme et une fille comme vous deux, on apprend encore bien mieux ce qu'elles valaient quand on n'y est plus. Rien au monde aujourd'hui ne peut me remplacer vos affections, ni celles des autres aimées. Désert d'hommes ou désert de forêt, c'est à peu près la même chose, et je crois que, tout bien pesé, la solitude dans les bois est peut-être la moins triste si l'on y trouve le travail. J'ai rencontré 50 000 personnes depuis deux heures, mais pas un regard ami!

Gand est une ville éminemment triste. Tout le monde a l'air de prendre le temps comme il vient, de ne savoir que faire de sa personne, d'attendre en dormant qu'un meilleur avenir se forme. Ils ont un peu l'air de dormir jusqu'en marchant dans les rues. Point de figures gaies, ouvertes, qui vous fassent songer que le contentement est quelque part. Tout le monde se plaint et à vrai dire les affaires ne vont guère, quoique aucune manufacture ne soit fermée, et il y en a beaucoup ici. Gand est le centre de la grande industrie du pays, sauf la métallurgie qui a son centre à Charleroi. Mais cette ville, qui a été si grande et si prospère autrefois, s'est vue enlever son ancienne vie par Bruxelles et Anvers. Son port n'est presque plus rien, car il faut passer devant Anvers pour arriver jusqu'ici, et naturellement on s'arrête là, d'autant plus que l'Escaut, à quelques lieues au-dessus d'Anvers, devient une rivière de sixième ordre, assez profonde pour des vaisseaux de 4 à 500 tonneaux, mais pas toujours assez large pour qu'ils puissent se rencontrer sans s'arrêter presque complètement. On espère beaucoup du canal que l'on est à creuser du côté de Terneuzen, port de mer. Par l'Escaut, on a 30 lieues pour arriver à la mer, et par Terneuzen, on n'en aura plus que sept. Cela peut opérer un changement considérable. Mais Gand vous fait irrésistiblement l'effet d'un homme qui a perdu sa fortune et qui n'a plus l'énergie nécessaire pour s'en refaire une.

Le temps qui était splendide ce matin s'est couvert de bonne heure, mais il est très doux. La gelée de la nuit a asséché les rues. J'ai traversé pour la première fois le joli jardin du casino, où tous les arbustes et les gazons sont du plus grand vert. Je n'avais pas encore vu cela un 1<sup>er</sup> janvier. Comme je suis allé jusqu'à l'extrême limite de la ville du sud, j'ai vu les champs et les moutons qui y paissaient sous la garde du chien. Il ne faut pas ici travailler tout l'été pour nourrir le bétail l'hiver.

Je ne sais si vous avez reçu celle de mes lettres où je donnais ma lunette d'opéra à Godfroy. Sinon, qu'il la prenne. Il lui en fallait une, celle-là est passable, et puisqu'il en aurait payé une comme la tienne \$22, il peut bien accepter celle-là pour rien. Quand nous aurons commencé à vendre, je m'en achèterai une ici où elles ne coûtent comparativement rien. J'en ai vu de très passables pour 15 francs; mais pour 50 ou même 40, on a tout ce qu'il y a de mieux comme verres.

Je suis allé, hier au soir, entendre deux opéras : *Le Caïd*, opéra bouffe d'Ambroise Thomas, en deux actes, puis *La Favorite*<sup>68</sup>. *Le Caïd* est très joli et fait beaucoup rire, mais il est destiné à la basse classe française et on y a trop semé les trivialités, non de paroles, mais de gestes et de coups de gorge, que je trouve aussi bêtes que possible. Mais Mme Hasselmans est une bonne et belle cantatrice qu'on aurait dû mettre dans *La Favorite* plutôt que là. *La Favorite* n'a pas été mal jouée. Le ténor et la basse sont bons. Le baryton manque d'expression. La prima donna, Mme Moreau, chante bien mais manque de voix dans le registre medium. Ses notes basses et ses notes hautes sont belles. Mais par exemple elle est très belle femme, et c'est ce qui la fait pardonner sa faiblesse dans une partie du registre de sa voix. Elle ressemble extraordinairement à Mme – je ne puis pas retomber sur son nom – Mlle Sicotte. C'est surtout son sourire, et son teint est splendide. Elle est bonne actrice, et la dernière scène a été réellement belle. Mais je dois dire que dans tous ces beaux morceaux : Léonore, Mon amour brave, Pour tant d'amour, Ô mon Fernand, Ange si pur, il y avait par-ci par-là quelques défauts d'expression assez graves. Le baryton surtout m'importunait. Sa voix est assez belle, mais il n'a pas l'air de la conduire, de la pousser; elle sort comme l'eau sort d'un robinet : toujours la même. Aussi le morceau de Léonore a-t-il été à peu près manqué. Les autres valaient beaucoup mieux.

Tous mes arrangements sont complets. Je dîne à l'hôtel d'Allemagne à 45 francs par mois ou 8 dollars et demi. C'est aussi bas que possible, et on nous donne un bon dîner : potage, 4 plats de viande, fromage et dessert. Légumes en quantité. Mais il faut dîner à 1½ h. Je soupe donc dans ma chambre avec du pain, du gruyère et du beurre, et du gin et de l'eau sucrée. Mon souper me coûte sept sous. Si je veux manger un beefsteak,

---

<sup>68</sup> *La Favorite*, opéra (1840) de Donizetti.

je vais au restaurant où il me coûte un franc. Mais j'ai ordinairement assez du dîner en viande. Le fromage est excellent ici et on l'a toujours absolument frais, et le gruyère frais est très riche. J'ai de bon beurre à un franc la livre, donc un quarteron ou 120 grammes pour cinq sous. Le pain, en pistolets, comme ils disent ici, coûte : deux pistolets pour un sou. Ces pistolets sont gros comme le poing. Je viens rarement à bout du deuxième.

La représentation a commencé hier à six heures, à cause de sa longueur. Je suis donc allé souper pendant l'entracte, entre les deux pièces. Pendant que je soupais, Quaesaet est entré avec quelques amis prendre son bock de bière et, m'ayant aperçu, il est venu me dire qu'il serait prêt à travailler sans désespérer après mercredi, jour où il termine sa dernière entreprise : une rangée de sept maisons à garnir de tuyaux à gaz et de lustres. Or à Gand, ces sept maisons font événement, car on ne bâtit pas plus ici qu'à Québec. À Bruxelles, nombre de rues sont presque impossibles; ici, non seulement on ne bâtit rien, mais il n'y a de monde dans les rues qu'aux heures de sortie des manufactures.

Adieu, chère enfant. Je t'embrasse et ta maman du fond de mon cœur.

L.A.D.

Voilà la pluie qui tombe à flots. Comme il faisait un temps superbe ce matin et que nombre de gens ont compté sur le beau temps, il va y avoir bien des arrosées. Et les femmes qui sont dans leurs plus beaux atours! On aime ici les couleurs très voyantes, et les vieilles encore plus que les jeunes. Celles-ci portent le rouge, le bleu ou le vert vif, mais les vieilles ont un penchant pour le violet ou le jaune. J'en ai souvent vu dont les coiffes étaient chargées de rubans de ces couleurs, mais chargées à profusion.

L'Assemblée française a dû se dissoudre hier au soir. Les droites, orléanistes et bonapartistes surtout, ont fait des efforts inouïs pour vivre quelques jours de plus. Les gauches les ont impitoyablement poussées, l'épée dans les reins. Et notez que pendant trois semaines, tous ces gredins (qui n'en comptent pas moins quelques-uns des plus grands noms de France, mais le torysme est le même partout) et notez que tous ces gredins ont accusé naguère les gauches de ne pas vouloir la dissolution et de se cramponner à leurs sièges. Cela s'est dit dans la presse et dans

l'Assemblée même. À présent que la besogne est réellement terminée, que les élections sont fixées ainsi que le jour de la réunion des Chambres nouvelles, le bon sens veut qu'on se sépare. Eh bien, les torys des droites ne le veulent plus. Et le grand mal de tout cela, c'est qu'à l'étranger, et quand on n'a pas les informations voulues, on juge de la France ou du parti républicain, par toute cette canaille dorée des droites qui, par son entêtement et son absence totale de compréhension des institutions constitutionnelles, ne montre pas le plus gros bon sens. Depuis quatre ans, tout le décousu des affaires, de la tactique parlementaire, était exclusivement dû à l'ambition bête des monarchistes des droites, qui ne veulent le rétablissement de la monarchie ou de l'empire que pour se pavaner de nouveau dans les antichambres et faire leur cour comme sous l'Ancien régime. Depuis quatre ans, ces gens n'ont eu recours qu'à l'équivoque, à la duplicité et à tous les mensonges pour empêcher l'idée républicaine de faire son chemin. Ils ne pouvaient y réussir, mais ils l'ont considérablement entravée. Eh bien, les voilà sortis, mis dehors, presque à coups de pieds par le parti républicain. Les élections seront sans aucun doute en grande majorité républicaines, et comme tous les anciens prétendants sont maintenant déconsidérés, les Bonaparte par les hontes de la guerre prussienne, et les d'Orléans par le triste rôle qu'ils ont joué depuis quatre ans, rôle d'intrigants et d'hypocrites, je pense que les institutions républicaines vont définitivement prendre racine. On dit partout avec obstination que les Français ne sont pas capables d'être républicains, et l'on s'obstine à ne pas voir que toute la difficulté vient non pas des républicains, mais des monarchistes et du clergé dont ils font le jeu. C'est le clergé qui est au fond de l'opposition à la république, qui travaille avec acharnement contre, même quand il se donne l'air de l'accepter, et qui, en politique surtout, ne pense presque jamais ce qu'il dit.

Mgr de Cabrières<sup>69</sup>, évêque de Montpellier, vient de publier une brochure de la plus inconcevable étourderie. C'est un manifeste électoral en même temps qu'une attaque virulente contre la science laïque qui, dit-il, est la science impie. Mais si l'on va chercher de la science chez le clergé, qu'est-ce qu'on y trouve ? L'insuffisance évidente et l'incompétence complète. Et on dirait vraiment que ces messieurs ne sont tellement fu-

---

<sup>69</sup> Anatole de Cabrières (1830-1921), évêque de Montpellier de 1874 à 1921. Un royaliste légitimiste.

rieux contre la science laïque que parce qu'elle les écrase entièrement. Les voilà qui font venir des professeurs d'Allemagne pour leurs universités! Aveu péremptoire qu'ils n'en ont pas de compétents et que les savants sérieux de France n'y veulent pas aller. Or avec la haine actuelle des Français contre les Allemands, il y aura des désagréments avant peu. Mais le principal est pour le moment que l'hydre du torysme a eu la tête coupée par la dissolution de l'Assemblée, et que le plus grand nombre des hypocrites, qui ont soulevé toutes les difficultés inimaginables dans l'intérêt monarchique, vont rester chez eux. Vous verrez qu'une fois l'élément royaliste et tory réduit à une faible minorité, tout marchera bien. Ah naturellement, le clergé va en souffrir, mais il y a 50 ans qu'il fait une guerre acharnée à la république, à lui la faute si elle lui est hostile. Maintenant, il ne faut pas confondre le parti républicain avec la Commune qui a massacré les otages et incendié les édifices publics. Il n'y a aucun danger sérieux à craindre de ce côté-là sous des institutions bien assises. Et si la Commune a été si formidable, c'est qu'après la capitulation de Paris, le désarroi était si profond que l'on n'a pas songé à désarmer de suite la populace de Paris, qui a rendu de grands services pendant le siège, mais qui, se voyant armée et avec un gouvernement qui avait tant de choses sur les bras, s'est dit, au bout de quinze jours : Profiteons-en. Si on eût fait le désarmement de suite, tout fût resté tranquille. Et il faut remarquer aussi que près de 5 000 communards ont été transportés hors de France et plus de 300 fusillés. C'était une terrible extrémité, mais sans la justifier ni la blâmer, car je ne pourrais faire ni l'un ni l'autre en connaissance de cause, il est certain que cet élément dangereux a été décapité en quelque sorte, et ne pourra se réorganiser de si tôt.

Il est minuit et voilà au moins une vingtaine de groupes qui passent sous mes fenêtres en chantant à tue-tête. On voit que tous ces gosiers sont fortement chargés de bière, car les sons les plus étranges se font jour au milieu du reste, mais tout est tranquille, point de rixes, pas la plus petite altercation, et quand deux ou trois groupes se rejoignent et font chorus, c'est à faire sonner les vitres, et la cacophonie devient épouvantable. Ils vont faire des sérénades à leurs amis, la bière se sert, puis on va en faire autant ailleurs. Ce qui se boit de bière ici est inimaginable. Les Belges boivent plus de bière qu'aucun autre peuple au monde, excepté les Bavarois. Il y en avait une statistique dans les journaux d'hier. En Ba-

vière, 65 gallons par tête; en Belgique, 48; en Allemagne, 25; en Hollande, 22; en Angleterre, 18; en France, 6, car ici c'est le vin qui est la boisson nationale.

Lundi 3 [janvier]. Terrible querelle, ce matin, à propos d'une ordonnance municipale à Ostende. Les journaux du clergé sont furieux et leurs injures sont ce qu'il y a de plus soigné dans le genre. Les moines d'un des couvents d'Ostende se sont mis, depuis un certain temps, à faire une sonnerie interminable dès 4½ du matin. Pendant quelques jours, on crut à quelque nouvelle cérémonie, retraite, et tout en maugréant un peu d'être réveillé si matin, on se disait : ça finira. Mais huit jours, quinze jours se passent, et la sonnerie continuait comme de plus belle. À 4½ h précises, la cloche commençait son tintamarre, et souvent à 5 h elle sonnait encore. Les gens ne pouvaient plus se rendormir et pestaient contre les moines.

On alla faire des représentations. Le supérieur répondit pieusement que le chapitre avait décidé de faire réciter l'office du matin au son de la cloche, dans l'espoir que les personnes vivant dans le voisinage du couvent s'associeraient en esprit à ces prières.

– Mais vous réveillez tout le quartier.

– Nous avons le droit de sonner notre cloche.

Alors, plusieurs citoyens se réunirent pour aller en nombre constater un refus, et tout le quartier signa ensuite une requête au Conseil de ville demandant qu'on fît cesser ce bruit à une heure indue. Le Conseil passa en conséquence un règlement qui défendait aux moines de sonner, surtout de grand matin, autrement qu'à l'ordinaire, pour le réveil ou l'appel à l'office. Rien de plus raisonnable. On ne leur défendait pas de sonner, mais on les forçait de rentrer dans l'ancienne habitude de ne sonner que quelques instants. Et voilà pourquoi les journaux du clergé lancent feu et flammes contre les libéraux qui s'attaquent à la liberté du culte! Mais que des moines réveillent un quartier à 4½ h du matin pour que les gens s'associent à leurs prières, loin de s'en plaindre, ils devraient les remercier, vu que c'est pour leur faire faire leur salut. On ne peut se faire une idée de la déraison de ces gens-là. Je suis avec beaucoup d'intérêt, dans le moment, un procès d'une importance énorme entre un grand vicaire de Liège et les héritiers d'une vieille Mlle Monseur, qui a légué toute sa fortune, plus d'un million de francs, à ce grand vicaire. Comme la loi en Belgique ne permet pas le dépouillement complet d'une famille au profit



de l'Église, il a fallu avoir recours à divers moyens pour l'éluder, et ce sont ces moyens de fraude qui font aujourd'hui le sujet du procès. On voit rarement pareille enfilade d'intrigues, mais ce qui est surtout remarquable, ce sont les réponses du grand vicaire aux faits et articles. Chacune de ces réponses est une merveille de restitution mentale. L'affaire en est là. Mais l'esprit public est fortement monté, car depuis plusieurs années, voilà une quinzaine d'affaires de ce genre, et toujours pour des sommes très considérables. J'avais à la maison le procès de Buck, à la suite duquel les Jésuites avaient été forcés de dégager 800 000 francs. Et il vient aussi de se dérouler en France un terrible procès d'enlèvement réel d'une jeune fille de chez ses parents, par des Sœurs qui y étaient venues pour soigner la mère pendant une longue maladie. La mère était devenue mieux, et le jour même de sa majorité, la jeune fille part avec les deux Sœurs, est changée plusieurs fois de maison pour la soustraire aux recherches, et on ne la retrouva qu'au bout de plusieurs semaines. Mais on lui avait monté la tête, elle ne pouvait faire son salut dans le monde, et au bout de quelques mois, elle planta là de nouveau sa mère malade et s'en alla au couvent, qui possède ainsi une héritière de près de 300 000 francs. Vous n'avez pas d'idée de la fréquence de ces cas en France et en Belgique. Voilà le quatrième dont j'ai [ ] en trois mois, et combien d'autres [ ]



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 128

Gand, 11 janvier 1876

Ma chère bonne enfant,

Voilà déjà dix jours que je t'ai écrit, et comme j'ai beaucoup travaillé, ils ne m'ont pas paru longs, et j'ai peine à croire qu'il y ait si longtemps que j'ai conversé avec toi. J'ai reçu ces jours derniers une lettre de Tous-saint Coursolles, en réponse à ma demande relative aux globes Trudeau. Il n'a pas pu faire ce que je demandais, mais la chose peut se faire autrement. Je ne veux agir que là où ils ne se proposaient pas d'aller, et je pense que la chose peut s'arranger. Cette affaire doublerait mes chances

de succès et me permettrait de m'acquitter beaucoup plus tôt. Et je suis à un âge où il faut que je me presse. D'ailleurs ma santé peut ne pas se maintenir toujours.

Je passe mon temps au travail, vous donnant ma dernière pensée le soir, et ma première le matin, et n'en ayant guère d'autre pendant le jour. Toussaint me réitère l'assurance de ton bonheur et de la parfaite bonté de cœur de ton mari. Je l'en remercie du plus profond de mon cœur. Le mal est moins grand puisque je suis si bien remplacé, et c'est un grand bonheur pour nous tous que tu aies montré tant de discernement. Si je t'avais sue malheureuse, loin de toi et incapable de te venir en aide, je n'y aurais pas résisté. Mais te sachant heureuse, je m'occupe bien peu de moi-même et ne songe qu'à hâter le moment où j'aurai le bonheur de t'embrasser comme je le voudrais.

Mais j'ai terriblement à faire avant d'en jouir. Le principal, c'est que tu sois heureuse. Avec cette idée, mon propre malheur m'est bien peu de chose personnellement. Je sais bien que tant que je serai absent, il te manquera quelque chose, mais quel bonheur que tu aies un mari qui t'aime comme je le fais et que tu n'aies pas trouvé de changement! Et puisque ta maman a retrouvé un bon fils, cela adoucit son chagrin.

Tu ne me dis pas si tu es engraisée ou maigrie, ou la même que quand je t'ai embrassée en nous quittant. Dis-le-moi et n'oublie rien de ce qui te concerne. Moi, j'ai une belle barbe grise de patriarche et les cheveux passablement gris sur les tempes. Mais je suis mieux que je n'ai été depuis dix ans. L'eau de la source artésienne de Ballston Spa m'a peut-être redonné dix ans de vie.

Rien de bien nouveau ici, à part les affaires de Turquie qui se compliquent sérieusement. Non pas qu'il y ait danger de guerre européenne, mais on ne sait réellement que faire de ce pays et de ce gouvernement gangrené jusqu'à la moelle. Le sultan dépense pour lui-même en fêtes, en dépenses bêtes, ou en constructions, près de la moitié du revenu public; les employés crèvent de faim, les taxes ne rentrent que sous le bâton des janissaires. Toute l'Asie Mineure meurt de misère; ceux qui avaient anticipé sur leurs taxes sont obligés de les payer une seconde fois, le désespoir est partout; les troupes qui se battent dans l'Herzégovine ne sont pas payées, et il est clair que tant que l'on n'aura pas arraché à la Turquie ses provinces chrétiennes, le fanatisme musulman les écrasera. Le sultan propose des réformes qui ne seront pas plus

exécutées que toutes celles promises depuis cinquante ans et jamais appliquées. Il est évident que la théocratie musulmane ne vaut pas mieux que la théocratie russe ou la théocratie catholique, et que partout où le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel sont confondus, il ne peut y avoir ni réformes ni la plus simple honnêteté dans l'administration des affaires publiques.

En France, les affaires marchent bien, malgré le Buffet et Premier ministre qui est évidemment un gredin de plus grande taille seulement que Cartier. Les monarchistes sont aussi bêtes que leurs adversaires peuvent le désirer, et achèvent de montrer combien ils sont nuls. Ici, les libéraux viennent de faire une bêtise et je t'assure que rien n'est drôle comme le bonheur des cléricaux à leur tomber dessus. Le prince de Caraman-Chimay<sup>70</sup>, gouverneur du Hainaut (une des neuf provinces de la Belgique) est un dévot. Il a donné un bal récemment et n'y a pas invité deux familles dont les père et mère ne sont mariés que civilement. Étant gouverneur, il aurait montré plus de bon sens s'il avait fait comme le roi qui n'a jamais fait ces différences. Mais enfin, un dévot comme un libéral peut inviter qui il veut chez lui; et s'il fait la bêtise de laisser de côté les gens qu'il devrait inviter, c'est à eux à rompre avec lui et non pas à demander platement des invitations. Un M. Meiler avait chez lui trois belles-sœurs qui ont été invitées au bal du prince. Elles ne pouvaient pas y aller, M. Meiler n'ayant pas eu d'invitation. Il en avait reçu tous les ans, mais le prince ayant appris qu'il n'était marié que civilement, empêcha l'invitation ordinaire de lui être adressée. Là-dessus, voilà notre innocent qui, au lieu d'envoyer tout simplement l'excuse de ses belles-sœurs, qui n'avaient personne pour les accompagner, écrit au prince pour lui demander une invitation pour lui-même et sa femme. L'autre, ravi de voir un libéral faire cette bêtise, lui répond qu'il ne peut l'inviter parce que plusieurs de ses invités n'aimeraient peut-être pas à rencontrer des gens mariés sans le prêtre. Meiler envoie une lettre où il dit des sottises au prince, qui publie la correspondance; là-dessus, querelle et les journaux libéraux ont eu le tort de soutenir Meiler qui n'avait pas le droit d'exiger une invitation, eût-il été marié devant le pape. *Le Bien public*, le journal

---

<sup>70</sup> Joseph de Riquet de Caraman-Chimay (1836-1892), gouverneur de la province du Hainaut de 1870 à 1878, puis ministre des Affaires étrangères jusqu'à sa mort.

catholique d'ici, a turlupiné le pauvre Meiler dans un article extraordinairement spirituel et l'a mis en morceaux, et le tout était trop évident pour que les autres journaux, amis de Meiler, pussent ramener l'affaire. Les mêmes ont donc été avec raison pour le prince. Le nombre des personnes mariées civilement est considérable, ici comme en France, parce que la loi reconnaît ces mariages et ne reconnaît pas le mariage seulement religieux.

Une autre affaire a fait un peu de bruit. Le comte Malfait – qui porte bien son nom, car il est tortu de corps et d'esprit – a souscrit dernièrement 500 francs pour le pape. Cela ne regardait personne. Il est riche et fait ce qu'il veut de son argent. Mais il est détesté et un rédacteur de journal de scandale l'a ridiculisé. Le comte lui a donné des coups de fouet en pleine rue et était certainement dans son droit. Mais comme il aurait dû le poursuivre au lieu de se faire justice à lui-même, il a été condamné à 100 francs d'amende, ce qui l'a mis dans une rage folle. Tout le monde en rit, et à tort, car enfin s'il veut donner son argent au pape, il en est le maître.

Adieu, je vous aime bien, et j'ai plusieurs lettres à fermer. Embrasse ta maman et toi-même, si tu peux.

Pap.

Mercredi 12 [janvier]. Point de lettre. J'en conclus que, voyant le retard des papiers, vous avez cessé d'écrire pour un temps. Vous avez sans doute fait pour le mieux, mais j'avoue que la suspension des lettres me fait mal au cœur. C'est aux circonstances que ceci s'adresse, et pas à toi, chère enfant aimée. Je vais donc attendre avec patience et tâcher de travailler sans être trop détourné par le désappointement que j'éprouve.

Je vois que vous avez eu de graves émeutes d'ouvriers à Montréal. Donne-m'en quelques nouvelles. Je ne vois à Gand aucun journal d'Amérique.

Le temps est redevenu froid, mais un froid de Belgique, toujours moins de 10 degrés, mais quand le thermomètre arrive près de ce point, c'est un cri d'horreur sur toute la surface du pays.

Adieu. Mon cœur t'envoie ses meilleurs baisers.

En cas qu'il ne fût resté quelques lettres à Bruxelles, j'ai écrit au percepteur des postes, et rien ne vient. Vous avez donc suspendu vos lettres. Écrivez de suite à Gand, aux soins de A. Quaesaet.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 129

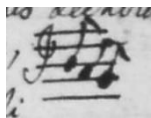
Gand, 17 janvier 1876

Ma chère Caroline,

Je ne suis pas allé à la poste depuis trois jours et j'irai demain pour voir si j'ai enfin quelque chose. Même si vous avez décidé d'attendre pour m'écrire, mon accusé de réception de la procuration, ta lettre ne doit pas beaucoup tarder maintenant, car il y a un mois que je vous ai écrit que j'avais tout reçu. Alors tu auras repris ta chère correspondance, le seul bonheur qui me reste.

Ma vie est bien peu accidentée. Je travaille sans désespérer et j'avance beaucoup. Nous aurons bientôt, j'espère, un appareil parfait; et dans quatre ou cinq semaines, j'aurai probablement terminé mon ouvrage. Peut-être entreprendrai-je de le traduire de suite; mais je pense que je ferai mieux de faire faire cela en Angleterre. Au reste, j'assurerai mes droits d'auteur partout, c'est-à-dire ici, en France, en Angleterre et aux États-Unis. Avec mes notes que j'ai eu le bon esprit d'emporter, je trouve ici sans beaucoup de recherche tout ce dont j'ai besoin. La bibliothèque de l'université dépasse 100 000 volumes et est très commodément installée.

On nous carillonne à mort à l'église Saint-Michel. Depuis trois jours, le carillon commence à 5½ h et dure jusqu'à 6 h. C'est assommant. Et on ne peut plus songer à se rendormir. Et les trois petites cloches qui le composent sont dures et criardes au possible. Elles vous déchirent l'oreille. Elles descendent constamment une tierce majeure, et quand on a eu cette maudite tierce dans les oreilles pendant une demi-heure, on est complètement ahuri.



Si au moins on ne sonnait ainsi que pendant le jour! Mais non, il faut réveiller et faire jurer tout le quartier! Ils vont évidemment s'attirer ce qu'ils ont eu à Ostende, et puis ils crieront à la persécution. On dirait qu'ils font tout ce qu'ils peuvent pour amener les gens, et puis faire crier leurs journaux à l'impiété du siècle. Toujours est-il qu'au point où en sont les choses, l'hostilité est ardente et que de chaque côté on ne ménage pas l'autre.

La Cour d'appel vient de rendre sa décision dans l'affaire des processions de Liège. Ici, les pèlerins, d'après les témoignages, n'avaient été agresseurs nulle part, et une douzaine de jeunes gens ont été condamnés à l'amende. La Cour a maintenu, et avec raison, que même si la procession était irrégulière, c'est le clergé qui devait être pris à partie par le Ministère public pour violer la loi, mais que l'on n'avait pas le droit, vu la seule nécessité de l'ordre public, de molester des gens en procession. Ainsi, les jeunes gens qui ont sifflé, ou qui ont coudoyé les pèlerins, sont condamnés à d'assez fortes amendes, suivant leurs moyens. En même temps, la Cour a fait une petite leçon au clergé qui ne songe qu'à désobéir aux lois qui lui déplaisent. Cet arrêt règle bien la jurisprudence des processions, et tout le monde saura désormais à quoi s'en tenir. Le gouvernement, quoique composé de cléricaux, a maintenu l'arrêté Piercot, qui défendait les processions la semaine. Veuillot leur chante des gammes terribles.

Un petit détail curieux à propos du prince de Caraman-Chimay qui avait refusé d'inviter des gens qui n'étaient mariés que civilement. Le bal a eu lieu et les officiers du régiment, dont le médecin n'avait pas été invité pour cette raison, se sont abstenus. Aussi le bourgmestre et les membres du Conseil de ville et beaucoup d'employés publics. Et justement le jour du bal, une des cours de justice de France adressait une admonestation des plus vertes à Mme la princesse de Bauffremont, née princesse de Caraman-Chimay, sœur du prince par conséquent, qui a divorcé d'avec le prince de Bauffremont pour se marier avec un autre. Les sottises de sa sœur ne doivent naturellement pas retomber sur le pauvre prince, qui est bien maître d'inviter qui il veut, mais la coïncidence est singulière et les gens en profitent pour l'abîmer. Sa sœur s'était mariée civilement avec le prince de Bauffremont, puis mariée de nou-

veau civilement après son divorce, et tu comprends que les refusés, qui voient deux mariages civils dans la famille même du prince, en font un tapage assourdissant. Ce qui est certain, c'est qu'ayant des vitres cassées chez lui, il aurait dû avoir la prudence de ne pas casser celles des voisins.

Le temps s'est adouci et nous avons une température de novembre en Canada. Mais dans le sud de la France, les souffrances sont terribles. On a deux pieds de neige dans les champs, et comme on n'a pas de clôtures comme chez nous, on ne distingue plus bien souvent les grandes routes. Depuis quatre jours, la circulation des trains est complètement suspendue depuis Toulouse jusqu'à Marseille. Mais je vois qu'à Nice on a un temps splendide. Au reste, toute la partie de la France qui est sous la neige est dans les Cévennes et généralement à 2 ou 3 000 pieds au-dessus du niveau de la mer, et c'est ce qui explique tant de neige. Ici aussi il y a de la neige dans la partie sud, à travers laquelle passe la chaîne des Ardennes.

Une grande querelle vient de s'ouvrir ici, mais là les cléricaux sont d'une bêtise sans nom. Le comte de Flandre, frère du roi, a un petit garçon de 7 ans dont il faut commencer l'éducation. Il a choisi pour précepteur un avocat de Liège, homme de talents très supérieurs et l'un des premiers professeurs de droit de la Belgique, mais libéral. *La Gazette de Louvain*, l'organe de l'université de Louvain, qui est sous la direction des Jésuites, a écrit en conséquence un article furibond contre le comte, puis, après quelques jours, un article absolument indécent contre la comtesse de Flandre. On ne peut pas être plus brutal et plus insultant. *Le Bien public* d'ici fait chorus avec son confrère de Louvain, et les libéraux défendent naturellement le choix du prince. Le père Malou s'est encore fâché et a fait dire aux gens de l'université de Louvain qu'ils compromettaient sérieusement l'existence du gouvernement; que le roi était mécontent de cette sottise attaque contre son frère, qui n'a de conseils à recevoir de personne dans l'éducation de ses enfants, et bien plus encore des insultes offertes à la comtesse de Flandre, qui est une femme aussi supérieure qu'aimable et vivement aimée de tout son cercle; mais le vertige cléricale est à son comble et, à moins que le cardinal archevêque de Malines ne s'en mêle, la querelle va s'envenimer sérieusement. Cette affaire en a fait jaillir une autre qui était restée inconnue. Il paraît qu'à la fin de décembre, dans une réunion cléricale, un grand dîner, on avait proposé la santé du pape avant celle du roi, ce qui est inconvenant, et

que quand la santé du roi vint ensuite, plusieurs des dîneurs avaient renversé leurs verres et refusé de la boire. La chose avait été tenue secrète, mais, indigné des insultes offertes à la comtesse de Flandre par *La Gazette de Louvain*, un des assistants vient de dévoiler le tout, ce qui a produit une indignation universelle en Belgique. Les pauvres ministres, attaqués par le parti libéral et sans cesse compromis si bêtement par leurs amis, ne savent plus à quel saint se vouer, et M. Malou qui est un homme très fin sous un assez rude extérieur (en apparence, car il passe pour être particulièrement poli) est toujours en s..., disait aujourd'hui un de ceux avec qui je dîne tous les jours.

Louise Lateau<sup>71</sup>, une stigmatisée, qui est ici ce qu'était Mlle Caouette<sup>72</sup> à Saint-Hyacinthe, est sur son lit de mort. On lui attribue nombre de miracles. Elle demeure à une vingtaine de lieues d'ici, dans le voisinage de Charleroi. Je n'en sais pas assez sur son compte pour en parler.

Minuit. Bonsoir.

Mercredi 19 [janvier]. Point de lettre. Donc vous avez suspendu la correspondance jusqu'à réception de nouvelles sûres à propos de la procuration. Il y a bien probablement des lettres en route à l'heure qu'il est, mais je puis fort bien n'en pas recevoir encore de plusieurs jours. Je ne pense pas qu'on les garde par négligence à Bruxelles. Mais tous ces contretemps sont bien tristes pour moi, car sans lettres je me trouve encore bien plus isolé et je ne puis pas renoncer à la seule consolation qui me reste.

Au reste, je suis sûr d'une chose avant tout, c'est que tu ne me négliges pas. Quelque chose qui arrive, tu n'as pas à craindre que je me plaigne de toi.

Neuf longs mois, chère enfant, que je t'ai embrassée!

Je n'écris qu'à vous deux, mais je suppose que ma bonne sœur voit mes lettres.

J'attends avec bien de l'impatience quelques renseignements que j'ai demandés à Godfroy.

---

<sup>71</sup> Louise Lateau (1850-1883), stigmatisée et mystique belge.

<sup>72</sup> Catherine-Aurélie Caouette (1833-1905), mystique, fondatrice des Adoratrices du Précieux-Sang à Saint-Hyacinthe.



Décidément il n'y a plus à dormir après 6 h du matin. Le carillon des cloches commence un peu plus tard, peut-être à cause des représentations, mais après 6 h, c'est un charivari infernal. Les églises et les couvents se touchent dans ces villes-ci. Le nombre des couvents surtout est prodigieux, et on dirait que c'est à qui cassera le mieux les oreilles d'autrui. Le mécontentement devient violent et il pourrait bien arriver que, quelque beau matin, il y eût une petite émeute de ceux que l'on empêche de dormir. La cloche de Saint-Nicolas a sonné une bonne demi-heure ce matin, mais l'abominable carillon de Saint-Michel était tranquille. Je suppose qu'il ne nous oubliera pas demain. J'ai vu passer hier trois récollets, larges et ronds comme des tours, et sales! Mon Dieu! Il suffit de les voir ainsi pour perdre toute sympathie pour eux.

Mais les ordres religieux font magnifiquement leurs affaires dans ce pays. Les Jésuites se bâtissent une maison de campagne près d'Alost, je crois, qui doit leur coûter 5 millions, y compris un immense terrain, étangs, pépinières, etc.; et les Bénédictins se construisent un couvent vers Mons qui, les terrains compris, arrivera à 8 millions. Voilà 13 millions entre deux ordres. Depuis 20 ans, on estime à 100 000 000 ce que les ordres religieux ont reçu par legs, donations, sans compter les prêtres dont on ne peut savoir le montant, même approximativement. J'attends avec beaucoup d'impatience le jugement dans l'affaire Monseur. D'après les plaidoiries et les témoignages, il me paraît impossible que ce million ne revienne pas aux héritiers, qui sont presque tous dans la pauvreté.

L'hiver a décidément changé de pays. Hier, il faisait presque chaud. Mais je vois que le chemin de fer de Santander à Madrid a été arrêté pendant trois jours par la neige.

Mais si nous avons du beau temps, nous avons de l'eau effroyablement sale. Tout le monde la filtre pour la table et la cuisine, mais pour l'eau des lave-mains et des lavages, on ne fait que la laisser reposer et, après vingt-quatre heures, voici le résultat. Jette dans un pot d'eau nette assez d'encre noire pour empêcher de voir le fond du pot. Voilà avec quoi nous nous lavons tous. Il faudrait évidemment se rincer après s'être lavé, mais dans quoi ? Il passe trois rivières dans Gand. On les a toutes élargies pour en faire des canaux de 25 pieds de large. Et avec le nombre des manufactures qui s'y déchargent, et surtout après la moindre pluie, l'eau devient noire. Dans ses rivières, des ponts, elle vous fait l'effet de belle encre un peu pâle, qui se foncera suffisamment dans l'encrier. Si la rivière

de Saint-Hyacinthe passait ici, ça serait un très grand fleuve et le rapide serait la grande merveille de la Belgique. Et si on avait pareille eau, les Gantois y passeraient leurs jours et leurs nuits.

Ma propriétaire a changé de servante. Celle qui y était à mon arrivée était une vraie demoiselle, marchant toujours au pas de procession, droite comme un bâton et aussi paresseuse que jamais fille d'Ève en ce monde. Elle disait constamment :

– Mais, Madame, aidez-moi, je ne puis pas faire cela toute seule.

Bref, il a fallu la mettre à la porte, elle était ahurissante. Mais ce n'est pas commode d'être sans fille, avec un magasin et cinq enfants qui heureusement vont tous à l'école de 9 h du matin à 5 h.

Samedi, une fille vient acheter quelque chose au magasin. C'était une fille qui avait déjà demeuré ici et qui était partie par suite d'une maladie bien grave. Elle n'était pas engagée et Madame l'a prise. Si tu la voyais aller, c'est un plaisir. Jamais je n'ai vu pareil bourreau d'ouvrage. Elle a fait toute seule le branle-bas de haut en bas, a nettoyé ma chambre, lavé les vitres, nettoyé tous les coins, et tout cela presque avant qu'on n'ait le temps de la voir. Elle est laide, mal bâtie, toute en os, mais des yeux extraordinairement vifs. Mme de Bliqy est aux anges et, la voyant si bien travailler, lui a compté ses quatre premiers jours à la journée, pour ne commencer le mois que ce matin. Elle ne parle pas un mot de français. Quand j'ai besoin de quelque chose, je le lui montre. Je lui ai nommé et écrit une vingtaine de mots : charbon, repas, eau, serviette, etc. et nous commençons à nous comprendre.

Adieu, chère enfant. Je vous embrasse bien fort.

L.A.D.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 130

Mercredi 19 janvier 1876

Ma chère Caroline,

J'écris une seconde lettre parce que je te dis dans celle qui est déjà à la poste, que je n'ai rien reçu, et je ne veux pas te laisser longtemps en suspense. Mais celle-ci, reçue à 3 h, est du 5 janvier, et la dernière, avant, du 3 décembre. Comme tu ne me dis pas que tu as suspendu ta correspondance, il faut donc qu'il y ait des lettres à Bruxelles. Je vais être obligé, je crains, d'y aller. Mais ce serait bien extraordinaire. Tu vois, cela fait un mois d'intervalle, du 3 décembre au 5 janvier.

Tu me dis que D'Abrigeon<sup>73</sup> est parti [ ] tu ne me dis pas où il est allé. Peut-être me l'as-tu dit précédemment.

Il n'y a jamais eu d'argent à D'Abrigeon à N.Y. Je lui avais dit d'en parler pour faire voir ici qu'il avait commencé des affaires avec moi aux États-Unis et pourrais l'avoir dit à Gody.

Tu m'avais annoncé une lettre d'argent, qui a retardé parce que le consul était absent. Je ne sais si elle a été envoyée. Elle devait l'être, aux soins de Quaesaet. Mais rien n'est venu. Si rien n'est encore parti, à la réception de celle-ci, je vous serai obligé de m'envoyer quelque chose, car je ne puis pas commencer à recevoir avant deux mois encore, peut-être trois; et je ne puis guère aller que six semaines avec ce que j'ai. Si je reçois une traite d'ici à quinze jours, je vous télégraphierai afin que vous ne fassiez pas un second envoi. Mon télégramme sera : « Béique, Montréal; Depuisé, Gand ». Cela voudra dire que je l'ai reçu. Si vous n'avez rien reçu, envoyez-moi une centaine de dollars, qui me permettront d'attendre qu'il me vienne quelque chose. Ne faites toujours rien avant une seconde lettre confirmant celle-ci; car je vais aller à Bruxelles. Il faut que je voie s'il y a quelque chose. Puisque tu ne me dis pas que tu as suspendu ta correspondance, il y a trois lettres ou au moins deux en arrière. S'il y en a là, j'écirai de suite, vu que j'aurai trouvé.

Je t'aime.

L.A.D.




---

<sup>73</sup> Henri-Humbert D'Abrigeon donna une conférence à Montréal le 1<sup>er</sup> août 1874, devant l'Institut canadien. Voir « Assemblée des Français à Montréal », reportage d'Oscar Dunn. La conférence porta sur « la misère des Français au Canada ». Voir *L'Opinion publique*, 13 août 1874.

À Frédéric-Liguori Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 131

Bruxelles, 21 janvier 1876

Mon cher Béique,

Vous savez depuis longtemps que j'ai tout reçu. Je reçois aujourd'hui votre lettre contenant la seconde procuration. Je suis venu la chercher à Bruxelles, voyant qu'il ne me venait rien depuis longtemps. Et j'y ai trouvé que l'imbécile à qui j'avais donné mon adresse à Gand a envoyé quatre lettres à Caen, en Normandie. Il faut donc que j'attende encore trois ou quatre jours avant de les avoir. On me demande bien des pardons, mais voilà un mois que je suis sur les épines.

Je n'ai pas le temps de répondre aujourd'hui à tout ce que vous me dites; je vous écrirai mercredi, au long. La malle ferme dans une demi-heure et je retourne à Gand.

Merci de toutes voies bontés. Je vous embrasse tous.

LAD (tournez)

Je demandais à Caroline, avant-hier, un petit envoi d'argent. Il est possible que la traite annoncée le 26 novembre soit parmi les lettres envoyées à Caen. Je les recevrai certainement d'ici à mercredi. Ainsi, ne faites rien jusqu'à confirmation de ma dernière. J'ai encore assez pour aller au-delà de six semaines. Mais dans ce temps, il me faudra aller à Paris pour la publication de l'ouvrage que je prépare, qui paraîtra sans nom d'auteur.



À Frédéric-Liguori Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 132

26 janvier 1876

Mon cher Béique,

Je réponds aujourd'hui à votre lettre du 27. Vous savez depuis longtemps que j'avais tout reçu et vous avez même dû le savoir peu de jours après le départ de votre lettre. Au reste, celle de Caroline, du 5, me dit que vous aviez enfin su que j'avais tout reçu. Quant à cet argent, voici comment la chose s'explique. Arrivant ici, il fallait que j'explique comment je m'étais trouvé en relation avec D'Abrigeon, et pour ne pas exciter la défiance, j'ai dit à Heye et à Quaesaet que, n'étant pas sûr de trouver D'Abrigeon ici, j'avais laissé quelques fonds pour lui à N.Y. sur ce qui lui revenait de la vente de brevet aux États-Unis. Alors je dis à D'Abrigeon de faire allusion à cela, afin de confirmer ce que j'avais dit. L'innocent aurait dû le dire à G., auquel je croyais l'avoir dit de mon côté. D'Abrigeon ne doit rien à Quaesaet; et celui-ci est pleinement satisfait de l'appareil. Il s'est cherché un associé pour faire marcher l'affaire avec lui, mais ne me l'a dit que quand il l'a eu trouvé. Il demeure à Mouscron, à une quinzaine de lieues d'ici. Quaesaet a cru qu'il vaudrait mieux avoir une ou deux personnes intéressées sur d'autres points, pour faire mieux marcher l'affaire. Toutes ces entreprises sont finies, ses comptes de fin d'année réglés, et nous sommes à travailler à compléter un appareil. Ces appareils sont en très grande demande ici, et Vanderheyden me disait la semaine dernière :

– Ayez un bon appareil et je vous garantis un très grand succès.

Je lui ai dit que la part de D'Abrigeon serait d'abord affectée au paiement de ce qu'il lui devait et à M. Callier. Il s'est dit parfaitement satisfait. Il ne peut pas avoir dit à D'Abrigeon qu'il croyait m'avoir vu quelque part. Il n'est pas un homme à faire une histoire, et c'est plutôt l'autre qui l'a faite. Je vois que D'Abrigeon n'a pas parlé de moi ici, se disant seul intéressé et seul inventeur, comme je le lui avais recommandé. Pas la plus petite circonstance ne m'a encore indiqué que l'on me crût venir du Canada. D'Abrigeon l'a plutôt fait par vanité personnelle que pour toute autre raison, mais il ne me paraît réellement pas avoir parlé de moi. C'est pour entendre un peu parler de lui et saisir au passage ce qui pourrait se dire, que je suis allé régulièrement dîner à l'hôtel d'Allemagne où il demeurerait. Pendant le dîner que je fais avec Heye, le propriétaire et quatre messieurs qui l'ont tous connu, et qui m'ont beaucoup parlé de lui, il n'y a jamais eu la plus petite allusion à moi.

Je n'ai pas été du tout surpris de l'accident chez Lajeunesse, que j'avais su par le *Herald* de N.Y. Wilson m'avait décrit cet appareil qui était émi-

nemment dangereux et contenait toujours une quantité considérable de gazoline. Pourtant, à moins presque de faire exprès en emplissant l'appareil à la lumière d'une lampe, il ne pouvait guère mettre le feu, mais avec la grande quantité de gazoline qu'il contenait, une fois le feu pris, le danger était considérablement augmenté. Dans nos appareils de maisons, il n'y aura jamais deux gallons répartis entre trois ou quatre soucoupes dans lesquelles trempent les mèches, et cela ne peut pas alimenter sérieusement un feu commencé. Au point où j'en suis ici, et comme il ne m'en coûte rien pour amener l'affaire à un résultat, Quaesaet continuant les frais, qui ne sont presque plus rien, j'aurais l'air d'être venu faire du *humbug*, si je l'abandonnais, et je suis sûr d'en tirer quelque chose. Actuellement si, par imprévu, j'échouais, je ne recommencerais pas ailleurs, mais sans me flatter, je puis dire que les apparences sont trop bonnes pour y renoncer. L'individu de Mourcron, du nom duquel je ne me rappellerai que quand je l'aurai écrit vingt ou trente fois, écrit avant-hier à Quaesaet qu'il a cinq grandes manufactures à garnir immédiatement. Vanderheyden m'a dit qu'il prendrait de suite un appareil pour sa maison de campagne, et ses amis vivant dans ce voisinage aussi. Notre appareil ne sera pas plus dangereux que celui du collègue, qui est parfait, et une fois l'affaire en marche, ne vendrais-je ma part que pour quatre à cinq mille dollars, vous comprenez que je ne puis pas le manquer. Quaesaet, qui est un homme extrêmement prudent et même craintif en affaires, m'assure qu'il aura beaucoup plus d'ordres qu'il n'en pourra remplir. Et la chose me paraît très probable quand on voit combien tout le pays est couvert de manufactures, et il y en a d'énormes qui s'éclairent aux lampes et se regardent comme constamment en danger.

Pour D'Abrigeon, je dois rectifier une impression sous laquelle vous êtes. Ce n'est pas lui qui m'a proposé de venir en Belgique; c'est moi qui l'y ai envoyé, voyant bien qu'il me fallait un succès quelconque quelque part. S'il avait été un peu plus adroit, et surtout si le premier instrument que j'avais envoyé ne s'était pas perdu dans le *Vicksburg*<sup>74</sup>, la chose aurait marché, ou bien près, quand je suis arrivé. Malheureusement

---

<sup>74</sup> Le *Vicksburg*, parti de Montréal vers Liverpool, sombra au début de juin 1875. *Morning chronicle and commercial and shipping gazette*, 11 juin 1875, p. 2.

l'instrument envoyé en second lieu n'a pas fonctionné de suite, un peu par la faute de Quaesaet, qui le reconnaît aujourd'hui sans difficulté, et tout cela de loin doit vous paraître très précaire et très douteux. Mais au point où nous en sommes arrivés, si j'abandonnais l'affaire, je me ferais le plus grand tort, car je produirais certainement l'effet que je connais quelque chose de déjà viable que je n'ai pas voulu dire.

Pour l'envoi d'argent dont je vous ai parlé, que je me crois parfaitement sûr de rembourser sous peu, je crois que voici ce qu'il y aurait de mieux à faire. Il me faudrait à peu près 150 dollars ou disons 30 livres Sterling. Ce seront des louis si vous envoyez par voie d'Angleterre, et des dollars si vous envoyez par les États-Unis. Ceci serait peut-être préférable, car envoyant les 150 à Geoffrion, il prendrait quatre ou cinq bons de poste qui me seraient payés ici, les deux postes des États-Unis et de Belgique transmettront ainsi des fonds. Si par hasard Amédée est parti et que vous ayez envoyé par lui, cela reviendra au même. J'ai encore en mains 240 francs qui peuvent me conduire de sept à huit semaines, et même alors j'aurais encore quinze jours de répit pour que je ne paie que tous les quinze jours. Ainsi, rien ne presse. Au reste, vous avez dû le voir par ma lettre de fin de novembre : à Gand, il est tout aussi bon que vous n'ayez pas envoyé par Joseph, vu que ça aurait pu donner l'éveil. Si Amédée m'apportait moins que cela, laissez faire et laissez-moi me rendre au bout. Sinon, veuillez envoyer ce que je demande par retour de la malle. J'envoie celle-ci directement, pour que le retard soit moins grand.

Merci du fond du cœur de vos complaisances pour ma pauvre et excellente femme, et aussi pour ma bonne Caroline, mais celle-ci vous apporte maint en[ ] plus encore qu'à moi.

D.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 133

Mercredi 26 janvier 1876

Ma chère bien-aimée,

Me voilà consolé. J'ai lu toutes tes chères lettres. Il ne m'en manque pas une. J'ai celle du 3 décembre, dont je t'avais accusé réception, puis j'avais eu celle du 5 janvier, reçue par Quaesaet, et celle du 27 décembre avait été gardée neuf jours à la poste de Bruxelles. Aujourd'hui, je reçois celles des 10 et 17 décembre, ce qui complète la série. J'ai aussi celle de G<sup>75</sup>. du 9 décembre. Ces trois dernières, par l'extraordinaire bêtise d'un employé, avaient été envoyées à Caen, à 150 lieues d'ici. Et la chose est d'autant plus bête que quand je suis allé au bureau, vendredi dernier, le commis m'a dit qu'elles avaient été envoyées par méprise à Caïnne, comme il le prononçait. Alors, lui ai-je dit, comment avez-vous pu comprendre Caïnne quand je vous ai dit Gand ? Il s'est confondu en excuses et avait une terrible peur que j'aille me plaindre. Je lui dis de plus :

– En vérité, je devrais le faire, voyez cette lettre (celle du 27), vous l'avez gardée dix-neuf jours et vous aviez mon adresse.

Il m'a protesté que tout irait bien à l'avenir. Mais ce qui me navre, c'est l'inquiétude dans laquelle une pareille suite de lettres dans lesquelles je vous disais ne rien recevoir, a dû vous mettre tous. Vous ne recevrez ma dernière lettre de Bruxelles que de demain en huit, et votre inquiétude va encore durer tout ce temps. On dirait que ces contretemps si désagréables sont faits pour moi. Mais ce qui me concerne n'est rien, c'est ton inquiétude qui me fait peine, et si je n'avais pas été un peu à court j'aurais télégraphié par F.R. Maintenant notre correspondance va reprendre son cours normal.

Tu m'annonces une nouvelle qui me fait grand plaisir et me consterne en même temps. Je ne serai pas là pour t'encourager et t'aider de mes désirs et de mon amour; voir par moi-même comment vont les choses. Avec ton bon mari et ta bonne mère, tu auras, je le sais bien, tous les soins voulus, mais quelles angoisses je vais subir si loin! Tu peux bien penser que je n'aurai pas le cœur gai, tant que je n'aurai pas de bonnes nouvelles. Tu as un médecin qui mérite toute confiance, et je sais qu'il aime beaucoup Mlle Bismarck. Mais si j'y étais! Tu ne serais pas fâchée de m'y voir, et pour moi quelle affreuse calamité d'être si loin et de ne pouvoir t'envoyer que les plus ardents souhaits d'un père qui donnerait

---

<sup>75</sup> G. désigne sans doute Félix Geoffrion, notaire, député libéral de Verchères aux Communes d'Ottawa. Il « sert d'intermédiaire à F.L. Béique pour verser régulièrement de l'argent à Dessaulles. » *CFB*, p. 14. Voir aussi *DBC*.



joyeusement sa vie pour la tienne. Tu peux bien être sûre que je ne l'ai conservée qu'à cause de toi et ta maman.

Maintenant, aie soin de toi. Marche beaucoup, tant que tu le pourras, jusqu'au dernier moment. L'exercice est nécessaire, même jusqu'à un peu de fatigue. Il est certain que l'exercice prépare les muscles à la terrible tension qu'ils vont subir. Au reste, chère enfant, je t'ai vue si courageuse et si ferme quand on te tirait des dents que je ne suis pas très inquiet de ton système nerveux. Tu as trop de commandement sur toi-même pour qu'à moins de quelque chose d'imprévu la maladie ne marche pas bien. S'il ne t'arrive aucun accident, chute ou autre chose, espérons que tout ira bien. Mais sois prudente et défie-toi des crampons en descendant les escaliers. Au reste, il y a une chose que j'ai songé à te dire. Pour bien se tenir dans la rue, les deux crampons de côté suffisent parfaitement, et celui de derrière n'est pas nécessaire. C'est le seul qui soit dangereux en descendant les escaliers. Tu peux le faire ôter ou le rogner beaucoup, en le faisant limer. Maintenant, ne descends pas les escaliers sans mettre la main sur le bras. Si un faux pas arrive, on se retient. J'espère que vous avez suivi mon avis de mettre un petit bras temporaire au-dehors. Il faut si peu de chose pour empêcher un accident. Et j'ai un peu le droit d'exiger que tu prennes toutes les précautions voulues. Dis-moi toujours pour quand le grand événement. J'aime mieux le savoir. L'incertitude est pire encore qu'une vive inquiétude, car on n'en voit pas la fin.

J'espère que ta maman sera assez bien pour faire tout ce qu'elle sait faire auprès d'une malade. Je lui souhaite bien toute l'énergie dont elle aura besoin. Mais si j'y étais, je vous aiderais, et je n'aurais pas les terribles angoisses que je vais subir! Que ton bon et [lent] mari ait soin de son bras, car il en aura besoin de jour-là. J'ai toujours été bien sûr qu'il s'entendait parfaitement avec ta maman, car deux bons cœurs comme ceux-là devront se comprendre à demi-mot.

Les maladies de ta maman ont été, une fois surtout, longues et pénibles après, mais toutes deux ont été parmi les heureuses pendant. Et, avec de larges hanches comme les tiennes, tu n'as guère à craindre. Neuf femmes sur dix dont le bassin est développé ont des maladies heureuses; 6 ou 7 sur 10 dont les hanches sont étroites, ont des maladies difficiles. Les femmes à cheveux noirs ont des maladies plus difficiles que celles à cheveux blonds ou châains. Cela tient à ce que les muscles sont plus résistants chez celles-là. On n'a pas expliqué cela, mais c'est un fait. Dans

tous les cas, ne néglige pas de voir le docteur souvent dans les derniers temps.

Pauvre chère enfant, j'ai bien souvent pensé à toi et je me disais : S'il faut que je sois absent, ce sera peut-être pénible pour elle et certainement tout ce qu'il y a de plus affreux pour moi. Je vois qu'en France aujourd'hui, où l'on ne conseille pas de mettre une femme sous l'influence du chloroforme, on fait quelquefois respirer un peu d'éther, non pour faire perdre connaissance, mais seulement pour diminuer la tension des muscles, ce qu'on appelle le spasme nerveux. Le docteur connaît tout cela bien mieux que moi, mais il n'y a aucun inconvénient à lui en parler d'avance. J'ai justement lu là-dessus, ce matin, un très bel article dans la *Gazette médicale* de Belgique, reproduit de la *Gazette médicale* de Paris. J'y vois que la même chose se pratique en Angleterre. Au reste, je suis bien sûr que ton médecin pensera à tout.

Je vous embrasse tous de tout mon cœur. Je suis considérablement soulagé dans mon moral par ce que G. me dit de l'affaire Lamothe. Elle finira par réussir, je n'en doute pas. Ah, si tu savais [comme je] t'embrasse!

D.

Ne m'écris pas trop au long quand tu seras fatiguée, sur la fin. Quelques mots me suffiront pour savoir comment tu es, et tu ne [pourras] m'écrire pendant au moins trois semaines [après], même si tout ira bien.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 134

Gand, 4 février 1876

Ma chère Caroline,

J'accuse immédiatement réception de ta lettre du 13, partie de Montréal le 17 et arrivée seulement aujourd'hui à Gand. Elle n'est partie de New York que le 19.

Comme je t'ai écrit que je ne recevais pas de lettre, je ne veux pas que tu sois inquiète longtemps. Je craignais encore qu'on ne me jouât un mauvais tour à Bruxelles, mais celle-ci suivant celle du 5, je n'ai rien à leur dire. Ils sont dorénavant débarrassés de moi, et surtout moi d'eux. Maintenant, tout me viendra régulièrement. C'est pur hasard que je sois passé à la poste aujourd'hui, mais comme je marchais après dîner, quelque chose m'y a poussé. J'en remercie mon bon ange. J'espère que ta prochaine me dira pour quand le grand événement. Je suis bien heureux que tu sois si bien, et bien heureux d'apprendre que ta tante Louisa<sup>76</sup> ira vous aider. Ta maman pourra être plus impressionnée par ta maladie que par celle d'une autre, et aura besoin de quelqu'un qui l'encouragera. Marche le plus que tu pourras.

*Le Bien public* n'a que ce qu'il mérite. On a voulu faire concurrence au *National* et si on avait donné au *National* ce qu'on a avancé à l'autre, on en aurait fait un journal fort. Mais on voulait encore se concilier le clergé, ce qui équivalait à demander de l'indulgence à un crocodile. Le clergé du Canada est comme tous les autres. Il a des ordres de Rome et il faut qu'il marche. Tous les pays catholiques doivent maintenant se résigner à être gouvernés par les momies de la Curie romaine, par des théologiens illustres de 75 à 80 ans, qui ne connaissent rien du monde, rien du droit; qui sont encroûtés au point d'en être cuirassés comme un vaisseau de pierre, et dont par-dessus le marché quelques-uns sont en enfance. Une décision qui vient d'être rendue à propos de la bavière peut faire rire jusqu'aux oreilles la statue qui est sur ta pendule.

Voilà Louis Veuillot occupé à pourfendre un prêtre français, du nom de l'abbé Cadoret, qui se présente pour la Chambre des députés contre le capitaine de Mury, une espèce de maniaque du goût de *L'Univers*. Veuillot se moque et de lui et de sa soutane et de ses boutons violets, lui dit qu'il est un imbécile, et même quelque chose de pis. C'est délicieux de voir les saints se piquer ainsi. Mais l'abbé Cadoret me fait l'effet, par une réponse courte et digne, d'être un homme de beaucoup de respectabilité et de jugement. Il dit à Veuillot qu'il a fait plus de mal au catholicisme que tous les autres fanatiques réunis. Le capitaine de Mu... s'est fait prédicant ambulancier, comme les prédicants baptistes ou évangéliques, dont il

---

<sup>76</sup> Louisa Trudeau (1830-1905), épouse d'Augustin-Cyrille Papineau, cousin de LAD.

n'a pas l'instruction. Il dit des choses qui ne peuvent venir que d'un cerveau fêlé.

J'ai pris la feuille petite parce qu'il est tard et qu'il faut que je porte ma lettre de suite. Je vous embrasse des millions de fois.

D.

Je vois que vous avez ma lettre à D'Abrigeon. Brûle-la, mais elle en contenait une à Camyré<sup>77</sup> que tu pourrais lui faire remettre. Il demeure au coin des rues Sainte-Catherine et Christophe. Je lui disais de m'envoyer une brosse.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 135

Gand, 9 février 1876

Ma chère bonne enfant,

Je trouve le temps bien long, loin de vous, et court pourtant pour ce que j'ai à faire. Je travaille à peu près sans relâche de 8 h du matin à minuit et je n'avance pas aussi vite que je le voudrais, mais j'arrive à 400 pages de manuscrit serré, et ça n'est encore pas trop mal. Il m'a fallu retrouver ici, en cherchant, bien des choses que j'avais annotées dans mes livres, et si j'avais travaillé à la maison, j'aurais dans le même temps fait un tiers plus d'ouvrage. Mais c'était déjà quelque chose que de savoir où chercher.

---

<sup>77</sup> Jean-Baptiste Camyré, marchand à Montréal, fils de François Camyré, aubergiste et patriote, et d'Olive Cardinal. Voir une obligation par Jean-Baptiste Camyré envers la Compagnie de prêt et de crédit fonciers; notaire Joseph-Godfroy Papineau, 15 mai 1875, minute 704. Aussi un acte de *partnership* entre l'honorable L.A. Dessaulles et Jean-Baptiste Camyré; notaire William Francis Lighthall, 26 juin 1875, minute 7875. Enfin, une procuration de LAD à Jean-Baptiste Camyré; notaire Phileas Mainville, 28 juillet 1875, minute 4461.

Les choses marchent à souhait en France. M. Buffet se sent fini, mais par pur dépit bête à la façon Cartier, il reste au pouvoir pour consacrer le peu de jours qui lui restent comme ministre à faire le plus de mal qu'il peut au parti républicain. Le maréchal Mac-Mahon a un mérite, celui d'être une bonne vieille bête. Il ne comprend pas sa position de chef d'un pays constitutionnel, mais il observe fidèlement la parole qu'il a donnée et c'est beaucoup, ayant un homme comme Buffet pour ministre. S'il n'avait pas été honnête homme, je crois qu'un nouveau coup d'état aurait été fait. Mais à part cela – et c'est toujours un grand mérite –, il est aussi nul que ses épaulettes. Le clergé de France a eu le bon esprit de ne pas faire parler beaucoup de lui. Il y a eu çà et là quelques fous, comme l'évêque de Montpellier et quelques curés, mais c'était peu de chose dans l'ensemble. Singulier rapprochement, et on dirait que certains mots portent malheur. L'évêque de la ville de Montpellier, en France, est aussi arrogant que Mgr de Montpellier<sup>78</sup>, l'évêque de Liège, et n'a pas plus de tête. Mais le clergé de France paraît avoir compris que ce serait se compromettre en pure perte que de combattre le parti républicain avec la force immense que lui ont donnée les événements des quatre dernières années, depuis les infamies de l'Empire jusqu'aux sottises des monarchistes. Qu'il y ait les plus terribles mécomptes dans cet effondrement de tant d'espérances que la prolongation illégitime de l'Assemblée nationale avait fait naître, c'est indubitable, mais l'effondrement a été si complet qu'il ne restait plus de place à l'espoir. Et ce qui est d'une suprême importance, c'est que les républicains intransigeants et fous vont avoir très peu de succès même à Paris. Gambetta a montré une supériorité de sagesse et de talent, qui en font sans contredit le plus grand citoyen de la France, après M. Thiers. Les discours sont tout ce qu'il y a de plus sensé et de plus juste. On ne saurait être ni plus modéré, ni plus conciliant. C'est dimanche que les élections ont lieu, et personne, même chez les monarchistes, ne fait doute qu'elles seront républicaines en grande majorité.

Le clergé belge aurait bien dû s'inspirer un peu de la modération du clergé de France. Elle était sans doute un peu forcée, mais il n'en a pas moins le mérite d'avoir vu ce qu'il y avait de mieux à faire. Le clergé

---

<sup>78</sup> Théodore-Alexis-Joseph de Montpellier (1807-1879), évêque de Liège de 1852 à 1879.

belge, beaucoup plus ignorant, voit naturellement beaucoup moins, et il vient de faire un acte presque de suicide. L'évêque de Namur, Mgr Gravez<sup>79</sup>, premier volume de Mgr Pinsonneault, parce qu'il est pire encore, a donné ordre à plusieurs de ses curés de signifier aux mains de leurs localités respectives que comme ils appartenaient à des associations libérales, ils devaient se tenir pour avertis que les sacrements leur seraient refusés à l'avenir. Si ce pédant en violet avait au moins attendu que ces maires se présentassent à confesse pour leur dire cela, la chose eût fait beaucoup moins de bruit; mais aller leur faire une visite pour leur donner cette information, ou la leur faire écrire, les deux ont eu lieu, c'était outrepasser toutes bornes. La discussion est d'une virulence considérable, et un nombre considérable de Belges bien posés et respectés ont fait savoir aux autorités ecclésiastiques que puisqu'il leur fallait dorénavant choisir, ils resteraient libéraux et ne devaient plus être considérés comme catholique. Ce sont toujours les fous qui compromettent les causes.

À Gand, il y a une forte effervescence parce que l'université de Louvain, qui est sous le contrôle des Jésuites, a fait un grand effort auprès du gouvernement pour faire diminuer les privilèges de l'université de Gand, qui est de beaucoup la première du royaume, et où les études sont beaucoup plus fortes qu'à Louvain. Le cardinal archevêque de Malines a naturellement soutenu les Jésuites. Une députation du consul communal de Gand est allée trouver le ministre de l'Intérieur, M. Delcour<sup>80</sup>, professeur de Louvain, et n'en a tiré que des réponses évasives, et les Gantois font feu et flammes contre les Jésuites. Le gouvernement a été obligé d'admettre, en Chambre, que les ingénieurs formés à Gand étaient bien supérieurs à ceux formés à Louvain, mais il n'ose pas heurter les évêques qui seuls le tiennent au pouvoir, et on craint qu'il ne se décide à donner à l'université de Louvain le droit d'accorder les diplômes d'ingénieur, ce qui diminuerait considérablement la considération dont jouit à juste titre le génie belge. Si le gouvernement commet cette faute, il pourrait y avoir bal sérieux ici, car toucher à l'université de Gand, c'est toucher à la prunelle de l'œil de chaque Gantois. D'ailleurs un gouvernement qui entre-

---

<sup>79</sup> Théodore-Joseph Gravez (1810-1883), évêque de Namur de 1867 à sa mort.

<sup>80</sup> Charles Delcour (1811-1889), juriste, ministre de l'Intérieur de Belgique, de 1871 à 1878, et ministre d'État du parti catholique.

tient des universités pour former des ingénieurs et des hommes de profession, ne peut, surtout pour le génie civil, laisser à tout le monde le droit de juger de la capacité des élèves et il ne peut clairement donner d'emploi dans l'armée, les travaux publics ou les mines, qu'aux élèves qu'il a examinés lui-même et jugés suffisamment au fait de leur art.

Le pauvre vieux pape ne saurait aller loin maintenant, et il est bien remarquable qu'il ait soutenu si longtemps<sup>81</sup>. Il a eu dernièrement une forte attaque d'épilepsie. Sa dernière allocution indique un homme qui commence un peu à radoter. Il parle souvent trop et son entourage même est toujours un peu inquiet de ce qu'il va dire. Dans sa dernière allocution, il n'y avait pas de suite, et une idée ne découlait pas de l'autre. Il est dans cet état d'esprit où arrivent tous les épileptiques, et il a soutenu bien plus longtemps, au point de vue intellectuel, qu'ils ne le font ordinairement. Mais il est resté longtemps faible après sa dernière attaque et la réaction ne se fait plus que lentement. À 85, c'est bien explicable. S'il n'avait pas été épileptique, il aurait probablement vécu 100 ans.

Nous avons un peu de froid depuis trois jours, ce qui a remis mon eau un peu claire. Je vois à présent le fond du pot, ce qui arrive deux ou trois jours sur quinze.

J'espère que tu continues d'être bien. Prends bien courage. Il y a bien des millions de femmes qui ont passé par la même épreuve, et la nature vous a faites pour la supporter, mais si elle avait rendu l'opération un peu moins pénible, personne n'y aurait rien perdu. Mais je t'ai vue si courageuse que j'espère beaucoup de ta force morale. Et puis, quand une femme a pleine confiance en son médecin, cela est d'une grande importance. Il n'y a pas de maladie qui soit plus contrôlée par certaines impressions extérieures. Mais avec ta mère, ta tante, ton médecin et ton mari qui va faire son apprentissage, j'espère que tout ira bien. Je te le souhaite du plus profond de mon cœur. C'est un affreux sacrifice pour moi que d'être loin de toi. Nous nous aimions assez pour que ma présence eût pu t'encourager, et quelle angoisse de moins pour moi! Mon angoisse ne vient pas de la crainte que les choses ne tournent mal, mais seulement d'être loin de toi quand tu souffriras. C'est dans ces moments-

---

<sup>81</sup> Pie IX mourra à 85 ans à Rome, le 7 février 1878, après avoir été pape pendant 31 ans, le plus long pontificat de la papauté.

là que l'on a besoin de tous ceux que l'on aime. Je suppose que vous aurez un petit appareil à pétrole pour faire chauffer ce dont vous aurez besoin. Ces poêles de passage ne sont pas commodes pour ces cas-là. Je vous embrasse bien fort.

D.

Dis-moi où tu as fait prendre ton portrait à Paris. Il me semble que le nom est Lejeune<sup>82</sup>.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 95 (images 66-67)

3 h p.m. [Février 1876<sup>83</sup>]

Ma bien chère enfant,

J'ai donc la grande nouvelle et tu as eu la plus heureuse maladie possible. Tant mieux, mon Dieu, et mon inquiétude n'a pas été longue. À présent, il ne faut que de la prudence et je ne crains pas que tu en manques. Tu le dois à ton mari et encore plus au cher petit qui a besoin de sa mère. Il te faut maintenant une nourriture substantielle pour que tu puisses le nourrir sans trop de fatigue. Mange souvent. Quelques bouchées entre les repas soutiennent, et on ne sent pas de vide d'estomac. Du vin de port sucré, le soir, en te couchant, un bon verre, cela fait dormir et peut être favorable à l'enfant, s'il a des coliques. Au reste, ta maman connaît tout cela sur le bout du doigt. On trouve ici que la revalenta<sup>84</sup> de Du Barry est une bonne nourriture pour les enfants. C'est léger et

<sup>82</sup> Augustin Aimé Joseph Le Jeune (1810-1881), photographe parisien.

<sup>83</sup> La lettre 95 se trouve aux photos 66-67 du microfilm 1787. Lettre sans date, sauf la mention « 3 h p.m. ». Ajout sur le manuscrit : « Fev. 1875 », ce qu'il faut corriger par février 1876. Louis-Joseph Béique, l'aîné des enfants de Caroline et Frédéric-Liguori Béique, est né le à Montréal le 28 janvier 1876.

<sup>84</sup> Substance fortifiante à base de farine de lentilles.



nourrissant tout à la fois. Naturellement, ça ne sera que pour un peu plus tard.

Quel bonheur pour toi et pour ta maman que tu aies été si peu malade. Quand je dis si peu, je sais bien que ce n'est jamais peu de chose, mais enfin c'est un avantage énorme que d'avoir une des moins mauvaises. Ta note au crayon me montre que tout a été pour le mieux.

Muni de toutes tes bonnes nouvelles, de la famille et des autres, j'espère que ma bonne sœur n'aura pas été trop malade.

J'ai reçu ensemble tes lettres du 21 et du 28, arrivées toutes deux ce matin. Celle venue de Portland a été vite, et celle par New York lentement, par la ligne Guion dont les vaisseaux sont lourds. Ainsi, il ne manque pas une seule lettre.

Je vois que les nouvelles politiques sont mauvaises en Bas-Canada. Elles sont néanmoins bonnes pour le banc avec deux incapacités comme Berthelot et Beaudry de moins. Je ne pense pas qu'on prenne Piché, mais si on ne choisit pas d'hommes indépendants du clergé, on fera une lourde faute. Quand le clergé est maître d'un pays, il n'y a plus de ressource que dans la judicature pour empêcher les trop grosses tyrannies.

Quant à David, il a du talent, mais aucune espèce de caractère, et sa croisade contre le clergé n'ira pas loin. La peur est universelle, et quand on a peur avec ces gens-là, on est bien vite écrasé. Je me console ici en les voyant partout mis à la raison. Les voilà qui cherchent à se raccommo-der avec Bismarck. Celui-ci leur a dit : Soumettez-vous aux lois et vous verrez que tout ira bien. Tout ce qui s'est passé là est leur faute. Ils avaient été prévenus que la proclamation de l'infailibilité modifierait complètement les rapports des gouvernements avec la Curie romaine, mais ils n'ont rien voulu entendre. Après cela, les évêques allemands dont plusieurs avaient dit qu'ils mourraient avant de voter l'infailibilité, y ont tous souscrit sans y croire, car la lettre de Mgr Hanneberg [ ] le fait voir clairement. Alors ils ont voulu commander aux professeurs d'université d'enseigner et de croire l'infailibilité, sous peine de destitution. C'est alors que le gouvernement est intervenu pour leur dire qu'ils n'avaient pas le droit de destituer pour cette raison des hommes que l'État payait, et on institua une cour pour mettre les professeurs à l'abri de l'arrogance ecclésiastique. Alors les évêques ont excommunié les professeurs. Cela montrait combien le cardinal Antonelli avait menti quand il avait écrit aux gouvernements que la proclamation de l'infailibilité

n'amènerait aucun résultat pratique. Le gouvernement maintient avec raison ses professeurs : les laïques firent prêcher les curés contre la loi du pays, alors on osa passer de plus dur, et les voilà qui demandent la paix. S'ils avaient eu un peu moins d'arrogance et un peu plus de bon sens, ils n'en seraient pas là.

Je t'embrasse du fond du cœur et le gros garçon. Ceux-ci font souvent la joie du père et l'inquiétude de la mère, car souvent nous ne valons pas grand-chose. Mais si celui-ci ressemble à son père, tu auras raison d'en être fière. J'embrasse ta maman.

D.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 136

Dimanche 20 février 1876

Ma chère enfant,

Quel bonheur, dans l'isolement où je suis et le chagrin d'être si loin de vous, de te savoir si bien et que ta maladie ait été si heureuse, après comme pendant. Le seul risque que tu courais ensuite était les gerçures dont ta pauvre maman a souffert longtemps, surtout, je pense, quand elle a eu ton frère, mais il me semble que tu as dû les éviter comme le reste. Ta maladie montre que ta constitution est parfaite, et c'est là le grand point pour une femme. Tu penses bien que mon plus ardent souhait est que tout continue d'aller bien et que l'enfant ne te dérange pas trop. Je vois qu'il a admirablement commencé, et je lui en envoie toutes mes félicitations et mes remerciements.

Je suis bien surpris que tu n'eusses pas encore reçu le 7 ma lettre du 19, ni celle écrite à ton mari, de Bruxelles, le 21, le jour que j'ai su que l'on avait eu la bêtise d'envoyer mes lettres à Caen. Cela faisait 19 jours pour la première, et 17 pour la seconde. Elles n'ont pas dû tarder beaucoup après ta dernière lettre reçue, car je tiens note de leur contenu, et cela peut me guider au besoin. Aussi, mets toujours la date et non pas seulement le jour.

Tu m'as trop facilement supposé malade parce qu'il y avait retard dans les lettres. J'ai toujours été parfaitement bien, heureusement pour moi. J'ai mal aux reins aujourd'hui, mais je ne pense pas que cela ait rien de sérieux. Il fait si doux que je n'ai pas fait de feu depuis trois jours et j'ai eu un peu froid hier au soir, trouvant que ça ne valait pas la peine d'allumer mon poêle. Mais j'ai tenu tard au travail et j'étais un peu transi. Mais je n'ai aucune fièvre et je pense qu'après une raideur de deux ou trois jours, tout sera fini.

Le retard de ma lettre s'explique peut-être par l'arrivée tardive de l'*Austrian* à Portland. C'est un des mauvais marcheurs de la ligne. Le *Peruvian* l'a suivi de près et vous avez pu recevoir plusieurs lettres ensemble. Sois toujours sûre que si je devenais jamais trop malade pour écrire moi-même, chose bien improbable dans mon état de santé, je ne vous laisserais pas sans nouvelles.

J'avoue que j'ai quelquefois de durs moments à passer, loin comme je le suis de tout ce que j'aime. Je travaille beaucoup et cela supporte mon moral, mais un de tes baisers me ferait tant de bien. Je pense à ce que ta maman doit moralement souffrir et, à part mon travail, je n'ai guère d'autre pensée que la vôtre. Mais rien ne m'a jamais soulagé comme de te savoir si bien. Ces maladies sont quelquefois si longues, si pénibles, laissent tant de faiblesse. Tu as été bien heureuse et j'en bénis le ciel.

Puisque ta maman ne veut plus voir la bière, elle ferait peut-être bien de prendre, le soir, un peu de revalenta dans du lait. Cette farine est très soutenante et elle ne la trouverait pas mauvaise comme la bière. On la trouve ici excellente pour les personnes faibles ou les enfants, sinon continuellement, au moins une fois tous les jours, ou tous les deux jours, quand il leur faut autre chose que le lait de la mère. Mais puisque le tien est si riche, il n'aura pas de longtemps besoin d'autre chose. Tu peux en toute sûreté, au cas de mauvaises selles, donner à ton bébé un peu de poudre de Guérin. Il y en a plusieurs paquets à la maison. J'en connais la composition : c'est de la magnésie, rhubarbe, petite proportion de phosphate de chaux, pour aider à la formation des os, et une autre poudre, que j'ai oubliée, aussi en petite quantité dans le reste, avec proportion homéopathique de nitrate de bismuth. Parles-en au docteur, si tu veux; mais cette préparation de Guérin du Canada vient du Dr Guérin, de Paris, et a reçu l'approbation d'une commission de l'Académie de médecine. La magnésie est de quatre parties pour une de rhubarbe.

Il s'est passé des choses graves ici dernièrement. Le parti cléral a décidé de faire une grande manifestation politique à Malines, siège du primat de Belgique. Cette manifestation s'est faite dimanche dernier. Deux ou trois mille personnes s'y sont rendues. À midi, une procession s'est organisée à la station et a fait son entrée triomphale dans la ville. En passant devant la maison du bourgmestre, qui est libéral, on a crié : « À bas les libéraux, à bas les gueux » pendant assez longtemps. Un attrouplement de libéraux s'est fait et on a sifflé les cléricaux. Tout s'est borné là pour le moment. Chose étonnante, les élèves du séminaire étaient rangés en ligne sur la place de la cathédrale, et leurs maîtres leur faisaient crier : « À bas les libéraux ! »

À 3 h, il y avait banquet de 500 couverts au séminaire. Le fait est que la manifestation était organisée par le clergé. Les autres sont allés dîner en ville dans différents cafés. On paraît avoir bu force santés et être sorti très bien. Vers 5 h, une bande de catholiques, passablement excités, sont allés hurler des injures devant le café de la Concorde, rendez-vous libéral. Les libéraux ont encore sifflé et crié : « À bas les ivrognes. » Deux ou trois autres manifestations pareilles ont eu lieu devant des cafés libéraux. L'agression était stupide de la part de gens en très grande majorité étrangers à la ville. Voyant qu'on allait ainsi hurler partout; et il ne faut pas oublier que tous les étudiants catholiques des universités de Louvain et de Bruxelles, et quelques-uns de Gand, portaient tous des bâtons, preuve de leurs intentions pacifiques, et en menaçaient souvent les passants. Ils s'étaient évidemment dit : Nous sommes en nombre et ferons ce que nous voudrons.

Les libéraux se sont organisés et dirigés du côté de la station, mais divisés par groupes ayant tous un mot d'ordre. Les catholiques se rendirent à la station vers 7 h, pour reprendre le train. Un homme qui demeurait près de la station et qui voyait les manifestants passablement ivres, eut l'idée de fermer ses volets, prévoyant qu'on lancerait des pierres. Deux ou trois musiciens des bandes accompagnant la manifestation lui brisèrent presque la tête avec leurs trombones. Alors les libéraux formèrent les rangs et firent une charge générale sur les catholiques. Une mêlée terrible s'ensuivit, la police fut complètement impuissante, et en moins d'un quart d'heure, les cléricaux manifestants avaient été horriblement rossés; une quinzaine d'entre eux sérieusement blessés, et cinq ou six libéraux. L'agression des cléricaux ne fait pas doute, ils avaient in-

sulté le maire et plusieurs lieux de réunion libérale, sans qu'on leur répondît autrement que par des huées et des sifflets. Mais les feuilles cléricales jettent feu et flamme. Une interpellation au gouvernement a eu lieu à la Chambre, et celui-ci a promis une enquête. M. Masseije, député de Namur, et un M. de Kerchove, député de Malines, et parent du bourgmestre de Gand, ont fait le *writ* de l'affaire à leur façon, et tous deux ont oublié de mentionner les agressions dont les manifestants se sont rendus coupables. Le gouvernement a promis une enquête. M. Bara et M. Perme ont rétabli les faits, et demandé au gouvernement s'il entendait faire une enquête impartiale. Celui-ci a naturellement répondu oui, mais il vient d'ôter l'enquête des mains des magistrats de Malines, pour la remettre à un jeune homme, qu'il vient de nommer substitut, parce qu'il est catholique enragé. Il a aussi nommé un greffier ad hoc, aussi catholique enragé, et tous deux de Bruxelles. On s'attend à de sérieuses choses.

Mercredi [23 février]. Mon attaque de lombago a été courte mais passablement forte. Dimanche soir, je me remuais très difficilement. J'avais pris, le matin, une demi-bouteille, ma dernière, d'eau de Ballston Spa, et dans l'après-midi je me suis appliqué un emplâtre brun sur les reins. Pendant la nuit, je n'avais pas de position et n'ai presque pas dormi. Néanmoins, lundi matin, j'étais déjà beaucoup mieux et j'ai pu aller dîner à mon hôtel sans beaucoup de difficulté. Hier matin, j'étais beaucoup mieux encore, et aujourd'hui je n'ai plus que la raideur, mais sans douleur. Je pense que cet emplâtre m'a réellement fait du bien, et l'eau avait paré à l'inflammation. Il me paraît plus clair que jamais que la purgation est toujours un dérivatif à l'inflammation. Toujours que me voilà bien. Mais dans la nuit de dimanche, je craignais d'être arrêté longtemps.

Les journaux cléricaux font de nouveau feu et flammes. Et il y a de quoi. Deux jugements viennent d'être rendus contre eux dans des affaires de captation testamentaire, et les sommes ainsi rendues aux familles sont énormes. Si le jugement dans l'affaire Monseur est aussi rendu contre eux, ce qui est très probable, car l'interposition de personne est claire, ces trois affaires les auront dépouillés de plus de cinq millions rendus aux familles. Vous voyez qu'ils n'y vont pas à petits coups.

Les élections françaises ont eu un résultat superbe, parfaitement prévu, du reste. La majorité républicaine va dépasser 150. Les monarchistes

sont écrasés, les bonapartistes aussi. M. Buffet a enfin offert sa démission. Un homme de cœur l'aurait donnée plus tôt, mais il espérait faire échec au mouvement républicain. C'était non seulement méchant, c'était bête. Les Français ont montré, depuis trois ans surtout, une patience merveilleuse devant toutes les saletés administratives. Ils ont laissé la réaction s'user elle-même sous sa propre inertie, et elle a été encore plus bête qu'on n'osait le désirer. Mais je vous disais dans ma dernière que le clergé agissait sagement et ne se mêlait pas des élections. Il ne faut jamais croire à sa sagesse. Ce jour-là même, une trentaine de mandements échevelés sortaient dans les diocèses des arrogants du concile. On s'était concerté pour une démonstration d'ensemble, et cela au dernier moment et quand il ne restait plus de temps pour parer le coup. Tous ces saints hommes ont fait un dernier appel contre la république et n'en ont rendu la défaite que plus écrasante. Je l'aime mieux ainsi, car ils ne pourront plus même dire qu'ils la voyaient venir avec sympathie, ce dont plusieurs d'entre eux sont bien capables. À présent qu'ils se sont déclarés les ennemis de la république, celle-ci verra qu'il faut protéger le principe républicain par des lois appropriées, et surtout par l'organisation de l'enseignement. Quand tout le monde saura lire, le clergé ne sera pas plus dangereux en Europe qu'aux États-Unis. Mais tant que la masse sera ignorante, le danger sera toujours réel. Les monarchistes, ou les cléricaux, ou les bonapartistes, peut-être 150 sur 532 membres, n'ont été élus que dans les départements ignorants de la France.

Je n'avais pas de lettre hier. S'il n'y en a pas aujourd'hui, je n'enverrai celle-ci que vendredi. À moins de malheur, je dois en avoir une d'ici là.

Vendredi [25 février]. J'ai ta bonne lettre du 11 avec son contenu, deux bons de poste de 10 louis chacun. J'en remercie bien ton mari. Dans une lettre subséquente, j'ai demandé à peu près 150 dollars, mais j'espère que vous aurez compris que, recevant ceci, je puis aller loin, et que vous n'enverrez rien dans nouvelle demande. Je pense pouvoir dorénavant me suffire à moi-même, et envoyer quelque chose.

Ton mari craint la publication de mon ouvrage. Je l'ai commencé d'abord parce que je ne pouvais vivre à ne rien faire, et en second lieu parce que si, après tout, mes machines à gaz ne marchaient pas, il me fallait quelque autre chose pour vivre, et ne pas vous être à charge. Il serait trop absurde qu'après avoir étudié pendant 30 ans, je ne pusse pas

vivre de ma plume. Je puis facilement m'entendre, ici et à Paris, de manière à ce que cette publication ne puisse me nuire là-bas. Et si les affaires traînent encore, je ne puis trop tôt montrer quelque chose, ce qui facilitera les arrangements.

Je n'ai plus aucun doute sur le succès du gaz. J'ai une machine qui marche bien. Celle envoyée avait un défaut que nous avons mis un peu de temps à découvrir. L'axe faussé n'était pas le seul obstacle. Elle perdait de l'air et il a fallu ajouter une rondelle sur l'essieu pour empêcher cette fuite. Maintenant elle va bien.

Si vous avez pu m'envoyer une brosse avec mes hardes, j'en ferai quelque chose. Cela, j'en suis sûr. C'est entièrement nouveau ici; et une chose nouvelle, utile, y prend facilement.

N'oublie plus de toujours me dire, en femme d'affaires, la date de la dernière lettre reçue.

Puisque monsieur Bélique est si raisonnable, tu pourras continuer de pratiquer. Je me suis souvent dit : Si l'enfant est cruel, malade, il faudra bien qu'elle y renonce.

Je vois dans la chronique scientifique de l'Académie une observation importante. Un médecin français a fait de nombreuses observations sur la ligature du cordon ombilical chez les enfants nouveau-nés. Il en a soumis le résultat à l'Académie. Et il a trouvé qu'une ligature immédiate n'avait pas l'avantage de celle retardée de deux ou trois minutes. Il a constaté que pendant ces trois minutes, l'enfant gagnait de 80 à 90 grammes de sang, proportion d'une importance<sup>85</sup> considérable dans ce petit corps. Communique ceci au docteur. Il n'ignore pas la chose, mais il peut n'avoir pas eu connaissance du résultat exacte obtenu. Le Dr Budin<sup>86</sup>, après de nombreuses observations, en est venu à la conclusion qu'il ne faut lier le cordon qu'à peu près trois minutes après la cessation des battements. Il est évident qu'une plus ou moins grande proportion de sang chez un enfant peut déterminer de son état de santé ou de faiblesse. J'espère que le docteur ne s'imaginera pas que je veuille lui don-

---

<sup>85</sup> À partir d'ici, les deux dernières pages du manuscrit de cette lettre 136 ont été mêlées à celles de la lettre 135.

<sup>86</sup> Pierre-Constant Budin (1846-1907), obstétricien français. Thèse de doctorat en 1876 : « De la tête du fœtus au point de vue de l'obstétrique. » Sera plus tard responsable de l'obstétrique à l'hôpital de la Charité de Paris.

ner de leçons, je ne suis pas Gros-Jean à ce point. Mais c'est mon habitude, quand je vois une chose qui me paraît utile, de la communiquer.

Les lettres de ton mari étaient horriblement collées quand je les ai ouvertes. Cette encre à copier, dans une lettre fermée avant qu'elle n'ait pu durcir, et surtout sur papier mince, a une adhésion terrible. Malgré toutes précautions, il m'a fallu déchirer beaucoup.

Je suis si heureux de te savoir si bien que je me sens le moral tout remonté. Si seulement vous aviez l'hiver d'ici! J'ai dépensé pour 12 sous de feu depuis neuf jours. Ce mois-ci ne me coûtera pas cinq francs de feu. La température est superbe, mais il a plu passablement, et ces rivières-ci, par-dessus lesquelles il semble qu'on peut sauter, débordent vite, n'étant presque pas encaissées. Il gèle à peine une nuit sur cinq.

Je suis content de la nomination de Rainville<sup>87</sup>. C'est un honnête homme. Celle de Piché eût été un désastre. Je voudrais beaucoup avoir des nouvelles de Geoffrion. Qu'avait-il et est-il fini comme homme utile? Je n'ai jamais pu me rappeler qui était Mme Taillon. Je l'ai su et son nom m'est parti de l'idée.

Les élections françaises ont donné un coup sensible au pauvre vieux pape. Il comprend qu'elles donnent le coup de grâce au *Syllabus*. Je ne comprends pas comment la Curie romaine peut s'être fait tant d'illusions. Tous ces vieux madrés ne sont que de grands enfants. Le pauvre grand vicaire me disait un jour :

– Nous restons toujours enfants par un côté.

Et rien [ne] me montre la vérité de l'observation comme la conduite de la Curie. Jusqu'à la dernière minute, on s'est flatté que la France était monarchique. Elle l'a paru parce que des gouvernements sans principe y ont toujours comprimé l'idée républicaine. Sous les tribunaux d'exception du commencement de l'Empire, on a déporté tous les hommes actifs du parti républicain. Il a fallu en former d'autres, et cela a demandé 18 ans. Mais ce qui est remarquable, c'est la raison montrée partout. Les fous du radicalisme ont été battus partout. Ils n'ont pu faire entrer que treize membres. La Chambre va compter à peu près 380 ré-

---

<sup>87</sup> Henri-Félix Rainville (1839-1891), juge en 1876. « La *Gazette Officielle* du Canada contient la nomination de M. Henry Félix Rainville, comme juge puisné de la Cour Supérieure, en remplacement du Juge Beaudry, décédé. » *Le Journal des Trois-Rivières*, 10 février 1876, p. 2.



publicains modérés. Ce fait seul montre comment le régime impérial manipulait le suffrage universel. Tout le monde votait sous la menace de poursuites pour hostilité aux institutions. M. Gambetta montre qu'il comprend les graves responsabilités qui incombent maintenant au parti républicain, et il a dit dernièrement à Bordeaux : « Vous comprenez que les réformes voulues sont une affaire d'étude sérieuse et de temps. Pourrais-je les réaliser en deux ou trois ans, ce qui est impossible, je ne le voudrais pas. Ces choses doivent être mûries, et venir chacune en son lieu. Ce n'est que par l'opération d'une réforme que l'on juge de ce que doit être la suivante. »

Un grave scandale vient d'arriver à Courtrai, à 12 lieues d'ici. Un vicaire a enlevé une jeune fille de bonne famille; elle n'a que 16 ans, son père et sa mère sont des gens à l'aise mais sans éducation. La jeune fille semblait être irréprochable, et tenait les comptes et la bourse. 6 000 francs sont disparus en même temps, mais les parents ne croient pas que ce soit elle qui les ait pris. Ils supposent que le vicaire aura, dans une visite, surpris la clé du tiroir à l'argent pendant une sortie de la jeune fille, et ne lui aura pas dit qu'il l'avait pris. Elle a eu tant d'occasions de prendre de l'argent sans jamais y toucher, que les parents ne croient pas que, malgré sa culpabilité sur l'autre point, elle les ait volés. Je vois que ce clergé-ci ne vaut pas mieux que le clergé d'Italie ou d'Espagne. Chaque semaine en amène un devant les Cours pour attentat aux mœurs. Et quand un prêtre est condamné sur les preuves les plus claires, on le pose en martyr aux yeux de la population ignorante. Et ce qui est infâme, pour intimider les gens et les empêcher de se plaindre par la crainte du retentissement, les journaux cléricaux publient toujours les noms des victimes et traitent toujours ces pauvres enfants de menteuses et de parjures. Un témoin a dit dernièrement que dans une réunion de dames et de prêtre, on lui a offert de l'argent pour dire qu'elle connaissait une des enfants comme menteuse. Une Sœur qui était témoin aussi, et à laquelle on avait évidemment fait la leçon, traitant une enfant de menteuse. Et on l'a forcée de convenir qu'elle ne lui avait jamais donné de mauvaises notes, ni surprise à mentir. Je vous embrasse avec transport.

D.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 137

Gand, 1<sup>er</sup> mars 1876

Chère bonne enfant,

Dix mois et demi que je t'ai embrassée, moi dont le plus grand bonheur était de t'embrasser dix fois par jour. Le temps me pèse quelquefois beaucoup; et j'ai beau travailler à peu près sans relâche, il faut bien qu'il vienne de temps à autre quelques moments où mon isolement semble s'attaquer plus fortement à mon courage. Je n'en manque pas, mais je donnerais une bonne part de vie pour vous voir un peu. J'ai vu bien des folies et bien des fautes pendant le carnaval, qui est fini cette nuit, et toute cette joie bruyante me faisait mal. Je savais que l'on était bien fou à Rome, mais je ne pensais pas qu'on le fût autant ici.

Dimanche, lundi, et hier, toute la population était dans les rues. Les mascarades se succédaient sans interruption avec des chants et des cris sans nombre et sans fin. Pendant ces trois jours, personne ne travaille, les manufactures sont fermées, et on court toute la nuit comme toute la journée en chantant à tue-tête. Toutes les familles ayant voiture sortent avec les enfants en masque ou en costume. Toutes les voitures publiques sont retenues pour le même objet. La procession des voitures est ininterrompue pendant toute l'après-dînée. Mais on va au pas, car la rue regorge de monde. Et, pour comble de malheur, il a plu presque sans interruption tout le temps. La boue était affreuse, les gens crottés jusqu'à l'échine, costumes blancs ou noirs tout mouchetés de haut en bas; plusieurs trempés comme des soupes, mais ne rentrant pas pour si peu. Pendant les trois jours, le défilé commençait vers une heure et durait sans interruption jusqu'à six. Sur le marché du vendredi, foule énorme, baraques de toute espèce pour la vente de colifichets, tourniquets énormes contenant jusqu'à 100 personnes tournant à grande vitesse et chantant ou hurlant chacun sa chanson. Le vacarme était indescriptible. Mais point de jolis costumes, et surtout point de jolies femmes dans les rues. La population de Gand n'a pas été douée par une fée. Je rencontrais quelquefois à Bruxelles une jolie femme; ici point. Anvers valait

beaucoup mieux. Pour tout voir, je suis allé au bal masqué du théâtre. Les loges coûtaient 10 et 6 francs, l'entrée sur le plancher de danse, seulement 3 francs et sans obligation de porter masque ou costume. J'ai été désappointé. Peu de costumes jolis, pas un distingué; et sous tous ces masques, on sentait des figures laides. La plupart des femmes portaient pour costume une longue robe noire en batiste luisante, attachée à la ceinture, deux ou trois débardeurs, très mal faits. Les loges étaient pleines de femmes masquées aussi. La seule figure qui m'ait indemnisé de mes trois francs est Mme Moreau, la cantatrice, celle qui ressemble à Mme Worsley – le nom m'est revenu à l'instant, sans que je le cherche. Je suis allé au théâtre à 11½ h et en suis sorti à 1½, assez mécontent de ce que j'avais vu. Mais les Gantois étaient si fiers de leur bal que je leur ai dit qu'il m'avait paru très beau. Et ils parlent de leurs jolies femmes comme s'ils en avaient. La foule était énorme et la chaleur, terrible. Tout le monde, sauf les costumes, était en feu. Moi de même, n'ayant pas autre chose.

La population belge ne me revient guère. Celle de Gand boit terriblement. Il y a plus de gens ivres ici qu'à Bruxelles, avec 300 000 âmes de moins. Ce qui s'est bu, hier soir, au théâtre, est inimaginable et aurait fait flotter une chaloupe. Une glace pour dix verres de bière. Les femmes buvaient leur bière comme les hommes. En sortant, j'ai voulu prendre une tasse de café et suis entré dans un café. Mais il regorgeait de buveurs de bière. On n'avait pas de café chaud. J'ai donc continué mon chemin sous l'air indigné de ceux qui me voyaient dédaigner la bière, qui est abominable, sure comme nos bières passées.

Je comprends bien que les gens ne boivent pas beaucoup d'eau, car la leur est bien mauvaise. Mais y étant habitués, ils ne la trouvent pas si mauvaise que nous. Mais leur mauvais côté est cette vanité bête qui leur fait regarder comme une femme celui qui ne boit pas quatre ou cinq *tumblers* en une séance d'un quart d'heure. De même pour le vin. Celui qui ne boit sa bouteille au dîner n'est pas un homme. Moi qui mets toujours deux jours à boire ma demi-bouteille, et quelques fois trois, je suis une pratique détestable.

La grande affaire de Malines n'a pas tourné au profit des cléricaux. Ils en sortent aussi meurtris moralement qu'ils l'ont été pendant la bagarre. Il est prouvé qu'ils ont été les agresseurs et même qu'ils se battaient entre eux quand les libéraux leur tapaient dessus. Cela se comprend, ils

avaient énormément bu et les autres se reconnaissaient. Et pour comble de malheur, les catholiques d'une petite ville près de Namur ont aussi voulu avoir leur manifestation, et à la fin du dîner, à propos d'un mot de trop par un des dînants, il y a eu une bataille terrible, la table a été renversée, on s'est jeté verres, plats, carafes et chaises à la tête, les vitres ont volé en éclats et les manifestants en ont été pour 7 ou 800 francs de dommages, en sus du dîner, et 14 ou 15 ont été conduits en prison au lieu de retourner chez eux. Il y a eu plusieurs blessures très graves causées par les verres qui se brisaient sur les figures. Là il n'y avait pas la queue d'un libéral, et c'étaient les saints qui se peignaient. L'affaire de Malines a naturellement reçu une forte couleur de celle-ci, et le rire est universel. Le clergé, naturellement, est au désespoir d'une pareille bagarre dont pas un journal catholique n'a parlé. Dans un an, ils la nieront carrément.

Un affreux malheur est arrivé à Bruxelles il y a quelques jours. En l'absence des parents, cinq enfants ont été laissés seuls par la bonne, et quand elle est revenue, la chambre était en feu et tous les enfants brûlés.

Vendredi [3 mars]. Je n'ai point eu de lettre cette semaine, ce qui me fait supposer qu'il en vient une par New York.

J'ai lu, pendant le dîner, qui est très long le vendredi à cause de l'affluence que cause le marché et la bourse aux grains, trois mandements d'évêque, dans *Le Bien public*. Celui de l'archevêque de Malines est aussi filandreux qu'insignifiant; celui de l'évêque de Namur, Mgr Gravez, l'écervelé de l'épiscopat belge, est très bien fait et montre du talent; celui de l'évêque de Gand, Mgr Bracq, n'est ni bien ni mal, mais il te regarde maintenant que tu es mère. Seulement son conseil ne te conviendra peut-être qu'à demi. Mgr Bracq a parlé surtout de la manière d'élever les enfants et a dit bien des bonnes choses, mais il est belge et a peut-être subi le sort commun des enfants belges, être battu à tout propos. Et il n'a pas l'air de désirer beaucoup que la coutume se passe. Il rappelle donc aux parents que pour bien élever les enfants il faut non seulement les reprendre mais les corriger, et que le Saint Esprit nous apprend que celui qui ne fouette pas son enfant ne l'aime pas. Je serais curieux de voir la mine que fait le Saint Esprit quand on lui prête de ces conseils. Je me suis donc dit : Voilà un excellent conseil dont ma bonne Caroline profite-

ra peut-être quand il sera temps, et je vais le lui envoyer. Mais tu as le temps de réfléchir sur l'application, car l'évêque a le soin de dire qu'il faut attendre l'âge de raison, et il a le bon sens de dire aux mères qui battent leurs petits enfants parce qu'ils crient, qu'elles pèchent mortellement.

Ce mandement montre exactement les mœurs belges. On bat beaucoup les enfants. Les pères sont d'un absolutisme et d'une raideur, souvent d'une brutalité sans nom. La femme chez qui je suis, qui a des garçons assez difficiles, mais qui ne les touche jamais, passe pour ne pas bien les élever. Ils le sont pourtant et sont remarquablement polis pour des enfants.

L'évêque Bracq est énormément riche de patrimoine et est généralement aimé. Il donne beaucoup, mais fonde aussi beaucoup de couvents. Il a un frère aussi riche que lui mais qui a des manies d'avarice singulières. Il ne refuse rien à sa famille, et ses trois filles achètent ce qu'elles veulent, et le bonhomme paie sans compter. Mais il fait crever de faim ses domestiques et ses chevaux. En octobre dernier, une fille qui sortait de cette maison-ci allait s'engager là. Elle se recommande de Mme de Bliqy. Le bonhomme arrive un matin et demande si elle est honnête.

– Parfaitement, dit madame. Ne craignez rien là-dessus.

– Et, ajouta le bonhomme, mange-t-elle beaucoup ?

– Oui, mais elle travaille beaucoup aussi.

– Ah, si elle mange beaucoup, reprit le bonhomme, et il repartit tout pensif. Il la prit néanmoins, mais au bout du mois, elle le planta là, disant qu'elle avait diminué de cinq livres.

Le bonapartisme est bien à terre en France et l'administration du pays va enfin rentrer dans des conditions normales. On n'a pas d'idée de l'arbitraire et de l'arrogance des principaux employés, des préfets surtout, qui sont des espèces de petits rois dans les départements et qui regardent les administrés comme leur troupeau. Quelques-uns ont adressé des circulaires aux maires des communes qui sont de véritables chefs-d'œuvre de hauteur et de bêtise. Dix de ces gueux-là ont déjà suivi M. Buffet dans sa retraite pour s'éviter une destitution méritée.

M. Gambetta vient de prononcer un autre discours à Lyon, qui est tout ce que l'on pouvait demander de sage et de pratique. Le président voudrait encore faire un ministère de transition et d'atermoisement, et surtout exclure les républicains. Voyez si ces monarchistes sont bêtes ! Il ne

faut pas de républicains dans un ministère chargé de gouverner une république. Les hommes sages lui ont dit qu'avec l'affirmation de la forme républicaine que la France venait de donner, il fallait renoncer à tous les anciens jeux de bascule, et que le provisoire était maintenant bien fini. Mais le bon homme n'a pas plus de tête qu'une poule et ne comprend pas que les républicains, en énorme majorité comme ils sont à la Chambre, insistent à ce que les ministres soient républicains. Mais la Chambre est trop forte pour ne pas imposer sa volonté, et à l'heure qu'il est, un coup d'État est hors de question.

Il fait toujours un temps merveilleusement doux, mais il pleut beaucoup et les rivières sont très grosses.

Je voudrais bien savoir si vous avez jugé à propos de vous occuper de mon bon capitaine James. Ton mari en a-t-il parlé à M. Jetté ?

Je vous embrasse du fond du cœur.

D.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 138

Gand, 8 mars 1876

Ma chère Caroline,

J'ai tes deux chères longues lettres du 14 et du 18 février. Elles ont été bien longtemps en route. Elles ont été 17 jours en mer. Deux ou trois *steamers* ont été presque désemparés et sont arrivés à Liverpool en pitoyable état.

Je vois que ton médecin s'est montré habile comme toujours dans ta maladie. Le fait est que j'étais beaucoup plus tranquille à cause de lui que je ne l'eusse été avec tout autre. Lui sait toujours exactement pourquoi il fait une chose. Et le temps où il t'a donné cette potion le montre parfaitement.

Puisque ton enfant est né coiffé, c'est peut-être qu'il sera gouverneur ou pape. Nous verrons à cela plus tard. Tu ne me l'avais pas encore dit. Le

docteur a raison. Une femme ne doit pas sortir avant 30 jours, en hiver. Elle peut être parfaitement bien et néanmoins être très exposée à prendre un refroidissement qui, après le rétablissement, porte au sein, la partie la plus sensible puisqu'elle est en fonction, et cause des complications très graves.

Les bêtises du carnaval ont recommencé dimanche pour la dernière fois. Il faisait très beau et les costumes ont été passables. La procession des voitures a recommencé comme de plus belle. L'affluence était énorme. De ma fenêtre, des deux côtés, je voyais une mer de tête. La rue était littéralement pleine et les voitures ne pouvaient avancer. Il y a eu bal masqué au théâtre, mais je n'y suis naturellement pas retourné. J'en avais assez d'un. Mais ce qui a été moins remarquable, ç'a été les promeneurs nocturnes. Ils n'ont fait que hurler ou jouer de la trompette ou du cornet toute la nuit. Ils m'ont réveillé à 2 h et je n'ai pu dormir qu'après 5 h, quand les différents bals ont été fermés. J'ai travaillé à ma table, ne pouvant pas dormir de 3 h à 5.

Le temps reste superbe. Aujourd'hui, il fait un vent tiède du mois d'avril à Montréal, et il n'a pas gelé la nuit depuis près d'un mois. S'il vient quatre à cinq gelées d'ici à avril, les gens vont trouver cela très dur; gelées blanches et non à glace.

Je pense que Huntington a bien fait de parler un peu. La politique qui a été suivie par le parti libéral était suicide. C'est ici que l'on comprend la nécessité d'être sur la brèche à chaque minute.

J'ai lu, depuis ma dernière lettre, un mandement de l'évêque de Liège qui, au contraire des autres, a fait de la politique enragée. Le voilà rendu à dire aux catholiques qu'ils ne doivent plus fréquenter les libéraux, ni leur faire des visites ni en recevoir; qu'ils doivent briser avec ceux qui envoient leurs enfants aux écoles de l'État, qui font partie de la ligue de l'enseignement ou des sociétés libérales. Ainsi, les catholiques vont dorénavant faire bande à part, former des espèces de béguinages laïcs, séquestrés du reste de la société. Les familles où il y a des libéraux et des catholiques devront se scinder en deux et les inimitiés surgiront. La charité chrétienne de ces gens-là consiste à semer l'inimitié et le fanatisme partout.

Je vois que l'archevêque de Toronto a écrit une lettre sensée à Mackenzie<sup>88</sup>. Mais ses collègues du Bas-Canada écriraient le contraire.

Le clergé de France a été atterré du résultat des élections. J'ai lu les lamentations les plus comiques. Veuillot semble parfois être devenu fou. Il se bat les flancs pour dire du nouveau, pour montrer des dangers et ne montre que son hypocrisie. Après huit jours de désarroi et de lamentations, le cardinal archevêque de Paris a fait un discours où il a dit que l'Église acceptait les républiques. Oui, à peu près comme on accepte la grippe. Il a parlé d'une république chrétienne, après avoir dit dix fois depuis deux ans que la république était le déchaînement de l'impiété et la souveraineté du crime. Le pape a été consterné du résultat, car on lui avait fait prendre au sérieux les petites conquêtes que le clergé avait faites au moyen de la dernière assemblée composée d'éléments royalistes en majorité.

Aujourd'hui il faut que l'instruction publique soit sécularisée. On ne peut laisser le clergé battre en brèche les institutions libres au moyen des écoles. Un professeur vient de dire à l'université de Louvain que l'on tolérerait, ou plutôt subissait, la constitution mais que dès que l'on serait assez fort il faudrait renverser le dernier vestige des institutions sans Dieu. Voilà mes bêtes. Ils déclarent la guerre à tout ce qui existe, veulent tout renverser, et traitent les autres de révolutionnaires.

J'ai fait traduire les lettres du Père Theiner que j'avais reçues de Cologne en allemand. Elles contiennent des choses terribles. Il est mort l'année dernière, très subitement. Les lettres qui ont été publiées étaient adressées par lui à son intime ami le Dr Friedrich, de Munich, un des savants de l'Allemagne et le théologien, au concile, du cardinal de Hohenlohe. On l'a envoyé de Rome trois mois après l'ouverture du concile parce qu'on le soupçonnait d'être l'auteur des lettres écrites sous le pseudonyme Quirinus. Les lettres du Père Theiner étant absolument intimes, il y disait tout ce qu'il pensait des hommes et des choses. Il émet sur les Jésuites des opinions pires que tout ce que j'ai jamais lu, et cela dès 1864, l'année du *Syllabus*. Il montre Pie IX comme un mannequin dans leurs mains. Il cite des opinions de quelques évêques du dernier siècle qui sont aussi adverses que les siennes; et aussi celles de plusieurs évêques du

---

<sup>88</sup> Alexander Mackenzie (1822-1892), 2<sup>e</sup> premier ministre du Canada. Libéral. En poste de novembre 1873 à octobre 1878.



dernier concile, mais il ne les nomme pas. Cela sera fait plus tard. Il informe Friedrichs qu'il a mis tous ses papiers en sûreté en Allemagne, à l'abri des griffes des vautours jésuites. Il lui envoie plusieurs ouvrages disparus de la circulation parce que les Jésuites en ont fait racheter tous les exemplaires chez les libraires qui les vendaient, et lui recommande d'en faire la base d'un ouvrage qui, dit-il, devra les écraser. Tu vois qu'il n'y va pas de main morte. Le fait est que le dernier ouvrage de Huber<sup>89</sup> les a déjà pas mal écharpés.

Vendredi 10 [mars]. J'ai lu hier, dans la chronique italienne de la bibliothèque universelle, une revue de Genève, une jolie petite anecdote. Le chroniqueur voyage en Italie. Il était à Naples en janvier. Un jour, il passe devant une église où un prêtre faisait un sermon à la foule des marches de l'église. Il tenait une petite image encadrée d'une main, montrant Jésus-Christ en croix et, comme il était un peu tard, il s'était fait donner un cierge allumé pour éclairer son tableau, et il l'approchait très près, surtout pour ceux qui voyaient d'un peu loin. Dans la chaleur de l'improvisation, il disait à ses auditeurs :

– C'est vous qui êtes cause qu'il est venu sur la terre, c'est vous qui l'avez mené devant Hérode, c'est vous qui l'avez attaché à un poteau, c'est vous qui l'avez flagellé, c'est vous qui l'avez attaché à la croix, c'est vous qui l'avez fait mourir!

Et à chaque reproche, il approchait le cierge de l'image. Entendant tous ces reproches, un des auditeurs lui dit tout à coup, avec l'accent de la colère :

– Là! Mets-y donc le feu, et puis dis que c'est nous!

Je vois que le président de la France est encore à chercher à finasser pour ne pas prendre un ministère franchement républicain. Il veut conserver MM. Wallon, de Ciskey, de Montaigne, Caillaux, tous monarchistes, et qui continueraient d'administrer leurs départements respectifs dans un sens hostile à la république. Ce vieil imbécile est encore partisan

---

<sup>89</sup> Johannes Huber (1820-1879), auteur de plusieurs ouvrages dont : *Der Jesuiten-Orden nach seiner Verfassung and Doctrin, Wirksamkeit und Geschichte characterisirt*, Berlin, C. Habel, 1873, 564 p. BNF. « L'ordre des Jésuites se caractérise par sa constitution et sa doctrine, son efficacité et son histoire. »

du système impérial. Il a cherché à persuader M. Casimir Périer de faire partie d'un ministère avec ces gens-là. Celui-ci lui a répondu qu'il n'entrerait dans aucune combinaison qui ne serait pas l'acceptation du dernier verdict électoral. Le maréchal prétend pouvoir fort bien gouverner une république avec des monarchistes.

– Mais, lui dit M. Périer, il faut que les Chambres aient confiance dans votre ministère. Des Chambres républicaines n'accepteront pas des monarchistes qui ont fait tout ce qu'ils ont pu pour empêcher la république de se consolider.

Le bonhomme ne comprend pas cela. Il s' imagine qu'un pays se gouverne à la militaire, et que quand le général président a parlé, il faut en passer par là. Il n'y a donc pas encore de ministère. Les républicains des deux Chambres ne veulent plus de ces ministères hybrides dans lesquels l'idée libérale était toujours sacrifiée au clergé qui tenait toujours les fils. Enfin, les républicains ne veulent plus être gouvernés par leurs ennemis, et ils ont raison. Il faut que le gouvernement et les majorités soient homogènes. Mais ni la noblesse ni le clergé ne veulent admettre qu'ils n'aient pas le droit de gouverner. C'est à eux que le bon Dieu a donné cette fonction sur la terre, et tout ce qui va à l'encontre de cette idée est révolutionnaire.

Les élections supplémentaires de dimanche dernier ont encore donné une forte majorité républicaine. La Chambre des députés est donc composée de 360 républicains, 70 bonapartistes, 76 légitimistes ou orléanistes, et 26 conservateurs constitutionnels, c'est-à-dire qui ont promis de se rallier franchement et loyalement à la république. Ne tiendraient-ils pas leur parole, ce qui ne pourrait être le cas que pour quelques-uns, on a encore 360 républicains contre 172 de toutes nuances, c'est-à-dire une majorité, pour le maintien de la république, de 188. La république de 1848 n'était regardée que comme une surprise, un coup de main, n'ayant aucune racine légale. Celle-ci, originant du vote national, personne ne [peut] plus, avec couleur de bon sens, prétendre qu'elle n'est pas régulière et légitime. Les monarchistes le sentent bien et pleurent à s'arracher les chevaux. Je lisais, à dîner, un article de Veuillot, qui devient insensé et maniaque. Je l'aime mieux comme cela que raisonnable.

Le parti républicain vient de faire publier en vingt lignes, dans son principal organe, *La République française*, ce qu'il désire et entend exiger.

1<sup>o</sup> Un ministère franchement républicain; aucune demande pour la fac-

tion principale de la gauche quant à l'entrée au ministère; elle est prête à soutenir un ministère républicain centre gauche, c'est-à-dire composé des hommes les plus modérés, mais elle veut la révision de la législation dans un temps raisonnable et dans le sens républicain. On n'a jamais montré plus de désintéressement et de bon sens pratique. On reprochait à Gambetta et aux autres de n'agir que pour se caser, et ils sont les premiers à dire : Consolidez la république, c'est le principal, nous ne demandons rien pour nous, et vous aiderons de toutes nos forces.

Voilà les gens que le clergé appelle les souverains du crime. On va maintenant lui rogner les ongles et il ne l'aura pas volé.

J'étais fortement inquiet depuis plusieurs jours, mais tout est arrangé. Quand j'ai reçu les bons de poste, je suis allé au bureau pour les faire transmettre à Londres. On m'a dit que cela ne pouvait se faire que par le bureau principal à Bruxelles. Comme il fallait que j'y aille moi-même, je me suis décidé de les envoyer directement à Londres. Néanmoins, pour plus grande précaution, je n'en envoyai qu'un, en cas d'accident. Je les avais reçus le 25, et j'avais envoyé celui-là le même jour. Ne voyant rien venir encore samedi dernier, et connaissant l'exactitude de la poste anglaise, je craignis qu'ils n'eussent pas reçu la lettre. J'écrivis donc de nouveau. Point de réponse. Je me dis alors : Je suis évidemment volé, et j'ai bien fait d'en garder un. Mais au moment où j'allais signer ma lettre au bas de la page précédente, un facteur est venu me dire que l'on avait besoin de moi au bureau. J'y suis allé et on avait enfin mon ordre sur la poste belge, qui avait été huit jours à Bruxelles, le commis m'ayant écrit que cet ordre avait été glissé sous un papier et qu'on avait bouleversé cinquante casiers pour le retrouver. On dirait que c'est toujours à moi qu'il arrive quelque chose. J'ai envoyé le second et j'espère que tout ira bien.

Le temps est toujours beau. Il a gelé cette nuit, et cela fait dire qu'il fait froid. Mais avant-hier la pluie a été si abondante que les petites rivières se fâchent. Petites ou grandes, il faut toujours bien endurer leur eau.

Je n'avais pas encore de lettre aujourd'hui, ce qui indique probablement un long passage. Au reste, voilà trois nuits de suite qu'il fait de très gros vents et il y a eu plusieurs naufrages sur la Manche. On ne fait jamais d'attention à cela, mais le compte rendu des naufrages pour l'année est réellement terrible : près de 800 navires à voiles perdus corps et

biens, et 75 *steamers*, c'est-à-dire plus de 3 000 hommes perdus avec eux!

Adieu, chère enfant. J'embrasse ta maman de tout mon cœur et toi aussi. Mes plus vives amitiés à ton mari et à G.

D.

J'ai reçu une lettre de Dion. Je vois qu'il n'a pas été oisif, et il n'est pas impossible, d'après les détails qu'il me donne, qu'il réussisse son acier. Que G. me fasse l'amitié de lui adresser sous enveloppe la lettre ci-incluse.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 139

Gand, 15 mars 1876

Ma chère Caroline,

J'ai eu ta bonne lettre du 25 février avant-hier. Bien heureux de te savoir bien, et regrettant que M. bébé ait de petites impatiences, mais il a droit d'en avoir encore longtemps.



Caroline Dessaulles-Béique

La maladie si forte de ma pauvre bonne sœur me cause bien du chagrin. Son bazar peut la consoler un peu, mais ces maladies si graves indiquent une tendance de la constitution qu'il faut combattre énergiquement. D'un autre côté, c'est peut-être seulement le mauvais air du bazar qui la lui a causée. À sa place, je me laverais la figure pendant quelque temps avant un bazar, avec un peu d'esprit de camphre dans de l'eau, ou même se frotter sur la figure le soir avec de l'esprit de camphre, ou de la pommade camphrée. Cela préserverait la peau, et je prendrais aussi un peu d'esprit de camphre à l'intérieur. Le camphre est une espèce de préservatif universel dont on n'use pas assez.

Nous avons eu, dimanche dernier, un des plus forts ouragans que j'aie jamais vus. Les dégâts ont été considérables dans tout le nord de la France et dans toute la Belgique. Cloches renversées, toitures emportées, arbres brisés ou déracinés, les ardoises et les tuiles volant en l'air et blessant les passants.

Lundi, je suis allé à l'exposition des fleurs au Casino. Elle est très belle. J'y ai vu des azalées de l'Inde, d'une merveilleuse beauté. Des arbustes qu'on ne pourrait embrasser avec les deux bras, qui semblaient ne former qu'une seule rose blanche ou de diverses couleurs. Les fleurs ne laissent pas de vide et forment une boule parfaite et d'une splendeur rare. Il y avait aussi de superbes rhododendrons, des camélias couverts de fleurs, quelques-uns, blancs, étaient presque aussi grands qu'une soucoupe de tasse à café. Les pétales extérieurs couvraient presque tout [le] fond de la main. Il y avait encore des fougères arborescentes dont les feuilles avaient une délicatesse infinie.

L'affluence était considérable. Quatre ou cinq femmes n'étaient pas mal, mais le sexe belge n'a jamais été doué par une fée bienfaisante sous le rapport de la beauté, et surtout du teint.

Tu m'annonces la malle, mais sans me dire si elle vient par la voie que j'ai indiquée. La prochaine me le dira sans doute. Tu envoies toujours tes lettres par N.Y. Puisque tu m'écris directement, autant vaudrait les envoyer par Portland, surtout quand tu écris le vendredi, car elles gagneraient trois jours. Quand tu écris le dimanche, c'est différent, il faut alors prendre la voie de N.Y.

Il faut terminer, il se fait tard. J'embrasse ta maman et le bébé, et toi-même, avec toute l'affection de mon cœur. Mes plus affectueux sentiments à tous.

D.



À Zéphirine Thompson

BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 140

Gand, 24 mars 1876 (vendredi)

Ma bonne chère femme,

Le temps pas[se] bien lentement pour mon moral et bien vite pour mes affaires. Je ne suis pas aussi avancé que je l'espérais, car les ouvriers me retardent terriblement. Il est vrai que leurs prix sont ridiculement bas, et le modèle que j'aurai la semaine prochaine pour une trentaine de francs m'eût coûté une vingtaine de piastres à Montréal. Mais la caractéristique des gens d'ici est de ne pas connaître le prix du temps. Ils se remuent lentement, font tout lentement, mais d'un fini parfait pour les moindres choses. Mais ils vous promettent une chose pour un jour, sans faute, et quand vous y allez ils ne l'ont pas même commencée. Voilà huit jours que l'on me traîne à la fabrique de caoutchouc pour trois petits soufflets qui peuvent se faire en trois heures. Ils ont une collection de prétextes tout prêts. On ne vous donne jamais la même raison mais il y en [a] toujours une. Je vois qu'ils n'ont pas non plus de procédés expéditifs de fabrication. Tout se fait à la main, même les choses qui, depuis longtemps, se font chez nous à la machine.

J'espère néanmoins que mon modèle sera complété la semaine prochaine et que nous pourrons enfin nous mettre sérieusement à l'ouvrage.

J'avais retardé à aujourd'hui pour écrire, espérant avoir une lettre, mais les passages ont dû être exceptionnellement longs par les terribles tempêtes qui ont lieu partout. Les dégâts ont été épouvantables. Près du huitième de la longueur totale des lignes télégraphiques belges a été renversé. Dans la forêt de Compiègne, en France, à mi-distance entre Paris et la Belgique, au-delà de 30 000 arbres ont été renversés. On en a fait au-delà de 75 000 cordes de bois, donc il y en avait beaucoup de gros. On compte plus de 200 clochers renversés dans le nord de la France. Les naufrages dans la Manche ont été nombreux; et plusieurs

grands *steamers* en destination de Londres ont dû aller se mettre à l'abri derrière l'île de Wight. Il n'a pas fait très froid, ne gelant presque jamais la nuit, mais le vent était toujours si fort et si humide qu'il était désagréable de sortir.

Les contestations d'élections devant les Chambres françaises montrent des efforts terribles de la part du clergé dans la Bretagne et la Vendée surtout, et dans le sud. Le clergé paraît avoir été divisé entre légitimistes et bonapartistes. Dans l'arrondissement de Pontivy, où se présentait l'abbé Cadoret contre un légitimiste forcené, l'abbé étant de son côté tout aussi forcené bonapartiste, la lutte a été enragée entre prêtres qui se traitaient mutuellement d'impies et de coquins, et qui même en sont venus aux coups en pleine rue. On a fait venir des évêques devant les comités et les faits les plus comiques se sont produits. L'abbé Cadoret a été battu, mais dévoile des trames d'évêques odieuses. Cet abbé Cadoret n'est certes pas le loup comme bon prêtre, car ses fredaines électorales sont de plus d'un genre, mais ses adversaires prêtres ne valaient pas mieux. Les affaires de femmes se sont mêlées aux affaires d'élection, et le scandale est grand. Si les évêques se tenaient tranquilles, au lieu de vouloir contrôler la politique, ils ne montreraient pas d'une manière aussi grave l'envers de la soutane.

Le grand vicaire de l'évêque Dupanloup vient, de son côté, d'écrire une brochure furibonde contre lui. Il a rassemblé tout ce que l'évêque a écrit, quand il n'était que prêtre et chanoine, dans le sens libéral-catholique, et en a fait un tout assez intéressant. Mais le coup ne vient pas de lui et part évidemment de Rome. Il est très vrai que l'évêque a beaucoup intrigué, depuis trois ou quatre ans, pour être nommé cardinal. Son voyage à Rome, depuis qu'il a été élu sénateur à vie par l'Assemblée défunte, et se trouver le seul évêque dans les deux Chambres, n'avait pas d'autre but. Il montrait l'importance de le faire cardinal pour lui donner plus de force dans le sénat. Comme toujours avec les vieux fourbes qui trônent à Rome, on lui a donné les meilleures assurances, mais on a employé son grand vicaire pour montrer qu'il a été un libéral de l'école de Montalembert, école bien impie comme tu vois, et ce fait seul met fin à toutes ses espérances. Voilà ce qu'il a gagné à écrire en faveur du pouvoir temporel : on lui donne le coup de pied. Mais ce fait montre aussi quel cas on fait à Rome des évêques. Employer un grand vicaire pour attaquer publiquement son évêque, cela n'a pas de

nom, et les saletés qui se sont vues pendant le concile se renouvellent. On faisait aussi attaquer, dans ce temps-là, les évêques d'Orléans, de Marseille, de Grenoble, de Paris, de Cahors, par leurs clergés, et Veuillot donnait le ton. Tout le système est bien plus pourri qu'on ne pense, et nous ne pouvons aller loin sans qu'il surgisse quelque chose de grave. Plus de 100 prêtres français, maltraités parce qu'ils ne voulaient pas prêcher l'infailibilité, n'y croyant pas eux-mêmes, ont laissé le catholicisme depuis quatre ans; une vingtaine en Suisse, dont un la semaine dernière, sous des circonstances d'une tyrannie révoltante; et un bien plus grand nombre en Allemagne. Et tout cela est le résultat de l'influence que les Jésuites ont exercée sur l'esprit du pape qu'ils mènent et ramènent exactement comme un enfant.

Je vous embrasse du fond de mon cœur, et embrasse le bébé pour son grand papa. Je vous aime bien.

D.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 141

Gand, 31 mars 1876

Ma chère enfant,

Je ne reçois qu'aujourd'hui ta lettre du 10, exactement 21 jours. Je crois que tu ferais mieux, comme je l'ai suggéré, écrire par Portland. Puisque la lettre passe par la poste dans les deux cas, la chose est indifférente. Pour moi, je continuerai par les États-Unis, comme auparavant.

Je suis bien affecté du terrible accident arrivé à ta pauvre maman. Elle aurait bien pu y rester, avec les énormes glaçons qui se forment. Ç'eût été un coup bien cruel pour nous deux. Puisqu'elle a été frappée par la gauche, c'est qu'elle a cru avoir le temps de rentrer en entendant le bruit. Quel malheur qu'elle n'ait pas songé à se jeter du côté du hangar! Enfin, quand l'accident vient, on a bien rarement le temps de penser. Mais un pareil écrasement a dû ébranler beaucoup son système nerveux. Je me félicite avec toi du fond du cœur qu'il n'ait pas été pire. Je vois qu'elle



était entre bonnes mains avec sa bonne sœur. Il y avait déjà quatre jours que l'accident était arrivé quand tu écrivais, mais elle était descendue la veille, et cela montre que tout était bien. Puisque l'hiver tire à sa fin, j'espère qu'il n'y aura plus de risque.

Ici, l'hiver paraît fini. Il fait chaud depuis trois jours et toutes les fenêtres sont ouvertes. Les deux miennes le sont en ce moment, et il me vient un air tiède dans la figure. Je vois que la malle ne m'arrivera guère avant le 8 ou 10 avril, car les *steamers* de la *Red Star Line* ne partent que tous les 12 jours, et non toutes les semaines.

J'achève mon ouvrage, mais je travaille plus lentement ici que là-bas, car je n'ai pas tout sous la main comme sur mon bon vieux bureau. Ici, il me faut souvent sortir pour aller chercher un renseignement ou fixer une date à la bibliothèque. Et puis cette bibliothèque-ci, quoique considérable, est plus riche en ouvrages anciens qu'en œuvres modernes. J'y ai demandé quelques livres dont je ne conçois pas l'absence dans un établissement pareil. Le bibliothécaire me paraît plus occupé à manger son salaire qu'à suivre le courant littéraire du jour. J'y ai néanmoins trouvé grand nombre d'ouvrages précieux qui m'ont servi, mais les ouvrages qui leur manquent sont précisément ceux qui facilitent les recherches dans les auteurs du quatorzième au dix-huitième siècles.

Les hommes d'ici tiennent beaucoup à paraître savants, mais je disais au bibliothécaire qu'en Amérique nous tenons surtout à abréger l'ouvrage. Il a l'air de dire : « Voilà un sauvage qui vient me faire la leçon. » Au reste, nous sommes bons amis.

Puisque tu restes faible, tu ferais bien de prendre de la revalenta. C'est certainement un fortifiant. Et ta maman aussi l'aimerait mieux que la bière. Quant à toi, tu ne dois pas beaucoup mieux aimer le Porter que l'Ale, et je pense que la revalenta dans du lait te ferait autant de bien. Ma maîtresse de maison dit qu'elle en prend toujours quand elle se sent faible et que ça lui fait du bien. À votre place à toutes deux, j'essaierais.

Je suis bien heureux d'apprendre le rétablissement de ma bonne sœur. Je sais qu'elle a bien autre chose à faire que d'être malade.

Il y a dans le moment une foire à Gand sur la grande place Saint-Pierre. J'y suis passé pour voir un peu les physionomies. Il y a un tas de guinguettes à charivaris affreux où l'on montre toutes sortes de bêtes, hommes et femmes compris. Comme elles se touchent toutes et que chacune a sa musique, tu peux imaginer le tapage et la cacophonie. Je ne

comprends pas comment ils ne deviennent pas fous. J'ai fait le tour de la place et je cours encore.

J'ai été blagué de la plus belle manière par un prétendu fabricant d'étoffes en caoutchouc, qui n'est tout simplement que marchand, et même seulement agent d'une manufacture de Leipsick, en Prusse. Je lui ai donné, il y a 18 jours, des soufflets à faire en caoutchouc, reliés par des tubes de même étoffe. Il a mis bien du temps à comprendre et disait toujours qu'il fabriquait tout cela. Je suis allé plusieurs fois chercher mes pièces, et il les attendait toujours d'un instant à l'autre. Enfin, impatienté, je lui dis qu'il me les fallait de suite, ou que j'irais ailleurs. Et mon innocent, qui est tout croche et tout tordu de corps et tout autant d'esprit, me dit qu'il a envoyé le tout à Leipsick, à 150 lieues d'ici. Avec l'étoffe, j'aurais fait ce que je lui ai demandé, en deux jours dans ma chambre. Je lui ai dit que si je ne les avais pas ce soir, vendredi, je l'enverrais promener; et comme j'achève ma lettre, le facteur m'apporte le tout, mais avec un compte ridiculement bas : 6 francs, pour ce que je pensais devoir payer au moins 15. S'ils vous font attendre, ils ne vous volent toujours pas. J'espère que lundi mon modèle sera fini, mais ce qui est absurde, c'est d'avoir été 26 jours sur une affaire qui me coûtera au plus 25 francs, vu le bas prix des pièces de caoutchouc.

J'embrasse doublement ta maman pour le chagrin de l'absence et le malheur arrivé!

À toi de même; et le bébé puisqu'il est bon, mais je l'embrasserais aussi méchant. Je t'aime bien.

D.

Mon compte de charbon pour mars est de 55 sous. Je ne chauffe presque plus.



À Zéphirine Thompson  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 142

Gand, mercredi 5 avril 1876

Ma bonne chère femme,

Je suis bien affecté de l'accident que tu as subi. Sans doute il aurait pu être bien pire, car j'ai souvent vu tomber des morceaux de glace qui eussent tué net l'homme le plus fort, mais ça n'est pas moins un grand malheur que tu te sois trouvée là au mauvais moment. J'ai vu que tu es revenue vite sous les soins de ta bonne sœur. Mais ce coup si grave, car ton système nerveux doit en avoir été ébranlé assez fortement, exige que tu te fortifies et prennes des choses légères et fortifiantes. La revalenta est de cette catégorie. Tu l'aimeras, c'est meilleur que du gruau ou la farine de blé d'Inde, et elle contient, artificiellement sans doute, des principes fortifiants. Je crois que cela te vaudra mieux que la bière dont tu prends si peu que l'effet fortifiant ne doit guère être perceptible. Je souhaite du fond du cœur qu'il ne t'arrive plus rien de désagréable.

Je suis convaincu que tu ne détestes pas votre bébé et que tu dois lui faire assez souvent les jasements de grand-maman. Je suis bien sûr qu'il n'est pas à plaindre entre vous deux.

J'ai la lettre de ma bonne Caroline du 17. Heureux d'apprendre que tu es bien et qu'il ne te reste que des bleus. Aie bien soin de toi. C'est une triste chose que les convulsions de l'enfant de Fanny, mais cela est évidemment dû à cette interruption dans la pousse de ses dents. Je suis convaincu qu'on ne donne pas assez, aux enfants, de cette nourriture qui aide à la formation des os. On commence à se préoccuper ici de cette question.

Il est venu aujourd'hui dîner à l'hôtel quatre dames de la campagne. Elles se sont fait servir deux bouteilles de Sauternes et les ont vidées sans qu'il y parût rien. Ce n'est pas toi qui en ferais autant, soit dit sans te blâmer.

La lettre que je reçois aujourd'hui, datée du 17, n'est partie de N.Y. que le 22. Cela montre qu'il vaut mieux que Caroline, quand elle le pourra sans dérangement aucun, écrive plutôt le vendredi par la malle canadienne. L'autre ligne est beaucoup plus lente et souvent irrégulière dans la transmission des malles.

Je suis passé, avant-hier, en marchant, sur la place Saint-Pierre où se tient la foire. Une jeune fille pas trop laide m'a décidé à dépenser huit sous. Je t'envoie mon achat et tu auras des images à donner à tes petites filles.

L'été est presque commencé. Les feuilles sont déjà longues et les arbustes superbes partout. Tous les légumes sont plantés à la campagne, et un des messieurs qui dînent à l'hôtel arrive de sa propriété de campagne où il est allé passer trois jours pour mettre la dernière main à son jardin.

Je vous embrasse bien fort.

D.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 144

Gand, vendredi 14 avril 1876

Chère enfant aimée,

Un an demain que j'ai eu le bonheur de t'embrasser, et le malheur terrible de t'embrasser pour la dernière fois pour bien longtemps. Cette idée m'écrase et il faut pourtant que je dévore tout pour ne pas me laisser abattre. Si je n'avais pas tes chères lettres, je n'y résisterais pas. Mais j'ai de durs moments à passer et ce que je souffre de temps à autre ne se décrit pas.

Aimez-vous bien puisque vous êtes ensemble. L'isolement est la pire chose au monde. Toujours dans un désert. Jamais une figure amie. Je connais cinq ou six indifférents et c'est tout. Nous échangeons quelques paroles à dîner et c'est fini.

Je ne me plains pas, mais je souffre, et, au risque d'augmenter ton chagrin, je te le dis parce qu'il faut que je parle à quelqu'un que j'aime. Pardonne-moi pour cette fois, je l'ai fait le moins que j'ai pu, mais il y a des jours où je suis moins fort contre le malheur.

Je t'aime de tout le besoin de te voir que cause une si longue absence, et de tout le chagrin que je vous cause. Je sais ce que c'est qu'une souffrance morale constance depuis cinq ans, mais j'ignorais ce que l'absence

viendrait y ajouter. Personne n'a bu le malheur à plus longs traits que moi, et je ne vois pas trop quel autre endroit sensible il pourrait trouver chez moi, sauf d'autres malheurs à ceux que j'aime.

J'ai reçu le certificat d'envoi du portemanteau, par Geoffrion. Malheureusement, ils ont manqué le *steamer* de deux jours et, au lieu de partir le 18 mars, il n'a pu partir que le 5 avril, et ne sera ici par conséquent que d'aujourd'hui ou demain en huit. Mais je ne souffre pas du retard.

J'ai eu, mercredi soir, ta bonne lettre du 24 et la bonne nouvelle que ta maman ne se ressentait plus de son accident. Je craignais un peu que cette secousse n'eût pu augmenter la douleur qu'elle ressentait de temps à autre à son épaule gauche.

Adieu, chère enfant de mon cœur. J'embrasse ta maman, comme toi, avec tout le terrible chagrin de l'absence.

D.

Je reçois ce matin à 11 h ta bonne longue lettre du 30 qui, venue par Portland, est arrivée 36 heures après celle du 24, venue par N.Y. Bien heureux de vous savoir si bien. Donne de la poudre de santé sans crainte et conserve ce qu'il y en a à la maison : deux ou trois paquets. Les droguistes préfèrent les médicaments liquides et n'ont pas voulu s'emparer de celui-là parce qu'il est en poudre et que ça demande plus de manipulation dans la préparation; mais leurs médicaments ne valent pas celui-ci de beaucoup.



À Frédéric-Liguori Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 145

Gand, 14 avril 1876

Mon cher Béique,

Malgré tous mes efforts pour être prêt au commencement d'avril, je n'ai pu y parvenir et cela par suite de la difficulté survenue entre Quaesaet et son gendre, qui vont se séparer comme associés de commerce et qui se querellent. Je n'ai su que mercredi matin que c'était le

gendre, Grotkaï, qui était partisan de mon affaire de gaz et que le bonhomme y était opposé, mais il ne l'a jamais laissé deviner. Grotkaï voudrait que je ne m'engage avec personne autre, mais il me dit que la séparation et le règlement des affaires va leur prendre six semaines, et c'est encore un bien affreux retard pour moi. Le beau-père se retire des affaires, mais me voilà le bec à l'eau pour quelque temps. Je vois maintenant quels étaient les tiraillements qui retardaient tout. Mais Quaesaet est un hypocrite malgré sa grande réputation d'honnêteté. Je vois d'après ce que Grotkaï dit qu'ils ont objecté à la machine venue de Montréal sans la comprendre d'abord et puis en dernier lieu pour faire de l'embarras. Ils ne peuvent toujours pas m'évincer, si c'est leur intention, puisque j'ai le brevet. Grotkaï me paraît sincère dans ce qu'il dit, mais souvent les hypocrites le paraissent plus que personne. Dans tous les cas, je ne mettrai pas un sou du peu que j'ai pour faire marcher l'affaire; ça serait absurde puisqu'il en faut davantage. Là-dessus, vous pouvez prendre ma parole, et je vous la donne formelle.

Il me paraît que Grotkaï désire fortement faire marcher l'affaire. Je lui ai dit ce matin que s'il avait ce désir il fallait de toute nécessité me faire une avance de quelques centaines de francs pour moi-même, que sans cela je ne pouvais prendre aucun engagement. Il m'a montré une liste de dix individus qui veulent des appareils. Je lui ai dit que cela même montrait qu'il n'avait rien à craindre. Je lui ai dit aussi que j'avais un modèle d'une autre machine, mais que je me trouvais forcé de le garder pour moi. Ce modèle me coûte 32 francs, et si j'avais prévu cela je ne l'aurais pas fait, mais je ne mettrai plus un sou qu'il ne me le donne. S'il ne veut pas, j'attendrai, mais n'agirai avec lui ou autre qu'à coup sûr.

Ce contretemps me force de retomber encore une fois sur mes amis. J'en suis au désespoir et cela me démoralise. Je vous avais dit que je prévoyais avoir besoin de 150 dollars, mais de ne rien envoyer au-delà de 100 jusqu'à nécessité. Je croyais alors que tout allait bien aller. La compagnie d'Anvers place des machines qui coûtent deux fois les miennes, et il y aurait place pour trois et quatre avec la demande qui existe. Maintenant que cette tuile me tombe sur la tête, il me faut vous demander \$60. Je les demande un peu à l'avance, car j'ai ce qu'il me faut pour le commencement de mai, mais je serai un peu court pour mon loyer et pension de juin. Je paie ici 55 francs pour loyer, déjeuners et soupers, et 45 pour dîners, avec 18 francs de vin. Je ne puis pas me passer de vin, l'eau

me rendant malade, car elle est affreuse à boire et laxative. Avec 15 ou 20 francs en sus, je fais mon mois.

J'ai fini mon ouvrage, sauf la moitié de la dernière lettre. Il faudra que je le révise d'un bout à l'autre, ce qui me donne pour trois semaines encore d'ouvrage. Il aura deux volumes. On me prédit bonne vente, mais je sais ce que ces prédictions valent. Je puis le faire publier par un imprimeur à moitié, ou par un éditeur à prix fixe. Je serai peut-être forcé de subir ce dernier mode où l'on est plus mangé mais où l'on touche quelque chose de suite. Je crois que mes chances seront bien meilleures à Bruxelles qu'ici.

Pour la remise, mieux vaut, je pense, transmettre 60 à Geoffrion, qui m'enverra un bon de poste payable à Gand. Je ne courrai pas le risque de l'envoi en Angleterre, car le bon perdu, il l'est pour tout le monde. J'aurais dû finir mon ouvrage plus tôt sans les recherches à la bibliothèque, qui me prennent quelquefois beaucoup de temps. Les bibliothécaires ne connaissent pas les livres et ils mettent quelquefois deux jours à vous trouver un ouvrage. C'est très mal organisé.

Je suis navré de demander encore, mais je crois que je pourrai dorénavant me suffire avec mon livre. Il me semble que j'y dois toujours trouver 200 ou 300 francs par mois, en poussant un peu. Quant au gaz, je ne ferai rien que si je trouve un homme capable de le pousser. Bien à vous et bien verte.

D.



À Frédéric-Liguori Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 143

19 avril 1876

Mon cher Béique,

Je vous confirme ma lettre de vendredi 14 [avril], vous demandant \$60 par voie des États-Unis. Un individu est venu ce matin, envoyé par le propriétaire de l'hôtel d'Allemagne pour me demander des informations sur l'affaire du gaz. Il m'a dit :

– C’est certainement une bonne spéculation, mais je n’aurai peut-être pas assez de capital. Je vais voir un de mes amis à ce sujet. S’il entre, diviserez-vous par tiers ?

J’ai dit que je le ferais, pourvu qu’on fît toutes les avances nécessaires dont nous conviendrions ensemble et par écrit. Il doit revenir samedi. Il me fait l’effet d’un homme actif, et le propriétaire de l’hôtel d’Allemagne le recommande comme parfaitement honnête. Il m’a dit aussi :

– Je connais bien M. Grotkaï, c’est un excellent garçon mais qui ne peut jamais se décider à rien.

Pour moi, je vous dirai non de suite si mon ami n’entre pas; et si je vous dis oui, soyez sûr qu’il n’y aura pas une minute de perdue. Je lui ai dit que dès qu’il aurait fait l’essai des instruments, et s’ils lui paraissent satisfaisants, je lui demanderais quelques centaines de francs. Il m’a dit qu’il n’y aurait aucune difficulté là-dessus.

L’affaire va-t-elle mûrir ? Je n’en sais rien, mais il y a beaucoup à faire.

À la semaine prochaine pour ma bonne Caroline. Je travaille sans relâche pour finir mon ouvrage.

Bien à vous.

D.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 146

Gand, dimanche 23 avril 1876

Ma chère enfant,

Je suis bien heureux de voir que ta bibite aille si bien. Je vois que tu lui as donné de la poudre de santé et je ne pense pas qu’aucun remède vaille celui-là pour les enfants, à moins de maladie particulière. Je vois que vos rues sont dans un état affreux. Ici, nous sommes en plein printemps, les feuilles sont déjà presque à leur grandeur, les gazons sont splendides et les semences achèvent. Les blés d’automne sont déjà hauts. Toutes les fenêtres sont pleines de fleurs splendides : camélias, azalées, rhododendrons, cinéraires grandes comme la paume de la main



et d'un éclat de pourpre extraordinaire. Mais le feuillage des arbres est d'un pâle désespérant. Les tulipiers sont en fleurs et ne forment qu'une masse de blanc. Il y en a de plus de 20 pieds de haut. Ce sont de grands arbres enfin couverts de fleurs grandes comme un *tumble*, les unes blanches, les autres panachées. J'ai vu hier une azalée panachée exactement comme notre œillet panaché, mais formant une boule de fleurs parfaitement ronde, d'au moins deux pieds de diamètre.

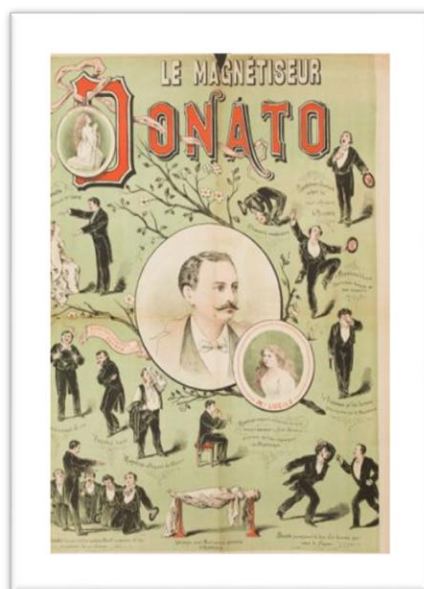
Tu me dis que vous avez un théâtre passable. Tant mieux, c'est rare chez vous. Je m'en suis complètement privé ici depuis janvier, et je n'y étais allé que deux fois, pour le *Trovatore* et *Guillaume Tell*. Je n'y suis pas rentré depuis le bal masqué. Mais je suis allé jeudi à une séance de magnétisme, donnée par un professeur italien, nommé Donato<sup>90</sup>. Son sujet est une jeune fille de 18 ans, très belle et facilement soumise à l'influence magnétique. Toutes les phases de la catalepsie, ou de l'insensibilité totale ou partielle, sont montrées de manière à ne laisser aucun doute. Il lui a fait prendre des poses d'une beauté merveilleuse comme naturel et comme expression de diverses idées.

Il donne aujourd'hui même une leçon gratis à laquelle je me rends et te souhaite le bonjour jusqu'à ce soir.

Cette leçon a été assez intéressante, mais il a fallu la couper en deux et la continuation s'en fera dimanche prochain.

---

<sup>90</sup> Alfred-Édouard D'Hont (1845-1900), dit Donato, magnétiseur belge.



Quelques expériences de l'autre soir ont été très remarquables. Ainsi le magnétiseur a magnétisé seulement le bras droit mis dans la position horizontale. Cela fait, il a demandé à l'assemblée une épingle de cravate en or. On lui en a passé une et il l'a piqué à travers le bras de la jeune fille. Puis elle a fait le tour de la salle pour montrer qu'elle avait bien le bras percé. Elle ne sentait rien. Elle est restée au moins 25 minutes, le bras ainsi tendu horizontalement, sans ressentir la moindre fatigue.

Un peu après, il l'a mise dans le somnambulisme lucide, puis il a fait venir deux très gros hommes qui se sont fortement arc-boutés l'un contre l'autre par l'épaule, la droite de l'un touchant la gauche de l'autre. Chacun d'eux avait la jambe extérieure tendue et raidie pour rendre la séparation des deux épaules chose très difficile. Plusieurs allèrent se convaincre qu'il fallait un effort énorme pour les séparer. Le professeur se mit alors en avant des deux hommes, la jeune fille étant derrière eux. Elle est exactement de ta taille. Elle se dirigea vers lui et rencontra l'obstacle. Alors elle mit ses deux bras entre les deux corps et les sépara avec une force surhumaine. Ils nous affirmèrent que l'effort de la jeune fille était irrésistible.

La question cléricale devient de plus en plus sérieuse en France. Le clergé avait obtenu depuis 20 ans des privilèges auxquels il n'aurait jamais osé rêver sous la restauration. Et il se plaint encore qu'il est persécuté parce qu'on ne veut pas lui laisser briser l'enseignement universitaire. Il jouit de privilèges énormes refusés à tous les autres et se plaint toujours. Il viole constamment le Concordat et se plaint arrogamment si le gouvernement exige qu'il l'observe. Le gouvernement ne doit pas s'en écarter d'une ligne, mais le clergé lit en chaire les documents qui viennent de Rome sans plus s'inquiéter du Concordat, qui le défend, que s'il n'existait pas.

Veillot hurle parce qu'on a décidé de faire une enquête sur l'élection de Pontivy, entre le capitaine de Mun et l'abbé Cadoret. On aurait préféré l'annulation de l'élection à l'enquête, et on l'a formellement demandée à la Chambre. Cela seul prouvait que l'on avait des choses graves à cacher et l'enquête fut ordonnée, et les dévots de crier à la tyrannie républicaine.

Ils ont écumé à cause de l'invalidation de l'élection de M. Chesnelong. Il n'avait eu que trois voix de majorité sur plus de 12 000 données, et l'enquête a établi que l'évêque d'Annecy avait émané un mandement furibond contre son adversaire républicain; que nombre de prêtres avaient menacé les gens en chaire de ne pas leur porter les sacrements quand ils seraient malades, et de ne pas baptiser leurs enfants s'ils votaient pour le républicain; qu'un curé avait prêté son église pour y tenir une assemblée électorale pour M. Chesnelong; que les curés écrivaient les bulletins des électeurs en les menaçant de refus des sacrements s'ils ne mettaient pas dans les boîtes les bulletins qu'ils leur donnaient. Avec tout cela, on n'a eu que 3 voix de majorité. Quand les pétitions contre l'élection eurent été envoyées, les prêtres firent le tour de ceux qui les avaient signées pour les engager, toujours avec les mêmes menaces, à retirer leurs noms. Il n'y avait donc pas moyen de ne pas annuler. Eh bien, jamais rages de journalistes ne se sont exhalées en pareilles injures.

Le clergé paraissait tranquille. C'était une ruse. Au dernier moment, il a donné comme un seul homme et avec le plus parfait ensemble. La surprise a été complète dans plusieurs arrondissements et a valu une vingtaine de succès qui n'eussent pas été obtenus autrement.

On vient de publier quelques extraits d'une brochure de celui qu'on appelle Mgr de Ségur<sup>91</sup>, un évêque *in partibus* qui ne doit son violet qu'à sa naissance et qui est évidemment un cerveau détraqué. Mais loin de le faire taire, on l'encourage. Voici comment ce prélat de l'Église parle : « Les républicains sont, pour la plupart, remarquablement bêtes; tous ou presque tous sont pétris de vices et d'une vie privée à faire rougir. Ils ne songent qu'à attraper de l'argent à droite ou à gauche; et que font-ils de cet argent volé ? Ils boivent, ils mangent, ils se vautrent dans toutes les débauches, comme des êtres immondes qu'ils sont, et l'ivresse dans le corps, la rage dans la tête, la révolte dans le cœur, le blasphème sur les lèvres, les pieds dans le sang et la boue, et le démon dans l'âme, ils crient : Vive la république! »

Voilà le crime affreux que préparent tant d'horreurs. Va-t-on faire taire ce fou ? J'en doute.

Tu me parles du mandement de Mgr de Montréal. Je l'ai lu ici dans *Le Bien public*, journal de l'évêché, qui l'a reproduit. C'est encore plus inepte que tout ce qu'il a écrit; et le bonhomme ne l'a fait que pour donner sur les doigts de l'archevêque de Toronto. Ce n'est pas seulement un vieil imbécile, mais un vieil imbécile méchant. S'il y avait un peu d'indépendance en Canada, on verrait que les évêques de Québec ordonnent tout le contraire que ce que veulent ceux d'Ontario; que ceux-ci sont forcés, vivant au milieu d'une majorité protestante, de se montrer un peu sensés, et que ceux d'en bas ne songent qu'à écraser. Vous allez certainement voir de très mauvais jours avec un parlement esclave des évêques. Si les Dominicains ont donné une leçon à l'évêque, ce qui paraît assez clair d'après ta lettre, c'est qu'ils le savent complètement sous l'influence des Jésuites. C'est une assez curieuse chose que l'inimitié constante de ces deux ordres. Ils ont toujours été en guerre acharnée et se sont souvent traités réciproquement d'hypocrites. À l'heure qu'il est, en Belgique, les Dominicains et les Jésuites ne se saluent pas et disent pis que pendre les uns des autres. Les Dominicains sont plus désintéressés. Les Jésuites sont féroces dans l'acquisition des biens de la terre. Leurs propriétés en Belgique valent au-delà de 20 millions. Il est difficile que ce

---

<sup>91</sup> Louis-Gaston de Ségur (1820-1881), prêtre en 1847, chanoine de Saint-Denis, protonotaire apostolique, empêché par sa cécité d'accéder à l'épiscopat.

pays aille beaucoup plus loin sans passer quelques lois pour arrêter l'accaparement de la propriété par les ordres religieux. Ils ont reçu plus de 100 millions depuis vingt ans. On vient de forcer deux couvents de rendre treize cent mille francs qu'ils avaient arrachés à une vieille demoiselle Demet. Mais pour une fortune qu'ils rendent, ils en gardent quatre ou cinq, quand les choses sont parfaitement en règle et que rien n'a été oublié.

Ils ont arraché récemment à un vieux pécheur qui a toujours vécu dans la grosse crapule, chose fréquente ici, 30 000 francs pour faire dire 15 000 messes. On ne peut pas dire la moitié des messes dont on se charge; mais quand il y a trop d'accumulation, le pape libère les intéressés de l'excédent. Les dernières libérations paraissent avoir eu lieu sous Léon XII, en 1826. Benoît XIV en avait libéré pour une dizaine de millions. Ainsi on promet des messes pour de l'argent, on n'en dit que la moitié et c'est tout un. Un moine de la Judée qui quêtait ici en janvier n'offrait qu'une seule messe dite à son retour dans l'église du saint sépulcre, à l'intention de tous les donateurs, disant qu'il y avait assez de mérites dans une seule messe pour tous les péchés du monde. Alors pourquoi s'en faire ordonner par milliers ? Le clergé est rendu bien loin. Il garde plus les convenances extérieures qu'au temps de Luther où sa licence était effroyable et son incrédulité universelle; mais les abus d'aujourd'hui, quoique différents, sont tout aussi criants qu'alors.

On vient de condamner à l'exil, en Suisse, un vicaire qui, pour avoir une stigmatée comme la Louise Lateau de Belgique, soumettait une jeune fille à de véritables tortures, lui enfonçant légèrement quelques centaines d'aiguilles réunies en faisceau, dans les mains, sous les pieds et sur le côté, pour produire les stigmates. Une tentative analogue a été arrêtée en Allemagne.

On a parlé ici de deux grands miracles récemment, guérisons de maladies incurables; mais les deux personnes sont mortes, l'une il y a quelques semaines, l'autre, ces jours derniers, et mortes des maladies que l'on prétendait guéries.

Un incident très remarquable a eu lieu vendredi dernier. Le père du roi actuel était protestant, et était marié à la sœur de Louis-Philippe, Marie-Amélie, femme très pieuse. Le château royal de Belgique est à Laeken, qui est devenu par l'extension de la ville un faubourg de Bruxelles. Peu de temps avant la mort de Léopold I, une souscription nationale avait été

faite pour bâtir, dans le parc de Laeken, une église dans laquelle seraient faites les sépultures de la famille royale.

Cette église est terminée depuis l'automne, et il s'agissait d'y transporter les restes du feu roi, de sa femme et d'un de ses fils, mort jeune. On avait d'abord arrêté que les trois corps seraient transportés ensemble et les prières dites à leur passage dans la chapelle du château. Léopold I, quoique protestant, avait beaucoup fait pour l'Église, le peuple belge étant catholique. Au dernier moment, le cardinal archevêque de Malines, un des fanatiques du concile, fit prévenir le roi qu'il ne pouvait permettre l'entrée du corps d'un protestant dans une église, et qu'il faudrait en conséquence faire deux translations, l'une civile et l'autre religieuse. Le roi ne fit aucune observation, changea le programme et la cérémonie se fit sans le moindre apparat et de très bonne heure le matin.

Mais la chose fut immédiatement connue et l'indignation est universelle. On prie l'archevêque de se rappeler combien il était obséquieux près du feu roi, quels splendides trônes il lui faisait préparer dans sa cathédrale, quand il assistait aux cérémonies publiques, et on lui demande pourquoi il a refusé même le simple passage à travers l'église au corps du roi auquel il faisait de si profonds saluts, de son vivant, dans sa propre cathédrale. Les journaux religieux se défendent assez sottement; mais nous ne sommes qu'au commencement de la querelle. Je suis anxieux de voir ce que le père Malou va dire en Chambre aux interpellations qu'on ne manquera pas de faire bientôt. Mais l'idée de refuser même le passage dans l'église, sans récitation de prières, à un homme qui a fait [des] dons considérables, montre à quel point de bêtise on en est rendu. On leur crie de tous côtés : Rendez au moins l'argent que vous avez reçu; mais il faudra crier bien fort pour qu'on entende.

Adieu, ma chère enfant. Je vous embrasse bien fort, ta maman et toi, et je comprends bien que je ne puis avoir une minute de tranquillité d'esprit, tant que je serai loin de vous. Je t'aime bien.

D.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 147

Gand, 1<sup>er</sup> mai 1876 (lundi)

Ma chère bonne enfant,

J'ai ta bonne lettre du 13 depuis jeudi. Merci de tout ce que tu me dis de bon. J'étais bien sûr, quand je t'écrivais le 14, veille de l'anniversaire de ton mariage, que tu pensais aussi de ton côté à cette terrible période d'un an qui s'est écoulée depuis notre dernier embrassement. J'ai terriblement soif de te voir, de vous embrasser, mais quand cela viendra-t-il ? Je vais lentement ici et je vois bien que ceux avec qui j'ai eu affaire ne retardent que pour me décourager et en profiter. Ils savent bien que le carburateur est parfait, mais je commence à soupçonner qu'ils ont eux-mêmes empêché le ventilateur de bien fonctionner. Ces machines marchent parfaitement à Montréal et ailleurs, et la prétention qu'elle fonctionne mal ici est absurde. J'ai bien fait de ne pas leur communiquer le plan d'une machine un peu différente qu'ils me demandaient. Tout le monde me parlait de Quaesaet et son gendre comme tout ce qu'il y avait de mieux; ils ont bien caché leur jeu pendant longtemps, mais je vois ce qu'ils veulent. Ils ont certainement des demandes, j'y étais quand trois personnes différentes sont venues en faire. Je n'ai pas fait d'arrangement avec un autre qui est venu, mais qui n'a pas de boutique et dans ce cas je n'ai pas besoin de lui. Ce qui m'a fait tenir un peu, c'est que les machines anglaises qui sont en vente et qui coûtent des prix considérables, se vendent assez bien, et la mienne qui les vaut, moins seulement la mine extérieure, et peut se vendre à moitié prix, doit finir par prendre. On ne considère pas ici ces machines comme offrant du danger. Leurs maisons ne sont pas construites comme les nôtres. Les caves et les cuisines sont toujours pavées en pierre ou en béton, bien souvent voûtées, ce qui annule complètement tout danger.

Je vais voir quelqu'un demain, mais je ne ferai absolument rien sans qu'on mette le peu d'argent qu'il faut. Je ne puis naturellement pas hasarder un sou du peu que j'ai et qui ne m'est pas envoyé pour cela. Je finirai par trouver. J'ai ôté ma machine de chez Quaesaet, dont j'ai rencontré le gendre hier. Il m'a témoigné du regret de ce que je les aie laissés.

– Mais, lui ai-je dit, vous ne voulez rien faire, vous m’avez trompé pendant quatre mois et demi, pourquoi serais-je resté ?

– Je crains votre ventilateur.

– Mais pourquoi ne m’avez-vous jamais envoyé chercher quand vous y travailliez ? Il y avait toujours une raison de retarder quand j’y étais, et quand je retournais, le travail était toujours fait.

Quand ces machines sont ressoudées, on ne peut plus voir l’intérieur, et j’en suis venu à la conclusion qu’ils l’ont toujours mal arrangée exprès. Voilà comme ce sont des gens strictement honnêtes. Mais ils ont une manière de blaguer qui vous fait croire à leur bonne foi.

Au reste, je n’ai rien dépensé pour cela, et le modèle que j’ai fait faire se trouve payé par la vente de mes vieilles hardes de l’année dernière et de ma redingote d’hiver, et un peu au-delà, car j’ai reçu 41 francs, et il ne me coûte que 34, y compris un petit compte de deux francs que j’ai payé hier et qui était resté en arrière.

La malle n’arrive pas. Voilà deux *steamers* de la *Red Star Line* qui ne l’apportent pas. J’ai écrit aujourd’hui à Geoffrion. Voilà comment j’explique la chose. La compagnie m’aurait chargé 13 francs pour 50 kilos ou 100 lb. L’Express a sa voie particulière, et en apportant lui-même la malle m’en chargera probablement 30, ou 25 au moins. Et je suppose qu’ayant manqué de trois jours le *steamer* de la ligne, ils l’ont envoyé par leur voie ordinaire, et je crains que la malle ne soit à Anvers. Mais ces bêtes n’ont pas mon adresse que la *Red Star Line* possède. Ils me cherchent peut-être dans Anvers et ne me trouvent pas. Il faut que j’y aille. Mais j’irai auparavant chez le consul américain ici, afin d’avoir des renseignements sur les lignes d’express américaines. C’est bien ennuyeux.

Le printemps est long à venir. Il ne fait pas froid, mais toujours humide et de gros vents. Les gelées ont fait un dégât incalculable dans le sud de la France. Toutes les pêches et tout le raisin de la vallée du Rhône, la distance de Montréal à Québec, sont perdus. C’est très considérable. Ces gelées ne se sont pas produites dans le nord.

Nous avons eu hier le plus singulier coup de tonnerre que j’aie jamais entendu. Deux coups secs, très forts, exactement comme deux coups de fusil tirés dans les oreilles, et point de roulement. On croit que la foudre est tombée sur le beffroi dont la partie supérieure au-dessus de la tour est en fer, et a au moins 70 pieds de haut. Au-dessus de la pierre, cette



masse de fer doit beaucoup attirer le tonnerre, et naturellement heurter sur toutes les maisons dans un rayon considérable.

Nous avons mangé des asperges. Elles ne ressemblent en rien à celles d'Amérique. Elles sont bien longues, grosses comme le petit doigt, et parfaitement blanches. J'aime beaucoup mieux celles de Godfroy. Elles n'ont presque pas le goût d'asperge. Elles sont aux nôtres ce qu'est le sucre d'érable trop blanc au bon sucre jaune.

On rit beaucoup ici d'une aventure arrivée à un des grands dévots de la ville, qui n'a fait que montrer du bon cœur, mais qui a été horripilé de sa découverte. Sa voiture passant assez vite sur la place royale, lui dedans, un des chevaux heurta une femme très richement habillée, qui fut rejetée sur le trottoir assez rudement, mais sans autre mal que des robes tachées de poussière. Il crut que la femme s'était fait mal, s'empressa de descendre et lui offrit de la reconduire chez elle, ce qu'elle accepta. Il la reconduisit donc et entra avec elle jusque dans son salon où une dizaine de filles à moitié habillées vinrent bourdonner autour d'eux. Il comprit où il était et détala au plus vite, mais dans un désespoir terrible que sa voiture eût été vue stationnant devant pareille maison.

Adieu. Je vous aime beaucoup et me sens bien malheureux, séparé de vous.

D.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 148

Gand, 12 mai 1876

Ma chère enfant,

J'ai eu mercredi, avant-hier, ta bonne lettre du 20. Elle a été longtemps en route. Je ne t'ai pas écrit avant-hier comme je le voulais, parce que je ne me croyais qu'à mardi. Et quand je me suis aperçu que j'étais bien au mercredi, il n'était plus temps. Il y a déjà 12 jours que j'ai écrit.

Le temps reste très frais la nuit, mais beau le jour. Les fraises ont passé fleur et nous en aurons dans sept ou huit jours au plus. J'ai vu dans

quelques vitraux des cerises de l'Algérie. Elles sont chères, naturellement. Et puis ce n'est pas l'espère qui aurait pu me tenter. Ce sont ces grosses cerises brunes qui n'ont aucun acide. Il y a déjà beaucoup de fraises du sud-est de la France, mais elles coûtent encore un sou pièce. Quand elles seront à deux pour un sou, elles ne seront pas chères, car elles sont très grosses, à peu près comme une prune Damas blanche.

On a ici une tout autre manière de manger les asperges que chez nous. On les sert comme plat principal avec des œufs durs dont on ne mange que le jaune, arrangé avec un peu de beurre fondu et de vinaigre. Je les aime bien mieux avec la viande, mais on vous passe tous les plats les uns après les autres et en succession régulière, avec changement d'assiette chaque fois, mais gardant toujours les mêmes couteaux et fourchettes.

On nous donne une bonne soupe que vous pourriez essayer. Dans une soupe au vermicelle, on met de la saucisse coupée en bouts, longs comme une phalange de petit doigt. Cela relève beaucoup la soupe. Mais je dois dire que la saucisse est excellente ici et toujours assaisonnée juste au degré voulu. Jamais trop de poivre, ou de cannelle.

Ils ont bien des singuliers usages. Les hommes traînent des fardeaux considérables. Les commissionnaires de place ont tous leurs petites charrettes ou brouettes à deux roues. Ils se chargent comme des chevaux. J'en ai vu deux, il y a quelques jours sur une espèce de cabrevois un peu moins long que ceux de nos charretiers, mais sur petites roues. Il y avait là-dessus quatre quarts de bière qui feraient chez nous au moins deux tiers de charge de cheval. Celui de devant avait une corde passée sur l'épaule et attachée au-devant du cabrevois, et l'autre poussait par la poignée de derrière. Un habitant chez nous aurait trouvé cela une jolie charge, ces quatre quarts ne pouvant peser moins de 200 livres chaque.

Mais où nos habitants pleureraient, ce serait de voir leurs chevaux sur les charges d'ici. Comme toutes les grandes routes sont pavées et qu'il n'y a pas de côtes à six ou sept lieues autour de Gand, on met des charges énormes dans les voitures tirées par deux chevaux. Ces charges sont absolument fabuleuses. À Montréal, les bonnes charges sont de 1 500 livres, 1 800 au plus. Ici, une charge de cheval est de 5 000 livres, et cela dans une voiture énorme qui pèse déjà 1 500, ou jamais moins de 1000. Les voitures à deux chevaux ont jusqu'à 22 pieds de long, les roues

six pouces de large, leurs jantes, cinq pouces de haut, et les bandages le plein pouce d'épais. Le moyeu a jusqu'à 18 pouces de diamètre.

Je donne toutes ces mesures à Godfroy pour qu'il comprenne ce que font les chevaux ici. Les voitures qui se chargent devant l'hôtel d'Allemagne tous les mardis et vendredis pour les différents points de la campagne sont des merveilles à voir passer. Elles contiennent toujours 12 000 livres. Quand ce sont des matières légères, la charge arrive au milieu des deuxième étages. La plus curieuse chose à voir est une charge de foin : elles emplissent la rue et les chars sont obligés d'attendre à un coin de rue pour pouvoir se rencontrer. On emplit d'abord le fond de la voiture, puis on met en travers, sur les côtés, de longues claies, comme nos barrières de campagne qui se glissent. Elles ont 15 pieds de long. Et là-dessus on empile le foin jusqu'à 10 pieds de haut, ce qui fait arriver le haut de la charge à 17 pieds de terre. Ce que ces charges contiennent logerait à peine dans ton salon, peut-être non. Il y a quelques semaines, une de ces charges passait sur un point de la rue où le trottoir était étroit, et comme il y eut une rencontre, le foin touchait aux maisons. Une pauvre femme fut roulée sur la maison par la charge et criait de son mieux, mais le paysan belge est très brutal, et puis ils n'aiment pas à arrêter, car c'est une affaire que de repartir avec d'aussi énormes charges. Mais je les ai vus souvent s'y reprendre à cinq ou six fois, avant de pouvoir mettre la charge en mouvement. Une dizaine d'hommes se réunissent quelquefois et poussent. Alors les chevaux partent du premier coup. Avec de pareilles charges, il faut de forts chevaux. Ces chevaux-ci en pèsent deux des nôtres, souvent deux et demi. Un cheval de 2 500 livres n'est pas rare. Mais sa charge est de 6 000 livres, non compris la voiture. Naturellement la moindre montée serait impossible.

Les caberois de brasseurs sont une curiosité. Toujours sur quatre roues. Mais on met les barils sur le long et non sur le travers. Un de ces cabrevois a 35 pieds. Avec le cheval, la voiture a 48 pieds de long. Je l'ai mesurée au pas quand elle était arrêtée. On y met 10 barriques de bière d'à peu près 5 à 600 livres.

J'ai vu hier un nouveau costume de Sœur. Je n'ai jamais vu rien d'aussi risible, et je ne saurais le décrire. C'est toujours le costume de tête, le reste étant à peu de chose près pareil, sauf les nuances diverses. Avec 112 ordres différents de femmes, tu peux penser ce qu'il a fallu de génie pour leur trouver des formes de coiffures différentes à toutes.

J'avais bien jugé de la portée du mandement de votre vieil entêté. Il a voulu réagir contre l'archevêque de Toronto. Celui-ci lui donne sur les doigts, mais n'aura pas le dernier mot. L'évêque de Montréal est trop borné pour rien comprendre. Il veut la domination de l'Église, à ses ordres de Rome et marche. L'évêque Lynch est libéral parce qu'il est en pays protestant. Mais dans le Bas-Canada catholique, le clergé ne cédera que ce qu'il ne pourra pas garder. Tout ce que les autres évêques reprochent à celui de Montréal, c'est de ne pas être plus fin et d'aller toujours devant lui, comme un boulet. Le cardinal Antonelli est bien malade. La goutte lui remonte dans l'estomac et lui cause des douleurs terribles. Il passera dans un accès. Il ne se mêle plus d'affaires.

Le pape est vraiment arrivé à la sénilité. Il ne sait plus ce qu'il dit. Il a justifié, l'autre jour, le massacre des Albigeois. Au moins 60 000 hommes, femmes et enfants égorgés parce qu'ils prétendaient que c'était la régularité de la vie et non l'ordination qui rendait un prêtre saint.

Le pape commence à s'affaïsser physiquement. Il courbe beaucoup et ne marche plus qu'appuyé sur sa canne et le bras d'un camérier. Mais sa voix reste claire et forte. Il a beaucoup de difficulté à se mettre debout, non pas dans les jambes, mais à cause des reins. Pour ses réceptions, il se met debout une demi-heure à l'avance. Et s'il s'assied pendant une réception, il ne se lève plus jusqu'à ce que les assistants soient sortis. Il est dans sa quatre-vingt-sixième. Il est certain que sa fin approche. Mais c'est un singulier retour de la Providence que le premier pape qui se déclare infaillible et qui tombe à peu près en enfance! Dans six mois, s'il vit, il y sera complètement.

Je suis bien chagrin de la maladie de ma pauvre sœur. À sa place, je me mettrais à prendre de la revalenta, matin et soir, pendant quelque temps. Cette farine agit sur le sang, et c'est là qu'est le siège du mal. Qu'elle essaye pendant un mois, et elle continuera. On la recommande ici pour les maladies de la peau.

Je suis bien ennuyé du retard de ma malle. Je ne sais pas encore où a été la négligence.

J'ai écrit avant-hier les derniers mots de mon ouvrage. Il me manque trois renseignements importants que je ne puis trouver ici. Je les ai à la maison, mais n'ai fait que les indiquer dans mes notes, au lieu de les écrire au long. J'y ai mis un peu de temps, mais j'en perdais beaucoup à aller à cette bibliothèque. J'irai à Bruxelles la semaine prochaine voir la

grande bibliothèque royale. Je devrai y trouver ce qu'il me faut. Je vous embrasse et vous aime.

D.

(N'oublie pas de me dire si Geoffrion<sup>92</sup>, de Fall River, est marié).



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 149

Gand, vendredi 26 mai 1876

Ma chère enfant,

J'ai eu avant-hier ta chère lettre du 4 et, hier, celle du 12. Le *Polyne-sian* qui apportait celle-ci a fait une traversée de neuf jours. Je t'embrasse un million de fois pour les bonnes choses que tu me dis dans la première surtout. Je n'ai jamais douté de ton affection et de ton bon cœur, mon Dieu, mais je vois qu'ils sont tout ce que l'on peut espérer de meilleur. Oui certes je souffre loin de toi et de ta mère, je souffre de n'avoir personne à qui parler, de n'avoir jamais près de moi quelqu'un qui m'aime et à qui je le rende au centuple comme à toi. L'isolement où je suis m'écraserait si je m'écoutais, mais je secoue mon malheur et je travaille. Mais on dirait que le malheur me poursuit. J'ai dit à ta maman dans ma dernière qu'un accident à la machine à vapeur de Bytebier<sup>93</sup> m'avait retardé. Eh bien, il en est venu un autre depuis. Le premier était

---

<sup>92</sup> Victor Geoffrion (1851-1923), de Fall River, est frère de Félix Geoffrion (1832-1894), député à Ottawa. Victor sera élu conseiller municipal de Fall River en 1880. Voir Hugo-Adelard Dubuque, *Les Canadiens français de Fall River, Mass. : notes historiques*, Fall River, H. Boisseau, 1883, 21 pages. Il sera député libéral fédéral de Chambly-Vercheres en 1899, succédant à son frère Christophe-Alphonse Geoffrion (1843-1899), député de cette circonscription en 1896. Victor Geoffrion, marchand à Fall River, épousera (Saint-Cuthbert, 4 septembre 1883) Marie-Georgiana-Francesca Paquette.

<sup>93</sup> « L. Bytebier, 64 faubourg de Courtrai, fondeur et tourneur en métaux pour pompe à incendie. » *CFB*, p. 26.

complètement réparé avant-hier matin et la machine avait été mise en mouvement sur les 9 h. À 10 h, j'arrive et nous nous mettons en frais de travailler à mes machines. Dans le trajet, le tambour de mon ventilateur avait été bossé et il fallait défaire (l'extérieur seulement) pour réarrondir le tambour, la bosse empêchant le tambour intérieur de tourner. C'était un travail de trois quarts d'heure peut-être. Justement, comme nous sortions le tambour intérieur, nous entendons un coup sourd au-dessous de nous, puis un coup de cloche pour arrêter la machine. C'était un des supports de la plaque inférieure de la presse hydraulique qui venait de craquer. Le pauvre Bytebier en pâlit. Encore un retard de cinq jours dans son atelier, onze jours en tout. Il me dit donc :

– Il faut bien que j'abandonne encore votre ouvrage.

La chose allait de soi, il avait besoin de tous ses hommes pour réparer l'accident. Ils firent donc les préparatifs pour démonter la machine. Ces machines sont énormes, ce sont des pièces de fer de 2 et 3 000 livres à remuer. Il faut donc tout un appareil de vis, de chaînes, de leviers, de supports, à préparer. Le morceau qui était craqué était en fer battu de trois pouces et demi de diamètre et de moins de trois pieds de haut. Il supportait la plaque inférieure de la machine, un morceau de fer ovale de huit pouces d'épaisseur en fer battu, supporté sur quatre rondins de fer. C'est une pression perpendiculaire qui avait fait craquer ce morceau, ce qui paraît incroyable sans l'avoir vu. Cette presse hydraulique sert à faire des tuyaux de plomb. Pour les plus gros calibres, ceux de quatre pouces de diamètre, la pression exercée par l'eau, injectée par petites quantités dans le cylindre, excède 350 000 livres par décimètre carré, c'est-à-dire la moitié d'une de ces pages-ci. La machine n'a été démontée qu'hier au soir. Le morceau sera remplacé demain et il faudra probablement deux jours au moins pour remonter la machine. Cela me remet bien probablement à mercredi. Ainsi, Grotkaï m'a trompé, et ceux-ci, qui y vont honnêtement, subissent des accidents. Je suis presque curieux de voir s'il va arriver autre chose. Et il faut bien que je fasse contre fortune bon cœur.

Les élections aux Conseils provinciaux viennent de se faire et les libéraux l'ont emporté presque partout. Ceci paraît décider de la chute prochaine du ministère. Les élections législatives vont avoir lieu le 13 juin dans les mêmes localités et même quand le succès serait moins grand, la majorité parlementaire sera renversée et le ministère obligé de faire

place à d'autres. Les journaux cléricaux écument, et les autres se moquent d'eux et leur offrent leur bénédiction.

En France aussi, les colères sont grandes. Le ministère marche fermement dans la voie républicaine. La mort de M. Ricard avait suscité quelques espérances dans le sale camp bonapartiste qui, par M. de Broglie, légitimiste, avait essayé d'aborder le maréchal Mac-Mahon pour voir s'il n'y aurait pas moyen de brouiller les cartes. Le maréchal a fait défendre sa porte et n'a vu personne jusqu'à ce que M. de Marcère<sup>94</sup>, député de M. Ricard, ait été assermenté comme son successeur. Aussi tout le torysme français est en fureur et dit pis que pendre du maréchal qui fait ce qu'il est bien obligé de faire, choisir ses ministres dans la majorité parlementaire.

L'évêque de Vannes<sup>95</sup> vient de prêter fortement à rire. Il écrit, dans les journaux, pour faire un peu de tapage, une lettre à M. Defaure pour demander des poursuites contre un journal qui avait fait une attaque virulente contre le clergé à propos des manœuvres électorales, et surtout des refus de baptême aux enfants, et de mariage religieux aux paysans qui avaient mal voté. Le ministre lui a transmis un numéro du journal publié sous sa propre surveillance, à lui, évêque de Vannes, et qui était bien pire encore que l'autre, en disant : « Si vous insistez, je vous poursuivrai tous les deux. » J'attends la réponse de l'évêque avec impatience, mais je suppose qu'il va se tenir coi, car plus il parlera, plus on rira.

Le pape a été fortement affecté, paraît-il, de l'avènement d'un ministère libéral en Italie. Devenu le jouet des pires intrigants qui soient au monde, les Monsignore de la Curie romaine, il tombe de faute en faute. Il a insisté jusqu'à la dernière minute, en Espagne, pour faire refuser aux protestants l'exercice de leur culte. Les évêques espagnols, les plus ignorants au concile après les évêques napolitains, ont émané des mandements d'une bêtise ébouriffante. Le ministère espagnol, catholique et appuyé d'une forte majorité catholique, a concédé aux protestants le droit de conserver deux ou trois églises dans quelques villes et d'y don-

---

<sup>94</sup> Émile Deshayes de Marcère (1828-1918), du département du Nord, député centre gauche de la I<sup>re</sup> législature de la troisième République, de février 1876 à juin 1877.

<sup>95</sup> Jean-Marie Bétel (1825-1897), évêque de Vannes (Bretagne) de 1866 à sa mort.

ner l'instruction à leurs enfants. Le pape déclare cela honteux et une grave offense envers Dieu. Il a donc offensé Dieu partout où il y a consenti. On ne peut pas se faire d'idée de la déraison de tous ces gens-là, de leur incompétence, de leur nullité. Tous ces vieux fossiles édentés ne comprennent rien aux nécessités sociales et pour eux un protestant est toujours un ennemi juré de Dieu. Ils les brûleraient encore s'ils le pouvaient.

J'ai vu encore une nouvelle coiffure de Sœur, la plus épatante qui existe. En voici la forme :



Le zéro marque la place de la figure et les deux anses sont assez grandes pour en loger deux autres. J'ai aussi rencontré plusieurs chanoines marchant ensemble en grande tenue, avec de grands collets pointus par devant et par derrière qui leur tombent au bas des reins. Ils avaient leurs tricornes tout petits sur ces grosses figures flamandes rubicondes et bouffies et qu'on jurerait, tant elles sont luisantes, avoir reçu une bonne couche d'huile. On ne peut avoir l'air plus vulgaire. Le cardinal Albani disait à Chateaubriand qu'il était un gros cochon à deux pattes, et en vérité ceux-ci lui font concurrence. On ne voit pas une figure, je ne dis pas distinguée, mais passable, sur vingt prêtres. Ils ont tous la figure d'un rouge violet, on dirait qu'elle va éclater. Et des nez! On dirait qu'ils se sont collé le talon entre les deux yeux. Je ne puis expliquer tous ces teints-là que par une grosse gloutonnerie dans le manger. Et ils doivent boire beaucoup de bière. On n'est pas violet comme cela, à ne boire que de l'eau. J'en rencontre un quelquefois qui me fait l'effet de quêter constamment : large, court, trapu, point de cou, deux gros yeux ronds qui n'ont que du blanc, les joues comme deux citrouilles, il est absolument dégoûtant. Je ne sais pas diable où ils vont pêcher pareilles difformités.

Le curé de l'église Saint-Pierre a une belle physionomie, me rappelle beaucoup notre oncle Toussaint. Il a de longs cheveux blancs et bouclés, et il est propre, exception prodigieuse ici.

Parmi les Sœurs, toutes les figures sont vulgaires. De bonnes grosses femmes que l'on engagerait pour laver un plancher ou sarcler un jardin. Je n'ai pas encore vu une femme passable parmi elles dans Gand. J'en avais vu quelques-uns à Anvers et Bruxelles. Mais dans ce pays flamand,



tout a l'air lourd et obtus. Les populations du Luxembourg et du Hainaut sont bien supérieures. Ici, les instincts sont évidemment plus grossiers.

La lutte acharnée qui a lieu en Bavière entre le parti clérical et le parti libéral offre de curieuses phases. Le parti clérical a une majorité en Chambre de 5 ou 6, pure majorité de surprise, mais enfin ils l'ont. Avec leur arrogance ordinaire, ils ont voulu imposer au roi un programme de politique extérieure et intérieure qui eût tout bouleversé. On voulait à l'extérieur des démarches insultantes pour l'Italie, à l'intérieur, des destitutions sans fin.

Le roi consentit à quelques destitutions mais refusa de demander leur démission à des employés irréprochables seulement parce qu'ils étaient libéraux. Le parti clérical l'insulta brutalement dans une adresse et surtout dans des discours en Chambre. Le roi refusa de recevoir l'adresse et fit entendre qu'il ne se mettrait pas le gouvernement allemand sur les bras (la Bavière fait partie de la confédération germanique) pour plaire à une majorité de hasard. La position du roi ne semble pas régulière et à mon avis il eût mieux fait de laisser arriver les catholiques et de leur laisser faire quelque bonne grosse bêtise. Mais il ne voulait pas sans doute venir en contact avec ceux qui l'avaient bêtement insulté. La députation de Munich, la capitale, était en majorité libérale. Sur une question de forme absurde, la majorité a mis dehors les 13 députés de Munich, espérant chasser quelques libéraux. Au contraire, ce sont les deux catholiques qui en faisaient partie qui ont été éliminés, et la minorité des cléricaux a été écrasante. Ces messieurs avaient compté sur une de leurs finesses ordinaires, de ces finesses qui montrent combien ils sont partout étrangers à toute notion de principe et de décence. Ils ont proposé aux membres de l'internationale bavaroise – l'ennemie décidée là comme partout du catholicisme, ne comprenant que des membres faisant serment de le combattre par tous les moyens – de se joindre à eux, leur offrant deux sièges sur les 13. Ceux-ci ont refusé et les catholiques en sont pour la honte d'avoir eu recours à ce sale expédient. Leur majorité est réduite à deux voix, et le résultat de l'élection de Munich pourrait bien engager le roi à dissoudre la Chambre. Alors on verra avec qui est réellement le pays. Mais la situation est grave en ce sens que le gouvernement allemand, qui a entrepris la tâche de soumettre en tout le clergé au droit commun et de détruire l'attitude qu'il occupait d'un état dans l'État, s'insurgeant à tout propos contre la loi, et se réclamant toujours

de la conscience catholique à propos des plus inacceptables prétentions des vieux fossiles de la Curie, ne permettrait probablement pas à un gouvernement clérical de Bavière de compromettre au dehors la politique allemande à l'égard de l'Italie. Le roi de Bavière se trouve pris entre deux feux : la violence cléricale d'un côté et la main de fer de M. de Bismarck de l'autre, et sa position n'est pas très agréable. Mais tout ce tintamarre vient de l'idée inspirée aux catholiques que le pape doit être maître chez les autres et ce temps-là est passé. On exige aujourd'hui des choses que l'on n'eût jamais osé rêver sous la monarchie légitime, que la restauration n'eût jamais admises. On crie à fendre les montagnes contre les gouvernements constitutionnels et on n'osait souffler mot contre le gouvernement autrichien, quand il retranchait un saint du calendrier et défendait d'en célébrer l'office dans les églises. C'était bien là une question spirituelle, mais c'était un gouvernement absolu qui donnait sur les doigts de l'Église et on ne soufflait mot. Et aujourd'hui on crie contre un gouvernement constitutionnel parce qu'il ne veut pas donner des privilèges exclusifs au clergé. La déraison de ces gens-là est inconcevable.

La question d'Orient s'embrouille. L'Angleterre n'a pas voulu adhérer à la convention des trois Empires : Allemagne, Autriche et Russie. Cette convention ne réglait rien et l'Angleterre veut du définitif. Mais je crains bien qu'elle ne fasse une démonstration que pour reculer, comme elle l'a fait dans la question du Danemark, qu'elle a laissé écraser par la Russie après avoir promis son support.

Les insurgés de l'Herzégovine ne veulent rien entendre, et au fond, maltraités comme ils l'ont toujours été, ils ont parfaitement raison de ne pas céder tant qu'il leur reste une chance. La Turquie est en pleine dissolution. Le gouvernement ne peut plus ni payer les troupes, ni payer même les employés publics. Les troupes vivent du pillage de la population musulmane et les employés, crevant de faim, s'approprient toutes les sommes qu'ils perçoivent. On en a perdu quelques-uns mais ceux qui n'ont pas de quoi manger disent : J'ai une chance de n'être pas pendu, mais je mourrai avec ma famille si je ne vole pas ce que je reçois pour le gouvernement.

Voilà trois ou quatre massacres de chrétiens dans différents recoins de l'Empire et le fanatisme musulman est très surexcité. Les grandes puissances européennes sont comme rangées en cercle autour de la Turquie, comme six gros chiens autour d'un animal mort, et se disent : Si je n'en ai

pas un morceau, personne n'en aura. Je ne pense pas que la question se résolve maintenant en une guerre, mais là est la cause certaine de la prochaine guerre européenne.

Pour M. Bibite, ne le ménage pas trop sur la poudre de santé. Une moitié de cuillerée à thé dans son gruau ne le gênera pas et pourrait calmer l'irritation des gencives et par suite la mauvaise humeur. La pousse des dents leur cause toujours une douleur sourde (quelquefois aiguë), mais même quand elle est faible, elle les rend nécessairement irritables. Je crois qu'un peu de poudre par petites doses calmerait beaucoup l'irritation. Tu peux l'essayer et arrêter si l'effet n'est pas produit. Mais je pense qu'il se produira.

J'ai une brosse parfaite, et quelqu'un qui est prêt à payer le brevet et manufacture. Mais je voudrais bien recevoir cette malle avant de prendre le brevet. Quoique j'aie complètement changé la forme et la disposition, il y a peut-être quelque détail dont je ne me rappelle pas et que je pourrais inclure. Je dois recevoir demain ou lundi la réponse de G. à ce sujet.

J'ai aussi un peu besoin des habits qu'elle peut contenir. Heureusement il fait toujours frais et ce que j'avais n'est pas de trop.

Je vous embrasse de toute mon âme.

D.

4 h p.m.

Ma chère enfant,

J'ai eu à 3 h ta lettre du 28, arrivée hier au soir, 36 heures seulement après l'autre partie, huit jours avant. Cela vient de ce que les lettres qui viennent par New York ne sont pas expédiées par les Cunard mais par les vaisseaux de la ligne Williams & Guion, qui vont lentement. Ce sont eux qui ont le contrat de la malle anglaise pour le Canada par les États-Unis. Écris autant que tu le pourras par la ligne Allan, mais sans te déranger le moins du monde.

J'ai enfin une bonne nouvelle à vous donner et sans l'infamie de Grotkaï vous l'auriez eue depuis longtemps. Voici toute l'affaire.

J'ai pris chez lui l'instrument qui y était depuis si longtemps et l'ai porté chez M. Voetweg<sup>96</sup> (prononcez *Vott*). Je lui ai dit que la machine n'avait pas pu être mise en parfaite opération par Grotkaï et que je voulais la défaire avec lui et en trouver le défaut. Il m'a remis à trois jours pour raison de travail urgent à livrer. J'y suis allé ce matin et nous avons commencé à la défaire. Dès que le cylindre intérieur a été à découvert, j'ai vu de suite que maître Grotkaï avait tout simplement arrangé la machine pour qu'elle ne pût pas marcher. Le gredin m'a fait perdre trois mois d'abord pour attendre qu'il fût prêt, et ensuite prétendait travailler à la machine quand il n'avait fait qu'en rendre le fonctionnement impossible en laissant une ouverture autour de l'axe. Nous avons fermé cette ouverture, réassemblé la machine; j'y ai mis de l'eau et elle a fonctionné parfaitement. Il est vrai, comme il me l'avait dit, que l'axe est légèrement faussé, mais si peu qu'on la tourne sans difficulté avec une seule main par un axe d'un pouce. Mais comme la machine était toujours montée et que trois fois il m'a dit devoir la travailler à temps perdu, ne m'envoyant jamais chercher quand il la défaisait (si toutefois il l'a fait les trois fois), je ne pouvais pas juger de son opération. Ça prend au moins trois heures à ouvrir et à fermer la machine, à cause des soudures et du mastic à poser pour tenir l'eau. Je ne songeais donc pas, quand elle était remontée, à la faire démonter, ne pouvant guère soupçonner d'ailleurs qu'un homme pût être assez misérable pour arranger une machine pour ne pas marcher. Tout le monde le dit honnête, et je ne pouvais pas croire à sa mauvaise foi.

Voetweg a dit de suite : « Il est bien clair que vous avez été trompé indignement, car la machine marche bien. » Il m'avait dit que le travail de son homme me coûterait 12 sous par heure. Quand il a vu la machine bien marcher, il n'a pas voulu recevoir d'argent et m'a dit :

– Je vais voir mon ami M. Bytebier-de-Lorge, et je vais lui proposer de monter la machine chez lui avec un carburateur. Son atelier est grand; le mien est trop petit (ce qui est vrai) et nous l'exploiterons ensemble.

La machine sera complètement montée lundi. Ainsi, j'ai perdu réellement six mois pour être tombé avec un gredin. Il est clair que tout ce que Grotkaï a attribué à son beau-père est faux, et qu'il a menti, là comme

---

<sup>96</sup> J. Voetweg, 13 rue d'Angleterre. « Entreprises de travaux et couverture en zinc et plomb. » *CFB*, p. 25.

sur le reste. Et, ce qui reste évident, c'est qu'il espérait me fatiguer et m'envoyer, puis s'emparer de l'affaire. Il ne pouvait pas prendre de brevet tant que je serais ici. Il y a une grande demande de machines à gaz. Deux compagnies en fournissent, mais à des prix énormes. Nous pourrions vendre à moitié prix et faire de grands profits, vendre à deux tiers même de moins, et faire un très bon profit. Et si je puis me débarrasser de la fonte de la machine, qui en a beaucoup plus qu'il n'en faut, nous allons pouvoir faire des machines à un bon marché fabuleux. Toujours est-il qu'au lieu de ne pas marcher bien, cette machine fonctionne parfaitement, comme celles de Montréal. Cela m'a ôté un grand poids de l'esprit. Si maintenant cette brosse m'arrivait, soyez sûrs qu'elle me donnera quelque chose d'important. Voilà donc l'horizon moins sombre.

Je vous aime bien.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 150

Gand, 31 mai 1876

Ma chère enfant,

Je reçois, il y a un instant, ta lettre du 18. J'ai eu dimanche l'envoi de Geoffrion, \$60. Les employés belges sont prodigieusement bêtes. Ils m'ont dit à Bruxelles et ici qu'on pouvait transmettre des fonds par la poste. Voyant par la lettre de Geoffrion qu'il n'avait pu le faire, je suis allé demander ici ce que ça voulait dire.

- Ah, me fit l'employé, d'un air niais, nous les envoyons par la Suisse.
- Comment! vous n'avez pas de rapports directs avec les États-Unis ?
- Non, Monsieur.
- Mais pourquoi me l'avez-vous dit ?
- Ah bien, je pensais que vous le saviez.
- Eh bien non, je ne le savais pas puisque je le demandais.
- Mais tout le monde le sait.
- Mais je suis étranger, moi.
- Ah, c'est vrai.

Maintenant, tu vas voir ce que c'est que Gand comme ville d'affaires sur l'étranger. Gand m'a envoyé deux petites traites sur la ligne Cunard. J'ai présenté mes traites à un agent de change. Il a tourné et retourné les deux feuilles et m'a dit :

– Nous ne faisons pas de ces affaires-là, nous ne connaissons pas cette compagnie.

– Comment, vous ne connaissez pas la compagnie Cunard, qui possède plus de trente *steamers* sur l'océan, et qui vaut au moins 120 millions ? (de francs).

– Non, Monsieur.

– Eh bien, où achète-t-on ces effets, ici ?

– Personne n'achète de traites ici, Monsieur.

– Mais est-ce que personne ne fait d'affaires avec l'Angleterre ?

– Oui, mais nous ne les connaissons pas.

– Ainsi, vous autres, agents de change, vous n'achetez jamais les effets sur l'étranger ?

– Non, Monsieur, cela ne se fait nulle part.

– Je vous demande bien pardon, c'est au contraire un des principaux items d'affaires des agents de change d'Amérique.

– Les banquiers, pas les agents de change.

– Pardon, pardon, les agents de change, ce sont eux qui réunissent de ces effets tant qu'ils peuvent pour faire des remises.

– Ah bien, nous ne faisons pas cela ici. Il vous faudra probablement aller à Anvers. Là, on fait bien plus d'affaires avec l'Angleterre. Mais allez à la Banque de Flandre.

Je vais donc à la Banque de Flandre et montre mes traites. On les porte au caissier. Au bout de dix minutes, on vient me dire :

– Nous ne connaissons pas cette compagnie.

Ça devenait de plus en plus fort. « Allons, me dis-je, il faut que je voie combien il y en a de bêtes. »

Je suis donc allé en marchant chez sept changeurs. Partout la même réponse : Nous ne connaissons pas cette compagnie.

Comme il me fallait aller à Bruxelles, j'y vais demain et irai au bureau de la compagnie, car elle en a un à Bruxelles.

Ma machine sera enfin montée demain; mais j'ai vu combien peu tous ces gens-ci comprennent. Comme quelque chose semblait remuer à l'intérieur, avant de la remettre ensemble, nous avons décidé de dessou-

der la plaque qui ferme le tambour intérieur, et là encore j'ai vu que maître Grotkaï avait ôté une rondelle qui maintenait le tout. Bytebier, qui prétendait comprendre la machine, me dit :

- Jamais cette machine ne peut marcher ainsi.
- Mais vous voyez bien qu'il ne manque qu'une rondelle.
- Oui, à l'intérieur, mais votre zinc va trop s'user ici.
- Eh bien, nous en mettrons une seconde et le support sera meilleur.
- Ça ne fera pas, dit-il.
- Qu'est-ce que vous voulez faire ?
- Ah, il faut un arrangement tout différent, et il m'explique un système

à n'en plus finir.

- Mais ce que vous voulez faire va coûter au moins 50 francs.
  - Plus que cela.
  - Eh bien, je vais, moi, l'arranger avec 40 sous.
- Il se mit à rire.
- Voulez-vous faire le pair ?
  - Quarante sous ?
  - Oui, elle marchera parfaitement avec ces deux rondelles.
  - Je ne le crois pas.
  - Si elle marche, me rembourserez-vous mes 40 sous ?
  - Oh oui.
  - Bien, envoyez le tambour chez Voetweg par vos hommes, ce soir.

Le lendemain matin, hier, à 7 h, je vais chez Voetweg, et Bytebier arrive pour prouver que la chose ne serait pas solide. Rien de têtue comme un Belge. Je fis donc couper les deux rondelles en zinc, les fit souder de chaque côté de la plaque, et la machine tournait superbement. La réparation coûtait un franc et trois sous. Voetweg ne voulut pas le laisser payer. Mais Bytebier dit :

- Ça marche, mais dans trois ou quatre ans, ça sera usé.
- Oui, en zinc, mais en cuivre ?
- Ah, en cuivre, ça sera bon.
- Eh bien, nous mettrons toujours du cuivre aux machines que nous ferons. Combien la rondelle de cuivre coûtera-t-elle ?
- Oh, dit-il, elle coûtera peut-être un franc.
- Eh bien, ça empêchera-t-il la machine de se vendre ?

Il se mit à rire et envoya chercher le tambour qu'il a monté aujourd'hui. Demain, il posera les poulies et la machine devra marcher samedi ou lundi au plus tard.

D'après ce que tu me dis, l'eau a dû aller bien près de la maison de Godfroy. La perte de David, pour la politique, n'est pas forte. C'est un tête-minette qui n'a aucune espèce de caractère. Il est justement bien là où il est : sous les ordres d'un autre. Alors il saura ce qu'il doit faire.

Je suis content de voir que Celina aille mieux. Mais un érysipèle intérieur est toujours dangereux, même à la jambe. Quant à son mari, il n'a jamais été qu'un gredin. Je lui ai dit, mais elle voulait se marier. La folie d'Amos est une chose terrible. C'était un bien excellent homme.

Quant au capitaine James, je n'entendais pas que l'on demandât rien. Il n'y avait qu'à dire au gouvernement que leur conduite à son égard est un fait de la plus honteuse lésinerie. Quand un homme a exposé la vie de ses gens et son propre navire pour un acte d'humanité, il faut être bien gredin pour ne l'en pas remercier. Pourquoi Béique n'en parlerait-il pas privément à Huntington ? S'il le savait, je pense qu'il ferait rendre justice de suite. Qu'il en parle à Laflamme, qui en parlera à Huntington<sup>97</sup>.

Je t'embrasse mille fois.

D.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 151

Gand, 7 juin 1876

Ma chère Caroline,

J'ai ta chère lettre du 26 dont je te remercie. Tu es bien bonne d'être si ponctuelle à m'écrire, et la réception d'une lettre est toujours pour moi

---

<sup>97</sup> Lucius Seth Huntington (1827-1886), avocat, député libéral du comté de Shefford à Ottawa. Ministre des Postes de 1875 à 1878, président du Conseil privé en 1874-1875. *Chambre des communes, Parlinfo*.



un grand moment de bonheur. Tes lettres étaient la seule chose qui pût me faire supporter mon isolement.

Je t'ai dit dans ma dernière que j'étais curieux de voir ce qui allait encore survenir pour me retarder. Eh bien, le retard est venu, cette fois, sous la forme de maladie de l'ouvrier qui a démonté la machine. Les deux autres mécaniciens de l'atelier sont allés à Terneuse poser un réservoir, et il m'a encore fallu attendre parce que je ne puis seul remonter la machine : encore six jours de perdus. J'arrive de l'atelier et y ai trouvé mon homme qui m'a dit pouvoir travailler demain matin. Il s'était fait écraser le premier doigt de la main droite, mais il le remue assez facilement depuis hier au soir. Voilà donc 17 jours de perdus en tout depuis que la machine est chez Bytebier. C'est désolant absolument, il faut que cela finisse. L'ouvrier m'a promis d'être à l'atelier demain matin à 7 h. J'y serai aussi. J'espère donc que demain au soir tout sera en ordre.

J'ai reçu, en même temps que ta lettre, celle de Geoffrion, du 22, qui m'explique enfin le retard de la valise. Il me dit qu'on lui avait donné instruction de l'adresser C.J.D. et qu'elle n'avait pas été expédiée par suite de l'insuffisance de l'adresse. Il a envoyé l'adresse au long et on lui a dit qu'elle partirait de suite. Elle va ainsi avoir été quatre mois à m'arriver. Je ne puis guère la recevoir avant les derniers jours du mois. Mais c'est réellement étonnant comme chaque chose va mal et sans qu'il y ait de ma faute, excepté seulement dans l'affaire Quaesaet, où je me suis laissé bernier un peu trop longtemps par Grotkaï, mais comment se douter de suite d'un fait exprès, surtout de la part d'un homme que tout le monde vante comme un des plus honorables de la ville. Cela est sans doute vrai du beau-père Quaesaet, dont la figure d'ailleurs ne permet guère de le croire malhonnête. Quant à l'autre, c'est bien différent, mais il vit sur la réputation du beau-père. Ils sont séparés.

Au reste, si tout marche bien demain au soir, ces contretemps seront bientôt réparés. Et comme le ventilateur a parfaitement fonctionné, mû à la main, chez Voctrovey, il ne peut pas marcher mal avec le poids.

Il avait été question, l'année dernière, entre M. Desmarteau et moi, de poser un appareil à l'hôtel du lac Memphrémagog, mais l'hôtel ne pouvant être fini à temps, on y avait renoncé. Il a dû s'ouvrir cette année. Comme ton mari y est intéressé, il leur serait très facile d'avoir un appareil qui ne leur coûterait que peu de chose. Les appareils de la compagnie de Coursol coûtent beaucoup. Mais s'ils n'en ont pas pris un et qu'ils veu-

lent avoir du gaz, ils peuvent se faire faire chez Wilson (rue Craig, près de la rue Radegonde) un appareil comme celui du collège de Saint-Hyacinthe et qui, comme ils n'auraient que l'ouvrier à payer, ne leur coûterait guère que 400 dollars, au lieu de 1000 qu'ils auraient à payer à la compagnie Coursol. Si ton mari veut le faire, je l'y autorise volontiers. Il aurait tort de croire ces machines dangereuses. Le collège ne court aucun risque, mais pour plus grande sûreté, il faudrait placer l'appareil près d'une fenêtre et le fermer absolument à l'intérieur, de manière à ce qu'il ne pût jamais être chargé que du dehors. Il n'y a absolument aucun risque. Il faut tout simplement fixer un tube de communication qui débouche au-dehors et dans lequel on vide la gazoline. J'ai laissé le brevet entre les mains de Casimir, à qui j'en ai fait le transport. Il me semble que l'on a eu tort d'abandonner cette belle affaire. Pourquoi Louis Laframboise<sup>98</sup> ne la prendrait-il pas ? Il peut se faire vite une belle indépendance avec un peu d'activité. Avec le modèle de carburateur que je pourrais lui envoyer et qui ne coûterait pas la moitié de celui que j'avais; et aussi avec le nouveau modèle de ventilateur pour les petites machines dont j'ai ôté toute la fonte, il pourrait vendre des machines au tiers du prix des autres et y faire autant de profit qu'eux. Il aurait donc le monopole dans tous les districts que j'avais, et même, de fait, dans les autres, et il y a beaucoup d'argent dans l'affaire. Franchement on a tort de laisser dormir pareille affaire, et Louis Laframboise, en quelques entretiens avec Wilson, verrait vite qu'il peut y faire quelque chose. Autant vaut que quelqu'un en profite. S'il vendait une machine à gaz de 25 becs pour 100 piastres, il serait riche en trois ans, car dans Montréal même il s'en prendrait un nombre considérable. J'avais le placement d'une quarantaine déjà à \$200. Réduites de moitié, on n'en pourrait faire assez. Et je puis assurer que la machine qu'il vendrait \$100 ne lui en coûterait pas 50. J'ai eu le temps d'étudier et d'améliorer l'affaire. Pourquoi ne lui en parleriez-vous pas ?

Je vous embrasse bien toutes, et j'espère vraiment que j'aurai une bonne nouvelle pour la semaine prochaine.

Je t'aime bien.

---

<sup>98</sup> Louis Laframboise (1848-1922) fils aîné d'Eugénie-Rosalie Dessaulles et de Maurice Laframboise. Neveu de LAD.

D.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 152

Gand, 16 juin 1876

Ma chère Caroline,

Je n'ai pas eu de lettre hier et aujourd'hui, ce qui me fait supposer que tu as écrit par N.Y. ou que tu as été trop occupée. J'ai bien du bonheur à recevoir tes lettres, et au fond c'est bien le seul bonheur qui me reste, mais ne te fais pas un monde de manquer une malle quand tu seras retenue par quelque chose. Il faut d'abord faire ce à quoi tu es obligée, et puis, quand tu as du temps, m'écrire. Mais si tu retardais par hasard d'une semaine, je ne te ferais certes pas l'injure de croire que tu aurais fait une petite omission par indifférence.

Ne t'ayant pas écrit mercredi, je puis maintenant te donner des détails sur les élections qui viennent d'avoir lieu. La Chambre se renouvelle par moitié tous les deux ans. Les élections avaient lieu mardi dans la moitié du pays. Il s'agissait, pour le parti clérical, de vie et de mort. Sa majorité à la Chambre était de 14 voix. Les libéraux comptaient emporter Anvers, Nivelles, Bruges, Ostende, Courtrai, Arlon et Ypres. Cela leur eût donné une majorité de six. Cet espoir ne s'est pas réalisé. Ils n'ont pu emporter que Nivelles, Ostende et Arlon, ce qui laisse le ministère avec une majorité de onze voix. Ils sont donc battus et sans espoir pour deux ans.

La loi électorale est très mauvaise, mais c'est un peu leur faute. Ils ont été 12 ans au pouvoir, jusqu'en 1830, et auraient pu la changer. Mais ils ont voulu compter plus sur les hommes que sur les institutions; ils n'ont pas corrigé ce que le système avait de vicieux à leur désavantage; ils sont tombés inopinément et leurs adversaires profitent du vice des institutions.

La constitution est une des plus belles qui existent mais le clergé, avec son astuce ordinaire, avait réussi, une fois la constitution passée et ratifiée, à persuader même les libéraux que la votation par liste dans de grandes circonscriptions offrait de grands avantages, laissant entrevoir

aux populations des villes que par leurs lumières elles guideraient les campagnes. Les libéraux donnèrent malheureusement dans le panneau. Le clergé savait bien qu'au moyen du concours des populations rurales, complètement ignorantes, qu'il fanatise et fait mouvoir à son gré, il pourrait contrebalancer en règle générale les majorités libérales des villes. Bruxelles est la seule ville que l'on n'ait pas osé noyer dans une grande circonscription rurale. Il eût été impossible de contenir une si grande population. Mais toutes les autres villes sont noyées par les cantons ruraux qu'on leur a annexés. Anvers, par exemple, contient 10 000 électeurs, et les cantons ruraux 5 ou 6 000. Tout cela ne forme qu'un seul comté élisant cinq représentants. La majorité libérale, dans la ville, approche un millier de voix, mais la majorité cléricale à la campagne est énorme et noie entièrement celle de la ville. Si cette grande circonscription était divisée en cinq parties, trois pour la ville et deux pour la campagne, comme Montréal et les deux comtés de Hochelaga et Jacques-Cartier, les libéraux auraient certainement les trois sièges urbains, et les cléricaux les deux sièges ruraux; mais on ne veut pas faire la division parce que le clergé commande la position. Quand on a vu qu'à Gand on ne pouvait battre les libéraux, on a détaché de la province de Bruges trois grandes communes pour les adjoindre à Gand. Voilà pourquoi la dernière majorité libérale a été faible. Mais ces mesures arbitraires, où l'esprit de parti le plus étroit se manifeste, exaspèrent les gens.

Les libéraux d'Anvers avaient compté sur un succès à peu près certain. Mais la corruption du parti cléricale s'est exercée cette fois sur une échelle inconnue auparavant. Tous les grands propriétaires ruraux sont cléricaux, et comme ils ont beaucoup de fermiers qui dépendent d'eux, et qu'ils peuvent ruiner d'un mot en refusant un renouvellement de bail, ceux-ci marchent comme des troupeaux de bêtes. Ils ne savent généralement pas lire, et le peu qui lisent ne jettent jamais les yeux sur une feuille libérale. Ce ne sont pas les grands propriétaires qui les conduisent aux polls, ce sont toujours les curés et les vicaires. Chacun de ceux-ci a une cinquantaine de paysans à conduire, part à leur tête, un fort gourdin à la main, arrive à la ville avec eux, les font tous entrer dans un estaminet retenu à l'avance, et les fait manger et boire de la bière après les avoir menés au scrutin. Tous les bulletins ont été écrits au presbytère et on les délivre aux électeurs à mesure qu'ils sortent de l'estaminet. Arrivés au poll, le curé ou vicaire se met à la porte et les envoie voter. Ils doivent

entrer, leur billet en main, pour que le curé soit bien sûr qu'ils n'en mettent pas d'autre. D'ailleurs ils sont bien prévenus que s'ils changeaient le bulletin, ce serait un péché énorme qui les priverait de l'admission aux sacrements pendant longtemps. Dans leur ignorance, ils acceptent ces mensonges comme parole de Dieu.

On peut sans doute trouver étrange que des hommes habiles se soient ainsi laissés tromper par le clergé. Mais en 1830 son esprit n'était pas du tout ce qu'il est aujourd'hui. Alors, dans tous les pays de l'Europe, excepté l'Espagne et l'Italie, les clergés nationaux étaient anti-ultramontains et repoussaient énergiquement la suprématie papale. Il y avait beaucoup de membres du clergé belge dans le Congrès de 1830 qui a élaboré la constitution. Toutes leurs déclarations étaient très libérales. Il le fallait bien. La révolution s'était faite par le peuple et comme elle avait soustrait la Belgique à l'union avec la Hollande protestante, le clergé témoignait la plus vive reconnaissance. Il allait bras dessus bras dessous avec les francs-maçons et les libres penseurs, et faisait toutes les admissions voulues de liberté pour les autres. Mais la Cour de Rome enrageait et Grégoire XVI, qui venait d'être élu pape, maudissait l'esprit du clergé belge. De là l'encyclique de 1832 qui condamnait toutes les libertés modernes. Elle était exclusivement à l'adresse de la constitution belge, dans laquelle toutes ces libertés avaient été consacrées. De grands efforts furent faits auprès des évêques belges pour les décider à se séparer des libéraux belges et un certain nombre d'entre eux cédèrent. Néanmoins le clergé tint bon quelques années. Mais la liberté même qui avait été concédée au catholicisme, tourna contre le parti libéral. On abandonna complètement au pape, sous prétexte de liberté, la nomination des évêques. Aucun gouvernement de l'Europe, même de la catholique Autriche, n'avait jamais concédé cela, même aux plus beaux jours de l'absolutisme. Cette concession faite, le clergé devait à la longue devenir ultramontain et il l'est devenu. Les évêques de Belgique sont aussi encroûtés aujourd'hui que les plus fanatiques évêques italiens. Dans le clergé, depuis 20 ans, on n'accorde d'avancement qu'aux fougueux ultramontains. Si un prêtre de valeur ose montrer la moindre lueur de patriotisme, il est mis en pénitence. En trente ans, la Curie romaine a complètement modifié l'esprit du clergé belge, comme celui du clergé de France. Les hommes éminents de ce dernier clergé sont allés mourir de chagrin à l'hôpital parce qu'ils repoussaient l'ultramontanisme, entre

autres les abbés Laborde, Prompsault, Lacouture, Sénac. Ces hommes-là étaient pétris de science ecclésiastique et tous des prêtres irréprochables, mais ennemis des Jésuites. On leur ôta leurs bénéfices et ils moururent tous dans la misère. On en aurait fait autant à Mgr Maret, s'il n'avait pas eu une petite fortune personnelle.

Vu les traditions du gouvernement français qui n'a jamais voulu renoncer à la nomination des évêques, il reste encore une partie du clergé non esclave du jésuitisme, mais en Belgique, sous le régime de la liberté absolue concédée au clergé, il n'en reste rien. Tout est ultramontain, et forcément.

Les évêques reçoivent leurs instructions de Rome, les transmettent aux curés, et ceux-ci informent leurs paroissiens en pleine église qu'il faut faire telle chose et que résister au pape, c'est se vouer à la damnation. La masse des campagnes suit aveuglément ces ordres. On la fanatise par tous les moyens possibles, surtout par les pèlerinages. Chaque semaine, on conduit une troupe d'hommes et de femmes à la grotte d'Oostakker, à une lieue de Gand, copie de la grotte de Lourdes, et il s'y fait autant de miracles qu'à l'original. Voilà trois personnes que l'on déclare guéries et qui n'en sont pas moins mortes de leurs maladies, mais la masse continue de les croire guéries parce qu'elle ne lit que les journaux flamands ecclésiastiques dans lesquels on se donne bien garde d'enregistrer ces morts. Tout est supercherie et mensonge. J'ai vu aux vitraux des librairies catholiques ces gravures dans lesquelles on représente le pape couché sur la paille derrière la grille d'un cachot. Les journaux cléricaux français ne répondent rien aux plaisanteries que suscitent ces gravures. Mais les petits journaux flamands publiés seulement pour la campagne traitent d'impies et renégats ceux qui protestent contre ces mensonges. Le clergé y trouvant son compte, laisse faire. La religion s'oppose à ce qu'on rétablisse la vérité. Tout cela peut paraître incroyable, mais c'est strictement vrai.

Pendant la dernière élection, le clergé a été plus arrogant que jamais. Les électeurs campagnards arrivaient en ville dans de longues files de voitures, curés et vicaires en tête, et se rendaient voter en chantant. Après le vote, on les laisse loin et la moitié revient ivre, toujours sous la garde des prêtres. Votant pour la bonne cause, ils peuvent bien se soûler un peu. Voilà pourquoi l'ivrognerie est si développée dans les deux Flandres. Le clergé ne prêche jamais contre; elle lui sert. Les sermons ne

roulent jamais que sur les miracles, les reliques et les médailles. Une instruction vraiment morale est chose excessivement rare et à peu près inconnue à la campagne.

Les cléricaux avaient craint d'être battus. Ils avaient amené de la campagne jusqu'aux malades. Une trentaine de votes ont été donnés à Anvers par des gens portés à deux et quatre hommes près des urnes. Quelques électeurs ont laissé tomber les circulaires qu'on leur avait envoyées pour les prémunir contre les impiétés libérales. Or ces circulaires étaient tout ce qu'on pouvait imaginer de plus infâme contre les libéraux. Elles étaient toutes en flamand. Le clergé n'ose pas faire écrire ces choses en français, d'ailleurs la langue ne saurait exprimer ce qu'on y a dit en flamand. Une de ces circulaires a été publiée dans *Le Précurseur*, traduite en français mais conservant les mots sales en flamand parce qu'ils n'ont pas d'équivalent en français. Je me les suis fait traduire par un des professeurs de l'université qui dîne avec moi tous les jours, et je dois dire que nos pires mots français sont presque des éloges à côté de ce que ces mots expriment. Le flamand brave l'honnêteté, au moins autant que le latin. Dans tous les cas, les paysans étaient informés que les libéraux étaient tous des impies, des voleurs, des coupe-bourses, des hommes perdus de débauches et de vices, et pourris de maladies honteuses. Quant aux femmes des libéraux, ce sont toutes des prostituées et pire encore. Il y a là des choses qui ne peuvent pas se dire.

Ces abominations produisirent naturellement une grande exaspération. Les libéraux se sont souvent vus traiter comme tu viens de le lire, mais attaquer ainsi leurs femmes, cela passait mesure. Aussi se promirent-ils une vengeance.

Quand tout fut fini et la majorité catholique comptée à 160 voix, les candidats catholiques furent proclamés. Le parti catholique décida alors de faire un triomphe et d'illuminer toutes les maisons catholiques. Le chef de la police représenta à l'un des députés élus les dangers de toute manifestation dans l'état présent des esprits. Non seulement la ville se sentait écrasée par la population ignorante de la campagne, mais les circulaires avaient produit une véritable rage chez un grand nombre. Le député Delaet insulta le chef de police en disant que s'il ne faisait pas son devoir on saurait bien le lui faire faire. Celui-ci fit son rapport au bourgmestre qui essaya aussi d'empêcher des manifestations. Tout fut inutile, et à 9 h du soir, différents locaux catholiques, cercles, cafés, etc.,

furent illuminés. Une troupe de 3 000 hommes se forma sur la place Verte, près de la cathédrale, et alla parcourir les rues de la ville. Quand elle passa près du café Moretus, rue de l'Empereur, des sifflets partirent du café et un hourra fut lancé de l'intérieur. En une demi-minute, la maison fut envahie, ceux qui s'y trouvaient, abîmés, et la maison presque complètement démolie à l'intérieur. Quand la gendarmerie à cheval arriva, tout était fini.

Sur un autre point, une cinquantaine de libéraux passaient en chantant, et devant la maison d'un M. de Winter-Lauwers, virent une dizaine d'individus sur le balcon au-dessus de la porte cochère. Les libéraux crièrent : « À bas la calotte ». Deux des innocents qui étaient sur le balcon leur firent le pied-de-nez. Alors la maison fut envahie et brisée de fond en comble. La police arriva ici à temps pour faire cinq ou six arrestations.

Mais dans la journée, on avait fait circuler une lettre insultante de M. Coremans, l'un des élus, contre les candidats libéraux. Une troupe de 1000 hommes au moins, prenant un détour pour ne pas éveiller les soupçons, se rendit à sa maison, en fit sortir les femmes, puis la démolit de fond en comble. La gendarmerie arriva, ventre à terre mais trop tard, la maison étant éloignée du centre de la ville. La même troupe revint ensuite par la rue des Arts et brisa les fenêtres du collège des Jésuites, puis elle se rendit à l'autre établissement des Jésuites, au Parc (un établissement énorme) et y brisa aussi les carreaux. (Tout ceci se passait à Anvers).

Trois autres maisons de meneurs catholiques furent saccagées. Partout les libéraux disaient : « Nous recommencerons chaque fois que vous insulterez nos femmes. Tenez-vous-le pour dit. » *La Bien public* d'hier a nié l'existence de la circulaire, mais on en possède l'original au bureau du *Précurseur* où on la montre à qui veut la voir.

Des scènes analogues, mais bien moins graves, se sont passées à Bruxelles et à Gand. À Bruxelles, deux établissements jésuites ont été maltraités et le cercle catholique eût été démoli s'il n'avait pas été protégé à l'avance par un peloton de police.

À Gand, on a brisé quelques vitres chez les Jésuites. Nulle part les autres ordres n'ont été maltraités. On a dit que les vitres des Augustins étaient brisées, mais j'y suis passé hier et il n'y en a pas une de cassée. On n'en veut qu'aux Jésuites qui ont été les vrais organisateurs de l'ultramontanisme et de toute la croisade contre les institutions mo-



dernes. Mais on est allé briser toutes les vitres d'un éditeur catholique qui publie un petit journal flamand où l'on dit pis que pendre des libéraux. Hier au soir, comme je rentrais chez moi après une petite marche, j'ai vu déboucher dans la rue Haut-Port, où est l'hôtel de Ville, une masse énorme qui chantait la Marseillaise. Elle est allée briser quelques vitres à l'hôtel d'Alcantara, une maison privée. M. d'Alcantara est aussi arrogant que fanatique.

Le soir même de l'élection, quand on se lamentait sur les désastreuses nouvelles qui arrivaient de partout, un imbécile de prêtre, à taille colossale, passe sur la place d'Armes armé d'un immense gourdin. Il y avait au moins 3 000 hommes sur la place d'Armes. Quelques sifflets se firent entendre, puis un mouvement général de son côté. Heureusement pour lui, le bourgmestre sortait à ce moment-là du club de la Concorde qui regorgeait de têtes. Il s'élança dans la foule et en tira mon prêtre auquel on avait arraché son gourdin et qui avait perdu son tricorne. Mais on ne lui avait pas fait de mal. Le bourgmestre appela une voiture et l'envoya chez lui en l'invitant à y rester.

Tout cela est regrettable, mais les provocations du parti clérical deviennent quelquefois insensées. Après la nature de leur victoire à Anvers, exclusivement due à l'argent, aux mensonges faits aux paysans et à l'influence directe du confessionnal, vouloir faire triomphe et illumination dans une ville où ils sont en grande minorité, s'était stupide. Ils voulaient absolument narguer, et la population s'est fâchée. Et il n'y a pas une population au monde qui fût restée tranquille devant d'aussi infâmes insultes adressées aux femmes.

En fin de compte, la position se résume comme suit. Dans aucun pays de l'Europe, le clergé ne jouit d'une liberté aussi complète qu'en Belgique. Il n'a plus à subir aucune des limitations à son autorité, qu'on lui a toujours imposées sous les gouvernements absolus. Eh bien, il ne se sert de cette liberté que pour l'anéantir pour les autres. Il veut l'abolition, ou plutôt la modification de la constitution dans le sens de l'absolutisme papal, et cette tactique lui est imposée de Rome. La question est donc pour les Belges : « Allons-nous être gouvernés par les vieilles momies de la Curie romaine, où l'on n'a pas la plus petite notion de droit, et dont le gouvernement avait toujours été la violation de tous les principes du droit public et civil. Allons-nous être à la merci d'un Monsignor romain qui ne connaît rien de nos lois, et qui conteste au peuple belge le droit de

se gouverner comme il l'entend ? » Si le clergé insiste là-dessus, il est clair qu'il finira par se faire massacrer.

Communique celle-ci à Guillaume. Il est bon que ces choses se sachent un peu.

Je t'ai écrit que ma machine allait marcher. Elle a marché en effet, mais pas complètement bien. Il y avait eu une fuite d'air. On avait un excellent courant d'air, mais quand tout était fermé, le poids qui aurait dû rester suspendu par la compression de l'air, continuait de descendre. Donc encore une anicroche causée par toutes les inintelligentes manipulations de Grotkaï. Après avoir bien examiné, le mécanicien me dit qu'il ne pouvait voir d'où venait la fuite et prononça la machine mauvaise en principe. Là, je savais qu'il se trompait, mais je ne pouvais trouver moi-même le défaut. Je repartis donc la tête pas mal basse, me demandant ce que j'allais faire, et je me rendis à l'hôtel pour dîner. Après dîner, je me mis à lire les journaux. Au bout de quelques instants, je vis entrer M. Van Acker, l'associé de la maison Martiny où l'on fait des machines pour la compagnie d'Anvers. Il vint prendre son café à côté de moi. Nous parlions de choses et d'autres, et je lui demandai si la compagnie d'Anvers faisait beaucoup de placements de gaz

– Peu, me dit-il, leurs machines sont trop chères pour ce pays-ci, mais elles sont excellentes.

– Êtes-vous intéressés dans l'affaire ? lui demandai-je.

– Nullement, nous faisons leurs machines pour les Flandre, voilà tout.

– Eh bien, lui dis-je, j'ai une machine-ventilateur qui ne va pas bien. Entreriez-vous la voir, mais je crains un peu qu'elle n'ait un défaut radical, et je voudrais avoir l'avis d'un homme compétent. L'atelier, où elle est, est sur votre chemin; si vous voulez y entrer, j'irai avec vous.

– Oh, avec plaisir, me dit-il.

Nous partons donc et il examina la machine.

– Ce n'est qu'une fuite d'air, dit-il.

– Oui, mais je ne sais pas où elle est, et je crains que ça ne soit difficile à trouver.

– Je vous le trouverai.

Je fis un peu l'incrédule et il me dit finalement :

– Si vous me l'envoyez, je vous la réparerai et vous ne me paierez rien si je ne la fais pas marcher parfaitement.

C'était justement ce que je voulais. La machine marchant, ce n'est rien de payer, mais je ne pouvais lui donner 30 ou 40 francs si elle ne marchait pas. Car je suis bien gueux avec tout le temps que Grotkaï m'a fait perdre. Je lui demandai quand il pourrait y travailler.

– Je ne puis vous la promettre avant neuf jours, car j'ai des ouvrages très pressants en main. Encore un retard terrible. Mais il n'y avait pas à faire autrement. Et je ne pouvais aller ailleurs. Voetweg et Bytebier ne me chargent rien, mais ils ne seraient naturellement pas disposés à déboursier ailleurs.

Je conduisis donc ma machine samedi dernier chez Martiny. Il la fit défaire de suite et me dit :

– La machine a été défaire et refaite par un homme qui n'y comprenait rien, mais c'est une bonne machine et je vais vous la faire marcher parfaitement. Mais cela pourrait bien vous coûter une quarantaine de francs.

Je lui dis que Van Acker m'avait promis de ne rien demander s'il ne la faisait pas marcher.

– Ah, dit-il, il ne faudrait pas faire cela trop souvent. Mais il n'y a toujours pas d'inconvénient ici, car pour marcher elle marchera.

J'y suis allé hier, jeudi, et un homme y travaillait depuis midi. Van Acker me dit :

– On vous a littéralement massacré votre machine, et il y a beaucoup d'ouvrage, mais quant à marcher, cela ne fait pas doute. Mais on a tout remplacé de travers, et je suis même surpris qu'elle ait donné de l'air du tout quand je suis allé la voir. J'espère qu'elle marchera bien samedi. Je la monterai à côté de la nôtre, et je ferai marcher quelques becs de gaz avec.

J'y retournerai donc demain après-midi. Tu vois que c'est toujours à recommencer. Mais si elle marche enfin, tout sera réparé. Je me tiens pour sûr qu'elle marchera puisqu'ils en font sur le même principe qui marchent bien. Mais leurs machines sont d'un fini merveilleux et coûtent plus du double de la mienne. C'est ce qui faisait dire à Martiny :

– Nous ne gagnons pas assez pour des ouvrages aussi finis que ceux que nous faisons. Celui qui a fait cette machine-là a bien plus de bon sens que nous. Il ne s'est occupé que de ses centres, et le reste il l'a fait à la grosse. Il gagne ainsi autant sur 150 francs que nous sur 300.

Comme j'allais sortir, la pluie est survenue assez violente. Ils me firent donc rentrer un peu. Je leur dis alors que j'avais songé à une machine différente qui coûterait beaucoup moins cher, et j'en fis le plan avec de la craie sur une planche noire. Mais je leur dis que l'objection à ce système était dans la délicatesse des soupapes qu'il faudrait, que j'avais un modèle tout fait, mais qu'après avoir compté sur un succès facile, j'étais arrêté par les soupapes que je n'avais pu faire assez justes.

– Vous n'avez toujours besoin que d'une soupape par cloche, me dit Van Acker.

– Pardon, il en faut deux.

– Oui, avec votre arrangement, mais vous pourriez obtenir le même résultat avec une seule; et il me fit un plan de sa modification.

C'était vrai. Or la soupape qu'il retranche était la seule difficile à faire; l'autre n'est rien. Il me dit alors qu'il allait faire un modèle.

– Combien coûtera-t-il ? lui demandai-je

– Ah, je ferai le modèle simplement en amateur. S'il marche bien, vous ne ferez pas faire vos machines ailleurs qu'ici.

La proposition était superbe. Je le lui promis. Nous convînmes des dimensions, un petit modèle, et je partis.

Tu vois qu'avec tous mes terribles retards, l'horizon se désassombrit toujours un peu.

Van Acker m'a montré le dessin de leur carburateur. Je lui ai montré le mien, et il est convenu que le mien valait mieux encore. J'ai plus de circuit dans le même espace.

J'ai deux autres choses dont je te parlerai dans ma prochaine, mais en connexion avec ma machine à gaz, et qui me permettent d'offrir un tout plus complet et à meilleur marché que n'importe qui. En pensant toujours à une chose, on finit par trouver des idées pratiques. On ne tombe jamais sur l'idée juste la première.

La température est remarquable. Il ne fait ni chaud ni froid. L'air est toujours agréable. Il ne fait un peu chaud qu'en plein soleil, et encore c'est parfaitement supportable. Nous n'avons pas eu encore plus de 75°, mais la température habituelle est 70,2. On marche tant qu'on veut sans souffrir le moins du monde.

Je continue mon régime de vie. Je soupe chez moi avec un morceau de galantine, ou tête en fromage, avec pain et beurre. J'ai ainsi bon déjeuner et bon souper pour 18 sous par jour les deux. Il est difficile de

mieux faire. Seulement la conversation est courte. Mais je pense continuellement à vous et je vous vois autour de ma petite table, qui est par moments assez fouillée de papiers qui feraient le désespoir de ta pauvre maman. Mais comme elle ne les voit pas, elle en a la conscience libre.

Adieu. Je vous aime bien et vous embrasse de tout mon cœur.

D.

Je recevrai probablement ma malle le 22 ou le 23, jeudi ou vendredi, par le *Kenilworth*.



À Zéphirine Thompson  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 153

Gand, 21 juin 1876

Ma chère femme,

Nous avons enfin du temps chaud depuis trois jours, mais c'est une chaleur qui n'incommoder nullement, 82 degrés. Vous devez déjà avoir eu 90 et 12. Les seigles et les orges sont mûrs et on a commencé à les couper. Les seigles sont tellement hauts qu'un homme s'y perd absolument. Je me suis approché, l'autre jour, d'un champ de seigle où les épis étaient à la hauteur de ma main, le bras tendu en l'air. Les orges me venaient exactement au menton. Il faut voir comme ces récoltes sont belles, les épis pressés et se touchant presque sur toute l'étendue d'une pièce. Le foin est mûr aussi et très beau, une fois aussi long que nos foins médiocres, et beaucoup plus encore que nos plus beaux. Mais on engraisse les terres ici comme nous, les jardins. La saison des fraises a été retardée de 15 jours cette année par le temps frais. Elles sont en abondance maintenant et se donneront bientôt pour rien, parce que mûrissant toutes à la fois, après tant de retard, il faut les vendre ou les perdre. On les vend en paniers. Ce que nous payons 15 sous à Montréal se vend 6 sous ici. Ainsi, pour 3 ou 4 sous dans un restaurant, on a une bonne ration. On double le prix avec de la crème, qui n'est que du lait déjà écrémé une fois. On charge un sou pour le sucre parce que bien des gens mangent les

fraises au naturel pour épargner le sou. Pour 6 sous, j'ai trois bons plats de fraises chez moi. Mais, chose singulière, on ne connaît pas, ici, notre sucre en grains. Chaque épicier pile son sucre, et souvent il devient assez gris par l'opération.

Une chose très remarquable pour moi, ici, est la longueur du crépuscule. Plus on va au nord, plus le crépuscule s'allonge. Gand est à 6 degrés ou 150 lieues plus au nord que Montréal, et la différence est déjà considérable. Hier au soir, par un temps très clair, je lisais parfaitement dans ma fenêtre, à 9 h du soir, et 9 h et demie, c'est encore le jour et on voit à peine poindre les étoiles. À 10 h 10 minutes, il y avait encore une teinte de jour, légèrement verte, dans l'ouest. À 2 h  $\frac{3}{4}$  il fait déjà jour. Ainsi, il ne doit pas y avoir plus de 4 heures de nuit dans les longs jours au nord de l'Écosse.

À 4 h, le thermomètre était arrivé à 86 et la même chaleur est bien pire chez nous. Le soleil est surtout beaucoup plus brûlant.

Les nouvelles locales restent les mêmes. On fait des assemblées pour se plaindre de la loi électorale. La position est tendue. Le parti catholique se cramponne au pouvoir par tous les moyens, et la loi lui est si favorable qu'il ne la changera certainement pas. On espère une pression de la part du roi, mais l'état du pays est loin d'être tel que le roi puisse convenablement demander à M. Malou de dissoudre son cabinet par sa retraite. Il est certain que les libéraux sont maltraités, mais la légalité est avec le gouvernement, quoique le droit national soit réellement froissé. Il est clair que le parti libéral fait un peu de violence pour forcer un peu la main au roi. Ces violences sont très réfléchies au fond. On sait toujours s'arrêter quand la gendarmerie paraît et on l'acclame au lieu de se battre avec elle.

Samedi soir, il y avait foule énorme dans ma rue. Du troisième, aussi loin que ma rue pouvait s'étendre, elle regorgeait de monde. Trois compagnies de la garde civique marchaient l'arme au bras et, en avant d'eux, marchant dans le même sens, au moins 3 000 hommes, et presque autant par derrière. Quand les compagnies rebroussaient chemin, la foule en faisait autant, en queue et en tête, et on leur donnait tout l'espace voulu. Que pouvaient-ils dire à des gens qui leur livraient le chemin ? Ils se sont ainsi promenés dans la rue pendant plus d'une heure. La procession n'est pas sortie dimanche. Avant-hier, un événement grave avait lieu

à Anvers et ici c'est le clergé qui a poussé les gens. Les paysans se sont montrés tout aussi brutes que les Irlandais.

Une société musicale (libérale) d'Anvers s'était engagée à donner un concert à la petite ville de Hoboken<sup>99</sup>, à 4 milles d'Anvers, au bénéfice d'une veuve chargée d'enfants, ruinée par un incendie qui avait causé la mort de son mari. Il devait y avoir en sus une conférence (ce que nous appelons une lecture), mais comme il s'agissait de charité, et pour n'éloigner personne, il ne devait y être nullement question de politique. Mais la seule présence des libéraux offusquait terriblement M. le curé et, aux trois messes basses du dimanche, trois sermons violents avaient eu lieu contre le concert. Les musiciens arrivèrent dans quatre grandes voitures, avec des femmes, et le concert alla assez bien pendant une demi-heure, mais alors une bande de paysans entra et se mit à hurler. Plusieurs d'entre eux avaient été vus sortir du presbytère. On appela la police et les perturbateurs furent mis dehors. Le concert fini, on reprit la route d'Anvers. Les voitures étaient à peine arrivées à un demi-mille du village et elles furent arrêtées par une bande de forcenés qui se mirent à assommer les chevaux qui naturellement se cabrèrent et faillirent tout briser. Tout le monde descendit à la hâte et on fit face aux assaillants. Mais ils étaient armés de faux, de pelles, de fourches surtout, et les autres étant sans armes, plusieurs furent vite gravement blessés. Bien heureusement un homme à cheval suivait les voitures et il alla à toute course donner l'alarme. On envoya la gendarmerie qui arriva au bout de 25 minutes, mais pendant ce temps, qui ne pouvait être plus court, vu la distance, plusieurs graves blessures avaient été infligées. Plusieurs des émeutiers furent arrêtés et les voyageurs continuèrent. Mais à deux milles de là, autre attaque. La première voiture put heureusement passer; les hommes en descendirent pour aider les autres et la voiture avec les femmes alla en toute hâte prévenir la police d'Anvers. Un piquet de gendarmerie arriva à temps pour empêcher un massacre, plusieurs des pauvres musiciens étant déjà sur le carreau, gravement blessés avec des fourches et des faux. Une enquête est commencée et il n'y a guère de doute que plusieurs prêtres d'Hoboken seront gravement compromis. On s'accorde à penser que sans leurs furibondes prédications ce guet-apens n'eût pas été organisé.

---

<sup>99</sup> Sur la rive droite de l'Escaut à Anvers.

Ce clergé-ci est corrompu jusqu'à la moelle. Toutes les semaines, les Cours de justice en condamnent deux ou trois pour des faits révoltants. Et leur arrogance donc! Samedi dernier, un moine à forme de citrouille entre dans un char urbain. Deux messieurs s'y trouvaient et parlaient politique. C'étaient des libéraux. Ne voilà-t-il pas mon moine qui se fâche et leur dit qu'on ne doit pas parler politique dans les chars. Les autres lui disent qu'il fera mieux de baisser le ton s'il ne veut pas avoir une volée. Le moine interpelle le conducteur et lui dit de faire observer la loi; qu'il est défendu de parler politique dans les chars. Le conducteur répond qu'aucune telle loi n'existe et que son devoir se réduit à empêcher le bruit mais pas les conversations tranquilles. Le moine alors le menace d'aller se plaindre au bureau. Voilà les gredins qui sont la plaie de ce pays, qui ont toutes les ruses pour dépouiller les familles, se faire donner des propriétés splendides, qui ont obtenu pour plus de 100 millions de legs et donations depuis vingt-cinq ans et qui voudraient conduire les citoyens comme des enfants de collège.

Dans tous les cas, j'en ai vu un il y a quelques jours que j'ai regardé avec plaisir. C'était un Dominicain. Il était dans un char où je suis entré. (Je crois vous avoir dit qu'ici on fait une course comme de la rue Notre-Dame à la rue Sherbrooke pour 2 sous, et encore autant pour un sou de plus). Je regarde donc ce prêtre presque avec frémissement tant il ressemblait à notre bon M. Lafrance. Mêmes traits, même expression fine et douce; et jusqu'à son nez pointu et légèrement de travers. En voilà donc un à l'air distingué, chose aussi rare ici qu'une belle femme chez les Esquimaux. Le fait est que je n'en ai encore vu que trois dont la figure m'ait plu. Mais celui-ci est réellement le sosie de M. Lafrance.

Il y a ici aussi une demoiselle qui ressemble beaucoup à Mlle Barthe. Je l'ai vue deux fois aux concerts du Casino. C'est une bande militaire qui va y jouer gratuitement tous les dimanches de 6 à 7 h et demie du soir. Tout le monde y va. Le jardin est magnifique, mais les belles femmes excessivement rares. C'est désespérant comme elles ont toutes l'air communes. Les hommes sont mieux.

Je voudrais bien savoir pour qui on me prend. Je reçois souvent de profonds saluts de gens qui évidemment me prennent pour un autre. Hier, deux individus se tuaient pour me laisser le trottoir, là où on ne peut passer qu'un à la fois, et me saluaient, chapeau bas, comme si j'avais été le frère du roi. Au reste, on est excessivement poli ici. Di-



manche dernier, je m'étais assis une dizaine de minutes pour écouter une superbe fantaisie de Weber, et un monsieur arrive avec une belle vieille dame à cheveux de neige, mais plus une seule chaise. J'offre la mienne naturellement, et j'ai vu l'heure que le bonhomme ne finirait plus de me remercier. Il m'a récité du meilleur ton toutes les formules polies qui ont pu lui venir à l'esprit.

Le père Martiny m'a dit tantôt que ma machine ferait certainement marcher son gaz après-demain, et d'y aller entre 4 et 5 heures. Il y a encore eu un retard causé par un accident à une grosse machine qu'ils ont envoyée à Courtrai. En débarquant un grand carburateur, on l'a échappé et il est allé s'aplatir en partie sur l'angle d'une plateforme. On a télégraphié et il a fallu envoyer cinq hommes pour réparer l'accident. Ils sont arrivés aujourd'hui et on a recommencé à 4 h à travailler pour moi. Mais je me regarde comme sûr que ma nouvelle machine supplantera celle-là. Nous en avons arrêté tous les détails aujourd'hui, et Martiny m'a dit :

– Comme cela, ça marchera certainement. Hier, une grave difficulté était survenue. Nous ne trouvions pas moyen, Van Acker et moi, d'ouvrir mécaniquement une soupape à cause de sa position.

Quand je le laissai à 5 h, il me dit :

– Je crains bien que nous ne restions échoués ici.

– Je pense que j'en sortirai, lui dis-je.

Il secoua la tête d'un air de doute. Après mon souper, je me mis à faire des plans et des modèles de papier, et à 2 h ce matin, j'avais mon affaire. À 9 h, j'étais rendu. Van Acker me dit :

– Eh bien ?

– Je l'ai.

– Est-ce bien sûr ?

– Vous allez voir.

Et je lui montrai mon esquisse. Il se mit à rire.

– Voyez, dit-il, si ça n'est pas enrageant de ne pas avoir pensé à une idée si simple. Maintenant, c'est fait, dit-il, ça marchera.

– Ah ça, lui dis-je, à présent il faut que vous me fassiez une machine à bon marché. Vous finissez trop tout ce que vous faites et cela coûte davantage. Que vos centres soient parfaits, c'est nécessaire puisque tout dépend de là, mais quant aux accessoires, faites-les plus grossiers et point tant de fini.

Il me dit en riant :

- Vous voulez nuire à la réputation de notre atelier.
- Non, non, je dirai tant que vous voudrez que c'est moi qui le demande.

Nous sommes convenus qu'il ne me chargerait rien pour une machine complète et fonctionnant bien, à condition d'être mon seul fabricant pour la Belgique. L'arrangement est superbe pour moi et encore plus superbe pour lui.

J'espère très sérieusement vous crier victoire dans ma prochaine.

Je n'ai plus le temps de vous parler des deux choses nouvelles mentionnées dans ma dernière à ma bonne et chère Caroline. Elles ont trait au gaz et me donneront un appareil bien plus complet que tous les autres. Les retards m'ont causé bien du désagrément et de l'inquiétude, mais m'auront permis de venir offrir un système supérieur dans l'application pratique.

Dans tous les cas, si M. Béique doit venir en Europe pour ses globes, il est nécessaire dans son intérêt qu'il me voie, et dites-le-lui, s'il est sur le point de partir.

J'ai lu, après mon dîner, les extraits publiés avant-hier en France, du rapport du Comité sur l'élection du capitaine de Mun<sup>100</sup>, concurrent heureux de l'abbé Cadoret. Il y a des choses ineffables sur la conduite du clergé breton. Les curés ont dit toutes les abominations imaginables sur l'abbé Cadoret, en chaire, jusqu'à dire que c'était Satan qui se promenait en soutane.

Le refus d'absolution, les menaces de refus de sépulture, de baptême et de première communion aux enfants ont été universels dans la division. Un curé a refusé, pendant sept jours, d'enterrer la belle-sœur d'un électeur qui avait mal voté. Elle demeurait chez lui et était une des grandes dévotes de son village. Mais son beau-frère, qui la faisait vivre, avait mal voté. Voilà comme tous ces saints hommes ne se moquent pas de la religion qu'ils prêchent. L'élection est déclarée nulle.

Adieu, ma bonne et chère femme. Prends courage. Les bonnes nouvelles ne peuvent plus tarder. Je t'embrasse bien, et ma chère enfant, et

---

<sup>100</sup> Albert de Mun (1841-1914), député du Morbihan, Union des Droites, I<sup>re</sup> législature, troisième République. Du 5 mars au 13 juillet 1876; et de la II<sup>e</sup> législature, du 14 octobre 1877 au 16 décembre 1878. Sera longtemps député et passera au parti Action libérale. *Assemblée nationale*.

la bibite qui ne doit pas être trop malheureuse entre sa mère et sa grand-maman. Bien à vous de cœur.

D.



À Frédéric-Liguori Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 154

Bruxelles, 28 juin 1876

Mon cher Béique,

Je vous écris du bureau de poste de Bruxelles, où je suis venu pour savoir ce que les globes coûteraient. Je dois vous en faire part afin que vous le communiquiez à votre frère.

Vous recevrez probablement celle-ci avant celle qui est partie lundi, vu que celle-ci va par Québec, et l'autre par N.Y.

Les globes dans la forme qu'ils emploient coûteraient 1 franc 40 centimes, ou 27 cents de notre argent. Ceux dans la forme que j'ai transmise, coûteraient 1,75, c'est-à-dire 33½ cents. Ceux à forme ovale, à peu près 35% de plus, peut-être moins. Autant vaut qu'ils connaissent ces prix.

En cas que je n'aie pas été assez explicite dans ma lettre de lundi quant aux arrangements que nous pourrions prendre, j'entends en passer par ce qu'ils en décideront. Mais s'ils ne viennent pas bientôt, ces globes m'aideront trop pour que je m'en passe. Seulement qu'ils soient parfaitement tranquilles sur mes prétentions. Ils décideront du tout.

Bien à vous.

D.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 155

Gand, 30 juin 1876

Ma chère enfant,

Tu n'as pas d'idée de la belle température dont on jouit ici. Les soirées sont exactement ce qu'il faut, juste tièdes, avec un bon petit vent. Dans la journée, il faut marcher un peu vite pour transpirer. Et jamais le soleil n'est brûlant comme chez nous. La nuit a toujours la fraîcheur voulue.

La saison des bains de mer a commencé le 15. Les hôtels sont déjà remplis. J'irai probablement à Ostende dans quelques jours, à douze lieues d'ici. On y va pour 2 francs 10 sous; aller et retour, 4 francs. J'irai aussi à Blankenberg, autre place de bains, à dix lieues d'Ostende.

Ostende a le gaz, mais pas Blankenberg, et j'ai bonne chance d'y placer des appareils. J'ai écrit à ton mari, lundi, que ma machine marchait bien. Mais nous sommes à construire l'autre machine que j'ai inventée et qui coûtera moins cher que la première. Je suis parfaitement sûr maintenant de vendre à meilleur marché que n'importe qui.

J'ai deux ou trois améliorations qui m'appartiennent exclusivement, soit pour obtenir un circuit d'air considérable dans le carburateur (la partie où l'air se charge de gaz), soit pour empêcher l'eau de geler dans le ventilateur. Les autres machines sont très parfaites, mais coûtent énormément. Les jeux de poulies qui se font chez Martiny pour la compagnie d'Anvers coûtent 55 francs; les miennes en coûtent 20. Leur carburateur est immense et placé dans une cuve en bois enfoncée en terre et remplie d'eau. Leur carburateur seul, placé, coûte plus cher que toute ma machine complète.

J'espère que mon nouveau ventilateur, que j'appellerai souffleur, mot plus approprié, marchera mardi ou mercredi. Je te mets un petit modèle de globe dont je n'ai pas parlé à ton mari parce que je l'ai fait ajouter subséquemment. Il peut se faire que tout cela ne soit pas pratique, mais on a toujours l'avantage, par toutes ces combinaisons, de fermer la porte aux autres. M. Trudeau me paraît avoir un peu négligé cela. On peut dire que ce globe-ci ne fournira pas d'air à la flamme. Mais la chose n'est pas nécessaire avec du gaz épuré, comme avec une mèche qui fournit trop

d'huile dont il faut consommer tout le gaz. Et puis, on peut toujours pratiquer des ouvertures au-dessus du niveau d'eau.

Que ton mari donne ceci à son frère, et s'ils prennent des brevets d'amélioration, qu'ils mettent tout, car dès qu'on les verra faire beaucoup d'argent, ce qui est inévitable, on cherchera à améliorer.

Voilà la guerre déclarée entre la Serbie et la Turquie. Il est clair que c'est la Russie qui pousse la Serbie dans l'espoir que toutes les populations slaves de la Turquie, qui sont toutes catholiques ou grecques, demanderont son protectorat après s'être détachées. L'Angleterre et la Russie affirment qu'elles laisseront les deux adversaires se battre seuls et ne prendront aucune part à la lutte. C'est possible, mais la situation est très tendue.

En France, le parti clérical continue ses petites habiletés. L'élection de M. Buffet a achevé de le déconsidérer dans toute l'Europe libérale. L'évêque Dupanloup fait en France ce que la majorité du concile a fait par la proclamation de l'infailibilité; il achève l'œuvre de démolition. Toutes ces tentatives de maintenir le catholicisme comme pouvoir politique ne font que le compromettre de plus en plus. Ses amis lui font dix fois plus de mal que ses adversaires.

En Belgique, tout est rentré dans la routine accoutumée. Le parti clérical en a toujours pour deux ans de plus au pouvoir et avec la loi actuelle en a peut-être pour longtemps.

On vient d'ouvrir à Bruxelles une belle exposition de sauvetage et d'hygiène. On la dit très complète. Je ne suis pas allé la voir avant-hier parce que pour les dix premiers jours l'entrée est de 2 francs, pour retomber ensuite à 1 franc. J'irai à mon prochain voyage et vous en donnerai des nouvelles. Mais je suis passé dans le Parc pour avoir une idée des bâtiments. Ils forment une étendue correspondant à peu près à trois côtés du jardin Viger. En passant à travers le parc, où une superbe bande jouait la musique des guides, qui m'a beaucoup rappelé celle de la garde républicaine, j'ai vu deux merveilleuses se promener évidemment pour s'exhiber aux marieurs, sous la tutelle de leur mère. Tu n'as jamais vu pareil costume. Tous les contours du corps sont absolument dessinés comme si elles portaient un simple maillot. Les hanches, le ventre même, sont parfaitement montrés parce que la robe se resserre au bas du ventre. Elles ne pourraient absolument pas ramasser quelque chose par terre sans fendre le tout. Toutes les ondulations de la marche et le mou-

vement des jambes deviennent parfaitement apparents. Et ce ne sont certainement pas de mauvaises filles. Elles sont très belles, mais je les crois anglaises, d'après leur teint. Elles se sont assises et il leur a fallu un luxe de précautions; puis une fois posées, il faut étendre les jambes, car le costume relève malgré elles. Tout le monde est allé les passer en revue, et comme elles ne sont venues là que pour être vues, elles ont dû être satisfaites. Elles sont absolument comme dans un étui.

Une petite anecdote a dernièrement couru les journaux. Un professeur allemand, grand admirateur de Victor Hugo, se trouvant à Paris pour l'exposition des beaux-arts, alla lui présenter ses respects. On conversa quelque peu puis le professeur prit congé en disant combien il était heureux d'avoir salué une grande boîte. M. Hugo s'inclina, sans savoir que répondre, ne comprenant rien au compliment. Rentré dans son étude où se trouvaient deux ou trois amis, il leur dit :

– Je viens de recevoir le plus terrible compliment que l'on m'ait encore fait. Mon professeur m'a appelé une grande boîte. Que diable entend-il par là ?

Les autres de rire et on cherchait ce que le compliment signifiait, à quoi l'autre avait pu penser. On allait [donner] sa langue aux chats quand l'un d'eux dit :

– Eh mais j'y suis. Il vous a appelé un grand poète, seulement il a confondu les genres et mis un b à la place du p.

La chose devenait claire et on n'en rit que de plus belle.

Figure-toi, chère enfant, que je n'ai point encore de malle. Après l'explication du malentendu et la délivrance de l'adresse au long, l'express promet positivement que la malle serait expédiée sans faute par le prochain steamer de la *Red Star Line*. Trois *steamers* sont arrivés depuis et point de malle. L'agent général est furieux et m'a écrit avant-hier me demandant de lui transmettre tout ce qui a rapport à cette malle, afin qu'il la demande lui-même. Je commence à craindre qu'elle ne soit disparue à l'express. J'en ai écrit à Geoffrion avant-hier. Je suis bien chagrin de lui causer autant de trouble. Je commence à avoir besoin de ce qu'elle m'apporte. Me voilà rendu à cinq chemises, les neuves que j'avais emportées.

Il va y avoir ici grande exposition agricole le 12, et le roi doit y assister.

Une manifestation a eu lieu dernièrement en l'honneur de M. Laurent. Il vient de publier son vingtième volume des principes du droit civil,

et on lui a accordé le grand prix national de 5 000 francs, avec médaille d'or du poids de 1000 francs ou 200 piastres. Cet ouvrage est le plus complet qui ait encore été publié sur la matière. Les élèves de l'université sont allés dernièrement lui offrir son portrait photographié de grandeur naturelle et magnifiquement encadré. Les journaux religieux l'ont abîmé d'injures à l'occasion de cette manifestation. Il a donné les 5 000 francs à la société L'Avenir, au bénéfice du denier des écoles, et c'était une abomination aux yeux du *Bien public* : des écoles où l'on n'admet que des instituteurs laïcs et qui doivent être mariés. Mais on citait avec force éloges, avant-hier, une bonne vieille dame qui a donné 200 francs pour habiller pompeusement une madone.

Adieu, chère enfant. Je vous embrasse tous du fond de mon cœur, surtout M. Bibite.

D.

Je vois que l'on vient de nommer Mgr Bourget archevêque *in partibus*. Il a donc dû donner sa démission. Il était temps, car il n'était plus bon qu'à mettre le feu aux poudres. Il restera une preuve de ce que peut faire un homme aussi inférieur dans une position qui l'écrase.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 156

Gand, 7 juillet 1876

Ma chère Caroline,

J'ai tes deux bonnes lettres du 16 et du 22, arrivées presque ensemble. Cela dépend de ce qu'écrivant ta lettre du 16, un vendredi, tu as mis sur l'adresse : Via N.Y. et Engl., ce qui a fait qu'au lieu de partir le vendredi soir, on l'a remise au mardi, comme elle avait le port voulu pour la ligne de N.Y. Tu ferais mieux d'écrire par Québec ce qui te coûte toujours 2 cents de moins.

Le temps marche vite, mon Dieu, et mes machines, lentement. Ma nouvelle machine ne marchera guère avant 5 ou 6 jours encore, mais il

n'y a pas de doute sur son opération. Dès qu'elle aura marché, tout sera sur des roues. Je ne suis donc pas loin maintenant du succès, et il est temps pour bien des raisons. Je n'ai plus que 40 francs dans ma poche, mais c'est assez pour attendre qu'elle marche. Le jour qu'elle aura donné de la lumière, j'aurai des fonds, et je ne serai pas longtemps sans expédier quelque chose. Au reste, ne voyez pas inquiets. S'il y avait retard non prévu à l'heure qu'il est (ce qui n'est guère possible, à moins que la manufacture ne brûle), je puis toujours me procurer ce dont j'aurai besoin.

Les détails que tu me donnes sur la nouvelle église de la Côte Saint-Paul ne me surprennent nullement. Le clergé n'a fait taire les libéraux que pour se livrer sans crainte à tous ses ébats. Bien naïfs sont ceux qui s'imaginent qu'il s'agit de religion dans tout cela. Ce que je vois ici me démontre que le clergé ne croit plus un mot de ce qu'il prêche, et c'est la même chose partout. En faisant taire les journaux libéraux, le clergé n'a jamais eu d'autre intention que d'empêcher ses petits et gros méfaits d'être connus au loin. Il localise ainsi ses fautes et ses empiètements, ses violations du droit ou de la justice due aux autres, et les empêche d'être connus partout. Une faute ici mettrait sur leurs gardes les gens qui vivent à 50 lieues de là et lui susciterait plus de difficultés. En faisant la nuit sur ses actes au moyen du silence imposé à la presse, il continue à s'emparer de tout, à se mettre au-dessus des lois, à ne tenir aucun compte des désirs des paroissiens; ces choses ne sont connues que dans les localités où elles se passent; les gens répètent en chœur, après les journaux bénis : Notre excellent clergé, notre digne clergé, notre saint évêque; on croit que tout marche bien parce que l'on n'entend parler de rien, et le pays devient esclave en bénissant la main qui rive ses chaînes. Les saints hommes rient entre eux du bon tour qu'ils ont joué en faisant taire la presse pour le bien de la religion, et les libéraux, les seules victimes de l'intrigue et du rire clérical se laissent manipuler par ces grands hypocrites.

Vous croirez peut-être que j'exagère, mais si vous étiez avec moi pour voir ce que je vois tous les jours, vous comprendriez comme moi que la foi est morte dans le clergé et qu'il ne s'agit plus pour lui que de maintenir la hiérarchie en tenant les gens dans leur bienheureuse ignorance. Ici, le clergé est bien puissant mais il ne peut faire taire la presse comme il l'a fait au Canada, et voilà la chance qui reste. Les gens s'éclairent et il en perd tous les jours. Le voilà réduit, pour conserver ses majorités, à créer



des électeurs au moyen de la fraude. On a découvert que depuis la dernière élection de Gand, où le bourgmestre a été élu par 200 voix de majorité, le parti clérical a déjà fait inscrire près de 300 électeurs sur fausses déclarations. Chaque foyer dans une maison, c'est-à-dire chaque poêle servant à la cuisine ou à réchauffer les appartements, paie une taxe à l'État. Or on donne un poêle à de pauvres gens, afin qu'ils puissent par cette addition, arriver à la taxe qui les rend électeurs et on la leur paie pour la première année.

On a aussi ce que l'on appelle le cheval mixte. Un cheval de travail est taxé à 15 francs par année; le cheval de luxe, à 75 francs. L'électeur payant 40 francs de taxe votant aux élections législatives (c'est seulement 25 pour les élections municipales), tout propriétaire d'un cheval de luxe est électeur. Mais la loi permet de déclarer un cheval mixte, c'est-à-dire servant au travail et aussi à la promenade de la famille. Ce cheval paie 40 francs. Les comités catholiques font donc faire aux gens qui possèdent un cheval d'assez bonne apparence la déclaration qu'ils ont un cheval mixte et paient la différence de la taxe, 25 francs. Voilà donc un homme électeur. On s'est adressé au gouvernement pour réformer l'abus. Il fait la sourde oreille. On a publié dans les journaux les circulaires de M. Malou à son arrivée au pouvoir, ordonnant aux agents du fisc de veiller à ce que ces fraudes ne fussent pas sanctionnées. Mais comme la fraude se fait au profit du clergé, on la laisse s'étendre. Cela finira parce que la presse n'est pas muselée ici et que si un prêtre défend de lire un journal et qu'on le puisse prouver, il est condamné à des dommages. Les défenses ne se font donc que dans le plus grand huis-clos, et à peu près exclusivement dans les campagnes, qui sont encore plus ignorantes que les nôtres.

Mais chez vous, les libéraux ayant eu le tort de céder, au lieu de résister, on les a tout simplement étouffés au nom de la religion. Soyez sûrs que vous n'êtes pas au plus creux.

M. Beaubien agit d'après des instructions strictes. L'évêque, qui savait bien quels seraient les plus forts payeurs pour son église, avait tout arrangé pour qu'ils fussent obligés et de payer et de se taire. Il n'y a pas chez ces hommes la plus légère notion de justice. Et comme ils ne se trompent jamais, impie qui résiste. Le curé précédent a détruit les comptes. Cela seul suffit pour montrer la bonne foi du corps. Après pareille faute, on devait au moins montrer de la bonne volonté envers les

gens soumis à une taxe onéreuse; loin de là, on les insulte. On couvre donc de son corps le prêtre qui a détruit les comptes. Et on dit tranquillement la messe sur cette indignité.

Le mandement de l'archevêque de Québec, que tu me communiques en partie (communication dont je te remercie bien, car j'ai bien peu d'information sur le Canada), paraît indiquer un retour à de meilleures traditions. Ces règles sont bonnes, apparemment faites dans un bon esprit, et évidemment dirigées contre le dernier mandement de l'évêque de Montréal. Celui[-ci] n'a été blâmé que sur représentation conjointe des deux archevêques, Toronto et Québec. Mais la presse n'en sera pas plus libre pour tout cela, et tout en défendant aux curés de faire de la politique à l'église, il restera toujours aux fanatiques, et ils sont en majorité, l'abus du confessionnal, et je suis parfaitement sûr que ce mal-là ne se guérira pas. On reprendra là ce qu'on a abandonné ailleurs. Tant mieux si ma prévision est fausse, mais on ne le saura que dans quelques années. Vous n'en verrez pas moins le clergé s'emparer de l'école et combattre la souveraineté de la loi. Il est vrai que le pape approche de sa fin et que de graves changements auront lieu après lui. Mais il a tant compromis la situation, fait des fautes si graves et si multipliées, si irrévocablement condamné toutes les institutions libres, tout ce qui découle du progrès moderne qui n'est au fond qu'un fait providentiel – que l'humanité elle-même ne pouvait ni empêcher ni arrêter, puisqu'elle a été créée pour progresser toujours – que je ne vois pas trop comment son successeur pourra se dépêtrer de ce passé de fanatisme et d'inintelligence dont le monde est redevable aux seuls Jésuites.

La conséquence de l'acte de l'archevêque de Québec va être un renouvellement de confiance dans le clergé, qui obtiendra ce qu'il voudra des Chambres locales, fortifiera sa position, et quand l'archevêque actuel sera mort, un successeur fanatique rouvrira la guerre et profitera [de] l'accession de force que celui-ci aura procurée à son ordre. Malgré ce mandement, qu'un libéral propose une loi réellement progressive, soit l'abolition des dîmes, soit la création d'une université laïque, et vous verrez les cris du clergé. Chez vous comme ici, il est tenu par ses principes et ses nécessités de position, de dominer la politique et il ne la domine que pour la rendre stationnaire et pour rester maître de l'éducation. Or l'éducation qu'il contrôle est partout, dans le monde, antinationale. Pourrait-il y avoir une exception au Canada ? Trois évêques veulent s'en

tenir aux vieilles traditions. Je pense pourtant que Mgr Fabre se ralliera bientôt à l'archevêque qui l'a fait nommer pour mettre ultérieurement fin aux sottises de son vieux collègue. Mais ce que je vois clairement, c'est que partout dans le monde le clergé est rangé en bataille contre toutes les institutions libres, et je ne vois pas comment le clergé du Canada peut marcher dans une autre voie.

Il est incontestable que le mandement est satisfaisant, mais je le vois en contradiction formelle, absolue, avec les principes du jésuitisme, avec tous les mandements des évêques de Belgique et de France, avec toute la pratique des clergés de Bavière, de Belgique, de France et d'Irlande, et je ne serais pas du tout surpris que lui aussi fût blâmé. Vous pouvez être sûrs que l'on va agir fortement à Rome contre l'archevêque. La seule chose qui puisse lui donner gain de cause, c'est qu'étant en pays de majorité protestante, on sentira peut-être la nécessité de subir ce milieu. L'archevêque de Toronto a dû écrire que le mandement de l'évêque de Montréal l'avait gravement compromis dans sa province ecclésiastique. Mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'un mandement comme celui de l'archevêque de Québec, émané par un évêque de Belgique serait fortement blâmé à Rome. Ce n'est pas le mandement de l'évêque de Montréal qui a pu être blâmé, car il représente bien mieux les idées de la Curie romaine que celui de l'archevêque; mais on a dû trouver bien déplacé le fait de se mettre en antagonisme ouvert et public avec deux archevêques dont l'un, son propre métropolitain. C'est sur la question de manque de déférence à son supérieur hiérarchique qu'il a dû être blâmé, non pas sur les idées du mandement lui-même. Je suis convaincu que si on accepte le mandement de Québec et la lettre de l'archevêque de Toronto à Mackenzie, c'est uniquement sur la considération de la majorité protestante, qu'il ne faut pas trop heurter.

D'ici à six mois, vous verrez si l'évêque Fabre se rallie à l'archevêque ou non. S'il le fait, il lui faudra forcément modifier son entourage et se débarrasser de Lamarche, le fanatisme arrogant par excellence, et de Moreau, l'esprit le plus complètement croche qui ait jamais paru en ce monde. On ne l'appelait jamais autrement au collège. Il n'était jamais de l'avis des autres et ne soutenait jamais ses opinions que par des paradoxes risibles. Quand nous voulions nous amuser, nous posions solennellement une question quelconque à Moreau, et tout ce qu'on peut imagi-

ner de raisons absurdes et d'aperçus saugrenus sortait de cette bienheureuse tête.

Je vois que vous faites bien des mariages. Celui d'Emma Beaudry<sup>101</sup> me surprend un peu, elle qui disait si formellement y avoir renoncé. J'espère qu'elle sera heureuse, c'est un excellent caractère. Le mariage de Rainville<sup>102</sup> et de Mlle Archambault était chose arrêtée depuis longtemps. Je croyais l'autre brisé, celui du juge avec Phrose. Il est clair qu'il ne pouvait pas le faire sans augmentation de revenu.

Je sais que l'exposition de Philadelphie est un grand succès. Naturellement le département des beaux-arts ne peut être égal à ce que l'on voit en Europe. Il y a néanmoins, paraît-il, de très belles choses des artistes américains.

Je suis bien chagrin de l'indisposition de ta maman. Je lui mets un mot avec quelques directions. Elle a oublié ce que je lui ai dit.

Je souhaite que ta bibite aille toujours bien. Si vous avez le temps d'ici, vous ne vous plaindriez pas : il ne fait jamais chaud. L'air est juste ce qu'il doit être pour que l'on soit à son aise. Les nuits, de même.

Je voulais depuis quelque temps vous conseiller une petite gourmandise. C'est un excellent plat qu'on nous donne souvent à l'hôtel. Avec une volaille bouillie, on sert un plat au riz que l'on a fait un peu revenir au beurre avec addition de cotons de céleri, la partie qui ne se mange pas. Cela donne un excellent goût. Essayez-le. Quant au riz, arrangez-le comme vous l'aimerez le mieux, mais mettez-y du céleri, et vous verrez que c'est soigné.

Bien à toi de tout cœur.

D.




---

<sup>101</sup> Emma Beaudry (1847-1922), fille de Jean-Baptiste Beaudry et de Marie-Anne Dumont, épouse (Montréal, Saint-Jacques, 10 juillet 1876) Louis Fréchette, écrivain, poète, journaliste.

<sup>102</sup> Henri-Benjamin Rainville (1852-1937), avocat, député, Conseil de la Reine, épouse (L'Assomption, 18 juillet 1876) Eugénie Archambault, fille d'Alexandre-Amable Archambault, avocat, et de Léocadie Homier.

À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 157

Gand, lundi 10 juillet 1876

Ma chère Caroline,

La ville de Gand est en grande fête, la fête communale. Les campagnards y affluent dans tous les costumes, et tous les cafés et restaurants regorgent de monde. Les femmes prennent leur verre de bière comme les hommes. Les rues et les places publiques surtout sont envahies par les tables et les bancs. Sur le Marché aux grains, à peu près deux fois large comme la place Jacques-Cartier, les tables prennent toute la largeur, moins un petit passage pour les chars et les voitures. C'est une véritable mer de têtes. Il y avait là hier après-midi 8 000 personnes assises aux tables et buvant de la bière, mais il en est passé au moins 16 000. Dans tous les cafés, il y avait foule. Mais la tranquillité est parfaite sur tous les points, et point de gens ivres. Ceux qui se soulent même souvent entre amis, ne se soulent jamais dans les fêtes, car quoiqu'on les laisse faire dans les temps ordinaires, la police est très stricte contre les gens ivres, pendant les fêtes, à cause du danger de désordre.

Le soir, il y a eu illumination de la place d'Armes avec musique et bal en plein air. Au milieu de la place, un grand pavillon illuminé par 5 000 lampions. Aux quatre angles de la place, des arcs de triomphe comme celui dont je t'envoie le plan. C'est très simple car la porte formant arche est plate comme le reste et il n'y a pas d'arche, mais au moyen de l'inclinaison des lattes supportant les lampions, l'illusion est complète, et on jurerait que les lampions verts forment une arche de 8 ou 10 pieds de profondeur.

La foule était énorme sur la place d'Armes. J'ai regardé jusqu'à 11 h et demie, et suis revenu travailler.

En dehors de la ville, il y a eu des courses, tir à l'arbalète, courses nautiques, etc. Je ne sais pas trop comment ils s'y prennent sur leurs petites rivières larges comme ma main, pour ramer longtemps côte à côte. Le grand bassin serait bien assez large mais il est plein de vaisseaux. Il n'en vient pas de gros ici, les plus forts sont de 500 tonneaux, mais ceux-là peuvent remonter l'Escaut jusqu'ici. Ils y mettent néanmoins un temps considérable, car d'Anvers ici il y a 27 lieues par l'Escaut, et onze seule-

ment par le chemin de fer. À deux lieues au-dessus d'Anvers, le fleuve prend exactement les dimensions de la rivière de la Petite-Nation. Tu vois que c'est modeste pour un fleuve. La Meuse a plus d'importance : elle vaut à peu près l'Yamaska depuis Saint-Hyacinthe au lac Saint-Pierre, mais elle a 150 lieues de parcours.

Il y avait bal ce soir au Casimo et illumination du jardin, ce qui a dû être très joli, mais il fallait payer 4 francs, et je suis très ras. Ces fêtes sont encore la cause d'un petit retard, les ouvriers ne travaillant ni aujourd'hui ni demain.

Van Acker m'a dit pourtant tantôt que nous pourrions essayer la nouvelle machine samedi, mais je crois qu'il a voulu me faire prendre un peu patience. La chose est néanmoins fort possible, s'il met deux hommes au lieu d'un.

Dimanche prochain, il y aura exposition industrielle sur la place Saint-Pierre. J'y suis passé aujourd'hui et j'ai vu par une des barrières ouvertes qu'il y a déjà bon nombre de machines de rendues. Le roi y sera dimanche, de 2 à 4 h. On doit lui faire grande réception. Je tâcherai de le voir.

Le temps est toujours splendide, frais le jour et pas du tout trop frais le soir. On est toujours à son aise. Je n'ai pas le moindre besoin d'un sur-tout s'alpaca. Mais je voudrais bien que ma malle arrive, car mes chemises s'en vont. Elle devrait arriver, si elle n'a pas été volée, vers le 19. Si on ne la trouve pas, Geoffrion, qui va recevoir ma lettre après-demain, la fera payer, mais j'aimerais mieux l'avoir. J'attends après cette brosse aussi. Je voudrais voir comment les ressorts sont fixés et le caoutchouc maintenu par une tringle de bois. Ma brosse coûtera 25 sous, pour avoir une brosse de soies suffisamment forte. Celle que j'ai eue a les soies un peu courtes.

Voilà les fraises qui s'en vont. Elles n'ont pas duré longtemps parce qu'elles sont venues tard. Mais les cerises sont en profusion et d'une grosseur énorme. Elles en valent deux de nos plus belles. Je n'aime guère les grosses guignes très brunes et très grosses, mais sans acide. Celles qui ont le même goût que les nôtres sont aussi grosses que les guignes et bien meilleures. Il y a déjà de magnifique raisin d'Algérie et du sud de l'Italie et d'Espagne, mais il est encore cher.

Il se passe une petite chose maintenant qui fait beaucoup rire. À environ deux lieues d'ici, un cabaretier qui a derrière sa maison un jardin

assez fréquenté a fait construire tout au fond un hangar dont il a arrangé le pignon en jeu de pelote. De la maison, le jeu de pelote donne un écho superbe, et un mauvais plaisant a arrangé le tour que voici. Quelqu'un se place sur le perron de la maison et, regardant du côté du fond de la cour, demande :

– Est Diabolus Jesuita ? (le Diable est-il Jésuite ?). Et l'écho répond Ita (C'est ainsi).

Tu peux croire si l'écho a eu de la vogue. Les gens viennent de tous les côtés faire parler l'écho et le cabaretier fait des affaires superbes.

Mais il y a une affaire d'une bien autre gravité qui paraît avoir amené le gouvernement à faire une enquête. Il y a six ans, quatre ou cinq incendies eurent lieu dans le village de Saint-Génois, à la suite d'articles furibonds écrits dans le petit journal flamand local par le vicaire, qui répétait ensuite ses articles en chaire. Plusieurs personnes furent arrêtées et quatre, dont une femme, furent convaincues d'avoir mis le feu et condamnées à 10 ans de travaux forcés. Dès le lendemain de l'incendie, le vicaire, auteur des articles et des sermons, donna à entendre que les seuls coupables étaient les libéraux de l'endroit. La chose n'avait pas grand bon sens, car dans ce cas ils eussent eux-mêmes incendié leurs granges pleines de grains en gerbe. Le vicaire n'en persista pas moins à dire que c'étaient les libéraux victimes qui avaient eux-mêmes mis le feu à leurs propres bâtiments. Après le procès et la condamnation des quatre coupables, le clergé fit feu et flamme et déclara que les quatre catholiques condamnés étaient innocents et que c'étaient les libéraux qui avaient incendié leurs propres récoltes. L'un de ceux-ci poursuivit le vicaire calomniateur et le fit condamner à quelques centaines de francs de dommages-intérêts.

Mon homme paya, mais se mit en relation avec les condamnés et fit offrir de l'argent à l'un d'eux pour dire qu'il avait été payé par les libéraux pour faire brûler leurs propres bâtiments. Ceci vous donne la mesure de ce qu'est le clergé belge. On prévint l'évêque des manœuvres du vicaire, mais il prétendit lui aussi que les condamnés étaient innocents et que les libéraux dont les bâtiments avaient brûlé devraient être à leur place. En 1872, après l'avènement du ministère clérical, le clergé manœuvra si bien qu'il obtint l'élargissement de trois des condamnés, mais la femme mourut avant qu'on n'eût pu la faire sortir.

L'année dernière, le dernier des condamnés fut aussi gracié. La semaine dernière, il tomba malade et on envoya chercher le prêtre. Le vicaire en question arrive et exige une déclaration du mourant à l'effet de faire réhabiliter la mémoire de la femme condamnée et morte en prison, et de déclarer les deux autres innocents. Le vicaire menace l'homme de refus de sépulture, s'il ne fait pas la déclaration demandée.

Le dimanche suivant, le vicaire lit en chaire une déclaration du mort (de la veille) faite en présence de témoins, dans laquelle il disait avoir été payé pour mettre le feu, et ajoutait que les trois autres étaient innocents. La déclaration est publiée dans les journaux. Mais voici la fin. Les deux témoins (deux catholiques) en présence desquels on affirmait que la déclaration avait été faite, viennent protester contre le mensonge du vicaire, et assurent que jamais le mort (Van de Ruth) n'avait fait pareille déclaration en leur présence; qu'au contraire il avait formellement refusé de déclarer ce que le vicaire lui demandait. Or celui-ci avait dit en pleine église que la déclaration avait été faite, que là était la preuve que la justice s'était trompée, et que les trois individus condamnés étaient des victimes de la haine libérale. C'était l'insulte à la justice ajoutée au mensonge public en chaire. Le cri est devenu si fort que le gouvernement a ordonné une enquête. Mais il va probablement nommer un commissaire comme celui de Malines, afin d'étouffer l'affaire autant que possible. Si un laïc avait commis pareille offense à la conscience publique, il aurait été poursuivi de suite, mais il faut toujours couvrir le clergé. Aussi, celui-ci use et abuse de la permission.

Il n'est pas plus raisonnable en France, et les évêques y attaquent fortement les institutions actuelles. L'archevêque de Toulouse<sup>103</sup>, dans une adresse au pape, se vantait dernièrement d'être romain, ce qui signifiait, par l'antithèse posée, qu'il n'était pas français pour être républicain. Toutes ces choses irritent la masse de la nation et on en vient à la conclusion qu'il n'y a plus d'espoir de paix que dans la soumission imposée au clergé comme en Allemagne ou au Venezuela. Un peu plus de jugement et d'esprit chrétien empêcherait les choses d'aller à l'extrême, mais le clergé ne veut jamais rien lâcher et toujours prendre.

---

<sup>103</sup> Florian Desprez (1807-1895), archevêque de Toulouse et de Narbonne, de 1859 à 1895.



Il vient d'organiser une énorme démonstration à Lourdes. Au fond de ces grands pèlerinages, il n'y a réellement qu'une idée politique. Il y a quatre ans, on faisait crier : « Vive Henri V » jusque dans les églises; aujourd'hui, on fait crier au maintien de la loi sur l'instruction supérieure qui a donné au clergé un pouvoir exorbitant qu'il n'eût jamais osé rêver, même sous la monarchie. On a donc couronné Notre-Dame de Lourdes. Que signifie ce couronnement d'une statue ? C'est, a dit le Père Roux, pour remercier la Vierge de tous ses miracles et de la protection visible qu'elle accorde à la France. La couronne était garnie de perles, d'un travail superbe, et a coûté 50 000 francs. C'est exactement comme si on faisait une couronne de 35 000 dollars en Amérique pour orner une statue. Et le clergé de France se plaint constamment que le gouvernement ne fait pas assez pour ses établissements de bienfaisance. Un statisticien de Paris vient de leur montrer que depuis trois ans, on a dépensé en couronnes, ex-voto, chandeliers d'or et d'argent, châsses de grand prix, lampes en or pour illumination perpétuelle, au-delà de 3 millions, et on leur dit avec raison : « Faites donc un peu de bienfaisance, au lieu de faire tant d'idolâtrie. » Mais c'est là proférer une impiété.

Naturellement il s'est fait de nombreux miracles. Le premier compte rendu, par un journal de la localité, en mentionne cinq, mais à mesure qu'on s'éloigne, le nombre augmente et voilà les journaux catholiques rendus à 20. Un journal libéral d'ici, *La Gazette de Bruxelles*, a envoyé un correspondant à Lourdes. Celui-ci affirme que parmi tous ces pèlerins et pèlerines il se passe toute autre chose que des rapports célestes. Plusieurs milliers de personnes ont dû coucher à la belle étoile, sous la verte feuillée, et on ne s'y gêne guère, mais ceci est probablement l'exception minime. Ce qui est plus grave, ce sont les supercheries arrangées sous le nom de miracles. Une femme arrive à Lourdes, ne pouvant se mouvoir sans béquilles et encore avec une énorme difficulté. Un beau matin, on l'annonce guérie. Le correspondant la cherche et, après un temps infini, la découvre dans un vrai bouge. Elle se tenait sur ses jambes à condition d'avoir les mains appuyées sur quelque chose. Voilà un miracle excessivement douteux; mais il y a déjà des milliers de feuilles volantes qui circulent, donnant le récit authentique de la guérison parfaite de cette femme. Le correspondant a voulu acheter ses béquilles. On lui a dit qu'un lord anglais en a acheté une 20 francs et qu'on lui laissera l'autre pour 25. Il l'a achetée et annonce son arrivée avec sa béquille, qui est

presque neuve, au lieu d'avoir servi depuis quinze ans à faire mouvoir cette pauvre femme. Le seul prix de vingt et vingt-cinq francs, neuf piastres en tout, montre ce que vaut toute cette mise en scène. Au reste, les miracles pleuvent partout. Il s'en fait toutes les semaines à Oostakker, à une lieue d'ici, et il s'en fait presque journellement à Bois-d'Haine, près de la stigmatisée Louise Lateau. Tous ces miracles sont toujours constatés par deux ou trois prêtres et les témoins les plus dignes de foi. Mais quand les gens meurent quelques jours après, on n'en souffle mot.

Il est bien clair que tout cela n'est que misère et mensonge. Il faut être bien osé pour dire que la copie de la grotte de Lourdes vaut déjà presque l'original, et j'ai lu cela de mes yeux ou plutôt par les yeux du traducteur, qui me traduisait la phrase dans un petit journal catholique en flamand.

Il paraît certain que la paix européenne ne sera pas troublée par la guerre de la Serbie contre la Turquie. Jamais guerre n'a été plus légitime. Le joug qui pesait sur les populations de la Bulgarie et de l'Herzégovine, comme de la Bosnie, était absolument intolérable, soumises à tous les caprices du fanatisme des employés turcs qui gaspillaient les taxes et les faisaient payer souvent deux fois; exposées à toutes les vexations, aux enlèvements d'enfants pour en faire des esclaves et aux meurtres journali-ers commis par les bachi-bouzouks<sup>104</sup>, ces gens vivaient continuellement dans la rage. Depuis trois mois, les bachi-bouzouks, soutenus par les autorités locales, ont fait des massacres terribles. Plus de cent villages sont détruits et au-delà de 25 000 vieillards, femmes et enfants, ont été massacrés de sang-froid. Les jeunes filles sont toujours enlevées pour les harems turcs. Ces faits sont constants; il n'y a plus à en douter. Néanmoins, le torysme anglais ne dit rien. M. Disraeli<sup>105</sup> a répondu deux fois à des interpellations en Chambre des communes qu'il n'avait aucune attestation officielle de ces faits. Il les sait parfaitement, le gredin, mais il ne veut pas admettre la source serbe comme officielle, et seulement la source turque, comme si le gouvernement turc allait avouer des massacres dont il est content. Voilà toujours le torysme, menteur et sans cœur. L'opposition pousse le Premier ministre, l'épée dans les reins, et il faut qu'il parle. Ses derniers faux-fuyants ont été misérables, et les nou-

---

<sup>104</sup> Bachi-bouzouk : cavalier mercenaire de l'armée turque.

<sup>105</sup> Benjamin Disraeli (1804-1881), écrivain et homme d'État, conservateur, Premier ministre du Royaume-Uni de 1874 à 1878.

velles arrivées hier au soir vont le forcer d'abandonner la position de protection qu'il accorde au gouvernement du sultan. Les trois empires de l'Est, Russie, Allemagne et Autriche étant complètement d'accord, et la France et l'Italie, ne voulant pour aucune considération bouger en faveur des misérables Turcs, l'Angleterre va se trouver complètement isolée et elle va malgré elle adopter la politique de simple observation. L'opinion publique en Angleterre est entièrement en faveur des Serbes et des autres populations écrasées par un effroyable régime, et le gouvernement tory devra subir cette influence. Je suis convaincu que si Napoléon avait été encore sur le trône de France, le torysme anglais aurait fait l'impossible pour susciter une guerre européenne. Mais c'est moins facile avec une république, car les gens y regardent à deux fois avant de se faire tuer pour le plaisir d'autrui.

Les bonapartistes achèvent de se démasquer en France et de se montrer les pires misérables de l'espèce humaine. Paul de Cassagnac<sup>106</sup> a voulu faire de la grande stratégie parlementaire, mais un député légitimiste lui a signifié que si son parti votait avec le sien, ce n'était nullement par amour pour le bonapartisme.

M. Gambetta ayant voulu faire allusion aux dernières saletés de l'Empire et aux mensonges officiels au moyen desquels on voulait obtenir la déclaration de guerre, M. Dréolle, autre domestique de l'Empire, nia le tout carrément et somma M. Gambetta de prouver ses dires. Celui-ci répondit par un article écrasant de faits dans le journal *La République française*, son organe. Et hier, M. de Kératry, qui avait fait partie de la commission qui avait recommandé la déclaration de guerre, est venu citer des pièces par lesquelles il appert sans dénégation possible que c'est sur des pièces fausses que la commission avait agi. On lui avait caché les vrais documents et on avait communiqué des dépêches reçues de Berne, d'un domestique impérial, qui avait évidemment reçu instruction d'envoyer des pièces arrangées pour tromper la commission du corps législatif. Mais rien ne désarçonna les bonapartistes qui se vantent de ne vouloir faire que du tapage afin d'empêcher la république de se consolider. Dans cette belle besogne, le clergé les aide de tout son cœur. Tout ce que vous verrez de nouvelles extraites du *Français* ou du *Pays*, ou du

---

<sup>106</sup> Paul de Cassagnac (1842-1904), député d'extrême-droite dans le Gers. *Assemblée nationale*.

*Constitutionnel* ou du *Monde*, ou de *L'Univers* surtout, non seulement ne mérite pas la moindre confiance mais n'est presque jamais qu'invention et mensonge, parfaitement prémédités.

Mercredi 12 [juillet]. J'ai ta lettre du 30 et vois avec beaucoup de chagrin que ta maman ne va pas mieux. Il faut qu'elle fasse un cours régulier de purgation et applique de l'onguent camphré. La purgation fait disparaître l'inflammation, et celle-ci est évidemment considérable pour persister si longtemps.

Si vous étiez ici, la bibite ne serait pas incommodée de la chaleur. Il fait juste bon. Mais puisqu'il reste fort, le reste n'est rien. Quant à ne peser que 13 lb, il n'en est que mieux et ceux qui le portent. Il souffrirait davantage s'il était plus gros.

Ce que tu me dis de Mme Papineau<sup>107</sup> me fait craindre fort pour l'hiver. Il faudrait qu'elle pût aller le passer ailleurs, mais on ne le peut pas toujours. Sa mort sera un grand malheur pour ses jeunes filles.

J'étais hier à prendre mon souper solitaire dans ma chambre, quand un monsieur vient frapper à la porte, me salue jusqu'à terre en entrant et me demande si je ne suis pas le monsieur américain qui est l'inventeur d'un nouveau pouvoir-moteur d'une puissance inconnue jusqu'à présent. Je lui dis que non et que je pouvais même l'informer que ce pouvoir-moteur était allé rejoindre bien d'autres inventions admirables à première impression, puis auxquelles des objections se soulèvent plus tard et les rendent impraticables. Mais l'homme était émerveillé de ce qu'on lui en avait dit et paraissait déterminé à trouver son inventeur. Il est évident que quelqu'un s'est moqué de lui et lui a persuadé que j'étais son homme. Il me fait l'effet d'avoir toute la naïveté voulue pour se laisser piper par le premier venu.

Je lui dis que l'homme dont il parlait était en Amérique, et que comme on parlait de cette découverte depuis deux ans et qu'il n'y avait aucune machine à l'exposition de Philadelphie qui marchait sur ce principe, il était évident que la chose n'avait pas réussi. Mais le malchanceux

---

<sup>107</sup> Clémence Marchesseau, *alias* Madsem (1808-1876), épouse de Joseph-Benjamin-Nicolas Papineau, de Papineauville. Une cousine de LAD par alliance.

s'était si bien fiché dans la tête que la chose était réelle et l'inventeur en Belgique, qu'il n'y pouvait renoncer.

4 h. J'arrive de chez Martiny. Le menuisier de l'atelier s'est si largement frisé hier qu'il ne peut venir que demain matin reprendre son établi. Voilà quatre jours de perdus. Van Acker espère cependant que la machine marchera samedi, mais si elle marche mardi, j'en serai content. Au reste, la solution n'est pas loin et mon affreux isolement me pèse un peu moins depuis que la fin approche, mais je n'en donnerais pas moins bien des jours et des semaines de ma vie pour pouvoir t'embrasser une fois. J'embrasse bien ta maman, et ma bonne sœur et tous ceux que j'aime.

Ton père

Comme je n'écirai que de vendredi en huit, il y aura un intervalle un peu long entre celle-ci et la prochaine.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 158

Vendredi 21 juillet 1876

Ma chère enfant,

Il ne me restait encore en quelque sorte qu'un dernier mécompte à subir et il n'a pas manqué d'arriver. Je suis malade, depuis vendredi dernier au soir, d'une inflammation semblable à celles que j'ai eues à Montréal, et qui n'a pas manqué, comme j'étais seul, d'être plus violente que les autres. Pendant trois jours, ça n'allait pas trop mal et je pensais m'en tirer à bon marché, mais mardi soir, le mal a pris sans cause apparente une forte recrudescence et j'ai été complètement alité depuis.

Ma nuit d'avant-hier a été terrible. J'ai failli perdre connaissance deux fois pendant que je me pansais. La nuit dernière, j'ai fait venir un commissionnaire qui m'a aidé. J'avais en plus des douleurs quelquefois violentes dans les os des côtes et des jambes. Je me suis levé pour t'écrire ceci et termine, parce que je suis fatigué, mais vous pourrez regarder ma

convalescence comme décidée, car je suis fort; hier je n'aurais pas pu me tenir assis deux minutes. Mme Vandervoodt a été pleine de complaisance pour moi. Ce sont d'excellentes gens. De plus amples détails à ma prochaine, que j'enverrai par Québec, ce qui mettra fort peu d'intervalle entre les deux lettres.

Ma machine est finie depuis lundi midi, mais j'étais là, cloué par la maladie. Je ne pense pas pouvoir encore y aller demain, ce qui me remet à lundi. Encore huit jours perdus.

Adieu. Je vous aime bien.

D.

J'inclus le modèle d'arc de triomphe que j'avais eu la sottise d'oublier.



À Zéphirine Thompson

BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 159

Gand, mercredi 26 juillet 1876

Ma chère bonne femme,

Il est bien écrasant d'être toujours seul, mais cela devient dix fois pire quand on est malade et obligé de regarder un plafond pendant quelques jours. J'avais bien votre cher souvenir, mais cela même montrait la séparation et l'isolement, et quand on est un peu affaibli, le malheur d'être seul grossit encore beaucoup. Au reste, il faut que je lutte, ne fût-ce que par devoir envers vous deux et je n'y faillirai pas. Mais les petits mécomptes ne finissent pas.

Ne pouvant aller à la manufacture, on a suspendu l'ouvrage parce qu'on ne savait pas ce que l'on devait faire de deux choses l'une, et on voulait que j'en décide. Ainsi, je croyais ma machine finie et elle ne l'est pas, mais hier on y a mis un homme de plus en ma présence. Elle devra marcher samedi matin. Il n'y a rien au monde d'assommant et de décourageant comme l'impossibilité de remuer les autres. Il faut de toute nécessité passer par une filière interminable et il n'y a pas à en sortir, quelque chose que l'on fasse. Vous vous dîtes : « Je vais donc en finir au

moins cette fois. » Eh bien non, il survient encore quelque chose et c'est toujours ainsi.

Il y aura après-demain quinze jours que j'ai été arrêté par les inflammations que tu connais, et j'ai été plus affaibli que de coutume. Cela tient sans doute à mon régime, qui n'est pas aussi soutenant qu'il pourrait l'être. Mon dîner est suffisant, mais mes déjeuners et soupers sont bien modestes et, sans m'en apercevoir, j'étais moins fort contre la maladie qu'à la maison. Ces maladies ne m'ont jamais affaibli, mais cette fois-ci j'ai vu que j'étais moins fort qu'il y a deux ans. Aussi, dès que j'aurai enfin quelque argent en poche, j'améliorerai mon régime, car ma plus grande nécessité aujourd'hui, c'est la santé. Avec elle, je puis encore tout réparer; sans elle, tout est fini.

J'ai fait l'impossible quelquefois pour faire autre chose que regarder le plafond de mon appartement, mais je m'affaiblissais inutilement. Force m'a donc été de supporter l'ennui de la situation. Que serais-je devenu si je n'avais pas eu l'étude et le travail mental pour ressource ? Faire la vie de café comme on la fait ici, et aller boire de la bière en jouant au domino n'eût certes pas rempli le vide affreux de ma vie actuelle. L'étude seule pouvait le combler en partie. Elle ne remplace certes pas une femme et une fille comme vous deux, mais elle est une sauvegarde contre le désespoir.

Les dernières nouvelles de France ont été bien graves. Le sénat que l'on croyait républicain en majorité s'est au contraire montré conservateur, et j'ose dire bêtement révolutionnaire. Mais raisonnez donc avec des prêtres ou ceux qu'ils inspirent. Ils veulent absolument renverser la république et s'appellent conservateurs, et ils ont l'audace de qualifier de révolutionnaires ceux qui veulent au contraire les empêcher de faire de la révolution en faveur de Henri V. Tout ce que l'esprit têtue peut inventer de gros sophismes pour faire échec aux idées libérales est jeté aux quatre vents du monde comme des vérités de salut. La religion est toujours au fond de tout et vous n'êtes pas religieux si vous n'admettez pas que la France n'a d'autre espoir que dans ce bon innocent de duc de Bordeaux.

La croisade de l'évêque Dupanloup dans le sénat contre la loi d'enseignement est celle d'un homme qui en est rendu à dire : « Périssent le pays plutôt que le moindre privilège du clergé. » Jamais ces saints factieux n'ont obtenu de la monarchie le quart de ce que la république a eu la sottise de leur donner, mais il n'en faut pas moins la renverser à tout

prix. Je la crois trop bien assise pour qu'ils y parviennent, mais si la majorité de la Chambre des députés ne leur rogne pas un peu les ongles dans le budget, ils vont arrêter les affaires pendant deux ans encore. Ils aboutiront, j'espère, à ce qu'ils méritent. La majorité républicaine a tout fait pour les concilier. Gambetta a montré une modération, une entente de la situation, qui en font un homme hors ligne. Mais le parti monarchiste, avec le clergé pour soutien, n'entend rien, ne voit rien, ne comprend rien que son retour au pouvoir. Ils sont faits pour gouverner les autres, et ceux-ci ont été faits pour être gouvernés par eux. Leur ôter le pouvoir, c'est les voler. Ils disent des choses qui sont d'un bête à faire hausser les épaules, n'ayant ni les uns ni les autres la plus légère notion de droit public ou civil. L'évêque Dupanloup, qui couvre d'un beau vermis des sophismes ridicules, quand il parle du pouvoir temporel, dit réellement les plus grosses naïvetés au sénat, de ces choses qui montrent combien les ecclésiastiques sont nuls et ineptes, dès que vous les amenez dans le domaine pratique. Mais il faut toujours croire que c'est le Saint Esprit qui leur souffle leurs paroles. Est-ce qu'il ne se fâchera pas enfin de se voir attribuer toutes les bêtises qu'il plaît à ces messieurs de débiter comme venant de lui ? Un moine du quinzième siècle, dans ces temps de foi si vantés, fit jouer ce qu'on appelait alors un mystère, ou une sotie. C'étaient des véritables pièces de théâtre où l'on mettait sur la scène le bon Dieu et les saints. Le moine fait une revue de ce qui s'est passé depuis 20 ans, et un personnage vient informer le bon Dieu que telle chose s'est faite. À chaque information, le bon Dieu entre dans une colère épouvantable, tempête et jure, et envoie chercher le Saint Esprit.

– Est-ce toi qui as inspiré cela ?

– Oui, Seigneur.

– Eh bien tu es un imbécile.

Cela se renouvelle vingt fois. À la fin, le bon Dieu, impatienté, allonge un tel coup de pied au Saint Esprit qu'il en garda le lit pendant trois jours. Voilà les saintes farces que le clergé faisait jouer dans ces temps bénits, ce qui ne l'empêche pas de maudire les théâtres du jour où pareils blasphèmes ne sauraient plus trouver place.

J'ai la lettre du 14 de ma bonne et chère Caroline. J'y trouve l'explication de la non-réception d'aucune lettre la semaine dernière. Je vois que vos chaleurs sont terribles. Ici, nous n'avons jamais eu au-delà de 88, et toujours nuits fraîches.



La guerre ne cause aucun émoi, car on prévoyait que les pauvres Serbes seraient battus. Ils ne le sont pas encore définitivement, mais je doute beaucoup qu'ils l'évitent. Si néanmoins la Roumanie se décide enfin, la diversion pourra leur être favorable. Cette guerre a fourni au pauvre pape l'occasion de faire une nouvelle faute. Il a ordonné aux catholiques de Bosnie de soutenir le sultan. Ceux-ci ont été assez idiots pour obtempérer à l'ordre. La Curie est tellement encroûtée qu'elle préfère les musulmans aux chrétiens grecs. Elle aime mieux les ennemis de l'Évangile que ses amis séparés d'elle. Ah, le Père Ventura avait mille fois raison quand il se demandait si l'on verrait jamais un pape débarrassé de ce milieu de sottise, de corruption, d'imbécillité et surtout de méchanceté et de pharisaïsme, qui s'appelle la Curie romaine. C'est un prêtre qui s'exprimait ainsi. Et tout dernièrement, le Père Theiner, mort sans l'ombre d'un blâme attaché à son nom, en a dit autant. Si au moins le pape s'était tenu dans la neutralité, il n'y eût eu rien à dire, mais non, il sait les affreux massacres de femmes et d'enfants qui ont eu lieu, et il donne l'ordre de soutenir les meurtriers.

Je ne pense pas que l'on revienne, à Rome, sur la décision prise. L'évêque s'étant mis en antagonisme public avec deux archevêques, il sera blâmé quand même. L'autorité est tout à Rome. S'il ne s'agissait pas d'un pays de majorité protestante, ses dons considérables l'auraient peut-être sauvé, car avec de l'argent on fait littéralement ce que l'on veut à Rome; mais ici il y a une question de prudence devant laquelle on cédera et fera céder ce vieil entêté.

Je savais que l'affaire de l'église des Tanneries est très véreuse mais quand tu me parles d'une dette de \$104 000, cela montre que M. Lapierre<sup>108</sup> a commis de très graves fautes.

Au reste, la chose était connue, et c'est pour se faire pardonner de graves peccadilles par l'évêque qu'il a fait sa volte-face. Tout cela montre quel danger il y a de les laisser libres de faire ce qu'ils veulent. Ils n'ont jamais le moindre respect du droit d'autrui. Mais dépenser tant d'argent pour faire un hangar et non une église, c'est triste pour les contribuables surtout. Au reste, avec la peur du clergé que les libéraux ont manifestée depuis quinze ans, il n'était pas possible que le clergé n'en abusât pas.

---

<sup>108</sup> Pierre-Larcille Lapierre (1835-1888), premier curé de Saint-Henri des Tanneries.

Vous en aurez pour dix ans à découvrir constamment de nouvelles sottises, et il faudra bien finir par où l'on aurait dû commencer : leur rogner les ongles. Mais dans l'intervalle, ils auront fait un mal incalculable.

Caroline ferait mieux de donner, de temps en temps, de la poudre à son bébé, très peu à la fois, mais elle entretient les intestins en ordre et prévient certainement les indigestions. Il faut regarder cette poudre autant comme tonique que comme remède. La rhubarbe redonne du ton et la magnésie détruit les acidités de l'estomac, qui sont un des grands troubles des enfants.

Les affaires générales paraissent mauvaises en Belgique. Beaucoup de manufactures réduisent les heures de travail. On a des stocks énormes sur les bras.

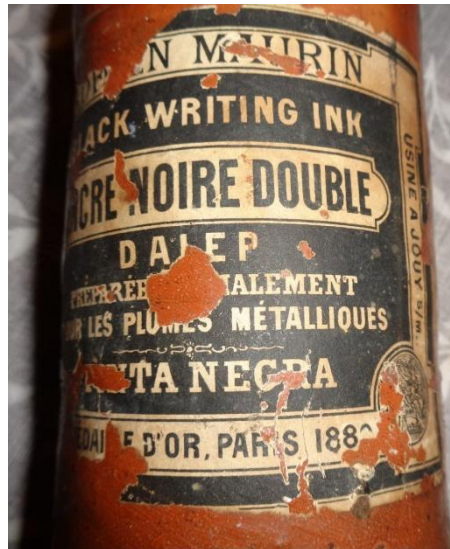
Je n'ai pas pu aller voir l'exposition industrielle, étant sur le dos. On y a exposé les machines à gaz des compagnies d'Anvers et d'Ostende. Je connais la machine d'Anvers, mais pas celle d'Ostende. Elle est néanmoins sur le même principe. La compagnie d'Anvers a eu dix gros ordres pendant cette exposition. Ces ordres représentent près de 10 000 dollars, 50 000 francs. Cela montre qu'il y a de belles affaires à faire.

J'aurai lundi probablement une réponse de Geoffrion au sujet de ma malle. C'est vexant de voir qu'après tout le trouble que vous vous êtes donné, il y ait un si grand risque qu'elle soit perdue.

Je suis enfin tombé sur une encre absolument parfaite. Elle écrit noir comme tu la vois, n'encrasse pas les plumes et ne les attaque à peu près pas, beaucoup moins que toutes les autres encres noires. Vous devriez en demander et l'adopter dans tous les bureaux : c'est « l'encre du dix-neuvième siècle », de Maurin, noire fixe et indélébile. C'est de beaucoup la meilleure de toutes les encres. Elle a une teinte brun foncé si on l'éponge avant qu'elle ne sèche. S'il n'y en a pas chez Gravel, faites-en importer, et vous n'en voudrez plus avoir d'autre. C'est la seule encre noire qui n'encrasse pas les plumes.

Les bons parents d'Ottawa sont avec vous à présent. Tant mieux, votre chagrin en sera adouci d'autant.

Adieu, je vous embrasse tous du fond de mon cœur; et un double pour la bibite.



Encre noire d'Adrien Maurin



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 160

Gand, vendredi 4 août 1876

Ma chère enfant,

Je vois que tu as été malade en même temps que moi et je suis bien heureux d'apprendre ton rétablissement. Je suis rétabli, moi aussi, et suis allé passer deux jours à Bruxelles pour entamer quelques affaires. Ce n'était pas à propos de mes machines à gaz qui, malgré des promesses sans fin, n'avancent pas et ne sont pas encore terminées. C'est la caractéristique de ce pays. On promet toujours et on ne tient jamais. Pourtant, nous ferons certainement la première expérience la semaine prochaine.

Je suis allé à Bruxelles pour essayer de placer ma laveuse et ma brosse. J'ai considérablement modifié la laveuse Camyré et en ai fait une invention mienne. J'avais un modèle avec moi. Après avoir essayé mille

observations peu sensées, d'autres tout à fait bêtes, car les Belges, surtout les Flamands, ont toute la brutalité irlandaise sans avoir l'esprit irlandais; je suis enfin tombé sur un homme remarquablement intelligent. En voyant la laveuse, il m'a dit :

– Tiens, voilà la meilleure idée que j'aie encore vue. J'ai fait une laveuse dans ce genre-là, mais elle n'allait pas, et je vois bien que la vôtre ira sans difficulté. Avez-vous le brevet ?

– Non, pas encore, mais il est déposé.

– Eh bien, je vous l'achèterai si vous ne me demandez pas trop.

– Je ne veux rien demander de déraisonnable, et après considération de l'affaire ensemble, je pense que nous nous arrangerons facilement.

– Eh bien, voulez-vous alors ne pas la montrer à d'autres ?

– Je ne le ferai certainement pas et vais de suite porter le modèle chez mon agent pour qu'il ajoute ce que vous désirez. (Il me demandait un niveau d'eau).

Mon agent me promet qu'il aura le brevet le 15. Je l'espère, car je n'ai plus le sou par suite de ma maladie qui m'a obligé à plusieurs dépenses imprévues et nécessaires. Dans tous les cas, je considère cette transaction-ci comme faite.

Dans la conversation, je lui ai parlé de la brosse, lui disant que ceux à qui je l'avais montrée disaient qu'elle ne se vendrait probablement pas.

– Ah, dit-il, ils sont tous comme cela ici. Tout ce qui est nouveau les effraie. Je voudrais bien voir votre instrument.

J'allai le chercher à mon hôtel, tout auprès. Il versa de l'eau sur son parquet et je la ramassai devant lui et sa femme avec la brosse.

– Mais c'est excellent, dit-il, cela abrège le travail. Je ne puis pas vous l'acheter, ça n'est pas dans ma ligne, mais je vous garantis que je vous la ferai vendre.

– Ah, lui dis-je, vous valez pour moi trois fois votre pesant d'or. J'allais renoncer à la montrer davantage.

– Voilà le mal ici, m'a-t-il dit; mes compatriotes ont peur de tout ce qui est nouveau. Vous pourriez vous promener pendant trois mois avec votre brosse dans les villes de Belgique, et être repoussé partout. Il faut absolument savoir où frapper et je vous trouverai l'homme qu'il vous faut.

Je dois le revoir le 15 avec le brevet. Me voilà toujours l'esprit un peu plus tranquille. Et en attendant je vais prélever quelque argent sur ma montre.

J'ai, par ta dernière, l'explication du retard de la réponse de Geoffrion. Il n'était pas chez lui. Il faut qu'on paie au moins cette malle qui a clairement été volée. C'est bien du trouble lui donner. Il fallait qu'il fût absent justement parce que la réponse pressait.

J'espère que ton mari ne s'est pas dérangé pour voir aux choses dont je lui parlais à propos des globes. Rien ne pressait et il me semble le lui avoir dit.

Je suis plus convaincu que jamais que le brevet Trudeau ne pouvait marcher ici, car ils ont des globes à large ouverture depuis longtemps. Ma forme ovale a chance de bien prendre.

Je suis chagrin de te savoir si amaigrie. Cela est naturel, car c'est ta propre substance qui s'en va chez M. Bibite, mais il te faut un régime énergétique et fortifiant, beaucoup de viande et du vin de Port, des toniques. Je suis sûr que la revalenta te ferait du bien. Elle est nourrissante. On la prépare au lait avec un peu de vanille. Elle nourrit plus que la viande. Mange souvent de l'omelette bien battue et cuite avec aussi peu de beurre ou de graisse que possible, juste ce qu'il faut pour empêcher de coller à la poêle. L'omelette est une des choses les plus nourrissantes. Si vous aviez de vrai bon lait, cela te ferait aussi du bien. J'ai toujours remarqué qu'après avoir pris du lait je pouvais rester plus longtemps sans manger qu'après toute autre chose; preuve qu'il y a beaucoup de nourriture. Mais il faut que le lait soit riche. Le lait pauvre ne nourrit pas, et vous n'en avez probablement pas d'autre.

C'est terrible de vous voir tant souffrir de la chaleur, quand il fait toujours bon ici. Je ne crois pas que les sauvages aient raison dans leurs prédictions de tant de chaleurs pour le mois d'août. Les nuits d'août sont toujours plus fraîches.

Je vois que les ultramontains enragés se remuent pour défendre leur principal coryphée, l'évêque de Montréal. Le fait seul de leur voyage montre que leur cause était à peu près perdue; mais avec de l'intrigue, à Rome, on peut tout. Rien ne s'y fait autrement, et si monseigneur paie bien, il lui reste toujours une chance, sans les énormes dépenses du séminaire, il y a longtemps que le bonhomme les eût chassés. Mais avec pareille bourse, on est absolument invincible devant la Curie.

C'est une terrible chose que de voir tant de gens trompés dans le monde sur la conscience de ces gens-là. Le clergé de Belgique me dégoûte tous les jours. On y soutient hautement et sans pudeur les plus

affreux misérables qui existent, et quand les tribunaux les ont condamnés sur preuves indiscutables, on fait des neuvaines – dans les campagnes comme de raison, on ne l’oserait pas dans les villes – pour apaiser la colère de Dieu. On représente toujours ces prêtres comme des victimes de la haine laïque, et surtout libérale.

Il s’est fait une neuvaine, ces jours derniers, à Proven, village près de Bruges, dont le vicaire était accusé de viol d’une petite fille. C’était pour demander à Dieu son acquittement. Trois juges d’instruction catholiques l’ont renvoyé devant la Cour d’assise, sur témoignages accablants. Le clergé a fait des sermons épouvantables contre la mère qui avait osé se plaindre, et les boulangers de la commune lui ont refusé de lui vendre du pain. Elle a été obligée de s’en aller. Une enquête a maintenant lieu sur ces faits abominables. Un des vicaires a dit en chaire qu’il fallait chasser celle qui déshonorait la religion. Jamais les évêques, ici, ne s’émeuvent de pareils faits. Et sans l’autorité civile, le clergé serait absolument omnipotent.

Tu ne m’avais pas annoncé le mariage de Charlotte. Tu ne m’as pas dit non plus si Geoffrion (de Fall River) est marié. Je désire le savoir.

Je vous embrasse de tout ce besoin de vous voir que causent l’absence et l’isolement complet où je vis.

Adieu, chère enfant.

D.

Mais ne me croyez pas découragé pour tout cela. Je réussirai certainement sur quelque chose, malgré toutes les fatalités dont je souffre.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 161

Gand, 10 août 1876

Ma chère enfant,

Merci mille fois de toutes les bonnes choses que tu me dis dans ta chère lettre du 27. Ton bon cœur s’y montre dans tout son lustre et je

t'en suis aussi reconnaissant que j'en suis heureux. Le seul bonheur qui me reste aujourd'hui est de penser que vous m'aimez toujours. Je suis bien convaincu de ce que tu me dis que tu voudrais tant me voir, et tu peux bien penser, chère enfant, que ce désir est encore bien autrement violent chez moi. Tu as bien des consolations dans ton chagrin; moi, je n'en ai d'autre, dans le mien, que tes bonnes lettres. Tu as ton enfant, ton mari, ta mère et tous tes bons parents qui t'aiment, d'autant plus que tu as un chagrin sérieux sur le cœur; moi, je n'ai rien de tout cela : il me faut vivre concentré en moi-même, ne voyant personne et n'ayant d'autre consolation en ce monde que de penser à vous et de rêver d'un succès qui a effroyablement retardé mais ne saurait le faire bien longtemps encore.

Dès que j'aurai pu faire une remise, je me sentirai soulagé d'une montagne, mais le malheur de la séparation n'est pas encore près de finir.

Je vous assure qu'il faut bien de la force pour résister à l'isolement constant.

Mon malheur est d'être venu en ce pays où il n'y a aucune espèce d'esprit d'entreprise et où on est enfoncé dans la routine. Sans doute il y a ici une grande industrie qui prospère, mais le monde des petits industriels et des petits commerçants est borné à un degré incroyable, je dis borné sous le rapport de l'intelligence. On attend tranquillement la chance et personne ne fait un pas pour courir après. On ne connaît absolument pas le prix du temps. C'est là ce dont je souffre le plus. On promet toujours, mais on ne s'en remue pas davantage.

Je parlais hier sérieusement avec Martiny sur son inaction quant à ce qui me concerne. Les choses vont toujours être faites le lendemain et on n'y touche pas. La vraie raison avec lui est peut-être que, comme je ne lui donne pas d'argent, il sert d'abord ceux qui le paient. Mais s'il m'avait servi, de suite il aurait de la besogne. Cela leur est indifférent. Ils sont comme les Turcs. Quand ça vient, tant mieux. Si ça ne vient pas, c'est que la chance va d'un autre côté.

Nous avons essayé ma machine il y a quinze jours. Il ne lui manquait presque rien, et elle a fait marcher le gaz à peu près parfaitement. Il n'y avait qu'une intermittence de peu d'importance. On l'a défaite et on a réparé le défaut et remis la machine en ordre. Cela a pris à peine une demi-journée. Eh bien, je n'ai pas encore pu obtenir la seconde expérience. Une exposition est survenue à Ypres et on y a envoyé le contre-

maître pour exposer une machine. Je suis resté à l'ancre. Vous croirez peut-être qu'ils ont intérêt à me retarder parce qu'ils font d'autres machines, mais tel n'est pas le cas. Ils ne sont que fabricants de la compagnie d'Anvers et on leur paie les machines tant. Ils n'ont aucun intérêt dans les profits de la compagnie. Mieux vaut pour eux fabriquer pour deux compagnies que pour une. Ils le comprennent parfaitement mais pour eux, que cela vienne trois mois plus tôt ou trois mois plus tard, c'est indifférent. Voilà le caractère belge. Jamais on ne se presse pour quoi que ce soit. Jamais on ne se dérange de sa route ordinaire.

Si j'étais allé en Angleterre ou en France, j'aurais fait des affaires beaucoup plus tôt. Et si je n'avais pas eu l'étude et le travail pour ressource, je crois que je serais devenu fou à me démener inutilement pour remuer des gens qui sont toujours contents de ce qui est.

On m'a promis hier une expérience finale pour cette après-midi. Je suis sûr que j'y vais aller pour rien et qu'on n'aura rien touché. Voilà comment je vis depuis six mois. Avec 200 dollars, j'aurais tout fait marcher, mais ne les ayant pas, il m'a fallu attendre. Deux cents dollars ici en représentent pratiquement six ou 700 chez nous. On se tue pour celui que l'on sait avoir de l'argent, mais quand on n'en attend pas directement, on perd son temps.

J'ai enfin une autre nouvelle de cette malle. Geoffrion m'écrit que malgré la promesse de l'envoyer, on ne l'avait pas seulement remuée. Elle n'est pas perdue et ne doit pas tarder d'arriver. G. écrit qu'il va demander un dommage pour cette négligence. Les gredins méritent bien d'être un peu punis, et s'il l'obtient ça ne me fera pas de mal.

J'ai eu un peu d'argent sur ma montre, pas beaucoup, les montres se vendant pour rien ici. Mais je puis attendre ainsi ma prochaine affaire. Mon agent de brevet m'assure que le brevet sur la laveuse sortira le 15. Si oui, je ferai une affaire de suite et me trouverai au-dessus du besoin pour toujours, car une fois commencées je réussirai sans beaucoup d'effort à continuer mes affaires d'une manière avantageuse. Je suis seulement très décidé à sacrifier tout en Belgique pour pouvoir aller travailler ailleurs. Je n'éprouve que de l'antipathie pour presque tous les Belges. Leurs allures ne me vont pas.

Je pensais que l'hôtel de Memphrémagog et les cottages devaient se terminer l'hiver dernier. J'ai indiqué à ton mari comment ils pourraient éclairer le tout au gaz à très grand marché. Wilson peut leur faire une



machine sans fonte qui leur coûtera à peine 200 dollars. Il suffirait de lui envoyer les instructions voulues. Le carburateur que j'ai ici vaut mieux que celui que j'avais là-bas, et ne coûterait pas moitié à calibre égal.

Tu vois que tu as reçu ma lettre du 26 juin, celle en retard. M. Béique pense-t-il venir en Europe ? Je n'entends rien faire sur les globes en France et en Angleterre, mais opérer là où M. Trudeau n'a pas de brevet. Il a eu tort de ne pas consentir à ma première proposition que je lui avais fait faire en janvier par Toussaint Coursolles.

Dans tous les cas, ils ne doivent pas craindre que je me jette dans leurs jambes. Mais ils devraient se hâter de venir faire marcher la chose ici. S'ils n'y doivent pas venir, il serait aussi bon pour eux de me laisser faire. Leurs délais sont expirés pour faire marcher la chose. J'aimerais beaucoup savoir ce qu'ils entendent faire. Je comprends parfaitement que ton mari ne pût comprendre ce dont il s'agissait, tant qu'il n'aurait pas reçu ma lettre du 26.

Pour Godfroy et Casimir-Fidèle Papineau, ils ont grand tort de ne pas faire venir de l'eau de la source artésienne de Ballston Spa. C'est la plus puissante eau minérale qui existe après celle de Sainte-Catherine. Elle est si forte qu'étendue d'un tiers d'eau elle produit encore tout son effet utile. Une caisse de 48 demi-bouteilles leur coûterait environ \$6, rendue à Montréal. Cela leur ferait réellement 64 bouteilles. Je ne conçois pas cette hésitation à faire une chose si facile. Je regrette la mort de M. Pratt<sup>109</sup>. Mais les reproches que l'on fait au docteur sont absurdes. Quand il était malade, il n'avait plus que le souffle. Je l'ai vu après un peu de mieux et on voyait clairement qu'il n'y avait aucune force de réaction chez lui. Il s'affaissait complètement. Ce ne sont pas les remèdes qui l'ont fait rester sans connaissance toute une journée, c'est la nature de son tempérament sans réaction vitale. Les batteries électriques n'agissent pas par le choc, mais pas le courant continu. Chez un homme en santé dont les nerfs et les muscles sont en bon état, il faut peu d'électricité pour faire un grand effet de sensation, mais chez un homme affaibli, dont le système tombe dans le collapse, il faut des courants très énergiques. Le docteur a fait ce qu'il a pu, mais on ne ressuscite pas un mort et on ne

---

<sup>109</sup> Charles-Ferdinand Pratt (1806-1876), né à Berthierville, fils de Jean-Baptiste Pratt et de Marie-Louise Paillé. Marchand de cuir à Montréal, Pratt y est décédé.

prolonge pas une vie qui est finie. M. Pratt savait bien qu'il mourrait ainsi et ne se flattait pas de vivre longtemps. Il m'a dit lui-même : « Quand je tombe, je me sens toujours mourir. Vous n'avez pas d'idée de la prostration où je suis; j'ai connaissance de tout, mais je suis comme en léthargie. » Le docteur ne pouvait pas ne pas connaître cette particularité, et il est absurde de lui reprocher d'avoir eu recours aux moyens énergiques. On ranime aujourd'hui les noyés en leur mettant un fer rouge sur l'estomac. Voilà qui est bien autrement énergique. Le docteur me paraît avoir fait tout ce qu'il pouvait.

Puisque tu as reçu mes lettres du 7 juillet et du 26 juin, il n'en manque pas. Tu dois te rappeler que j'ai été une fois 12 jours sans écrire.

Je suis bien heureux de voir que ta bibite engraisse. Mais puisque tu maigris, mange souvent dans la journée, surtout des choses assimilantes. Bois de bon vin de Port, et sucre-le un peu. Il me semble que du lait et du brandy te feraient du bien : un demi-*tumbler* en te couchant et en te levant. Un *tumbler* plein appesantit trop, car c'est très riche. Mais de bon lait riche, avec sucre et brandy te donnerait peut-être de la force.

Dans tous les cas, mange souvent, quand tu ne prendrais que quelques bouchées.

Je vous embrasse toutes de tout mon cœur. Je t'aime bien.

D.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 162

Gand, vendredi 18 août 1876

Ma chère enfant,

Tu as bien raison de dire que c'est un grand bonheur d'être avec les siens et un terrible malheur de vivre isolé et livré à soi-même. Nous nous aimions bien, mon Dieu, et il y a déjà 16 mois que nous sommes séparés, un peu plus d'un an que je suis parti sous des circonstances si tristes pour vous tous.

Tombé ici d'abord en trois mauvaises mains et n'ayant pu m'en convaincre qu'à la longue, j'ai réellement perdu de cinq à six mois depuis que j'y suis, mais je suis, je pense, à la fin de mes mécomptes.

Je t'ai dit que j'allais à Ostende. J'y suis allé vendredi dernier. J'y ai vu les machines à gaz qui s'y vendent et qui sont à peu près du même volume que la mienne, avec cette différence que le carburateur est plus grand et le ventilateur plus petit. Mais la grande question du ventilateur se trouve réglée par le fait que celui d'Ostende est aussi une vis d'Archimède et que la compagnie d'Anvers ne peut pas les arrêter. Donc ils ne peuvent rien me faire.

Je suis allé à Bruxelles hier et bien m'en a pris, car si je n'y étais pas allé mon brevet sur ma laveuse ne serait sorti que le 1<sup>er</sup> septembre. Mon agent leur a montré qu'il ne surgissait aucune question légale sur ce brevet et ils ont consenti à le lui donner aujourd'hui. Je vais donc retourner à Bruxelles demain. En troisième, j'ai un billet d'aller et retour (onze lieues, pour 3 francs). La troisième vaut les secondes, toute la différence étant un semblant de bourrage du siège, bourrage en drap qui est bien plus chaud que le bois des troisièmes. J'ai revu mon homme qui est toujours prêt à acheter le brevet de la laveuse. Ainsi, j'aurai probablement demain de l'argent en poche. Il est temps, j'arrive au bout. Alors je pourrai faire marcher le reste sans plus de délai. Si j'avais eu de l'argent, il y a au moins deux mois que je serais en opération. Naturellement je vends le brevet de la laveuse pour moins qu'il ne vaut, mais une fois en fonds, je me rattraperai vite sur le reste. J'espère qu'une fois le premier argent obtenu je n'irai pas trop mal, malgré l'inertie des gens. Le fait est qu'ici il faut exploiter soi-même son brevet, car les gens n'osent rien risquer. Ils sont tous très heureux d'avoir un brevet et le vantent sous toutes les formes, mais avec leurs habitudes de rivalité de clocher et de jalousie de métier, tout ce que peuvent avoir les autres ne vaut jamais rien. Le caractère belge est bien loin du nôtre. L'égoïsme est enragé. Les parents ne sont pas du tout liés ensemble, et se querellent à mort pour un 100 francs. Tout est calcul. On n'aime que ceux dont on attend quelque chose. Je sacrifierai beaucoup pour laisser le pays le plus tôt possible et m'en aller ailleurs. Je ne vois pas naturellement tout en rose ailleurs, mais je suis venu justement dans le pays où les idées sont le plus rétrécies. Mon propriétaire, Vandervoodt, homme très intelligent, me dit lui aussi :

– Allez le plus tôt possible travailler ailleurs. Mes compatriotes n’ont aucune idée large en affaires.

Je suis heureux de savoir M. Bibite si fort. Si son père lui montre déjà la gymnastique en se pendant avec ses mains après des cordes, il le verra grimper de bonne heure partout. Mais je ne trouve pas mal que les jeunes gens sachent grimper, ce qu’on ne leur montre pas assez. Faites-lui faire de la gymnastique de bonne heure avec les lanières de gomme élastique, et vous verrez comme ses forces se déploieront. Mais s’il tire le bain de siège avec un peu d’eau dedans, c’est déjà très fort. Dans tous les cas, ne le laissez pas seul près d’un bassin d’eau, cela est toujours dangereux. Je ne doute, comme de raison, pas de ta surveillance, mais c’est toujours quand on oublie quelque chose qu’un malheur arrive. Ce qu’on prévoit n’arrive jamais, c’est toujours ce à quoi l’on n’a pas pensé qui arrive.

Tu me dis que Laframboise a eu mal aux yeux. Dis-lui, et dis à ta tante, que l’eau salée (comme les larmes) avec une très petite quantité de gomme arabique dedans, forme une lotion adoucissante pour les yeux bien supérieure à tout ce que les médecins donnent. L’eau salée n’est pas défavorable à l’œil, puisque les larmes sont salées; cela, la nature elle-même l’indique. Mettez de l’eau ordinaire dans l’œil; sans cuire, vous la sentez; mettez de l’eau salée avec une très petite proportion de gomme arabique, et vous n’avez aucune autre sensation que de la fraîcheur. Quand ta tante a de l’érysipèle dans les yeux, cette lotion, faite souvent, toutes les dix minutes même, empêcherait certainement la démangeaison. Si Laframboise a de nouveau mal aux yeux, qu’il l’essaie.

Je suis terriblement affecté de ce que tu m’apprends de son règlement d’affaires. Cette spéculation a été fort malheureuse. Absolument le parti libéral doit comprendre qu’on lui doit quelque chose.

La maladie de notre bonne Madsem me paraît laisser bien peu d’espoir, et la seule chose qui me surprenne, c’est qu’elle y résiste si longtemps. Ce sont pourtant ces femmes-là qui ne devraient pas mourir.

Pour revenir à Laframboise, je réitère le conseil que je donnais, il y a quelque temps, à moins qu’il n’ait mieux à faire. Louis devrait se mettre aux machines à gaz. Il peut les vendre à bon marché et faire 100%. Ayant un constructeur expérimenté dans Wilson, il n’a pas besoin de capital. Je lui abandonnerais volontiers, surtout à lui et à son père, le brevet que j’avais, qui comprenait une grande partie du pays (Bas-Canada); et celui

qui avait acheté le brevet pour Québec ne pouvait pas marcher. Il y a certainement quelque chose de considérable à faire là-dedans, d'autant plus que je puis leur indiquer le moyen de faire les instruments à moitié prix de ce qu'ils me coûtaient. Louis peut faire marcher cela pendant que son père continuerait son agence d'affaires. Qu'est-ce qui empêche, si l'on craint quelque chose, de mettre le carburateur dans un trou dans la cave, et de ne jamais le charger que de dehors. Il n'y a avec cela aucun danger possible, et des gains considérables et certains.

(5 h) Je reviens sur ma recette pour les yeux parce que je l'ai éprouvée encore ce matin. Je sentais de la démangeaison dans les yeux depuis une demi-heure et en me regardant au miroir, je vis que j'avais les deux yeux d'un rouge vif. Deux heures auparavant, en m'habillant, je n'avais rien. Je me lavai de suite les yeux, de cinq minutes en cinq minutes, avec mon eau salée et légèrement gommée, et une heure après, toute rougeur avait disparu. Cela est concluant.

Tu me parlais, dans ta dernière, du pauvre Arthur<sup>110</sup> et du chagrin qu'il cause à son père. Il n'y a plus à se le cacher, son cas est désespéré, à moins d'un grand remède. Je n'en vois pas d'autre que de l'engager à bord d'un navire. Rien n'empêche de le faire entrer dans la flotte Allan, qui envoie des navires à Baltimore. Barsalou, qui est leur encanteur, pourrait sans aucun doute négocier quelque chose avec eux et le leur faire accepter. C'est dur, je le sais, mais si mon pauvre frère ne prend pas cette détermination quand il en est encore temps, Arthur tournera certainement mal. Mieux vaut se causer du chagrin et lui donner une occupation qui peut le ramener. Il y a des centaines de bons marins aujourd'hui qui étaient bien pires que lui quand on les a engagés. Ta tante verra sans doute celle-ci et elle pourra lui en parler. Il lui faut une discipline sévère. Barsalou peut facilement connaître les capitaines qui, sans être brutes, le tiendraient en respect. On le ferait étudier la navigation et les mathématiques ordinaires, où il n'y a rien de difficile et il y a chance, là, je pense, d'en faire quelque chose. Restant chez lui, il prendra certainement de mauvaises habitudes. C'est à y bien songer.

---

<sup>110</sup> Arthur Dessaulles (1858-1952), fils aîné de Georges-Casimir Dessaulles et d'Émilie Mondelet. Neveu de LAD.

Pendant que j'étais à Ostende, j'y ai vu les baigneurs. On a ici de singulières habitudes là-dessus. Les cabines, au lieu d'être fixes comme en Amérique, sont sur des roues. Il y en a 3 ou 400 rangées sur le rivage et une dizaine de charretiers y attellent leurs chevaux, et conduisent les gens dans l'eau, puis remontent la cabine pour retourner chercher ceux qu'ils y ont laissés. Les cabines sont toutes rangées en ligne près de la côte; mais quand les gens se baignent, elles sont aussi en ligne le long de la mer, de manière qu'on ne voit à peu près pas les baigneurs. Ce qui me déplaisait davantage, c'est cette eau grise et bourbeuse de la mer du Nord. Sur toute la côte de l'Atlantique, nous avons la belle eau limpide qui vient déferler en longues lignes blanches sur le rivage; ici, l'eau est grise à côté du sable blanc de la plage. Je pense bien qu'elle ne salit pas, mais il me semble que l'eau claire est plus appétissante. Je vous embrasse tous du fond du cœur, ceux de loin comme ceux de près; et embrasse en particulier ta maman et bibite.

D.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 163

Gand, 24 août 1876

Ma chère enfant,

J'ai ta chère lettre du 10, arrivée avant-hier. Je vois que vous vous êtes demandé ce que je ferais si j'étais malade. Je ferais, chère enfant, ce que font tous les autres. Quand on n'est qu'un peu malade, on se soigne soi-même, et quand on l'est trop, on va à l'hôpital. Je n'ai pas le préjugé contre l'hôpital qu'ont tant de personnes et sur ce sujet comme sur bien d'autres, je me soumettrais aux circonstances. L'hôpital de la Biloque (petite rivière) est un des plus beaux du monde, couvrant un terrain énorme et avec des arrangements bien supérieurs à ceux de nos hôpitaux. On n'y entasse jamais les malades dans les salles. Un lit, ici, a cinq fois plus d'espace autour de lui qu'à l'Hôtel-Dieu. Les plus grandes salles n'ont que 20 lits, et il y a deux énormes corps de logis avec chambres

séparées. La ventilation est parfaite, ce qui n'existe nulle part chez nous. Vous ne pouvez découvrir la moindre odeur de renfermé dans aucune partie de la maison. Il est desservi par des Sœurs dont le costume est le même que celui des Ursulines de Québec. Elles m'ont fait meilleure impression que les autres Sœurs de la ville. Au reste, je dois maintenant en avoir pour un peu longtemps sans songer à des quartiers de malade.

Vous avez pris trop à la lettre ce que je vous ai dit et je vois que j'ai eu tort de vous inquiéter ainsi. Je me suis sans doute trouvé un peu moins de force de réaction qu'auparavant, mais cela est fini et votre amitié s'est exagéré les choses.

Tu me parles de vos grandes chaleurs. Nous n'avons rien eu de tel ici. Jusqu'à hier, il n'avait pas plu depuis sept semaines et le thermomètre n'est arrivé que deux fois à 90° et toujours avec des nuits parfaitement agréables. Tu dois naturellement en avoir souffert, car avec un suqueur comme le tien, d'après ce que tu dis, il t'ôte toute la force dont il jouit lui-même. Mais, le mois d'août arrivé, les nuits deviennent toujours meilleures.

Je remercie bien cordialement ton mari de l'envoi qu'il m'a fait, mais je suis au désespoir de lui être ainsi à charge. Je touche toujours au but et n'arrive jamais. Je vous en ai donné les raisons dans mes deux dernières. Mais je ne m'attendais pas au mécompte que j'ai subi à propos de cette laveuse. Il est vrai que c'est bien rarement de la première tentative qu'on réussit, mais l'individu que j'avais vu m'avait parlé de manière à me convaincre qu'il était sérieux, et il ne l'était pas. Je vous ai écrit vendredi dernier que je partais pour Bruxelles le lendemain, et j'y suis allé en effet. En arrivant chez mon homme, je l'ai trouvé occupé à emballer une masse énorme d'objets en cuivre pour deux grands hôtels d'Ostende, et il ne pouvait pas réellement s'occuper de moi, ayant plusieurs ouvriers occupés à faire des caisses, et à part cela le magasin était plein de monde. Il me remit donc à mardi. Je ne pus pas y aller ce jour-là à cause de mes machines à gaz, mais j'y suis allé hier. Et, à ma profonde surprise, mon homme qui m'avait dit de revenir m'accueille très froidement en disant qu'il lui était survenu de l'ouvrage, qu'il ne pouvait plus s'occuper pour le moment de la chose, mais que si je revenais au mois d'octobre, il la prendrait probablement. Je vis de suite qu'il espérait que je l'offrirais pour à peu près rien. Je pris donc mon modèle en lui disant :

– Vous m’avez donné votre parole comme je vous avais donné la mienne. Si j’avais manqué à la mienne, vous m’auriez traité de malhonnête homme, vous devez comprendre ce que cela veut dire; bonjour!

Il devint très rouge et me dit :

– Mais non, je ne vous ai pas donné ma parole.

– Comment! Vous me demandez de ne pas aller ailleurs, je vous le promets; vous me dites que vous avez besoin de la chose et que si je suis raisonnable vous ferez une affaire avec moi, et après m’avoir ainsi fait perdre quatre semaines, vous me remettez à deux mois sous prétexte d’ouvrage! Vous voyez bien que ça n’est pas honnête.

– Mais, dit-il, je le ferai bien probablement en octobre.

– Vous comprenez bien qu’une probabilité comme celle-là ne vaut rien pour moi. Si vous êtes sincère, il y a un moyen bien simple de s’arranger. Je vais vous mettre le brevet en main, et vous allez me donner trois ou quatre cents francs, et comme cela j’attendrai volontiers jusqu’au mois d’octobre, mais si vous ne le faites pas, il est clair que vous voulez vous moquer de moi, et vous me donnez toujours le droit de dire que ça n’est pas honnête.

Il rougit encore beaucoup et me dit qu’il ne donnerait pas d’argent, mais qu’il ferait toujours l’affaire.

– Non, lui dis-je, je trouverai toujours bien, en cherchant un peu, un homme qui tienne à sa parole, et je me dirigeai vers la porte. Comme je la tirais sur moi, il me dit encore :

– Vous avez tort. Je puis faire marcher cela aussi bien que personne.

– Je le sais bien, ai-je dit, mais il me faut du définitif, et si vous ne voulez pas lier, vous comprenez bien que j’ai meilleure chance à chercher.

Il réfléchit une minute puis me dit :

– Je ne donnerai pas d’argent avant de commencer.

Et je m’en allai. Mais cela ne me consolait guère, car mon gousset était très léger. Je revins donc à Gand et allai voir J.B. Voetweg. Il n’avait pas encore vu mon modèle. Je le lui expliquai.

– Cela est pourtant bon, me dit-il. Je vais aller parler à M. Dutry-Colson<sup>111</sup>. C’est un homme qui achète souvent des brevets et qui tient

---

<sup>111</sup> Auguste Dutry-Colson : « Quincaillerie et fabricant pour le chauffage par le gaz. Agence générale pour la Belgique de ventilateurs à vis d’Archimède



chez lui toutes sortes d'articles de ménage. On trouve de tout à son magasin.

Il y alla de suite, c'est tout près de son atelier. Il dit au jeune Dutry-Colson qu'il avait encore un brevet à leur vendre (il leur en a vendu un pour un Anglais dernièrement). Le jeune homme lui dit que son frère (le chef de la maison) était parti mardi pour Londres et serait de retour mardi prochain. C'est donc toujours partie remise.

Je n'étais pas allé à Bruxelles le mardi parce que nous devions essayer ma machine ce jour-là chez Martiny. J'arrive donc à 9 h et, comme j'entrais, je vois un grand va-et-vient et tout le monde court du côté de la cour. On était à charger sur un chariot un très grand carburateur de 10 pieds de diamètre contenu dans sa cuve de bois. On avait mis sous la cuve, pour l'empêcher de rouler, des coins de bois. Mais les chevaux donnèrent un fort coup, la cuve roula par-dessus les coins, tomba sur une pierre ronde et s'éventra complètement. J'arrivais dans le moment de colère causé par cette bétise. Mon expérience était clairement finie pour ce jour-là, et quelques minutes après, la compagnie d'Anvers télégraphiait Martiny de ne pas manquer d'envoyer le carburateur, vu qu'on avait fait partir cinq hommes pour Louvain pour le recevoir et le poser. Il fallut donc répondre que la machine était brisée et ne pourrait être raccommodée et réexpédiée qu'aujourd'hui jeudi. Cela me tombait sur le nez autant qu'à eux, mais il fallait de toute nécessité réparer l'accident. La machine va partir ce soir et c'est mon tour demain matin.

J'ai presque peur, quelquefois, quand tant de malheurs surviennent, que vous ne pensiez que je vous fais des contes, car enfin voilà la troisième fois qu'à un moment décisif, je suis rejeté en arrière. Je continuerai demain.

Vendredi 25 [août]. J'arrive à 10 h de chez Martiny. La machine se chargera à midi et on se mettra à une heure et demie à travailler pour moi. Pourrai-je vous dire dans celle-ci que tout va bien ? Je n'en sais rien encore, mais je ne vois vraiment pas comment ça peut aller mal. Néanmoins il faut voir avant d'être sûr.

---

(brevetés) pour ventilateurs et cheminées défectueuses; commerce de calorifères de cave à combustion lente. » *CFB*, p. 25.

Je ne sais si je vous ai dit que la laveuse que j'avais arrangée était ronde au lieu d'être oblongue et calculée de manière à contenir<sup>112</sup> beaucoup plus d'eau que celle de Camyré. Le linge ne se lavait pas bien parce qu'il bouillait dans de l'eau trop sale. Avec beaucoup d'eau, cet inconvénient n'existe plus, mais au lieu de trois doigts d'eau au fond, il en faut six pouces, et changer l'eau au bout de 10 minutes. Alors le linge se nettoie parfaitement avec de l'eau nette; et une troisième ébullition de 10 minutes le met parfait. Mais avec peu d'eau, et bouillir longtemps dans cette eau, il se ternit forcément. Mais pour les dentelles, les rideaux de net ou mousseline, ce système vaut mieux que l'autre, pour tous les linges très fins. Mais si le linge est très sale ou très encrassé sur les coutures, il faut le frottement.

Vous avez eu sans doute les nouvelles affreuses de la Bulgarie et des massacres terribles que les Turcs y ont commis. Ils ont massacré les femmes et les enfants par milliers. Il n'y a plus aucun doute que plus de 30 000 hommes, femmes et enfants ont été tués, bien souvent égorgés avec le couteau, comme des moutons. Je suis convaincu que c'est par suite de ses dénégations insensées de ces atrocités que M. Disraeli a été fait lord, ce qui le faisait sortir des communes en temps opportun, pour n'être pas convaincu de mensonge. Il cesse en même temps d'être chef du Cabinet, mais son successeur n'est pas encore connu.

Rien n'est honteux pour les gouvernements européens de laisser pareilles abominations se réaliser sans la moindre protestation. Voilà vingt ans que la Turquie les berce de promesses. Depuis six mois, toutes les dépêches et les rapports du gouvernement turc ne sont que des mensonges éhontés. Toutes les promesses solennellement faites ont été violées. Chaque fois qu'on a prétendu les avoir exécutées, on mentait outrageusement; et maintenant il est prouvé que quand on promettait on avait la ferme intention de ne pas tenir. Il faut que les Turcs disparaissent de l'Europe, mais cela va prendre encore du temps et ne se fera pas avant que des milliers d'autres chrétiens aient été égorgés de nouveau. Les Turcs sont aussi féroces aujourd'hui contre les Bulgares que les Espagnols contre les Maures, ou les Allemands contre les Juifs au Moyen Âge, mais ce n'est pas une raison pour les laisser faire.

---

<sup>112</sup> À partir de ce mot, jusqu'à la fin de la lettre, les manuscrits se trouvent avec la lettre 162.

Il y a longtemps, je crois, que je ne t'ai parlé de mon ouvrage, qui est fini, mais qui attend tranquillement que je puisse aller à Paris. Un libraire m'avait d'abord dit, à Bruxelles, qu'il publierait volontiers un ouvrage et ferait même une avance. Ils sont tous comme cela ici, et les promesses ne manquent jamais, mais une fois le moment de s'exécuter arrivé, ils ne songent plus qu'à vous manger. Ainsi, cet homme si disposé à faire une avance ne voulait plus même publier sans en recevoir une pour couvrir un peu les frais d'impression. Alors j'en ai parlé à l'office de publicité où l'on m'a dit franchement que c'était à Paris qu'il fallait aller, vu que les livres publiés en Belgique se vendaient généralement peu en France, pendant que ceux publiés en France se vendaient dans toute l'Europe. Ainsi, sur la première affaire que je ferai, je prendrai 250 francs pour aller à Paris.

L'ouvrage comprend deux forts volumes in octavo. La première partie est une comparaison entre le secret jésuitique et le secret maçonnique. La seconde, un examen de la terrible action politique secrète exercée dans tous les pays par le clergé; le tout avec nombreuses citations à l'appui. La troisième est une revue de la lutte constante de la science contre l'Église qui l'a toujours proscrite, sous toutes les formes, le tout terminé par une petite revue de l'enseignement universitaire catholique qui n'a pas d'autre but que d'empêcher les élèves de s'instruire d'une manière sérieuse. L'ouvrage est, de fait, une réponse à celui de Mgr Dupanloup contre la franc-maçonnerie<sup>113</sup>. Je ne défends pas celle-ci, car je me déclare, dès le commencement, opposé par principe à toute association secrète quelconque, mais je montre que le jésuitisme est une association bien plus secrète que la franc-maçonnerie, et que ce n'est pas parce que les membres d'une société secrète sont prêtres qu'ils ont plus de droit que les autres de faire du secret. Je crois pouvoir dire que mon ouvrage est tout aussi riche de citations et de faits historiques que tous les ouvrages sérieux qui se publient aujourd'hui.

Vous trouverez de la farine en quart chez Janes, sur la rue des Commissaires, cinq ou six magasins en arrière de la Douane, en allant au Marché Sainte-Anne. Demandez un quart de Saint-Louis, c'est la plus belle de toutes, et vous êtes sûrs de l'avoir belle. Ceux qui moulent de la

---

<sup>113</sup> Félix Dupanloup, *Étude sur la franc-maçonnerie*, 3<sup>e</sup> éd., Paris, Charles Douniol, 1875, 92 p.

fine fleur à Montréal y mêlent trop de farine du pays et elle n'est jamais si légère. Ils la disent aussi bonne mais elle ne l'est pas. Si Janes a changé de place, vous pourrez toujours le trouver dans le *Directory*.

Je suis allé visiter à Bruxelles l'exposition d'hygiène et de sauvetage. Elle est très considérable et très intéressante. J'y ai vu de très belles machines et des lits de toutes les constructions imaginables pour les malades et les blessés.

Il y a là un appareil pour transfuser le sang d'homme à homme, même sur les champs de bataille. Une bonne moitié des blessés meurent par la perte du sang. Quelques onces seulement tirées d'un soldat sain peuvent les rappeler à la vie. Cet appareil est simple et je tâcherai d'en envoyer une description pour le Dr McDonald. Cet instrument est inventé par un médecin italien et est adopté par les départements médicaux des armées russe, autrichienne et belge. Il est très simple et prend peu de place. De nombreuses expériences ont été faites avec, toujours couronnées d'un plein succès parce qu'il ferme absolument tout accès à l'air extérieur, condition absolue de réussite. Je pars pour dîner et de là chez Martiny.

5 h. C'est toujours la même chanson; la machine n'a pu se charger qu'à 4 h et demie et il n'y avait plus à songer à mettre la mienne en place pour la faire travailler avant 6 h. Van Acker a donné ordre en ma présence au contremaître de s'y mettre demain matin à son arrivée, et d'avoir tout prêt pour 9 h. Il a dit que tout serait prêt à 9 h précises, mais je suis parfaitement sûr que quand j'arriverai à 8½ il n'aura pas commencé. Mais c'est tellement promis que j'ai le droit d'insister à ce qu'on laisse toute autre chose pour moi.

Voilà trois semaines qu'on me fait perdre pour un ouvrage de six heures. En attendant, je ronge mes désappointements et j'apprends à connaître les Belges. Nulle part on ne promet autant pour ne pas tenir.

La malle qu'on avait promis d'envoyer par le premier *steamer* n'arrive pas. Il est évident qu'on l'a volée. Si je ne m'étais pas constamment raccommodé, je serais en guenille. Je suis chagrin de n'avoir pas reçu ces hardes et surtout ce linge fait par vous que j'eusse bien préféré à celui qu'il me faudra acheter ici.

Tu me dis que Buies<sup>114</sup> a fondé un journal, *Le Réveil*. Je crains beaucoup que le réveil du Canada ne soit long à se réaliser, le clergé y est trop puissant. Il se passera néanmoins des choses graves à la mort du pape. La situation est trop tendue, et la Curie trop opiniâtre et trop inepte pour qu'elle ne fasse pas quelque coup de tête. Les gouvernements ne peuvent guère ne pas se mêler de l'élection du nouveau pape. On laisse faire celui-ci, malgré sa demi-enfance, à cause du respect que mérite son caractère personnel, mais quand il n'y sera plus on ne peut guère laisser la Curie faire à sa tête.

Adieu. Je vous aime de tout mon cœur.

D.

Je te mets une coupure qui te fera rire un peu.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 164

Gand, lundi 28 août 1876

Ma chère enfant,

Je t'ai dit vendredi que je supposais que rien ne serait prêt le lendemain matin, mais je me trompais dans ma prévision. Tout était en place et en moins d'une demi-heure après mon arrivée l'expérience était faite. La machine marche parfaitement. Seulement elle aurait dû marcher ainsi il y a six semaines, si on avait voulu se remuer un peu. Dans tous les cas, la chose est faite, et je vais de suite m'occuper de trouver deux ou trois associés que J.B. Voetweg connaît et dit disposés à entrer. Sur les machines à gaz, personne ne doute qu'il y a beaucoup à faire avec une

---

<sup>114</sup> Arthur Buies (1840-1901), écrivain, journaliste, pamphlétaire. En 1876, il fonde *Le Réveil* « pour protester contre l'abolition du ministère de l'Instruction publique. » *RPCQ*. *Le Réveil* est un hebdomadaire libéral et anti-clérical, qui paraît de mai à décembre 1876.

bonne machine. La compagnie d'Anvers en place déjà deux ou trois par semaine et demande des prix énormes.

Je dois voir demain après-midi M. Dutry-Colson pour ma laveuse; mais je lui parlerai aussi du gaz, car il serait un associé précieux d'après ce qu'on en dit. Mais je commence à connaître les Belges et leur esprit de jalousie contre tout ce qui n'est pas à eux et je ne compte plus sur leur esprit d'affaires. Il y en a peu parmi eux qui l'aient, et la grande majorité d'entre eux restent empêtrés dans la petite routine d'au jour le jour.

Je t'écris de suite aujourd'hui parce qu'après des retards si désespérants, tu dois être contente de savoir que je n'ai pas fait un fiasco. Mais il est certain que dans tout autre pays j'aurais été beaucoup plus vite.

On fait en ce moment d'énormes préparatifs pour fêter le troisième centenaire de la pacification de Gand. Cela a trait à la paix qui a été conclue en 1576 entre Philippe II, roi d'Espagne, et le prince d'Orange, des Pays-Bas, après les atroces guerres religieuses qui ont ensanglanté ce pays. Au 16<sup>e</sup> siècle, les Pays-Bas étaient la première nation de l'Europe pour l'industrie et l'instruction. Les villes hollandaises et flamandes étaient bien en avant de Paris et de Londres. Anvers était la ville la plus riche de l'Europe. La Réforme y prit de suite de profondes racines mais sous la règle de fer de Philippe II, elle fut littéralement étouffée dans le sang. Motley porte à plus de 50 000 le nombre des victimes du féroce duc d'Albe auquel le pape Pie V envoya une épée d'honneur garnie en diamants pour le féliciter de ses massacres. C'est ce pape qui disait : « Mieux vaut anéantir la génération présente que de léguer l'erreur aux générations futures. » C'est lui qui écrivait à Charles IX pour le supplier d'exterminer les Huguenots de France et de ne pas faire grâce à un seul d'entre eux sur les champs de bataille. J'ai toutes ses lettres dans ma bibliothèque.

Sous cet atroce régime, les hommes et les femmes étaient pendus ou brûlés vifs; ceux-là écartelés ou écorchés vifs, et les femmes enterrées vivantes. À 25 pas de cette maison est la place Sainte-Pharaïlde où des centaines de personnes ont été brûlées ou écartelées. De l'autre côté, au marché du vendredi, la plus grande place de la ville (il n'y a pas de halles ici, et les marchés se tiennent en plein air), le bûcher était en permanence. On brûlait jusqu'à dix hommes ensemble sur le même bûcher. Et je lisais hier un procès-verbal d'exécution où l'on constatait que le commandant espagnol avait fait écarter le bois afin, dit-il, que les chanteurs

de psaumes eussent le temps de les repasser tous. On les fit ainsi cuire lentement pendant trois quarts d'heure. On ne peut rien imaginer qui approche des abominations réalisées par l'Inquisition, que des fourbes osent encore défendre.

Après une lutte terrible de plus de vingt ans, avec villes prises et reprises et toujours saccagées et brûlées avec des massacres tout aussi affreux que ceux des Turcs en Bulgarie, tout récemment, Philippe II refoula le protestantisme en Hollande, qui est restée protestante et conserva la Belgique. La [paix] fut signée en 1576 et c'est cet événement que l'on célèbre. Philippe II ne conserva la Belgique qu'en reconnaissant les droits des communes et payant des indemnités aux familles ruinées. Mais la Belgique resta écrasée sous le fanatisme catholique et toute son industrie fut transportée en Hollande. Elle végéta ainsi jusqu'à la révolution française où elle reprit un peu de vie. Mais le pays est encore bien en arrière de la Hollande. Ces deux pays montrent parfaitement, comme la Prusse et la Bavière, comme les cantons catholiques et protestants de la Suisse, ce que le protestantisme et le catholicisme savent faire des pays où ils dominent. Prospérité partout sous le protestantisme; décadence sous le catholicisme. La France est la seule exception, mais elle n'a vraiment progressé que depuis la révolution, c'est-à-dire depuis qu'elle a brisé avec la religion d'État. Mais dans l'ensemble, la comparaison entre la France et l'Angleterre est toute à l'avantage de celle-ci.

Les fêtes de la pacification vont être splendides. Les préparatifs se font sur une échelle grandiose. Douze chars aux dimensions énormes, quelques-uns dépassant les deuxièmes étages, et bâtis exactement dans le style architectural de l'époque, vont circuler dans la procession, représentant divers épisodes de la guerre et des massacres. Près de 1 200 personnes composeront le personnel des fêtes. Plus de 400 trouveront place sur les chars. Tous ces gens seront revêtus des costumes fidèlement reproduits de l'époque. Ils sont très riches et sont exposés dans diverses vitrines. Les frais de la fête dépassent déjà 120 000 francs, somme énorme pour ce pays où tout se fait pour rien. On ne ferait pas à Montréal avec 200 000 piastres ce qu'on obtiendra ici avec cette somme.

Les journaux catholiques font feu et flammes contre la fête. Ils prédisent tous les malheurs à ceux qui y prendront part. C'est d'un bête achevé. L'un d'eux a même dit qu'il y avait des indices de choléra (mensonge

honteux) afin d'empêcher les habitants de la campagne de venir à Gand voir ce que les catholiques d'autrefois [ont fait].

Jamais la santé générale n'a été meilleure. Je t'envverrai l'album des fêtes qui te les fera comprendre mieux que quelques détails.

Je vous aime bien.

D.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 165

Gand, 1<sup>er</sup> septembre 1876

Ma chère enfant,

Je reviens un peu, au moral, depuis ce matin. Je commençais à désespérer de l'avenir. Éconduit partout, quelquefois un peu rudement, par des imbéciles qui ne veulent pas seulement recevoir une explication. Je ne voyais plus où frapper. Rien comme un Belge pour promettre mer et monde, mais il ne se remue pas plus que sa maison. N'ayant encore rien pu faire avec ma laveuse qui, pourtant, finira par prendre, je me suis occupé, maintenant que la machine marche parfaitement, à trouver des gens qui mettent quelque argent dans l'affaire. Voetweg (le vieux) et Bytebier, qui étaient si pressés que je montre une machine marchant bien, sont bien prêts à en tirer profit mais à la condition de ne pas avancer un sou. Ils avaient toujours dit qu'ils étaient prêts à faire marcher la chose. C'était vrai, mais à la condition qu'ils eussent la moitié sans payer un sou. J'ai dit à Voetweg, un peu en riant :

– Voulez-vous me prêter 100 francs ?

L'innocent a pris la chose au sérieux et m'a dit :

– Je ne prête à personne.

– Eh bien alors, pourquoi voulez-vous que je vous fasse présent d'un quart de mon brevet ?

Il rougit un peu et ne dit rien.

J'allai voir le jeune Voetweg qui n'avait pas pu voir un homme dont il m'avait parlé, et qui m'envoya chez lui avec sa carte. C'est un M. Al-



phonse Rykx, fabricant retiré des affaires. J'ai enfin trouvé chez lui un homme sérieux. Après explications, il m'a dit :

– Je suis prêt à mettre un capital dans l'affaire dès que vous m'aurez montré une machine marchant bien.

Je lui dis que mon carburateur n'était pas tout à fait prêt, mais que le ventilateur l'était.

– Je préfère voir les deux ensemble et marcher ensemble. Si vous me montrez cela, j'entre de suite. Avez-vous parlé à d'autres ?

– Je n'ai vu encore que M. Grotkaï, qui est prêt à mettre aussi de l'argent, mais n'aurait pas le temps de voir lui-même aux affaires extérieures. Mais il veut naturellement être le poseur de gaz (poser les tubes et lustres) de la compagnie.

– C'est juste, dit l'autre, et je pourrai faire les affaires. Quel sera votre fabricant ?

– Je puis avoir J.B. Voetweg (le jeune).

– Il me conviendrait parfaitement, c'est un de mes amis.

Je vais faire finir de suite le carburateur et j'espère que nous serons constitués sous peu.

J'avais vu M. Dutry-Colson, l'homme le plus entreprenant, dit-on ici, de Gand. C'est partout la même chanson :

– Si nous ne vendons pas ?

Mais voilà une chose qui se vend énormément à des prix ridicules, comment ne se vendrait-elle pas à moitié prix ?

Ils hochent la tête et sont là, incapables de se décider.

M. Rykx trouvera, m'a-t-il dit, un troisième si c'est nécessaire, mais il veut voir lui-même la machine complète avant d'en voir un autre. Je crois que si la machine le satisfait, il n'en demandera pas d'autre.

Je vous ai écrit que j'avais reçu les 100 francs, et j'ai de suite envoyé le bon en Angleterre. J'en attends le retour demain ou lundi, mais je le dois en plus grande partie à Mme Vandervoodt. Les affreux retards que ces gens m'ont fait subir m'ont complètement dégarni et je ne pouvais guère prévoir que Martiny me retarderait autant.

Néanmoins je crois voir que cette fois je ne serai pas désappointé avec M. Rykx, qui s'est occupé des machines à gaz au point qu'il a demandé plusieurs brevets anglais. Il m'a demandé aussi des explications sur mon carburateur afin de voir si j'empiéterais sur les autres. Il s'est convaincu que non, et je lui ai montré une idée nouvelle qui lui a paru excellente.

Adieu. Je pars pour chez Martiny.  
Je t'aime bien. Embrasse bien ta maman et Bibite, et ton mari.

D.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 166

Gand, mardi 5 septembre 1876

Ma chère Caroline,

Depuis dimanche, tout est en fête ici et l'affluence en ville est énorme. Les principales rues regorgent de monde et les voitures ne peuvent aller qu'au pas. En dépit des sermons, les paysans sont venus en foule avec femmes et enfants. Dans plusieurs villages des environs de Gand, on avait menacé de refuser la première communion aux enfants qui veraient la procession. Toutes ces bêtises n'ont arrêté personne, loin de là elles ont piqué la curiosité outre mesure. Malheureusement le temps a été mauvais toute la matinée de dimanche, et la procession a été contremandée à midi où la pluie tombait avec violence. Et, pour comble de mécompte, à midi et demi, il faisait un temps superbe, mais il n'était plus temps de faire revenir près de 1 200 individus qui prenaient part à la procession. Dans l'après-midi, des placards annonçaient la procession pour lundi à midi. Elle a eu lieu, mais avec une petite averse de peu de chose. Tout a été organisé sur une échelle véritablement grandiose. Ces chars étaient de véritables monuments portés sur des roues. Quelques-uns ont jusqu'à 30 pieds de long et leur sommet passait à la hauteur d'un troisième étage. Des cavalcades, des soldats à pied, des bourgeois, des estafiers de la police d'autrefois, des sbires de l'Inquisition, des bourreaux, des inquisiteurs, tous habillés dans les vrais costumes du temps, avec les armes du temps, arquebuses, arbalètes, lances, casques et armures en métal, de même que les harnachements des chevaux, tout cela était d'une fidélité complète. La procession met une heure à défiler devant un point donné.

Le char du compromis des nobles arrivait le premier, derrière un détachement de lansquenets espagnols du règne de Philippe II. La régente Marguerite de Parme, dans un costume blanc et or, était assise sur un trône très élevé avec quelques dames de sa suite et recevait l'adresse des nobles demandant l'abolition de l'Inquisition. Il y avait 22 personnes sur ce char. Venait ensuite le char du Conseil de sang, qui fit mettre à mort plusieurs des signataires de l'adresse, entre autres les comtes d'Egmont et de Hornes<sup>115</sup>, qui étaient représentés sur le char en présence de leurs juges. Le bourreau tout habillé d'écarlate se tenait à l'avant du char, debout, tenant à la main la grande épée de justice.

Entre chaque char, il y avait des compagnies d'hommes à pied ou à cheval. Le troisième char, celui de l'Inquisition, représentait à l'avant une pendaison, à l'arrière l'autodafé de quelques anabaptistes qui ont été brûlés à Gand même, à moins de 100 verges d'ici, sur la place Sainte-Pharaïlde. Une épaisse fumée s'échappait du fond d'un bûcher de branches et deux mannequins étaient attachés au poteau.

Venait ensuite le char représentant le massacre d'Anvers avec destruction d'une partie de la ville, par les Espagnols; puis le char des provinces unies portant 35 personnes. La tête de la statue qui surmontait le char était à la hauteur du bas de ma fenêtre, au troisième étage. Le char de la trêve religieuse portait des nobles, des prêtres, un évêque; de même, celui représentant la signature de la pacification.

Deux pièces de canon, de l'époque, étaient traînées dans le cortège. Chaque char était tiré par huit chevaux. Quelques-uns des costumes étaient très riches. On a ainsi mis sous les yeux du peuple un des épisodes les plus importants de son histoire.

Hier au soir, il y avait concert à 6 h sur le Marché aux grains, et à 10 h, illumination et concert à la place d'Armes, sur laquelle est situé l'hôtel Royal où Mme Voetweg m'a dit que Mme Béique s'était retirée. C'est D'Abrigeon qui leur a parlé de vous. Les deux places étaient littéralement bondées de monde et il était difficile de circuler. Après avoir regardé quelques minutes, je suis revenu travailler. Il y a ce soir feu d'artifice à la citadelle (en démolition) et j'irai le voir.

---

<sup>115</sup> Les comtes d'Egmont et de Hornes ont été exécutés par le duc d'Albe, en juin 1568, sur la Grand-Place de Bruxelles, parce que des calvinistes auraient attaqué des lieux catholiques.

Demain, on me livre ma machine, je la monte chez Grotkaï qui prend des parts dans l'affaire, et M. Rykz vient la voir aller, puis j'espère marcher enfin. Comme je te l'ai dit dernièrement, il y a longtemps que je marcherais si j'avais eu un peu d'argent, mais ce que j'ai fait, je l'ai fait sans argent et c'est justement là le difficile. Sans ces fêtes, j'aurais eu ma machine samedi, mais tout le monde était trop en l'air et il m'a fallu attendre encore.

2 h. Je viens de voir les dépêches télégraphiques qui m'annoncent le terrible incendie de Saint-Hyacinthe. Je suppose qu'il ventait beaucoup pour qu'une si grande superficie ait été ravagée. Mais je vois que toute la grande rue y a passé. Le pauvre Cadoret est donc brûlé, et l'ancienne maison de Mme Desmarteau. Aussi le Dr St-Germain. Et combien de pauvres qui sont complètement ruinés par un pareil malheur. Mon pauvre frère va supporter une bonne partie du fardeau. Je ne sais pas encore par quel bout ni comment le feu a pris, mais ç'a dû être par un vent du sud-ouest parti des environs de la manufacture. Comment s'en relèveront-ils ? Cela est bien triste. D'après la direction donnée, il me paraît possible que Mme Plamondon ait échappé, mais St-Jacques, Després, Mme Langelier, tout cela a dû y passer. Aussi mon bon ami St-Pierre. J'espère que des souscriptions s'organiseront devant ce grand malheur. Je n'aurai de détails que par la lettre que tu m'écriras cette semaine. Si tu pouvais m'envoyer une copie du journal qui en ait parlé, je verrais les choses plus en détail. Louis pourrait peut-être te fournir une copie du *National*. Coupe la partie décrivant le feu et mets-la avec ta lettre (le tout, pourvu que ça ne dérange pas trop personne). Chose assez singulière : j'ai rêvé dimanche de Fanny que j'ai vue toute en pleurs; c'était la nuit de dimanche à lundi.

À demain, car j'aurai probablement une lettre.

(Vendredi 8 [septembre]). Il m'a été impossible d'écrire un mot merci. D'ailleurs j'espérais vous dire aujourd'hui que ma malle est enfin entre mes mains, mais quoique arrivée par le *Switzerland*, de N.Y., ce que m'apprend une lettre de l'agent général, et, mise il y a trois jours au dépôt du chemin de fer, elle n'était pas encore arrivée à 2 h. En quel état sera-t-elle ? J'en suis assez inquiet, il y a six mois qu'elle est partie, et sept mois au moins que les effets sont dedans.

Je suis terriblement éprouvé par mon isolement incessant et il me faut bien souvent en chasser l'idée comme une mauvaise pensée. Cet isolement m'aurait brisé depuis longtemps si je ne vous aimais pas tant.

Adieu, chère enfant, je vous embrasse tous du plus profond de mon cœur.

#### D.

Le feu d'artifice de mardi soir a été splendide. Plusieurs grandes pièces superbes et l'explosion de la fin de quinze ou dix-huit cents fusées et pétards lançant des feux de Bengale et des pots à feu, a été d'un grand effet.

On a fait partir un ballon au-dessous duquel brillait d'un grand éclat une étoile énorme qui a pris successivement toutes les couleurs, jaune, bleu, vert, rouge, puis une lumière blanche qui fait absolument l'effet d'une grosse étoile au ciel. On l'a vue pendant plus d'un quart d'heure.

Je reviens sur le malheur affreux de Saint-Hyacinthe, qui me navre. Je crains beaucoup que cela ne donne un coup fatal à la ville, surtout avec cette crise qui n'est pas encore finie.

Il était écrit qu'il y aurait du guignon jusqu'au bout.

Ma machine a été exhibée hier à Grotkaï et à M. Rykx qui ont été pleinement satisfaits de son opération. Elle sera montée demain chez Grotkaï (qui n'aura plus à y travailler et ne la pourra pas gâter). Au reste, maintenant qu'il s'y intéresse en y mettant des fonds, il a tout intérêt à ce qu'elle aille bien. J'espère enfin être bientôt sur farine.

J'ai eu mercredi ta bonne lettre du 25, avec les deux chers portraits qu'elle m'apportait. Merci de ta bonne pensée et reçois pour elle tous mes embrassements. Tu m'as donné un moment de bonheur à contempler ta figure si aimée et celle de ton cher enfant. Naturellement, après ce bonheur de te voir telle que tu es aujourd'hui (et je ne te trouve pas du tout ridicule, comme tu as le tort de le dire), l'amertume de la séparation de ceux que j'aime tant n'en a été que plus intense. Mais je travaille à vous rendre le bonheur que je vous ai ôté et, si Dieu me laisse vie, j'espère y parvenir. Toutes mes idées, toutes mes pensées, toutes mes actions sont maintenant subordonnées à cette nécessité de ma position et elle seule me fait supporter la vie loin de vous.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 167

Gand, 11 septembre (lundi) 1876

Ma chère Caroline,

Les fêtes sont finies enfin et j'en suis bien content, car toutes belles qu'elles ont été, elles m'ont retardé de neuf jours. J'ai revu M. Rykx dans l'intervalle et il est parfaitement disposé. Je ne pense pas qu'il fasse comme les autres et me manque au dernier moment. Je vois qu'il a une très grosse dent contre la compagnie d'Anvers et qu'il serait très heureux, seulement pour la chose en elle-même, de voir surgir une autre machine, surtout à meilleur marché. C'est cela qui lui plaît dans mon appareil que j'ai amené au plus bas prix possible. Je le lui ai complètement expliqué et il approuve pleinement le tout. C'est un homme bien supérieur à tous ceux que j'ai rencontrés jusqu'ici, et il est parfaitement au courant de tous les principaux perfectionnements de grandes machines de toute espèce aux États-Unis. Il y a bien peu de Belges qui suivent ces choses.

La fête d'hier a amené encore un concours énorme. Les chemins de fer ont amené pour chaque sortie du cortège, au-delà de 30 000 personnes. Mais hier, tout le monde y avait renoncé à midi. De 6 h du matin à 1 h, la pluie a tombé à torrents, ce qui a certainement arrêté nombre d'habitants des communes rurales avoisinantes de venir. Pourtant il y en avait encore beaucoup dans la foule. Avec leurs grands chariots recouverts d'une toile peinte, montée sur cercles de bois, ils peuvent venir une douzaine au moins parfaitement à l'abri. À une heure et demie, une éclaircie s'est faite, mais pour nous donner ensuite un orage d'une grande violence. Néanmoins les drapeaux du beffroi restaient et on était décidé de sortir même à 4 h, si le temps se mettait au beau, ce qui a eu lieu après ce dernier orage. En moins d'un quart d'heure, le ciel s'est trouvé parfaitement dégagé de nuages et le cortège est sorti. Dans plusieurs églises et couvents, on a fait des prières pour qu'il y eût mauvais temps et qu'il ne pût sortir. Les journaux cléricaux ont l'audace de parler de profanation, parce qu'on a mis sur un des chars des inquisiteurs en costume du temps. Ils sont furieux parce que leurs innombrables crimes

sont ainsi rappelés pratiquement aux populations. Ils accusent les libéraux de toutes les infamies imaginables, jusqu'à prétendre que les mères libérales vendent leurs propres filles à leurs amis, et c'est un crime que de montrer un inquisiteur en costume dans une cérémonie publique, un crime que de représenter un bûcher avec deux mannequins au-dessus. « Ne nous touchez pas, nous, mais quant à vous, subissez humblement tout ce qu'il nous plaît de vous dire. »

Tout retrace l'Inquisition ici, ses souvenirs sont partout, et on n'apprend rien à personne en en parlant. L'ancien château des comtes de Flandre est sur la place Sainte-Pharaïlde où se dressaient les bûchers, et c'est dans ce château que l'Inquisition siégeait. Une inscription le rappelle. Personne n'ignore donc que l'Inquisition fonctionnait là et que la place a vu des centaines de bûchers. Cette place doit, comme le champ des morts de Madrid, contenir d'immenses quantités des gros ossements humains qu'un simple bûcher ne pouvait détruire. Pourquoi donc toute cette sainte indignation ? Simplement parce que l'arrogance du clergé, ici, ne connaît réellement pas de bornes et qu'il devient furieux à la moindre chose qui ne lui plaît pas. Les sermons contre les fêtes ont été d'une violence sans exemple et on a presque partout menacé ceux qui viendraient à la ville pour les voir, de refus des sacrements. Remarquez qu'il n'y avait rien là qui ressemblât le moins du monde à la parodie ou à la moquerie. Tout était parfaitement, admirablement représenté, mais dans le genre sérieux, avec toute la vérité historique scrupuleusement observée. Mais on y montrait le plus grand de tous les crimes contre l'humanité, l'Inquisition, et c'était une impiété de premier ordre. Si le clergé continue à monter l'esprit public comme il le fait et à le mépriser ostensiblement, il finira par arriver de très graves choses. Les gens sont excédés de cette opiniâtreté arrogante qui ne cède devant aucune représentation ni aucune raison.

Deux journaux cléricaux, *Le Courrier de Bruxelles* et *Le Journal d'Anvers*, viennent de déclarer la guerre au ministère actuel parce qu'il n'est pas assez catholique. Ce ministère a pourtant montré assez de faiblesse et de partialité, Dieu le sait, comme dans l'affaire de Malines par exemple. L'enquête, conduite par un magistrat catholique nommé *ad hoc*, et pendant laquelle on a fait toutes les avanies aux témoins libéraux, jusqu'à insulter grossièrement en pleine Cour les dames les plus respectables (par le magistrat lui-même), si elles affirmaient ce qu'on voulait

cacher. L'enquête a prouvé que toutes les attaques, toutes les émeutes ont été causées par les catholiques, et que la grande lutte qui a eu lieu à la station avait été provoquée par eux. Eux seuls étaient porteurs d'armes à feu, on les leur a arrachées des mains; rien de pareil n'a été prouvé contre les libéraux. Eh bien, comme toute la honte de l'affaire retombe exclusivement sur les catholiques, l'affaire est étouffée et on ne publie absolument rien des témoignages et des rapports. On n'est pas encore content d'un ministère qui fait ces saletés. On veut qu'il s'attaque à la constitution et qu'il propose la révision de plusieurs de ses clauses. Les ministres ont fait des représentations au nonce du pape sur les folies des évêques et de leurs organes. Celui-ci s'est confondu en protestations italiennes, c'est-à-dire dont il ne pensait pas un mot, mais la croisade marche toujours. Il est une chose certaine, c'est que le roi ne consentirait pas à une révision de la constitution parce qu'il mettrait son trône en danger. Mais les ministres ont eu le malheur de dire qu'étant serviteurs de la constitution, ils la feraient observer par tout le monde, et cela suffisait pour mettre les évêques en colère. Et ils sont trop aveuglés pour voir qu'une révision de la constitution dans le sens clérical mènerait droit à une révolution dont ils seraient les premières victimes. En s'attaquant à la constitution, ils se font réellement agresseurs de l'ordre public, mais ils ont la bêtise de dire que la constitution est athée parce qu'elle consacre la liberté des autres cultes et le mariage civil. En un mot, c'est en tout et partout, dans chaque détail comme dans l'ensemble, la bêtise et la déraison réunies. Il n'existe aucuns droits dans le monde en présence des prétentions de l'Église. Quand une famille est dépouillée par un testament fait au profit d'un couvent, excommuniés sont les membres de cette famille qui ne veulent pas être mis sur le pavé de la rue au profit des moines paresseux ou des nonnes qui se disent épouses de Jésus-Christ chaque fois qu'elles mettent le pied dans une famille. Excommunié aussi est l'avocat qui fait rendre gorge au couvent captateur, et le juge qui décide d'après la loi contre lui. Voilà l'état social que le clergé prépare à ceux qui lui laissent prendre de la force.

Je t'ai dit que ma malle était arrivée, mais elle a mis trois jours à venir d'Anvers ici. L'agent général de la *Red Star Line* a été aimable pour moi au point de me télégraphier l'arrivée de la malle. Mais elle est arrivée ouverte et sans clé, et avait été fouillée à New York. On en a enlevé le paletot et mon habit a été complètement abîmé par les mites. Les gueux l'ont



gardée tout l'été dans un hangar. Il y a 17 trous à l'habit, quelques-uns grands comme l'ongle du petit doigt. Il est absolument fini.

Le linge était en bon ordre dans le dessus, et la brosse y était. Le pantalon noir d'hiver était moisi; une large tache grande comme la main sur le devant. Rien ne peut l'effacer.

J'ai écrit à Geoffrion de demander le paiement de ces articles. Mais les gredins sont capables de prétendre que c'est la faute de la *Red Star Line*, moins pourtant la moisissure et les mites dont ils ne peuvent clairement la tenir responsable.

Je désire beaucoup savoir si quelqu'un viendra en Europe au sujet des globes Trudeau. Comme il y a déjà quatre ans qu'il a pris ses brevets ici, ils sont périmés à moins d'autorisation, et si on retarde tant soit peu, ils tomberont dans le domaine public. Ça doit être la même chose en Angleterre et en France. S'ils abandonnent la chose, qu'ils me laissent m'en servir. S'ils ne l'abandonnent pas, qu'ils ne retardent pas.

(Mercredi 13 [septembre]). Tout marche enfin d'une manière satisfaisante. M. Rykx est venu hier voir la machine qui a fait marcher plusieurs becs avec une régularité parfaite. Martiny et Van Acker ont bien travaillé quant à la qualité mais ont réussi à prendre onze semaines pour un travail de cinq jours à peine. Voilà comment je suis toujours rejeté en arrière par l'indolence des gens. Rykx et Grotkaï se sont entendus en ma présence sur ce qu'il y avait à faire. Ils doivent voir chacun deux amis pour les faire entrer dans une association. Nous devons nous revoir vendredi. J'espère que la fin approche enfin. Il est temps, je suis littéralement ahuri de tant de retard, et puis je ne puis plus aller loin sans argent. J'ai beau ne rien dépenser, il faut toujours manger, et je dois quelque pension à l'hôtel d'Allemagne et un mois de loyer ici. Cela me met très mal à l'aise, quoique on ne me tourmente pas le moins du monde. Mais enfin on ne voit pas du même œil un étranger et un homme de l'endroit. Je suis débarrassé de la nécessité de m'habiller, ayant reçu ce dont j'avais besoin; mais il me faut toujours une longue redingote d'hiver que ne puis avoir à grand marché.

J'ai ta bonne lettre du 31 et suis heureux de voir que le Quinium de Labarraque<sup>116</sup> te fasse du bien.



C'est un des meilleurs fortifiants. Je suis convaincu aussi que l'usage de la poudre de santé a dû faire du bien à ta chère Bibite. Il est évidemment fort puisqu'à six mois il se lève après les chaises, mais un poids de 16½ commence à devenir sérieux pour ceux qui le portent.

À propos d'Arthur, je vous ai dit ce qui est clairement la seule chose à faire. Mon pauvre frère est peut-être trop bon pour s'y décider, mais ça serait une erreur du cœur.

Je suis particulièrement heureux de la nomination d'Auguste<sup>117</sup>. On ne pouvait faire un meilleur choix et les plaideurs seront sûrs de sa rigide

<sup>116</sup> Invention d'Antoine-Germain Labarraque (1777-1850) et d'Alfred Labarraque, deux pharmaciens français de haut niveau. Ce dernier écrivit un *Mémoire sur le quinium* (1856), un « extrait alcoolique des quinquinas par la chaux. »

probité. On n'en pourrait certes pas dire autant du pauvre Piché qui a la marotte d'être juge au même degré que l'ancien curé de Contrecœur, M. Aubry, avait celle d'être évêque. Un jour qu'il était question d'en nommer un, M. Aubry dit, dans une assemblée de prêtres :

– Je suis pourtant du bois dont on en fait.

M. Mercure<sup>118</sup>, curé de La Présentation, qui avait beaucoup d'esprit – mais un peu fou – lui dit avec une grande naïveté de ton :

– Ah! malheureusement, on n'en fait plus de bois.

Je vous aime bien.

Si l'évêque de M. a la maladie de ton oncle, il serait certainement soulagé par l'usage de l'eau de l'Artesian Spring de Ballston Spa, près de Saratoga. Adresser tout simple : « Propriétaire de l'Artesian Spring. »



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 168

Gand, 21 septembre 1876

Ma chère Caroline,

J'ai ta bonne lettre du 8 dont je te remercie. Le désastre de Saint-Hyacinthe est encore plus navrant que les premières nouvelles l'avaient fait. J'ai vu hier au soir, sur le *Times* de Londres, les faits que tu me donnes relatifs à cet infâme Blanchet<sup>119</sup>. Il n'y a aucun doute qu'il a mis le feu chez lui. Il en parlait parce que l'argent qu'il en devait retirer lui trot-tait dans la tête. Il n'est pas possible qu'il évite la condamnation qu'il mérite. Causer un pareil malheur et ruiner tant de malheureux est une

---

<sup>117</sup> Augustin-Cyrille, dit Auguste, Papineau (1828-1915), cousin de LAD. Avocat, nommé juge en 1876.

<sup>118</sup> Pierre Mercure (1792-1862), curé à La Présentation de 1832 à 1844. Après un bref séjour à la cure de Lavaltrie, l'abbé Mercure passe les quinze dernières années de sa vie dans un asile psychiatrique, à Longue-Pointe.

<sup>119</sup> Magloire Blanchet, sellier, avait payé quelqu'un pour mettre le feu à son commerce croyant bénéficier des assurances. La basse-ville de Saint-Hyacinthe perdit plus de 600 résidences.

chose effroyable. Je vois que la pauvre Mme Plamondon ne l'a pas échappé. Sans être une des plus à plaindre, c'est toujours un rude coup pour elle et ses demoiselles. Je voyais bien que la pauvre Nancy ne pouvait l'avoir échappé, mais ce qui me surprend, c'est que le feu se soit étendu à gauche comme à droite. Allant dans la direction du pont, c'est un fait étrange que Chagnon et Taché aient brûlé. Cela doit être dû au grand brasier qu'a dû faire la maison de Mme Plamondon avec cette haute toiture d'autrefois. Ces anciennes maisons font des brasiers terribles, car on n'y épargnait pas le bois alors, et c'était une des plus anciennes, sinon la plus ancienne maison de Saint-Hyacinthe. Je sais que mon père y demeurait avant 1800. Ce grand malheur me préoccupe terriblement. Si j'y pouvais quelque chose!

Le cortège historique est sorti une quatrième fois dimanche, par suite de nombreuses demandes. Il y a encore eu foule énorme venue de tous les environs. Il est passé devant la maison. Après le défilé, je suis allé à l'ancien château des comtes, dont il reste peu de chose et où siégeait l'Inquisition. Il reste encore quelques souterrains. Les gens qui occupent les bâtiments qui en restent faisaient payer 2 sous par personne et horrifiaient les gens de contes en l'air. Ils m'ont montré le grand puits d'un air significatif et assuraient que l'Inquisition y jetait ses victimes, ce qui ne peut guère être exact, car alors le château servait de forteresse et on y avait creusé ce puits, de près de 100 pieds de profondeur, pour ne pas manquer d'eau en cas de siège. Dans les Pays-Bas, l'Inquisition brûlait les gens, ou les pendait, ou les faisait enterrer vifs, surtout les femmes. Un des souterrains contient évidemment une oubliette, c'est-à-dire un cachot intérieur où la lumière ne pouvait arriver, où l'on entrait par un trou rond de 18 pouces de diamètre, et où on laissait s'éteindre une victime. Dans le souterrain voisin, une porte murée ferme un passage voûté qui va sortir à Tronchiennes, à 5 milles d'ici. C'était un moyen de retraite pour les propriétaires du château. Cela montre quels énormes travaux on faisait alors. J'oubliais de dire que dans l'oubliette dont je viens de parler, on voit pendre deux chaînes de fer qui ont évidemment servi à des prisonniers. Je dois dire que ces souterrains sont affreux et qu'on frissonne à la pensée que des êtres humains ont pu passer des années dans ces effroyables réduits où l'humidité vous pénètre encore en quelques instants, quoiqu'ils soient presque constamment ouverts. Que devait-ce être quand ils étaient constamment fermés ?

Il ne reste plus qu'une seule oubliette, mais il y en avait une dizaine autrefois. Une petite chambre qui a évidemment servi de cellule est absolument couverte d'inscriptions françaises, latines, ou flamandes. Elle est toute boisée, et toutes ces inscriptions sont entaillées dans le bois.

Un trait particulier a marqué la dernière sortie du cortège historique. Après avoir attaqué la cérémonie de toutes manières, et ne sachant probablement plus que dire, *Le Bien public* a eu l'idée de représenter [que] les jeunes filles, qui faisaient partie du cortège dans les chars, étaient presque toutes de mauvaises filles. Jamais plus lâche insulte n'a été faite à d'honnêtes gens. Ces filles étaient toutes enfants d'ouvriers de la ville et pas une au contraire n'avait le plus léger mauvais antécédent, mais la presse catholique, ici, ne respecte rien. Depuis dix-huit mois, 7 journaux catholiques ont subi dix-sept condamnations judiciaires pour insultes graves aux individus, et dans quelques cas pour les calomnies les plus abominables. Ces condamnations sont toujours défrayées, amendes et frais, à même les fonds des associations catholiques et, avec pareil encouragement donné à la licence des pires fanatiques que l'on puisse voir, les journaux catholiques, surtout ceux écrits en flamand, deviennent de véritables réceptacles de saletés.

La grossière attaque du *Bien public*, qui est le propre journal de l'évêché (comme *Le Nouveau Monde*) a indigné toute la ville. Les parents des jeunes filles se sont entendus pour le poursuivre en diffamation et, dimanche dernier, 2 ou 300 citoyens leur ont présenté des bouquets avant le départ du cortège; aussi le char des 16 provinces et celui de la Pucelle de Gand étaient-ils littéralement couverts de magnifiques bouquets. Chacune des jeunes filles en tenait un à chaque main, et l'avant des deux chars en était chargé. Figure-toi plus de 200 bouquets gros comme un joli plat de milieu sur une table de dessert. Le coup d'œil était superbe. Je ne doute pas que *Le Bien public* ne soit condamné à une forte amende.

Dans le même espace de temps, quatre journaux libéraux ont été poursuivis en diffamation. Trois ont été acquittés et le quatrième condamné à une faible amende avec remarque du juge que quoique l'intention d'injurier ne découlât pas clairement du contexte de l'article, les sentiments de la partie attaquée n'en avaient pas moins été blessés. Ainsi voilà une condamnation avec atténuation contre les journaux libé-

raux, et 17 condamnations contre les autres, quelquefois accompagnées des remarques les plus sévères possibles.

Au reste, il se passe ici constamment des choses honteuses, absurdes ou ridicules. Voilà les deux journaux publics à La Salette et à Lourdes, qui en sont aux propos aigres-doux et enchérissent à qui mieux mieux sur les miracles des deux Notre-Dame. Ils débitent les choses les plus merveilleuses possibles et toujours pour montrer, l'un, que La Salette est éclipsée par Lourdes; l'autre, que l'aînée est restée supérieure à la cadette. On voit que les Pères de La Salette sont jaloux à en mourir de la vogue de N.D. de Lourdes, et que les Pères de l'Immaculée-Conception, qui ont soin de celle-ci, font assez bon marché des vertus des plantes de La Salette. L'eau de La Salette est annoncée comme fabriquée avec les plantes de la sainte montagne, mais l'eau de Lourdes est une eau naturelle, faite par Dieu lui-même et où la main des hommes n'intervient pas. L'évêque de Grenoble<sup>120</sup> fait les plus grands éloges des Pères de La Salette, et l'évêque de Tarbes<sup>121</sup> loue sans réserve la grande œuvre des révérends Pères missionnaires de l'Immaculée-Conception, si visiblement protégés par l'auguste Vierge qui s'est montrée à Lourdes, fait dont il assure qu'il ne faut pas douter. Et voilà que dans le même temps, Mgr Capel, coadjuteur de Westminster, écrit en répondant à un article assez satirique du *Times* sur les guérisons de Lourdes, « qu'on ne fait jamais contrôler par des hommes compétents », que quoique l'apparition paraît incontestable, aucun catholique n'est obligé d'y croire. Ainsi il faut y croire à Tarbes, mais non à Lourdes.

Un des derniers miracles de Lourdes est celui-ci. Une jeune fille est malade, et la maladie paraît devoir se terminer fatalement. Voilà une bien grande preuve d'un état désespéré; on la mène à la grotte et le lendemain, elle est guérie. Mais les incrédules disent que ce n'est pas l'eau de la grotte qui l'a guérie, mais les remèdes du médecin. Aussitôt la Sainte Vierge fait retomber la jeune fille dans sa première maladie, et cette fois il n'y eut que l'eau de la grotte qui pût agir.

Voilà une jolie manière d'honorer la Sainte Vierge.

---

<sup>120</sup> Armand-Joseph Fava (1826-1899), évêque de Grenoble d'août 1875 à octobre 1899.

<sup>121</sup> César-Victor Jourdan (1813-1882), évêque de Tarbes de 1874 à 1882.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 169

Gand, 29 septembre 1876

Ma chère enfant,

J'ai ta lettre du 14, que tu as faite trop longue, puisque tu avais un gros rhume et étais en bredas par-dessus le marché. Il est pénible d'écrire avec un rhume de cerveau et je ne veux pas que tu te fatigues. Tu en as bien assez déjà. Tes chères lettres sont sans doute le seul bonheur qui me vienne de temps à autre, et la seule consolation qui me reste, mais quand tu n'es pas bien, fais-les courtes. Tu dois savoir que de ta part j'interpréterai toujours tout au mieux. Ta ponctualité à m'écrire me montre assez ton attachement et une lettre courte me ferait tout simplement dire que tu n'as pas pu la faire plus longue. Ainsi, ne te fatigue pas, c'est la première chose.

Tout va bien lentement ici. Les Belges sont pleins de protestation mais complètement vides d'action. Je les comprends à présent, et il n'y a pas un peuple aussi arriéré au monde et aussi incapable, dès qu'il est sorti d'une longue routine. Point d'initiative, point d'esprit d'organisation, ayant horreur de tout ce qui peut causer la contention d'esprit, l'étude d'une chose nouvelle. Je croyais qu'avec une machine marchant bien tout serait aplani, mais il n'en est rien. On fait les objections les plus bêtes possibles tout en la voyant marcher, objections si bêtes qu'ils en rient eux-mêmes après explication, mais pour en faire une autre tout aussi bête cinq minutes après. Je t'ai dit que ce M. Rykx était intelligent et comprenait les machines à gaz. Cela est vrai, mais il s'est évidemment mis en tête de me soutirer de l'argent et m'a fait mille insinuations à ce sujet. Je lui ai dit tout net que je n'en avais pas, mais que je pourrais lui réserver un intérêt dans l'affaire. Il m'a dit alors qu'il n'avait pas le temps de s'en mêler.

– C'est bien, lui dis-je, j'en chercherai un autre.

Il avait calculé qu'en me mettant au pied du mur, je lui cracherais une centaine de francs. N'ayant rien, il tombait mal; et quand même je l'aurais eu, je ne le lui aurais certainement pas donné. Les gens sont trop

gredins ici pour qu'on se laisse plumer, même quand il y a quelque chose. Il faut avoir des rapports d'affaires avec eux pour voir jusqu'où ils sont petits, faiseurs de calculs sordides, et capables de manger un homme pour 100 francs, les riches comme les pauvres. Voilà plusieurs rendez-vous d'affaires que je prends, quelques-uns n'y sont pas venus, d'autres n'y sont venus qu'une demi-heure, trois quarts d'heure après l'heure, et alors ils ont complètement oublié toutes les explications déjà données, c'est-à-dire qu'ils ne les ont pas comprises.

Rykh avait deux associés certains, ça n'était pas vrai; mais il espérait me gripper 100 francs et puis expliquer une déconvenue, et puis prétendre recommencer avec d'autres. Mais comment soupçonner des hommes, qui paraissent intelligents, d'être de pareils gredins ? Quant à Grotkaï, il me fait l'effet d'être sincère aujourd'hui, malgré sa conduite de l'année dernière et de l'hiver dernier. À présent qu'il ne peut pas agir sans mon brevet, il n'a plus ses espérances de l'année dernière, et il voit la compagnie d'Anvers faire de si grandes affaires qu'il a réellement envie que nous marchions, mais il dit ne pouvoir faire marcher la chose seul, ce qui est parfaitement raisonnable et croyable. Il m'a montré une liste de sept noms assurés pour commande d'appareil, et neuf qu'il regarde comme à peu près certains quand ils auront vu des appareils marchant bien ailleurs. La compagnie d'Anvers ne peut plus accepter un seul ordre d'ici au mois de février. Cela montre combien l'affaire est bonne. Maintenant il vous paraîtra inconcevable qu'il y ait difficulté de former une autre compagnie avec pareille perspective; mais cela vient de ce qu'ici tout le monde craint de sortir du statu quo. Ils se plaignent tous, et n'osent rien tenter. C'est tout uniment l'incapacité nationale. Je ne crois pas qu'il soit possible que je ne forme pas une société, mais ça pourrait être plus long que je l'ai prévu, et comment faire en attendant ?

Je dois deux mois de pension. J'ai beau ne rien dépenser, je ne puis pas vivre sur moins de quatre francs par jour, manger et chambre compris.

J'ai songé à donner des lectures, ce qu'on appelle conférence ici. J'ai assisté à deux conférences, fort applaudies, et qui étaient réellement misérables dans le fond et la forme. Mais étant étranger, j'ai offert à une association qui a pour but d'encourager l'élection populaire, de les donner sous son patronage, en laissant un tiers des recettes au bénéfice de l'école Callier, un établissement de grand mérite. Cela aurait été accepté



de suite de la part d'un Belge, mais un étranger, on le voit avec défaveur, et après m'avoir dit que l'on me ferait savoir le résultat de la délibération du comité, je n'ai jamais eu de réponse. Je suis dans le pays où il est le plus difficile de faire quelque chose. Dans les États-Unis, j'aurais pu faire une chose ou une autre, ici, point. J'aurais meilleure chance en Angleterre ou en France, mais je n'ai pas le sou pour y aller.

Tout ceci a trait au cas où je ne formerais pas d'association. Si j'en forme une, je serai de suite à mon aise, car nous ne pourrions pas plus fournir à la demande de machines que la compagnie d'Anvers.

Le seul homme dont j'aie à me louer ici est Van Acker qui, malgré ses retards pour réparer ma pompe, fait réellement l'impossible pour m'être utile. Il a des idées larges en affaires et au lieu de l'idée rétrécie belge que la compétition est défavorable à ceux qui sont déjà en affaires, il dit au contraire à tout le monde que c'est la compétition qui fait les affaires. S'il n'était pas engagé avec la compagnie d'Anvers, il aurait vite mis mon affaire sur pied; mais il ne peut pas avoir l'air de travailler contre eux.

Le retour à la santé de l'évêque de Montréal ne m'étonne pas, d'autant plus que quelque chose me disait que chez lui le petit bonhomme vivait encore. Les hommes qui ont toujours mené une vie sévère et régulière essuient de bien autres chocs que ceux qui se sont usés à trop manger.

Pour la pauvre Mme Papineau, j'apprends avec bien du chagrin qu'elle soit moins bien. Prend-elle du whisky bourbon ? Elle en devrait essayer, mais avoir bien soin d'avoir le vrai. Si je pouvais aller à Paris, il me semble que je lui trouverais quelque chose qui la soulagerait. Je vois que des cas réellement désespérés ont été guéris récemment par un spécialiste dont on avait [fait] la bêtise de ne pas donner le nom, mais je le trouverais vite.

Je me rappelle parfaitement du petit incident que tu me cites, relatif à cette chanson *Rappelle-toi*, chantée par Viallard. Tu as réellement eu un pressentiment de malheur, mais moi j'en avais alors la certitude, si cette malheureuse affaire Lamothe retardait trop; il paraissait alors y avoir une bonne chance de réussite prochaine, mais la malheureuse querelle entre Lamothe et McMullen<sup>122</sup> m'a empêché de rien toucher. Lamothe avait

---

<sup>122</sup> Edgar McMullen, manufacturier, de Montréal. « Le soussigné donne avis qu'il demandera au Conseil Municipal de la Cité de Montréal à sa première

raison en principe, mais il aurait dû penser qu'il aurait mieux valu subir une forte diminution même que de se quereller. Il a cru faire pour le mieux et s'est trompé. Mais cela m'a achevé. McMullen m'avait très formellement dit qu'il serait possible de me faire obtenir quelques fonds en attendant; puis voyant que j'avais blâmé Lamothe de ce qu'il avait fait en Europe, il avait déterminé les autres à me maintenir dans toute ma part, ce que Angus m'a confirmé ensuite, et finalement à ton mari après mon malheureux départ. J'espère que celui-ci n'oublie pas cette affaire; elle doit mûrir un jour ou l'autre et s'il est allé voir Angus, il a dû lui dire où elle en est.

Quant au petit incident que tu me rappelles, il m'avait fait bien du mal mais pourquoi t'aurais-je rendue malheureuse avant le temps ? Tu n'y pouvais rien et je voulais te laisser prendre tout le bonheur que tu pourrais. J'aurais regardé comme un crime de le gêner. Dieu seul sait ce que j'ai subi d'angoisses même le jour de ton mariage, et combien il m'a fallu prendre sur moi.

La chance va-t-elle enfin tourner ? Je commence à l'espérer, sans trop y compter toutefois. Mais si je puis parvenir à sortir de ce pays-ci, soyez sûr que je marcherai bien. Car même si je réussis à faire former une compagnie, je m'arrangerai toujours pour aller travailler ailleurs, dans un pays où le gaz soit plus cher dans les villes et où mes machines soient en demande dans les villes. Cela quadruplerait la valeur de l'affaire. Je puis trouver cela en Allemagne et dans les parties de la France où le charbon est cher. J'irais très vite en Italie aussi, mais c'est en Espagne, où on est en arrière sur tout, que je marcherais peut-être le mieux. Je suis à étudier tout cela. Van Acker a reçu dernièrement une demande d'information sur les machines à gaz d'une grande maison d'Oporto qui l'engageait fortement à opérer de ce côté, disant qu'on n'avait encore rien en ce genre ni en Portugal, ni en Espagne, et qu'un homme y ferait une fortune rapide. La chose ne fait pas de doute. Je puis aller d'ici à Lisbonne en sept jours par mer et emporter une machine toute faite. Avec la machine et les globes, et deux autres accessoires utiles que j'ai inventés ou combinés, je ferais certainement quelque chose d'important. Dès

---

assemblée après le 2 septembre prochain, permission d'ériger un engin à vapeur, dans sa bâtisse, coin des rues Fullum et Ste. Marie. Edgar McMullen, 25 août 1868. » Avis paru dans *Le Pays*, 10 septembre 1868.

que j'aurai le sou, je me mettrai à étudier l'espagnol et l'italien. Autant vaut, maintenant que j'ai fini mon ouvrage, que je passe mes soirées à cela.

Je suis content que Godfroy ait vu l'exposition. Il comprend assez le mécanisme pour avoir joui considérablement de l'examen des machines et en avoir tiré profit.

Une exposition se prépare à Paris pour 1878, sur un pied plus grandiose que tout ce qui a précédé, mais elle ne pourra mieux valoir que celle de Philadelphie pour la partie mécanique. Elle ne l'égalera même probablement pas. Les correspondances spéciales sur cette partie me font voir que le département des machines surpasse tout ce que l'on a encore vu. Je vois qu'il y a une machine belge qui excite l'admiration par son fini, mais c'est une imitation d'une machine anglaise. Les Belges n'inventent rien, mais quand on leur a donné une idée, ou plutôt une copie à faire, ils sont comme les Chinois et imitent merveilleusement. L'industrie belge, en fait, n'est que la contrefaçon des industries anglaise et française. On ne fait ici que de la vraie piraterie. Pendant des années la contrefaçon belge ruinait les écrivains français. On a tué cette industrie par un traité, mais on n'a pu tuer le génie pirate. Un grand fabricant de chocolat de Paris s'appelait Meurice. Les Belges ont fait Meurisse, et imité tous les procédés, formats et accessoires de l'autre. Dès qu'une chose nouvelle paraît à Paris, dix Belges partent pour aller l'imiter, pour la revendre ici à moitié prix.

Adieu, chère enfant de mon cœur. Embrasse ta bonne mère, et ton mari et ton beau bébé pour moi.

D.



À Zéphirine Thompson  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 170

Gand, 4 octobre 1876

Ma chère femme,

Je te dois la première bonne nouvelle sérieuse que j'aie à vous donner. Il y a néanmoins un petit mais, mais je pense pouvoir le surmonter sans trop de difficulté.

Samedi dernier (30 septembre), je suis allé voir le consul des États-Unis, M. Levison, nom anglais, mais il est belge et juif. Il est riche et bien posé ici puisqu'il est consul. Je lui ai dit mon histoire ici, la difficulté d'amener les Belges à adopter une entreprise quelconque et lui ai demandé s'il n'y avait pas à Gand des Américains dans les affaires, ajoutant que s'il y en avait, je n'aurais aucune difficulté à faire partir l'entreprise. Il n'y en a pas un. Il m'a fait des questions, et je lui ai dit que ma machine marchait à la maison Quaesaet. Il m'a dit alors qu'il aimerait à voir M. Grotkaï, qu'il connaît bien. Celui-ci y est allé hier et M. Levison lui a dit que je lui avais parlé, et lui a demandé ce qu'il pensait de l'affaire. Grotkaï lui a dit qu'il considérerait qu'il y avait beaucoup d'argent à y faire.

– Pourquoi ne marchez-vous pas ? dit le consul.

– Parce que je ne puis seul faire marcher l'affaire comme il faut.

– Êtes-vous sûr qu'elle est bonne ?

– Oui, dit Grotkaï.

– Est-ce la même chose que celle d'Anvers ?

– Oui quant à la manière de faire le gaz; non quant aux machines employées.

– Eh bien, montrez-moi cela d'une manière satisfaisante, et je vous ferai marcher. Combien estimez-vous qu'il faut de capital ?

– Pas plus de 10 000 francs, dit Grotkaï, et peut-être moins. Je suis prêt à en mettre une partie.

– C'est bien, je ferai le reste, n'importe à quelle somme cela se monte-ra pour marcher en grand, mais montrez-moi qu'il n'y a pas de danger de la part de la compagnie d'Anvers.

Qu'il n'y ait aucun risque, c'est certain, mais qu'elle ne nous fasse pas une chicane d'Allemand, ne fût-ce que pour décourager une opposition, il est difficile de le garantir.

Je puis montrer clairement que l'on ne peut pas nous toucher puisque mon ventilateur est dans le domaine public en Angleterre, en France et aux États-Unis, mais je ne pourrai peut-être obtenir cette preuve qu'en allant à Londres, et je n'en ai pas le moyen. Sur les documents que je puis leur montrer ici, qui forment des commencements de preuve satisfaisante, m'avanceront-ils sur le dépôt entre leurs mains, des trois brevets

que j'ai, ce qu'il me faut pour y aller ? Je n'en sais encore rien, mais s'ils le font, nous marcherons enfin largement. S'ils refusent, je ne pourrai guère marcher et ma position deviendra critique. Néanmoins, ils ont certainement envie de marcher.

Avec des Anglais ou des Américains, la chose ne souffrirait pas la moindre difficulté. Cinquante piastres me permettraient d'aller à Londres. Mais ici \$50 se traduisent par deux cent cinquante francs et c'est beaucoup d'argent. Un Américain ou un Anglais riraient de cette somme. Je suis à voir à aplanir cette difficulté. Un homme qui aurait la moindre compréhension d'un mécanisme n'hésiterait pas un instant, mais le Belge ne comprend que sa routine de tous les jours. C'est un drôle de peuple. Il s'est fait la réputation d'être intelligent, et on y est bien autrement lourd qu'en Allemagne.

Je ne vous écrirai que de vendredi en huit, et d'ici à ce temps-là, tout sera décidé en bien ou en mal.

Adieu. Je vous embrasse de tout mon cœur.

D.

Je n'ai pas encore de lettre à 2 h; le *Caspian* qui est attendu n'étant pas encore arrivé à Queenstown ce matin.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 171

Vendredi 6 octobre [1876]

Ma chère enfant,

J'ai dit que je ne vous écrirais que d'aujourd'hui en huit, mais la situation s'améliorant toujours, j'aurais tort de vous tenir en suspens aussi longtemps.

J'ai trouvé le principe de mon ventilateur bien expliqué et exposé en dessin dans la collection des manuels Roret<sup>123</sup>, ce qui montre l'effronterie de l'Anglais qui a prétendu inventer la machine de la compagnie d'Anvers et qui n'a fait que la copier. En second lieu, la brochure de Rykx et celle de l'Allemand qui arrive des États-Unis, montrent l'application du même principe aux ventilateurs de machines à gaz longtemps avant l'obtention du brevet de la compagnie d'Anvers. La question légale est donc absolument réglée par là et aucune hésitation n'est plus possible même pour un Belge, car ce cas est clairement prévu par la loi des brevets.

Le consul ne demande qu'une preuve que la compagnie d'Anvers n'a pas le droit de nous inquiéter, et il ne s'occupe nullement d'une prétention à nous effrayer sous un faux prétexte. Je dois le voir demain matin pour lui montrer les planches du manuel Roret, et lui dire que Rykx et l'Allemand sont tous deux absents pour quelques jours, mais que les gravures de leurs brochures sont décisives. Voilà bien encore un petit quignon que les deux seuls hommes dont j'ai besoin ici se trouvent absents au moment voulu, mais ils sont tous deux attendus lundi.

Un M. Van Castele m'a fait dire ce matin qu'il désirerait beaucoup avoir des explications sur mon appareil, en vue d'y mettre du capital. C'est Van Acker qui lui a dit que les machines marchaient bien et qu'il garantirait d'en faire de bonnes, autant que l'on voudrait. Je me regarde donc comme sûr maintenant d'avoir tout l'argent voulu. Une fois cela fait, tout ira bien. Un frère de Grotkaï offre aussi quelque argent ce matin, après avoir vu marcher l'appareil. Je n'ai pas voulu vous faire attendre ces bonnes nouvelles huit jours.

Adieu. Je vous aime bien.

D.




---

<sup>123</sup> Livres de vulgarisation à bon marché. « Les *Manuels Roret* ont été publiés de 1822 à 1939. Riche de près de 400 titres, cette collection éditoriale constitue une encyclopédie des savoir-faire et des techniques professionnelles d'une grande variété. » BNF.

À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 172

Gand, 15 octobre 1876 (lundi<sup>124</sup>)

Ma chère et bonne enfant,

Je commence ma lettre aujourd'hui parce qu'il y a exactement 18 mois que je t'embrassais pour la dernière fois. Dieu veuille que ça ne soit pas absolument la dernière, mais qui sait ce que l'avenir me réserve. Tu étais heureuse ce jour-là, et je me voyais périr, mais pour rien au monde je n'aurais voulu porter la plus légère atteinte à ton bonheur. Jamais homme n'a souffert pires tortures morales que celles que j'ai endurées ce jour-là et pendant cet adieu-là. Et elles sont bien loin, mon Dieu, d'avoir cessé. Éloigné de tout ce que j'aime au monde, n'ayant d'autre ressource contre le désespoir qu'un incessant travail d'esprit, entouré de difficultés, criblé de mécomptes, écrasé de l'idée des chagrins que je cause; isolé, ne voyant personne et dévorant seul mon malheur; ne rencontrant jamais un mot de sympathie ni un regard ami, je lutte pour ne pas me laisser affaïsser moralement et pour me maintenir en état de travailler. Je ne vis certes pas par goût, mais bien uniquement par devoir. J'épuiserai mes jours pour assurer mon succès, s'il doit jamais venir, et tout ce que je demande à Dieu, c'est de vous embrasser une dernière fois avant de mourir.

L'avenir va-t-il enfin me sourire ? Je puis avoir demain une bonne nouvelle, mais je crains plutôt qu'elle ne soit mauvaise. J'ai préparé un mémoire où je montre aussi péremptoirement que jamais chose peut l'être, que personne ne peut m'empêcher de me servir de ma pompe, qui est dans le domaine public en Amérique et en Angleterre, mais qui sait si cette difficulté-là (qui n'en serait une nulle part ailleurs qu'ici), une fois résolue, on ne m'en suscitera pas d'autres. Ces gens-ci ne ressemblent en rien aux autres. Il est parfaitement évident que l'on trouve la chose bonne, mais que l'on voudrait bien que je n'en eusse pas ma part. Bien des choses qu'on m'a dites n'étaient pas sérieuses, mais on gagnait du temps et on calculait sur mon découragement et mon départ. Il faudrait

---

<sup>124</sup> Le 15 octobre 1876 est un dimanche.

être aveugle pour ne pas voir cela. On ne soupçonnait pas que je ne pouvais pas m'en aller.

Lundi soir [16 octobre]. L'affaire avec le consul est tombée. Il a offert de l'argent à Grotkaï mais ne veut pas entrer comme associé. Grotkaï lui a dit qu'il voulait un associé et n'avait pas le soin d'argent. Ils se sont séparés là-dessus. Ainsi voilà la mauvaise nouvelle que je pressentais ce matin. D'ici à demain matin, j'arrangerai une autre combinaison. Je suis sûr que Grotkaï pourrait marcher seul, mais il demande un associé dans l'espoir que je n'en trouverai pas. S'il en voulait sérieusement un, il peut le trouver en deux heures. Il est absurde qu'il ne connaisse pas dans une grande ville comme celle-ci un ou deux hommes qui ferait leur part des 8 000 francs qu'il faut. Seize cents dollars divisés entre trois, c'est bien peu de chose.

À propos, j'oublie de te dire que ce M. Van de Casteel dont je t'ai parlé et que je suis allé voir, se trouve n'être qu'un mauvais blagueur. Quand je suis allé le voir, il s'est dit très bien disposé, mais partant pour Paris le soir même, disait-il, il ne pourrait donner de réponse qu'à son retour, au bout d'une dizaine de jours; qu'alors il irait voir l'appareil de suite. J'y suis retourné le dixième jour, et monsieur n'était pas allé à Paris et n'avait plus pensé à venir voir l'appareil. Voilà le Belge tout craché. Il me fait dire qu'il désire trouver à employer de l'argent, qu'il désire avoir des renseignements; je les lui donne, il se dit hautement satisfait, promet de venir voir la machine après son retour, ne part pas et l'a oublié. Je l'ai laissé en lui disant assez sèchement :

– Monsieur, dans mon pays, quand on ne veut pas faire une chose, on le dit franchement de suite, au lieu de causer une perte de dix jours.

Le gredin est devenu rouge et n'a rien dit.

Singulier pays. L'égoïsme y est effréné et souvent bien brutal dans sa forme. On enrage de devenir riche, et avec tout cela l'esprit d'entreprise fait complètement défaut. Et que l'on dise ce que l'on voudra, cela tient exclusivement à l'infériorité intellectuelle. Hors d'une routine acquise après dix ans de pratique, ils ne comprennent rien. Leur expliquer la chose la plus simple est peine perdue. Il faut qu'ils la fassent et la répètent pendant longtemps, sous surveillance immédiate, pour l'apprendre.

Nous avons une température merveilleusement belle. Il a fait chaud tout ce mois-ci, comme en août : ciel toujours clair et nuits à peine



fraîches. Je ne ferme ma fenêtre qu'au moment de me coucher. L'année dernière, le mois d'octobre avait été froid et il fallait du feu; mais jusqu'à présent il est absolument superbe. On n'a pas eu un mois d'octobre aussi chaud depuis trente-cinq ans. Je n'en regrette que davantage les affreux retards que j'éprouve, car quand cette compagnie sera enfin formée, il me faudra voyager un peu souvent justement dans la mauvaise saison, et dans leurs abominables chars pour l'hiver. En été, tout est bon, mais des chars point chauffés du tout, c'est atroce.

Ma pauvre hôtesse, Mme Vandervoodt a été cruellement éprouvée samedi dernier. Sa belle petite fille, remarquablement intelligente, est morte en trois jours d'une attaque de scarlatine. Elle était à Audenarde, à six lieues d'ici, à une école de petites filles, et logeait chez ses deux tantes, sœurs de Mme Vandervoodt. Elle s'est sentie malade le jeudi, on a télégraphié la mère à temps pour qu'elle pût arriver dans la soirée. Le lendemain soir, vendredi, elle était déjà désespérée et elle est morte le dimanche matin. La pauvre femme est au désespoir. C'était sa seule fille.

Vendredi [20 octobre]. Mardi matin, je suis allé voir M. Callier. Il m'a conseillé de voir un M. Parmentier, notaire, qui a beaucoup de clients riches et qui place leurs capitaux. J'y suis allé dans l'après-midi. Il était absent. Puis mercredi matin, encore absent. Je l'ai trouvé à 2 h. Il est venu voir l'appareil. Quand il eut eu toutes les explications nécessaires, il m'a dit :

– J'ai un homme qui m'a demandé, la semaine dernière, de lui trouver de l'emploi pour quelque argent. Il est à Bruxelles, et je vais lui écrire. Il serait un administrateur précieux pour une entreprise de ce genre, qu'il connaît bien; nous avons travaillé ensemble à une machine à gaz, mais nous n'avons pas de pompe à air (ventilateur).

Sur ces entrefaites, Grotkaï est rentré et nous a fait descendre prendre un verre de vin. Il a tenu alors un langage tout différent de ce qu'il a toujours fait. Non seulement il a dit à M. Parmentier que l'affaire était une des meilleures possibles, mais il a dit qu'il ne craignait absolument pas qu'on nous attaquât à propos de la pompe. Il m'avait toujours témoigné cette crainte. À M. Parmentier il a expliqué longuement qu'il n'y avait pas le moindre danger, et lui a ensuite lu mon mémoire. Puis il lui a dit :

– Je mettrai 3, 4 et 5 000 francs s'il le faut, et plus s'il le faut.

Il a complètement changé d'attitude et de langage avec moi. Pourquoi ce revirement ? Le voici. Il a vu que M. Parmentier, disant qu'il pourrait former une compagnie, il le ferait et j'étais tombé enfin sur l'homme dont j'avais besoin; qu'avec Parmentier je pourrais me passer de lui et que ce qu'il avait de mieux à faire, c'était de pousser la chose. Je pense donc, cette fois, que la probabilité est très sérieuse. J'ai vu M. Parmentier ce matin. Il a écrit à Bruxelles, à son homme, ou de venir, ou qu'il irait, lui, le voir dimanche, s'il ne venait pas demain. Il m'a dit quand je l'ai quitté :

– Je considère qu'il n'est pas possible que je ne vous trouve pas 4 ou 5 000 francs. Je crois comme M. Grotkaï que la chose est non seulement bonne mais considérable.

Je lui donne quelques parts s'il réussit. Grotkaï pense qu'il va le faire en peu de jours.

Ainsi, voilà l'horizon éclairci encore une fois. Van Acker m'a dit tantôt :

– Vous avez votre homme, il va vous trouver ce qu'il faut.

Je dormirai donc un peu moins inquiet que depuis huit ou dix jours.

J'ai ta bonne lettre du 6. Saluts à M. Bibite qui se traîne et marche peut-être à présent ou n'y tardera guère, actif comme il l'est. Il marchera très probablement à 9 mois. Tu as marché à 8, mais tu ne pesais pas 18 livres.

Quand vous recevrez celle-ci, la paix ou la guerre sera décidée entre la Russie et la Turquie. L'Angleterre ne soutiendra pas celle-ci et ne fera qu'exiger la neutralisation de Constantinople, que la Russie ne cherche pas à prendre, au moins à présent. Quant aux Turcs, tant mieux s'ils reçoivent la rétribution que leurs effroyables crimes méritent. Je pense pourtant que, malgré les apparences, la Turquie cédera au dernier moment. Elle n'est pas en état de faire une guerre sérieuse contre un gouvernement puissant. Elle en a eu son raide de repousser les Serbes de son territoire; les a battus deux fois et n'a pas pu suivre ces victoires ni en profiter. C'est un gouvernement en décomposition, et s'il n'est pas désagrégé à présent, on verra se renouveler probablement, dès l'année prochaine, les atrocités commises en Bulgarie.

Et, chose épatante! la Curie romaine continue à donner toute son influence morale à la Turquie. Le pape catholique donne l'embrassade au pape musulman (car le sultan est le commandeur des croyants et chef

spirituel de tout le mahométisme). Et les deux papautés sont aussi malades l'une que l'autre.

Les cléricaux de France sont dans la fureur chronique depuis un mois. La république marche bien, les ministres l'affirment tous au lieu d'en avoir honte comme ce misérable Buffet; et à chaque discours de ministre affirmant que son devoir est de maintenir intacte la forme du gouvernement, toute la sainte meute ultramontaine hurle en chœur. La seule chose qui lui plaise, c'est un ministre en révolution contre l'ordre de choses qu'il est chargé d'administrer. La lettre de l'évêque de Gap a fait grand bruit. Il s'est montré raisonnable et tous les pruneaux ultramontains de France et d'ici l'ont criblé de coups d'épingles et d'insinuations méchantes. Le parti se déconsidère de plus en plus. Il semble réellement avoir perdu la tête.

Je vous embrasse du fond du cœur, et embrasse Bibite particulièrement pour moi.

D.



À Zéphirine Thompson  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 173

Gand, vendredi 27 octobre 1876

Ma bonne et chère femme,

J'ai reçu hier la bonne lettre de ma chère enfant avec les £10 Sterling que tu as eu l'obligeance de m'envoyer. C'est là un grand sujet de chagrin pour moi de vous être encore à charge. Je n'aurais jamais cru que cette Belgique, qui se fait vanter partout pour son industrie, fût un pays aussi arriéré, et surtout que les idées y pussent se rétrécir. Franchement c'est un pays de gredins, et tous cherchent à se voler les uns les autres. S'il y a espoir de plumer un étranger, la conspiration est générale contre lui. À présent que je les connais, je vois chez eux bien des vices nationaux et peu de bonnes qualités. Un homme à idées libérales en affaires est un phénomène ici. Tout le monde en parle comme d'une nature exceptionnelle. La règle ici est de manger les autres, l'étranger d'abord, son voisin

ensuite. C'est un bien plus triste peuple que le peuple irlandais. Celui-ci au moins rachète ses défauts par beaucoup d'esprit, et le Belge est bête. Le paysan est une bête de somme et on le traite comme tel.

Mon M. Parmentier me paraît être un homme sérieux. Il est allé à Bruxelles voir son individu et il entre de suite dans une association. Il a manqué deux fois M. Camille de Bast, mais doit le voir certainement demain. S'il entre, tout est en règle; s'il refuse, Parmentier en a un autre, mais il préfère de Bast qui a une grande influence.

La perspective est bonne dans tous les cas, et je suis moins inquiet que je l'étais.

Si je n'avais pas été cloué ici par le manque d'argent, j'aurais certainement fait des affaires bien plus vite ailleurs. Celui-ci est le dernier pays du monde pour l'esprit d'entreprise. Tout le monde se rue sur une chose faite et qu'on juge bonne, mais ce qui est nouveau leur donne des frissons.

Au reste, il y a spéculation là-dedans. Ce peuple n'a vécu que de contrefaçon. Ils copient les autres parce qu'ils n'ont aucune originalité et aucune initiative. Ils ont, dans le moment, trois ou quatre hommes éminents comme écrivains; tout le reste ne vaut pas la peine qu'on en parle.

À la Chambre, sur 112 députés, il y a 3 orateurs passables et 2 bons. Au sénat, où il n'y a presque que des nobles, il n'y en a qu'un. Le noble belge en général est arrogant, brutal et ignorant. La femme est traitée ici à peu près comme la sauvagesse, si un paysan va au marché avec sa femme, c'est elle qui porte le plus fort poids.

Dans la famille, le Belge est d'une brutalité sans nom; et ce qui montre un abominable état moral, les gens riches entretiennent souvent des femmes dans leur propre maison. Dans tous les cas, tous ont leurs maîtresses menant grand train de vie, et la femme ne l'ignore jamais. Le Belge, à peu d'exceptions près, n'a aucune espèce de considération pour sa femme. Il en a besoin pour tenir sa maison, mais quant à la moindre complaisance pour elle, ceux qui en montrent sont cités comme exemples impossibles à imiter. Je trouve tout ce peuple-ci dégoûtant.

Je te remercie de ton bon cœur. Tu t'ôtes le nécessaire pour me le donner. Je te connais trop pour en être surpris, et j'espère que bientôt ma position sera meilleure. Parmentier me paraît être un très honnête homme, qui me rappelle beaucoup le pauvre Doucet.

Je vous aime bien tous.

D.



À Godfroy Papineau  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 174

Gand, 30 octobre 1876

Mon cher Godfroy,

Puisque personne n'a rien voulu faire avec mes machines à gaz, dans lesquelles il y avait certainement une jolie fortune avec la circonscription de pays que j'avais, pourquoi ne pas laisser Camyré exploiter la chose avec Wilson par exemple, et me réserver, ou plutôt à ma femme, le tiers ou le quart des profits ?

Simplement par justice envers mes créanciers, j'avais fait le transport à mon frère, Barsalou et Thibodeau. Ils n'en ont pas voulu. Je l'ai offert à d'autres qui n'en veulent pas. Pourquoi alors laisser la chose oisive, quand il y a beaucoup à faire avec ?

Puisque personne n'en veut, donnez-la donc à Camyré. Rien ne l'empêche de s'entendre avec Wilson pour l'exploitation de la chose, et ils y feront certainement de l'argent. La chose se partageant par tiers, ma femme en tirerait avec le temps un joli revenu.

Il n'est pas juste de n'en rien faire et de m'empêcher, ou les miens, d'en profiter. Il se fait de l'argent partout avec ces machines, pourquoi pas en Canada aussi ?

Vous me direz peut-être que vous n'avez pas confiance en Camyré, mais alors pourquoi n'en pas chercher un autre ? Vous n'en trouverez peut-être pas; alors pourquoi laisser dormir une chose qui ferait un revenu à ma femme ? Je connais Camyré et je sais qu'il fera tout pour m'être utile. Il y a là un moyen certain de vivre à son aise, et avec Wilson il est parfaitement sûr de bien marcher.

Je puis envoyer le dessin ou le modèle d'une de mes machines qui coûteront très peu, et je ne comprendrais pas que, personne n'en voulant rien faire, vous ne preniez pas le moyen que je suggère.

Si on veut arguer du danger, mettez les machines en terre; mais le danger est absolument nul quand on charge la machine du dehors.

J'ai demandé si Camyré était à Montréal. Caroline n'a pas encore répondu à cela. Je désire le savoir, car j'ai absolument besoin de lui, s'il y est, pour prendre un brevet en son nom ou sur procuration de moi.

J'inclus une lettre pour Dion. Il est très important qu'il la reçoive aussi-tôt que possible. Je lui envoie une suggestion sur l'éclairage par l'électricité dont il comprendra toute l'importance et qu'il peut appliquer de suite. L'appareil ne coûterait pas dix piastres, y compris tout tâtonnement inévitable, et deviendra général. Dion a beaucoup étudié l'électricité comme principe moteur, il n'a pas plus réussi que les autres parce qu'on ne peut développer beaucoup de force sans beaucoup de dépense; mais pour l'éclairage, c'est différent, et avec les indications que je lui donne, il arrivera de suite. C'est très important.

Mais commence par t'informer de son frère à Chambly, où il est, et adresse la lettre à Chambly ou N.Y., suivant le cas, mais demande son adresse actuelle. Son frère s'appelle Joseph et demeure au Bassin de Chambly. Mets « artiste » sur la lettre, pour le distinguer de tout autre.

Ma compagnie se forme enfin; et j'espère que nous aurons cette semaine une réunion préparatoire. Mais comme on me sait dans le besoin, on me rogne autant que l'on peut. Je n'aurai guère que suffisamment pour aller travailler ailleurs, et ces gredins de Belges tireront les marrons du feu.

Grotkaï a dit à deux personnes qui entrent que c'était une très grosse affaire, mais on ne me donnera pas même le quart. Au reste, je suis si dégoûté de tous ces gredins-ci qui peuvent faire trois milles à quatre pattes pour sauver cinq francs, et qui peuvent dévorer un homme tout vif pour en gagner mille, que je ne songe qu'à m'en aller.

Bien sots sont ceux qui croient qu'un étranger puisse avoir la moindre chance en Belgique. La conspiration tacite est universelle contre lui, et c'est par un système très arrêté qu'on prend tous les moyens possibles de le décourager.

Ces gens-ci osent parler des coquinerie américaines. Le commerce est bien autrement honnête aux États-Unis qu'ici. Et si les Belges avaient l'intelligence des Américains, ils seraient de fait les premiers voleurs du monde; mais en intention ils le sont entre eux et ils le sont en fait vis-à-vis des étrangers.

Il n'y a aucune idée de libéralité en affaires chez un Belge. Il n'a aucune autre idée que de manger les gens tant qu'il peut.

Bien à toi.

CJD<sup>125</sup>

J'écrirai à Caroline vendredi. J'écris aussi pour toi parce qu'il est très important que Dion reçoive ma lettre le plus tôt possible.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 175

Gand, vendredi 3 novembre 1876

Ma chère Caroline,

J'ai eu mardi ta bonne lettre du 20. J'ai fait comme toi. Écrivant le 13 octobre, je n'ai pensé à ta naissance qu'après mon retour de la poste, ce qui n'empêche pas que je n'aie guère d'autre pensée que la tienne et celle de ma bonne et chère femme, et de tous les autres que j'aime. À quoi penserais-je, dans mon isolement, sinon à tous les bons cœurs que mon départ a tant affligés ? Je vous assure que c'est une terrible chose que d'être toujours seul. Que serais-je devenu si je n'avais pas eu la ressource du travail de l'esprit ? Il n'y a que cela après votre pensée qui m'a soutenu.

Je pense qu'il n'y a presque plus de chance de mécompte. Parmentier me paraît décidément être un honnête homme, et il m'a dit avant-hier matin de ne plus être inquiet et qu'il allait trouver le peu de capital qu'il faut. Il espère avoir tout prêt de bonne heure la semaine prochaine. Il n'a pu avoir l'assemblée préliminaire cette semaine, comme il l'avait un peu espéré.

Je vois bien néanmoins que je serai mangé et que le meilleur de l'affaire ne sera pas pour moi, mais une fois parti ici, je pourrai aller travailler ailleurs. J'aurai peu d'argent comptant, ces gredins-ci regardant 1000 francs, même sur une affaire industrielle, comme une grosse somme. Ils ne peuvent pas avoir 8 000 francs de déboursés, c'est-à-dire à

---

<sup>125</sup> CJD : Charles-Joseph Damrémont, c'est-à-dire Dessaulles. Voir la note 10.

peu près 400 louis. C'est une misère partout pour une bonne entreprise, mais ici ils gémissent comme des imbéciles qu'ils sont. Quand je leur dis que les dons de 100 000 et 200 000 dollars, aux États-Unis, pour des objets d'utilité publique sont très communs, ils se pâment d'admiration et surtout du désir qu'on leur en donne autant. Et quand je leur dis que même les dons d'un, deux et jusqu'à \$3 000 000 ne sont pas très rares, ils n'y comprennent absolument rien.

La polémique des journaux est très vive dans le moment. La fédération libérale a publié un rapport à l'appui des demandes de réforme électorale, devenue si nécessaire. La presse cléricale en crie vengeance. Qu'y a-t-il à corriger ? Ce sont les libéraux, la gueuserie révolutionnaire, qui se plaignent à tort et à travers, et qui d'ailleurs sont seuls coupables des fraudes. Mais alors, leur dit-on, si nous seuls sommes des coupables, accordez-nous donc la réforme qui se trouve ainsi être toute dans votre intérêt.

Je ne crois pas qu'il existe au monde un parti aussi démoralisé que le parti cléricel belge. Les mensonges dont les feuilles cléricales sont journellement convaincues sont miraculeux d'impudence toujours et de bêtise très souvent. Ils subissent seuls des condamnations judiciaires pour insultes et outrages. Ce n'est pas ici comme en France où l'Empire avait mis partout des juges de combat qui n'attaquent ou ne condamnent que ce qui est républicain. Ici, les juges sont toujours présentés à la nomination du gouvernement sur rapport des juges en cassation et en appel réunis, et cela assure une magistrature d'un niveau moral très élevé. Les juges ne connaissent pas les questions politiques, ici, et ils condamnent tout ce qui est illégal, de quelque part qu'il vienne.

Les abus en matière électorale sont d'une nature excessivement grave. Le scrutin n'est nullement secret, et les paysans vont toujours aux polls sous la conduite d'un ou deux vicaires qui examinent leurs bulletins, avant qu'ils n'aillent les déposer. On estime qu'il y a en ce moment plusieurs milliers d'enfants auxquels on refuse la première communion parce que leurs pères ont mal voté. L'irritation devient de plus en plus profonde et bien des gens jurent seulement à voir passer un prêtre dans la rue. Les évêques sont néanmoins pires que jamais, et tous les journaux



ont fait les plus grandes louanges de cet évêque enragé de Minorque<sup>126</sup> qui recommande à ses diocésains de fuir même une conversation amicale avec un protestant, et les excommunie s'ils lui louent une salle non seulement pour y pratiquer le culte, mais même pour y tenir école. Il parle de leurs cérémonies bêtes, de leur enseignement bête, et l'innocent débite des ignorances grosses comme le mont Blanc. L'allocution de l'archevêque de Grenade au pape, pendant le pèlerinage espagnol, était couchée en termes si violents et si grossiers pour le gouvernement italien, que le pape n'en a pas permis la publication. Tu peux juger par toutes les douceurs que le pape lui-même a dites, de ce que pouvait être l'allocution de l'archevêque que le pape lui-même n'ose laisser connaître.

Quant à la réforme électorale demandée ici, il n'est aucunement probable qu'elle soit accordée par le ministère même qui ne subsiste que des abus odieux que le système permet.

On a aujourd'hui fêté la Saint-Hubert, patron des chasseurs. C'est une fête observée dans toute la Belgique. Il y a messe et vêpres. À la messe, on bénit un monceau énorme de petits pains que chacun achète, un sou. Ces pains bénits ont la vertu de préserver de la rage. Mais on ne se contente pas d'en manger soi-même en cas d'accident, on en donne surtout aux chiens pour les préserver s'ils étaient mordus. La servante de la maison en a donné, ce matin, à l'épagneul et au chat aussi. On regarderait cela en Canada comme une grave profanation, mais ici, le jour de la Saint-Hubert, tous les chiens mangent du pain béni. Le clergé recommande sans cesse toutes les superstitions populaires. Il ne suffit pas d'avoir un rameau béni dans une maison, il faut une branche dans chaque chambre, une sur la porte pour empêcher le diable d'entrer, une dans la cave pour qu'il ne puisse pas aller s'y blottir; une dans le puits pour que l'eau reste bonne, une dans la cheminée pour que le tonnerre ne passe pas par là. Tout le système est pourri de superstition. L'ivrognerie est terrible, dans les deux Flandres surtout; beaucoup moindre dans le Brabant, et les provinces d'Anvers, de Liège et de Namur. Mais le paysan flamand est une vraie brute, immensément inférieure à nos habitants canadiens. Il ne se passe pas une semaine sans trois ou

---

<sup>126</sup> Manuel Mercader y Arroyo (1823-1890), évêque de Minorque (Espagne) de 1875 à 1890.

quatre assassinats sur les différents points du pays. Hier, dans une querelle entre mari et femme, dans un faubourg de Gand, celle-ci a pris une petite hache et a séparé en deux, sut toute sa longueur, le nez de son mari, ouvrant du même coup la mâchoire supérieure. On doute qu'il en revienne. Celle-là a vengé son sexe. La Cour criminelle siège en ce moment, et il y a sept assassinats devant elle.

Je suis allé tantôt m'acheter une paire de bottes, la première acquisition de ce genre qu'il m'a fallu faire. J'ai été servi d'abord par une très belle personne, fille de la maison, ressemblant beaucoup à Fanny; puis la mère est survenue. Elle parle comme trente-deux. En deux minutes, elle m'avait fait vingt questions, et quand je lui dis que j'étais d'Amérique, elle ne tarissait plus sur les États-Unis. Je lui dis que les affaires allaient lentement ici, et elle me dit :

– Ah, Monsieur, si vous faites des affaires ici, soyez bien sur vos gardes, car si on peut vous prendre tout, on le fera. C'est un bien grand pays que le vôtre, n'est-ce pas ?

– Ma foi, Madame, on peut vous tailler 37 fois la France dans les États-Unis, et à peu près exactement 840 fois la Belgique. Elle crut que je voulais rire; mais sur mon affirmation que c'était très vrai, elle ne cessait pas d'ouvrir les yeux. Je lui dis aussi que l'on pouvait mettre deux fois la Belgique dans le lac Supérieur et qu'il y aurait du reste, et que même les montagnes de la Belgique y disparaîtraient, moins trois ou quatre qui formeraient de petites îles. Cela la faisait rire beaucoup. Enfin, après une conversation d'une grosse demi-heure et d'une animation sans pareille, je tirai mon salut, et madame me tint encore trois minutes sur le trottoir.

Les yeux de la fille sont d'un éclat absolument extraordinaire. Je n'ai jamais rien vu de pareil. On m'a bien fait promettre de ne rien acheter ailleurs, me promettant que nulle part on ne me servirait aussi bien, ni à aussi bon marché, et on n'en finissait pas. Voilà comme sont tous les Belges, pour vous tirer quelque chose. Mais je pense que si j'allais offrir à ces dames quelque chose à vendre, les mines changeraient vite.

Adieu. Je vous embrasse bien fort.

D.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 176

Gand, mercredi 8 novembre 1876

Ma chère Caroline,

J'ai eu hier l'explication des retards de Parmentier à former une compagnie. Il avait inventé lui-même (mais je suis convaincu que c'est le Français qui travaillait avec qui était l'inventeur, car le Belge n'invente rien, mais, l'autre étant mort, Parmentier a naturellement la succession), il avait inventé, dis-je, un appareil d'une grande simplicité et il me l'a montré hier. Ses explications un peu embarrassées et très peu claires me confirment dans l'idée qu'il n'est pas l'inventeur, mais cela ne signifie rien et ne me regarde pas. L'instrument est bon et, s'il fonctionne bien, coûtera encore moins que le mien. Il arrive certainement au dernier degré de simplification; il n'est plus possible de simplifier davantage. Parmentier m'a donc proposé de monter l'instrument et d'en surveiller le montage, et d'être de moitié avec lui. Il fait les frais. J'ai donc, dès hier au soir, mis l'instrument aux mains d'un ouvrier en lui donnant les directions voulues.

Cet instrument a cet avantage qu'il est nouveau dans son principe, ce qui permet de prendre partout des brevets parfaitement assurés, et il abaissera d'un quart le prix des machines. Nous serons de moitié partout, si je le fais bien marcher. De cela je n'ai guère de doute, mais rien n'est certain que ce qui est fait. Dans tous les cas, la compagnie se formera certainement, pouvant employer les deux instruments.

Voilà la paix à peu près assurée. Au reste, je n'ai jamais cru à la guerre. Les démonstrations du gouvernement anglais étaient pour la montre, et les horreurs commises par les Turcs avaient trop horrifié l'Europe et surtout le peuple d'Angleterre pour que le cabinet anglais osât soutenir les Turcs. On va ne faire, je le crains, que des demi-réponses, mais si on protège efficacement les populations chrétiennes des provinces du nord contre le renouvellement des massacres effroyables qui ont eu lieu, la guerre aura encore eu son avantage. Le fait est que n'importe quelle position valait mieux que le fait d'être exposé à tout instant à l'arbitraire brutal des employés turcs.

Mais dans tout cela, la politique anglaise n'a été qu'une suite d'échecs ridicules et de reculades pour avoir voulu suivre d'abord opiniâtrement les errements du passé. C'est la faute de l'Angleterre si l'intervention européenne n'a pas eu lieu dès le commencement de la guerre de l'Herzégovine. La position de cette province était tout aussi mauvaise que celle de la Bulgarie et l'arbitraire turc y était tout aussi bête. Mais le torysme anglais, quoiqu'il sût parfaitement que la situation des Herzégoviniens était absolument intolérable, ne parlait que de soumission et d'intégration de l'Empire ottoman. C'était défendre ailleurs des choses dont une centième partie ne serait pas tolérée une heure en Angleterre. Et il a fallu les atrocités de la Bulgarie pour que la nation vît qu'il fallait forcer la main au gouvernement et le faire changer de politique. Là au moins la nation s'est montrée bien supérieure à son gouvernement.

Passons à ce qui nous regarde. J'ai deux recettes importantes à vous donner. Au lieu de passer un temps infini à laver vos brosses à cheveux avec du savon, faites comme moi : mettez dans un petit plat creux, un peu plus grand seulement qu'une brosse, un peu d'eau et dans cette eau une petite cuillerée à thé d'ammoniaque liquide. Tapez votre brosse dans cette eau pendant une demi-minute et elle est parfaitement nette. L'ammoniaque ne coûte presque rien et une chopine vous durera deux ans. Seulement bouchez bien la bouteille. Pour cela, il faut un bouchon de verre et il faut qu'il soit juste.

L'autre recette concerne le charbon. Vous avez toujours une forte quantité de poussière qui ne vaut rien et éteint même le feu, si on l'y jette. Faites-la humecter sur une planche et, une fois un pain plat arrangé, coupez-la en morceaux de deux pouces carrés et laissez sécher. Ces morceaux brûlent bien. On peut aussi humecter un peu la poussière dans la bâche et la jeter sur le feu, mais alors il faut qu'elle ait seulement un peu d'adhésion par l'humidité.

Il y a longtemps que je connaissais cette recette relative aux brosses, et je n'avais jamais eu l'idée de l'appliquer. Maintenant qu'il faut que je fasse tout mon petit ménage, j'y ai songé et le résultat est superbe. Vous devez avoir une chopine d'ammoniaque pour trente sous. Ici, la demi-chopine coûte huit.

[ ]

4 h. J'ai ta lettre du 27 qui me donne la grande nouvelle d'Alexina et Godfroy<sup>127</sup>. J'en suis bien heureux pour les deux et je leur offre mes meilleurs souhaits.

Vous avez été heureuses d'avoir une bonne nouvelle à mon sujet, puis nécessairement fort désappointées d'un nouveau mécompte. Tout cela montre qu'il eût peut-être mieux valu que je ne dise rien. D'un autre côté, ne rien dire du tout ressemble à de la défiance ou à de l'indifférence, et je ne voudrais pas m'exposer à pareil reproche vis-à-vis de ta maman et de toi-même. Pour cette fois-ci, il est fort probable qu'il n'y aura pas de mécompte, car la société se forme toujours, même si l'instrument de Parmentier ne fonctionnait pas parfaitement; mais je crois être sûr d'y arriver, car il n'a aucune complication quelconque. Cela parti, mes nouveaux globes marcheront vite. Mais il faut que j'aie un peu d'argent pour faire faire le premier 100 qui me coûtera 250 francs ou \$50, très grosse affaire dans ce pays de gens en sabots.

Plus des trois quarts de la population, ici, n'ont pas d'autre chaussure que le sabot, et ceux-là comme les autres n'ont que les idées du sabot. J'ai amélioré beaucoup la forme des globes et, quoi qu'en dise M. Trudeau, mon idée vaut mieux que la sienne; non quant à l'ouverture inférieure, mais quant à la forme extérieure qui donnera une bien plus puissante réflexion de lumière que les siens. Il a eu grand tort de refuser ce que je lui demandais et si je ne craignais pas que M. Al. Béique ne fût engagé avec lui, je passerais outre. Dis donc à celui-ci qu'il fasse un arrangement avec Trudeau, s'il le peut, et que l'un d'eux, lui ou Henri, vienne en Europe. Je leur promets un succès avec ma forme. Dans ce cas, je les laisserais agir en France et en Angleterre, sans leur faire de concurrence, et nous nous entendrions facilement. Voici ma dernière forme :



Vous voyez que les lignes de réflexion partent des deux sections de cercle supérieures et inférieures et se font à travers l'ouverture. Un globe en papier a déjà beaucoup d'effet, et en verre, il en aurait bien

---

<sup>127</sup> Godfroy Papineau (1845-1906), notaire, veuf d'Alexina Trudeau, épouse-ra (Montréal, 3 janvier 1877) Alexina Beaudry, fille de Joseph Beaudry et d'Émilienne Trudeau.

davantage. La réflexion se fait dans le sens de la direction des flèches, très mal faites faute d'espace.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 177

Gand, mercredi 15 novembre 1876

Ma chère Caroline,

J'attends une lettre aujourd'hui mais je commence ce matin parce que j'ai toujours hâte de causer un peu avec vous. Il y a plusieurs nouvelles importantes que vous connaîtrez bien avant celle-ci, mais on ne me dit pas toujours tout ce que j'apprends ici par la lecture des journaux de toute l'Europe que je lis tous les soirs au club de la Concorde. Van Acker m'y a fait admettre comme membre trimestriel, ce qui me coûte environ 2 francs et demi par mois. J'y allais régulièrement depuis trois mois, Van Acker m'y ayant introduit comme étranger, mais après trois mois, il eût été indiscret de demander un renouvellement, quand la chose coûte si peu. Ce club est très grand et magnifiquement aménagé. Il compte 1 200 membres sociétaires et une centaine de trimestriels qui ont tous les droits des autres, sauf celui de voter à l'élection des officiers. Depuis près de cinq mois, j'y passe toutes mes soirées à lire les journaux, revues, etc. J'y ai trouvé le *Scientific American*, ce qui m'a fait infiniment de plaisir. C'est de beaucoup le meilleur journal de mécanique et d'invention qui existe. Les journaux scientifiques d'Europe, à part deux ou trois, lui sont considérablement inférieurs. J'avais hâte de voir *Les Mondes* de l'abbé Moigno<sup>128</sup>, mais c'est un assez piètre recueil et le pauvre bonhomme, dans son désir de réconcilier la Bible avec la science, se livre quelquefois à des divagations dont il est, je suis bien sûr, le premier à rire à part lui. Il lui a pris envie, il y a trois mois, d'expliquer le miracle de Josué par la suspension instantanée du mouvement de la terre, mais alors il fallait expliquer que Dieu avait dû retenir en place par des millions de miracles

---

<sup>128</sup> François-Napoléon-Marie Moigno (1804-1884), connu simplement sous le nom d'abbé Moigno, mathématicien et vulgarisateur scientifique français.

toutes les maisons, les rivières, les hommes, les animaux, qui sans ce miracle eussent volé dans l'espace avec la vitesse d'un boulet de canon, puisque la terre tourne sur elle-même à sept lieues par minute. Or arrêter subitement une pareille vitesse, comme tout mouvement brusquement arrêté, se change en chaleur; cela seul eût causé une conflagration générale. Rien n'était risible comme de voir le bonhomme tomber de conséquence en conséquence et les résoudre toutes par le miracle, et cela avec une maladresse nécessitée par le sujet lui-même. Je suis bien sûr que le bonhomme, qui est un vrai savant, devait bien maugréer en lui-même contre l'obligation qu'on lui imposait d'accoucher de tant d'absurdités.

La guerre de Serbie est suspendue et la question va dorénavant se soulever entre la Russie et la Turquie. La diplomatie anglaise a été battue comme elle le méritait et a laissé tout le beau rôle de la situation à la Russie. Le torysme anglais méritait cet échec, et les dernières fanfaronnades de Disraeli, maintenant lord Beaconsfield, ont été traitées par le czar comme elles le méritaient. Personne ne sait mieux que celui-ci que les phrases menaçantes du Premier ministre, au banquet du lord maire, étaient une simple réclame gouvernementale et une arme de partisan politique. La Russie marchera coûte que coûte, et l'Angleterre ne peut plus soutenir la Turquie dans son affreuse oppression de 12 millions de chrétiens en Europe, et 7 à 8 millions en Asie.

Les élections italiennes viennent de donner une énorme majorité – au-delà de 300 de majorité sur 520 membres – au parti national et libéral. C'est la fin, dans un temps donné, du règne de la Curie romaine. Le pauvre pape, si mal guidé par son entourage, doit voir où l'ont conduit ses amis. C'est un rude coup pour lui. Le ministère Minghetti<sup>129</sup>, qui donnait beaucoup dans la réaction, n'exécutait que faiblement et avec beaucoup d'hésitations les lois contre les empiètements du clergé. Le ministère actuel, avec M. Depretis<sup>130</sup> en tête, va achever de faire disparaître les traces du monarchisme, qui est depuis si longtemps la grande plaie de l'Italie, comme il l'est encore de la Belgique; et la grande œuvre de la

---

<sup>129</sup> Marco Minghetti (1818-1886), président du Conseil des ministres d'Italie en 1863-1864.

<sup>130</sup> Agostino Depretis (1813-1887), président du Conseil des ministres d'Italie en 1876-1878.

consolidation va s'achever. Il y a sans doute encore de terribles difficultés, surtout dans le sud, où tout est à refaire. Les grandes routes s'arrêtent à moins de dix lieues de Naples, du côté de l'intérieur, et il n'en existe à peu près pas en Sicile. Une partie de cette population vit de brigandage, que le gouvernement ecclésiastique ou monarchique n'a jamais voulu sérieusement extirper. Il faut donner à toute cette population du sud, habituée à la paresse par le régime des moines mendiants, le goût du travail, et cela prendra bien toute une génération. Mais depuis sept ans seulement que le pouvoir temporel est aboli, la propriété a triplé à Bologne et il s'y fait un mouvement d'affaires qui ne s'était jamais vu. Il se fait maintenant à Rome des affaires considérables en librairie, commerce complètement mort sous le régime ecclésiastique qui défendait tout. L'entrée des navires a quadruplé dans le port d'Ancône, en grande partie par suite du réveil des affaires à Bologne.

Au reste, la scandaleuse fortune laissée par le cardinal Antonelli montre comment les affaires étaient conduites sous le pouvoir temporel. Ce grand fourbe laisse bien au-delà de cinquante millions. Voilà enfin l'explication de la grande affaire de 1862, je crois, que j'ai racontée au long dans mes articles sur le pouvoir temporel<sup>131</sup>. Une somme de 66 millions, dont les recettes faisaient foi, ne se retrouvait nulle part dans la dépense. Après bien des recherches, on renonça à en chercher l'emploi. Il est bien clair que cette somme avait tout simplement pris la route des coffres des Antonelli.

Le cardinal était Premier ministre; son frère aîné était directeur de la Banque et du Mont de piété, son autre frère était provéditeur de Rome, c'est-à-dire veillait à l'approvisionnement de la ville et autorisait ou suspendait les exportations ou importations de grains et de denrées. Le plus jeune, Angelo, leur servait à tous d'agent secret. Le ministre et les deux directeurs de la Banque et des marchés commandaient ainsi tout le commerce et les transactions financières et faisaient d'immenses bénéfices. Il y a neuf ans, le cardinal a perdu 7 millions par la faillite de la Union Bank de Londres, et on louait alors la magnanimité avec laquelle il avait supporté cette perte. Il est bien clair à présent qu'il pouvait en rire.

---

<sup>131</sup> Ces articles sur le pouvoir temporel du pape, dénoncé par Dessaulles, sont de 1861. Voir le journal *Le Pays*, mars 1861, alors que LAD y est rédacteur.



Que lui faisait de perdre 7 millions, quand il avait toutes les ressources de l'État dans la main ? C'est le même homme qui recevait et plaçait tout le produit du denier de Saint-Pierre qui produit annuellement de 20 à 22 millions. Et les ecclésiastiques s'apitoient toujours sur la pauvreté du pape. Il a été placé, l'année dernière, pour plus de 30 millions au profit du Saint-Siège. Il y a trois ans, Antonelli a acheté pour le pape des fonds turcs pour 3 millions qui vont être à peu près perdus; mais il s'est bien gardé d'en acheter pour lui-même.

Une assez grave affaire commence à faire du bruit en Belgique. Il y a, paraît-il, une forte dissidence d'opinion au sein de l'épiscopat belge, composé de six évêques. Ceux de Liège, Namur et Tournai veulent casser les vitres et faire la guerre au ministère clérical parce qu'il n'est pas encore assez clérical pour eux. Ceux de Malines, primat, et de Bruges et de Gand veulent au contraire conserver de bons rapports avec le gouvernement. Ils ont été accusés de tiédeur à Rome pour n'avoir pas soutenu l'évêque de Liège dans l'affaire des processions. Le cardinal archevêque de Malines est allé à Rome pour expliquer à la Curie que si on casse les vitres on provoquera une explosion qui brisera tout. C'est exactement l'affaire de l'évêque de Montréal contre l'archevêque de Québec d'abord, puis contre celui de Toronto, qu'il a traité de catholique libéral, ajoutant que les catholiques libéraux sont, aux yeux du pape, méchants comme des démons. Voilà l'évêque Dupanloup bien coiffé.

Une autre très grave affaire vient de surgir en Prusse. Un grand vicaire de Trèves, du nom de Wilmowsky<sup>132</sup>, a récemment publié une brochure sur la sainte tunique de Trèves. On prétend que cette sainte tunique est celle même que portait Jésus-Christ, qui lui avait été tricotée par sa mère, sans aucune couture, et qu'il avait portée toute sa vie sans l'ôter jamais. Cette relique a été exposée à la vénération des fidèles en 1844. Elle n'avait pas été exposée depuis 1810 et ne l'a pas été depuis 1844.

---

<sup>132</sup> En 1844, Johann Nikolaus von Wilmowsky (1801-1880), chanoine de Trèves, archéologue et historien, parle d'une tunique faite en soie byzantine « ayant servi d'enveloppe à un lambeau de la tunique. » Voir *La sainte jupe. Un examen archéologique du magnifique vêtement liturgique utilisé pour recouvrir la relique de la tunique du Sauveur dans la cathédrale de Trèves, ainsi qu'un rapport sur les sandales du Sauveur dans l'église Salvator de Prüm*, Trèves, 1876. L'opinion du chanoine émise en 1844 fut tout de suite critiquée par des journalistes qui parlèrent de supercherie.

M. Wilmowsky l'examina alors avec l'archevêque de Trèves, Mgr Arnoldi. Ils constatèrent tous deux qu'elle avait non seulement des coutures, mais qu'elle portait des figures d'animaux, chose que les Juifs avaient en horreur. Ce n'était donc pas la tunique sans couture. Malgré cette découverte, l'évêque reçut dans la cathédrale de Trèves plus d'un million de pèlerins qui vinrent adorer la relique et laissèrent des sommes considérables. Le prêtre Ronge<sup>133</sup>, qui avait eu connaissance du résultat de l'examen, protesta publiquement contre la supercherie, mais il fut interdit et excommunié. Je me rappelle de cette affaire qui fit alors beaucoup de bruit. Le grand vicaire Wilmowsky est venu expliquer le tout dans l'intérêt, dit-il, de la vérité. Il n'a pas voulu mourir sans le dire : « Le jour de ma vie est à son déclin, dit-il, et j'étais résolu, avant de me séparer du monde, de remplir ce dernier devoir envers la vérité. » Mais ce qui découle de sa brochure, c'est que cette sainte tunique n'a jamais été qu'un mensonge et que l'évêque de Trèves, en 1810, comme Mgr Arnoldi, savaient qu'elle n'était pas authentique. Ils n'en prenaient pas [moins] l'argent des pèlerins. M. Wilmowsky n'est ni interdit, ni disgracié; il est encore vicaire capitulaire de Trèves, malgré sa brochure, mais il paraît qu'on exige de lui une rétractation. La donnera-t-il ? C'est peu probable, puisqu'il n'a parlé que pour dire la vérité avant de mourir. Il y a cinq autres saintes tuniques en Europe qui ne valent pas mieux que celle-ci.

Les journaux religieux d'ici font feu et flammes contre l'honnête grand vicaire; ceux de France aussi et ceux d'Allemagne encore plus.

À tout cela est venue se joindre une scène d'exorcisme dans la cathédrale de Barcelone. Une fille, prétendue possédée, a été soumise à l'exorcisme par le curé, et le diable, appelé Rusbel, a fini par demander de sortir du corps de la fille par l'orteil, le curé ne voulant pas lui permettre de sortir par la bouche. Tout ceci est réellement arrivé, sauf la sortie du diable, il y a à peine six semaines. Le diable avait résisté longtemps, mais il avait fini par promettre qu'il sortirait. Aussi, cette dernière fois, toutes les sommations du curé, accompagnées d'aspersions d'eau bénite, se bornaient à dire :

---

<sup>133</sup> Johannes Ronge (1813-1887), prêtre catholique allemand opposé aux ultramontains et au culte des reliques. En 1844, il abandonne l'Église catholique pour fonder l'Église schismatique des catholiques allemands.

– Rusbel, tu as promis de sortir du corps de cette fille; je t’adjure au nom de Jésus-Christ de tenir ta parole.

Et Rusbel, en honnête diable, l’a tenue et est sorti. Cette grande scène du Moyen Âge a eu plusieurs centaines de personnes pour témoins. Voilà où en est le clergé d’Espagne. Et il n’y a pas dix ans qu’un exorcisme a eu lieu en Belgique aussi, mais je n’en ai pas vu les détails. Seulement le prêtre était seul avec le bedeau et la possédée.

5 h. Je n’ai pas trouvé de lettre. Tu auras manqué la malle ou n’auras pas pu écrire. Au reste, tu as toujours été trop régulière et trop bonne pour que j’y voie autre chose qu’un accident. Peut-être en viendra-t-il une par New York.

Je crains que la machine de Parmentier ne soit pas aussi pratique qu’il paraît le croire. Toujours est-il que me voilà lancé par lui dans une recherche qui peut faire perdre un temps bien précieux pour moi. Et qu’y puis-je ? Je suis à leur merci. Je lui ai fait tantôt une objection de détail qu’il n’a pas pu résoudre. Son idée m’a paru bonne au premier abord, serait d’une réalisation extraordinairement économique, mais je crains que la machine ne soit pas aussi complètement automatique que la mienne. Je verrai cela ce soir, mais il y a déjà trois semaines de perdues avec lui. Et quand un Belge a une chose dans la tête, il ne l’a pas aux pieds. Rien ne les dérange, et quant à la moindre considération pour qui que ce soit, ça n’est pas dans leur nature. S’il avait voulu marcher de suite, au lieu de vouloir profiter de l’occasion pour pousser son invention, nous aurions toujours pu le faire plus tard et avec de l’argent gagné. Mais ils ont mille raisons pour pousser leurs propres idées et peut-être finir par me mettre de côté s’ils réussissent avec mon aide. Dans tous les cas, si sa machine marche, c’est à moi qu’il le devra, car sans la suggestion que je lui ai faite, il n’en aurait certainement tiré aucun parti. Il n’a pu répondre à l’objection que je lui ai faite ce matin, preuve qu’il ne comprend pas bien sa machine et qu’il a pris l’idée incomplète d’un autre. Mais ces retards et ces incertitudes m’écrasent. J’ai payé des acomptes sur mes petites dettes avec ce que j’ai reçu et je vois que dans 15 jours je serai à sec, et m’aura-t-on donné quelque chose ?

Je ne me laisse certainement pas abattre, mais je vis dans une anxiété terrible et je passe bien des heures, la nuit, les yeux ouverts, songeant à l’avenir et me demandant comment arracher quelque chose aux gredins

à qui j'ai affaire. Plus je vais, plus je vois qu'il y a parti pris de se passer de moi et de me fatiguer. Maintenant je ne puis pas aller ailleurs ni continuer de m'endetter ici pour vivre. Je ne dépense rien mais ma pension est en arrière, et je dois au-delà de 500 francs, dont 350 pour pension. Si je ne réussis pas à faire décider quelque chose de définitif d'ici à huit jours, je proposerai à ceux qui ont intérêt à ma réussite, pour que je les paie, de me faire une avance de \$300 qui me permettrait de partir mes globes et même ma machine à gaz. Mais j'espère encore que quelque chose se décidera d'ici là.

Il est terrible de se voir avec des moyens certains de faire de l'argent et d'être arrêté faute de fonds. Si on m'envoyait quelque chose, j'irais travailler en France où il y a de l'esprit d'entreprise. Ici, il n'y a qu'apathie et spéculation sur l'étranger.

Je suis certain qu'à Lille ou à Paris, je trouverais des gens disposés à faire marcher ce que j'ai. Ici, ils ne sont disposés qu'à me l'enlever s'ils le pouvaient.

Tout ce que je crains, c'est que vous ne pensiez qu'un autre que moi pourrait s'en tirer mieux. Si n'importe qui venait ici et essayait d'y faire marcher quelque chose, il verrait combien on y est bêtement hostile à tout ce qui n'est pas du cru.

Parmentier partait pour la campagne au moment où je l'ai vu. Il viendra demain avec moi voir sa machine qui marche, mais pas complètement bien. S'il indique le moyen de le faire, tout sera bien, mais j'en doute. Il me faudra donc lui demander de retomber sur ma machine qui est prête. C'est une chose bien simple à faire, mais il est comme tous les autres Belges : il trouvera encore quelque raison de retarder. Je t'aime.

Jetez la lettre ci-incluse à la poste en y mettant un cent. Il n'y a pas un mot qui puisse lui faire découvrir où je suis.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 178

Gand, 22 novembre 1876

Ma chère enfant,

Je n'ai qu'aujourd'hui ta dernière du 3 parce qu'elle est passée par Fall River. Je verrai par la prochaine si tu as modifié l'itinéraire.

Ton mari a bien fait de ne pas négliger le moyen de procédure dont tu me parles. McNaughton ne visait qu'à un scandale politique, après avoir fait la sottise d'enchérir sur une propriété qu'il n'aurait pas pu payer. Tous les toriers étaient heureux de voir manquer l'affaire (comme ils l'espéraient), toutes les rentes, suivant eux, étant entachées d'irrégularité et aucune ne pouvant se maintenir. Cela se disait beaucoup pendant que vous étiez en Europe, et on en triomphait à qui mieux mieux. S'ils se sont pris les doigts eux-mêmes, c'est bien fait et ils n'ont que ce qu'ils méritent richement. J'en ris surtout pour maître Girouard, le plus parfait hypocrite de tous les barreaux présents, passés et futurs.

Ma position est un peu améliorée. Je pense que l'appareil Parmentier va marcher, mais grâce aux additions et modifications que je lui ai faites. Je vais l'essayer ce soir à la main, et demain avec poulies et tout ce qu'il faut.

Et voilà qu'étant allé, il y a une heure, chez Grotkaï pour avoir mes poulies et pour faire vider l'eau de mon appareil, en cas de gelée trop forte, mon innocent me reproche de ne pas marcher assez vite. Le voilà maintenant décidé à tout briser pour aller vite. Il veut que nous allions dimanche à Merelbeke, à 4 milles d'ici, pour voir l'appareil qui fonctionne chez M. Wouters. Je lui ai dit que j'irais. Le voilà maintenant convaincu que rien ne peut nous empêcher de marcher avec mon appareil, et il m'a dit :

– Si j'avais connu cette machine plus tôt, tout serait en marche aujourd'hui.

– Mais, lui dis-je, je vous en ai parlé au mois d'août; je vous ai dit que c'était la machine de la compagnie d'Ostende, que je l'avais vue à Ostende même, et qu'elle avait l'inconvénient d'être remplie trop souvent.

Mon homme resta penaud, mais disant toujours :

– Il faut marcher, il faut marcher, c’est terrible de perdre tant de temps!

– Voilà justement ce que je vous dis depuis un an. Vous savez bien que je ne demande pas mieux que de marcher.

Puis je lui dis que j’espérais faire bien marcher la machine de Parmentier, qui serait encore plus économique que la mienne dans sa construction. Ils ont dit qu’il ne croyait pas que cette machine marcherait.

– Eh bien, nous le saurons après-demain, car je la monte ce soir et demain.

– Mais pourquoi en faire une autre quand nous avons la vôtre ?

– Mais remarquez donc que depuis trois mois que la machine est ici, vous ne paraissiez pas disposé à marcher. Parmentier m’ayant offert de faire marcher la sienne et de partager si elle marchait, tout en retombant sur la mienne si l’autre ne réussissait pas, il m’a bien fallu travailler avec lui.

– Eh bien vous viendrez à Merelbeke dimanche ?

– Oui, sans doute.

– C’est bien et nous marcherons.

Voilà ce que sont les Belges. Il leur faut un an pour se décider. Je regarde donc comme probable, mais sans m’en regarder comme sûr le moins du monde, que je finirai par faire une réussite. Dès que nous aurons placé un appareil, la chose ira certainement vite. Mais ce qui est bon dans l’affaire, c’est qu’après avoir failli, malgré tous mes efforts, à le remuer, c’est moi maintenant qui retarde. Eh bien, ils sont tous bêtes comme cela.

La session est ouverte. Quelques élections sont contestées contre les catholiques. M. Bara a prononcé un superbe discours où il a cité des faits terribles de pression cléricale. L’évêque de Namur lui-même (un des plus arrogants au concile) a fait un sermon dans une commune de Virton dans lequel il a dit aux électeurs que tous ceux qui voteraient pour le candidat libéral seraient irrévocablement damnés. Mais la perle des citations est celle faite à propos d’un vicaire de Bruges. La chose est établie par déclaration assermentée. Il essayait d’empêcher un libéral d’aller voter.

– Je l’ai promis, dit celui-ci, je ne puis pas y manquer.

– Dites-vous malade.

– Je ne le pourrais pas, on m’a vu tout à l’heure à la salle du scrutin.

– Qu’à cela ne tienne, dit le prêtre, je vais dans l’après-midi, si vous restez chez vous, vous porter l’extrême-onction : cela montrera bien que vous êtes malade.

Voilà le clergé belge. Tout lui est bon, même la moquerie de ses sacrements.

Laflamme<sup>134</sup> pourra probablement se faire réélire, s’il est ministre, mais il est bien paresseux. Quant à Cauchon, ç’a été une faute de le prendre à cause de son impopularité méritée, mais il faut avouer qu’il y a peu d’hommes. Dans tous les cas, M. Jetté valait dix fois mieux. Ce qu’il y a au fond de la situation, c’est que Mackenzie déteste tout ce qui vient du Bas-Canada, et qu’il faudrait un homme d’une énergie hors ligne pour lui tenir tête. Je ne vois que Doutre qui l’aurait. M. Jetté serait beaucoup trop gentilhomme pour lui tenir tête dans le ton voulu. Doutre seul le mettrait à sa place, sans se soucier de la forme.

Si *Le National* est entre les mains de Bienvenu, je ne suis pas surpris qu’il se range avec les Turcs. Mais le piquant de l’affaire, c’est qu’il se met côte à côte de la Curie romaine qui, elle aussi, prétend que si les Bulgares ont été massacrés, c’est leur faute. Je ne m’attendais pas à voir Bienvenu faire pareille alliance.

Si ta prochaine vient par Portland, je la recevrai demain; si par Fall River, je ne la recevrai que mardi.

J’ai assisté à une conférence donnée par Mme Ernst<sup>135</sup>, lectrice de la Sorbonne. Elle a déclamé de très belles pièces de vers. À deux sièges en avant de moi, il y avait une jeune fille qui ressemblait miraculeusement à Mercédès<sup>136</sup>, mais avec cheveux noirs et yeux bleus. Teint aussi éclatant.

Je vous aime bien toujours.

---

<sup>134</sup> Rodolphe Laflamme (1827-1893), libéral, associé de Doutre dans l’affaire Guibord, ministre du Revenu de l’intérieur, sera réélu en 1876 avec une faible majorité de 28 voix. Député de Jacques-Cartier. Sera ministre de la Justice du gouvernement d’Alexander Mackenzie.

<sup>135</sup> Amélie-Siona Lévy (1834-1889), née en Alsace, « lectrice en poésie des cours de la Sorbonne. » Une protégée de Théophile Gautier. *Catalogue général de la librairie française*, 1880. Amélie épouse en 1854 Heinrich Wilhelm Ernst (1812-1865), violoniste virtuose morave, admirateur de Paganini et ami de Berlioz.

<sup>136</sup> Mercédès Papineau (1856-1881), fille aînée de Casimir-Fidèle Papineau, notaire, cousin de LAD, et de Marie-Louise MacDonald.

D.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 179

Gand, 29 novembre 1876 (mercredi)

Ma chère bonne enfant,

J'ai ce matin ta bonne lettre du 17 et j'avais eu samedi celle du 10 qui avait manqué la malle et est venue par N.Y. J'ai beaucoup de nouvelles par ces deux lettres, y compris celle de la mort de la bonne Mme Papi-neau<sup>137</sup>. C'était une femme qui avait encore plus de cœur que d'esprit, quoiqu'elle en eût beaucoup, un de ces caractères élevés sur lesquels le mal ne saurait prendre et qui sont toujours l'exemple et bien souvent la providence de ceux qui les entourent. Il doit y avoir eu grand deuil dans la population qui vivait près d'elle. Mes deux bonnes cousines<sup>138</sup> ne restent certes pas à plaindre, mais, isolées comme elles le sont, l'absence de leur mère laisse un vide plus irréparable que pour bien d'autres. Au reste, elles sont de caractère à relever leur mère et à la remplacer auprès de leur père. Je leur souhaite de tout mon cœur le courage dont elles ont besoin.

Puisque ton beau garçon a été si peu malade de sa seconde dent, tu fais bien de commencer à le sevrer, afin de reprendre un peu de forces.

Encore un grave malheur à Saint-Hyacinthe. C'est absolument terrible et ces pauvres gens doivent se sentir bien écrasés. S'ils avaient des prêtres belges, on leur rappellerait, tous les dimanches, pendant six mois, que ces calamités ne sont que l'expression des vengeances de Dieu parce qu'ils sont libéraux. Il n'arrive plus un seul malheur ici, public ou privé, que ces messieurs ne l'attribuent aux vengeances de Dieu. Jamais

---

<sup>137</sup> Clémence Marchesseau, *alias* Madsem (1808-1876), épouse de Joseph-Benjamin-Nicolas Papineau, vient de mourir à Papineauville le 9 novembre 1876.

<sup>138</sup> Anne *alias* Nanette Papineau (1848-1942) et Emma Papineau (1850-1935), filles de JBN Papineau, cousin de LAD, et de Madsem.



méchant homme ne s'est autant amusé à faire du mal aux autres que le Dieu de ces fanatiques, et aussi ignorants que fanatiques. Un chanoine de Louvain vient de publier un livre sur le libéralisme, où l'on ne lit guère que des infamies; mais il s'attache surtout à prouver qu'un catholique qui vote pour un libéral, même quand il croit de bonne foi que le candidat libéral vaut mieux que l'autre, sous le rapport de la capacité, ou que le parti libéral administrera mieux les affaires, est par cela seul excommunié et indigne des sacrements et de la sépulture ecclésiastique. Un catholique ne doit pas fréquenter un libéral, ni le recevoir dans sa famille, ni permettre que sa propre famille fréquente celle du libéral. Au reste, l'évêque de Liège en avait dit autant dans son mandement de carême. Voilà où ils en sont rendus ici. De là à une guerre civile, il n'y a pas loin.

Madame Casimir Papineau étant un peu mieux après les pluies d'automne, cela montre que tout espoir n'est pas perdu. J'ai vu, ces jours derniers, que l'on a eu du succès en France dans le traitement de la consommation, au moyen de l'air comprimé à une demi-atmosphère, et même jusqu'à une atmosphère, ce qui a l'effet de fournir plus d'oxygène dans un temps donné à la respiration. Casimir ferait bien d'en parler à McDonnell. Je crois qu'il y verrait une forte présomption de probabilité. On avait remarqué que deux consomptifs qui travaillaient sous la cloche à plongeur, où la pression de l'air arrive quelquefois à 3 et 4 atmosphères, avaient été radicalement guéris en peu de temps; et un médecin qui a adopté ce traitement a fait des cures étonnantes. Cela vaut la peine d'y penser et d'en parler au docteur.

La faillite de Leclaire, et celle possible de Galarneau, montrent que les affaires ne sont guère rétablies. Elles sont mauvaises partout. Cela tient aux énormes capitaux versés aux États-Unis dans la construction des chemins de fer. Depuis seulement quatre ans on y a jeté plus d'un milliard dans cette direction et l'équilibre général des affaires en est rompu. Ici, tout le monde se plaint et la faillite de la Banque de Belgique, dont le caissier a mangé au-delà de 22 millions de capital en moins de trois ans, a fait un mal énorme. Beaucoup de gens y avaient mis toute leur fortune, et de 50 millions le capital va se trouver réduit à 15 ou 16. On n'a pas d'idée du nombre de petits commerçants que cette catastrophe affecte. Néanmoins les manufactures sont toutes en pleine activité et l'exportation semble assez bien marcher.

Parlons de moi à présent. Le mieux de ma situation continue en perspective. J'ai montré à Parmentier que sa machine pouvait réussir, mais qu'il y faudrait du temps et de l'argent; que ce serait donc folie que de s'obstiner à chercher quelque chose quand nous avons un appareil à bien meilleur marché que les autres; qu'il fallait d'abord marcher et puis faire des recherches plus tard, mais avec de l'argent gagné. Il s'est donc décidé à s'entendre avec Grotkaï et j'ai été prié par eux d'obtenir de Martiny et Van Acker une proposition pour la fabrication de nos appareils. Ils sont décidés à marcher ensemble, même s'ils ne trouvaient pas de troisième associé, ce qu'ils préféreraient néanmoins. Ils m'ont fait écrire en différents endroits pour avoir des listes de prix de différents objets qui nous seront nécessaires et je vais demain à Bruxelles pour voir un homme qui possède une raffinerie de pétrole et voir si on peut s'entendre avec lui au lieu de commander la gazoline de New York. Je crois que nous l'aurons pourtant à meilleur marché de là-bas. Mais on ne m'a pas encore donné d'argent et on fera l'impossible, je le vois parfaitement, pour éviter de m'en avancer. Je n'aurai presque rien soit en argent soit en parts, et il me faudra évidemment aller travailler ailleurs. Ils voient bien que je suis dans le besoin et me mangeront sans merci.

Voilà pourquoi il est de la dernière importance pour moi de partir mes globes. Avec 250 francs, j'en ferai faire un cent, et comme le résultat en fait d'augmentation de lumière n'est pas douteux, j'y ferai quelque chose ici et ailleurs. Je t'envoie un modèle en papier réduit d'un tiers. La lumière se réfléchit en A à travers l'ouverture supérieure, et en B à travers l'ouverture inférieure. Dans tous les globes actuels, sans excepter ceux de M. Trudeau, la lumière se réfléchit nécessairement à l'intérieur du globe du fond de la courbe.



C'est cette réflexion qu'il fallait détruire au moyen de la dépression C, à laquelle personne n'a pensé. Il y a ici 14 formes différentes de globes, mais personne n'a pensé à la mienne, et elle est brevetable partout. Si j'avais eu quelque chose comme 50 dollars, je marcherais depuis longtemps avec ces globes. J'en ai fait un en papier, pas aussi bien contourné comme de raison que le modèle ci-inclus, et il donne sur ma lampe un résultat superbe. Ici, le succès ne fait pas doute. Si Béique et Beaudry voulaient l'employer en Canada, je n'y ai aucune objection, et

nous nous entendrions facilement sur les conditions. Soyez sûrs que c'est là la forme finale en principe, avec quelques modifications pour plus d'élégance. J'en ai essayé plusieurs et je me suis arrêté à trois. Le globe devient ainsi réflecteur.

La fête de ma bonne et excellente femme tombait samedi. J'ai beaucoup pensé à vous comme toujours et je vous embrasse de toute mon âme.

Adieu. Je vous aime bien.

D.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 180

Gand, 8 décembre 1876

Ma chère enfant,

Le temps marche inexorablement et je n'avance guère. La perspective se fait quelquefois belle dans l'avenir, mais rien n'arrive à maturité. Parmentier, après avoir presque renoncé à sa nouvelle machine, a trouvé une modification à ma propre modification, qui lui fait croire invariablement au succès. Nul doute de cela, si la machine fonctionne bien, mais ce n'est pas chose faite, et dans ma machine, on a une chose faite. Grotkaï blâme Parmentier, mais décide qu'il faut l'attendre et dans tout cela je me désespère devant le vide de mon gousset. Comme je suis à leur merci, je me suis remis à travailler à la machine de Parmentier. Je ne doute plus du succès, car on doit obtenir un courant d'air continu avec une vis d'Archimède, mais les accessoires peuvent demander plus de temps qu'il ne pense. Il a fait préparer une autre machine par un fondeur. La difficulté qui existait dans la première existe encore, mais à un degré beaucoup moindre et qui n'est certainement pas insurmontable. Il est clair qu'en inclinant la vis au lieu de la placer horizontalement, cette difficulté disparaîtra, mais je ne le lui ai pas encore dit. Sa nouvelle machine sera prête lundi, et là je lui montrerai qu'il faut incliner la vis pour que l'air ne puisse jamais revenir à travers le liquide. Je ne le lui dis pas

de suite parce qu'il me faut constater que c'est mon idée qui rendra la machine parfaite, mais le temps se perd. Ils avaient décidé de faire d'un coup trois de mes machines, afin d'en placer sans plus de délai. Parmentier a fait suspendre l'exécution. Il aura eu raison si nous réussissons de suite, et grandement tort si quelque difficulté imprévue survient. Quant à moi, il me faut bien attendre leur bon plaisir, ce qui ne serait que demi-mal si je pouvais seulement payer ma pension, mais ne gagnant rien.

Je suis en arrière et c'est du dernier pénible que de manger à crédit. Je ne fais certes pas d'extravagances, je me refuse tout. Je n'ai pas mis le pied au théâtre, seul amusement de Gand, depuis sa réouverture le 10 septembre. Mais il faut que je mange. J'ai essayé deux ou trois fois de me passer de vin, mais l'eau me rend malade de suite. Tu sais par toi-même combien elle est mauvaise partout ici, toujours saumâtre et pesante, même filtrée, car elle retient toujours une petite portion d'alkalà. Voilà qui montre que l'homéopathie n'est pas, après tout, si absurde, car ce n'est certainement pas un millionième d'alkalà qui reste dans l'eau, après filtration surtout, et néanmoins cette eau est comme du plomb parce qu'elle se digère mal. Il me faut donc boire du vin à mon dîner. Je ne dépasse jamais la moitié d'une demi-bouteille, et le vin ne me coûte que 18 francs par mois, mais c'est encore trop, tant qu'on ne l'a pas.

J'ai eu un grand bonheur de tomber, pour ma pension, sur le seul Belge libéral que j'aie rencontré. Il ne m'a jamais dit un mot de paiement, mais hier il m'a demandé si j'aurais quelque chose pour le 15. Je lui dois 320 francs. C'est énorme ici. Cela me met dans un état d'esprit affreux. Je me suis décidé à demander à Parmentier et à Grotkaï une petite avance d'argent. Cela leur a paru une demande prodigieuse, et je doute qu'ils me l'accordent.

Voilà en quelles mains je suis. J'ai bien la promesse de Parmentier que je serai de moitié avec lui, ici et ailleurs, mais en attendant... Et si son instrument ne marche pas et qu'on retombe finalement sur le mien, je n'aurai certainement pas 15% pour ma part, et ils prendront tout. Je ne serais traité ainsi dans aucun autre pays. Si je vois, lundi, que la machine nouvelle doit marcher, je conserverai l'espoir d'obtenir quelque chose ici. Si je vois que la chose prendra du temps, je vous le dirai. Je me couperais un doigt pour ne rien demander.

D'ailleurs mon globe est trop différent du sien pour qu'il puisse se plaindre avec raison. Il était question, en janvier dernier, d'un arrange-

ment entre lui et M. Alphonse Béique<sup>139</sup>. Dis-moi si l'arrangement a eu lieu, car je ne veux rien faire dont celui-ci puisse se plaindre. Je crois que s'il voit le modèle que j'ai arrangé, il verra que ma forme est bien supérieure avec la leur, et je l'autorise volontiers à s'en servir. J'accepterai volontiers sa parole sur ce que cela peut valoir. S'il veut la breveter comme amélioration, qu'il le fasse sans crainte. Mais il vaudrait peut-être mieux, comme j'ai déjà le brevet ici, prendre le brevet là-bas, sous mon nom actuel. Que ton mari fasse ce qu'il jugera être le mieux.

Ton garçon est paresseux à marcher, dis-tu. C'est notre faute. Nous ne leur donnons pas les chaussures dont ils ont besoin. L'enfant à cet âge ne pose pas naturellement son pied à plat, comme nous; il est toujours un peu retourné en dedans, et l'enfant sent qu'il n'est supporté que sur l'angle extérieur du pied. Cela le fait hésiter davantage. Il faudrait faire les semelles des souliers un peu plus épaisses du côté extérieur et débordant légèrement le soulier. L'enfant se sentirait alors plus soutenu et hésiterait moins. Il suffirait d'une ligne de saillie et d'excès d'épaisseur. Le modèle ci-inclus te fera saisir mon idée. L'enfant tombe toujours de côté quand il commence à marcher parce qu'il n'a pas de support latéral. La saillie de la semelle et une légère augmentation d'épaisseur lui donneraient ce support qui lui manque, et il marcherait beaucoup plus tôt. Une fois habitué, toute espèce de soulier lui deviendrait indifférente. Mais si la chose s'essayait, on verrait un résultat certain par le changement des souliers. Pour ces semelles néanmoins, je préférerais le feutre au cuir, parce que les semelles sont plates au lieu d'être arrondies en dessous. Chose absurde. On donne à l'enfant qui apprend à marcher des souliers qui lui font tourner le pied. Naturellement il a peur et hésite longtemps. Nous-mêmes, quand on met pour la première fois des pantoufles à semelles simples et qui par là même sont arrondies en dessous, on ne se sent pas aussi sûr pendant quelques heures, jusqu'à ce que la semelle soit aplatie. L'enfant, qui pèse peu, met encore bien plus de temps à aplatir les siennes, et son soulier lui nuit au lieu de l'assurer. Qu'on lui donne une semelle bien plate et qui lui donne le support extérieur, et il marchera un mois plus tôt.

---

<sup>139</sup> Jean-Baptiste Alphonse Béique (1850-1889), entrepreneur en aqueducs, à Montréal, frère de Frédéric-Liguori Béique (époux de Caroline Dessaulles).



Jean-Baptiste-Alphonse Béique

La conduite des curés vis-à-vis de Laflamme montre que votre évêque ne vaut guère mieux que son prédécesseur. Après le mandement de l'archevêque, c'était son devoir de mettre ses prêtres à l'ordre. Tout cela prouve que ces documents sont pour la montre, pour pacifier les simples, mais qu'en pratique on n'est pas fâché que les prêtres fassent de la tactique de partisans. Si on voulait sérieusement les arrêter, on le ferait sans difficulté. Pensez-vous que si les prêtres savaient les évêques sérieux, ils feraient ces sottises ? Ils s'en donneraient bien garde.

Le cardinal Antonelli s'est moqué du bon Dieu jusque dans sa mort. Il a assuré dans son testament qu'il n'avait de fortune que ce que son père lui a laissé. J'ai lu ce testament hier au soir dans le *Times*. On y voit quelques petits legs insignifiants; mais ce qui prouve que ce document est une pure hypocrisie, c'est qu'il n'établit aucune somme quelconque laissée aux siens, pas même d'allusion à la valeur de ses camées et pierres précieuses gravées, reconnus la plus belle collection de l'Europe. Or ce n'est pas avec une fortune modeste qu'on acquiert une collection sans rivale en Europe. Mais pour bien impressionner les dévots, ce grand fourbe laisse vingt-cinq francs (lisez bien 25) à l'hôpital du Saint-Esprit et autant aux saints lieux de Jérusalem. Ou c'est une ironie à l'adresse de ces établissements, ou c'est une moquerie du public. C'est ainsi que l'a

interprété une feuille cléricale d'Italie, qui exprime son indignation de ce que rien de cette grande fortune n'est allé au Saint Père. On en est furieux à Rome, mais on tâche d'assoupir le tout. Avant peu nous saurons tout.

Je vous aime bien.

D.

Mais si la chance ne tourne pas, que faire ? J'ai deux volumes prêts pour l'impression, mais il me faudrait aller à Paris. Mes globes se vendraient certainement, car il y aurait économie à ne se servir que d'un bec au lieu de deux, et c'est ici plus qu'ailleurs encore une garantie de succès; mais il me faudrait 250 francs pour faire faire le premier cent et payer d'avance; et je ne les ai pas. Je pourrais les faire faire 200 francs le premier cent, mais il faudrait que j'aille aux verreries, près de Namur, et cela me prendrait bien 50 francs. Si la machine est un succès, je les aurai peut-être, mais il faut que je commence par Polfiet, le propriétaire de l'hôtel d'Allemagne, et peut-être n'aurai-je que ce qu'il me faut pour lui.

J'ai été informé hier par le gredin, qui a refusé de prendre ma bouilloire, après l'avoir promis, en fait fabriquer de pareilles. Voilà le Belge. Après avoir promis d'acheter, il s'est dit, comme tous les Belges : Pourquoi ne prendrais-je pas cela pour moi ? Mais il ne fabrique pas chez lui et n'en tient pas à vendre. Elles se font chez un petit ferblantier d'un faubourg de Bruxelles, et mon homme lui envoie les acheteurs. Je vais aller en marchander une pour les voir. Mais que puis-je faire sans argent ? Il m'aura volé et je n'aurai pas le moyen de le faire punir. Si jamais je l'ai, il entendra certainement parler de moi. L'individu qui m'a dit cela m'assure que l'appareil fonctionne parfaitement et que la femme qui en a acheté un trouve qu'il lave parfaitement. Ne serait-il pas suffisamment parfait pour une difficile comme ta mère, à propos de linge, il l'est encore bien assez pour la plupart des gens d'ici avec le linge qu'ils portent. Tout le monde lave aux rivières, dans de l'eau grise ou noire. Vous comprenez que le linge blanc ne se trouve pas partout. Ceux qui veulent bien laver ont de grands réservoirs où ils laissent l'eau reposer quelques jours. Ma bouilloire est donc ici une chose importante parce qu'il ne faut pas toucher au linge, et pour des gens qui travaillent littéralement comme des bêtes de somme, c'est toujours autant de fatigue de moins. Et avec de

l'eau très trouble, on lave mieux quand elle est bouillante que seulement un peu chaude.

Un ouvrier d'ici m'a demandé d'en fabriquer et je vais peut-être m'arranger avec lui.

J'ai enfin aujourd'hui seulement ta lettre du 24, venue par le *Moravian*, le plus mauvais marcheur de la ligne. Je n'avais pu écrire mercredi, ayant passé presque tout l'après-midi avec Parmentier et Van Acker. Nous examinions la question de l'application du gaz de pétrole comme pouvoir moteur pour les chemins de fer urbains et les locomotives routières. Il existe déjà des machines fixes sur ce principe et une de ces machines appliquées aux voitures, avec son peu de poids comparativement à une machine à vapeur, offrirait des avantages énormes. Cette question est très importante. Dans tous les cas, j'ai ta lettre et suis chagrin de te voir toujours faible. Il faut que tu sèves ce petit monsieur qui te prend toutes tes forces.

M. Trudeau n'ayant voulu ni entrer en arrangement, ni même me donner de procuration pour les pays où il n'a pas de brevet, je suis dégagé de toute obligation envers lui, et je vais faire marcher mes globes partout où je le pourrai, dès que je le pourrai. S'il a pris des arrangements avec M. Alphonse pour l'Europe, je m'entendrai volontiers avec celui-ci pour la Belgique, la France et l'Angleterre. Mon globe vaut mieux que celui de M. Trudeau, car il réfléchit plus de lumière à l'extérieur. Mais je ne voudrais pas faire le moindre tort à M. Béique. S'il n'a pris aucun arrangement pour l'Europe, je ne puis lui faire de tort. Quant à M. Trudeau, un autre pouvait avoir mon idée et lui faire plus de tort que moi, car s'il y a lieu à une indemnité en sa faveur, je ne la refuserai certainement pas parce que je me sers de ses grandes ouvertures. Mais quant à m'abstenir complètement, je ne suis pas dans une position à le faire.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 181

Mercredi 13 décembre 1876

Ma chère enfant,



Je viens d'aller prendre ta bonne lettre du 1<sup>er</sup> et je t'en remercie. Je passe toujours mon temps dans l'attente, bien seul et bien triste, et me demandant quelquefois si je vous reverrai jamais. Voilà un an que je passe ici avec deux ou trois graves alternatives d'espoir et de mécompte et toujours avec la perspective de manquer du nécessaire, si le succès ne vient pas enfin. L'appareil de Parmentier sera, j'espère, monté demain dans des conditions qui permettront d'en juger d'une manière définitive. S'il fonctionne bien, tout marchera de suite, sinon lui et Grotkaï se disent prêts à marcher avec mon appareil. Sont-ils sincères ? ils en ont l'air, mais les Belges ne sont pas comme les autres peuples. Pourtant Grotkaï se plaint des retards et dit que nous perdons de l'argent en ne marchant pas. S'il s'était dit cela l'année dernière, nous aurions une jolie somme de gagnée à l'heure qu'il est. Mais enfin vaut mieux tard que jamais. Si la machine Parmentier, comme tout me l'indique, marche bien – et je ne conçois absolument pas ce qui pourrait l'empêcher – vous pouvez, je pense, compter sur un beau succès, car avec nos prix nous coupons le cou à tous les autres. Cette machine coûtera étonnamment peu, un bon tiers de moins que la mienne, et je défie bien n'importe qui de trouver un système aussi économique.

Ta lettre et la note qu'y a ajoutée ton mari m'apprennent des choses que je ne savais pas. Il n'a pas dû croire que je voulais attirer son frère dans aucune entreprise hasardeuse, mais le croyant dans cette ligne je croyais qu'il serait dans son intérêt de s'emparer d'une amélioration. Voilà pourquoi j'en ai parlé dans ma dernière lettre. Sur ce que me dit ton mari, mieux vaut peut-être qu'il ne lui en dise rien. Quant à ma dernière forme, elle est tellement supérieure à l'autre que je finirai certainement par en faire quelque chose ici. Si j'avais eu seulement de quoi faire faire 100 globes, comme je n'aurais eu aucune difficulté à les vendre, même à Gand, je n'aurais pas eu de peine à trouver un associé qui aurait fait les frais ultérieurs voulus.

Mais il me fallait 250 francs pour faire faire le premier cent, et il me fallait bien attendre qu'ils vinssent. Si M. Alphonse continue à vendre des globes, il peut fort bien couper le cou aux autres avec les miens, en prenant le brevet comme je l'ai dit. S'il doit cesser, inutile de lui en parler; mais il me semble que ma forme a de l'avenir. Elle est basée sur les lois naturelles et le bon sens et sert de protecteur à la flamme et de réflecteur puissant en même temps. Que Béique se mette bien dans l'idée que

je ne demande rien quant à l'immixtion de son frère, j'ai seulement offert ce qui m'a paru être dans son avantage, ignorant l'état des choses tel que ta dernière me les explique. Ce que j'en dis aujourd'hui n'a que la même portée. Vous pourrez peut-être considérer seulement que s'il ne cesse de vendre des globes Trudeau qu'à cause de la contrefaçon des autres, il peut se refaire avec les miens et être inattaquable. Car enfin si les autres ont volé les larges ouvertures, ils ne peuvent clairement pas l'empêcher de s'en servir, et quant à la dépression au milieu qui fait tout le mérite des miens et les change en réflecteurs, ce point-là est certainement brevetable et on ne pourrait se moquer de lui. J'ai toujours craint que le fait seul d'élargir les ouvertures ne fût pas une base suffisante pour un brevet, mais il n'y a aucun doute sur une configuration qui change complètement l'effet jusqu'à présent obtenu des globes. Leur ancienne forme en faisait des protecteurs pour les yeux mais empêchait la réflexion extérieure puisqu'elle absorbait la lumière à l'intérieur. Ma forme conserve le fait de la protection à la vue et change l'absorption en réflexion extérieure. Un brevet serait donc parfaitement assuré, et comme je brevèterais toutes les formes voulues pour en faire des réflecteurs, je regarde comme certain que la contrefaçon serait facilement arrêtée. Sur ces considérations, ton mari peut décider de ce qu'il y a de mieux à faire dans l'intérêt de son frère. Il me semble que s'il continue son genre d'affaires, mieux vaut pour lui qu'il prenne cela. S'il ne doit pas continuer, il n'en faut naturellement pas parler. Il est bien clair que les choses étant dans cette situation, M. Alphonse ne pouvait songer à venir en Europe. Je vais donc à présent marcher ici sans m'occuper de personne. Si je réussis un peu largement, j'offrirai quelque chose à M. Trudeau. Mais je ne comprends pas, dans la disposition d'esprit où il était, qu'il lui ait paru si impossible de m'autoriser à faire marcher l'affaire. Puisqu'il ne l'a pas voulu, je suis dégagé de toute obligation envers lui et avec ma forme nouvelle je ne suis pas sur son terrain.

Ce que tu me dis de l'évêque Fabre ne me surprend pas et montre que tous les évêques sont pareils. À quoi bon à l'archevêque de publier des mandements défendant aux curés de se mêler de politique ou d'élection quand les évêques combattent les libéraux par des mandements ? N'est-ce pas là dire aux prêtres : « Ce mandement n'est que pour la montre, et marchez toujours. Nous ne pouvons pas vous autoriser directement à

vous mêler d'élections, mais nous ne le défendons que pour faire effet sur les simples. »

Je vois tant de choses ici qui paraîtraient impossibles là-bas, que je n'ai pas la moindre confiance dans tout ce qui peut venir d'un évêque. Ils suivent une tactique et le plus souvent ne parlent que pour déguiser le but auquel ils tendent.

*L'Univers* a eu un terrible article contre Antonelli à propos de son testament. Il l'a abîmé; puis, sur représentations, probablement, il s'est mis à chanter la palinodie. Mais tout le parti ultramontain est furieux parce qu'Antonelli, l'organisateur du denier de Saint-Pierre, n'a rien laissé au pape. En effet, s'il est dans un si grand besoin que le prétendent les évêques, comment se fait-il que celui qui recevait le denier et en était le distributeur, n'ait pas laissé au pape un sou de ses millions ? Rien ne montre plus clairement combien tout ce monde ecclésiastique se moque des pauvres dupes à grand nombre desquelles ils arrachent sans pitié leur nécessaire. Les servantes irlandaises, belges et françaises contribuent ensemble pour au moins 60 à 80 000 dollars annuellement au denier de Saint-Pierre. N'est-ce pas scandaleux ? Ce denier s'élève à 20 millions par an et on demande toujours. Le cardinal savait trop bien ce qu'on en fait pour y contribuer. Les journaux cléricaux n'osent plus nier qu'il soit mort énormément riche, de là leur colère sur sa lésinerie. Il est certain qu'il avait des fonds placés en France, en Angleterre, aux États-Unis et en Turquie. On n'en sait pas néanmoins le chiffre. Il avait des terres considérables et un palais superbe près du Quirinal. Ses dentelles seules valaient environ douze mille dollars, et il les a données à la comtesse Garcia, comtesse de sa création et sa petite parente. On s'accorde à croire qu'il n'a pas laissé 60 millions (de francs) mais environ 800 000 louis Sterling, ou 14 millions de francs. Ça n'est pas encore si mal. Voilà l'homme qui laisse cinq piastres aux lieux saints et à l'hôpital du Saint-Esprit. N'y a-t-il pas là une ironie évidente ? Les cléricaux ne sont clairement pas en colère pour rien.

Si vous avez eu un bel automne, celui[-ci] surpasse tout ce qu'on peut imaginer. Je n'ai pas fait de feu depuis trois semaines. Depuis deux mois et demi, j'ai dépensé trois bâches de charbon, beaucoup moins grandes que les nôtres. Il n'a pas gelé depuis trois semaines.

Puisque la picote n'a pas pris, c'est que ton garçon n'est pas d'un tempérament à être affecté par cette maladie.

Adieu. Je vous aime bien.

D.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 182

Gand, 22 décembre 1876

Ma chère enfant,

J'ai ta chère et bonne lettre du 7, avec son contenu, un bon de £10 Stg, dont je te remercie en t'embrassant de tout mon cœur. Je sais combien tu m'aimes et je vois combien tu es bonne par toutes les bonnes choses que tu me dis. Mon plus grand désespoir est de vous être encore à charge, et comme je ne dois ce pénible résultat pour moi qu'à l'esprit de gaspillage d'autrui et de lésinerie bête de tous ces gens-ci, je les ai en vraie horreur. Tu verras plus loin qu'enfin ils se sont décidés d'agir. Il y a quatre ou cinq jours, maître Grotkai s'est imaginé de me dire :

– Je crois que peut-être en effet j'ai eu tort de ne pas marcher de suite.

– Si vous l'aviez fait, vous auriez certainement 15 ou 18 000 francs en poche, que vous n'avez pas. Vous êtes convaincu aujourd'hui que l'on ne peut nous inquiéter en aucune manière; eh bien moi, j'en ai toujours été sûr, et j'attends depuis quinze mois après vous, n'est-ce pas assez ?

Alors l'innocent m'a dit qu'il avait vu plusieurs personnes qui demandaient des appareils, mais il n'était pas complètement fixé sur le coût comparatif des gaz. (Remarque qu'il y a trois semaines il me reprochait de ne pas aller assez vite). Je lui ai dit que c'était là chose connue depuis longtemps.

– Je voudrais, répondit-il, l'essayer moi-même.

– Mais pour faire l'essai, il vous faut des instruments spéciaux et vous n'arriverez qu'au résultat obtenu par Martiny et Van Acker. Ils ont fait toutes ces expériences à leur manufacture mieux que vous ne pourrez les faire ici. Tous les renseignements dont vous avez besoin, vous les aurez d'eux, et aussi exacts que vous pourrez les désirer. Il a pris jusqu'au

lendemain pour réfléchir, car un Belge ne réussit à se ficher une idée dans la tête qu'à grands coups de marteau, et il faut voir comme il est content quand il a compris. Vous n'avez aucune idée comme ces gens sont lents et lourds d'esprit. En le quittant, j'allai chez Parmentier, que je trouvai fort en colère parce que son fabricant l'avait trompé et ne lui avait pas envoyé l'instrument qu'il lui avait promis sans faute.

– Mais, lui dis-je, vous n'en devriez pas être surpris, jamais, ici, on ne livre les effets au temps dit; on promet toujours et on n'a jamais la moindre envie de tenir ses promesses.

Là-dessus, je lui représentai combien il avait tort de vouloir finir son instrument avant de commencer les opérations, parce qu'il était absolument certain qu'il ne l'aurait pas de deux mois, complet et marchant. Je lui rappelai tout ce qui m'était arrivé en fait de retards et que lui en aurait autant, quelque chose qu'il pût faire. Mais quand un Belge a décidé une chose, il n'y a presque pas de bonne raison qui puisse le ramener. Il a décidé dans son esprit et il s'en tient là.

Après deux bonnes heures de discussion, où je donnai toutes les formes imaginables à mes raisonnements et répondis au moins dix fois aux mêmes objections, toujours faites dans les mêmes mots, je le décidai à venir le lendemain au soir chez Grotkaï. À cinq heures et demie, il y vint et nous eûmes une longue conversation où je leur fis comprendre que chaque minute de retard était une perte pour eux, puisque Grotkaï avait déjà plusieurs demandes d'appareils. Celui-ci revint avec sa suggestion de faire des expériences. Il n'avait pas encore réussi à se fichir dans la tête que, pouvant obtenir de Van Acker tous les renseignements voulus, il n'était pas nécessaire de recommencer tout ce qu'il avait fait. Je réexpliquai le tout, et ici Parmentier convint qu'il vaudrait mieux en effet voir Van Acker et qu'il irait lui faire des questions. Alors se présenta la question de la machine de Parmentier. Grotkaï lui dit net qu'il ne voulait pas attendre et faire des expériences. Mais il était prêt d'en faire de très inutiles pour chercher ce que Van Acker avait trouvé. Parmentier essaya alors de me convaincre que sous huit jours sa machine marcherait. Je lui dis que c'était une illusion et que ce n'était pas de quatre semaines au moins qu'elle serait faite; que je savais bien qu'en quatre ou cinq jours elle pourrait l'être, si on y travaillait, mais qu'on ne le ferait pas.

Après longue discussion, Grotkaï dit à Parmentier :

– Dites-moi, êtes-vous prêt à marcher avec moi seul et à supporter votre part de la dépense de dix appareils, ou cinq ou six, si vous l’aimez mieux ? Vous comprenez qu’une fois que nous aurons quelques appareils de placés, les gens courront après nous pour prendre des actions dans la compagnie.

Il y a un an que je leur dis cela, mais ça ne s’est trouvé vrai que mardi. Parmentier consentit.

– Eh bien, dit Grotkaï, préparez un projet d’arrangement en double et nous le signerons.

Alors nous ferons faire plusieurs machines, j’en placerai une à l’École communale du faubourg de Courtrai, et quant aux autres, je n’ai qu’à prévenir les personnes que j’ai vues que je suis prêt. Parmentier promit donc et nous nous séparâmes.

Ainsi la chose est enfin décidée et ils marchent. Quel sera mon sort dans cela ? Je ne le sais pas encore. Je leur ai demandé de le définir de suite. Grotkaï me pria d’attendre qu’ils eussent signé leur arrangement, en ajoutant qu’on me traiterait libéralement. Je sais ce que c’est que la libéralité belge, qui, partout ailleurs qu’ici, serait regardée comme lésinerie crasse. Mais enfin, j’ai consenti d’attendre. Je pense que l’arrangement sera signé ce soir. Il est parfaitement clair qu’en ne leur demandant que 1000 francs comptant, en sus de ma part, je les ferai sauter sur leur chaise, mais j’y tiendrai tant que je pourrai. Avec cette somme, je paierais mes petites dettes et je vivrais quelque temps; puis avec les 250 francs reçus, je ferais faire 100 ou 120 globes. Une fois qu’on les aura vus, je trouverai bien un manufacturier pour continuer. Alors je serai à mon aise et rembourserai ce que j’ai reçu et j’espère bien autre chose. Soyez sûrs qu’il y a de l’argent dans mes globes, dans les autres pays surtout. Et en prenant un brevet sur dessin, on ne pourra pas me copier, car je mettrai dans mes dessins toutes les courbes possibles pour réfléchir la lumière.

J’espère que ton mari n’a pas cru que je lui demandais indirectement de l’argent pour faire marcher mes affaires ici. Ce que j’ai dit n’avait trait qu’à un projet dont je voulais vous parler plus tard, si rien ne se dessinait ici et au moyen duquel je pense qu’il aurait été facile d’obtenir ce dont j’avais besoin. Maintenant qu’il me paraît réellement décidé que nous marchons, je puis me passer de l’aide dont je voulais suggérer le mode à Godfroy, qui eût pu voir ceux que je lui aurais indiqués. Aujourd’hui je

pense que tout est arrangé et il n'est pas possible qu'on ne me donne absolument rien. Dans tous les cas, je te remercie de ton envoi que je destine, quoi qu'il arrive, à mes globes.

Il me reste en poche 30 francs; et avec cela je puis aller un bon mois ou cinq semaines, même si je ne recevais rien prochainement; mais je pense que l'on me comptera quelques centaines de francs avant le jour de l'An, qui est déjà si proche, mon Dieu! Je t'assure que le jour où je pourrai laisser ce sale peuple chez lequel l'égoïsme est enragé et la niaiserie endémique, je me sentirai déchargé d'un grand poids. Tout ce qu'un homme peut souffrir moralement, on me l'a infligé et par calcul et par bêtise.

À tout cela est venu se joindre pendant quelques jours une cause terrible d'inquiétude. J'avais dans ma poche, il y a quinze jours, trois petites pièces d'or de 10 francs, et trois pièces de 5 francs en argent. Un bon matin, je tire mon argent de ma poche, et mes trois petites pièces étaient disparues. Je les cherche partout, tâte mes vestes, et rien. Je ne pouvais pas avoir été volé, je les avais donc perdues, mais comment l'expliquer ? Je dus acheter diverses petites choses nécessaires, et mon trésor se trouva réduit à 6 francs. Et dans tout cela, impossible de remuer mes gredins. La perspective n'était pas gaie. Je retâtai mes vestes dix fois, et toujours rien. Mes 6 francs diminuaient malgré tout et, quand je n'avais plus que 50 centimes, avant-hier, me demandant jour et nuit ce que je ferais, ma veste m'échappa comme je l'ôtai et tomba par terre. Il me sembla entendre un faible cliquetis de pièces. Je tâtai de nouveau et, après de longues recherches, mes maudites petites pièces étaient logées tout à fait derrière dans la doublure. Le trou par où elles avaient passé était en arrière de la poche, mais je ne comprends absolument pas comment elles ont pu gagner si loin derrière. Cela m'a remis un peu le sang au cœur, mais j'ai passé plusieurs mauvaises nuits à me demander comment diable j'avais pu perdre cela.

Avec le dernier envoi sur lequel j'avais payé quelques acomptes à Heye<sup>140</sup> et à ma propriétaire, je m'étais acheté une petite bouilleuse de nuit pour un écu. C'est un gobelet en fer-blanc dans lequel une lampe à esprit de vin, surmontée d'un support pour le gobelet, se glisse, avec

---

<sup>140</sup> A. Heye-Polfiet, propriétaire de l'hôtel d'Allemagne, où habite Dessaulles. Il est situé au 34, Marché aux grains, à Gand. *CFB*, p. 6.

couvert fermant solidement le tout. Quand la lampe est dégagée, le go-belet se met sur le support et l'eau y bout très bien. J'ai de plus acheté pour 30 sous un petit pot d'extrait de viande de Liebig<sup>141</sup>. Avec la moitié d'une petite cuiller à thé et du sel, je me fais une tasse de bouillon excellent, le soir, avant de me coucher, et je m'en trouve très bien. Souvent j'avais, la nuit, des tiraillements d'estomac qui me faisaient craindre la dyspepsie. Dans ce petit pot, j'aurai au moins 20 tasses de bouillon. Puisque tu restes faible, essaie donc de prendre un bouillon en te couchant, et du vin sucré en te levant le matin; du vin de port fortement sucré. Puis ton fortifiant dont tu m'as parlé fera peut-être le reste. Si je te savais parfaitement bien, toutes mes contrariétés et mon terrible chagrin d'être loin de vous, me seraient moins pénibles.

Ta lettre a été longtemps en route. Pour la première fois, le *Polynesian* a fait un passage de 13 jours, et je ne recevrai peut-être pas le paiement du bon de poste avant le jour de l'An. Mais comme je n'ai ni étrennes à donner, ni présents à faire, l'inconvénient n'est pas grand, d'autant plus que j'ai retrouvé mes trois petites pièces.

Adieu. Je vous embrasse tous de toute mon âme.

D.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 183

Gand, 28 décembre 1876 (jeudi)

Ma chère Caroline,

J'ai eu tantôt ta bonne lettre du 15 dont je te remercie. Tu sembles croire que j'aurais partout les mêmes difficultés parce que l'égoïsme existe partout. Cela est vrai, mais vous pouvez être sûr que nulle part il n'est plus développé qu'ici et en bien peu d'endroits aussi brutalement naïf. Il y a une différence entre être serré en affaires et vouloir absolument tout prendre et ne rien laisser à autrui. Un Anglais ou un Français

---

<sup>141</sup> Du nom du baron Justus von Liebig, chimiste allemand.



fera sans doute la meilleure affaire qu'il pourra, mais il sentira que celui qui vend une chose doit en tirer un profit quelconque. Le Belge ne sent pas cela. S'il peut tout prendre et ne rien laisser, profiter de l'occasion pour mettre un homme sur le pavé, il le fait sans sourciller, avec toute la brutalité de forme possible, et il ne lui vient pas à l'esprit qu'un autre ait un droit à protéger. Il ne renonce qu'à ce qu'il ne peut absolument pas prendre. S'il pouvait tout vous arracher, il le ferait avec une espèce de volupté. Voilà ce à quoi l'Anglais ou le Français honorables ne songent pas; mais ici les gens qui passent pour les plus honorables ne reculent devant aucune brutalité en affaires. Brutes dans leurs familles, envers leurs femmes et leurs enfants, brutes ils sont en affaires, car là ils sont en contact avec des étrangers.

On m'a cité des cas de querelles de famille ici, à propos de divisions de successions qui dépassent tout ce qu'on peut imaginer. On se prend aux cheveux à propos de 200 francs comme s'il s'agissait d'une fortune. La générosité de caractère n'est pas chose inconnue en Angleterre ni en France, ni aux États-Unis, ni chez nous, mais ici le plus léger acte de libéralité fait regarder un homme comme un ange, un demi-dieu. Voilà la seule cause des longs retards que j'ai éprouvés. Si j'étais parti tout aurait été en marche le lendemain, mais ils ne pouvaient se résoudre à partager et espéraient toujours que je m'en irais. Voyant enfin que je tenais bon, ils ont fini par se décider. Parmentier a mis plusieurs jours à préparer le projet d'arrangement que Grotkaï lui avait demandé, mais il me l'a enfin remis avant-hier et je le lui ai porté. Dès qu'il l'a eu lu, il m'a dit :

– Bien, maintenant je vais marcher et nous signerons à loisir. Je vais de suite préparer un carburateur pour l'École communale et voyez à ce que la pompe qui est chez Martiny soit prête.

Je lui ai dit qu'elle l'était. Il m'a dit ensuite qu'il fallait de suite ordonner les patrons pour les fontes. Ainsi ils marchent sérieusement, il n'y a plus à en douter. Alors j'ai dit à Grotkaï qu'il me fallait de l'argent; que j'attendais ici depuis quinze mois, que j'étais déjà un peu endetté, qu'il fallait que je vive de mon invention; qu'eux avaient leurs affaires et leurs revenus, mais que moi, il me fallait trouver ma vie dans ma réussite.

– Ne pourriez-vous pas attendre encore un mois ?

– C'est impossible parce que voilà la fin de l'année et que ceux à qui je dois, qui ne m'ont jamais pressé, me demandent quelque chose précisément parce que l'année finit.

Ici, tous les comptes se règlent avec l'année. Celui qui achète en janvier prend souvent jusqu'à décembre pour payer, mais celui qui achète en novembre doit aussi payer avant le 1<sup>er</sup> janvier.

– Eh bien, dit Grotkaï, j'en conférerai avec M. Parmentier et je vous donnerai une réponse vendredi.

Je pense qu'on va me donner 2 ou 300 francs au moins, peut-être 500. Cela me permettra d'employer tes 250 francs à faire faire une centaine de globes et quand je les aurai montrés, je me crois bien sûr de marcher. Je calcule que ma part dans les machines à gaz en Belgique me fournira mes dépenses, disons 200 à 250 francs par mois, ce qui les dépassera un peu.

Alors ce que je ferai ici sur les globes, et ailleurs sur les machines à gaz et les globes, sera pour le Canada. Dès que j'aurai quelques ressources, il me faudra suivre un régime un peu meilleur et surtout me donner de bons soupers, j'entends suffisants, car vous savez que je ne suis pas homme à faire de la gourmandise bête; mais il me faut un régime un peu plus riche. J'ai le sang appauvri et j'ai des boutons en masse, ce que je n'ai jamais eu. Un bon régime les fera disparaître vite.

Je regarde comme certain que nous placerons bientôt une quinzaine d'appareils qui ne donneront pas moins de 8 à 9 000 francs net. Je suis par là même un peu revenu moralement, et je vous assure qu'il m'a fallu quelquefois prendre mon courage à deux mains quand je voyais tant de mauvais vouloir et de malhonnêteté chez ces gens-là, à part Parmentier toutefois, qui sauvait mieux les apparences que les autres. D'ailleurs il avait besoin de moi pour faire marcher sa machine. Il espérait l'essayer définitivement hier, mais à sa grande rage son ouvrier n'avait rien fait de ce qu'il avait promis. Voilà 15 jours qu'il le remet de jour en jour. Je lui ai offert de parier deux verres de vin que le 15 il n'aurait encore rien de prêt.

– Je connais vos ouvriers, lui ai-je dit, ils promettent tout ce que vous demandez, mais avec le dessein bien arrêté de ne pas tenir. Il valait donc mieux partir avec mes appareils et si le vôtre marche bien, il sera toujours temps de l'adopter.

Il en est convenu.

Le temps est merveilleux. Il a fortement gelé dans la nuit de Noël, il y avait 5 degrés le matin, mais dès midi une pluie chaude a commencé à tomber et aujourd'hui il a fait un soleil superbe avec vent chaud dans la

figure. Depuis le 1<sup>er</sup> d'octobre, je n'ai pas encore dépensé 5 francs en feu. C'est merveilleux.

J'ai grand hâte de savoir quel choix on va faire pour lieutenant-gouverneur. Il serait honteux de ne pas donner cette place à Laframboise, de préférence à Thibaudeau, qui n'a réellement pas les qualifications voulues et n'y prétend que parce qu'il est riche. Je ne pense pas qu'il ait de chance. Mais il y a un nom que tu ne mentionnes pas et que je crois plus dangereux pour Laframboise que tous les autres; c'est Holton. Mackenzie fera l'impossible, je pense, pour Holton contre Laframboise qui, étant canadien, lui déplaira. On va dire qu'il est juste qu'un Anglais succède, et je pense que là est le danger. Si on pouvait faire un peu de fonds sur Laflamme! mais comme Huntington est un homme très juste, je pense qu'il fera beaucoup en faveur de Laframboise. Quoi que tu en dises, d'après les rumeurs, je crois que LeTellier est homme à aider Laframboise plutôt qu'à l'opposer. J'attendrai les nouvelles avec bien de l'impatience, mais avec Mackenzie je crains beaucoup que l'idée nationale ne l'emporte et qu'on ne choisisse un Anglais qui, je pense, sera Holton<sup>142</sup>. Il serait certainement honteux de ne pas choisir un libéral éprouvé et qui a plus de droits que Laframboise, dont les sacrifices sont plus grands que ceux de tous les autres et auquel on n'a jamais rien donné.

Auguste devrait se mettre entre les mains de McDonnell pour suivre un traitement constitutionnel. Dis cela à Louisa et qu'il faut qu'elle se rende maîtresse. S'il a encore des douleurs de reins, rien ne lui fera de bien comme l'eau de l'Artesian Spring de Ballston Spa. Mais un rhume opiniâtre demande un traitement de longue main. Ce rhume est évidemment suite de faiblesse constitutionnelle, ce qui ne signifie pas du tout que les poumons soient affectés; mais quand un homme qui n'est pas bien depuis longtemps, j'entends complètement bien, a un rhume opiniâtre, cela indique que le mal change de place et qu'un traitement constitutionnel devient nécessaire. C'est en négligeant cela qu'à la longue la poitrine peut finir par être affectée. Puisque Fanny est si bien, ce qu'on peut lui recommander de mieux est d'être infiniment sage.

---

<sup>142</sup> Pourtant ce sera Luc Letellier de Saint-Just (1820-1881), membre du cabinet Mackenzie, ministre de l'Agriculture, qui sera lieutenant-gouverneur du Québec le 15 décembre 1876, jusqu'à sa destitution en juillet 1879. *DPQ*.

J'avais compris que le mariage de G. et A<sup>143</sup>. était remis à la fin de janvier et non au commencement. Dans tous les cas, je leur souhaite le bonheur que de bons cœurs comme eux ne manquent jamais de se donner mutuellement. Et puisque le mariage se fait, cela veut dire qu'Émilienne est mieux et assez forte pour supporter la fatigue qu'une pareille occasion donne toujours aux femmes qui ne savent jamais être raisonnables.

Je suis bien content d'apprendre que ta Bibite est enfin sevré. Tâche de te remettre et de reprendre toutes tes forces le plus tôt possible. Te savoir bien sera ma plus grande jouissance, en attendant que je puisse vous embrasser toutes à mon goût.

Les nouvelles d'ici sont à la paix jusqu'à présent. Je crains beaucoup que la diplomatie ne se laisse encore embêter par ces gredins de Turcs. Ils ont promulgué une constitution dans le seul but de tromper les gouvernements, car non seulement ils n'ont pas l'intention de l'appliquer, mais ils ne le pourraient pas, le voulaient-ils. Cette constitution est la contradiction formelle du Coran qui est le code politique comme le code religieux du pays, et le fanatisme musulman ne permettra certainement pas qu'on le viole au profit des chrétiens. Tout cela, c'est de la fourberie.

Ici, les journaux religieux commencent à attaquer fortement le ministère Malou parce qu'il ne suit pas une politique assez catholique. Pour satisfaire ces imbéciles, il faudrait modifier la constitution sur une dizaine de points et jamais les libéraux ne le permettraient. D'ailleurs le roi sait bien que sa couronne ne lui tiendrait pas deux heures sur la tête, la grande majorité de l'armée devant certainement refuser de tirer sur ceux qui défendraient la constitution contre le clergé. Le ministère d'ailleurs sait bien que toute modification à la constitution dans le sens clérical serait son arrêt de mort tant auprès du roi qu'auprès du pays. Mais les journaux ultramontains ne cessent de rappeler à M. Malou qu'il n'est pas Premier ministre pour ne pas obéir au pape et on lui démontre à tout instant que le pape le condamne sans merci. Les derniers brefs du pape à l'évêque de Trois-Rivières et à un évêque du sud de la France montrent au reste ce que la Curie romaine peut faire faire à un pauvre vieillard de tous ces vieux enragés intrigants qui mettraient demain le monde en feu s'ils le pouvaient pour reconquérir ce petit royaume qu'ils administraient

---

<sup>143</sup> Désignent Godfroy Papineau et Alexina Beaudry.

en violation de tous les devoirs de la conscience et de la religion. Mais avec ces brefs, *Le Bien public* et *Le Courrier de Bruxelles* n'ont pas de peine à montrer au gouvernement qu'il désobéit constamment au pape.

En France, le sénat qui est devenu en majorité réactionnaire et clérical, veut s'arroger le droit de rétablir les crédits refusés par la Chambre des députés. Un nombre considérable de républicains du sénat ont montré leur ignorance du droit constitutionnel en votant avec la droite pour le rétablissement de ces crédits. C'est là un empiètement évident sur les droits de la branche populaire, et celle-ci ne peut s'annihiler au point de consentir à céder au sénat un droit qui ne lui appartient dans aucun pays, même aux États-Unis. La Chambre vote d'abord le budget. Le sénat peut retrancher plus que la Chambre n'a fait, mais celle-ci a le droit de ne pas concourir dans ces retranchements; mais quant à rétablir dans le budget ce qui a été retranché par la Chambre, c'est là une monstruosité en droit constitutionnel que des ignorants ou des factieux seuls peuvent essayer d'imposer.

Au reste, il suffit de lire les journaux réactionnaires de Paris pour voir jusqu'où va la haine de tout ce parti contre la république. Tous leurs articles respirent la rage, surtout ceux de la *Défense sociale*, organe de l'évêque Dupanloup. Voilà un homme qui ne fait absolument que des bêtises au sénat, mais cela sert la bonne cause et je souhaite qu'il en fasse encore dix fois plus. Il va tellement monter l'esprit public contre les prétentions cléricales que les prochaines élections achèveront la déroute si bien commencée du cléricalisme. Cela prendra encore deux ans sans aucun doute; mais comme ces hommes n'apprennent jamais rien, on peut supposer qu'ils continueront leurs errements sans s'arrêter une seule minute.

Un moine belge a eu dernièrement un grand succès de rire par suite d'un sermon d'un genre tout à fait original et qui montre plus d'esprit que de désintéressement, mais le désintéressement n'a jamais été la vertu des moines. Après avoir longtemps entretenu son auditoire des grands effets de la charité pour la régénération spirituelle, il termina son sermon en disant : « Vous entendez, mes frères, cette cloche qui sonne (il avait donné le mot au bedeau), eh bien elle vous dit Dando, Dando, et vous savez que ces deux mots latins veulent dire : En donnant, en donnant; voilà comment vous gagnerez sûrement le ciel. Puis le moine fit une quête pour son couvent.

Je suis allé à plusieurs conférences (ce que nous appelons lectures) données par des écrivains français qui font des tournées en Belgique, à la demande des sociétés littéraires. M. Albert Réville<sup>144</sup>, qui écrit souvent dans la *Revue des Deux Mondes*, en a donné deux, puis M. Hément en a donné deux aussi dont la dernière ce soir. Le premier a parlé de *La Légende dorée*, ouvrage de l'archevêque Jacques de Voragine, et qui est un recueil de vies et de panégyriques de saints où les plus merveilleuses choses sont racontées. M. Réville parle bien et est un homme instruit. *Le Bien public* l'a violemment attaqué pour avoir osé dire que nombre de saints dont parle Jacques de Voragine n'ont jamais existé, ce qui est parfaitement certain. Quelques-unes de ces légendes, comme celle de Sainte Eugénie, sont loin d'être édifiantes, car elle vivait dans un couvent de moines.

M. Hément nous a parlé d'astronomie dans sa première conférence et, dans sa seconde, celle de ce soir, du projet de faire une mer intérieure dans le Sahara. La dépense serait à peine un tiers de celle du canal de Suez. Une étendue de pays trois fois grande comme la France serait changée en mer avec une profondeur d'eau de plus de 200 pieds. Le projet est très praticable d'après les nivellements déjà faits.

À toutes ces conférences, je vois Mercédès, celle d'ici. Avant-hier, elle est venue s'asseoir sur la rangée de chaises en avant de la mienne et était sur la troisième chaise à ma droite. J'ai pu ainsi la voir parfaitement et trouver de plus en plus frappante sa ressemblance avec notre Mercédès. Je t'assure qu'elle est très remarquable. Au reste, j'ai vu ici nombre de personnes qui ressemblent à des gens de ma connaissance.

Il y a ici un homme qui est le vivant portrait de Penton<sup>145</sup>, le chef de police. La première fois que je l'ai vu, j'ai réellement cru que c'était lui. Je passais en char, et lui marchait sur le trottoir. Quand je descendis, au Marché aux grains, je le vis aller du côté de l'hôtel de Vienne et il passa tout près de moi. Je vis alors que ça n'était pas Penton, mais jamais je n'ai vu deux hommes plus pareils. C'est comme les deux Dorion. J'ai vu plu-

---

<sup>144</sup> Albert Réville (1826-1906) devient théologien après des études de théologie protestante à Strasbourg. Adeptes du protestantisme libéral.

<sup>145</sup> Fred. A. Penton, directeur de la Police de Montréal, de 1865 à 1879.

sieurs autres ressemblances très remarquables, entre autres celle de Mme Ducondu<sup>146</sup>.

5 h. Vendredi. Je n'ai pas encore de réponse au sujet de ma demande d'argent. On ne me la donnera qu'à la dernière minute. J'arrive de chez Martiny et Van Acker où on a fait marcher une pompe qui nous est destinée. Elle va parfaitement. Mais ce qui est important, c'est que tous deux m'ont dit enfin, forcés par l'évidente – et après m'avoir dit souvent qu'ils regardaient la pompe de la compagnie d'Anvers comme la meilleure qui eût encore été faite – que la mienne valait beaucoup mieux et donnait un courant d'air bien plus régulier. Ce qui le prouve d'ailleurs, c'est qu'il faut une soupape à la sortie de l'air pour régulariser le courant, chose inutile avec la mienne. Ils m'avaient souvent soutenu que sans soupape le courant ne pouvait pas être régulier. Je leur disais que ma pompe n'en avait pas besoin et donnait un courant parfaitement uniforme. C'était toujours impossible. Enfin, après essai de la troisième pompe avec laquelle ils ont éclairé leur atelier en place de la leur, ils ont admis qu'en effet elle était meilleure que la leur tout en coûtant moins cher. Mais Grotkaï est occupé à faire un carburateur pour l'École communale. Je lui ai dit qu'il ferait mieux d'adopter le mien que j'ai combiné de manière à donner beaucoup de circuit à l'air et à tenir beaucoup de gasoline. Monsieur est bien sûr qu'il va faire aussi bien que moi. Il verra nécessairement son béjaune bientôt, mais il s'agit de prendre le moins possible mes idées afin d'y trouver un prétexte pour ne rien donner ou à peu près.

---

<sup>146</sup> Jeanne Hébert (1836-1925), fille de Médard Hébert, notaire patriote, et d'Esther Barbeau, a épousé (Iberville, 10 octobre 1860) Edmond Ducondu, avocat, fils de Narcisse Ducondu et d'Éloïse Mercure. Au recensement canadien de 1871, *Jane* Ducondu habite à Montréal, rue German, 121, et elle est professeure de musique. *Jane* Ducondu est souvent déclarée veuve dans les bottins Lovell, mais Edmond Ducondu (1832-1893) vécut longtemps en Illinois, séparé d'elle, où ses deux enfants, Jean-Hector et Louise sont nés. Sur la séparation du couple, voir ce qu'en dira Dessaulles plus tard : « On fera probablement l'impossible, comme avec Mme Ducondu, pour la faire retourner avec son mari. L'évêque Charles Larocque, qui est allé lui dire qu'elle était en conscience obligée de retourner avec son mari. Heureusement elle avait assez de tête pour tenir tête à un évêque. » LAD à sa fille Caroline, 28 janvier 1880, CHSH, CH120, lettre 347.

Voilà les ruses bêtes auxquelles les Belges ont recours. Un Anglais ou un Français honorable regarderait cela comme une saleté; mais pour un Belge, rien n'est sale s'il en tire profit. Ces gens-ci n'ont pas plus le sens de la décence morale que de la décence physique. Les femmes du peuple ne se gênent pas plus que les hommes en pleine rue et dans la petite ruelle qui fait face à la maison. J'en vois constamment quelqu'une en fonction. Quelle que soit la foule dans une rue, elles s'assoient sans façon sur le bord d'un trottoir, avec le même tranquille que si elles ramassaient une épingle. Les hommes sont pires encore à quelque classe qu'ils appartiennent. C'est le propre de tous les peuples catholiques de ne pas avoir le sentiment de la décence extérieure. Eh bien tous ces gens-là n'ont pas plus la notion de la décence en affaires. Ils ne songent qu'à tout prendre. Très polis en apparence, ils ont une brutalité habituelle de manières qui est révoltante. Ceux avec qui je dîne retournent et repassent tous les morceaux des plats avant de se décider à en prendre un. Mon voisin de table est un bon gros garçon, splendidement bête, et glouton à l'avenant. S'il ne reste que deux morceaux sur le plat, il les prendra sans jamais s'occuper qu'il y en ait pour ses voisins. Les autres, plus intelligents, ne sont pas du tout plus délicats. Jamais un Français ne fera cela et il vous offrira de vous servir le premier même s'il n'y en a que pour un. Le Belge a bien soin de se servir toujours et tant pis pour vous s'il prend tout. Voilà les habitudes qu'ils portent dans les affaires. Avec tous ces gens-ci, il faut se battre pour dix sous. Voilà ce qui me les fait prendre en horreur. Ce sont des goinfres en tout et partout. Et quand ils croient devoir déguiser leur goinfrerie dans les affaires d'argent comme dans celles de la table, ils le font d'une manière si lourde, si gauche, ils sont si naïvement bêtes dans leurs inventions qu'on les prend autant en pitié qu'en dégoût. Dieu vous préserve des Belges! C'est une grossière nationalité, un peuple réellement inférieur à tous ceux qui l'entourent. Un homme de sentiment se sent constamment crucifié par eux!

Vous devez savoir que je n'ai pas l'habitude du dénigrement, et je ne vous dis ici que la pure vérité. Je ne vous donnerai la dernière bonne nouvelle que dans ma prochaine. Je vous embrasse bien fort et surtout Bibite.



J'ai beaucoup d'enveloppes adressées. Je les garde pour quand j'écris directement, le mercredi. Les lettres qui passent par Fall River n'ont besoin d'aucune précaution. Ainsi tu peux cesser d'envoyer. J'en ai pour trois mois.



À Zéphirine Thompson  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 184

Gand, 1<sup>er</sup> janvier 1877

Ma chère femme,

Qui m'aurait dit, l'année dernière, que je passerais un second jour de l'An dans cette ville si ennuyeuse et si arriérée, je ne l'aurais certes guère cru possible. Mais aussi, si quelqu'un m'avait alors décrit les Belges tels qu'ils sont, j'aurais regardé pareille description comme le résultat de l'hostilité ou du préjugé.

Eh bien j'ai passé ici toute une année à me désespérer parce que je me heurtais sans cesse non seulement à un mauvais vouloir évident, mais surtout à la spéculation sale à mes dépens, et je commence seulement à faire quelques pas. Seulement, une fois parti, j'espère que les choses iront assez vite.

Loin de tout ce que j'aime, constamment concentré en moi-même et n'ayant d'autre jouissance ni d'autre consolation que de penser à vous, j'aurais eu de terribles moments de dépression morale si je n'avais pas senti que mon plus impérieux devoir envers vous tous était de tenir bon, de remonter sans cesse mon énergie, d'avalier sans mot dire tous les déboires dont on m'abreuve ici, défier enfin la chance à me redevenir favorable, afin de vous tirer du chagrin que vous subissez à cause de moi. J'ai su ce que c'était que souffrir, mais je n'ai pas un instant renoncé à l'espoir de tout réparer, et cet espoir seul m'a soutenu dans mon profond et interminable isolement. Ça été un dernier malheur pour moi que de tomber dans cette population si inerte et si effrénément égoïste, regardée comme telle même dans les autres parties du pays et dont, même ici, tout le monde se plaint. Un voyageur de commerce m'a dit, il y a quelques mois :

– Gand est la dernière de nos villes parce que le plus mauvais esprit flamand y règne sans partage. Je suis bien sûr que vous êtes arrivé en Belgique avec de tout autres idées que celles que vous devez avoir aujourd’hui sur ces gens-ci.

On ne pouvait décrire plus exactement ma position et ce qui m’est arrivé. Je lui ai un peu conté (sans trop dire) comment on se conduisait, et il m’a dit :

– J’en ai vu de bien pires ici. Mais tenez bon et si on ne peut pas sortir de votre brevet, on finira par s’exécuter. S’ils vous voient vous décourager, vous êtes perdu. On n’a pas d’âme ici.

Voilà le jugement d’un Belge. Vous voyez bien que je n’en ai pas trop dit. Il me fallait être plus obstiné qu’eux ne sont égoïstes, et je crois y être arrivé, mais après 15 mois de lutte contre une malveillance qui a pris toutes les formes possibles et impossibles, et dont j’ai au moins pu leur faire honte deux fois par le seul rapprochement de leurs paroles. Et pourtant ils ne sont pas honteux.

Voilà donc une nouvelle année commencée. Je pense qu’elle sera meilleure pour moi que la dernière. Tout ce qu’on pouvait m’infliger de mal et de graves désagréments par des retards calculés a été épuisé, et ordre est donné de construire des machines. Il est vrai que Grotkaï fait lui-même un carburateur dans une forme différente du mien et évidemment avec une intention hostile; mais il faudra bien qu’il arrive au fiasco, car il ne comprend pas parfaitement ce qu’il fait et il n’aura pas le degré de saturation voulu. Mais il ne sert de rien de raisonner avec ces gens-ci, ils ne comprennent que ce qu’ils voient. Pendant plusieurs jours, il aura une bonne lumière, et puis à mesure que le liquide baissera, elle diminuera graduellement parce qu’il a trop d’épaisseur de liquide et pas assez de surface, et il faut que la surface soit proportionnée à l’espace vide que laisse le liquide en s’épuisant. Je lui ai expliqué cela mais il n’a pas compris tout en prétendant savoir. Quand il l’aura vu, il faudra bien enfin revenir à ma forme qui est basée sur les lois de la carburation de l’air par le pétrole. Au reste, Parmentier sera avec moi, ici, puisqu’il [connaît] mieux ces choses que Grotkaï. Mais voilà ce que je fais ici depuis un an : me heurter sans cesse à leur étonnante incompetence en tout et à cette vanité bête qui les fait se croire des phénix. Ils sont constamment en quête de compliments et les demandent avec une gaucherie qui fait rire.

Dix fois je me suis dit : « Si j'avais ici quelqu'un du Canada pour voir par lui-même combien ils ne comprennent rien! »

Je ne puis vraiment me taire de la température que nous avons. Il est 4 h après-midi et j'écris depuis 2 h, toutes fenêtres ouvertes et par une brise du commencement de septembre. Tout le monde est dehors et les rues regorgent. Je n'ai pas fait de feu depuis vendredi. Un pardessus léger est de trop si on marche un peu longtemps. Mais cela n'empêche pas tous les vieux Belges de se bourrer jusqu'à l'échine parce qu'il est censé faire froid. J'en ai rencontré plusieurs avec des cache-nez, le collet du manteau relevé et des oreilles en laine noire sortant du chapeau, exactement comme s'il y avait 10 degrés, le plus grand froid connu ici. Ces gens-ci ne vivent que de routine. En été, ils se laisseraient geler plutôt que de mettre un pardessus; en hiver, ils se font périr quand il fait chaud. Et quand il fait froid, ils mettent trois manteaux les uns sur les autres, et prennent à eux seuls les étroits trottoirs de toutes ces villes-ci.

Je suis entré à la cathédrale pour entendre un peu l'orgue. On chantait vêpres. La psalmodie est parfaitement ridicule. Ils chantent les psaumes aussi vite qu'ils peuvent prononcer les paroles. Ils semblent ne les réciter que pour s'en débarrasser au plus vite. Leur chant des psaumes est absolument laid et c'est d'autant plus remarquable que Gand est la ville la plus musicale de la Belgique. Il y a plusieurs sociétés philharmoniques ou chorales qui ont de grands succès. J'ai été souvent frappé quand les orchestres, plus souvent civils que militaires, jouent sur la place d'Armes (où est l'hôtel Royal), du nombre considérable de gens du peuple qui écoutent par goût et ne souffrent pas que l'on parle fort autour d'eux. C'est un singulier rapprochement que ce goût de la musique avec leurs mœurs brutales. On dirait que le clergé s'occupe infiniment peu que les gens aillent aux églises, si l'on en juge par la manière dont il organise le chant. À Saint-Michel, néanmoins, on a quelquefois de beaux saluts quand une société chorale va chanter à l'orgue. Mais le chant de la cathédrale est pitoyable. L'orgue, par exemple, est très puissant et très beau. Le culte est entouré de beaucoup de pompe. À part les thuriféraires et acolytes qui sont en grand nombre, les Suisses se tiennent avec leurs longs bâtons à pomme d'or de chaque côté de l'autel. En arrière, les bedeaux couverts de pelisses d'écureuils (les petites peaux grises et blanches). Puis en face de l'autel, trois marguilliers debout, en costume noir avec des chaînes d'argent au cou et des sceptres d'argent portés sur

l'épaule. Ici, le peuple est tenu aussi loin que possible du chœur, qui est toujours fermé par une grille, même pendant les offices. À Anvers, c'est tout le contraire, le chœur est rempli de chaises pour le public, jusqu'au sanctuaire, petit chœur réservé près de l'autel et élevé au-dessus du grand chœur. Ici, de la grande nef où est le peuple jusqu'à l'autel, il y a quatorze marches à monter : neuf pour le chœur, deux pour le sanctuaire et trois pour l'autel. Tout est calculé pour frapper l'esprit des assistants. Le prêtre est encore beaucoup plus respecté dans les Flandres que dans le reste de la Belgique. Il n'en rudoie qu'avec plus de brutalité les pauvres vieilles femmes qui se hasardent à tendre la main à un prêtre dans les rues. J'en ai vu un, il y a quelques jours, qui m'a révolté par son arrogance envers une pauvre vieille misérable, à l'apparence assez respectable, qui voulait lui parler. Le prêtre belge a beaucoup les habitudes du prêtre irlandais.

Les affaires financières ne sont pas florissantes. Plusieurs désastres ont frappé la place de Bruxelles. Le printemps dernier, la Banque de Belgique a dû fermer ses portes. Son caissier s'est trouvé défalcataire de 22 000 000, lisez bien vingt-deux millions, et la dépréciation de quelques valeurs en possession de la Banque a porté la perte totale, d'après le bilan pour ce midi, à 33 000 000, sur un capital de 50 000 000 qui n'était pas encore tout versé. Plusieurs des directeurs sont gravement compromis. Il est évident que T'Kint<sup>147</sup>, le caissier, jouait à la Bourse, à profits communs avec eux, et au moyen des fonds de la banque. Cette perte de 33 000 000 a fait beaucoup de ruines dans le commerce et même la haute finance. Et il n'y a que trois ans que le fameux Langrand-Dumonceau<sup>148</sup>, surnommé depuis le christiniasiteur du capital, a fait perdre plus de cent millions par des spéculations à la Robert Macaire. Il y a à peine trois semaines, l'Union du crédit, la principale banque d'escompte de Bruxelles, a dû aussi suspendre, et cela encore parce que

---

<sup>147</sup> « Eugène t'Kint, employé à la *Banque de Belgique* (chef de bureau et non caissier)... jouissait d'un salaire annuel de 6 000 frnacs. » Après ses malversations, « il prit la fuite en mars 1876 » mais fut arrêté en Irlande alors qu'il tentait de s'embarquer pour l'Amérique. *CFB*, p. 37.

<sup>148</sup> « André Langrand-Dumonceau (1826-1900), banquier à Bruxelles, voulut christianiser les capitaux et construire, avec l'appui des milieux catholiques, un vaste réseau de sociétés commerciales et industrielles » pour faire concurrence à la « finance juive et protestante ». *CFB*, p. 38.

les directeurs et employés se servaient des fonds de la banque pour spéculer. La perte pour les actionnaires sera de 6 000 000. Ces deux catastrophes ont déterminé la chute de la compagnie de chemins de fer des bassins houillers. Ici, il y a perte de 25 000 000. Mon voisin de table y perd 10 000 francs et pleurerait tantôt comme un veau, quoiqu'il reste très à l'aise, avec 6 000 francs de revenu. Il est garçon et se trouve comme un garçon qui, à Montréal, aurait un peu plus de 3 000 dollars de revenu.

On a ici une singulière coutume, évidemment due au petit nombre d'hommes vraiment capables. Un homme sera directeur dans trois ou quatre banques différentes et dans nombre d'autres sociétés de gain. Quand l'une est faible, on la soutient avec les ressources des autres; mais s'il survient une catastrophe imprévue, tout tombe.

Les actionnaires de l'Union du crédit sont d'autant plus furieux de leur déconvenue que l'année dernière, ou plutôt en 1875, ils avaient fait des présents superbes précisément aux deux directeurs qui ont causé la suspension par leur administration. Il vient d'être prouvé qu'il y avait un set de livres secrets représentant l'état réel des affaires, et un autre set de livres que pouvaient consulter les autres directeurs. Le fait est que le contrôle n'existe à peu près pas. Les commissaires qui correspondent à nos auditeurs examinent bien les livres mais ne vérifient jamais les caisses ni les valeurs en portefeuille, c'est-à-dire qu'ils ne font pas précisément ce qu'ils sont obligés de faire pour connaître la situation de l'institution dont ils doivent faire rapport. Tout le monde est en transes, car on croit que d'autres institutions vont tomber. Les manufacturiers vont bien néanmoins, mais le petit commerce souffre horriblement. Les banques ne l'aidant pas du tout, toutes les affaires de détail comme les achats des détaillants, doivent se faire au comptant. Cela empêche souvent les gens de s'assortir à temps, les magasins se vident et ne se remplissent pas, et on ne sait plus à quel saint se vouer. Enfin, tout le système commercial est complètement défectueux, et c'est toujours la haute aristocratie du commerce qui est au fond de tous ces tripotages. Ici, bien plus que chez nous, on tient à se frotter au grand monde. On n'a pas d'idée du tourment que les Européens se donnent pour se pousser auprès de celui qui est au-dessus de lui. Il faut voir les parvenus d'ici trancher du grand seigneur et n'admettre jamais personne sans s'être fait présenter une carte et avoir fait faire antichambre longtemps. Il faut voir leur dédain pour la basse classe et comme ils bousculent le pauvre gre-

din qui ne se range pas à temps devant eux. Et naturellement, ces gens-là seront à plat ventre devant celui qu'ils regardent comme au-dessus d'eux. Pour arriver, ils offrent des avantages indus dans des associations de spéculation à ceux qui se sont fait une grande position. Ceux-ci en acceptant ainsi plusieurs, mêlent les affaires pour aller plus vite et quand le malheur arrive il y a plusieurs écroulements simultanés. Le taux de l'intérêt n'est ici que de 3%, 4 au plus, mais à 4 on n'a déjà plus les meilleures hypothèques. Celui qui obtient 5% de ses maisons de ville est très heureux. Voilà pourquoi les financiers qui ont fait espérer 7 et 8% comme en Amérique, disait-on, faisaient facilement des dupes. Un nombre infini de pauvres diables qui avaient de 500 francs à 1000 francs de revenu et qui espéraient le doubler par l'habileté des autres, ont vu leur avoir se fondre dans les mains de ces spéculateurs.

Toutes ces grandes entreprises d'ici ne se forment pas des capitaux de la haute finance. Les riches y risquent quelque chose pour la montre, mais comparativement très peu. Ce sont les petits capitalistes que l'on allèche par de beaux prospectus et qui, quand l'écroulement se fait, ont tout perdu. Et l'année suivante, grâce à l'ignorance universelle, et surtout à l'incapacité nationale, une autre fournée se fait prendre les doigts. Somme toute, la finance est bien moins honnête ici que chez nous, et le contrôle à peu près nul dans les institutions où il serait le plus nécessaire.

Mercredi soir. Je viens d'avoir une entrevue assez longue avec Grotkaï, qui est bien le gredin que j'avais toujours cru. Il m'offre 200 francs ou 40 dollars, et m'offrait de m'employer comme agent. On ne pouvait pas se montrer plus audacieusement voleur. Je lui ai demandé si j'avais apporté une machine d'Amérique pour qu'il s'en empare sans même m'admettre comme associé. Il a rougi jusque dans le blanc des yeux, mais il n'y a pas de limite à la bêtise effrontée d'un Belge. Je lui ai dit ensuite que je voulais être associé pour un cinquième ou que je brisais tout. Il s'est mis en colère. Je l'ai calmé en lui disant que les colères ne m'émouvaient pas le moins du monde. Après longue discussion dans laquelle je lui ai montré l'argent dernier reçu (que je venais de recevoir et qui formait un rouleau de billets dans ma poche) pour lui prouver que je ne dépendais plus de lui, il a fini par consentir à promettre une part, mais ne voulant pas s'engager pour le cinquième, et tenant au sixième. Dans tous les cas, le sixième est offert et ne peut plus être retiré. J'ai exigé aussi 300 francs :

soixante dollars, au lieu de 40, et il a consenti. Mais cela ne paie pas même mes petites dettes. J'ai exigé aussi qu'à compter du 1<sup>er</sup> mars on me compte 150 francs par mois. La lutte a été longue, mais il a fini par consentir. Si je ne lui avais pas montré mes 250 francs, il aurait refusé. Mais me croyant plus riche que je ne suis, il a craint que je n'aille ailleurs. Eh bien, je le répète, il n'y a qu'un Belge qui puisse être aussi voleur; mais il m'a bien fallu subir ce vol. Dans tous les cas, je puis faire partir mes globes et je serai bientôt, par leur moyen, dans une meilleure position. Mais faire attendre un homme 15 mois pour le voler impitoyablement, cela ne se fait que dans ce pays de la contrefaçon universelle. Vous verrez, quand j'irai travailler ailleurs, que je n'aurai pas ces mécomptes, ni ne rencontrerai cet esprit de grappillage sale et d'égoïsme forcené. Le gredin est allé jusqu'à me dire que l'on pourrait peut-être se passer de moi et de mes instruments. Je l'y ai invité; mais c'était une menace trop bête pour qu'elle fût sérieuse. Toutes ces saletés démoralisent un homme et j'ai failli perdre mon sang-froid habituel.

Adieu. Ces coquinerie me font encore bien mieux comprendre combien je vous aime.

D.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 185

Gand, 10 janvier 1877 (mercredi)

Ma chère enfant,

Quoique Parmentier m'ait payé sa part des 300 francs, maître Grotkaï ne s'est pas encore exécuté et cherche encore des faux-fuyants. Il prétend que je puis attendre les retours de l'entreprise et que ce n'est pas sa faute si je me suis endetté pour vivre. C'est bien effronté parce que lui seul a arrêté l'affaire. Parmentier m'assure lui avoir dit qu'il fallait en finir avec ce mauvais vouloir et nous avons une réunion demain pour définir une convention. Il est clair que sans Parmentier j'étais complètement floué; et même avec lui, je n'aurai pas ce que l'on devrait loyalement me

donner. Néanmoins, si l'appareil que j'achève en relation avec Parmentier marche bien, là je partagerai avec lui, ici et ailleurs.

Je suis affreusement ennuyé, ahuri, de tant de difficultés pour avoir moins que la moitié de ce que des hommes honnêtes et loyaux en affaires m'auraient donné. Mais je suis dans le pays où l'on a toujours pillé les étrangers sans miséricorde, le pays par excellence de la contrefaçon universelle, et je suis traité comme on en a traité cent autres. Grotkaï reproche à Parmentier sa trop grande facilité en affaires. Et celui-ci a dit à Van Acker qu'il ne prêterait jamais les mains à dépouiller un homme. L'autre l'eût certainement fait avec bonheur, quoiqu'il soit riche, riche pour ici où 5 000 francs est un très joli revenu. Il y a des employés à la poste qui ont 1 200 francs par an, c'est-à-dire 240 dollars. Il y a des maîtres d'école ayant famille qui ont 800 et 1000 francs. Ils crèvent littéralement de faim mais le clergé fait feu et flammes contre l'augmentation de leurs salaires. Avec ses énormes ressources, il entretient ses établissements d'éducation sans difficulté et il est heureux de montrer les instituteurs payés par l'État, dans la misère.

Le clergé est si injuste, dans ce pays, si arrogant, si décidé à n'écouter aucune représentation ni aucune suggestion; si âpre à la curée près des familles riches et surtout des mourants, et surtout si peu moral, qu'on se prend à désirer souvent une bonne petite révolution pour balayer toute cette vermine de moines paresseux qui engloutissent constamment des millions et sont de vrais modèles de fainéantise. Il y en a quelques-uns qui sont utiles, mais la majorité n'est qu'une charge pour le pays.

Je suis allé, hier au soir, à une conférence donnée par M. Sarcey<sup>149</sup>, l'un des rédacteurs du *XIX<sup>e</sup> Siècle*, de Paris. C'est un délicieux parleur, plein de verve et d'esprit, qui ne craint pas de se moquer des défauts de ses compatriotes, tout en étant français jusqu'au bout des ongles. « Nous sommes, disait-il, un pays d'égalité par excellence et nous avons à tout propos ce mot à la bouche. Il est pourtant indéniable que pour la plupart des Français le mot égalité signifie l'hostilité à ceux qui sont plus élevés que lui, mais sans cesser de tenir à distance ceux qui sont au-dessous. Nous sommes aussi des gens frondeurs par goût, par tempérament, et

---

<sup>149</sup> Francisque Sarcey (1827-1899), critique dramatique et journaliste français, travailla au *Temps* et au *Gaulois*. *Le XIX<sup>e</sup> Siècle* est un journal fondé par Edmond About en 1871; Sarcey y fait campagne contre le cléricalisme.



nous ne savons pas faire de l'opposition sérieuse à un gouvernement. Nous ferons un tapage d'enfer à propos d'une barrière qui nous force d'allonger notre chemin de cent mètres, et nous avons supporté pendant 18 ans toutes les hontes de l'Empire. Nous sommes très heureux de nous entendre appeler le premier peuple du monde, et très malheureux quand on nous montre que les Anglais comprennent et pratiquent bien mieux la liberté que nous. »



Francisque Sarcey

Le sujet de la conférence était Paul-Louis Courier, le grand pamphlétaire de la Restauration, qui était « le Français le plus naturellement frondeur qui se soit jamais vu », ce qui n'est pas peu dire; homme inégal, mais inimitable dans ses bons moments. Il nous a lu quelques passages des lettres et des pamphlets montrant le mieux la nature de son caractère et de son talent. La salle qui n'est pas très grande, était pleine. Je n'ai jamais assisté à meilleure soirée.

Il faut que je porte ma lettre. Je vous envoie tou[te]s mes amours et tous mes souhaits.

D.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 186

Gand, 19 janvier 1877

Ma chère enfant,

J'ai tes deux bonnes lettres du 30 et du 5 pour lesquelles je t'embrasse de tout mon cœur. Je sais bien, mon Dieu, que tu n'aurais pas de plus grand bonheur que de m'aider et tu n'as nul besoin de t'excuser de ne pas faire plus. T'imaginerais-tu que je puisse un instant douter de ton cœur ? Je suis sûr que non. Nous nous aimions trop pour n'être pas sûrs, chacun à part soi, que notre plus grand bonheur possible à tous deux serait d'aider l'autre ou de lui faire plaisir même au prix de privations personnelles. Je vois bien d'ailleurs ce que tu te refuses pour m'aider et, quoique rien ne soit encore terminé, je ne m'en regarde pas moins comme très sûr de te remercier bientôt à mon goût. J'ai écrit le 3 à ta maman ce que j'avais demandé et ce qu'on m'avait promis, mais Grotkaï n'a pas encore payé sa part et j'ai retiré ma demande pour leur soumettre une autre proposition. J'offre de me contenter d'un moindre intérêt, moyennant un peu plus d'argent. Je n'ai pas de réponse, mais Parmentier m'a dit être révolté de ce que Grotkaï veut faire. Il lui a dit :

– Laissez-moi donc faire, il finira bien par être trop heureux d'accepter 1000 francs pour son brevet et alors nous marcherons vite et je vous promets un succès.

– Ceci me montre, m'a dit Parmentier, que M. Grotkaï pourrait bien plus tard essayer de me traiter aussi comme il vous traite. C'est bien dommage que vous m'ayez engagé avec cet homme.

– Voulez-vous, lui ai-je dit, que je vous dégage ?

– Je ne vois pas trop comment vous pourriez le faire.

– Et si je le fais sans que vous soyez compromis ?

– J'en serais bien content.

– Remarquez seulement que si je fais sortir Grotkaï, il me faudra toujours un peu d'argent comptant. Je vous en demanderai moins qu'à lui, mais il m'en faut un peu.

– Je ferais beaucoup pour me débarrasser de cet homme qui n'est clairement pas honnête, mais je ne veux pas qu'il puisse dire que j'ai manqué à ma parole.

– Mais c’est moi qui briserai avec lui, ça ne sera pas vous. Je vais tout simplement lui demander de me payer immédiatement, il refusera certainement et je lui dirai que tout est fini entre nous. Alors je viens à vous et nous nous entendons sur les bases déjà convenues.

– Eh bien, nous en parlerons vendredi, m’a-t-il dit.

Je vais donc le voir ce soir pour arrêter une ligne de conduite. Je finirai par l’emporter sur mon voleur mais ç’aura été long. J’ai eu deux malheurs : 1° tomber avec un pareil gueux; 2° venir dans un pays où il y a si peu d’esprit d’entreprise. Parmentier est un garçon très à l’aise, mais il a dépensé à peu près 400 francs et il regarde cela comme une prodigalité impardonnable. Il est convaincu néanmoins qu’il y a beaucoup d’argent dans l’affaire, mais il voudrait gagner tout ce qu’il prévoit sans mise de capital. Il est bien risible de voir un homme presque démonté parce qu’il a mis \$80 sur une entreprise industrielle, mais ce sont les idées du pays : le plus léger risque est une folie. Il y a pourtant au moins 15 appareils à placer en un mois de temps. Ces 15 appareils produiraient au moins 4 000 francs net; eh bien le pauvre garçon frémit, avec cette perspective, à l’idée de se rendre à une avance de 1000 francs. Van Acker m’a dit hier qu’il nous procurerait trois ou quatre ordres de suite, sa compagnie ne faisant pas d’appareils moindres que 40 becs.

Un ami de Parmentier, de Bruxelles, lui en promet plusieurs immédiatement. Un architecte, de Bruges, en demande à cor et à cris. Il est clair que dans les seuls environs de Bruxelles, où il y a un nombre énorme de belles maisons de campagne, de grandes fabriques et de couvents, il y a de quoi nous tenir occupés pendant plusieurs années. Parmentier voit tout cela aussi, mais... il faut avancer un peu d’argent et c’est bien dur. Les seuls gens riches ici, ce sont les grands propriétaires urbains ou ruraux et les grands manufacturiers, puis quelques commerçants, ou plutôt négociants, car s’est insulter un homme que l’appeler commerçant et même marchand. Et la généralité des négociants sont parfaitement satisfaits quand ils ont pu faire 10 000 francs au bout de leur année. 20 000 francs est presque un chiffre fabuleux. On parle dans toute la Belgique d’une maison de Bruxelles qui a huit succursales dans diverses villes et qui a réalisé 72 000 francs ou \$14 000. Voyez ce que chaque maison a gagné en moyenne. Mais tous ces gens-là dorment derrière leurs comptoirs; personne n’annonce ni ne se remue. Quand il y a une vingtaine d’annonces dans *La Flandre libérale* ou *Le Journal de Gand*, les lecteurs

écarquillent les yeux. J'ai souvent vu *Le Bien public* sans une seule annonce. En un mot, c'est un pays où il y a de l'industrie et point d'esprit d'entreprise, chose qui paraît contradictoire, mais qui est strictement vraie. Mais l'avantage, dans ce pays, c'est que si on leur offre un moyen de faire une économie de 100 francs, il est saisi avec empressement et cela nous assure un bon débit d'appareils.

Je viens justement de rencontrer Grotkaï.

– Eh bien, m'a-t-il dit, êtes-vous décidé ?

– C'est à moi de vous demander cela, puisque vous avez mes propositions.

– Combien désirez-vous sur ces propositions ?

– Pas un sou, M. Grotkaï. Il est temps que ce jeu finisse. Choisissez n'importe laquelle de mes propositions, mais je veux une réponse immédiate. Si c'est non, nous nous séparerons; si c'est oui, il me faut l'argent de suite.

– Nous ne pouvons pas donner autant.

– Alors tout est fini.

– Nous vous donnerons 1 500 francs.

– Il est parfaitement inutile de parler davantage, si vous ne me donnez pas exactement ce que j'ai demandé.

L'homme ouvrait de grands yeux, tout surpris de mon ton.

– Mais je ne puis rien terminer sans voir M. Parmentier.

– Voyez-le, j'attendrai jusqu'à demain, mais je vous notifie sérieusement que si je n'ai pas mon argent demain, je brise définitivement. Il est honteux d'hésiter quand je n'obtiens pas le quart de ce que je devrais avoir. Ainsi, ne vous flattez pas de me faire baisser encore, il me faut de suite ce que je vous ai demandé ou rien. Si tout n'est pas terminé demain avant-midi, je retire mes propositions.

– Je ne pense pas que vous obteniez cela.

– C'est votre affaire, mais cela ou rien et ne m'en parlez pas davantage. Je suis complètement indépendant de vous à présent.

Je pense, d'après son air un peu effaré, qu'il va s'exécuter enfin. Dans ce cas, je t'écrirai lundi pour que tu ne sois pas en suspens plus de temps qu'il ne faut. J'aurais volontiers fait couper un de mes doigts pour t'épargner l'inquiétude dans laquelle ces retards te tiennent sans cesse, ainsi que ta maman.

Dans tous les cas, que Grotkaï se décide ou non, je marcherai mais plus lentement s'il s'entête et s'il faut que je retombe avec Parmentier seul. Mais je pense qu'il ne veut pas perdre la chose. Il m'acculait tant qu'il pouvait à une impasse et il a été profondément surpris du ton que j'ai pris.

Ce qui me peine, c'est que, comme dans les romans coupés des journaux, je te laisse toujours à une période critique, vous laissant toujours en suspens.

Je lisais hier dans la *Revue industrielle* une appréciation scientifique sur les globes à gaz et sur la déperdition de lumière qu'ils causent tous. La perte équivaut à 15% au minimum et jusqu'à 25% selon les formes et les matières employées. L'article se terminait ainsi : « Malheureusement, nous ne voyons absolument pas comment le défaut des globes actuellement en usage peut se corriger. »

Je suis bien certain de présenter un globe parfait puisqu'il cachera la lumière en même temps qu'il la réfléchira fortement en haut et en bas. Si mes gens se décident, je ne perdrai pas une minute. J'ai encore ton argent, que je commence seulement à entamer, mais je n'osais pas, avant d'avoir terminé l'autre affaire, me lancer dans celle-ci. Quelque somme que l'on me donne, je puis commencer de suite.

Je reçois une note de Parmentier m'informant que son ami de Bruxelles lui demande 15 appareils.

Vous n'avez pas d'idée du temps que nous avons. Il n'a pas encore gelé une seule fois depuis Noël et il n'avait pas gelé pendant près de trois semaines auparavant. Il pleut souvent, mais il fait absolument doux; le pire que nous avons est un temps un peu froid d'octobre, mais sans gelée.

Puisque ton mari est rentré si étouffé par la tempête, c'est donc qu'il ne se sert pas de mon pardessus de fourrure. Il a bien tort. Une fois le collet relevé et attaché, on peut affronter n'importe quelle tempête. Force-le donc de le mettre. Il doit savoir que pour ces choses au moins les femmes sont maîtresses et que l'homme doit obéir, bien heureux encore quand il n'est pas mené par le bout du nez sur le reste.

L'excitation est grande ici. Le ministère avait promis une loi électorale qui ne serait pas une loi de parti et, comme toujours, avec les cléricaux, la loi présentée est tout ce qu'on peut imaginer de plus odieux. On diminue considérablement le nombre des électeurs dans les grandes villes,

qui sont libérales, et si cette disposition n'est pas changée, il y aura des choses graves.

Le ministère, pour céder sous la pression des évêques, qui sont tous les six d'un fanatisme étonnant, pourrait bien soulever, dans Bruxelles surtout et dans Anvers, une tempête qui l'emporterait. Le moment n'est guère propice pour céder aux prétentions cléricales, car les scandales deviennent si nombreux et si révoltants que l'indignation est à son comble. Les débats d'hier ont amené des révélations terribles contre les évêques qui placent systématiquement dans les meilleures cures les prêtres qui ont été condamnés par les tribunaux pour ces actes infâmes. Plusieurs prêtres ont été nommés en pleine législature avec citation des pièces judiciaires à l'appui. Les journaux religieux écument parce qu'on divulgue ces choses et semblent n'être occupés qu'à rechercher toutes les expressions insultantes et grossières du dictionnaire. Les journaux flamands sont complètement intraduisibles, la langue française ne possédant pas les équivalents de toutes les saletés qui peuvent se dire en flamand. Mais quand on a lu *Le Bien public* et *Le Journal d'Anvers*, on se demande ce que diable les autres peuvent imaginer de pis. Ainsi ce sont les criminels qui insultent ceux qui les dévoilent et les flétrissent.

Une délicieuse affaire est survenue dernièrement à propos d'un couvent de révérends Pères capucins, qui se sont fait flouer d'une dextre manière par un des leurs. Jamais affaire n'a obtenu un plus grand succès de rire. Un des frères du couvent (non dans les ordres) était particulièrement intelligent et très bel homme. Le pauvre diable n'avait pu réussir à faire taire son cœur, et le froc l'avait considérablement attisé au lieu de l'éteindre. Il faisait les fonctions de sous-économe, sortait beaucoup, faisait les achats de provisions, et il avait donné la préférence de la fourniture du lait à une remarquablement jolie campagnarde qui l'apportait toujours elle-même. Ni l'un ni l'autre n'avaient la langue dans leur poche, on conversa beaucoup, puis on s'aima et l'accident s'ensuivit. La chose parvient aux oreilles du supérieur qui fait venir le Père et le chasse. Celui-ci voulut faire quelques observations dont tu comprendras tout à l'heure l'importance, mais le supérieur, homme très violent, ne voulut rien entendre et mit le Père à la porte après avoir un peu trop haut levé le pied. Le Père évincé s'en va alors trouver sa laitière, se marie avec elle et part de suite pour l'Angleterre. Arrivé là, il écrit au Père supérieur qu'il a voulu, non se justifier, mais lui rappeler qu'il possédait en son nom des pro-

priétés importantes appartenant au couvent, mais que puisqu'on n'a pas voulu l'écouter, on aura désormais à lui servir les revenus de ces propriétés. Ici, les couvents n'étant pas incorporés, toutes leurs propriétés sont au nom de quelques membres de la maison, généralement le supérieur. Mais si on se fait léguer une propriété, au lieu de l'acheter au comptant, il faut faire faire le legs à une tierce personne qui ait le droit de posséder en son propre et privé nom. Or ce Père avait à son nom des propriétés représentant une valeur d'au moins 350 000 francs, équivalant au moins à 50 000 louis chez nous. Qui fut penaud ? Tu le devines sans peine. Il fallut bien parlementer. On envoya donc un moine, ami du défroqué, qui, après beaucoup de discussion et de difficulté, décida l'autre à se dessaisir des titres en sa faveur, moyennant une somme comptant de 60 000 francs. On dit à l'autre qu'il resterait excommunié pour retenir ainsi le bien de l'Église, mais il leur répondit que les moines en général étaient bien autrement excommuniés devant Dieu pour se faire léguer si souvent le bien des familles et les mettre sur le pavé. Dans tous les cas, si le Père supérieur ne s'était pas tant fâché, l'autre lui aurait remis ses titres, mais une fois en Angleterre il s'est dit : « Il faut que je vive », et il a largement plumé le couvent.

On ne parle que de cela depuis quinze jours. On n'a pas d'idée de ce que le clergé arrache aux familles dans ce pays-ci. Les Jésuites possèdent au moins 13 millions en propriétés foncières et ont des fonds placés en rente sur l'État et ont des parts considérables dans quelques grandes fabriques qui produisent de forts bénéfices. Les Bénédictins sont aussi riches, les Capucins aussi, les Dominicains aussi, les Augustins aussi. Il y a en Belgique 141 ordres religieux différents et tout ce monde-là demande, quête, avec une activité terrible. Les plus riches sont toujours pauvres et toujours dans le plus grand besoin. Ces 141 ordres religieux, dont 110 de femmes, arrachent tous les ans à la circulation pour 8 ou 10 millions de propriétés foncières sans compter les sommes versées directement. Depuis 15 ans leurs acquisitions, à titre onéreux ou gratuit, dépassent de beaucoup 200 000 000. Cela seul montre une situation d'une gravité exceptionnelle. Il faut bien, de temps à autre, presser cette gigantesque éponge cléricale qui s'enfle outre mesure de ce qu'elle aspire en appauvrissant d'autant des milliers de familles. C'est là aujourd'hui le plus grave problème économique du jour en Belgique.

J'avais vu quelque chose de la grève des ingénieurs du Grand-Tronc, mais tu me donnes des détails extraordinaires. Le gouvernement doit de suite faire arrêter et juger des conducteurs qui abandonnent leurs locomotives en rase campagne et les font détruire par le froid.

Je vous aime bien. Adieu.

D.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 187

Gand, lundi 22 janvier 1877

Ma chère Caroline,

Je t'ai promis de t'écrire aujourd'hui si j'avais une solution, et comme je l'ai eue à peu près, je te l'apprends. Quand je suis allé chez Grotkaï, je l'ai trouvé de délicieuse humeur et il m'a dit qu'il était prêt à me payer sa part (les 150 francs) et à discuter les propositions faites.

– Il n'y a pas à discuter, lui dis-je, car je ne prendrai pas un sou de moins que ce que j'ai demandé.

– Mais si nous trouvons que vous demandez trop ?

– En ce cas, j'irai ailleurs, mais dites-moi de suite si vous les acceptez, soit l'une, soit l'autre.

– Mais nous ne sommes pas prêts à vous donner une réponse.

– Tant pis. Je vous avais dit positivement que je voulais une solution et il me la faut. Il est honteux, pour une misérable somme de 1000 à 1 500 francs de tant délibérer.

– Oh, vous n'êtes pas dans les États-Unis ici.

– Je m'en aperçois beaucoup trop, les Américains ne sont pas mis hors d'eux-mêmes par un 2 ou 300 dollars. Dans tous les cas, il me faut ma réponse de suite. Est-ce oui ou est-ce non ?

– Mais il faut que je revoie M. Parmentier.

– Comment! vous l'avez vu précisément pour décider la question et vous voulez traîner encore ? Je vous avais prévenu, ainsi il me faut un oui ou un non.



– Et si c’est non ?

– J’en serai fort aise, car je ne puis pas faire pis et j’ai grande chance de faire mieux. Laquelle des propositions acceptez-vous ?

– Voilà justement pourquoi je veux voir M. Parmentier. Je ne puis pas le décider sans lui.

– Ah bien, convenons d’une chose. Vous choisissez n’importe laquelle des propositions faites, mais sans proposer de diminution. Vous les acceptez à votre choix, mais telles qu’elles sont. Et il me faut ma réponse ce soir.

– Je suis engagé ce soir.

– Si je n’ai pas ma réponse ce soir, je suis libre, remarquez-le bien.

– Il m’est impossible de vous la donner avant demain matin.

– Eh bien soit, demain matin.

– Alors voici vos 150 francs.

– Je les prendrai s’il est bien entendu qu’aucune diminution ne sera proposée. Au reste, si la réponse n’est pas telle que je la désire, je vous les rendrai. Ce que je vous ai dit est définitif.

Il m’invita alors à aller prendre un verre de vin. Je le remerciai et sortis.

Parmentier m’a donné la réponse dans la soirée et j’ai enfin touché 300 francs, ce qui paie la moitié de ma dette, car depuis que je t’ai écrit, deux mois ont couru y compris celui-ci. Dans tous les cas, je ne me battraï plus pour une décision, mais je suis outrageusement volé. Au reste, il y a longtemps que je vois que dans ce pays peuplé presque exclusivement de gredins, il me faudrait en venir là.

Je pars demain pour Bruxelles. Un marchand de verreries m’a donné l’adresse d’une fabrique où il me dit que l’on a adopté une pratique toute différente des autres établissements et où l’on pousse les affaires activement par l’emploi d’agents voyageurs. C’est justement ce qu’il me faut. Le grand établissement de la rue Jéricho, à Bruxelles, que j’ai vu, fait comme tous les autres les affaires en dormant, n’annonce pas et attend l’acheteur. Les autres courant après les affaires valent mieux pour moi. Leur manufacture est à une lieue et demie de Bruxelles, sur la ligne du midi. Cela m’épargne le voyage de Namur ou de Liège et une cinquantaine de francs de dépense.

C’est ton dernier envoi, chère enfant, qui me permet de faire partir cette affaire et j’espère te rembourser bientôt avec intérêts composés.

En attendant, je te remercie et t'embrasse de toute l'augmentation de tendresse que causent 21 mois de séparation. Je ne t'écirai que de mercredi en huit, par Portland. Celle-ci passera par Boston, par les Cunards.

La conférence a échoué et tous les gouvernements de l'Europe se sont laissé jouer par les Turcs, ou plutôt donner des coups de pied, car de reculade en reculade, ils ont fini par tout abandonner. Si la Russie recule aussi, ce qui pourrait bien arriver, malgré les paroles menaçantes de l'Empereur en novembre, les chrétiens de Turquie vont encore être massacrés et voir leurs filles enlevées pour les harems. L'Angleterre s'en lave les mains et toute la grande démonstration de paix se termine en fumée. La Russie s'est donné le beau rôle et l'Angleterre, sous son stupide gouvernement tory, n'a fait que de la tergiversation ridicule. On se plaint de l'incapacité des ministres, du manque de tête et de jugement de Disraéli et de la bêtise de lord Derby, qui a tout hérité de son père, moins le talent. Les journaux anglais, à part les tories comme le *Standard* ou le *Telegraph*, sentent que leur pays est humilié et attaquent violemment le cabinet. Il ne tombera pas de suite, mais je suis sûr qu'il ne fera pas longue vie.

En France, les évêques, qui exigeaient si arrogamment, il y a deux ans, qu'on passât une loi pour conserver le principe des prières publiques appliquées à la marche des affaires et du gouvernement, ont pris occasion de celles ordonnées pour l'ouverture des Chambres, pour maudire la république et prier en dedans pour son renversement. Ils ne parlent dans leurs mandements que de tyrannie, de persécution, de chaos, quand les documents constatent la prospérité publique et qu'ils font aujourd'hui mille choses qui leur étaient strictement défendues sous la Restauration. Enfin, ils sont on ne peut plus ridicules et plus malhonnêtes.

J'embrasse bien ta maman et Bibite. Adieu.

D.

Au reste, il faut qu'on soit bien plus coquin ici qu'ailleurs. Voilà 140 000 000 de francs complètement perdus depuis quatre ans, par six banques; 122 millions depuis sept ans, par les spéculations Langrand; près de 250 millions par l'affaire des Bassins houillers, une entreprise de chemins de fer secondaires qui avait de l'avenir, mais les administrateurs se sont séparé les capitaux versés et les chemins n'ont pu être construits

que par petits tronçons, qui restent inachevés. Donc 511 millions perdus parce que dans la haute finance comme dans le petit commerce il n'y a aucune espèce de conscience. Je tire ces chiffres de la *Cote libre*, un journal d'agiotage qui donne les cours des fonds publics.

Votre hiver est dur, ici nous n'en avons pas. Il a gelé une fois depuis que je t'ai écrit. Aujourd'hui le temps est splendide. Hier nous avons eu une véritable averse d'été, avec grand vent ensuite, qui m'a fait croire à un refroidissement de l'atmosphère, mais au contraire, elle s'est réchauffée.

La mort de Mme Armstrong<sup>150</sup> de me surprend pas, elle a toujours eu une affection de l'épine dorsale et c'est en grande partie parce qu'elle était souvent souffrante qu'on l'a tant gâtée.

La loi électorale a été soumise aux Chambres belges. C'est la plus audacieuse fourberie de parti qui se soit jamais vue dans aucun pays. Cela ressemble aux plus belles fourberies de l'Empire. L'agitation est grande. Ou le ministère retirera sa loi ou il y aura de graves désordres partout. Cette loi que M. Malou promettait faire en dehors de toute idée ou tactique de parti, est au contraire préparée pour ôter au moins 15 000 voix aux libéraux, aux prochaines élections. Je suis convaincu que le roi forcera les ministres ou de retirer, ou de modifier la loi, ou de s'en aller, car il pourrait fort bien y avoir révolution si elle est maintenue, et le roi, qui a été gravement insulté à plusieurs reprises par le parti clérical, et qui n'en laisse pas moins agir les ministres à leur guise dans l'administration ordinaire du pays, ne s'exposera pas à voir un soulèvement des grandes villes. M. Malou a fait un coup d'habileté à la Polignac, qui a amené la chute de Charles X. Le roi belge n'a nulle envie de se mettre en antagonisme avec l'opinion éclairée du pays. Il est lui-même un homme éclairé.

J'avais reçu, comme tu as dû le voir, ton premier bon de 10 louis. Adieu. Je t'aime plus que jamais, et j'espère vraiment que les bonnes nouvelles approchent.

D.

---

<sup>150</sup> « We regret to announce the sudden death of Mrs. Armstrong, wife of Mr. J. Deligny Armstrong, and only child of Mr. Edgar McMullen, of Longueuil. » *The Evening Star*, 22 décembre 1876, p. 3. On se rappelle que Dessaulles avait fait des affaires avec Edgar McMullen et William Angus.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 188

Gand, mercredi 31 janvier 1877

Ma chère bonne enfant,

Que je voudrais donc t'embrasser une fois à mon goût, d'abord parce que je t'aime par-dessus tout, en second lieu pour toutes les bontés que tu me témoignes. Pour me venir en aide, tu te refuses évidemment bien des choses dont tu as besoin ou qui te feraient plaisir, et je vois là pratiquement l'effet de ton bon cœur et de ton inaltérable amitié. Je te bénis du fond de mon cœur, chère enfant, et je n'aurai de bonheur que quand j'aurai pu te renvoyer le tout avec remerciement en sus à mon goût.

Mes affaires ont un peu avancé depuis ma dernière lettre. J'ai reçu la tienne du 11 à mon retour de Bruxelles, vendredi dernier le 26. Elle m'attendait depuis deux jours. J'ai aussi son contenu, un bon de poste de 10 louis pour lequel je t'envoie tous mes remerciements. Ceci me met à flot; et ne m'envoie plus rien. Je pourrai bientôt me suffire à moi-même, quelque mauvais vouloir qu'on y mette ici.

Voici ce que j'ai fait, depuis ma dernière écrite le lundi 22. Je suis parti pour Bruxelles le mercredi matin et suis allé à Forest, à une lieue de Bruxelles, voir un fabricant de verreries. Son nom est Reynier. Malheureusement il était allé à Bruxelles et il m'a fallu revenir coucher en ville. Le lendemain, j'y suis retourné par le premier train (pour six sous aller et retour) et l'ai trouvé à sa fabrique. Je lui ai expliqué ce que je voulais et au lieu de me faire toutes les blagues bêtes que m'avaient faites les gens de la rue Jéricho, de Bruxelles, il m'a dit :

– Je vais vous faire cela à bon marché. Inutile de faire venir un moule en métal de Paris qui vous coûterait 150 francs; nous ferons cela plus tard. Je vais faire un moule en bois qui vous coûtera 12 ou 13 au plus et, quand j'aurai vu et essayé le globe, je me monterai pour en faire la quantité voulue. Pour les 50 premiers, je vous chargerai 1 f. 25 pièce, car il faut que mes hommes apprennent. Après cela, je baisserai probablement jusqu'à 1 franc, et peut-être même davantage.

Remarque que les voleurs de la rue Jéricho me demandaient jusqu'à 2 francs et demi pièce pour le premier 100. Voilà pourquoi il me fallait au moins 250 à 300 francs pour commencer. Avec M. Reynier, qui est honnête (le premier Belge complètement franc que j'aie rencontré), je ne paierai qu'un franc et quart, même en n'en prenant que 10, mais en payant le moule. Les autres me demandaient six semaines; Reynier ne m'a demandé que dix jours et cela parce que, dit-il, on me promettra le moule une fois ou deux avant de le livrer.

Je retournerai donc probablement lundi à Forest. Je fais faire ici une douzaine de supports pour les globes et nous devons aller les essayer dans les conditions voulues chez un de ses amis de Bruxelles. Il a confiance dans une grande vente, si l'effet est tel que je le dis. Or ici j'ai la preuve par les globes Trudeau, mais il est impossible que les miens, vu leurs deux réflecteurs, n'augmentent pas encore de beaucoup la lumière obtenue de ceux-là. J'aurai autant de vente pour les lampes à pétrole que pour les becs de gaz, car ici les globes dont on se sert font perdre une proportion considérable de la lumière et il est encore plus nécessaire de l'augmenter pour une lampe que pour un bec de gaz. Les lampes à pétrole, ici, sont un objet de grand luxe. Elles sont toutes, pour les gens aisés, en porcelaine, première qualité, avec dessins et sujets très riches. Au lieu d'un simple petit réservoir sur un pied, le réservoir s'étend en bas sur les deux tiers de la hauteur de nos supports, et il y a ainsi place pour des tableaux très riches. Ces lampes sont hautes et larges et ne paraîtront pas du tout écrasées par un globe un peu gros.

Ici, Grotkaï et Parmentier se querellent avec Martiny et Van Acker, voulant les faire travailler pour rien. Il faut voir comme on s'épluche et se traite de coquins des deux côtés, ayant assez raison des deux côtés. J'oubliais de te dire que j'ai vu mon agent de brevets, à Bruxelles, M. Kirkpatrick, auquel je redevais une vingtaine de francs et auquel je comptais mes mécomptes en affaires.

– Vous ne saviez donc pas, m'a-t-il dit, que vous veniez chez le peuple menteur et gredin par excellence ?

– Ma foi, non. Je ne me doutais pas de ce qui m'attendait ici; et j'avoue que je croyais les Belges un peuple de progrès. Au contraire, ils me paraissent être bien inférieurs aux autres.

– Le dernier peuple de l'Europe, a-t-il ajouté. Je les connais depuis 20 ans, mais après qu'ils m'eurent volé pendant cinq ou six ans. Ne vous fiez

jamais à un Belge. Ce peuple-ci est traître par instinct. Il n'a pas d'autre objet que de carotter les gens. Il est entendu, en Belgique, qu'en affaires tous les moyens sont bons. L'adage américain recommande de faire de l'argent honnêtement quand on le peut, mais le Belge ne s'occupe pas le moins du monde de la restriction et son principe et sa pratique consistent à faire de l'argent n'importe comment.

Van Acker m'en disait justement autant avant-hier. Je lui disais en riant :

– Mais vous êtes bien coquins, en Belgique.

– Coquins! À qui le dites-vous ? Retenez bien ceci. Même étroitement surveillé, le fournisseur belge vole toujours, soit sur la quantité soit sur la qualité. On ne sait pas ce que c'est que l'honneur ici. Et plus on vous fait de protestations qu'on vous a bien servi, plus vous devez être sur vos gardes. Ceux qui protestent le plus de la qualité de leurs marchandises sont précisément les plus voleurs.

Ceci doit te faire voir que je ne t'ai rien exagéré. Et c'est uniquement parce que je suis chez ce peuple essentiellement coquin que j'ai été si doucement. Kirkpatrick m'a dit :

– Si vous réussissez même modérément en Belgique, je vous donnerai un certificat de génie. Aucun étranger ne réussit ici; tout le monde est en conspiration contre lui.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 189

Gand, 16 février 1877

Ma chère enfant,

Je suis revenu trop tard de Bruxelles, mercredi, pour t'écrire par la ligne Allan. Celle-ci va donc passer par New York.

Ma position devient moins désagréable. Notre dernier essai d'un carburateur amélioré a donné un bon résultat, et l'hélice de Parmentier aussi. Nous avons donc finalement adopté l'appareil ainsi combiné, réservant ma pompe pour les gros appareils. Les petits se trouvent encore considérablement diminués de prix et nous pourrons livrer un appareil

de 10 becs pour 200 francs ou \$40. C'est aussi peu que possible. Voyant enfin que mes idées d'application valaient mieux que les leurs, ces messieurs se sont décidés à me faire meilleure mine, mais ils garderont toujours la part du lion. La difficulté avec Martiny et Van Acker s'est terminée néanmoins sur mon dos, en ce sens que l'excédent de 150 francs que Parmentier et Grotkaï refusaient de payer sera pris sur ma part. Il est très commode de faire ainsi payer les autres pour soi. Mais j'y ai consenti sans observations, afin de détruire tout prétexte à retards ultérieurs. Mais ce fait peut te donner une idée de la lésinerie belge.

Je suis définitivement entendu avec Parmentier pour la France, l'Angleterre, l'Italie et les États-Unis. Nous prenons le brevet ensemble par moitié, lui avançant l'argent. Il a un ami à Cologne qui s'occupera de l'Allemagne. J'aurai en Belgique un sixième, sans argent comptant donné, mais avancé au montant dont j'aurai besoin, et qui sera repris sur les profits ultérieurs. Ça n'est pas absolument juste, mais il fallait absolument que je marche et pour pouvoir aller travailler ailleurs, j'étais décidé à souscrire à n'importe quoi.

Je suis allé à Forest, chez Reynier, pour subir encore un mécompte mais qui n'est pas sa faute. Il passe un ruisseau sous son usine et les grandes pluies de ces jours derniers l'ont fait débouler et l'eau a considérablement endommagé son fourneau principal. Il en profite pour faire une distribution plus commode de l'usine, mais ne travaillera pas pour moi avant quatre semaines. Il n'avait fait que deux globes pour essayer le moule, mais ce moule avait été si bêtement fait par son tourneur que la forme voulue n'y était pas du tout. C'était comme si, ayant demandé une casquette, on avait donné un chapeau. Je viens donc de faire faire ici un patron en bois sur lequel on fera le moule. Mais les ouvriers belges sont ineptes. J'avais donné à mon homme un patron taillé en papier avec les courbes exactes. L'innocent a tourné le moule précisément sens inverse de ce qu'il aurait dû être et m'a fait une grosse bobine de six pouces de diamètre. Il m'a fallu me tenir à côté de lui pour le lui faire exécuter avec le compas de proportion. Quand il a eu presque fini, j'ai pris l'outil pour donner exactement les courbes dont j'avais besoin. J'ai beaucoup tourné autrefois avec le tour du vieil oncle Toussaint, et l'autre ouvrait des yeux grands comme des assiettes quand il a vu que je savais aussi bien tenir un instrument que lui. Je lui ai même montré une position qu'il ne con-

naissait pas, pour donner au bois le plus grand poli possible. Alors, je lui ai demandé combien c'était. Le pauvre diable m'a dit :

Je vous aurais chargé 2 francs, mais ça ne sera plus qu'un franc 25 cts, parce que vous avez bien fait pour 25 centimes d'ouvrage. Naturellement, je lui ai donné ses 2 francs. Ici, ce ne sont pas les ouvriers qui sont malhonnêtes, ce sont les gens riches. L'ouvrier est mangé par eux de toutes manières.

Le temps passe bien triste souvent pour moi et j'éprouve un terrible besoin de vous voir, ne fût-ce qu'un jour. Je prévois néanmoins que d'ici à quelques semaines j'irai en France pour faire partir nos appareils à gaz. Ayant aussi mes globes, je ferai nécessairement quelque chose et ne puis être bien longtemps maintenant sans faire des remises. Une fois partie, la chose ira vite.

J'ai ta chère lettre du 2. Je vois qu'on réserve quelque chose pour Laframboise, mais on y met bien du temps.

Il fait toujours doux ici, mais avec beaucoup de pluie. Nous n'avons vu un grain de neige et, chose singulière, il fait très froid en Allemagne, à 100 lieues d'ici, très froid en Suisse, et même dans le nord de l'Italie, et ici nous n'avons eu que trois gelées de nuit depuis le 12 décembre, deux mois.

Ton mari a grand tort de ne pas avoir soin de lui. Les meilleurs hommes ont donc toujours un défaut. Mais celui-là, la femme a le droit de le corriger et de se faire obéir. Je vous embrasse un million de fois.

D.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 190

Gand, mercredi 17 février<sup>151</sup> 1877

Ma chère enfant,

---

<sup>151</sup> Et pourtant le 17 février 1877 est un samedi.



Le temps passe toujours bien tristement pour moi et je m'évertue en vains efforts pour obtenir que tous les gens à qui j'ai affaire se remuent. C'est toujours l'inactivité belge, et souvent la bêtise belge. Grotkaï s'est querellé avec Martiny et Van Acker à propos d'une différence de 30 à 40 francs, et nous sommes là depuis trois semaines arrêtés parce que ces gens sont trop mesquins pour passer par-dessus cette misère. Ils sont capables de se ruiner en procès plutôt que de payer 5 piastres de trop, quand ils en ont des milliers en perspective. Et tant que cette grosse affaire ne sera pas arrangée, on me tient à l'ancre. Ces gens sont bêtes à faire pleurer un âne de tendresse. Et Grotkaï est très fâché parce que Van Acker tient à son prix.

– Voyez, dit-il, le tort qu'il nous fait. Je pourrais poser plusieurs machines de suite.

Et l'innocent ne voit pas que pour sauver 5 piastres il en perd bien davantage. Mais voilà un an qu'il fait le même jeu avec moi. Tout cela peut paraître incroyable et pourtant rien n'est plus vrai. Aussi suis-je parfaitement décidé à planter là tous ces gueux de gros calibre dès que j'aurai quelque chose en poche. Mon Reynier m'écrit que son tourneur l'a trompé et qu'il n'avait pas encore de modèle lundi. C'est une affaire de trois heures, eh bien l'autre passe probablement son temps à boire, et il faudra aller s'établir dans sa boutique pour le faire travailler. En vérité, je ris de bon cœur quand je vois les journaux français parler de cet honnête peuple belge. Ceux qui écrivent cela viennent passer quelques jours en Belgique, y sont choyés et fêtés, ne voient jamais l'envers des choses, et dès qu'ils sont de retour ils paient en compliments la réception qu'on leur a faite. Réville, Sarcey, de Molinari, qui sont venus donner des conférences, n'ont pas tari en compliments sur cet honnête peuple belge qui mérite les sympathies de l'Europe. Et dans cet honnête peuple il se commet régulièrement deux ou trois meurtres par semaine, quelques-uns avec des particularités d'atrocité qui vous rendent malade; et dans les Flandres l'ivrognerie est portée à un degré inconnu ailleurs, excepté peut-être en Irlande. C'est en Belgique qu'il se boit le plus de bière à la seule exception de la Bavière, où la consommation est de 120 hectolitres (1 100 gallons) par tête. Elle est de 100 hectolitres par tête en Belgique. Cela donne pour les hommes faits au moins 200 hectolitres. Néanmoins je dois dire que les femmes en boivent beaucoup aussi. Les femmes de la campagne entrent comme les hommes dans les estaminets pour boire

leur verre de bière; et j'ai souvent vu à l'hôtel où je dîne, les dames se faire servir leur demi-bouteille de vin et elles la vident toujours.

Je vais peut-être retourner à Forest demain, afin de faire marcher les globes. Il me semble que ce Reynier est parfaitement honnête, mais il est peut-être inactif comme tous les Belges. Il y a toujours quelque chose ici. Il se disait sûr d'avoir son modèle sous deux ou trois jours et je vois bien qu'il ne talonne pas le tourneur. On ne peut faire quelque chose ici qu'en les importunant sans cesse.

Je n'ai donc encore rien de définitif à te dire cette fois-ci. J'espère que ma prochaine vaudra mieux au point de vue des nouvelles qui me concernent.

Le ministère modifie profondément l'abominable projet de réforme électorale qu'il a proposé. Il y a eu une explosion si générale de colère qu'il lui a fallu céder. On ne connaît pas encore toutes les modifications qui vont être proposées, mais je suis bien sûr, d'après les discours tenus dans les divers comités qui ont étudié le projet, qu'on va tenter encore plusieurs fourberies. Ce projet n'était réellement pas une réforme électorale mais simplement une grande intrigue pour défranchiser au moins 15 000 électeurs libéraux dans les grandes villes, ce qui eût assuré la vie du ministère clérical pendant 10 ou 12 ans au moins. Les feuilles cléricales écument parce que le ministère n'ose pas maintenir son projet intact; et dans les feuilles écrites en flamand le style est d'une brutalité qui fait parfaitement comprendre quel est au fond le caractère national. Les injures de la langue française sont des amabilités comparées aux expressions flamandes.

Une assez grave affaire a eu lieu ici dernièrement. Un homme bien connu et très bien posé est mort avec instruction de lui faire un enterrement civil. Une grande foule suivait le cercueil et, une fois le corps déposé dans le caveau, un des échevins de la ville voulut prononcer quelques paroles d'éloge et de regret pour le défunt. Cela se passait hors de la municipalité et dans un cimetière soumis au bourgmestre de la commune rurale, mais qui touche à la ville. Celui-ci, qui est parent d'un des chanoines de la cathédrale et clérical forcené, vint intimer à l'échevin de vouloir bien se taire. L'autre lui dit :

– Mais c'est mon droit de parler pourvu que je ne trouble pas l'ordre public. Cela se fait partout en Belgique.

– Je vous défends, dit l'autre, du ton brutal belge, de dire un mot de plus.

Les assistants voulaient écharper cet imbécile, mais l'échevin les calma en leur promettant d'amener l'affaire devant la législature. En effet, hier, M. Bara a demandé des explications au gouvernement. Comme la loi condamne absolument ce bourgmestre, le ministre de l'Intérieur ne savait trop sur quel pied danser. Un ministère clérical dans un pays de code civil français est constamment dans une position pénible, toujours obligé de déplaire au clergé pour faire exécuter la loi. Le bourgmestre s'était rendu coupable d'une violation grossière de la loi, mais défendre le droit des libéraux, c'était admettre que le clergé n'a pas le sens commun de tant crier parce que les gens qu'il a mis brutalement à la porte y restent. Tous les journaux cléricaux traitent de chiens ceux qui meurent sans le prêtre; mais ici le cimetière étant strictement communal, on ne fait pas de distinction et tous ceux qui meurent doivent être enterrés à la suite les uns des autres, s'ils n'ont pas de terrain à eux. Le clergé crie mais la loi est péremptoire. Il vient tout simplement bénir la fosse du catholique, pourvu qu'il paie, car ceux qui n'ont rien à payer s'en vont au cimetière sans prière et sans prêtre, et il n'y a point d'eau bénite jetée sur la fosse. Mais si ceux qui peuvent payer se passent du prêtre, ce sont des cris et des injures grosses comme des montagnes. Le ministre a promis de prendre des renseignements. En attendant, si le bourgmestre de Mont Saint-Amand (la commune en question, qui est à Gand ce qu'Hochelaga est à Montréal) vient en ville, il pourrait bien avoir un charivari sérieux. Les gens sont exaspérés, moins encore de l'acte que de la brutalité de manières et de langage qu'il a employé.

C'est une chose bien remarquable que c'est dans les pays catholiques que l'on respecte le moins les morts. En Italie, c'est encore bien pis qu'ici. On met le corps dans un tombereau, sans cercueil, et on va verser le tombereau sur un puits énorme. Un second tombereau vient verser de la chaux et tout est dit. Ni prêtre, ni prières, ni eau bénite.

J'avais demandé, il y a déjà longtemps, si quelqu'un avait vu M. Angus au sujet de l'affaire Lamothe. Tâche donc de me dire si on a eu quelques nouvelles. Il n'est guère possible que l'on en soit resté là et quelque chose a dû se faire avec les gens de Kaskaskia qui n'attendaient que les papiers en règle pour racheter leurs lots. Et je sais que McMullen avait ses titres en règle de la part des héritiers.

J'ai eu tantôt ta dernière du 26, et j'avais eu vendredi celle du 19. Je suis bien heureux de voir que Bibite vous amuse tant, et bien heureux surtout de te savoir heureuse. Jouissez bien du bonheur d'être ensemble, c'est le plus grand de tous.

J'ai expédié vendredi les reçus que G. demandait et que j'avais commis l'étourderie d'oublier pendant trois semaines dans mon portefeuille.

Adieu. Je vous aime bien tous et vous embrasse de tout mon cœur.

D.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 191

Gand, 23 février 1877

Ma chère enfant,

J'ai reçu hier ta bonne lettre du 9. J'avais vu par le *Times* de Londres que le Parlement fédéral était convoqué et j'en avais conclu que ton pauvre mari en aurait le contrecoup sous le rapport de l'augmentation d'ouvrage. Je vois, par ta lettre, que c'est encore pire que je le craignais. Il faut bien se soumettre à ces nécessités, mais bien souvent on y laisse sa santé. Je suis bien content de savoir ton bébé si bien, ainsi que ta maman; mais très chagrin de te savoir si changée. Néanmoins puisque tu reprends des forces, ce n'est que demi-mal. Mais il faut que tu suives un régime un peu riche. Bois du vin de port et un peu de bonne ale, prends souvent des bouillons, du blanc-mange de pied de veau ou pattes de volaille; souvent des omelettes à ton déjeuner, souvent des crêpes à dîner, beaucoup de bœuf, bifteck ou rosbief, du riz sous toutes ses formes. Ces choses s'assimilent bien. Au lieu du macaroni comme accompagnement de la viande, je préparerais du riz comme je te l'ai indiqué, avec un peu de lait et de beurre et des feuilles de céleri, la partie que l'on ne mange pas. C'est excellent et nourrissant en même temps. Ton mari a autant de besoin de ce régime que toi-même, lui pour se donner de la vigueur, toi de la chair. Mettez-vous aux petits soins tous deux et faites un peu de gourmandise. Dans votre cas, c'est un devoir et non un péché.

Et, quant à toi surtout, qui es un peu obligée de m'obéir, je veux que tu le fasses pour l'amour de moi. Je suis content que ma bonne sœur se rapproche de vous. Ils étaient bien loin. Vous vous verrez plus souvent et vous penserez ensemble à celui qui est seul.

C'est une bonne nouvelle pour moi que celle de l'arrangement définitif de l'affaire McNaughton. Je n'ai jamais craint beaucoup un appel en Angleterre, car il fallait de sa part une avance considérable d'argent. Si j'avais pu en appeler du honteux jugement qui a été donné contre moi en faveur du Grand-Tronc, je n'aurais pas perdu 7 000 louis. Mais Cartier a réussi à faire choisir Lafontaine, son cousin, pour cinquième juge en appel, et c'est lui, et non Lafontaine, qui a jugé. Mais comme un arrangement médiocre vaut mieux, en règle générale, qu'un bon procès, je suis heureux de savoir cette affaire réglée. Quant à Girouard, sa déconvenue est risible, car il comptait probablement là-dessus pour un voyage en Angleterre et je comprends sa colère.

Puisque Mme Papineau est mieux, il y aurait plus d'espoir que jamais de guérison à lui faire prendre des bains d'air comprimé. Voilà plusieurs guérisons importantes que l'on obtient ici par ce moyen. Il ne s'agit pas de compression de l'air à faire éclater les poumons, mais une compression à un quart d'atmosphère pour commencer, et portée ensuite jusqu'à une demi-atmosphère, augmente la quantité d'oxygène fournie au poumon, et là est tout le secret. Je vous conseille fortement de l'essayer, et si Godfroy n'en a pas parlé à son oncle, quand je vous ai mentionné la chose, il devrait le faire sans tarder.

Parmentier a posé une machine chez lui et a éclairé sa maison. Le succès était complet, mais il n'avait pas voulu m'écouter à propos d'un détail du mécanisme, et son appareil a manqué de suite. Il voit son béjaune et va faire renforcer le point faible. Dans tous les cas, le succès ne fait pas doute et nous sommes sûrs de vendre des appareils de dix becs pour 175 francs au plus, c'est à-dire 35 piastres. À ce prix, il s'en vendra beaucoup. Dès que la chose sera en marche ici, je m'en irai en France et serai bien heureux de sortir de ce pays de la lésinerie et de la tromperie. Voilà 16 mois que j'y perds parce que tous ces gens-ci voulaient tout prendre et ne me rien donner. Ils ont toujours réussi en plus grande partie, car j'aurai peu de chose ici, mais une fois ailleurs je serai maître du terrain et pourrai me passer d'eux, s'ils ne veulent pas être raisonnables. Au reste, Grotkäï n'a aucun intérêt dans la chose hors de Belgique et Parmentier

est certainement plus honnête que lui. Une fois en France, je conduirai la chose à mon gré et ne lésinerai pas sur 5 francs pour mettre la solidité voulue à un appareil. Mais ces gens-ci ne comprennent que l'économie des bouts de chandelle. En mécanisme, la seule économie possible est de faire les choses fortes et durables. Et leur lésinerie est d'autant plus singulière que sur nombre de détails ils exagèrent considérablement la force des machines qu'ils emploient. Leurs voitures sont absurdes par leur poids et le cheval a toujours de 3 à 600 livres à traîner en trop et complètement inutiles.

Depuis 15 jours Grotkaï change de tactique à mon égard. Cela m'est bien indifférent et montre qu'il a quelque chose en vue. Je ne sais pas encore ce que c'est, mais ces gens-ci ne vivent tous que de diplomatie, et souvent, après s'être mangés mutuellement, ils se font les mines les plus aimables. Seulement ils y mettent toujours cette gaucherie qui est le propre des natures mal léchées et ce qu'ils savent le moins conserver, c'est la dignité personnelle. C'est un singulier peuple que j'appellerais à peine ébauché, s'il ne remontait pas au temps de César et n'était pas toujours resté le même : beaucoup plus de mauvais côtés que de bons.

Je m'explique parfaitement à présent l'esprit et les habitudes du clergé belge. Il a la brutalité native. Le paysan ici n'a rien de commun avec les bonnes familles de cultivateurs de chez nous. La classe respectable des habitants, chez nous, est à cent coudées au-dessus du paysan belge ou même français. Les Normandin, les Poulin, les Rioux, les Larivière, de Saint-Hyacinthe, n'ont absolument rien qui leur ressemble de loin ici chez le paysan. Chez nous, l'habitant a sa maison confortable et vit bien; ici, il n'a que sa chaumière, se nourrit grossièrement, vit avec son bétail et en prend trop souvent les instincts. Si les parents de ton mari, avec leurs bonnes et respectables habitudes canadiennes, tombaient au milieu de paysans belges, ils se croiraient au milieu de vrais sauvages et seraient révoltés de tout ce qu'ils verraient.

Je vous embrasse tous mille fois.

D.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 192

Gand, 28 février 1877

Ma chère enfant,

Grotkaï a éclairé son atelier avec le dernier appareil, après l'avoir consolidé là où il avait manqué chez Parmentier. Le résultat est satisfaisant, mais je crains encore les intermittences de la lumière. Si nous ne pouvons pas nous assurer pleinement contre ce défaut, il faudra en revenir à ma pompe, qui est absolument parfaite, mais ces messieurs voulaient absolument s'en passer pour me donner moins. Je ne regarde pas néanmoins comme impossible que la vis d'Archimède ne donne pas un courant continu, et nous verrons cela définitivement samedi.

Nous préparons un appareil pour indiquer les variations qui ne sont pas sensibles à l'œil. S'il n'y a pas de variation, tout sera complet et satisfaisant.

Mon Reynier ne sera pas prêt avant le 10 mars. Je vais faire, ces jours-ci, l'entrée de mes globes pour la grande exposition de Paris, et aussi celle de notre appareil à gaz pour Parmentier et moi. Je t'ai dit que Grotkaï n'avait rien à faire avec [ ] hors de Belgique.

La lettre qui est en route ne peut m'arriver que demain. Je t'écris aujourd'hui parce que je tiens à ce que Dion ait ma lettre le plus vite possible. Le pauvre garçon a de bonnes idées, mais il manque de moyen. Il doit m'envoyer quelque chose qui sera bon en Belgique en m'offrant la Belgique pour moi seul et partageant avec lui pour la France. Soyez sûrs que celui-là est honnête et surtout qu'il m'est bien dévoué. Si tu pouvais le recevoir une fois (et lui faire un peu de musique dont il raffole), tu me ferais plaisir. Si son procédé pour faire de la pulpe blanche avec le [ ] est économique, je lui promets une belle somme ici. Il se fabrique en Belgique plus de 25 000 tonnes de papiers, et plus du triple en France et en Angleterre. Il m'en parle mais sans me donner tous les détails de fabrication. Je vois aussi qu'il touche de bien près à l'éclairage électrique, car il produit l'électricité à bon marché et c'est encore là ce qui manque ici. On produit bien un éclairage splendide; une étincelle continue passant entre deux crayons de charbon dur produit une lumière équivalente à 400 bougies et même davantage, selon la puissance de la pile, mais

cette quantité d'électricité coûte encore cher. Il me paraît clair que Dion la produit à bien meilleur marché qu'ici. Je lui conseille de demander une place à l'exposition pour une machine. S'il ne la perfectionne pas assez à temps, il ne sera pas pendu pour ne pas la livrer.

Les évêques de France ont émané des mandements de carême qui ne sont que des diatribes inconvenantes contre tout ce qui se fait en France. Ces messieurs veulent Henri V et rien autre chose. Ils ont derrière eux un petit troupeau de 100 000 fidèles au plus à l'ancienne cause royaliste et ces gens s'intitulent toujours « la France ». L'évêque de Toulouse s'est pris corps à corps à la *Revue des Deux mondes* qu'il représente comme une publication éminemment dangereuse. Ils deviennent fous, parole d'honneur. Ils exigeaient que l'on fît faire des prières pour la république, et puis ces messieurs émanent tous à cette occasion des mandements qui signifient : « Priez Dieu, mes frères, mais pour qu'il nous débarrasse du monstre. »

Ils exigeaient aussi, en Italie, que le gouvernement envoyât les soldats à confesse, et il a été prouvé que les confesseurs leur conseillaient de désertre. Ils ont réussi à en faire fusiller quelques-uns. En France, ils ont fait rage pour conserver les aumônes de régiments, et dernièrement on en a surpris deux qui distribuaient des pamphlets légitimistes, persuadant aux soldats que la république n'est pas un gouvernement légitime que l'on puisse soutenir en conscience. Ces duplicités exaspèrent les gens, et si on riposte vivement, on est décrété d'impiété. Il faut vivre ici pour savoir ce que c'est que la déraison ecclésiastique. Rien au monde n'en approche.

Je ne t'écirai que de vendredi en huit. Embrasse bien ta maman, ton bébé et ton mari pour moi.

Je vais mettre la lettre ci-incluse chez le [Dr] Coderre.

Je t'aime bien.

D.





À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 193

Gand, 9 mars 1877

Ma chère enfant,

Je n'avais pas eu de lettre la semaine dernière et j'ai reçu, cette semaine, tes deux chères lettres du 16 et du 23. Mais, chose singulière, c'est sur la dernière que la poste de Montréal a mis le timbre too late, et il n'était pas sur celle qui était en retard. J'aurais compris qu'il fût sur celle-ci, Mais quoique trop tard à la poste, celle-ci vient, et l'autre, qui ne porte rien, n'était pas venue.

J'ai reçu avec plaisir le petit paquet de beaux cheveux que tu m'envoies. Je l'ai collé sur vos deux portraits.

Ton mari me paraît fort imprudent de négliger une diarrhée. Négliger une constipation est rarement dangereux, mais il ne faut jamais négliger une diarrhée, car c'est une partie du sang qui s'en va. Le docteur a dû lui ordonner un régime un peu riche à part les remèdes. Il devrait prendre de bon vin de port pur à son dîner et de l'eau de riz chaude le soir avec un peu de ratanhia<sup>152</sup> dedans. Il lui faut un régime très fortifiant. Il faut surtout qu'il se tienne très chaudement et une flanelle sur le ventre s'il ne porte pas habituellement la flanelle. Un homme n'a pas le droit de n'avoir pas soin de lui, quand sa santé n'est pas forte.

Je vois aussi que vous avez aussi de grandes misères. Il y en a de bien grandes sur différents points de l'Europe. À Lyon et à Marseille, le quart de la population est sans ouvrage. En Bulgarie, toute la population dont les maisons ont été détruites par les Turcs a dû camper sous des tentes et elle est décimée par les maladies et le froid qui est très vif dans toute cette contrée, qui est à 3 et 4 000 pieds au-dessus du niveau de la mer. La température moyenne s'abaisse d'un degré par 400 pieds de hauteur, ainsi la chaîne des Balkans qui traverse toute la Bulgarie jouit d'un climat à peu près comme celui du Canada, et il y a au moins 10 000 familles sous tentes.

---

<sup>152</sup> La racine du ratanhia (*Krameria lappacea*) a des propriétés astringentes et traite les maladies gastro-intestinales.

J'apprends avec plaisir que ma bonne sœur va sur la rue Saint-Denis et se rapproche ainsi de vous. Que Désanges se lave donc souvent l'œil avec de l'eau salée, je pense que cela la soulagera. Puisque Mme Papineau a eu du mieux malgré votre terrible hiver, c'est qu'elle en reviendra. Mais qu'elle mange de la viande crue et, si le bourbon whisky ne lui nuit pas, ce qui est quelquefois le cas, il doit lui faire du bien. Cela dépend des tempéraments. Il a sauvé Gonzalve Doutre et n'a pas empêché le pauvre Lusignan de mourir. Quant à Mme Papineau, elle a certainement de la consommation dans sa maladie, mais tous les consommateurs ne meurent pas. Les uns sont emportés en trois mois; les autres en reviennent. Ces résultats dépendent quelquefois de la constitution, et quelquefois des traitements suivis. Il y a des médecins qui se trompent sur le traitement; d'autres qui tombent juste. Il est clair que si McDonnell avait fait la moindre erreur, Mme Papineau serait morte à présent. Son traitement l'ayant prolongée si longtemps, il y a maintenant tout espoir de guérison. Il a enrayé la maladie et c'était le principal. Quand on n'y réussit pas, le malade ne dure pas si longtemps.

Tu me parles de nos pommes d'ici. À part les Carpentras, il n'y en a pas une qui vaille la peine d'être regardée. On dirait que la pomme a été saturée d'eau avant d'être mangée. Elles font néanmoins une compote passable qui fait passer quelques-uns des plats qu'on nous sert. On a de singulières habitudes ici en cuisine. Il faut toujours un grand nombre de plats avec accompagnement différent pour chaque plat. Goulus comme sont les Belges, ils se plaignent fort si la variété n'est pas constante. Ils font quelquefois les alliances de plats les plus absurdes. J'ai toujours de bons dîners parce que sur quatre plats de viande j'en ai toujours au moins deux qui me conviennent; mais j'insiste à avoir des patates au lieu des racines de chicorée, épinards, endives, oseille, toutes choses qui n'ont aucun goût mais que les Belges avalent au gallon. On sert aussi des fèves à peine amollies sur le feu dans du beurre. Elles sont à peine à moitié cuites et le cœur en est toujours dur. On nous fait quelquefois d'excellentes soupes, mais quand la cuisinière se rejette dans ses diverses soupes aux herbes qui sont acides ou amères, j'en ai pour plusieurs jours sans leur toucher. Les Belges sont bien heureux d'être goulus. Tout est bon. Je vois mon voisin prendre d'énormes morceaux de cartilages, les mâcher comme un rhinocéros pendant deux minutes, puis s'étouffer presque à les avaler. Jamais un Belge ne laisse rien sur son as-

siette. Il faut que tout disparaisse, excepté les gros os. Moi, j'ai toujours mon assiette presque aussi garnie quand elle part que quand elle arrive, et quoique je mange beaucoup moins que les autres, ils ont toujours fini chaque plat longtemps avant moi. Mais une moitié de patate avec viande et pain n'effraie jamais un Belge. Ils ont des fours et non pas des bouches. Je ne sais pas diable comment ils s'y prennent pour loger ces morceaux. Et la bouteille de vin passe toujours. Ce qu'ils mangent de moutarde est inimaginable : une bonne cuillerée à thé pour chaque plat. Ils en ont le feu dans le corps et les yeux tout bouffis quand ils ont fini. Comment diable ne seraient-ils pas lourds d'esprit en se bourrant l'estomac comme ils le font ?

Nous avons huit machines en chantier et j'espère que les affaires sont sérieusement commencées. Nous faisons demain une entrée pour l'exposition de Paris l'année prochaine.

L'heure de la malle est arrivée et je viens d'entrer. Je vous embrasse donc mille et mille fois toutes et tous.

D.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 194

Gand, 9 mars 1877

Ma chère enfant,

Je n'ai pas eu le temps, dans ma dernière, de t'inclure les deux recettes qui suivent et qui ont de l'importance pour une mère.

Le Dr Henry Pigeon, de Londres, s'est appliqué depuis longues années au traitement de la scarlatine et il a récemment publié dans un journal médical le résultat de ses observations, et des divers traitements qu'il a faits de cette maladie. C'est avec le soufre qu'il la combat et il le regarde comme un spécifique acquis. Voici le traitement qu'il emploie. Dès que l'on voit qu'il s'agit de scarlatine :

1. Frotter tout le corps deux fois par jour avec un onguent mêlé de soufre en proportion assez forte (naturellement le pharmacien connaît ce qu'est une proportion assez forte).

2. Donner de 5 à 10 grains de soufre (suivant l'âge) dans un peu de gelée trois fois par jour.

3. Brûler un peu de soufre sur des charbons dans la chambre du malade pour lui faire respirer cette fumée.

Tous les cas, dit le docteur, que j'ai traités par ce moyen se sont améliorés à vue d'œil, et la guérison était complète en huit jours. Les cas les plus satisfaisants sous la médication ordinaire l'ont toujours été beaucoup moins que les cas les plus graves avec celle-ci (par le soufre).

Le même donne une médication pour soulager les enfants qui ont la coqueluche, et elle les guérit plus vite que tout autre moyen connu. Quand l'enfant est couché, on fait évaporer, au-dessus d'un bec de gaz, une solution faible d'acide carbonique pendant une vingtaine de minutes. La toux perd de suite le caractère de la coqueluche. Il vaut mieux tenir l'enfant dans cette atmosphère pendant la journée et faire évaporer une seconde fois, le matin par exemple, une dose pareille.

Puisque j'en suis sur les recettes, autant vaut en donner une autre qui pourra être utile à Mme Papineau. Dans un des hôpitaux de Paris où l'on soigne particulièrement les phtisiques, on leur donne matin et soir de la viande crue, hachée fin et passée à la passoire pour être bien séparée. Cette viande doit être choisie avec soin pour son homogénéité et aussi fraîche que possible. Quand elle est préparée, on la met dans du cognac, que l'on peut sucrer, et le malade la prend par cuillerées. Une bonne cuiller à bouche, matin et soir, de viande n'est pas trop. Seulement chez vous il vaut mieux prendre le bourbon whisky, qui est une distillation du blé d'Inde et qui vaut mieux que tout autre alcool dans cette maladie. Cela, joint à la respiration de l'air comprimé, a ramené des cas absolument désespérés.

J'envoie ma lettre aujourd'hui parce que j'ai oublié de mettre dans celle de Dion les deux dessins ci-inclus qui représentent l'un un poêle à gaz, l'autre un poêle à charbon. Mets-les sous enveloppe à son adresse, aux soins du Dr Coderre.

Nous avons un peu plus de froid depuis quelques jours et nous avons enfin vu de la neige. Il a plu à peu près constamment depuis trois semaines. Ce climat est très doux mais d'une humidité terrible et j'ai sou-

vent des douleurs dans les jambes ou les bras depuis deux ou trois mois. Point de douleur permanente, et je ne sens quelque chose que si je fais un petit effort, ou si je monte sur un trottoir; mais enfin le rhumatisme entre chez moi et j'ai hâte d'être à Paris pour suivre un traitement.

Je vous embrasse tous de tout mon cœur.

Ton papa



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 195

Gand, 16 mars 1877

Ma chère enfant,

L'isolement où je vis me fait quelquefois passer de bien tristes quarts d'heure. Si d'un côté votre pensée me console, elle me rappelle aussi bien durement quelquefois une séparation qui m'écraserait si je m'écoutais trop. Il est difficile de ne pas sentir quelquefois son courage faillir quand on n'a eu, depuis quinze longs mois, que des manifestations d'hostilité ou d'égoïsme grossier sous des dehors hypocrites. Il n'y a aucune franchise dans ce peuple. Ils se redoutent les uns les autres et s'épient avec une vigilance prodigieuse. Ils attachent de l'importance au moindre geste, à la moindre parole, au moindre regard. Rien pour eux ne se fait sans une intention coupable. Ils se savent tous capables de profiter de la première inadvertance, pour mettre l'autre dedans. Tout est intrigue, moyen détourné, espionnage mutuel, et toujours des protestations sans fin d'amitié, quand ils sont ensemble. On est toujours parfaitement sûr... qu'il ne se fera rien... que d'absolument correct, mais on n'a pas plutôt le dos tourné que l'on dit pis que pendre. Ils sont tous détestables à l'exception de Parmentier qui ne parle pas aussi mal des autres, mais qui est aussi soupçonneux que tous les autres. Seulement comme il est bien élevé, il sait un peu mieux se contenir et couvrir les apparences. Il est honorable néanmoins, et sans son caractère gantois, qui se résume dans le soupçon et la mesquinerie (distinctif national), on serait parfaitement à l'aise avec lui. Mais il est clair qu'il faudrait manger au moins

trois minots de sel avec lui, au lieu d'un s'un, suivant le proverbe, pour qu'il se livre seulement à moitié. Il est néanmoins de beaucoup le meilleur de tous ceux avec qui j'ai été en relation. Le père Martiny est tout plein d'une bonhomie apparente, mais quand il vous a fait un prix, il demande toujours, dans son compte, un quart en plus. La chose m'est arrivée trois fois la semaine dernière avec différents fabricants qui me faisaient un prix et ont tous demandé beaucoup plus dans leurs comptes. J'en témoignais mon étonnement à Grotkaï et il me dit :

– Quand on vous a fait un prix, demandez qu'on l'écrive, sinon on n'y tiendra jamais.

– Quoi! ce sont là vos habitudes d'affaires ?

– Vous le voyez bien.

Ainsi, on ne doit rien faire que sur écrit, car la parole donnée ne signifie absolument rien ici. Voilà quel peuple c'est. Et dire qu'en France on dit souvent : « Cet honnête peuple belge ». Et il n'y en a pas un sur mille sur la parole duquel on puisse compter.

Un médecin français vient de publier ses observations sur l'emploi du silicate de potassium dans le traitement de l'érysipèle. Il assure que, quel que soit le siège de la maladie et les conditions de l'individu, la maladie se guérit en deux à six jours pour les plus mauvais cas, et que la grande majorité des cas se guérit en trois jours. Donne ceci à ma bonne sœur à qui la recette ne sera pas inutile. Qu'elle se fasse donner la dose par un médecin. Il ne s'agit que d'usage externe, qui ne l'empêchera pas de prendre ses globules.

On fait grand bruit en ce moment de la sottise d'une Sœur dans une commune de France, qui a assis sur un poêle, pour les punir, deux petites filles de 6 ans. L'une d'elles a eu peu de mal parce qu'elle avait plusieurs jupes, mais elle a été un peu brûlée. Mais l'autre, pauvre et qui n'avait qu'une robe et un jupon de coton, a eu les deux cuisses profondément brûlées. Elle criait à fendre l'air mais le bourreau femelle l'a forcée de rester sur ce poêle près de dix minutes. Enfin, l'enfant est tombée et il a fallu la porter chez un médecin qui a trouvé non seulement la chair à peu près cuite mais les muscles attaqués; et il croit que l'enfant perdra l'usage de ses jambes. Le gouvernement a ordonné une enquête, mais les journaux dévots l'attaquent furieusement pour se mêler de la discipline intérieure des couvents. S'il s'en mêlait davantage il ne s'y compromettrait peut-être pas tant de cruautés. Les pénitences infligées ici aux en-

fants sont souvent atroces, et on leur coupe bien souvent la peau des mains et même des reins avec des ficelles à nœuds. C'est étonnant comme les ecclésiastiques et les Sœurs sont cruels. Ces punitions ne se voient à peu près plus en Canada, mais ici elles sont encore en pleine vigueur. L'année dernière, un ecclésiastique a donné un si furieux soufflet à un enfant de 7 ans que le pauvre petit est resté deux heures sans connaissance. L'ecclésiastique a été condamné à huit jours de prison, et les journaux du clergé ont jeté des cris de fureur. L'ecclésiastique ne doit pas être soumis aux lois, et quand il a fait n'importe quoi, c'est qu'il avait ses raisons.

Un membre catholique du Parlement, et l'un des plus huppés, vient de donner un terrible horion à la presse du parti. Protestant un jour, comme d'habitude, de sentiments libéraux et tolérants envers autrui (ce que tous les faits sans exception démentent formellement), un membre libéral lui objecta le langage des journaux catholiques (qui est toujours aussi intolérant que brutal), M. Jacob (prononcer Iacob) répondit, impatienté :

– Vous savez bien que les journaux sont les bachi-bouzouks des partis.

Il fallait voir le lendemain le ton aigre-doux des journaux catholiques, surtout *Le Courrier de Bruxelles*, *Le Bien public*, de Gand, et *Le Journal d'Anvers*. De saints journaux comme ceux-là, traités de bachi-bouzouks (ce qui aujourd'hui équivaut à dire pillard et assassin) par un membre même du parti et l'un des plus marquants et des plus exagérés! C'était tout de bon cruel. Tu peux penser si la presse libérale en a profité. Au reste, depuis quelque temps, le parti ultramontain et le parti constitutionnel catholique sont à couteaux tirés, et se traitent mutuellement avec une réserve et une discretion spirituelle qui prête beaucoup à rire. Ils ne se querellent pas ouvertement, mais dire les meilleures injures et même les insinuations venimeuses qu'ils se lancent en disant Ave Maria est impossible. Le journal *La Croix*, l'organe direct des Jésuites, et rédigé par eux, est de beaucoup le pire de tous et traite même les ultramontains de tièdes. À plus forte raison, les ministres, qui sont forcés chaque jour de dire qu'ils maintiendront la constitution et qui appartiennent au parti catholique constitutionnel, sont-ils des hypocrites, de mauvais catholiques et des traîtres à la religion.

Le pauvre évêque Dupanloup ne sera définitivement pas cardinal. Il s'est pourtant bien trémoussé et le gouvernement l'a même proposé.

Mais le vieux Pie IX ne lui pardonne pas son opposition pendant le concile et a définitivement écarté son nom. L'évêque en est ainsi pour tous ses faits de flatterie et de flagornerie même, du grand Pie IX.



Mgr Félix Dupanloup

Tout ce monde-là qui ne semble jurer que par la religion et l'amour de Dieu, n'est au fond composé que de roués et d'intrigants qui se poussent tous avec rage vers les honneurs et les hautes charges. Au reste, de très graves révélations sur les intrigues qui ont vicié le concile du Vatican vont se faire bientôt. Le cardinal Vitelleschi<sup>153</sup> en a écrit une histoire pour montrer que la pression du pape exercée directement sur les évêques; que les moyens employés pour empêcher toute discussion libre; que la destruction de tout droit de proposition chez les évêques; que la défense surtout de se réunir ensemble privément pour étudier en commun les questions à résoudre, que toutes ces violations enfin de la liberté des membres du concile, ont rendu radicalement nuls tous ses décrets. Nous avons vu déjà bien des faits de ce genre cités par Quirinus, dont j'ai les

---

<sup>153</sup> Francesco Nobili Vitelleschi (1829-1906), non pas cardinal mais homme politique né et mort à Rome. Il écrivit sous pseudonyme : *Otto mesi a Roma durante il Concilio vaticano, impressioni di un contemporaneo, per Pomponio Leto*, Firenze, Le Monnier, 1873, 527 p. BNF.



lettre de Rome à la maison, mais les faits cités par le cardinal Vitelleschi sont encore bien plus probants. L'ouvrage est tout imprimé et entre les mains du frère du cardinal, le marquis Vitelleschi, qui, dit-on, se propose de le livrer prochainement au public. Tout ce que dit Quirinus (qui est le Dr Friedrich, un prêtre allemand) est confirmé, mais le cardinal cite des choses encore bien pires.

Au reste, les dernières lettres du comte de Montalembert, qui ont été publiées dans un procès que la famille a eu la sottise d'intenter à un libraire qui avait publié son magnifique travail sur l'Espagne et la liberté, viennent de montrer combien tous ces gens-là n'ont rien autre chose en vue que le déguisement et la duplicité. Le comte avait voulu publier ce travail dans *Le Correspondant*, la *Revue* dans laquelle il avait toujours écrit. Mgr Dupanloup et M. de Falloux empêchèrent cette publication parce que M. de Montalembert y flétrissait l'Inquisition avec une éloquence que personne n'a surpassée. M. de Montalembert en fut vivement affecté. Il reprit son travail, qui était déjà tout en épreuves, et en confia une au P. Hyacinthe, avec instruction de le publier après sa mort<sup>154</sup>. Celui-ci attendit plusieurs années pour laisser à la famille la faculté de faire elle-même la publication. Mais apprenant qu'elle ne voulait pas la faire, il fit publier le travail dans la Bibliothèque universelle de Lausanne, en Suisse. La famille fit saisir par la justice les exemplaires de la *Revue* qui le contenaient. De là le procès. Le P. Hyacinthe fut obligé de fournir au tribunal des lettres de M. de Montalembert pour montrer qu'il n'avait jamais révoqué la mission qu'il lui avait donnée. Dans ces lettres, le vieux catholique libéral malmène fort le parti jésuitique. Il fait allusion aux déboires dont on a abreuvé les dernières années de la vie du P. Lacordaire; il parle sans gêne et avec indignation du pharisaïsme dont le P. Hyacinthe a souffert plus que personne, il déplore l'abaissement du clergé de France devant la Curie romaine, proteste contre l'idolâtrie dont on entoure le pape, et cite une lettre de l'archevêque Sibour, de Paris, qui,

---

<sup>154</sup> Jules Morel (1807-1890), chanoine honoraire d'Angers, publiera plus tard *Débats théologiques et politiques actuels*, contenant « L'Espagne et la liberté » par Montalembert, « L'Église et l'État au concile du Vatican » par Ollivier, « Retour raisonnable à la science du moyen âge » par l'abbé Cardone, « Della vita et delle opere del R.P. Ventura » per P.D. Culbrera, « L'évêque d'Orléans », notes et souvenirs, etc., Paris, H. Oudin, 1882, 427 p. BNF.

dès 1854, prédit les excès de pouvoir de la Curie de Rome et proteste aussi contre l'idolâtrie personnelle qui devient l'essence de l'ultramontanisme. Ces lettres ont produit un grand effet. Il loue aussi grandement le grand évêque d'Orléans de sa courageuse opposition au torrent d'idolâtrie qui envahit le chapitre de France et il ne prévoyait certes pas le plongeon que feraient tous les évêques de l'opposition qui, après avoir irrésistiblement démontré que l'infaillibilité était une erreur en doctrine et en tradition ecclésiastique, ont fini par ordonner aux fidèles d'y croire. M. de Montalembert se défend fortement d'avoir jamais accepté cette doctrine, ni dit un mot publiquement ou privément pour la soutenir. Il dit que tout n'est pas encore perdu et que les évêques d'Allemagne, de France et d'Amérique pourront probablement empêcher la consommation de la grande intrigue qui se prépare.

Il est mort peu de jours avant la réunion du concile et n'a pas eu le chagrin de voir ce qui s'y est passé, mais la famille doit maintenant regretter d'avoir provoqué un procès qui a produit de si graves révélations.

Parmentier admet qu'il faudra en revenir à ma pompe. Ainsi on a tout fait pour s'en passer, afin de ne me rien donner, et il faut y revenir après m'avoir fait perdre successivement 16 mois. Nous sommes enfin convenus, lui et moi, qu'il me donnerait la somme nécessaire, à établir entre nous, pour aller faire partir la chose en France. J'insiste à ce que l'on me désintéresse ici, et ils sont à réfléchir là-dessus. Ils ont admis que j'y avais droit, mais disaient :

– Si on vous donne le moyen d'aller en France, vous devriez renoncer à la Belgique.

– Et pourquoi vous ferais-je présent de ma part en Belgique, quand vous avez tout fait pour vous en emparer ? Vous m'avez donné 300 francs pour quinze mois, ce qui fait 20 francs par mois, et vous voulez que je sois content ?

Ils ne trouvent rien de bon à dire, sinon qu'ils ont fait des avances et que ça leur coûte fort cher ! Et ce fort cher signifie environ 700 francs chacun. Ils ne peuvent quelquefois s'empêcher de rougir de ces lésineries, mais c'est plus fort qu'eux, ils ne peuvent se résoudre à lâcher de l'argent. Triste peuple !

J'ai eu hier ta bonne lettre du 2. Merci de toutes les nouvelles que tu me donnes. Celle relative à Loranger est pénible. Il est clair que c'est dans quelque moment inconscient qu'il a fait ces fautes. Il cherchait

quelquefois à se consoler de ne pouvoir être transféré à Montréal. Quant à Buies, c'est bien triste.

Adieu. Je vous aime bien.

D.

Envoie cette lettre à Dion chez le Dr Coderre. Je lui transmets une découverte sur l'électricité qui peut lui être utile.



À Frédéric-Liguori Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 196

Gand, 23 mars 1877

Mon cher Béique,

Je vois par la lettre du 9 de ma bonne Caroline que Lamothe vous a confié ses intérêts. Je suis chagrin de ne pas l'avoir su plus tôt, car je vous aurais donné quelques informations qui n'auraient pas été inutiles. Je vous les envoie aujourd'hui, espérant qu'il ne sera pas trop tard.

Quand je suis parti, voici où en étaient les choses. Lamothe s'était un peu querellé avec McMullen et Angus était fort mécontent de lui, au point qu'il me dit un jour que si Lamothe ne leur livrait pas quelques papiers dont ils avaient besoin, ils ne lui donneraient absolument rien; mais il me dit de suite : « Quant à vous qui avez toujours agi honorablement avec nous, vous conserverez votre intérêt. Vous en avez notre parole. »

Sur ces entrefaites, Lamothe partit pour Détroit en disant à ces messieurs qu'il ferait tout manquer si on ne lui signait pas la promesse de lui conserver l'intérêt qu'il avait stipulé. Angus me confirma subséquemment que Lamothe n'aurait rien, mais qu'on me ferait a nice thing out of it. J'ai écrit à Lamothe à Détroit avant de partir pour l'Europe, et j'ai reçu sa réponse. Je lui dis que s'il n'avait rien, je lui ferais une part de ce que j'aurais. Subséquemment je lui ai écrit deux fois d'Anvers et une fois de Bruxelles, et n'ai jamais reçu de réponse.

Après ce que j'avais fait pour lui, c'était inexcusable, et je me regarde comme délié de ma promesse. À moins de nécessité dont je vous fais

juge, je préfère séparer complètement ma réclamation de la sienne, car soyez sûr que j'aurai beaucoup plus de ces messieurs que ne sera ma part dans ce que Lamothe pourra obtenir. Je reste sous l'impression qu'on ne lui donnera que très peu de chose, et je me crois sûr que l'on me donnera beaucoup plus qu'à lui.

Je connaissais avant mon départ le jugement de Péronne sans néanmoins savoir où il avait été rendu, mais je pensais alors, et les autres aussi, sur l'information de leur avocat de Paris, que la confirmation prendrait beaucoup moins de six mois. Je vois qu'elle a pris un an. Je savais aussi que la mise à pied était fixée à 100 000 francs avec dépôt de 25 000 francs. Ces messieurs avaient décidé de faire le tout avec le moins de délais possible. Je sais que les gens de Kaskaskia étaient prêts à se racheter dès que leur avocat (de Springfield, Illinois) leur dirait que tout était parfaitement en règle. Si les procédés n'avaient pas été aussi prolongés en France, il y aurait bien probablement quelque chose de payé à l'heure qu'il est.

Si vous avez pris des arrangements pour moi avec Lamothe, je ne vous demande pas de les briser, sinon, mieux vaut agir pour moi directement avec les autres, car je pense que Lamothe me donnera le moins qu'il pourra. Nous avons établi nos parts respectives par acte notarié, devant Jobin, avant son départ pour l'Europe en mars 1874. Mais ces messieurs, séparant entièrement ma part de celle de Lamothe parce qu'ils avaient, disaient-ils, fortement à se plaindre de lui, il est clairement de mon intérêt de m'en tenir là, à moins que vous n'ayez jugé à propos, vu les circonstances, d'agir autrement. Si, au moyen de ma réclamation, vous pouvez mieux faire pour Lamothe, j'en serai content, mais beaucoup mieux vaut séparer nos deux intérêts et accepter la position que Angus m'a faite. C'est Angus plutôt que McMullen qui décide des choses et arrange tout, et c'est avec lui que vous devez vous entendre à mon sujet.

Caroline me dit que l'affaire de Lamothe est à peu près arrangée; mais elle ne me dit pas si nos deux intérêts ont été mêlés ou traités séparément.

Quoique les choses aient marché très lentement ici, par suite des intrigues constantes de Grotkaï qui a tout fait pour m'évincer, je n'ai plus de doute sur une issue favorable de mes affaires, Parmentier refusant de me maltraiter comme l'autre l'aurait voulu. Parmentier a dit à quelqu'un

qu'il préférerait ma parole à un écrit de Grotkaï. Van Acker m'a donné cette information avant-hier.

Bien à vous.

D.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 197

Gand, 23 mars 1877

Ma chère enfant,

J'ai eu hier ta bonne lettre du 9. La conduite du gouvernement envers Laframboise est odieuse, si elle est telle qu'on le dit, mais peut-être est-on mal renseigné. Au reste Mackenzie nous est fort hostile et il aurait fallu un homme comme Dorion pour avoir sur lui l'influence voulue. Il était forcé de le respecter et je suis sûr qu'il n'aura aucun respect pour ceux qui y sont aujourd'hui.

J'écris à ton mari quelques détails sur l'affaire Lamothe, qu'il est bon qu'il connaisse.

Puisque la crise se prolonge autant, c'est que les États-Unis vous affectent beaucoup plus que les gens ne voulaient l'avouer. C'est la conséquence de l'abolition de la réciprocité, abolition dont les imbéciles se moquaient, mais le bon sens montrait que puisque nous perdions notre marché le plus proche, cette perte devait réagir sur l'ensemble des affaires. Aux États-Unis, la crise est causée par la trop grande extension des chemins de fer qui ont absorbé non seulement d'énormes économies, mais ont créé des dettes individuelles partout. Ceux qui empruntaient pour payer leurs parts de chemins de fer devaient être ruinés par cette opération, dès qu'ils avaient tant soit peu dépassé leurs moyens, si le chemin de fer ne payait pas largement. Sur quatre milliards et demi de dollars qu'ont coûté les chemins de fer américains, un milliard et demi a été perdu. Pareille somme devait ruiner nombre d'individus. Dans ces cas, les gros mangent les petits, et c'est en achetant à vil prix les parts d'hommes ruinés par leurs stocks de chemins de fer que le vieux Van-

derbilt s'est fait une fortune de 90 000 000 de dollars. Et nombre d'autres en ont fait autant. Le chemin de fer de Harlem à New York avait coûté 15 000 000; le vieux Vanderbilt l'a acquis en totalité pour moins de 4 000 000. 3 ou 400 individus ont été ruinés par l'opération. Voilà ce qui s'est fait en grand pour 50 ou 60 compagnies dans diverses parties des États-Unis. Mais la reprise prochaine des paiements en espèce va ramener la prospérité dans les États-Unis; et le Canada ne verra la sienne revenir que quand il aura de nouveau un traité de réciprocité. Malheureusement il n'en obtiendra jamais un aussi avantageux que celui que la bêtise tory lui a fait perdre.

J'inclus une lettre pour Dion. Je lui envoie un autre extrait de journal qui peut lui être utile dans ses recherches sur l'électricité. Comme il connaît bien cette matière, il peut tout aussi bien trouver l'éclairage électrique pour les maisons que tout autre. Le problème est résolu ici pour illuminer de grands espaces, les gares de chemins de fer, etc. Les bassins maritimes d'Anvers, qui sont très grands, sont éclairés par l'électricité, et à meilleur marché qu'avec le nombre de becs correspondant à la somme de lumière obtenue. Un vieux a trouvé le moyen de maintenir la continuité de l'étincelle pour les petits appareils, mais il n'a pas obtenu le bon marché. D'après ce que Dion m'a dit, il me ferait obtenir plus l'électricité que les autres au même prix de revient. Ça serait d'une énorme importance et je lui envoie tout ce qui peut contribuer à lui suggérer des modifications dans la construction des piles et l'application des éléments fournissant l'électricité. Une modification en suggère une autre, et d'une application que je lui communique peuvent surgir dans son esprit des modes d'application nouveaux. Rien d'est inutile dans ces choses, et c'est souvent d'un détail en apparence insignifiant au non-initié que découle toute une série de conséquences nouvelles. Ce que je lui envoie aujourd'hui est d'une très grande importance puisque l'emploi du bichromate de potasse augmente énormément l'intensité d'un courant électrique.

Demain, deux appareils marcheront côte à côte : l'un avec la vis d'Archimède régulière pour alimentateur d'air; l'autre avec ma vis qui est la vis d'Archimède un peu modifiée. La mienne donnera certainement plus d'air et avec une régularité plus parfaite. Mes innocents auront perdu quatre mois pour faire mieux et sans y réussir. Ce sera le dernier essai et nous terminerons enfin nos arrangements. On me désintéressera pour

la Belgique et je m'en irai en France. Notre carburateur est sans contredit le plus parfait qui existe, donnant plus de gaz aux basses températures qu'aucun autre, pourvu naturellement qu'il ne gèle pas. Mais il fonctionne bien, jusqu'à deux degrés au-dessus de zéro. Aucun autre ne le fait. Nous avons obtenu ce résultat par le moyen d'un flotteur sous lequel l'air est obligé de lécher pendant longtemps la surface même du liquide et entraîne forcément le carbure.

Je ne suis plus inquiet de l'avenir, mais si j'étais tombé en meilleures mains, je n'aurais pas perdu près d'un an. J'espère pourtant que je pourrai un peu regagner le temps perdu. Je ne puis pas mal tomber partout, et puis je serai sorti de ce pays de la lésinerie et de l'exploitation enragée des autres.

Tu me parlais, une fois, de l'égoïsme qui était général. C'est vrai, mais l'égoïsme français, américain, anglais ou canadien est prodigable, comparé à l'égoïsme belge. Les autres peuvent être serrés en affaires, mais le Belge est forcené dès qu'il voit trois sous à prendre. Et comme ils sont hypocrites ou brutaux, suivant les situations! ils feront toutes les bassesses pour capter votre confiance, puis vous feront toutes les noirceurs pour vous décourager et vous chasser. J'avais fini par croire que Grotkaï n'avait peut-être fait que se tromper dans ses manipulations de ma pompe, mais ce que je n'ai découvert que dernièrement, en défaisant une pompe faite par lui, m'a démontré que c'était bien, dès l'abord, fait exprès. Les coupures de lames, dans l'appareil que j'ai fait ajuster, l'été dernier, chez Martiny, m'avaient d'abord frappé comme un fait de trahison. Ensuite, les voyant si bêtes ici, je m'étais dit : après tout c'est peut-être bêtise. Mais quand j'ai vu la seconde pompe faite par lui, dans laquelle les lames étaient renversées, il n'y avait plus à douter du fait exprès. On ne se trompe pas deux fois ainsi. Et naturellement l'instrument ne marchait pas. Je ne pouvais pas soupçonner qu'il eût renversé les lames. Si l'homme de Parmentier, Moerloose, n'eût pas défait cette seconde pompe, je ne m'en serais pas aperçu. Mais vouloir faire marcher un instrument ainsi fait, c'est exactement vouloir faire marcher un homme la tête en bas. Je comprends maintenant pourquoi il ne voulait pas que j'aille dans l'atelier. Il disait que son beau-père n'aimait pas cela, mais le bonhomme n'y a jamais songé, j'en suis sûr. Mais comment m'admettre et mettre les lames à l'envers ? Voilà les noirceurs dont un Belge seul est capable.

Vous voyez maintenant pourquoi tout a tant traîné. Les instruments se faisaient hors de ma vue et on les faisait exprès tout de travers. Voilà l'infâme à qui j'ai eu affaire, et qui va toujours réussir à me donner une somme dérisoire, 4 ou 500 piastres, pour la Belgique. Heureusement il n'aura rien à faire hors de la Belgique.

Adieu, chère enfant. Je t'aime beaucoup et ta bonne mère et ton enfant; et je vous embrasse tous du plus profond de mon cœur. Embrasse bien ton mari et sois aussi bonne femme que tu es bonne fille. Au reste, je ne te dis pas cela parce que j'en doute.

Ton pap.

D.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 198

Gand, 30 mars 1877

Ma chère enfant,

J'ai eu une nuit heureuse, puisque je n'ai fait que rêver de toi toute la nuit et de ma bonne et pauvre femme. Ce rêve était extraordinairement lucide et je vous voyais et vous embrassais comme si vous y aviez été. J'ai joué avec toi comme autrefois et tu me mettais ta chère griffe à la lèvre exactement comme autrefois. C'est une consolation d'avoir quelquefois un peu de bonheur la nuit, car j'en suis terriblement privé le jour.

Enfin, je reste avec l'espoir de voir aller les choses bientôt et cela me soutient. Je suis bien triste parfois quand je me vois toujours isolé et ne faisant rien par la faute de gens qui vont faire beaucoup d'argent avec mon appareil, mais qui m'enverront charitablement chercher fortune ailleurs, en me donnant le moins qu'ils pourront. Mais je ne pense pas qu'il soit possible que je tombe deux fois de suite avec des gredins comme ceux-ci.

J'ai été bien heureux de tomber avec Mme Vandervoodt, qui ne m'a jamais tourmenté et m'a attendu avec patience. Mais je lui dois déjà trois mois et j'ai demandé de l'argent aujourd'hui. Parmentier et Grotkaï



étaient ensemble et m'ont dit qu'ils tâcheraient de m'en donner demain matin. Depuis quatre semaines hier Parmentier m'a donné une fois 10 francs, et l'autre fois, 7, me disant toujours qu'ils vont m'en donner bientôt, mais rien ne venant, j'ai insisté ce matin pour en avoir. Ils m'ont paru disposés d'en donner. Dans tous les cas, n'envoie rien. Si je ne puis absolument faire autrement, eh bien je sais que tu m'aimes assez pour m'aider un peu. Mais c'est une terrible chose que d'être venu perdre 16 mois dans ce pays de la mesquinerie par excellence.

J'ai ta bonne lettre du 16, et j'ai le chagrin d'y voir de mauvaises nouvelles relatives à ma pauvre sœur. Si je n'étais pas si mal tombé ici, j'aurais à présent quelque avance qui me permettrait de les aider en remboursant quelque chose. Je ne vois pas une chance immédiate, mais je suis convaincu qu'une fois en France, je ferai quelque chose assez vite, nos appareils étant à un bon marché extraordinaire. J'ai deux ou trois autres choses avec lesquelles j'ai bonne chance ailleurs qu'ici, mais j'ai renoncé à tout pour ce maudit pays où il ne s'agit absolument que de voler. Mon Reynier est dangereusement malade et mes globes sont là à attendre qu'il se rétablisse. Ainsi, tout se réunit pour me tenir en échec. Un accident, et puis sa maladie causée pour avoir travaillé comme un nègre à le réparer.

Voici l'heure. Adieu. Je vous embrasse toujours bien tristement. Puisse la Providence vous épargner toujours mes terribles souffrances morales.

Adieu.

D.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 199

Gand, vendredi 6 avril 1877

Ma chère enfant,

Il m'arrive des choses si étranges que je crains presque de les dire. Il me semble que vous allez croire ou à des exagérations ou à des erreurs de ma part envers les autres. D'un autre côté, tu ne dois pas me croire

capable de te tromper, toi que j'aime par-dessus tout. Je t'ai dit de ne rien m'envoyer et que j'allais recevoir quelque chose. J'ai en effet reçu 150 francs et j'ai regardé cela comme une preuve que Parmentier et Grotkaï étaient décidés à marcher. Ils le sont en effet, mais à condition de marcher sans moi ici. Et non seulement cela, mais Parmentier qui me proposait de me faire l'avance nécessaire pour aller travailler en France et aux États-Unis, pour nous deux, retire aujourd'hui son offre, sous prétexte de gêne et ne m'offre plus que de me servir de son carburateur, si je peux trouver le moyen d'y aller. Or ce carburateur, je l'ai fait comme lui et plus que lui. Il a sans doute eu l'idée du flotteur mais je travaille depuis trois mois à rendre l'ensemble de la machine économique et j'y ai réussi au-delà de toute espérance, et il avait été entendu que le brevet serait pris en notre nom à tous deux. Maintenant, il a pris le brevet seul en Belgique et va le prendre seul en France. Je suis donc entièrement à sa merci. Ils ont renoncé à leur pompe et prennent la mienne, et ont découvert qu'ils sont très généreux en m'ayant donné 450 francs pour son usage. De mon travail de plusieurs mois avec Grotkaï, de six mois en tout avec Parmentier, on ne souffle mot et quand je leur représente que je gagnais au moins ma pension et logement en travaillant pour eux comme je l'ai fait, ils répondent que les dépenses sont déjà considérables, peut-être 1 500 francs ou 300 dollars, ce qui est une niaiserie pour une affaire si certainement avantageuse.

Et finalement je dois m'arranger comme je pourrai et on ne veut plus même m'associer. En un mot, jamais vol n'a été plus effronté. Me voilà donc, après 18 mois de séjour ici, évincé par ces gueux qui profitent de mon travail et dont l'un consent par faveur à me permettre de me servir en France d'une machine dans laquelle j'ai fait plus que lui, mais qu'il a brevetée seul, quoiqu'elle dût l'être au nom des deux. Il consent néanmoins à ne prendre pour sa part que deux cinquièmes au lieu de la moitié en France.

J'écris donc à Godfroy pour lui dire ce qui reste à faire, lui donnant les détails voulus pour qu'il comprenne ma position. Tu m'as offert quelque argent, il faut bien que je l'accepte aujourd'hui jusqu'à meilleurs jours. Je demande à Godfroy de vouloir bien voir quelques personnes qui sont intéressées à ma réussite et à m'obtenir si possible de quoi aller en France et partir honorablement d'ici, en payant ce que j'y dois pour pension et logement. J'avais assez diminué ce que je devais au moyen de ce

que j'ai reçu de toi et de mes deux voleurs, mais ce que je soustrayais en arrière s'additionnait en avant, et j'en suis à peu près au même point, avec \$140 de dette à l'hôtel d'Allemagne ici, et à M. Kirkpatrick.

Les détails que je donne à Godfroy sur les appareils vous feront voir que la chance serait bonne en France. Ils vont marcher largement ici, c'est indubitable, et pourquoi n'en ferais-je pas autant en France ?

C'est ce matin même que j'ai eu avec Parmentier l'entrevue où il m'a fait l'offre généreuse ci-dessus. Voyant que si je n'acceptais pas de suite ce serait encore pire plus tard, j'ai accepté, quitte à ne rien faire si l'on ne peut pas m'aider. Mais il est dur, après tant d'attente et d'anxiété, de se voir privé du fruit d'un si long travail et de voir deux gredins en profiter seuls. Je t'ai dit que Parmentier était plus honorable que Grotkaï, et ce dernier trait montre qu'il ne vaut guère mieux. Le fait est qu'aucun Belge n'est honnête. Ils le disent tous les uns des autres, se défient tous les uns des autres, comme du diable, et ont tous raison.

Je croyais aussi être bien tombé avec ce Reynier, à propos de mes globes. Je t'ai dit qu'il était gravement malade. Il est rétabli et m'a répondu qu'il ne pouvait plus se mêler de cette affaire ayant un fort contrat de bouteilles blanches à livrer sous trois mois. Alors je lui ai demandé de me rembourser ce qu'il n'avait pas dépensé des 40 francs qu'il m'avait demandés comme arrhes. Il me répond qu'il a dépensé 18 francs pour le moule et que quant au reste il croit l'avoir bien gagné à penser à le faire faire dans les conditions voulues. Or il était si peu dans les conditions voulues qu'il m'a fallu faire faire une forme en bois ici pour qu'il fît faire dessus un moule qui eût du bon sens.

Voilà bien qui montre combien tous les Belges sont voleurs. N'ayant rien de bon à dire, cet homme qui me paraissait si honnête et qui m'avait donné les moyens de sauver 200 francs sur la fabrication d'un moule, me garde 22 francs qu'il me redoit parce qu'il a pensé beaucoup à la manière de faire un moule. Et je ne puis pas le poursuivre.

Je ne désespère pourtant de rien, si l'on peut m'aider. Je ne puis pas tomber toujours avec des voleurs. En Belgique, la chose était presque inévitable, ce dont l'on ne se doute guère en Amérique, mais je dois finir par trouver quelque honnête homme.

Ces terribles mécomptes me fâchent plus qu'ils ne me découragent, mais il faut que je sorte de ce pays où un étranger n'a aucune espèce de

chance quelconque, et où tout le monde s'entend pour l'écraser sans merci.

Il m'est arrivé une autre chose assez curieuse mais au moins consolante. Quoique l'on n'ait absolument pas d'hiver ici, l'air y est très humide et toutes les maisons le sont. Souvent mes malles sont couvertes de mousse dans ma chambre. Cette humidité m'a donné des douleurs rhumatismales. Parmentier me disait qu'il fallait boire beaucoup d'eau de vie. Eux boivent tous comme des trous et pensent que tout le monde doit en faire autant. Il me conseillait de prendre, en me couchant, une ponce ainsi composée : un verre à vin d'eau de vie, autant d'eau bouillante, avec addition de clou et cannelle. Cela m'eût clairement soulé surtout pris chaud. J'ai néanmoins essayé des ponces en me couchant. J'ai acheté une bouteille de bon cognac et j'en mettais un peu, un verre à liqueur, dans de l'eau chaude sucrée. Croirais-tu qu'en 15 jours je me suis complètement débarrassé de ces douleurs qui ne me quittaient pas depuis novembre ? Depuis quinze jours, je n'ai plus rien senti et suis aussi bien que jamais.

Adieu, chère enfant. Je suis bien triste et bien résigné, mais quant à manquer de courage, n'en ayez pas peur.

Je t'aime, et embrasse bien ta maman et Bibite.

Ton pap.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 200

Gand, lundi 9 avril 1877

Ma chère enfant,

J'ai bien réfléchi – car ce n'est pas le temps de réfléchir qui me manque – sur ce qui m'arrive et que je vous ai raconté vendredi. Et je me suis demandé si vous n'alliez pas croire peut-être qu'il y a de ma faute et qu'avec un peu plus de perspicacité ou d'adresse j'aurais pu l'éviter. J'espère pourtant que vous n'oublierez pas qu'étant ici avec à peine le strict nécessaire, on savait bien que je ne pouvais pas faire respecter

mon droit en ayant recours aux tribunaux. On m'a toujours fait bonne mine tant qu'on a eu besoin de moi et on m'a promis bien des choses. Maintenant que tout est terminé, on me met à la porte. C'est un vol, mais comment aurais-je pu l'empêcher ? Il y a longtemps que je vois que Grotkaï est un coquin, mais Parmentier passe ici pour la fleur des honnêtes gens et il agit la main dans la main avec l'autre. Quand je suis allé chez lui pour me demander de me trouver des associés, il avait consenti de suite et me garantissait presque une réussite immédiate. Subséquemment, il s'est mis dans la tête d'entrer lui-même et de faire une nouvelle pompe qui peut être brevetée. Il n'a pas pu réussir, mais je travaillais de concert avec lui sur sa parole que ma situation resterait la même. Il est bien clair qu'à la longue il a fini par céder aux obsessions de Grotkaï qui a été depuis le premier moment bien décidé à tout prendre et ne me rien donner. J'ai cru longtemps que Parmentier le forcerait de céder et de me donner au moins quelque chose de décent. C'est au contraire Grotkaï qui l'a emporté, et de plus Parmentier se dit, ce qui est faux, incapable de m'envoyer en France, mais tous les deux me font voir en superbes termes quelle belle fortune je peux m'y faire. Je leur ai dit que la chose était possible mais qu'on aurait au moins dû ne pas commencer par me priver de ma part ici. Mais je parle à des poteaux.

Je suis allé ce matin chez Parmentier pour lire les projets d'arrangement et j'ai exigé des modifications. Je pourrai peut-être les signer ce soir.

Grotkaï est allé à Bruxelles y organiser une agence pour la vente des appareils. Ils calculent en vendre beaucoup, et la chose me paraît absolument indubitable avec le nombre considérable de maisons de campagne qui entourent la ville. Autour du bois de la Cambre, seulement (le Bois de Boulogne de Bruxelles), il y a 200 maisons sans gaz et où on sera très heureux d'en obtenir. Nul doute qu'avec le bon marché extraordinaire de l'appareil, je puis réussir en France, mais il me faut y aller, et le retrait de l'offre de m'en faire l'avance est une infamie de plus. On me permet de me servir d'appareils dus plus à mon travail qu'au leur, et cela comme pure faveur et à condition que je donne moitié. Il me faut en passer par là ou par la porte. Mais il est certain que ma perspective est bonne si j'y puis aller. Si j'avais pu prendre le brevet avec lui, ma position serait moins mauvaise, mais après me l'avoir positivement offert, il a fini par le prendre seul et sans m'en dire un mot. Qu'y puis-je faire ? Je suis

impitoyablement volé et il faut encore que je travaille pour eux autant que pour moi.

Je ne vous demande qu'une chose, c'est de ne pas douter de la possibilité d'une réussite, si je vais en France, car je n'irai qu'avec une bonne machine que l'on me fournit gratis (c'est bien le moins) et je ne serai pas exposé là au moindre retard. Seulement je ferai mes conventions autrement qu'ici et je serai basé sur un brevet inattaquable, ce qui n'était malheureusement pas le cas ici. Je sais bien que toi, tu comprendras ce que je dois souffrir, d'avoir ainsi perdu 18 mois, tous les autres le comprendront-ils également ?

Adieu. Je vous aime de toute l'amertume de la situation que ces voleurs m'ont faite.

D.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 201

Gand, 11 avril 1877

Ma chère enfant,

Je t'importune de lettres fréquentes, mais j'ai besoin de parler à quelqu'un que j'aime parce que je me sens écrasé par ce dernier malheur qui est un renouvellement de l'affaire Laflamme, et pire encore parce qu'il m'arrive au moment où je voyais un succès assuré. Je [ne] puis plus en douter après ce que m'a dit cet ami de Parmentier, qui demeure à Bruxelles et qui sera leur agent là. Il est venu ici hier et je l'ai rencontré comme je me rendais chez Parmentier, lui s'y rendant aussi. Comme il ne savait rien, il m'a conté tout ce qu'il a fait à Bruxelles et il a déjà un grand nombre d'appareils de placés, sous condition naturellement qu'ils fonctionnent bien, mais là n'est pas la difficulté. Quand il a eu tout dit, je lui ai raconté ce qui m'arrivait et je lui ai vu ouvrir des yeux démesurés d'étonnement. Il m'a vu travailler plusieurs fois chez les ouvriers à faire confectionner les pièces et me regardait naturellement comme l'un des

futurs associés. Quand je lui ai dit que j'étais complètement à la porte, il refusait absolument de me croire.

– M. Parmentier est trop honorable, dit-il, pour faire pareille chose.

– Mais elle est faite, définitive, et on m'offre tout simplement d'aller travailler en France, pourvu que j'en fasse l'avance.

Il ne voulait pas le croire.

– Eh bien, vous pouvez facilement le savoir, demandez-le.

– Mais alors, me dit-il, s'ils allaient m'en faire autant plus tard ?

– Eh bien, prenez vos précautions et faites des arrangements bien arrêtés.

Le pauvre garçon en avait l'air tout ahuri. Mais le fait est là; il y a grande demande d'appareils pour les maisons de campagne de Bruxelles (et nécessairement des autres villes, sans parler des fabriques qui sont si nombreuses) et même il y a un grand nombre d'appartements souterrains à Bruxelles, comme sous les halles centrales par exemple, où l'on ne peut avoir de gaz le jour, et où on le ferme à 9 h du soir, ce qui oblige les gens d'avoir recours aux lampes, et où cet homme me dit qu'il en placera un grand nombre.

– J'ai la certitude, m'a-t-il dit, de placer au moins 200 appareils d'ici à l'automne.

N'en mettant que 100 à 200 francs de profit, les uns dans les autres, et c'est le moins qu'on puisse mettre, voilà 20 000 francs sur ce seul point. J'étais donc assuré de plus que le nécessaire, même avec un cinquième seulement. Ils me prennent tout, même le salaire qu'ils me doivent, car enfin 450 francs ne paient pas ce que j'ai fait.

Vous trouverez peut-être que je n'ai pas assez diminué ma dette puisqu'elle reste à peu près au même point, mais remarquez que depuis deux mois, croyant voir que nous allions enfin marcher et que j'étais un peu plus assuré de l'avenir, je m'étais mis à souper à l'hôtel afin d'améliorer un peu mon régime, qui était insuffisant depuis longtemps. Les soupers coûtent 1 franc et demi pour beefsteak avec pommes de terre et thé, ou omelette et thé. J'avais absolument besoin d'un régime un peu plus riche, et cela a augmenté ma dépense d'environ 50 francs par mois. J'ai été obligé de m'acheter quelques petites choses dont j'avais besoin pour l'habillement, pour une soixantaine de francs. Enfin, il faut bien se donner le nécessaire et je n'ai absolument pas fait autre chose.

Le théâtre ne m'a pas vu une seule fois et je passe exclusivement mes soirées à la Concorde.

Je vous ai dit récemment que mon avenir était désormais assuré, et il l'eût été sans cette infamie. Me rejeter sur autre chose ici est chose sans espoir. Tout est encombré et un étranger n'a aucune espèce de chance ailleurs que dans l'introduction d'une industrie. Quant à rester ici, qu'y ferais-je ? Vous devez comprendre que j'ai assez de raisons de détester ce sale peuple pour ne songer qu'à m'en aller. Je puis vaincre la mauvaise chance ailleurs, mais je ne puis plus l'espérer ici. Me rendant en France, avec un bon appareil que l'on me doit, il ne me faudra pas longtemps pour voir si j'y ai des chances ou non. Pourquoi un bon appareil à bon marché ne serait-il pas acheté là comme ici ? Enfin, la seule chose qui me soutient est l'espoir d'une réussite et d'une réhabilitation. Peut-être ferais-je mieux de retourner aux États-Unis, mais je ne le ferai pas sans votre aveu.

Mais j'ai besoin d'aller en France pour voir si j'y pourrais publier mon ouvrage. Une fois publié là et traduit en anglais (je suis déjà assez avancé dans ce travail), j'aurais chance de le bien vendre aux États-Unis, meilleure que si je le publiais là de suite en anglais. Et tout en surveillant la publication (si je trouve un éditeur, ce que je ne crois pas impossible), je m'occuperais des appareils à gaz. Il me reste là une bonne chance et il ne m'en reste plus aucune ici. Il me semble que ceux qui ont intérêt à ce que je les paie doivent voir qu'un peu d'aide à moi est simplement un moyen de se refaire en partie, sinon en totalité. Une fois le succès commencé, il peut devenir considérable. La compagnie d'Anvers le prouve. Ils ne peuvent pas satisfaire à la demande des grands appareils. Sur les petits, la demande peut être illimitée, vu leur bon marché. Quant à essayer encore quoi que ce soit parmi ce peuple voleur, ce serait sottise. Ils ne veulent rien faire qu'avec la perspective de s'emparer de tout. Van Acker m'a dit hier encore :

– Rien de cela ne me surprend. Ce qui m'aurait grandement surpris, c'est que vous n'eussiez pas été volé. Je vous le répète, il n'y a pas d'honnêtes gens, en Belgique, en affaires. Il ne s'agit que de carotter autrui.

Voilà le peuple où ma bonne chance m'a conduit. En est-il ainsi partout ? Il est une chose certaine, c'est que les affaires sont bien autrement honnêtes en France qu'ici. Ma propriétaire fait venir plus de la moitié de



ses marchandises de France, parce que, me dit-elle, « quoique j'y fasse un peu moins de profit, à cause des droits, je puis au moins compter sur la qualité et sur la mesure, choses sur lesquelles je suis constamment trompée ici. » Que diable peut-on faire dans un aussi maudit pays ? Je lutte depuis 15 mois pour marcher avec des gens qui se sont dit, dès le premier moment : « Nous nous emparerons de cette industrie. » N'ayant pu m'envoyer – et il fallait bien que je reste – ils jettent leur bonnet par-dessus les moulins et prennent tout brutalement. Ils auraient sans doute préféré que je parte, ce qui leur aurait épargné le désagrément de voler directement un homme à sa barbe; mais me voyant rester toujours, ils se sont dit qu'il fallait en finir, et qu'étant prêts il fallait trouver le moyen de ne pas partager. Et après avoir toujours promis de m'associer ou de me désintéresser par le paiement d'une somme déterminée, ils prennent tout et me disent que je puis, si je le veux, aller faire fortune en France, me faisant naturellement espérer un succès fou. Oh! là-dessus ils ne tarissent pas. La perspective est énorme! Je vais monnayer l'or! Voilà ce que les gredins me disent. Mais, leur ai-je dit, avec pareille perspective, faites-moi une avance pour y aller. À ce mot, ils reprennent leur air brute et disent qu'ils ne sont pas obligés de m'aider.

– Sans doute, mais ne profitez pas de mon travail sans équivalent. Payez au moins mes dépenses en Belgique.

– Nous ne l'avons pas promis.

– Mais, il y a deux mois, vous m'avez demandé mes conditions d'association. C'était bien admettre que je m'étais créé un droit.

– Non! Nous voulions voir quelles seraient vos prétentions.

Sont-ils plus bêtes que coquins, ou plus coquins que bêtes ? c'est ce que je ne puis définir. Ce sont toujours les brutes les plus incompréhensibles qu'on puisse jamais imaginer. Jusqu'à la semaine dernière, je croyais Parmentier un honnête homme. Tout le monde le disait et il ferait cet effet à n'importe qui : bonne physionomie, bonnes manières, ayant des goûts artistiques et une instruction très passable et des notions assez remarquables de chimie appliquée à l'industrie, il vous fait en tout et partout l'effet d'un homme loyal. Est-ce Grotkaï qui l'a dominé, ou est-il comme tous les autres avec de meilleurs dehors ? Je pense bien que c'est cela qui est vrai. Un peu moins mal léché que les autres, c'est le même fond, hypocrite et traître.

Il faut pourtant que je maintienne mon énergie en face de pareil désastre. Dans mon isolement absolu, la chose n'est pas si facile qu'elle peut en avoir l'air à distance. C'est terrible, au fond. Tout est remis en question. Quelque chose de sérieux une fois commencé, ma position se modifiait considérablement là-bas. Et au lieu d'espérer, on va peut-être croire qu'il y a de ma faute et que je ne me fais que des illusions. Ce serait un grand malheur pour moi et pour vous tous qu'une pareille interprétation de ma position. Que mes amis y songent un peu.

Voilà la température assez chaude. Les tulipes sont en fleur et surtout les arbustes de toute espèce qui font de si jolis massifs de fleurs dans les jardins. Après mon dîner, je suis allé hier voir un grand établissement d'horticulture qui touche à la ville. J'y ai vu des choses splendides et surtout des hyacinthes par milliers. Figurez-vous la grande moitié du jardin Viger couverte d'hyacinthes, formant absolument un tapis d'une richesse éblouissante. Les petits carrés qui les contiennent sont trois fois plus longs que larges, très réguliers, et chaque carré contient sa couleur : violettes, rouges, jaunes, blanches, bleues et surtout roses d'un vif extraordinaire. Il y a six hyacinthes par pied carré et j'en avais par conséquent beaucoup plus de 100 000 en vue. Jamais on ne peut se faire idée d'un pareil tapis. Nulle part on ne voit la terre et ces nuances superbes de toutes variétés entremêlées de manière à faire des figures régulières comme celles d'un tapis font le plus merveilleux effet. J'aurais donné un an de ma vie pour que ta maman et toi vissiez cela. Jamais je n'avais vu rien d'approchant. Dans un autre coin (le jardin a plus de 100 arpents), il y avait un magnifique massif de tulipes, un peu moins grand, mais incomparablement moins beau. Les tulipes sont courtes ici et leur tige maigre laisse voir la terre partout. Mais toutes ces fleurs d'hyacinthes courtes et serrées et d'une hauteur uniforme avec dessins répétés à l'infini formaient un ensemble fabuleux pour la richesse des teintes. À l'automne, tous ces oignons vont être expédiés sur tous les points du monde pour composer des pots de fenêtre. L'établissement contient 32 serres, longues et basses pour la facilité du chauffage. Elles sont pleines de fleurs de toutes espèces; des cinéraires colossales, des azalées d'un éclat extraordinaire, les blanches surtout sont éblouissantes. Les panachées, blanches avec raies rose vif, sont peut-être les plus belles. Les rhododendrons cramoisis, avec leurs touffes grosses comme la tête et serrées les unes contre les autres, formaient aussi un ensemble merveil-

lieux. Mais rien n'approche de ce gigantesque tapis d'hyacinthes. Cela est unique et tout est maigre à côté. Il y a une vingtaine de très belles haies de cèdre du Canada, le cèdre à balai. Quelques-unes ont jusqu'à dix pieds de haut, et c'est une de ces haies qui entoure le tapis d'hyacinthes. Jamais je n'oublierai cette chose absolument splendide. Et figurez-vous l'embaumement de l'air quand on est sous le vent d'un pareil massif. C'est réellement trop fort et bien des personnes ne peuvent le supporter et deviennent étourdies, l'hyacinthe étant une des fleurs dont les émanations sont dangereuses dans un appartement. Assez longtemps avant d'arriver, je sentais l'air tout embaumé et je voyais bien qu'il devait y avoir quelque chose d'insolite, mais quand je fus entré dans la haie et avec ce splendide tapis sous les yeux, je suis resté en contemplation plusieurs minutes sans pouvoir bouger. On est cloué à sa place devant cet admirable spectacle. Je vous souhaite de le voir avant de mourir. Il y a quelque chose de céleste dans un pareil parterre, ou plutôt dans une aussi énorme corbeille de fleurs.

J'ai passé là une heure d'oubli des misères de la vie, et c'est autant de pris sur l'ennemi. Je n'ai pas été longtemps à retomber sur la triste réalité. Pour une jouissance, combien de déboires! Et quand ces déboires ne sont que l'effet du courant des affaires, cela se supporte comme tout le reste, mais quand on est impitoyablement volé par des goinfres qui n'ont pas le sentiment de la décence, c'est pire encore.

Si vous décidez de m'envoyer quelques fonds, une traite sur Londres c. 3 j de vue ferait aussi bien mon affaire, ou à un mois. Au taux de l'intérêt ici, cela ne signifie rien. Un marchand peut faire une remise à un homme de ce nom ici. Peut-être Thibaudeau serait-il le meilleur canal. Une traite sur Londres à l'ordre de M. Damrémont ne dirait pas où je suis. Ce n'est qu'un avis que j'offre.

Adieu, chère enfant. Un baiser de toi me soulagerait beaucoup. Donne-le à ta maman et à ton bébé.

D.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 202

Mercredi 18 avril 1877

Ma chère enfant,

Ma position s'est un peu améliorée depuis mes dernières lettres. Je ne pouvais me laisser dépouiller ainsi sans montrer au moins un peu les dents. Je suis donc allé trouver M. Vanderheyden à qui j'avais promis de payer la petite dette de D'Abrigeon, si je réussissais. Il avait en mains le brevet de ce dernier, qui m'appartient mais dont je ne fais plus usage. Je lui ai conté toute l'affaire. Il ne voulait pas me croire.

– Vous allez bien vous en convaincre, lui dis-je, je viens vous prier de voir M. Parmentier pour lui demander de ma part de me payer au moins le temps que j'ai travaillé pour lui.

Il ne cessait de répéter :

– Parmentier! Parmentier! Un si honnête garçon! Mais c'est abominable. C'est bien, dit-il, je vais le voir et je vous promets que je vous obtiendrai quelque chose.

Il y est allé avant-hier et les a amenés en leur faisant honte et en les menaçant de tout dévoiler sous son nom, à offrir 700 francs moins ce que j'ai reçu. J'ai refusé et demandé les 700 francs en sus de ce que j'ai reçu. Vanderheyden espère obtenir 500 francs. Si je les ai, ce sera toujours autant de moins à m'envoyer.

Maintenant, voici à quoi je me suis arrêté pour l'avenir. Martiny et Van Acker ayant cessé de faire les appareils de la compagnie d'Anvers, qui a transporté ses ateliers à Bruxelles, m'ont offert de fabriquer pour moi. Comme ils sont connus maintenant comme constructeurs d'appareils à gaz, on vient leur en demander de partout. Ils me procurent donc une clientèle toute faite. Ils ne seront pas associés mais fabriqueront les appareils pour une somme déterminée. Il me faut donc un associé local qui parle le flamand. Mme Vandervoodt m'a parlé de son frère qui est voyageur de commerce, garçon actif et capable. Je lui offre 40%, c'est-à-dire que sur une recette de 100 francs il en aura 40 et moi, 60. Je le contrôle par Martiny et Van Acker qui délivreront les appareils. Nous n'avons non plus rien à faire avec la pose, c'est M. et V. qui s'en chargent et garantissent l'ouvrage. Je n'ai pas encore de réponse définitive de De Bliques

(Mme Vandervoordt est une demoiselle De Bliquy), mais celle-ci désire beaucoup qu'il prenne la chose. Il est à Audenarde, à six lieues d'ici, et doit venir demain ou vendredi. Le bureau sera ici, où il demeurera, et naturellement chez Martiny aussi. Celui-ci me construit les appareils à meilleur marché que mes deux voleurs ne pourront les faire faire par d'autres. Ils n'ont pas d'atelier monté. Il y a d'ailleurs forte chance que me voyant marcher avec Martiny et Van Acker, ils renoncent à la chose, car ici on craint la compétition comme le feu et on s' imagine qu'il n'y en a jamais pour deux. Il est parfaitement clair que quand nous serions trois, nous serions occupés, mais ici ils veulent tout avoir et regardent toujours ce qu'un autre fait comme leur étant volé. C'est une bête et sale race, aussi goulue en affaires qu'à table où ils s'étouffent en avalant des morceaux énormes. Ils étaient au désespoir, il y a trois mois, quand ils ont vu l'annonce de l'appareil d'Ostende, une petite machine sans avenir parce qu'il faut l'emplir tous les jours. Dans tous les cas, je n'ai qu'à gagner dans ma position et comme je n'ai plus besoin de capital puisque je trouve un fabricant, je puis leur tenir facilement tête. Ils se serviront sans doute de ma pompe, mais ils ne peuvent m'empêcher de me servir du carburateur que j'ai breveté. Ils ont pris un brevet sur une modification dont ils peuvent se servir, mais elle ne peut me nuire. Ils ont leur flotteur, qu'ils le gardent, j'ai mes trois étages qui le valent. Et les imbéciles ignorent une chose qui leur nuira énormément, c'est que les 4/5<sup>e</sup> seulement de la gazoline s'évaporent et leur carburateur, après avoir été rempli deux fois, commencera à donner un gaz moins lumineux. Il faut soutirer de temps à autre la partie dense de l'huile qui, ayant perdu sa partie volatile, peut se brûler dans les lampes ordinaires. J'ai bien fait de ne pas leur dire au moins cela. On viendra certainement leur dire, au bout de deux ou trois mois, que leurs machines ne valent rien.

Je reçois aujourd'hui même, de la maison Pratt, de New York, une réponse qui m'informe des prix de la gazoline et du moyen de l'avoir ici à meilleur marché que celle fabriquée sur les lieux. Comme on falsifie tout en Belgique et qu'on ne fait jamais un article tel qu'on le promet, la gazoline faite ici est mauvaise et on falsifie la bonne que l'on importe de N.Y. La maison Pratt m'indique le moyen de l'éprouver pour savoir si elle est au titre voulu. Je lui avais écrit de concert avec mes deux voleurs, mais ils attendront longtemps après la réponse et ils se débattront avec la gazoline faite par leurs pareils, qui s'évapore à peine aux deux tiers, ce qui

rendra leurs résidus considérables et, dès la troisième charge, leur gaz diminuera. Ils ont aussi décidé malgré moi de faire les réservoirs petits et plus hauts que larges, ce qui est stupide, vu que c'est le plus de surface possible qu'il faut. C'est leur affaire.

Naturellement, je ne dis rien de mes arrangements et vais tâcher de leur retirer cette petite somme qui n'est pas le quart de ce qu'ils devraient honnêtement me payer pour ce que j'ai fait, sans parler de la part promise et qu'ils me retranchent totalement. Mais, comme tous les esprits étroits en affaires, ils regardent la compétition comme la ruine universelle et je ne serais pas du tout surpris qu'une annonce mettant devant le public une nouvelle machine à vendre chez Martiny et Van Acker, les mette complètement sens dessus dessous, car à moins de monter un atelier – et ils sont beaucoup trop gredins pour y mettre les 3 ou 4 000 francs voulus – ils ne pourront construire à aussi bon marché que moi. Mes prix sont arrêtés avec M. et V. et un maximum est fixé. J'ai le droit de surveiller l'ouvrage de manière à voir s'ils chargent au-delà de 10% de profit. Ils sont obligés de me faire tous mes appareils sur cette base, livrent chaque pièce à tant, la fonte à tant, de manière que je sais parfaitement ce que je donne. Les autres ne peuvent pas travailler dans les mêmes conditions, car il faut qu'ils fassent faire leurs appareils chez trois individus différents. Je leur avais conseillé de s'entendre avec M. et V. aux mêmes conditions que j'ai faites, mais ils ne l'ont pas voulu.

Tu vois que j'ai fait de la besogne depuis huit jours. Si je m'étais découragé, au lieu de chercher, je n'en serais pas là. Mais vous voyez que ma position va être bien meilleure qu'elle n'eût été avec mes voleurs, même s'ils avaient rempli leur parole, puisque je n'aurais eu qu'un quart au plus, et que j'aurais toujours été exposé à quelque manigance.

Naturellement, je travaillerai en France sans eux et y partagerai dans les mêmes proportions qu'ici ou à moitié, au lieu de commencer par partager avec eux, puis avec les associés français.

Si je puis m'entendre avec quelqu'un à Lille, qui n'est qu'à 16 lieues d'ici, je pourrai suivre les deux localités à la fois, et fabriquer ici où la main d'œuvre est à meilleur marché. Si je ne puis faire d'arrangement, j'irai à Paris où je ferai nécessairement plus qu'ici, vu le nombre énorme de maisons où l'on peut placer du gaz dans la banlieue. Mes appareils coûtent moitié moins que les appareils français.

Il me fait peine maintenant de vous avoir causé du chagrin en vous contant toute l'affaire, mais il me fallait absolument un peu de secours. Celle-ci vous consolera un peu. Le succès final ne fait pas doute, mais que pouvais-je, sans ressources, contre un vol prémédité de longue main ?

Et puis, si la chose était arrivée plus tôt, M. et V. n'eussent pas été libres. Il n'y a qu'un mois qu'ils ont cessé de faire des appareils pour la compagnie d'Anvers et ils n'auraient pas pu faire ma pompe.

Vous croirez peut-être que Martiny et Van Acker ne veulent pas s'associer parce qu'ils n'ont pas confiance dans l'affaire ? Mais ils ne le peuvent pas, leur contrat d'association les empêche de s'associer en dehors de leur besogne. Ils fabriqueront pour moi comme ils le faisaient pour la compagnie d'Anvers, sans association. Ce sont des fabricants qui ne sortent pas de leur ligne.

Dans tous les cas, je n'ai plus besoin de tout ce que j'ai demandé et il faut déjà décompter de 100 piastres. Même si je ne recevais rien ici, je puis m'arranger avec 250 – qu'il n'est pas nécessaire d'envoyer d'un seul coup – puisque j'ai l'espoir raisonnable de placer des appareils et d'en tirer quelque chose. Seulement il me paraît certain que je ferais beaucoup plus à Paris qu'ici, et j'ai grand besoin d'aller vite, surtout après tant de temps perdu à me faire impitoyablement voler. Si ces gueux avaient voulu marcher de suite, surtout Grotkaï qui, pour me faire du mal, s'en est fait à lui-même, il y a longtemps que j'aurais fait des remises, et la première faite, la confiance revient. Mais l'animal prétendait que la pompe ne marchait pas en employant un tambour fait à contre-sens ! Avez-vous jamais rien entendu dire d'aussi infâme ? D'ailleurs c'est une affaire de plusieurs heures que de défaire une de ces pompes quand elles sont fermées et soudées. Il savait bien que je ne songerais pas à le faire. Et je n'ai su cela que tout dernièrement, par celle qu'il a envoyée chez Moerloose, ne pensant plus à la manière dont elle avait été construite. Le gredin s'était embrouillé et croyait avoir envoyé le tambour qui venait d'Amérique. Sans ce pur hasard, je n'aurais jamais découvert la saleté.

Ne désespérez donc pas de l'avenir. J'ai trop besoin de réussir, trop de désir de vous soulager moralement, pour ne pas faire tout ce qui est humainement possible. Il faut dominer l'adversité, accepter les gueuseries comme des épreuves, mais combattre toujours tant qu'il reste un peu d'activité.

Je t'ai dit que j'étais redevenu bien et comment. J'ai cessé de prendre mes *toddies* [grog] chauds, car je ne veux pas m'y habituer et l'automne prochain, si le rhumatisme revient, je m'y remettrai. Au reste, quand j'aurai suivi pendant quelque temps un meilleur régime que pendant tout l'automne et l'hiver, je retrouverai l'énergie de tempérament que j'ai toujours eue. Depuis que je soupe mieux, je suis redevenu plus fort. Mangeant peu, il me faut la nourriture la plus soutenante possible, et depuis longtemps je ne l'avais qu'à mon dîner. À la longue je m'affaiblissais. Les ponces chaudes prolongées m'ont rendu le stimulant voulu et redonné du ton aux muscles. Trop de brandy tue; un peu fait du bien. S'il me faut recommencer à en prendre, j'essaierai la jamaïque. Elle doit avoir un meilleur résultat encore que le brandy. Le propriétaire de l'hôtel en a de véritable. Mais quand on ne connaît pas celui de qui on l'achète, on est sûr qu'il vous donne autre chose. Le bon brandy est rare ici. On touche à la France, eh bien on fait tout le brandy qui se vend en Belgique avec les whiskys et un peu de cassonade brûlée. Les plus grandes maisons de commerce le font comme les petits détaillants. Tout le monde vole ici. Chez nous, il y a des gens que l'on peut croire quand ils vous affirment qu'un produit quelconque est naturel; ici, point. Les premières maisons mentent comme les plus infimes. Il n'y a pas de peuple aussi universellement menteur que celui-ci.

Adieu. Je vous aime bien et voudrais bien vous embrasser une fois.

Ton pap. D.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 203

Gand, dimanche 22 avril 1877

Ma chère enfant,

Je ne m'aperçois que ce matin de la bêtise que j'ai commise dans mon esprit sur un sujet qui m'intéressait beaucoup pourtant, mon Dieu! et tu as dû trouver mon silence bien étrange. Aussi, depuis quelques jours, l'infamie dont je suis victime m'a tellement trotté dans la tête, tant



comme fait actuel que par les conséquences qui s'imposaient à moi, qu'après m'être mis une idée croche dans la tête elle y est restée fichée sans merci.

Je n'avais certes pas oublié que ton mariage s'était fait le 15 avril, mais comme cette année le 15 tombait un dimanche, j'ai tout bêtement fixé ma lettre à ce dimanche-ci et non, ce que je devais faire, ce dimanche dernier. Comment cette erreur s'est-elle logée dans mon esprit, je n'en sais rien, mais tout en songeant au 15 j'avais, sans y penser, associé ce dimanche-ci avec cette idée-là. Et toute la semaine j'ai songé à t'écrire aujourd'hui comme le vrai jour où je le devais. As-tu jamais rien vu de plus sot ? Eh bien, je t'en demande pardon et tu ne m'en aimeras pas moins.

Il y a donc deux ans que, toi heureuse, et moi désespéré, nous nous donnions le dernier baiser, pour le passé au moins, mais non, il faut l'espérer, pour l'avenir. Depuis ce temps, rien ne m'a souri et il m'a fallu supporter seul des faits d'adversité renouvelés presque de mois en mois. Le dernier vient de me frapper et pourrait bien être le commencement du retour au mieux. N'ayant pas le droit de me laisser décourager par n'importe quels mécomptes, je cherche le moyen de les dominer et je pense toujours y parvenir. Je te dois une réussite, j'y croyais toucher il y a trois semaines, vu que plusieurs appareils étaient en chantier; un dernier coup m'a frappé et il est déjà presque réparé. J'espère toucher 5 ou 600 francs demain. Malgré leur mauvais vouloir, ils ne peuvent pas refuser, car ce sont leurs propres compatriotes qui leur font honte et exigent quelque chose. Si je puis, mercredi, t'annoncer une fin, j'en serai plus heureux pour vous encore que pour moi, car vous avez dû être bien constamment inquiets à mon égard.

Dans tous les cas, je n'ai qu'à bénir Dieu de ce que tu es heureuse par ton mari, ton enfant et ta mère; et espérez toujours que vous finirez par ne plus être malheureuses par moi. Si le sacrifice de ma vie y pouvait être pour quelque chose, j'en aurais bientôt fait, mon Dieu! mais c'est en travaillant sans cesse que je puis encore espérer ramener un meilleur avenir pour nous tous. Soyez tranquilles. Je suis trop décidé à réussir pour que le résultat ne se produise pas, et ne craignez pas que je faiblisse à la tâche. Mais l'important serait, je pense, que je sorte de ce pays, le plus arriéré de l'Europe, malgré sa fausse réputation de pays industriels. Que les hommes y travaillent comme la bête de somme, c'est vrai, mais

que l'on y ait le véritable esprit de progrès par des vues un peu larges en affaires, rien n'est plus faux. On y est incapable d'une idée généreuse, d'une idée d'ensemble, d'une idée de solidarité. La base de toute action est le Tout pour moi, rien pour vous. Là-dessus, on est effréné, et je crains fort que rien qu'une révolution ne puisse régénérer ce pays, tant les sentiments y sont abâtardis. En Canada, les idées d'honneur, de conscience sont restées vivaces; elles sont détruites ici, tant sous l'arrogance du prêtre, les superstitions navrantes du culte, que sous l'égoïsme sauvage de toutes les classes. Ces gens-ci ne s'aiment pas même entre eux et tous leurs rapports sont marqués au coin de la plus parfaite brutalité. Je suis chez ceux qui comptent parmi les meilleurs et l'idée de la complaisance n'existe pas entre eux. On n'y habitue pas les enfants; on ne sait leur montrer que l'égoïsme, le tout pour soi; le père est tyran, tout lui est dû, lui ne doit rien aux enfants et à la femme, que les gronder à propos de tout et toujours trouver à redire. Les hommes difficiles, hargneux dans leur intérieur sont ici la règle universelle. Ceux qui sont bons sont célébrés comme chose merveilleuse, des caractères absolument extraordinaires. Mme V. me disait la semaine dernière :

– Mais tous les hommes sont-ils complaisants comme vous, en Amérique ?

– Mais, lui ai-je dit, à propos de quoi me trouvez-vous complaisant ? Je ne fais rien pour vous.

– Ah, je vois bien, dit-elle, que vous pensez aux autres, et je fais une grande différence entre vous et mon autre locataire.

– Eh bien, lui dis-je, chez nous, les hommes qui ne sont pas complaisants pour leurs femmes et leur famille sont assez rares et surtout très mal notés.

– Ah bien, dit-elle, je voudrais bien être née là! Et pourtant, dit-elle, vous ne voyez rien ici. Je connais des maisons où c'est l'enfer dès que le mari rentre.

Ainsi, aimez-vous bien, c'est le seul bonheur de la vie. Mais remarquez toujours que je ne vous dis pas cela comme conseil ni comme souhait, mais comme simple sentiment. Je sais bien que vous n'avez pas besoin de ce conseil.

Je suis retourné voir mon céleste tapis d'hyacinthes. Il avait quelque peu perdu mais c'était encore une splendide chose. Les tulipes étaient dans toute leur beauté. Ils en ont des variétés doubles qui sont comme

les plus grosses roses, les rouges et les jaunes surtout, Mais il y en a une variété de simples qui sont d'une beauté toute particulière. Un grand rond, d'une trentaine de pieds de diamètre, en était couvert. Elles sont rouge carmin très vif et les bords des feuilles sont un peu violets, quelque chose comme les fleurs du cactus épineux, mais les couleurs moins énergiques. Elles n'en sont pas moins très belles, les plus belles de toutes les tulipes. À quelques pas de là, il y avait un immense massif de narcisses. Ils formaient un tapis blanc et de la blancheur que vous savez. Vous n'avez pas d'idée de l'embaumement de l'air près de pareilles masses de fleurs.

Si Godfroy veut faire des merveilles avec ses belles asperges, qu'il en mette quelques-unes sous des bouteilles sans fond. L'asperge vient sortir par le goulot et reste blanche et tendre dans toute sa hauteur, ce qui naturellement triple le produit. Il les vendrait aisément 5 sous pièce, j'en suis sûr, tant les siennes sont grosses, et si on en mangeait neuf pouces au lieu de trois, un homme ferait presque son dîner avec une asperge.

J'ai eu une bonne surprise avant-hier. Quelqu'un frappe à ma porte; c'était mon Reynier, l'homme aux globes. J'ai eu de la peine à le reconnaître. Il s'était refait la barbe et avait l'air rajeuni de dix ans. Après les premiers bonjours, il me dit :

– Vous n'êtes pas content de moi et ce n'était pas sans raison, mais tenez, ne m'en voulez pas; les affaires sont si mauvaises que j'arrivais à la suspension et je ne pouvais pas même me procurer les fonds dont j'avais besoin pour livrer une forte commande de bouteilles blanches que j'avais sollicitée. Comme je fais un verre particulier dont les autres ne possèdent pas la recette, et que je prépare seul avec mon fils aîné, j'ai trouvé un autre verrier, riche, qui se fusionne avec moi pour avoir le monopole de ce verre. Me voilà maintenant sur parole avec un succès assuré, car il ne me manquait que du capital, et si vous voulez que je m'occupe de vos globes, je vous promets que je les pousserai avec toute l'activité que n'importe quel autre y mettra. Théoriquement votre idée est bonne, si la pratique la confirme, je vous assure que la vente sera considérable.

– Ah bien, lui dis-je, nous allons essayer. Faites une douzaine de globes sur le dernier patron, et après cela nous ferons une convention ensemble.

Ainsi, le pauvre diable était aux abois. J'avoue qu'à sa mise il en avait un peu l'air. Je suis retourné chez celui qui me l'avait recommandé et lui ai conté l'affaire.

– Je vous assure, m'a-t-il dit, que l'homme est honnête et bon, et j'aime mieux faire affaire avec lui qu'avec les autres. Il est maintenant fusionné avec un homme riche, mais qui n'a pas sa capacité, et je suis sûr qu'il va bien marcher. J'ai donc revu mon Reynier le soir, à la gare, et lui ai dit que je n'en verrais pas d'autre. Il doit m'envoyer une douzaine de globes dans une quinzaine de jours, car il faut faire un autre modèle. Je n'aurai donc pas perdu mes 20 francs.

Adieu jusqu'à mercredi. Ma dernière t'arrivera par Québec, et dorénavant j'écirai le mercredi. Je n'ai pas eu de lettre cette semaine. Il y aura eu un retard. Dieu veuille qu'il n'y ait pas de raison de maladie ou d'accident chez vous. Vous recevez à présent mes lettres de faire-part en quelque sorte. Je n'aurais peut-être pas dû écrire si tôt. D'un autre côté, que faire devant pareil désastre ? Je n'ai eu que plus tard l'idée de voir Martiny et Van Acker. Il est bien rare que l'idée utile vienne juste au moment où l'on en a besoin.

J'ai subi la plus grande épreuve de ma vie, car je n'ai pas ici le choix entre les moyens de marcher, et c'est une chose absolument terrible que de se voir enlever un moyen assuré de se suffire à soi-même. S'il ne s'agissait que de moi, mon Dieu ! Mais ce qui m'accable, c'est que vous souffrez encore pour moi quand je croyais avoir obtenu enfin quelque chose de favorable et définitif. Après une si longue attente, ce dernier mécompte est de tous le plus cruel. À mercredi.

Mercredi 25 [avril]. J'ai eu ta lettre du 5 avant-hier. J'ai toujours un peu de crainte de vos bredas parce que vous ne savez jamais vous arrêter. Mais tu me dis une chose qui m'a fait peine. Comment ! tu voulais prendre le temps de feuilleter l'édition hebdomadaire du *National* pour y faire des coupures ! Mais, chère enfant, jette donc tout cela et ne t'en occupe pas. Ce n'est pas à toi à faire cela, tu as bien assez d'autres occupations, mon Dieu ! Je conservais cela parce que je songeais à lire l'histoire du pays depuis l'Union, et ces papiers m'auraient été utiles. Ce projet étant forcément abandonné, il n'y a plus lieu de rien conserver de cela. Les calepins tout faits, à la bonne heure, car c'est de l'ouvrage utile et où l'on retrouvera un jour bien des choses que tout le monde aura

perdues. Mais une pile de journaux détachés se retrouve toujours. Je ne comprends pas comment tu ne t'es pas fait le petit raisonnement que voici : « Mon pap me laisserait-il faire cela s'il était ici ? Certainement non. Je ne le ferai donc pas puisque j'ai mille choses plus pressantes et plus importantes! » Voilà ce que tu aurais dû te dire au lieu de te proposer d'ouvrir toutes ces feuilles pour y chercher quoi ? ce dont je puis avoir besoin ou non ? Chère enfant, tu n'es pas raisonnable de te donner pareil trouble pour rien. Je t'en prie, jette-moi tout cela et tout ce qui n'est pas ouvrage fait. Je n'ai qu'un regret, c'est que celle-ci va peut-être arriver quand tu auras fait cette chose que je ne veux pas que tu fasses. Tu vas t'être fatiguée à cela sans nécessité et j'en suis bien chagrin, je t'assure, et je te gronde en t'embrassant pour n'avoir pas pensé que je préférerais mille fois voir tout cela au d... plutôt que de te donner une minute d'ennui. Ta maman aurait dû te dire :

– Tiens! jetons tout cela et je suis bien sûre qu'il n'en sera pas mécontent le moins du monde.

Tu dois bien savoir, mon Dieu, que tout ce que tu feras est ratifié à l'avance, parce que je sais bien que tu ne feras rien sans raison. Ainsi jette tout ce qui peut t'embarrasser et ne crains pas de me faire de la peine. Dès que ça t'embarrasse, je serais le premier à le brûler, si j'y étais. Comment n'as-tu pas pensé à cela ?

J'espérais presque te dire aujourd'hui que j'avais reçu cet argent, mais ce n'est pas encore fait. On me promet de finir sans faute demain matin. Parmentier m'a chargé à 2 h de dire à Grotkaï qu'il était prêt. Grotkaï promet de le voir demain matin. Tout cela, c'est pour harceler et rien autre chose. Ils sont plus décidés que jamais à marcher, n'ayant plus à partager. Leur affaire est très belle naturellement, tout prendre et ne rien donner. Mais ils sont si loin de s'attendre à ce que je fasse quelque chose avec Martiny et Van Acker qu'ils les ont fait sonder pour savoir s'ils leur confectionneraient des pompes. Ceux-ci ont fait dimanche les détails de dimensions et de calibres, afin de gagner un peu de temps, jusqu'à ce que j'aie obtenu une solution. Ils ne veulent pas travailler pour eux parce qu'ils prévoient des difficultés à tout instant, et ils trouvent leur conduite à mon égard, abominable.

Il est encore strictement possible que je ne termine pas demain, mais il y a néanmoins encore bonne chance. Vanderheyden est malade et il m'a bien fallu le revoir, ce que je ne pensais ne plus faire. Quand j'aurai

enfin reçu l'argent, je leur promets que je ne les fatiguerai pas souvent. Mais vous pouvez être sûrs que Grotkaï viendra me faire des mines pour avoir les renseignements dont ils auront besoin pour faire venir de la gazoline de N.Y. Alors je leur dirai leur fait à mon goût et, s'ils veulent les avoir, ils les paieront.

Je suis terriblement bouleversé de cette gueuserie. Je me console un peu sur la possibilité de continuer mon affaire seul, c'est-à-dire avec Martiny et Van Acker comme constructeurs. Mais si Toussaint Coursolles se décide à prendre le brevet que je lui ai demandé, sur la pendule universelle, je pense que je suivrai cela de préférence, car cette affaire me paraît excellente. Ce sera de la géographie pratique pour tout le monde, et cette pendule sera précieuse pour toutes les grandes lignes de chemin de fer courant de l'est à l'ouest, car les employés auront toujours sous les yeux l'heure de toutes les localités de la ligne, car il ne sera pas plus difficile de représenter un, deux, trois États sur un globe que toute la terre.

Pour une ligne aussi longue par exemple que celle d'Ottawa à Halifax, des pendules de ce genre peuvent avoir une grande utilité pratique.

La lettre des archevêque et évêques de la province de Québec leur a été inspirée de Rome. Il se fait en ce moment, dans toute l'Europe, une grande agitation qui n'a pas d'autre but que d'essayer une dernière fois de brouiller les cartes avant la mort du pape. Ce sera à peine un coup d'épingle dans l'eau, mais tous ces gens semblent avoir perdu la raison et l'équilibre moral. Comment peuvent-ils espérer que les gouvernements vont engendrer chicane à l'Italie après avoir approuvé et reconnu son unification ? Quant aux évêques du Canada, on pourrait leur dire que les privilèges dont ils se réclament remontent sans exception à des fraudes, aux fausses décrétales, et il faut bien compter sur l'ignorance générale pour parler encore de ces privilèges qui sont tous de purs mensonges.

Adieu. Je vous aime.

D.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 204

Gand, 2 mai 1877

Ma chère enfant,

C'est aujourd'hui la naissance de ma bonne sœur et je lui souhaite bien fort que son mari soit enfin indemnisé des sacrifices qu'il a faits. Je trouve néanmoins que l'on pourrait facilement mieux faire pour lui que de le nommer juge à Gaspé, et Huntington devrait pouvoir trouver mieux.

J'ai enfin réussi à toucher 600 francs et cela parce que Vanderheyden s'y est employé. Il m'a bien fallu en conséquence lui donner quelque chose et je me trouve ramené à \$450. Mes deux voleurs sont maintenant dans la désolation et voudraient bien avoir les renseignements que je possède sur l'importation directe de la gazoline de New York. Il est un autre renseignement qu'ils n'ont pas et qui leur est absolument nécessaire. Je leur écris que ces deux renseignements sont à leur disposition, pourvu qu'ils me paient ce que je leur avais d'abord demandé. S'ils peuvent absolument trouver le premier, relatif à l'importation de la gazoline (ce qui est loin d'être facile ici), ils ne pourront certainement pas obtenir le second d'un autre que moi.

J'ai aussi trouvé, il y a quelques jours, un moyen facile d'augmenter l'évaporation à l'intérieur des carburateurs, moyen qui non seulement leur sera utile mais qui est tellement meilleur que celui qu'ils ont adopté, un flotteur, qu'ils ne peuvent guère s'en passer. Je vais leur écrire cela aussi, et s'ils me paient, ils l'auront. Je ne désespère pas maintenant d'obtenir ce qu'il me faut pour m'en aller en France, et dans ce cas je vous renverrai de suite les fonds que vous aurez pu m'envoyer. Ne craignez pas pour mon succès final, il viendra, mais vous comprendrez sans doute que la malhonnêteté de ces deux hommes m'ait un peu désarçonné dans la position où je me trouve et dans un pays de si peu de ressources.

Je ne suis pas décidé à marcher comme Martiny et Van Acker me le proposent. Je crains les Belges, même les meilleurs et je suis fatigué de ce peuple de sales gens, sales en tout, capables de tout, n'ayant ni honneur ni conscience et s'en vantant bien souvent. Les révélations qui se

font constamment montrent une société gangrenée à un point dont on n'a pas d'idée. C'est à qui mangera son voisin et le mettra dans la rue. Et les mœurs, donc! Plus sales que tout le reste. L'autre jour, le bourgmestre de Bruxelles va au théâtre avec sa femme. Il voit sa maîtresse dans une loge vis-à-vis, et va lui rendre visite. Il est difficile de montrer moins de pudeur. C'est un libéral. Mais un représentant catholique, M. Orto, enlève un jour la femme de son ami le plus intime et l'entretient depuis dans un hôtel où il l'a placée (non pas hôtel de voyageurs, mais une grande maison, palais où madame a chevaux et voitures). L'autre se console ailleurs. Les femmes belges savent toutes que leurs maris ont leurs maîtresses, mais c'est entendu, et elles se consolent de leur côté. Les conversations roulent principalement sur ces sujets, devant les enfants, les jeunes filles, qui en font autant de bonne heure. Tous les hauts bonnets de Gand vivent dans la crapule. Un homme qui n'a qu'une maîtresse est un sage. Je ne parle que des gens mariés. M. d'Elhoungne<sup>155</sup>, un avocat de grand talent, en a trois. C'est un libéral. Mais M. Casier de Hemptinne<sup>156</sup>, le chef des catholiques, un homme tout en Dieu, qui va à la basse messe de 7 h tous les jours avec un évangile sous le bras tout brillant de dorures; qui n'écrit jamais une lettre sans mettre en tête : Loué soit J.C.; qui date ses lettres non du quantième, comme tous les autres, mais de la Fête du saint du jour : Fête de saint Denis, ou de sainte Thècle, ou de saint Crispin; qui a écrit une lettre au *Bien public* pour lui reprocher sa tiédeur comme journaliste catholique, ce grand saint en un mot, a étouffé avec force argent une affaire de saleté sans nom. Il possède une grande manufacture d'indienne et il est très riche. Or le saint personnage qui a 2 ou 300 filles qui travaillent dans sa manufacture, en a violé plusieurs et il lui a fallu cracher une vingtaine de mille francs pour ne pas aller en Cour d'assises. Voilà l'honnête peuple belge.

Avant-hier, un des professeurs qui dînent avec moi a voulu me taquiner un peu sur la corruption politique aux États-Unis, mais sans y mettre la moindre intention hostile. C'était en badinant. Je lui ai répondu sur le

---

<sup>155</sup> François-Ferdinand d'Elhoungne (1815-1893), député libéral, « un des plus brillants avocats gantois ». *CFB*, p. 72.

<sup>156</sup> Jean Casier de Hemptinne (1820-1892), industriel, député et sénateur belge.



même ton, mais en lui disant qu'ils étaient ici bien pires que les Américains sous tous les rapports.

– Ah, dit-il, vous auriez de la peine à prouver cela.

Alors je lui ai cité dix faits atroces qui lui faisaient dire :

– Ah! vous savez cela ?

C'était justement comme quand je citais à M. Pellissier qui faisait semblant de défendre l'évêque de Montréal, les jolis mensonges qu'il avait débités à Rome sur le séminaire.

– Comment! m'a-t-il dit deux fois, vous savez cela!

– Oui, et je pourrais vous en dire encore d'autres.

Et il s'en alla bien plus piteux qu'il n'était venu. Mon professeur en a fait autant, après une longue discussion sur les lois françaises qui protègent l'homme et ne donnent aucune protection à la femme trompée. L'homme peut être libertin tant qu'il veut et tant pis pour les pauvres femmes qu'il trompe; mais si une femme trompait un homme, ça serait abominable, ce pauvre malheureux sans défense!

– Mais, me disait le professeur, si on permettait de rechercher le père d'un enfant, quelle garantie aurions-nous qu'on ne nous attribuerait pas l'enfant d'un autre ?

– Eh bien, tenez-vous tranquilles et vous ne courrez aucun risque. Mais puisque vous voyez une nécessité de protéger les hommes contre les femmes, comment ne voyez-vous pas celle de protéger les femmes contre les hommes ? Car enfin il y a au moins 20 femmes trompées pour un homme, même ici; et en Amérique, la proportion est bien plus forte encore.

Ils voient bien le vrai sur cette question, mais ne veulent pas l'avouer. Au reste, le mépris de la femme, ici, est inconcevable. Leurs conversations sont révoltantes. Ils n'admettent pas qu'il y ait d'honnêtes femmes. Celui qui le croit est un naïf. Pour eux, toute femme est à vendre. Le clergé ne vaut pas mieux mais naturellement garde un peu les dehors.

Il se fait assez de bruit dans le moment à propos d'une excommunication lancée par le curé Malendurant contre un M. Pissant. Celui-ci était propriétaire de café et libéral. Il recevait naturellement les journaux libéraux. Le curé lui écrit un jour que s'il ne renvoyait pas ses mauvais journaux, il ne l'admettrait plus à l'église. Le pauvre Pissant, qui était bon catholique s'en va représenter que sa clientèle était exclusivement libérale et que s'il n'avait plus les journaux libéraux, autant vaudrait pour lui

fermer son établissement, son seul moyen de faire vivre sa famille. Mais les curés belges, tout aussi brutes que leurs administrés, n'écoutent jamais rien. Ils sont bêtement despotes pour l'excellente raison qu'ils seraient bien en peine de l'être avec esprit. Le curé dit donc à l'autre que personne n'avait le droit de vivre dans le péché (on tuerait bien du monde dans cette donnée) et qu'il eût à choisir entre le renvoi des journaux ou l'exclusion de l'église. Force fut bien au maître Pissant de garder ses journaux, et le curé lui écrivit qu'il était retranché de l'Église. Peu de temps après, Pissant meurt et le curé refuse de l'enterrer, mais le bourgmestre de sa ville fit mettre le corps dans le cimetière à la suite des autres, en dépit du curé. Alors celui-ci écrit à Mme Pissant qu'elle eût aussi à renvoyer ses journaux, ou qu'elle ne serait plus admise à la sainte table et que si elle allait à confesse ailleurs et venait communier, il lui refuserait la communion en pleine église. Mais la femme était d'un tout autre caractère que le mari, et elle écrivit une lettre qu'elle fit publier dans les journaux, et dans laquelle elle rabroue le curé de la belle manière, lui disant qu'elle savait quelques petites choses sur son compte qu'il ferait mieux de ne pas faire ébruiter. L'affaire finit là et c'est Mme Pissant qui a les honneurs de la situation. Elle continue d'aller à l'église et le curé lui fait de profonds saluts, craignant beaucoup plus la langue de la femme que celle du mari.

Une autre affaire fait beaucoup de bruit en France, et il s'agit encore d'une petite fille brûlée. Je vous ai conté l'affaire de la Sœur Saint-Léon qui avait assis deux petites filles sur un poêle. La plus brûlée des deux est presque guérie, mais on a craint beaucoup qu'elle ne perdît l'usage d'une jambe. La dernière affaire est peut-être plus brutale encore. Il s'agit cette fois d'une Sœur Sainte-Honorine, qui ne paraît pas beaucoup avoir, pour les enfants, les dispositions de notre Honorine. Elle voit un jour, pendant la classe, une petite fille de 8 ans embrasser sa voisine. Elle la fait venir et lui dit qu'elle lui a déjà défendu d'embrasser et, prenant la fille à qui elle dit à la petite fille de l'embrasser. L'enfant s'avance et voyant que la fille était – chaude, recule.

- Embrassez-vous, dis-je, fit la Sœur.
- Je vais me brûler, dit l'enfant.
- Embrassez-vous, dis-je.

L'enfant s'avance encore, mais recule une seconde fois. Alors la Sœur lui applique la pelle sur les lèvres dont la peau et celle d'une partie de la

joue reste attachée à la pelle. L'enfant jette un cri terrible et deux grandes filles l'emportent chez la mère qui demeurait tout auprès. La Sœur ne bougea même pas et continua sa classe. La mère court chez le médecin puis s'en vient pour étrangler la Sœur, c'était son mot. La supérieure fait disparaître celle-ci et la mère, exaspérée, s'en va faire publier l'affaire dans le journal local. Là-dessus, grand tapage de feuilles catholiques qui se mettent à défendre la Sœur avec autant de rage que si c'était l'enfant qui l'eût brûlée. La femme porta plainte et l'on fit chercher la Sœur, mais on l'avait envoyée dans un autre couvent, sous un autre nom, et maintenant cherchez!

Il se passe tous les jours des choses absolument incroyables. Il y a quelque temps une institutrice laïque, qui avait un pensionnat de jeunes filles où elle donnait une éducation très supérieure, s'est vue tellement en butte aux persécutions du clergé qu'après s'être plainte à l'évêque, qui ne lui a pas même répondu, elle a fini par publier les lettres qu'elle lui avait écrites, et voici l'historique de l'affaire. Cette pauvre femme était restée veuve avec plusieurs enfants et n'avait d'autres ressources que son école. Une communauté religieuse vint établir un couvent dans le village, et quoique l'autre fût bonne catholique et tînt une école selon toutes les règles catholiques, on avait décidé de la faire disparaître, afin qu'il n'y eût pas de concurrence faite aux bonnes Sœurs. Il fallait leur céder la place. Le curé commença donc par la taquiner de diverses manières, témoignant tous les dédains aux enfants de son école, et leur refusa à toutes la première communion pendant que les enfants du couvent la firent toutes. Quelque temps après, il pria l'institutrice laïque de ne plus venir à confesse à lui. L'autre lui en demanda la raison.

– Je n'ai pas de raison à vous donner, dit-il, mais je ne puis plus vous entendre.

Le vicaire en fit autant. Elle se plaignit à l'évêque dans une lettre très bien faite et où elle montrait que ses enfants suivaient les mêmes exercices religieux que dans les couvents. Point de réponse. Elle voulut voir l'évêque, mais fut éconduite. Elle se décida alors à aller à confesse dans une paroisse voisine. Le curé la confessa deux fois puis lui dit que s'il continuait, il nuirait à sa propre carrière et l'engagea à trouver un autre confesseur. Elle en trouva donc un autre, mais le mot était donné partout, et ce dernier lui dit qu'il lui donnerait l'absolution, mais à la condition qu'elle irait communier secrètement dans la sacristie, et ne le ferait pas

en public à l'église. Elle y consentit pour la première fois, mais au bout d'un certain temps elle fut informée que l'on répandait le bruit qu'elle ne communiait plus. Alors elle alla communier publiquement, mais son confesseur lui dit ensuite d'en chercher un autre. Elle écrivit de nouveau une lettre pressante à l'évêque. Point de réponse. Enfin, voyant que les enfants de son école subissaient toutes les avanies et qu'elle était absolument à l'index, quoique l'on ne formulait pas en public la plus légère plainte tant sur sa conduite que contre son enseignement, elle se décida à s'en aller ailleurs. Mais les parents des enfants l'ayant appris, allèrent la trouver et lui fournirent les moyens d'agrandir son établissement et de le mettre sur le meilleur pied possible. Eh bien, voilà des choses absolument abominables, maltraiter une femme de la plus haute respectabilité (ce que les adresses des parents qu'elle a reçues constatent) et faire servir les sacrements à la déconsidérer!

On craint de dire ces choses, tant elles paraissent incroyables, mais rien de ce qu'elle a dit dans ses lettres n'a été nié. Une femme moins énergique eût cédé bien plus tôt et on avait espéré l'amener là. Maintenant il ne faut pas croire que ses lettres soient hostiles, écrites dans un esprit de résistance; loin de là. La pauvre femme se plaint des tortures morales qu'on lui fait subir, montre qu'elle a toujours fidèlement rempli ses devoirs religieux, conjure l'évêque de venir à son secours et de la faire traiter avec plus de justice. Elle lui demande si un prêtre peut bien exiger d'un fidèle qu'il communie secrètement comme si on lui faisait commettre un acte répréhensible. Elle supplie l'évêque de mettre fin au supplice qu'on lui fait endurer depuis près de deux ans, etc. Point de réponse, on veut qu'elle s'en aille, mais on ne veut pas le dire! Je n'ai jamais rien vu de plus révoltant.

La saison reste froide et, chose singulière, aujourd'hui 2 mai, il m'a fallu faire du feu. Il a fait si doux en janvier et février que nous le payons maintenant.

J'envoie une lettre à Dion, avec quelques renseignements importants. Je vais lui envoyer un ouvrage sur l'électricité, qui vient de paraître et où l'on expose complètement le progrès de la science jusqu'à février dernier. Comme la lumière électrique économique se trouvera certainement, et peut-être bientôt, autant vaut que ce soit lui qu'un autre, et il en est certainement aussi près que n'importe qui ici. Il a donc autant de chance que n'importe qui de tomber sur l'idée d'où sortira ce grand progrès.

Je devrais recevoir quelques globes cette semaine. Si je ne me suis pas trompé, je devrais trouver là, ne ferais-je rien autre chose pour le moment, de quoi satisfaire à mes besoins. Il est affreux pour moi de penser que sans ces gueux-ci, j'aurais certainement de l'argent devant moi aujourd'hui.

Celle-ci part demain par le *Polynesian* qui arrivera probablement de dimanche en huit, comme le *Sardinian* dimanche dernier. Il y a 300 milles de moins de Liverpool à Québec qu'à New York, et près de 200 lieues dans l'eau morte comparativement. Si un *steamer* pouvait faire la traversée sur une mer unie comme une rivière, il gagnerait au moins 36 heures.

Adieu. Ne désespérez pas de moi. Je suis bien éprouvé mais cela finira. Puisque j'ai résisté à mon terrible isolement, je résisterai bien au reste.

Je vous aime.

D.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 205

Gand, mercredi 9 mai 1877

Ma chère enfant,

J'ai peu de temps aujourd'hui, mais je vais peut-être réussir à tirer encore quelque chose à mes gueux. Sur les données que j'ai reçues de N.Y. je suis allé hier à Anvers où j'ai vu les correspondants de la maison Pratt de N.Y., fabricants de gazoline. Dans ce stupide pays où personne n'annonce, on a quelquefois tout à côté de soi ce dont on a besoin sans s'en douter. J'ai eu tout ce qu'il me fallait pour montrer à ces messieurs (mais sans leur dire d'où ni comment) qu'ils peuvent avoir la gazoline à 10 sous le litre, au lieu de 24 sous qu'ils paient aujourd'hui pour un produit très inférieur. Je leur ai écrit une lettre aujourd'hui même où je leur dis ceci en résumé :

« Vous ne m'avez pas même donné assez pour payer ici plus de la moitié de ce que je dois, et cela après m'avoir fait travailler pendant 18 mois dans l'espoir d'une association. Je vous avais demandé une somme qui me permet d'aller travailler ailleurs; ne l'ayant pas eue, il faut bien que je travaille ici. Je suis allé ce matin même chez Martiny et Van Acker (Parmentier passait en voiture comme j'y entrais) pour voir quel arrangement je pourrais faire avec eux. Voici les conditions arrêtées, et vous ne pourrez jamais faire les appareils à aussi bon marché. Je puis donc, si je reste, vous faire une concurrence très nuisible.

« De plus, je puis vous donner le moyen d'avoir la gazoline américaine, bien supérieure à celle qui se fabrique ici, à moins de moitié prix.

« De plus. Je puis vous donner une information à propos de la gazoline que vous ne connaissez pas et dont l'ignorance vous causera les plus graves mécomptes. Je vous aurais dit tout cela si vous m'aviez traité avec la moindre libéralité, mais quand on s'est emparé des appareils d'un homme en l'affamant, il n'est pas tenu de rendre service à ceux qui l'ont traité ainsi. Donnez-moi ce que je vous ai demandé, et je vous donne ces informations et laisse la Belgique. Sinon, je m'entends dès cette semaine avec Martiny et Van Acker, qui ont une clientèle toute faite, ayant été les fabricants de la compagnie d'Anvers et qui reçoivent des demandes fréquentes d'appareils.

« Pour avoir la gazoline à bon marché, il faut que vous en achetiez 1 500 litres à la fois (à peu près 380 gallons). Sur votre premier achat vous regagnez presque tout ce que je vous demande et vous avez un produit supérieur à celui que vous obtenez ici. »

Je viens de leur envoyer ma lettre. Avec le manque absolu d'informations que l'on possède ici, ils peuvent mettre trois mois et plus à trouver ce que je puis leur dire. Ils sont très pressés de marcher et donneront peut-être ce que je leur demande. S'ils ne donnent rien, je m'entends avec Martiny et Van Acker qui ont déjà deux demandes pour Blankenberge, une ville de bains de mer et qui désire se servir du carburateur que je viens de combiner et que je brevète demain. Je puis maintenant me passer d'agent, et ce brevet, au lieu de me coûter 50 francs, ne m'en coûtera que 10, le montant à verser au gouvernement.

Je remercie du fond du cœur ton mari de sa bonne lettre, si pleine de cordialité, et lui écrirai la semaine prochaine.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

D.

J'envoie toujours à Dion des indications sur ce qui se fait ici en électricité. Une idée en amène une autre.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 206

Gand, 16 mai 1877

Ma chère enfant,

J'ai reçu, le lendemain du départ de ma dernière, ta chère lettre du 27 et son contenu, un bon de 10£ Sterling. J'en remercie ton cher et bon mari dans un mot particulier. Je l'ai envoyé de suite à Londres et le bon anglais me revient ce matin. Avec les 420 francs qui m'étaient restés sur le dernier paiement fait par mes voleurs, je me débarrasse à peu près de mes petites dettes de pension et de logement.

Remarquez bien que ce n'était pas l'insuccès pour moi qui m'accablait, c'était seulement l'idée de vous être à charge quand, dans tout autre pays, j'aurais certainement pu me suffire à moi-même; mais ce pays est le dernier de l'Europe, à part peut-être le Tyrol et l'Irlande, et encore le caractère irlandais a de bons côtés, pendant que chez le Belge il n'y a absolument que brutalité, bêtise et duplicité. Ce qui vient de se passer à Bruxelles montre le caractère de ce peuple. La ville de Bruxelles proprement dite est éclairée par une compagnie de gaz. Deux de ses grands faubourgs, Ixelles et Schaerbeek, sont éclairés par une autre compagnie. Qu'a-t-on découvert dernièrement ? La compagnie d'Ixelles (on prononce Jcselle quand il faut prononcer Brucelles) avait tout simplement fait une saignée aux conduites de celle de Bruxelles et lui enlevait aussi une énorme quantité de gaz. La compagnie d'Ixelles qui volait ainsi le gaz de l'autre, avait réduit ses prix et faisait encore d'excellentes affaires. Depuis près de deux ans, la compagnie de Bruxelles voyait un déficit considérable dans son gaz et n'en pouvait absolument pas découvrir la cause. On

se disait qu'il devait y avoir d'énormes fuites quelque part, on cherchait, faisait des explorations souvent coûteuses, et on ne découvrait rien. On essayait les mètres et on les trouvait toujours corrects, mais on trouvait toujours que la pression n'était pas ce qu'indiquait la capacité des réservoirs, et on ne pouvait absolument pas en trouver l'explication. Enfin, ayant à relever une des grandes conduites, on finit par découvrir une jolie saignée de 15 pouces de diamètre allant alimenter les conduites de la compagnie d'Ixelles.

Eh bien les directeurs de la compagnie d'Ixelles sont tous des hommes parfaitement posés et regardés comme ce qu'il y a de mieux dans le monde des affaires. Ils sont parmi les premiers noms du commerce, et ils volaient au-delà de dix millions de pieds cubes de gaz par année, ce qui représentait à peu près 25 000 piastres. Ils volaient donc ces 25 000 piastres qui étaient profit net pour eux. Voilà ce que les premiers noms du commerce belge peuvent faire. Figurez-vous maintenant parmi les noms ordinaires. Partout ailleurs les coquins sont l'exception, le moindre nombre au moins; ici, c'est le contraire : c'est le grand nombre qui n'est pas honnête. Les assassinats sont d'une effroyable fréquence. C'est toujours deux ou trois par semaine, souvent un tous les jours. Deux jeunes gens ont tué leurs mères, la semaine dernière, dans divers recoins du pays, pour leur voler quelques francs. À proportion de la population, il y a trois fois plus de meurtres ici qu'en France, pas plus de voleurs dans la classe pauvre, mais beaucoup plus dans la classe aisée. Qui se doute de ces choses en Amérique ? Voilà pourquoi je n'ai plus qu'une pensée : m'en aller de ce pays de brutes, où je mettrai dans tous les cas dix ans à faire ce que je ferais en deux ans ailleurs.

En attendant cela, je m'arrange toujours pour faire quelque chose. Martiny et Van Acker sont à construire une machine sur mon modèle, pour l'exposer et la faire fonctionner dans leur atelier. J'ai écrit samedi au propriétaire du Skating Rink (pour patins à roulettes) de Blankenberg pour lui offrir un appareil à gaz. Il venait de demander les prix et conditions de la compagnie d'Anvers, qui lui demande 2 883 francs pour un appareil de 80 becs. Je lui en offre de même calibre pour 1 700 : 1 183 de moins. Sa canalisation, tubes de transmission, etc., lui coûtera environ 1 500 francs; il en paie les trois quarts avec la différence en moins de mon appareil. Martiny et Van Acker me livreront l'appareil pour 600, reste 1 100 à partager avec eux, donc 550 pour moi. Deux appareils seu-



lement me mettent complètement sur farine. Ceci montre à quels gredins j'ai eu affaire. Il y a longtemps que je serais à mon aise, et que j'aurais fait des remises, s'ils avaient voulu marcher; mais ils ne songeaient qu'à m'étrangler. Le propriétaire de l'hôtel d'Allemagne (où je dîne) va dimanche à Flamme, voir un de ses amis, grand fabricant, qui lui a témoigné le désir d'avoir un appareil. Il lui faudrait 150 becs. S'il réussit, je reprendrai bon espoir. Au reste, il y a beaucoup de placements à faire. Mais le mal, ici, c'est que l'annonce est inutile. Personne ne les cherche, ni ne les lit. Tout le monde dort. On peut être à côté d'un homme qui a besoin d'un appareil et qui naturellement s'informerait peut-être à tout autre que vous. Les journaux français ont des annonces, pas comme les journaux anglais ou américains, mais enfin ils en ont passablement; ici, rien; le quart d'une page. Voilà pourquoi il est si difficile de marcher ici.

Je t'ai dit que j'avais écrit à mes voleurs. Parmentier m'a très poliment prié de passer chez lui. Et ce gredin, dont on parle comme de la fleur des honnêtes gens, s'est mis à me faire une leçon parce que je ne leur avais pas communiqué, avant de recevoir leur argent, ce dont je leur parlais. Quand il eut fini, je pris mon chapeau, à son grand étonnement, et lui dis qu'on ne répondait pas à pareilles niaiseries, vu qu'il y avait une chose certaine, c'est que j'étais le volé et non le voleur. Et je lui tirai mon salut. Le gredin revint à la charge et me dit que je ne devais pas partir si vite, que l'on pourrait peut-être s'entendre.

– Comment s'entendre avec des gens qui ne veulent rien donner ? Que voulez-vous donner ?

– Oh, nous donnerions peut-être quelque chose, mais pas ce que vous demandez.

Je tirai un second salut en disant :

– J'ai bien l'honneur de vous saluer.

– Mais, dit-il, voulez-vous faire une affaire ?

– Oui, mais pas recevoir une aumône. Je vous ai demandé 600 francs, voulez-vous les donner ou non ?

– Oh! pas 600.

– Combien ?

– Voyons, nous vous donnerons 100 francs.

– Vous êtes deux gredins. Bonjour.

Et je partis. Deux heures après, Martiny et Van Acker recevaient une lettre de Grotkaï demandant leurs prix pour la confection des pompes.

Les gueux ne peuvent pas les faire. Martiny et Van Acker leur ont répondu qu'ils avaient trop attendu et qu'ils n'étaient plus disponibles. Je doute beaucoup qu'ils puissent faire ces pompes avec la précision de mécanisme voulu. Dans tous les cas, je serai prêt avant eux.

Adieu, chère enfant. J'ai eu la consolation de passer la nuit avec vous et de vous embrasser bien souvent. Autant de pris sur l'ennemi.

Je vous aime.

D.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 207

Gand, 23 mai 1877

Ma chère enfant,

Toutes les préoccupations cèdent aujourd'hui le pas aux graves événements qui viennent de se produire en France. Le parti clérical vient d'y faire une révolution, tout en criant toujours contre les révolutionnaires. Cette révolution a été concertée entre le président, le duc de Broglie et l'évêque Dupanloup qui sont de concert avec l'épiscopat. Le président est un vieil imbécile que l'on a flatté et qui se croit, de bonne foi, un homme politique incomparable<sup>157</sup>. Le vieil innocent a pris au sérieux les compliments qui lui ont été faits pendant les dernières élections générales et s'est imaginé qu'on s'autorisait souvent de son nom parce qu'on le regardait comme le seul palladium possible de l'existence du pays. En un mot, on ne saurait se montrer plus simple. Le bonhomme n'a oublié qu'une chose, c'est que ceux qui s'autorisaient de son nom ne le rappelaient que pour constater un pacte fait entre les partis républicain et monarchiques et surtout pour bien affirmer le fait que le maréchal avait donné sa parole d'homme d'honneur, et puis juré publiquement de respecter les institutions constitutionnelles. Mais à quoi sert un serment dans la bouche d'un catholique qui va régulièrement à confesse ? On lui ordonne

---

<sup>157</sup> Ce vieil imbécile comme président est le maréchal Mac-Mahon.

de la violer dans l'intérêt de la religion et il le fait sans hésiter. La Pénitencerie n'a-t-elle pas, l'année dernière, conseillé aux Italiens de prêter serment au gouvernement, avec réserve mentale des droits de l'Église, et même aux employés du gouvernement, de prêter leur serment d'office avec la même réserve. L'évêque Dupanloup a aussi démontré au maréchal que la religion étant en danger par suite des dispositions de la majorité de la Chambre, il ne fallait tenir aucun compte de l'immense majorité du pays. La croisade épiscopale qui s'est faite dernièrement sur les instructions très précises de la Curie romaine, qui avait préparé le coup par l'allocution consistoriale du pape le 12 mars dernier, n'avait pas d'autre objet que de soutenir le travail occulte de l'évêque Dupanloup auprès du maréchal. Et quand on a vu la Chambre affirmer, le 13 mai, qu'il fallait mettre fin à l'agitation ultramontaine en France contre l'Italie, on a décidé de frapper le grand coup, et le président s'est fait l'instrument de l'épiscopat. Et il l'a fait avec une bêtise et une brutalité de moyens que l'on a peine à comprendre.

Vous n'avez chez vous aucun journal qui vous dise la vérité sur la situation actuelle du catholicisme en Europe. On fait une espèce de Dieu de ce pauvre vieux pape qui a tellement la parlotte qu'il faut toujours refaire ses allocutions pour les livrer au public. Dans ses réponses aux pèlerins, il dit souvent des choses parfaitement risibles, mais que l'on retranche soigneusement des comptes rendus, et toute la presse cléricale ne fait que tromper systématiquement ses lecteurs sur tout ce qui se dit et se fait tant à Rome qu'en France et partout ailleurs.

La dernière agitation ultramontaine en France était une œuvre odieuse, antipatriotique de la part du clergé. La France est bien loin d'être relevée de son effroyable guerre d'Allemagne qui lui a valu la perte de deux provinces, une dépense de 5 milliards et une indemnité de guerre de 5 milliards en sus. Les résultats de cette guerre ont été d'augmenter la dette publique de 12 milliards, ce qui fait arriver la dette publique à un chiffre égal à celui de la dette anglaise. Mais si la France a la richesse territoriale, elle ne possède pas l'énorme commerce de l'Angleterre qui fait que sa dette ne lui est plus lourde. Eh bien, avec ce pays si éprouvé par le cléricalisme (car il ne faut pas oublier que la guerre de Prusse était entreprise non seulement dans l'intérêt dynastique de Napoléon III, mais surtout dans l'intérêt clérical; on voulait abattre la Prusse, la grande puissance protestante du continent, afin de pouvoir se

jeter ensuite sur l'Italie, briser son unification et rétablir le pape dans ses possessions pour les voir encore administrer avec l'ineptie sans égale que la Curie avait toujours montrée), eh bien dis-je, avec un pays si éprouvé par les sottises du talent ecclésiastique dans la direction d'autrui, le clergé voulait encore surexciter l'opinion et tenter des aventures. Maintenant que l'Italie est délivrée du cauchemar ecclésiastique qui l'a empêchée depuis des siècles de se développer normalement comme les autres pays, maintenant qu'elle a reconquis son unité et est devenue puissance de premier ordre, son gouvernement ne pouvait pas permettre indéfiniment l'agitation contre son existence. L'agitation cléricale en France devait forcément amener une action diplomatique et le gouvernement ne pouvait pas tolérer des attaques constantes contre un gouvernement ami. Il ne pouvait non plus permettre que les évêques continuassent de conduire à Rome des troupeaux de bons ignorants ou de fanatiques enragés pour chanter toutes les injures au gouvernement italien. Jamais encore au monde gouvernement n'a montré autant de longanimité que celui-ci. Voilà des années qu'il permet sans mot dire, et même en donnant la protection de sa police aux pèlerins, toutes les invectives possibles et impossibles à son adresse. Les Italiens commencent à trouver que ce jeu de pèlerinages dure trop longtemps et le général Cialdini<sup>158</sup>, ambassadeur d'Italie à Paris, a prévenu le gouvernement français que, quelque bon jour, en dépit de la police, il pourrait fort bien arriver que les pèlerins fussent rossés par la population qui s'indigne des insultes prodiguées par tous ces saints évêques au gouvernement. Les catholiques crient à l'usurpation du gouvernement italien; mais ce sont la bêtise de partisans aveugles qui ne méritent pas qu'on s'y arrête. Le fait vrai, c'est qu'avant l'unification de l'Italie, il fallait de temps à autre massacrer les Italiens pour leur faire subir le stupide et souvent atroce régime qui pesait sur eux, et qu'aujourd'hui ils se feraient tous tuer jusqu'au dernier pour maintenir le gouvernement et l'unité. Ceci prouve donc sans réplique que les vrais usurpateurs en Italie, c'étaient le pape et tous les principicules qui se morcelaient son territoire et buvaient en quelque sorte sa vie nationale.

---

<sup>158</sup> Enrico Cialdini (1811-1892), général et politique, partisan du Risorgimento.

L'agitation cléricale dirigée contre l'Italie commençant à y créer du malaise, la majorité de la Chambre des députés décida d'interpeller le gouvernement à ce sujet : un membre se chargea de poser l'interpellation et le gouvernement dit déclarer qu'il ne pouvait plus tolérer des attaques ouvertes contre une nation amie et alliée. Cela ne faisait pas l'affaire de la Curie romaine qui poussait l'épiscopat à l'agitation, et le nonce du pape à Paris reçut ordre d'agir. Pour mieux tromper l'opinion, on répandit le bruit qu'il avait reçu instruction de déconseiller l'agitation, mais il y a longtemps que la Curie regarde à gauche quand elle veut aller à droite. Or on n'avait plus d'autre moyen d'entretenir l'agitation que de renverser le gouvernement et avec un président gavé de son importance et fanatisé pour la circonstance, on réussit à provoquer le coup d'État, car c'en est un que de renvoyer, sans le moindre prétexte raisonnable, un ministère qui avait l'immense majorité de la Chambre et auquel cette vieille bête de président n'a pu reprocher autre chose que de ne pas s'être mis en conflit avec cette majorité.

Pour bien faire juger du degré de patriotisme qui se trouve dans le corps épiscopal, il est bon de se rappeler que dès la sortie des troupes allemandes de France, en 1872, il avait réclamé l'intervention en Italie en faveur du pape. L'Italie ne l'eût certainement pas toléré et aurait eu derrière elle l'Allemagne qui eût immédiatement recommencé la guerre. Et les évêques savaient bien que la France n'avait plus d'armée, ayant au-delà de 270 000 hommes prisonniers en Allemagne, par suite de l'ineptie de Napoléon et de Mac-Mahon à Sedan, et de la trahison de Bazaine à Metz. Eh bien, a-t-on jamais rien vu de plus bête, dans toute l'histoire du monde, que cette demande d'intervention, conduisant nécessairement à la guerre, juste au moment où la France était écrasée et saignante sous la plus grande catastrophe de l'histoire moderne, catastrophe due au fanatisme ecclésiastique, qui avait espéré écraser le protestantisme en Europe pour rétablir le pape ?

Le coup d'État qui vient de se faire était médité depuis longtemps. Il y a déjà six semaines que le comte d'Harcourt, secrétaire de la présidence, disait à quelques familiers que l'on serait débarrassé du ministère [Jules] Simon avant le mois de juillet. Quelques articles de la *Défense nationale*, journal de l'évêque Dupanloup, l'avaient aussi fait fortement pressentir. Le récent discours du général de Moltke au Parlement allemand montre que les gouvernements prévoyaient ce qui est arrivé. Ils ont naturelle-

ment des moyens d'informations que les particuliers n'ont pas. C'est évidemment par suite des intrigues qui se tramaient autour du président que des mouvements de troupes ont eu lieu en Allemagne vers la frontière française. À la moindre complication avec l'Italie, il est clair que la guerre recommence. Tous ces gredins de cléricaux le savent et poussent la bêtise au point de marcher dans un sens où ils se heurteront forcément à l'impossible. Comme toujours ils affirment hautement en présence de Dieu qu'ils ne songent pas le moins du monde à une aventure, qu'ils veulent garder la paix avec toutes les puissances, mais tous leurs actes démentent leurs paroles. Ce qu'ils font, c'est exactement comme si un homme jetait un brandon allumé sur une meule de foin puis dirait naïvement : « Oh, je ne pensais pas la brûler ! »

Ce qui se passe en ce moment montre une fourberie absolument infernale dans le parti catholique de France. Tout est déguisement, déception, mensonge audacieux. Ils se contredisent deux ou trois fois dans la même journée. On disait aux catholiques que l'on avait jeté bas un cabinet ayant un libre penseur à sa tête, et un ennemi du pape. Voyant le mauvais effet produit par cette déclaration, le comte d'Harcourt, le factotum du duc de Broglie auprès du président, fait afficher une information portant que le cabinet réprimera les menées ultramontaines. Pourquoi alors renverser l'autre pour faire précisément ce qu'on lui reprochait ? Mais les légitimistes se fâchent, font la mine longue. Alors on fait dire par les familiers qu'il faut bien parler de manière à s'établir, puisque l'on fera son devoir. Et voilà les gens, qui ont toujours les mots principes sacrés à la bouche, qui ne parlent que de notre sainte religion ! Toutes ces duplicités, tous ces mensonges, toutes ces trahisons du devoir et de toutes les obligations de la foi jurée, l'évêque Dupanloup en a sa grande part, il est l'un des principaux acteurs du drame ; il s'est parjuré comme tous les autres, et il dit tranquillement sa messe sur ce parjure, et sur celui qu'il a, par ses conseils, fait commettre au président. Voilà la religion de ce parti clérical, prêt à commettre toutes les fraudes.

Les catholiques disent que le président avait le droit d'appeler un autre ministère. Droit légal, oui, droit moral, non, puisque ce ministère avait la majorité. Le président n'avait-il pas fait lire à son inauguration un message où il établissait comme base d'action, et cela sur son honneur de soldat, qu'il devait se guider d'après la majorité du pays ? Il vient hypocritement dire aujourd'hui qu'il croit que la majorité est avec lui, mais

sur quoi le dit-il ? Y a-t-il un fait, un indice que la majorité du peuple français ait changé d'opinion ? Tout cela n'est que comédie et mensonge. Les évêques veulent un ministère qu'ils contrôlent et qui leur maintienne les principes que la république a fait la sottise de leur concéder et dont, chose remarquable, ils n'avaient jamais joui sous la royauté absolue, ni sous la Restauration, ni sous la monarchie de Juillet, ni même sous l'Empire. La république leur a donné des droits et privilèges considérables et ils ne font que s'en servir pour la miner. Et après cela, ils se plaignent que la nation ne les aime pas ! Ces naïfs s'étonnent quand ils fomentent toutes les conspirations pour renverser les institutions existantes, que la nation s'éloigne d'eux. Quand on lit les journaux catholiques, on est sans cesse confondu de leur mauvaise foi, de leur manque absolu de décence dans la discussion, de leurs refus opiniâtres de rectifier leurs fausses nouvelles ou leurs calomnies contre les individus. Il faut toujours les y contraindre par la loi. Et le vertige est universel. En France, les évêques ont préparé un coup d'État contre un ministère et une Chambre républicaine. Eh bien, ici, en Belgique, où ils ont un ministère catholique et une majorité catholique dans les Chambres, ils crient autant que les évêques de France. L'évêque de Liège vient de publier un mandement furibond contre « les gouvernements sans foi qui laissent accabler le vicaire de Jésus-Christ, qui chassent Jésus-Christ des Conseils de la nation ; » il rappelle au roi que « les souverainetés chancelantes s'effondreraient et disparaîtraient si elles n'étaient soutenues par les principes catholiques » ; il parle de « l'abjuration de tous leurs devoirs faite par les souverains au nom des peuples qu'ils personnifient. » Et tout cela pourquoi ?

Parce que le ministère, gravement compromis vis-à-vis de l'Italie par toutes les bêtises épiscopales, a fait faire des représentations à Rome. Est-ce que les laïcs ont droit d'avoir une opinion désapprouvée par messieurs les évêques ? Dans leur arrogance et leur navrante nullité comme hommes d'affaires, ils ne comprennent rien, ne voient rien, même ce qu'on leur montre, et décident toujours infailliblement des choses qui n'ont pas le sens commun. Quand même le gouvernement belge voudrait faire quelque chose pour le pape – ce pauvre pape auquel le denier de Saint-Pierre donne 20 millions de revenu – comment le pourrait-il ? Voilà un pays de 5 millions et demi d'habitants qui fait des exportations considérables en Italie, pour plus de 100 millions par an. Le pays a donc

besoin de l'Italie. Justement, depuis un an, on repaie un traité de commerce avec le gouvernement italien. Il est de la dernière importance pour la Belgique, avec la concurrence que de grands pays comme l'Angleterre, la France et l'Allemagne font à son industrie, que l'on obtienne les conditions les plus favorables possibles. Une différence de 2 ou 3 pour cent seulement contre la Belgique ruine ses relations commerciales avec l'Italie. Le gouvernement italien ayant fait privément des représentations amicales à propos des fanatiques attaques des évêques contre le ministère, qui désire obtenir un traité avantageux, devait naturellement donner satisfaction au gouvernement italien sur un sujet où celui-ci est dans son droit. Mais ce n'est pas ainsi que l'entendent messieurs les évêques, et il leur est fort indifférent que le pays souffre si la hiérarchie l'emporte. Le gouvernement ayant donc fait prier les évêques de ne pas compromettre par leurs coups de tête, sa politique extérieure, l'évêque de Liège vient lui faire la leçon ainsi qu'au roi, et attaque avec un renouvellement de violence non seulement l'Italie mais la Prusse aussi. Une pareille attaque faite il y a deux ans par l'évêque de Namur a soulevé un incident diplomatique. La chancellerie allemande a fait des représentations au gouvernement belge. Celui-ci a dû désavouer l'évêque de Namur en plein parlement, car enfin la Belgique ne peut pas s'exposer, elle qui ne subsiste comme pays indépendant que sous la condition de sa neutralité absolue, à se mettre le colosse de l'Allemagne sur les bras. Les évêques semblent ne rien comprendre à ces choses, pourtant si évidentes, et poussent toujours leur violence à toutes les extrémités. Eh bien, quand ils ne sont pas même contents ici d'un ministère catholique, vous pouvez penser quelles saintes fureurs devaient leur causer un ministère républicain et une Chambre aux trois quarts républicaine. Aussi depuis longtemps le pape et l'épiscopat ne soupirent plus qu'après la guerre. Le cardinal Manning en prédisait une il y a trois ans, la plus terrible que le monde aurait encore vue. Il a répété cette menace il y a quelques semaines. L'évêque d'Angers, Mgr Freppel, prédisait, l'année dernière, la guerre religieuse dans un mandement, et le pape lui-même, en novembre, je crois, répondant à des pèlerins, prédisait que les pères tueraient leurs fils et les fils, leurs pères, et allait jusqu'à citer Sennachérib, roi d'Arabie, tué par ses fils. L'allusion au roi d'Italie était aussi claire que gauche et insensée. Mais partout le clergé ne songe aujourd'hui qu'à



une guerre qui remorcera l'Italie. Il faut toute l'incompétence ecclésiastique pour regarder la chose comme possible à l'heure qu'il est.

Ce qui vient de se passer en France signifie la mise sur le pied de guerre de l'armée italienne. Le maréchal a sans doute fait dire par le duc de Broglie, dans le message lu aux Chambres, qu'il entendait conserver la paix avec toutes les puissances. Mais ce qui est certain, c'est que l'on ne bridera pas le parti clérical, puisqu'on ne vit que par lui, et que, de ce seul fait, des complications politiques peuvent surgir. Je ne serais pas du tout surpris que le gouvernement italien cesse de protéger autant qu'il le fait, contre toute agression, tous ces pauvres pèlerins trompés qui s'en vont faire leurs doléances au pape, et les pèlerins français pourraient fort bien être écharpés un jour ou l'autre. Le coup d'État exaspère les Italiens parce qu'ils le pensent dirigé contre eux, et c'est vrai.

Avec des gens de bon sens, on dirait : Tant pis pour eux, pourquoi vont-ils ainsi insulter un gouvernement chez lui ? Mais avec des ministres catholiques de combat à la tête d'un grand pays comme la France, il est difficile de prévoir ce qui peut arriver. Parole donnée n'est rien pour eux. Le maréchal avait bien donné sa parole de respecter la majorité et il vient de se mettre en conflit avec elle sans l'ombre de prétexte même plausible et avec une brutalité de forme qui retombe dans les habitudes du sergent mal élevé. Jamais plus brutale agression ne s'est vue contre le droit national. Il renvoie son ministère sans donner de raison et puis il ne permet aucune explication, pas une question à poser aux ministres nouveaux et proroge les Chambres comme un directeur de collège ferme une classe où l'on s'est mutiné. Nous allons voir maintenant revenir tout l'ancien système de l'Empire : poursuites effrénées de presse, suppression de journaux, destitution de fonctionnaires fidèles à la république, pression enragée sur les électeurs, et je suis parfaitement convaincu que le clergé va faire, aux prochaines élections, ce que l'on n'aura jamais vu. Les républicains montrent une grande sagesse devant une aussi abominable provocation. Pour se faire une majorité, il faut que le parti clérical déplace 210 voix, ce qui, en dépit de toutes les infamies qui vont se commettre, me paraît impossible. Dans toute la France, on est absolument exaspéré devant cette insolence d'un militaire qui veut faire marcher la France comme un régiment.

Toute la presse anglaise, toute la presse allemande, toute la presse suisse, toute la presse italienne surtout, apprécie ce coup d'État

comme une vraie atteinte à la sécurité de l'Europe. Il fallait être bien peu capable d'une idée patriotique pour venir en un pareil moment, où la guerre peut devenir générale, faire surgir une pareille complication. Mais tout le torysme français, les nobles évincés du pouvoir, les bonapartistes affamés, les orléanistes plus hypocrites encore qu'ambitieux, tout ce monde-là voulait empêcher les prochaines élections sénatoriales de se faire sous un ministère libéral. 75 sénateurs doivent être élus au mois d'août par les Conseils municipaux, qui doivent être eux-mêmes renouvelés au mois de juillet. Voilà pourquoi le président a manqué à sa parole et à son serment et a renvoyé un ministère républicain pour que ces élections fussent faites sous des préfets choisis *ad hoc*. Nous allons peut-être voir de très graves choses. Néanmoins comme tout le monde est convaincu en France qu'il y a là une intrigue cléricale et que la lutte est réellement entre les évêques et le principe républicain, je pense que la réaction en sera finalement pour ses frais de fourberie, d'arrogance et de mépris de tout ce qu'il y a d'honorable et de sacré dans le monde. Mais cette tentative va rendre beaucoup plus profonde que jamais la scission entre les républicains et le catholicisme. Dès que l'on fait descendre celui-ci au rôle d'agent provocateur de coups d'État, on fait retomber sur lui le malaise et l'indignation que produit l'attitude du clergé s'abritant sous la religion pour justifier ses intrigues. Au reste, il y a longtemps que Les Jésuites, dans la Civiltà de Rome, ont déclaré que l'on ne pouvait plus être libéral et catholique, qu'il fallait opter; et le choix est bientôt fait pour celui qui sent quelque chose.

La révolution faite par les gens de principes et d'ordre, marche vite. Dès le lendemain de l'avènement du ministère, tous les préfets républicains, nommés par le gouvernement tombé, étaient destitués et remplacés par des bonapartistes ou des orléanistes. Tous les évêques qui étaient à Rome en sont repartis en hâte pour venir organiser la campagne électorale. C'est l'Église, cette fois-ci, qui se met directement en face du pays et lui dit : « Tu obéiras. » Nous allons voir une averse de mandements, et jamais on n'aura vu rien d'approchant à ce que le clergé va faire cette fois-ci. C'est sa dernière lutte en France et il joue son va-tout. Il est prêt à mettre l'Europe à feu et à sang pour conserver sa suprématie. L'emportera-t-il ? J'en doute, mais c'est possible, avec toutes les forces du gouvernement mises à son service. Dans tous les cas, cette dernière lutte fera voir à tous les pays que le vrai ennemi de l'ordre au-

jourd'hui, le vrai ennemi public, parce qu'il a juré guerre à mort à toute liberté, c'est le clergé. Le pape n'a pu se décider à voir la France passer au libéralisme, car c'est là la consolidation définitive de l'Italie unie et souveraine chez elle, et la Curie espère toujours qu'avec un gouvernement réactionnaire en France, il pourra surgir quelque éventualité qui amènera le renversement du libéralisme dans la péninsule. Tout le mal vient du cléricalisme, du sacerdoce dominateur qui veut continuer de contrôler le monde. Sans une Allemagne forte, la chose se ferait, mais c'est sur l'Allemagne que la papauté va échouer. Mais la fin de tout cela sera la déchéance du catholicisme comme pouvoir politique, et presque autant comme pouvoir religieux. Tous les hommes instruits des deux mondes lui deviennent hostiles. Il a sans doute une énorme masse ignorante de 150 millions d'hommes qui lui resteront attachés quelques siècles encore, mais tous les hommes instruits qui n'en vivent pas vont devenir de plus en plus hostiles au prêtre politique et, de là à le laisser tout à fait, il n'y a pas loin pour un grand nombre. Le P. Theiner a dit que « jamais pape n'a fait autant de mal à l'Église » que celui-ci, et on verra bientôt la parfaite réalisation de ce mot. M. de Montalembert voyait venir cela et il est mort à temps. Mais ce que nous voyons aujourd'hui, il l'a prédit comme conséquence fatale de la néfaste influence du jésuitisme à Rome. « Ces Jésuites de Rome, disait-il, qui outragent autant la droiture et l'honneur que la raison et la justice... » Et ailleurs, il parle de « ce pauvre clergé de France qui se prépare à lui-même de si tristes destinées... » et ailleurs, il conseille de résister « à ce torrent de servilité et d'idolâtrie (de pape) qui dépasse tout ce qu'on eût pu rêver aux jours de ma jeunesse. »

Naturellement, ces avis ont été repoussés, car le prêtre n'écoute jamais rien. Il brise les autres ou il se fait briser, et il pourrait bien l'être, cette fois-ci, car l'irritation est grande en France, non pas au point de faire l'émeute de rue, mais on voit que l'ennemi, c'est le clergé, et tout le monde semble s'unir dans une action commune contre le prêtre politique.

Le jubilé épiscopal du pape a eu lieu ici et les rues ont été pavoisées et illuminées le soir. Quelques illuminations étaient très jolies, entre autres celle du collège de Sainte-Barbe (Jésuites) et celle du couvent des Récollets. M. de Hemptenne, qui a une superbe maison sur la rue Charles-Quint, et qui a eu dernièrement quelques petits malheurs judiciaires, a fait la plus belle illumination comme masse lumineuse, mais il y en avait

une qui dépassait toutes les autres par le goût et l'arrangement. Deux fois déjà, j'avais entendu des hourras dans une ruelle qui aboutit à la rue des Champs (la rue N.D. d'ici) et je me dirigeai de ce côté. La ruelle est étroite et vers le milieu, une grande maison à deux étages, huit fenêtres de face, était magnifiquement illuminée. Chaque fenêtre représentait un énorme pot à fleurs dessiné avec des lampions blancs; puis d'autres lampions verts imitaient une corbeille de verdure, puis, au milieu des lampions rouges, jaunes, orange et blancs, imitaient des fleurs. Je n'ai jamais rien vu de plus joli. Comme je regardais cela, une bande de promeneurs passa et poussa des hourras. Je demandai à l'un d'eux quel était cet établissement.

– Ah, vous êtes étranger, car tout le monde ici connaît cette maison.

– Je suis étranger et ne la connais pas.

– Alors, me dit-il en riant, entrez-y et vous ne serez pas édifié de ce que vous verrez.

C'était tout simplement une maison de filles dont la maîtresse avait voulu faire honneur au pape, mais s'est par là donné, ce soir-là, une clientèle énorme. Au reste, on était allé la prier d'illuminer comme les autres, afin qu'il n'y eût pas de façade noire dans la rue. Et madame a éclipsé tous les autres.

Une machine à gaz est presque terminée chez Martiny. Au moins, cette fois-ci, il ne traîne pas, et le bonhomme pousse à la roue de tout son cœur. Il trouve mon idée la meilleure que l'on ait encore eue et dit qu'il battra tous les autres pour le bon marché. Mes deux voleurs m'ont volé mes circuits, et je leur réponds par un agitateur qui augmente énormément l'évaporation et qui, étant fait d'un certain nombre de disques en coton pluché plongeant à la moitié de leur diamètre dans la gazoline et tournant constamment par l'effet de la rotation de la pompe, soulèvent la gazoline, qui s'évapore en retombant. J'ai donc mieux que les autres et à meilleur marché. La machine sera complète demain au soir. Sois tranquille quant à mes arrangements, je n'ai eu qu'à accepter ceux que l'on me propose, qui sont avantageux pour les deux, avec parfaite garantie, droit d'examiner les livres en tout temps, et droit de toucher toujours le premier paiement sur lequel je rembourse une proportion déterminée du coût de l'appareil. Ils m'ont proposé un arrangement d'honnêtes gens.

Ce mois-ci a été singulièrement mauvais et surtout froid. Il m'a fallu me traiter d'un parapluie, celui en coton avec lequel j'étais parti n'étant plus montrable. J'en ai eu un très joli, en soie (mais un peu riche en coton) pour 9 francs et demi, exactement 9 shillings. Vous n'en auriez pas un pareil pour moins de 4 dollars et demi. On me l'avait fait dix francs et demi. Dans tout autre pays, j'aurais eu honte de marchander sur un prix évidemment modique, mais avec ces gredins de Belges, je leur chicane-rais maintenant deux sous avec la même fureur qu'eux. Ce sont tous des goinfres sous tous les rapports, en affaires comme à table, et en affaires au moins, je me montre à présent aussi goinfre qu'eux. Rien ne me fait plaisir comme de leur ôter deux sous qui leur sont si chers.

Adieu. Je vous aime bien.

D.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 208

Gand, 30 mai 1877

Ma chère enfant,

J'ai lu avec un bien vif chagrin la description de ton étouffement. Il faut que tu aies un peu tourné la tête sans y songer, juste au moment où tu avalais, car ce ne sont pas les bouchées que vous prenez habituellement qui peuvent avoir pareil effet. S'il s'était agi d'une de ces colossales femmes belges qui viennent quelquefois dîner à l'hôtel, qui peuvent à peine tenir sur les chaises parce qu'elles débordent de trois quarts de chaque côté, qui voient une assiette pleine en trois bouchées et qui, j'en suis sûr, avaleraient sans trop d'efforts une corne de bœuf, j'aurais trouvé l'incident assez naturel. Mais pour que tu te sois étouffée en mangeant, il a fallu une cause extérieure. Mais cette perte de connaissance me paraît indiquer que tu n'es pas forte et je voudrais bien, mon Dieu, que tu reprennes toutes tes forces et redeviennes comme avant ton mariage.

Tu me parles aussi d'une éruption et de démangeaisons. N'oublie jamais que dans toute démangeaison le seul moyen de l'apaiser est la

brosse. Les ongles (et même la main) irritent. La main elle-même ne doit être employée que pour frictions avec un onguent quelconque. Achète-toi une brosse comme celle que j'avais et qui m'a toujours rendu les plus grands services. Quand j'avais de l'érysipèle, la brosse me faisait un bien infini.

Le petit accident arrivé au cher petit, montre combien il est impossible de tout prévoir et combien les accidents sont possibles à toute minute. Peut-être aussi monsieur est-il un peu plus papillon qu'il n'est légitime. Mais ta maman a dû être un peu énervée de ces deux accidents coup sur coup. Quant à toi, tu en avais déjà bien assez du tien. Quand tu répondras à celle-ci, dis-moi juste comment vous êtes, ta maman et toi surtout, car tu me parles plus de sa santé que de la tienne propre. C'est très bien pour elle et je suis heureux de savoir au juste comment elle est, mais tu ne m'en dis pas assez sur ton propre compte, et depuis longtemps tu ne me parles pas assez de tes propres forces. Les as-tu complètement reprises ou non ? As-tu un peu engraisé ? Ainsi, parle-moi beaucoup de ta maman et beaucoup aussi de toi-même. Puis des autres ensuite.

Je suis bien heureux d'apprendre le mieux apparemment définitif de Mme Papineau<sup>159</sup>. Quel malheur pour les trois jeunes filles de perdre leur mère ! À présent que le mieux se dessine, la campagne achèvera peut-être ce qui est si bien commencé.

Mais les nouvelles que tu me donnes de la petite Rosalie<sup>160</sup> m'affligent. Sa mort serait une bien grande affliction pour sa pauvre maman. L'enfant promettait beaucoup et il était difficile, avec son expression, qu'elle n'eût pas reçu en partage le talent et l'intelligence de sa mère. Il doit y avoir eu autre chose qu'une indigestion dans cette maladie pour produire des convulsions aussi graves et aussi prolongées. J'espère que la lettre que j'attends demain me tirera d'inquiétude.

Les sottises d'Eglagh<sup>161</sup> ne me surprennent pas, c'est un chien et non un homme. Si ton mari leur fait obtenir une pension, elles seront débarassées de lui. Il n'y a que la difficulté de la faire servir régulièrement,

---

<sup>159</sup> L'épouse de Casimir-Fidèle Papineau, cousin de LAD.

<sup>160</sup> Rosalie Dessaulles, fille aînée de Casimir Dessaulles et de Fanny Leman. Née en novembre 1869, elle est morte le 19 mai 1877.

<sup>161</sup> Époux de Céline Thompson. Beau-frère de LAD.

c'est-à-dire d'en assurer le paiement. Le gredin peut réaliser tout et s'en aller simplement pour thésauriser à son aise.

Ce qui me surprend davantage, c'est le mariage de Joséphine. Il faut avouer que celui qui la prend n'a pas l'intuition du beau. Enfin, puisqu'elle trouve, tant mieux pour elle mais qu'elle ne fasse pas comme la pauvre Céline, qui paie son mari bien plus cher qu'il ne vaut.

J'ai eu la bonne inspiration de passer à la poste pour voir s'il n'y aurait pas une lettre et y ai trouvé celle que je n'attendais que demain, du 17. La traversée de Québec à Moville<sup>162</sup> prend un jour de moins que de Portland, même avec les meilleurs passages, parce que le *steamer* étant pendant trois jours dans l'eau tranquille, il gagne au moins 60 milles par jour.

Je vois par ta lettre que la pauvre petite Rosalie était à peu près sans espoir. J'en suis bien chagrin et je crains beaucoup que ta prochaine ne m'apporte la nouvelle fatale.

Je trouve que l'on maltraite Laframboise. Avec un peu de bonne volonté, on pouvait le caser en Canada. Si un homme n'acquiert aucun titre par de longs sacrifices, autant veut que chacun se renferme dans son égoïsme et ne songe plus qu'à lui seul. D'un autre côté, peut-être a-t-il tort de ne pas accepter puisqu'après deux ou trois ans, il aurait chance de promotion. Si on lui offre la place de gouverneur de Manitoba, il me semble qu'il ferait bien d'accepter. Ce serait un exil de quelques années sans doute, mais cela lui donnerait une position telle que, plus tard, on ne pourrait plus lui offrir que des places de première importance. Et avec le salaire de cette position et le peu de dépense qui lui incomberait, il referait un peu ses pertes.

Je ne suis pas aussi avancé aujourd'hui que je l'espérais. L'appareil à gaz n'est pas fini. Il ne paraît pas y avoir de mauvaise volonté et ils le promettent pour lundi sans faute. Ils assurent avoir quelque chose de très pressé à finir pour samedi. C'est possible, mais j'attends toujours.

J'ai revu Reynier, qui m'a dit que mon dernier patron de globes ne pouvait décidément pas s'exécuter à bon marché. Il faudrait faire les globes avec un bout fermé, puis le couper à froid, ce qui causerait beaucoup de casse et augmenterait trop le prix. Nous avons en conséquence adopté une autre forme, excellente pour la réflexion de la lumière à

---

<sup>162</sup> Moville, en Irlande, comté de Donegal.

l'extérieur, mais qui cachera moins la lumière. Il pense néanmoins que nous aurons une réflexion plus forte.

Je le reverrai probablement vendredi. Je continue d'avoir confiance en lui, puissé-je ne pas être trompé. Mais il a fallu un nouveau modèle et il faudra un nouveau moule. J'ai fait faire le modèle en bois tourné pour 1 franc 50, et lui se charge du moule sur ce que je lui ai donné, mais je crains qu'il ne me tienne encore une dizaine de jours à attendre. Pourtant il assure avoir un grand désir que la chose marche vite. Une fois partie, elle doit aller assez vite pour au moins m'entretenir et peut-être me permettre d'aller la faire partir en France. Je suis bien fatigué de la vie dans cette maudite ville, où j'ai perdu tant de temps, où l'esprit d'entreprise n'existe absolument pas, où les gens se mangent entre eux sans merci et se traitent tous réciproquement de voleurs, en quoi ils me paraissent avoir tous raison. La malhonnêteté générale est inimaginable. Et ce qui me démonte le plus, c'est leur air inintelligent, leurs figures lourdes et souvent abruties. Tous les jours je les trouve plus bêtes que la veille. J'ai écrit à un représentant du nom de Thienpont<sup>163</sup>, à Audenarde, qui avait besoin d'un appareil à gaz. Je lui ai expliqué très au long que nos appareils étaient entièrement différents de ceux de la Vestale (d'Anvers). Il n'a rien compris à ma lettre et m'a répondu que les appareils de la Vestale avaient donné lieu à des plaintes et qu'il n'en voulait pas. Je lui ai réexpliqué que je ne lui offrais pas un appareil de la Vestale mais un tout à fait différent où le défaut de ceux de la Vestale était corrigé. Il me répond encore qu'il a appris que « le restaurant de Courtrai » avait mis de côté l'appareil de la Vestale qu'il avait posé. Voilà un des hommes haut placés de la Belgique, ayant bonne éducation, ce dont ses lettres font foi, mais après deux lettres parfaitement claires, il n'a pas encore compris. Ils sont tous comme cela. C'est le peuple le plus lourd d'intelligence qui existe. Il vient quelquefois des Français, de Lille, qui est tout près de la frontière, dîner à l'hôtel. De suite, on voit plus d'intelligence dans leur expression. Mais je rencontre constamment des hommes qui ont l'air absolument bêtes, et j'en ai vu plusieurs à la Concorde qui n'ont pas l'air bête et qui néanmoins le sont richement, dès

---

<sup>163</sup> « Léon-Victor-Jean Thienpont (1815-1909) : médecin à Audenarde, représentant catholique de l'arrondissement d'Audenarde à la Chambre de 1852 à 1878. » CFB, p. 52.



qu'on leur parle. Je ne perds sans doute pas grand-chose à vivre aussi isolé que je le fais dans un pareil pays, mais je voudrais bien quelquefois rencontrer des hommes et non pas seulement de mauvaises imitations.

Adieu. Je vous aime bien. Dis-moi comment tu es et dis-moi un peu si tu abandonnes trop ta musique. Ce serait dommage, mais si tu ne peux faire autrement, il faut bien s'y soumettre. Je vous embrasse.

D.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 209

Gand, mercredi 6 juin 1877

Ma chère enfant,

Je te disais, dans ma dernière, que Martiny semblait faire du retard, mais à ma grande surprise, dès le lendemain, il m'informait que la machine marchait et me demandait de suite. En effet, il l'avait posée, fait la connexion avec la canalisation de l'atelier, et le résultat était parfait. Nous avons à voir maintenant quel nombre de becs elle alimentera, pendant au moins six heures consécutives. Une fois fixés sur ce point, nous déterminerons les grandeurs des appareils. Martiny dit que mon idée est sans contredit la meilleure qui ait encore été appliquée et elle ne coûte pas cher. Grotkaï et Parmentier ne peuvent nous faire aucune opposition sérieuse avec leurs appareils qui sont plus coûteux que les nôtres pour deux raisons. 1<sup>o</sup> à cause de leur grande subdivision de leurs carburateurs; 2<sup>o</sup> parce qu'ils font tout faire au dehors et qu'ils paient les profits d'ouvriers, ce que Martiny fait lui-même. Il prend son profit sur la vente pendant qu'il faut que les autres paient d'abord le fabricant et puis fassent un profit en sus. Nous allons mettre une annonce dans les journaux cette semaine probablement, puis j'irai chez les poseurs de gaz des différentes villes pour qu'ils deviennent nos agents. C'est leur intérêt de chercher des placements pour garnir les maisons. Je pense que maintenant la chose va enfin bien marcher. Mon grand malheur était 1<sup>o</sup> d'être tombé

dès l'abord avec un voleur; 2° de n'avoir pas un peu d'argent pour marcher sans lui.

Reynier est revenu ici et a emporté mon modèle. Il me promet des globes cette semaine, car il n'y a pas de moule à faire pour ceux-ci, au moins pour en faire quelques-uns. Ce patron-ci peut se faire à la main. Quand il en faudra un grand nombre, alors ils se chargent du moule en métal si l'invention est bonne. Je crois qu'il n'y a plus aucun doute là-dessus. Et l'avantage de mon dernier patron est qu'il coûtera peut-être moins que tous ceux adoptés jusqu'ici.

Mon horizon se désassombrit donc beaucoup. Je n'en suis pas fâché, car c'est une affreuse chose que d'être toujours seul, de ne rencontrer jamais un regard ami, et d'être, par-dessus tout cela, victime de la coquinerie de ces forcenés gredins. Grotkai est inquiet et a cherché à savoir du propriétaire de l'hôtel d'Allemagne ce que je faisais, et il lui a demandé ironiquement si je faisais de belles machines à gaz. Heye, qui ne l'aime pas, lui a dit :

– M. Damrémont<sup>164</sup> va vous couper le cou, et vous l'aurez bien mérité. Ce que vous lui avez fait est une vraie honte.

L'autre tourna sur ses talons et détala vite.

---

<sup>164</sup> On apprend ici que Dessaulles a été connu en Belgique sous le nom de Damrémont. Est-ce un emprunt au général Charles-Marie Denys, comte de Damrémont (1783-1837), gouverneur d'Algérie de février à octobre 1837 ? Il est mort au combat pendant le siège de Constantine (Algérie). Ou encore Charles-Joseph Damrémont, « gentilhomme, ci-devant domicilié à Rochester, N.Y., et voyageant actuellement en Europe. » Voir Joseph-Godfroy Papineau, 3 novembre 1875, minute 828, « Procuration H.H. D'Abrigeon à Charles-Joseph Damrémont. »



Le général Damrémont

Je me suis fait faire un costume d'été. Le père de Mme Vandervoodt est tailleur et demeure à Audenarde, à 7 lieues d'ici. Il voyage dans les deux Flandres et a des pratiques partout. Pour 75 francs il m'a fait un costume que j'aurais payé au moins \$25 à Montréal. Il est gris, ni foncé ni pâle, à petits carreaux de trois nuances de gris et d'un excellent effet. Je me suis acheté aussi un chapeau d'été, mais ici vous allez rire. Ce chapeau, qui est tout aussi bien que j'en aie jamais eu, me coûte exactement un franc et demi ou 29 cents américains. Il est à calotte arrondie, avec bord assez large. La calotte est molle mais se tient très bien. Ces chapeaux sont un article nouveau, et tous les gens qui dînent à l'hôtel d'Allemagne sont allés s'en acheter. Ils croyaient d'abord que je les blaguais, mais le lendemain ils en avaient presque tous. Il y en a de parfaitement blancs, et de gris. J'ai pris un de ces derniers. Mais comme il n'avait pas de cuir à l'intérieur, j'en ai fait mettre un pour 50 centimes. Ainsi mon chapeau me coûte 40 sous en tout. Il faut bien que la Belgique ait du bon. Naturellement ce chapeau ne supporterait guère un orage, mais un chapeau de paille de 7 à 8 francs ne le supporterait pas mieux.

Les événements de France commencent à s'expliquer un peu. Il est de plus en plus certain que c'est un coup de main ecclésiastique. Les détails donnés là-dessus par la *Germania*, journal catholique ultramontain de Berlin, ne laissent guère place au doute là-dessus. Le nonce du pape à

Paris avait annoncé le changement à Rome pour le jour précis où il s'est fait. De suite l'agitation cléricale en France s'est calmée par enchantement, et cela malgré la fameuse affiche placardée par ordre du secrétaire de la présidence et qui se terminait en promettant la répression des menées ultramontaines. Le clergé a dit partout : « Soyez tranquilles, cela ne signifie rien au fond. D'ailleurs le gouvernement n'est plus républicain. » Si M. Jules Simon avait expulsé Don Carlos, tout le parti royaliste n'eût pas eu de vocabulaire assez riche pour flétrir l'acte. Ce gouvernement-ci le fait, toujours pour sauver les apparences, et tout le monde clérical est content. Dans les campagnes de France, on n'appelle plus le ministère de Broglie que « le ministère des curés ». À moins d'un coup de force, qui ne paraît guère possible, tout cela doit disparaître comme un château de cartes aux prochaines élections. On peut juger de la sincérité du parti clérical comme parti de l'ordre, par le fait que tous ses organes poussent à la violence et aux massacres. *La Défense sociale*, journal de l'évêque Dupanloup, proteste que le maréchal gardera son poste, quelque attitude que prenne la Chambre. *Le Pays*, principal organe des bonapartistes, dit que la légalité n'a jamais eu d'autre résultat que de livrer les honnêtes gens aux bandits, et qu'un bon régiment bien commandé peut suppléer à toutes les lacunes d'une constitution. Ainsi, ce sont les hommes d'ordre, les ennemis des révolutions, qui poussent ferme à la révolution et au renversement de la constitution. Heureusement que parler et faire sont deux choses fort différentes. Mais on voit combien sont sincères tous ces grands catholiques qui affirment placidement qu'ils défendront les institutions républicaines quand ils destituent brutalement tous les fonctionnaires sans exception, nommés par le gouvernement républicain. Le président ne fait que montrer de plus en plus qu'il est une vieille bête, menée par le bout du nez par les pires sacripants de sacristie que le monde ait peut-être encore vus.

En Belgique le nonce du pape, Mgr Vannutelli, a prononcé un discours tellement gauche à une réunion d'ex-zouaves pontificaux, que répondant à une interpellation de M. Frère-Orban, chef du parti libéral, M. Malou a dû désavouer et le nonce et les zouaves. Pour adoucir un peu la chose, on a dit que les paroles du nonce n'avaient pas été exactement rapportées, mais *Le Courrier de Bruxelles*, l'organe de l'épiscopat par excellence, a maintenu l'exactitude de son rapport. Au reste, depuis le pape jusqu'au dernier vicaire de paroisse, tout le clergé sans exception avait espéré que

le dernier coup d'État de France annonçait la guerre contre l'Italie et le rétablissement final du pouvoir temporel. Tous ces fous en sont encore à croire la chose possible. C'est prodigieux. La France serait-elle en état de reprendre les armes, que pourrait-elle contre l'Italie et l'Allemagne réunies ? La bêtise de tous ces gens-là consiste à jeter de plus en plus l'Italie dans une alliance étroite avec l'Allemagne et à isoler absolument la France en Europe. Mais plus le clergé va, plus il ne fait que montrer ineptie et déraison.

J'ai ta lettre du 25, ainsi que le mot de ton bon mari, et le bon de £10. Merci de vos bontés. Je pense réellement pouvoir dorénavant me suffire à moi-même et faire mieux encore.

Je suis bien peiné de la mort de la pauvre petite Rosalie. C'est une triste épreuve pour la mère et le père, et aussi la bonne grand-maman.

À propos des terribles fatigues que subit Mme Loranger, pense toujours au remède que je vous ai donné contre la scarlatine. Il se confirme tous les jours que c'est de beaucoup le meilleur traitement.

Je vais songer à ce que ton mari me dit au sujet de brevet de ma pendule universelle. Embrasse bien ta maman et ton enfant pour moi et ton mari pour nous deux. Je t'aime bien. Adieu.

D.

J'ai vu samedi qu'il y avait eu un grand feu à Montréal. J'espère que ta prochaine me dira s'il était loin ou près de chez vous.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 210

Gand, 13 juin 1877

Ma chère enfant,

Malheurs sur malheurs! Et tous plus terribles les uns que les autres! Ce pauvre Maurice<sup>165</sup>, si bon, si capable, si dévoué à sa mère! Quel terrible vide dans la maison! C'est comme s'il avait été enlevé parce qu'il réussissait et se préparait un bel avenir. Il y a de ces malheurs qui rendent la résignation plus difficile que d'autres. J'en suis atterré pour ma pauvre sœur. Plus un cœur est bon, plus le coup est rude, et ce n'est pas mon moindre chagrin que d'être si loin et hors de porter secours, sympathie ou consolation. Loin de là je suis moi-même une cause de chagrin et mes terribles mécomptes ici n'ont fait que le prolonger. Mais la fin arrive.

Et ce qui montre que Martiny et Van Acker sont sérieux, c'est que sans rien promettre les choses sont faites. Voilà deux fois que je trouve terminées des choses que je croyais encore à faire. Je leur disais ce matin que l'on n'était sûr des Belges que quand ils ne promettaient pas. Le père Martiny a beaucoup ri. Van Acker m'a dit :

– Je vois que vous commencez à nous connaître.

Quelques machines sont en chantier et ils sont très sérieusement décidés à marcher. Ils y voient d'abord une bonne affaire et sont aussi très contents d'une chose. Ils ont été abominablement traités par la compagnie d'Anvers qui les avait priés de monter des appareils à différentes expositions, et puis leur a refusé de leur rembourser un sou sur leurs frais. Il n'y a qu'en Belgique que des hommes d'affaires peuvent porter l'indécence à ce point. Un homme, ou une maison honorable, partout ailleurs, se seraient regardés comme liés par une pareille demande, mais ici les plus recommandés sont des brutes qui considèrent la loyauté en affaires comme une sottise. Tous les jours, j'ai quelque récit de grosses saletés commises par ce qu'il y a de mieux. Eh bien, Martiny et Van Acker qui vont faire des machines à moins de moitié prix que celles de la compagnie d'Anvers, sont naturellement heureux d'avoir un moyen de la punir et un moyen honnête, ce qui n'est pas toujours à la disposition de ceux qui ont à se plaindre des autres. Nos annonces sont prêtes, mais nous en avons retardé l'insertion de quelques jours parce qu'ils ont un dernier compte à régler avec la compagnie. Van Acker va aller samedi à Anvers pour le régler et de suite après je leur enverrai comme à d'autres

---

<sup>165</sup> Georges-Maurice Laframboise (1850-1877), marchand, fils de Maurice Laframboise et d'Eugénie-Rosalie Dessaulles. Neveu de LAD. Il est décédé à Montréal, le 31 mai 1877, à l'âge de 27 ans.

notre prospectus, qui porte qu'il faut s'adresser à Martiny et Van Acker pour avoir des appareils. J'en adresserai deux aussi à mes gredins pour leur faire voir, par nos prix, qu'ils ne peuvent nous faire de compétition sérieuse. Ils verront bien que, montés comme nous le sommes et comme ils le sont, ce serait pure sottise à eux de lutter, d'autant plus que je ne les pense pas capables de faire les pompes comme elles doivent l'être. Ils verront aussi que mon dernier carburateur bat le leur de beaucoup pour l'efficacité et le bon marché. Nos disques en étoffe tournent constamment dans le liquide qui est à peu près à la moitié de leur diamètre, donnant une carburation considérable et dont les autres ne peuvent approcher qu'en faisant des carburateurs d'étendue au moins triple. Là-dessus, je les tiens, les gueux! Et Heye se propose d'aller les blaguer quand nous aurons une machine faite dans toutes les conditions voulues. Il ira demander s'ils ont des appareils et leur fera des comparaisons qui leur feront certainement faire la grimace.

Je n'ai pas encore reçu ces globes. Les Belges sont assommants, ne se remuent pas, ont toujours le temps; font toutes les protestations et toujours pour tromper. Voilà un homme qui vient me voir pour me dire que j'aurai des globes la semaine dernière sans faute; aussitôt le dos tourné, il fait autre chose, de manière que l'on n'est jamais sûr de rien avec eux. Je pense pourtant que je les aurai cette semaine.

Tous ces malheurs de famille me donnent plus d'inquiétude par rapport à vous autres. Ne négligez rien, pensez à tout autant que possible. Vous voyez comme c'est vite fait. Donne de la poudre à ton enfant. Il ne l'aime peut-être pas à présent, mais mets-lui-en de très petites quantités dans sa soupe, dans son thé; dans de la bouillie un peu plus sucrée s'il le faut. Le phosphate qu'elle contient favorise la formation des os et conséquemment des dents; et la rhubarbe est un tonique. Il se vend ici de la poudre, sous le nom d'un médecin de Paris, qui a exactement la même couleur et qui est évidemment la même chose. Les médecins la recommandent.

Un fait assez grave défraie aujourd'hui la polémique des journaux. Une petite fille de 7 ans est morte dans les circonstances suivantes. Elle allait à un couvent des environs de la ville et un jour la Sœur qui était sa maîtresse, pour la punir de quelque chose, l'enferma dans une espèce de trou noir attenant à la maison. Au bout d'un temps assez long, deux ou trois heures, elle alla chercher l'enfant et la trouva dans d'affreuses con-

vulsions. Mais la drôle n'en dit rien et laissa l'enfant encore quelque temps. Enfin, la mère, inquiète du retard de sa petite fille, vient la chercher et, après avoir cherché la Sœur longtemps pour avoir la clé du trou, on trouva l'enfant sans connaissance, l'écume à la bouche et dans un état affreux. On l'emporta chez elle, et quand le médecin l'eût fait revenir à elle, les convulsions la reprirent avec des cris de frayeur terribles et elle mourut dans la nuit. La famille est indignée naturellement mais les journaux du clergé disent que la chose aurait tout aussi bien pu arriver chez elle. La Sœur ne s'est pas plus occupée de la chose que si ç'avait été un chat. Ces choses paraissent incroyables, mais quand on voit quelle espèce de femmes sont un grand nombre des Sœurs des couvents d'ici, on n'est surpris de rien. Leurs grosses figures bêtes et béates vous font tout supposer. J'en rencontre tous les jours, elles infestent les rues; et une figure intelligente chez elles est d'une désolante rareté. Elles vous font l'effet d'une boule à deux pattes surmontée d'une tête. Rencontrez chez nous les Sœurs Grises, ou de la Providence, ou de la Congrégation, vous voyez généralement de bonnes figures et assez souvent des figures distinguées. J'en ai rencontré une longue file, sortant de la cathédrale, l'autre jour, et en vérité je me demandais si on les avait choisies pour faire une exposition d'idiotes. Mais elles sortent toutes de cette grossière classe de paysans flamands qui sont autant au-dessous de nos habitants que ceux-ci le sont en regard de la bonne société. Ces natures brutes ne pensent à rien, ne prévoient rien, ne savent que battre et brutaliser les enfants, et les journaux cléricaux traitent d'impies ceux qui se plaignent du grossier régime des couvents. Je dois dire que souvent les habitudes de famille ne valent guère mieux.

Je vois souvent des femmes de la campagne dîner à l'hôtel avec leurs enfants. Eh bien, à des petits moutards de 5 et 6 ans, on donne toujours le verre de bière, une bière aigre, dure, qui vous prend à la gorge. L'enfant est à moitié gris quand il l'a bue. Comment ne deviendraient-ils pas ivrognes ? Je m'explique maintenant pourquoi il y en a tant. On a l'air de les former exprès.

Je vois que Laflamme a été fait ministre de la Justice. Il a maintenant occasion de rendre justice à Laframboise s'il le veut, et j'espère qu'il lui rendra en bien le mal qu'il m'a fait. Mais Laflamme n'est pas un homme d'honneur et je n'attends pas grand-chose de lui. Il me semble pourtant que si on voyait sérieusement Huntington qui, lui, est honorable et aime



Laframboise, on pourrait par lui influencer sur l'autre. Il me paraît impossible qu'avec un peu de bonne volonté on ne puisse pas caser Laframboise ailleurs qu'à Gaspé. Il ne faut pas me dire que quand on a eu un Lafontaine pour juge (à Aylmer) et qu'on a actuellement Routhier en bas, après avoir eu Beaudry à Montréal même, Laframboise ne ferait pas beaucoup plus d'honneur au banc que ces innocents-là. Beaudry était un homme d'une infériorité incroyable et Laframboise a trop le sens des affaires pour ne pas faire un bon juge. Et il est laborieux, qualité qui n'est pas si commune sur le banc, à moins qu'il n'ait été complètement régénéré depuis mon départ. Peu d'hommes, d'ailleurs, ont le jugement plus sûr que Laframboise et c'est une des qualités les plus importantes chez un juge.

J'inclus deux lettres que tu voudras bien remettre. J'ai été bien content de voir que ta maman se fût décidée d'aller chez le dentiste. Elle est tranquille à présent et ne se sentira pas constamment énervée par cette douleur sourde qui est si importune.

Je vous embrasse tous du plus profond de mon cœur.

D.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 211

Gand, 20 juin 1877

Ma chère enfant,

Mes affaires marchent définitivement et j'espère avoir passé la période des désappointements. Les annonces sont à s'imprimer et Martiny et Van Acker sont bien déterminés à marcher le plus vite possible. J'espère donc que de bonnes nouvelles définitives ne tarderont guère à présent.

Je vois que je n'aurai pas de lettre aujourd'hui, le *Circassien* ayant sans doute éprouvé quelque retard.

La situation de la France est déplorable, mais cela seulement jusqu'aux élections. Il est de plus en plus évident que le coup du 16 mai

était la dernière ruade du clergé à un ordre de choses qu'il abhorre. Il s'est montré sous ses vraies couleurs tout en mettant toujours les autres en avant, mais on paraît comprendre parfaitement dans toute la France que là est le seul dangereux ennemi des libertés publiques. Aucun des trois partis monarchiques ne puit rien par lui-même et ils ne sont quelque chose, même réunis, qu'en marchant sous la bannière cléricale. Veuillot ne cesse de le leur dire et leurs propres dissensions le prouvent. Rien n'est curieux comme de suivre leurs journaux. Tout en se disant unis contre la démagogie, ils sont toujours à se surveiller et se jalouser les uns les autres et à se plaindre souvent en termes fort durs, de ce que les autres obtiennent. Il est parfaitement clair que si les prochaines élections donnaient une majorité réactionnaire, ils seraient de suite à se prendre aux cheveux, chacun pour son prétendant. Le président est non seulement une vieille bête mais un vieux coquin. Tout ce qui se dit par lui, ou par les ministres, ou par la presse à bons principes, est déguisement, hypocrisie, mensonge et impudence. Ce vieux gredin ose dire qu'il dissout la Chambre pour raffermir les institutions républicaines, et il destitue sans merci tous les employés nommés par les ministères républicains, qui étaient tous deux composés uniquement de l'élément le plus modéré, le centre gauche. Il affirme que tous les droits seront respectés et les procès de presse et contre les personnes, pour les plus infimes vétilles, sont journaliers. Cent marchands de Vienne, ville manufacturière du sud de Lyon, lui adressent une pétition se plaignant très modérément du contrecoup que les affaires ont ressenti du renvoi du dernier ministère. Leurs signatures sont toutes légalisées et on poursuit un journal qui a publié cette pétition, pour fausse nouvelle, après que le président l'a eu reçue. Un préfet émane un décret par lequel toutes les licences de cafés et d'estaminets sont abolies d'un seul coup. Il n'a clairement pas ce droit, mais où est le recours avec des juges bonapartistes qui sont à la hauteur de toutes les hontes ?

Sous ces abominables tyrannies, les républicains montrent la plus merveilleuse patience. Ils sentent que le corps électoral est avec eux et que les prochaines élections les ramèneront au moins aussi forts qu'avant. Alors il ne restera d'autre alternative à ce vieux gueux de maréchal que de résigner et s'en aller cacher son imbécilité et sa honte dans son château de Seine et Oise. Mais quoiqu'on en dise en France et ailleurs, il est parfaitement certain que si on s'était cru sûr de l'armée, on

aurait renouvelé le coup d'État du 2 décembre 1851. Heureusement le noyau républicain y est trop fort et on n'a pas osé affronter le danger de la guerre civile avec l'armée partagée à peu près en deux parts égales, ce qui eût rendu la partie trop inégale pour le parti réactionnaire qui ne comptait pas deux millions d'électeurs sur huit aux dernières élections. Il faut donc forcément se tenir dans la légalité, mais ce n'est nullement par honnêteté et loyauté, mais par pure impuissance. Le clergé n'aura réussi qu'à amasser sur sa tête la colère universelle, et après cela il criera à fendre les montagnes quand on le mettra dans l'impossibilité de donner encore de ces coups de boutoir qui mettent la paix et la prospérité publique en danger.

Les partis réactionnaires ont montré pendant les dernières séances de la Chambre à quel degré d'impudeur ils sont tous arrivés. J'ai très attentivement suivi le tout, lu les comptes rendus des séances, et tout ce que *L'Univers*, *Le Monde*, *Le Pays*, *Le Gaulois*, *Le Figaro* en rapportent est entièrement et absolument faux d'un bout à l'autre. Jamais pareille entente pour tromper les lecteurs, jamais pareilles conspirations de mensonge à l'adresse de l'extérieur ne s'est vue. Les bonapartistes ont fait de vraies scènes de brigandage à la Chambre des députés. Tout ce que la passion bête, le parti pris de pousser à bout les gens, peut suggérer, a été employé. Toutes les insultes imaginables ont été lancées aux républicains. Ils n'avaient pas la liberté de dire que le président violait l'esprit de la constitution, pas même celui de dire que la Chambre des députés avait, en plusieurs occasions, montré de la modération! C'étaient des démentis, des clameurs, des hurlements sans fin. Le ministère a toujours laissé faire. Jamais la moindre observation contre ces misérables qui n'ont absolument pas d'autre but que de déconsidérer le régime représentatif. Une fois pourtant, la séance étant suspendue depuis plus de 20 minutes par les hurlements et les vociférations des bonapartistes, un ministre alla les prier de laisser continuer M. Ferry. Ils avaient expliqué leurs polissonneries du samedi par leur haine et leur mépris de M. Gambetta, mais ils n'avaient plus cette excuse à propos de M. Ferry. Au reste, ces gredins ne parlent que pour insulter et mentir. Ils ne représentent que les départements les plus ignorants de la France, ceux où la grande majorité ne sait pas lire. C'est un fait qui a son prix. Toutes les villes, tous les départements éclairés ou industriels sont républicains. Les partis monarchiques n'ont conservé d'influence que là où le paysan ne lit pas. Voilà pourquoi

tous les monarchistes sont si furieux à la seule idée de l'instruction gratuite et obligatoire. L'instruction générale est la mort de la réaction.

Voilà les pèlerinages qui tirent à leur fin. Des gens bien renseignés affirment que le pape a reçu près de 18 millions de francs depuis deux mois. Presque tout cet argent se place en Angleterre. Le pape a le projet de placer la papauté ailleurs qu'à Rome. Le grand mouvement tenté en France avait pour objet principal de tuer la république, puis de se faire assigner un lieu de séjour en France – Avignon, de préférence à tout autre endroit parce que les papes avaient possédé cette ville où leur ancien énorme château existe encore – et d'y percevoir le denier de Saint-Pierre avec les revenus des 40 ou 50 millions placés en Angleterre. Mais ce beau projet ne peut aboutir, et la papauté va de plus en plus s'affaïsser et finalement crouler sous la prodigieuse incapacité de tous ces vieux ecclésiastiques pour qui le bon sens et l'expérience sont lettre morte et qui veulent toujours conduire le monde comme un couvent.

Vous n'avez aucune idée, là-bas, de l'effronterie avec laquelle on trompe les fidèles à propos du pape. On distribue encore des gravures dans lesquelles il est représenté derrière la grille d'un petit cachot avec un chœur d'anges au-dessus de sa tête. Dans d'autres, il est représenté étendu sur la paille et dans un état de pâleur qui peut faire croire qu'il meurt de faim. Quelques voyageurs belges ont écrit de Rome que le pape n'était pas prisonnier; de suite d'autres voyageurs écrivent que sa captivité ne fait pas doute, qu'ils ont vu de leurs yeux le pape prisonnier. Et toute cette farce de prison se réduit à une réclusion parfaitement volontaire et dont tout l'objet était de créer un sentiment hostile envers l'Italie dans le monde entier. Tous ces gens-là sont bien coupables, parce qu'il n'y a pas la moindre sincérité chez eux.

Je vous ai déjà dit comme les jours étaient longs ici. Hier au soir, je suis sorti de la Concorde à 10 h  $\frac{3}{4}$  et, en arrivant sur la place qui se trouve à moins de 100 verges de la maison, une lueur de jour encore très marquée se voyait dans l'ouest. À 9 h on lit parfaitement dans une fenêtre. La chaleur est parfaitement supportable, ne dépassant pas 85, et les soirées sont délicieuses. Je n'en profite guère les passant toutes dans la salle de la Concorde qui est une fournaise, car jamais les fenêtres ne s'ouvrent, les Belges prétendant frissonner et que tout courant d'air est mortel, même chaud. Tous plus bêtes les uns que les autres. Quel peuple, mon Dieu!

Je vous embrasse tous du fond du cœur.

D.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 212

Gand, mercredi 21 juin 1877

Pauvre chère enfant,

Que vas-tu faire, mon Dieu, avec deux enfants si jeunes ? Il n'y aura pas eu 18 mois entre les deux ! C'est terrible. Tu vas t'épuiser et je ne puis guère espérer que tu reprendras des forces avec une si terrible besogne sur les bras. Je sais bien que tu as l'aide de ta bonne mère, mais vous en aurez votre raide toutes les deux. Je n'ai pas encore la lettre qui a dû partir le 15. Peut-être arrivera-t-elle avant que je ne jette celle-ci à la poste.

J'ai passé une terrible semaine. Rien ne me désespère et ne m'écrase comme d'être si loin de toi dans ces grandes crises de la vie de la femme. Un dévouement de plus autour de soi dans une crise douloureuse n'est pas inutile et un simple serrement de main de ceux qui nous aiment le plus soulage souvent plus qu'on ne saurait dire. Je suis moralement brisé à l'idée de n'être pas à ton chevet quand tu souffres, afin de contribuer de tout l'amour que j'ai pour toi à l'adoucissement de tes souffrances. Il me semble que tu ne serais pas fâchée de recevoir quelques baisers de ton père dans ces moments de crise et je sens ma gorge se serrer à l'idée du chagrin que tu dois éprouver de me voir si loin, quand on a le plus de besoin de ceux que l'on aime.

J'avoue que cette nouvelle m'a jeté hors de mon assiette. Je n'ai fait que rêver de maladie affreuse et de cris déchirants, et je m'éveillais dans des angoisses terribles. Peut-être suis-je énervé par mon long isolement et par les mécomptes éprouvés, et le fait est que l'inquiétude à propos de toi, venant s'ajouter au reste, je ne puis pas, quelque réflexion que je fasse, dominer tant de malheur. C'est trop pour un homme. et jamais personne à qui parler !

Je vous parle le moins possible de ces choses, car vous en avez bien assez à supporter, mais il vient toujours un moment où le cœur crève en quelque sorte et où l'on ne peut plus concentrer en soi-même tant de regrets pour ceux qu'on aime et tant de chagrin pour soi-même. J'ai été brisé depuis huit jours, comme jamais je ne l'ai été encore, car je vous vois tous souffrir de malheurs de famille et d'autres sortes encore, et je me vois muré en quelque sorte dans ce pays de brutes où je ne conserve plus d'espoir de faire quelque chose de sérieux. Ce que j'y ferai se réduira à peu de chose, car j'y dépendrai toujours de gens qui n'ont d'autre principe que de tout prendre et ne rien laisser à autrui.

Quatre appareils sont terminés, mais je commence à craindre que toutes les bonnes paroles que l'on m'a dites, les assurances que l'on m'a données, ne soient loin de produire ce que j'en pouvais attendre. On ne peut pas m'ôter ma moitié, mais voilà que les frais de production ont augmenté juste ce qu'il faut pour me réduire à moins du quart. Tout cela est fait le sourire aux lèvres et avec les plus grandes protestations qu'il est possible de faire autrement, et plus un Belge vous fait de protestations, plus vous voyez qu'il ment. Le père Martiny m'a dit dix fois :

– Vous n'êtes pas avec Grotkaï ici.

Et en effet il me montrait toute la politesse possible et la plus grande libéralité en paroles; mais le vieux gredin a pris un détour et après m'avoir offert en toute franchise apparente la moitié des profits et avoir proclamé mon idée de carburateur la meilleure, comme elle l'est en effet, il a imaginé un moyen détourné pour reprendre ce qu'il donnait, et après avoir promis le plus bas prix possible, il ne se met que de 10% au-dessous de ce qu'il avait de la Vestale, c'est-à-dire qu'au lieu de 75%, il n'en prend plus que 65. Ainsi, il ferait plus de profit sur la fabrication que sur la vente, et comme il aurait moitié sur la vente, il fera 120 francs là où j'en ferai 50. Voilà ce qu'il appelle partager par moitié. J'ai eu un long entretien là-dessus avec Van Acker. Il convient que c'est odieux et dit qu'il va essayer de faire réduire les frais de fabrication. Il m'a toujours fait l'effet, lui, d'être sincère, mais l'est-il plus que l'autre ? Je n'en sais rien. Toujours est-il que pour être venu dans ce pays, j'ai perdu deux ans que j'aurais certainement mieux employés ailleurs. Même avec un succès très raisonnable des appareils à gaz, je ferai à peine ma vie dans les conditions faites, car voilà une offre de moitié qui se réduit par un détour à moins du quart. Tous ces gens-ci sont des brutes.

J'avais repris un peu de foi dans Reynier, eh bien, je n'ai pas encore reçu la queue d'un globe. Il m'assure qu'il peut les faire (pour quelques-uns) sans moule, que ce n'est que l'affaire d'une heure ou deux pour une douzaine, que je vais en recevoir de suite, il y a un mois de cela; je le rencontre ici et il me dit qu'ils sont expédiés; il y a de cela 13 jours, et rien n'est encore venu! Comprenez-vous pareils menteurs ? Jamais un Belge ne dit la vérité. Ils mentent comme nous mangeons, c'est nécessaire à leur existence.

Et toute cette tactique de Reynier, c'est évidemment que j'aïlle lui dire : « Voulez-vous me donner 500 francs pour mon brevet ? » et il m'en offrirait 250 en jurant que c'est beaucoup trop. Tous voleurs sans exception. Et quand ils ont bien volé un homme, ils se croient des génies. Il faut les entendre se vanter lourdement des bons coups qu'ils ont faits. Ils mettent 20 minutes à vous conter, avec force phrases incidentes dans lesquelles ils s'embrouillent complètement, ce que vous diriez en trois phrases; leur conte n'a ni queue ni tête, et si vous montrez que vous voyez où ils en veulent venir, ils sont tout surpris que vous ayez pu le deviner! Il n'y a pas de peuple bête comme celui-ci. Et c'est pour cela qu'ils sont si coquins. Quand ils ont arrangé une coquinerie dans leur esprit, ils ne se doutent jamais qu'on puisse s'en apercevoir. Je ne l'ai pas fait d'abord parce que quand on me disait : « Vous avez affaire à des hommes respectables », je pensais que cela signifiait la même chose que chez nous; mais je vois bien aujourd'hui qu'il n'y en a pas un de bon, et que c'est en quelque sorte se briser la tête contre un mur que de chercher à faire quelque chose dans un pays où tout le monde s'entend pour tromper un étranger encore plus que ceux du pays. Il y a 20 mois que je suis ici et je n'y ai pas encore rencontré un homme, à l'exception de Kirkpatrick, qui ne soit pas un menteur ou un franc coquin. Je vais donc tâcher de m'arranger pour en partir. Rester ici, je vous serais toujours à charge et il faut, j'y suis parfaitement déterminé, que j'en finisse avec cette perspective d'une manière ou d'une autre. D'ailleurs rester ici à ne rien faire, ou peu de chose, et ne vivre qu'avec des brutes, je ne puis pas m'y décider, d'autant plus qu'avec ce que j'ai, je puis certainement bien marcher en France ou en Angleterre.

Je reviens à 5 h de chez Martiny et lui ai parlé du coût des appareils. Van Acker était absent. Le bonhomme m'a fait ses blagues ordinaires et

m'a dit qu'il se mettait presque de moitié au-dessous de ses prix avec la Vestale. Je lui ai dit qu'il me semblait qu'il ne diminuait que très peu, et le bonhomme se met à jurer ses grands dieux qu'il diminue plutôt de plus de moitié que de moins. Alors le voyant bien empêtré dans son mensonge, je lui ai dit :

– Mais vous demandiez 310 francs à la Vestale pour un appareil de 15 becs et vous m'en chargez 290.

Quand le bonhomme vit que j'en savais plus long qu'il ne pensait, il se mit à développer de longues considérations sur la nécessité de ne pas travailler pour rien.

– Mais vous ne travaillez pas pour rien en prenant la moitié des profits sur la vente. Qu'est-ce que cela vous fait que votre profit vienne de la vente ou de la manufacture ?

– Eh bien, dit-il, nous reparlerons de cela demain.

Naturellement il va chercher un nouveau biais pour lâcher le moins possible. Eh bien, un homme pris en flagrant délit de mensonge en témoigne ordinairement un peu d'embarras. Le bonhomme a pris cela comme un verre d'eau sucrée. Rien ne démonte ces gens-ci, car tous les jours ils sont pris à mentir. Et ils s'en font une habitude.

Mais j'ai logé hier ma demande de brevet sur mon dernier carburateur. N'employant pas d'agent, je n'ai eu que 10 francs à payer. Le bonhomme a voulu me dire tantôt qu'il n'était pas nécessaire de prendre un brevet. Cela montre tout simplement qu'il voudrait m'avoir sous son pouce, mais je connais trop les Belges à présent pour leur laisser la moindre porte ouverte. J'ai donc dit au bonhomme que mon brevet était logé, ce qui a paru le contrarier un peu, mais content ou non, il ira se faire sucré. Le brevet me donne une garantie que je n'ai pas sans lui.

Il faut que je retourne à Bruxelles vendredi pour voir Reynier et me faire rendre mes modèles de suite, s'il ne me donne pas de globes. Mais c'est une terrible chose que d'attendre toujours après des gens qui n'ont pas d'autre but que de vous fatiguer pour en profiter.

J'ai une bonne lettre de Dion du 7, et je lui réponds. Adieu, chère bonne enfant, tu sais combien je t'aime, et ta maman, et ton bébé, et ton mari, qui est un cœur bon et loyal.





À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 213

Mercredi 4 juillet 1877

Ma chère enfant,

Justement, parce que j'avais le plus puissant besoin, vu l'inquiétude où j'étais de recevoir ta lettre du 14, elle n'est pas venue et a attendu celle du 21. Ainsi, j'ai été 15 jours sans lettre, précisément parce que j'étais dans un malaise terrible. J'ai eu hier, par le *Sardinian*, qui a fait sa traversée en 8½ jours, tes deux lettres qui ne m'apprennent rien puisque ça n'est pas venu. Encore huit jours de fiévreuse attente.

Vous avez eu raison d'avoir une vache, non seulement pour la quantité de lait obtenue, mais surtout pour la qualité. Vous n'avez plus aucune inquiétude avec le vôtre propre. C'est un peu plus de trouble mais il est compensé par l'avantage réalisé.

Vous souffrez du mal général : point de filles, et vous allez avoir à travailler au-dessus de vos forces. Tout cela est bien inquiétant. Mais il me semble que vous pourriez avoir une femme de journée deux fois la semaine pour quelques gros ouvrages. Diminuez autant que possible l'ouvrage intérieur et soyez un peu moins particulières. Ne faites pas ce que vous pouvez quand vous ne pouvez faire ce que voulez.

Ici, je marche lentement. L'appareil pour l'exposition de dimanche sera posé demain. Cette exposition est peu de chose, mais il y en a si peu cette année qu'il ne fallait pas manquer celle-là. Martiny parle d'un grand succès comme inévitable. Il n'y a pas de doute sur un succès quelconque, mais je m'aperçois que le bonhomme grossit l'avenir autant que possible pour pouvoir me dire dans quelques jours quand je lui demanderai une avance, car enfin il faut que je vive de ce que je fais.

– Ah, voyons, ne soyez pas exigeant : nous touchons au moment d'avoir des ordres, votre moitié (qu'il a trouvé le moyen de réduire au tiers au plus) vous sera payée sur chaque vente, tâchez de patienter.

Je lui dirai net qu'il me faut de quoi vivre ou chercher autre chose. Mais voilà le malheur d'être dans un pays essentiellement gremlin, vous ne pouvez espérer la moindre concession tout en vous en voyant de-

mander constamment par eux. Je puis faire ceci, je puis faire cela, mais avec mon argent. Il était question d'aller à Bruges. J'ai dit à Martiny :

- Je suis prêt à voyager, mais vous me donnez mes dépenses.
- Oh, c'est si peu de chose, dit-il.
- C'est vrai, mais ce peu de chose, je ne l'ai pas et vous, vous l'avez. Il n'en a plus parlé. Je lui ai dit hier :
- Le voyage de Bruges est important, et la saison s'avance.
- Oh, dit-il, ça n'est pas si pressé.

C'était pressé quand il supposait que je ne demanderais pas l'argent du voyage; ça ne l'est plus depuis que je le demande. Il devait mettre des annonces partout. Il n'y en a encore que dans un journal flamand, et pas une dans les journaux français. Le fait est que, comme tous les autres Belges, il veut faire marcher la chose sans faire d'avance d'argent. Or cela seul peut tuer ou considérablement retarder l'affaire. Le moment est pourtant favorable. Grotkaï et Parmentier ne peuvent faire marcher leurs pompes et me paraissent avoir complètement raté avec leur carburateur compliqué. Ils ont le mien sans doute, mais ne comprenant pas bien ma pompe, ils n'avancent pas. Martiny et Van Acker sont sûrs du succès, car ils peuvent faire les instruments d'une manière irréprochable, mais ils ne veulent pas (ou du moins le paraissent) faire les petites avances indispensables. Ainsi, je m'use et m'échine, dans ce pays de gredins, à remuer des gens cuits et inactifs, et avec ce que j'ai, je ferais quelque chose là où on se remue.

Je n'ai pas encore reçu de globes. C'est évidemment fait exprès. Et on m'a fait payer d'avance. Cela se fait toujours vis-à-vis d'un étranger et c'est juste, mais aussi quand ils ont l'argent ils ne se remuent plus. J'étais allé à Bruxelles vendredi, et j'ai vu Reynier. Il a juré ses grands dieux de m'en envoyer. Il partait dans une heure pour Charleroi et m'en ferait expédier. Rien n'est venu. Et je passe mon temps à me désespérer au milieu de tous ces coquins qui le font exprès pour traîner.

J'avoue que je commence à désespérer de faire quelque chose ici. J'y ai perdu 20 mois à me heurter à la coquinerie ou à l'inactivité, et si je ne fais pas bientôt quelque chose et ne puis m'en aller ailleurs, à quoi sert de lutter davantage ? Si je ne reçois pas de globes demain, je retournerai à Bruxelles vendredi et reprendrai mes modèles. Cela le déterminera peut-être à m'en donner enfin. Quand on n'a à lutter que contre la difficulté ordinaire des affaires, on en prend son parti et on attend, mais

quand c'est uniquement au mauvais vouloir inspiré par la coquinerie ou l'égoïsme bête que l'on a affaire, on se sent tout simplement écrasé. Ailleurs qu'ici on a chance de rencontrer autre chose que des brutes; ici, non; tous le sont. Ils ne le paraissent pas toujours au premier abord, mais le caractère national est là : faces humaines, caractère animal. Et vous n'avez aucune idée du nombre de figures à caractère bestial que l'on voit ici. Cela dépasse tout ce que l'on peut imaginer. Les infirmités, ici, sont plus nombreuses et plus repoussantes qu'ailleurs, elles ont certaines formes dégoûtantes que je n'avais vues nulle part. Ce peuple est sous tous rapports bien au-dessous des autres. Cela se voit assez au programme des études. Il faut le faire bien au-dessous de ce qu'il est en France et surtout en Allemagne. Les Belges ne savent pas à 20 ans ce que les Allemands savent à 16.

Et à tout cela vient se joindre pour moi l'inquiétude de ta santé, le chagrin de ne pouvoir rien envoyer encore à ma pauvre femme, et l'incertitude de l'avenir, parce que j'ai eu le malheur de venir chez ces brutes. Adieu. Je vous aime.

D.

La température est délicieuse; ni chaude ni froide. Les fraises sont à 3 sous la chopine, plus forte que la nôtre, et me font grand bien.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 214

Gand, 11 juillet 1877

Ma chère enfant,

Je vois que tu t'es un peu trompée dans tes calculs. J'en suis un peu inquiet, car trop de retard n'est pas bon. Néanmoins comme je te sais entre les mains de McDonnell, cela me tranquillise un peu, car il sait ce qu'il doit faire dans les cas difficiles. Ta première maladie me tranquillise aussi un peu, car il serait bien étrange que tu fusses beaucoup plus malade la seconde fois que la première, et je conserve bien de l'espoir, mais

je n'en suis pas moins dans une grande inquiétude, dont je prie Dieu de me délivrer par ta prochaine. Ces perspectives sont toujours inquiétantes, il faut si peu de chose quelquefois pour provoquer une crise. Je vois que tu as du courage, ce qui est probablement une des dernières choses qui te manquera.

Je suis content pour Casimir d'apprendre qu'Arthur travaille; une fois le commencement obtenu, le reste ira bien. Quant à Louis Laframboise, il est bien avec Toussaint et finira par bien arriver s'il est assidu, et il s'est toujours montré laborieux. Mais cette perte de Maurice est une chose souverainement pénible.

Nous sommes ici en exposition. Ce n'est pas une grande affaire, mais il est venu assez de monde. Les fêtes de Gand, ce qu'on appelle ici la kermesse ont eu lieu dimanche, lundi et hier. Il y a affluence énorme de tous les coins. Les fêtes se réduisent à une illumination et à quelques jeux très insignifiants sur deux ou trois places publiques. Il y a aussi des courses aux environs de la ville. Je n'y suis naturellement pas allé. Mais ces réunions offrent au peuple l'occasion de boire et il s'en acquitte en toute conscience. La place du Marché aux grains est littéralement bondée de monde; autant de femmes que d'hommes, tous assis à de longues tables et buvant leurs chopes de bière. Je vois souvent les femmes en demander une seconde, qui leur fait une bonne pinte et demie. Les hommes doivent en boire quatre chopes ou ne sont que des enfants. On s'en moque. Vous comprenez ce que de pareilles mœurs peuvent produire en fait d'ivrognerie. Heureusement le Flamand n'a pas l'humeur de l'Irlandais que la boisson porte irrésistiblement à la bataille. Le Flamand, lui, chante d'autant plus qu'il est plus ivre, mais il n'y a jamais de rixes. Ils se prennent quatre ou cinq par le bras, se forment à cinq ou six rangs de profondeur et se mettent à chanter. Ce sont des cacophonies effroyables, personne ne s'occupant de suivre son voisin. Les uns ne sont rendus qu'au milieu du verset quand les autres ont fini. Mais étant ainsi en rang, personne ne tombe, on caracole un peu et on réussit toujours à se rendre chez soi. Malheureusement, pendant ces fêtes, les gens passent toute la nuit en chantant à tue-tête et on est réveillé à tout instant. L'illumination de la place d'Armes, celle où est l'hôtel Royal, est toujours très jolie, et les gens y dansent jusqu'à 2 h du matin, soulevant une poussière terrible, mais il n'y aurait pas eu kermesse sans cela.

Mon appareil a fortement attiré l'attention. Moerloose, que Parmen-tier et Grotkaï ont fait travailler, ces jours derniers, est venu le voir. Ils lui ont fait faire un cylindre de pompe, n'ayant pas encore réussi à en faire marcher une. Quand il a vu le mécanisme et que je lui eus expliqué la marche de l'agitateur, il m'a dit :

– Vous les tuez. Leurs carburateurs sont beaucoup plus grands que cela et ils n'auront jamais cette carburation.

Un tout petit carburateur, moins gros qu'une chaudière, nous entre-tient cinq becs pendant 4 et 5 heures sans la moindre diminution de lu-mière. Moerloose disait qu'il ne l'aurait pas cru s'il ne l'avait pas vu. Il a certainement dû leur dire hier que notre appareil valait beaucoup mieux que le leur. Au reste, ils n'en ont pas encore eu en opération et n'y arrive-ront pas avec la marche qu'ils suivent. Les voilà à travailler pour faire ce qui n'est pas mécaniquement faisable. Je leur souhaite d'y travailler deux ans. Au reste, il n'y a pas le moindre danger de concurrence de leur part. Mais Moerloose m'a dit tout naïvement :

– Ils m'ont dit que vous n'étiez pas capable de faire un bon appareil, mais c'est eux qui ne sont pas capables de faire comme vous.

Voilà comme les deux gueux se sont justifiés de m'avoir volé, se reje-tant sur ce que je n'étais pas capable. Voilà le Belge, aussi menteur que voleur.

Maintenant que le succès est démontré, par-delà tout doute, je vais faire une demande d'argent, et je m'attends à une forte grimace du bon-homme qui va me faire un grand discours pour me montrer que je dois attendre encore un peu. Il faut bien que ne lui mette le marché à la main, car il m'en faut.

Un fabricant de compteurs à gaz, de Bruxelles, qui cherche des place-ments de gaz, a vu fonctionner l'appareil et s'est offert de prendre l'agence de Bruxelles, ou plutôt de ses environs. Nous devons aller le voir vendredi ou lundi prochain. Je marcherais très vite, aux États-Unis, avec un semblable appareil, ou même en France, mais ça sera nécessairement beaucoup plus lent ici. Et j'ai tant de besoin d'aller un peu vite.

J'envoie une lettre importante à Dion. Il s'agit d'améliorations toutes nouvelles dans les piles électriques.

Voilà les gens de l'ordre moral, en France, à couteaux tirés. Les bona-partistes prennent toutes les candidatures et ne laissent rien aux autres. Les orléanistes et les légitimistes leur disent leurs vérités et les traitent

comme ils le méritent. Ainsi voilà cette vieille bête de maréchal qui ne sait pas à quel saint se vouer, mais il ne comprend pas encore qu'il ait fait une sottise.

Une élection de conseiller général (Conseil municipal de département) vient d'avoir lieu dans un département où les royalistes avaient eu la majorité aux élections de l'année dernière. Cette année, malgré une pression terrible du gouvernement et la défense de vendre les journaux républicains sur la voie publique, le candidat officiel a eu moins de 800 voix, et le candidat républicain, 3 700. Il y a ici une indication assez plausible du résultat probable des élections. Elles ne sont pas encore fixées. Le parti monarchiste fait de nouvelles infamies tous les jours, soit pour intimider, soit pour provoquer quelque émeute qui lui permettrait de crier au danger social. Le parti républicain ne lui donne pas le moindre prétexte et les ministres en sont au désespoir.

Un rapport publié dernièrement montre ce que c'était que Napoléon III et l'Empire. Au moment de la guerre de Prusse, en 1870, on avait dans l'armée 240 000 hommes de moins que ceux portés aux états officiels, 36 000 chevaux de moins, et 3 000 canons de moins. Les ministres, malgré cela, se disaient prêts. Cela prouve qu'au moins 150 000 000 de francs sont allés dans la poche de l'entourage de l'empereur. Voilà où le gouvernement personnel fait arriver un pays. La France a perdu dix milliards et deux provinces pour avoir eu ce Bonaparte<sup>166</sup> à sa tête.

Je vous embrasse bien. Adieu.

#### D.

Je ne t'ai pas dit que je me faisais depuis quelque temps un excellent café pour mon souper. Je demandais depuis longtemps aux épiciers d'ici de faire venir de l'essence de café et du lait concentré, mais ils ne pouvaient se décider à faire cette énorme entreprise de faire venir une douzaine de fioles et de boîtes. Voilà les gens d'affaires belges. Enfin, un d'eux s'est risqué et en a fait venir. J'en ai fait l'essai et en suis très content. Je me fais un café délicieux et sans le moindre trouble.

Je mets une forte cuillerée à thé de lait concentré dans deux cuillerées de sucre en poudre et autant d'eau. Il s'y dissout complètement, et il est

---

<sup>166</sup> Napoléon III (1808-1873), monarque du Second Empire (1852-1870).

déjà assez sucré. Je mets ensuite une cuillerée à thé d'essence de café, puis je jette de l'eau bouillante sur le mélange. Avec ma petite bouillote à esprit de vin, qui a une mèche comme celle de votre canard d'argent, c'est fait en 5 minutes. Ce café est absolument exquis, et je me suis remis à souper dans ma chambre.

Une fiole d'essence me coûte 2 francs, et une boîte de lait concentré, 1,50 franc. Je me fais 20 tasses de café, ce qui me fait revenir la tasse à 4 sous, rigoureusement 3½ sous. J'en ai fait goûter à ma propriétaire qui boit toujours du café passablement épais, car les Belges ne s'occupent pas le moins du monde qu'une chose soit bonne ou bien faite; et elle en était tout extasiée. Le fait est qu'il est tout à fait excellent.

La température est tout ce qu'on peut désirer de plus agréable.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 215

Gand, 18 juillet 1877

Ma chère enfant,

Point de fin encore le 6, et partant surcroît d'inquiétude pour moi. On dirait que tout se réunit pour me faire perdre la tête. Malgré le succès parfait de notre appareil à l'exposition, ces messieurs ne veulent pas me faire une avance d'un sou. Aux étrangers qui s'informent du fonctionnement et du coût des appareils, on dit que c'est tout ce qu'il y a de plus parfait, bien supérieur aux autres comme résultat, et en fait c'est vrai, mais du moment que j'ai voulu demander mon besoin, ma dépense de 120 francs par mois, tout est changé et mon appareil est devenu tout ce qu'il y a de plus ordinaire, on m'a rendu service, on en aurait fait un au moins aussi bon, si on n'avait pas eu celui-là et on ne peut pas faire la moindre avance. On paiera ma moitié au fur et à mesure de la vente. Ils savent bien qu'ils ne courent aucun risque de ne pas vendre, ce que Laforce, de Bruxelles, leur a dit là-dessus montre qu'il y a d'excellentes affaires à faire, mais en me gênant le plus possible on court, ou on croit courir, la chance que, de guerre lasse, j'offre ma part pour rien, et on en

profiterait. Voilà le seul but des affaires dans ce sale pays : étrangler les autres.

Mais il faut voir le père Martiny depuis que j'ai parlé d'argent. Jusquelà, tout était au mieux, et il me faisait toutes les mines, sans parler de toutes ses petites hypocrisies journalières, indications de grands perfectionnements qui ne signifient rien, assurances que personne en Belgique ne fait aussi bien que lui, que les ventes vont marcher splendidement, etc. Quand je lui ai demandé quelques fonds, sa figure est redevenue du bourru belge, qui est bien pire que tous les autres bourrus, et c'était un bien grand risque de faire des avances; personne ne pouvait prévoir l'avenir, ça n'était pas leur faute si d'autres m'avaient maltraité; si on faisait des avances à tout le monde, on se ruinerait en six mois, etc.

Je leur ai demandé combien de personnes leur demandaient des avances. Van Acker s'est mis à rire, mais le bonhomme s'est fâché tout rouge et a fort élevé la voix pour dire qu'il n'avait pas de comptes à me rendre. Je lui avais toujours fait voir que je n'étais pas sa dupe. Non! un Belge est un gredin de naissance, et jamais un sentiment honorable n'a prise sur lui.

J'ai couru après Reynier, à Bruxelles, toute la journée de lundi, et l'ai finalement trouvé le soir, à la station, au moment où il prenait le train pour Forest. Je lui ai reproché sa mauvaise foi, le mal qu'il me faisait; il me faisait des saluts jusqu'à terre, protestant de son désir de faire marcher l'affaire et jurant sur l'honneur qu'il m'enverrait les globes cette semaine. Je lui ai dit que s'il ne m'envoyait pas de globes, je voulais mes modèles immédiatement, l'un ou l'autre; il m'a juré de m'envoyer des globes, mais je ne les attends guère. S'il ne m'envoie ni globes ni modèles, je ne puis plus faire faire d'autres modèles et me voilà encore à l'ancre, tout cela parce que je suis chez ce peuple gredin et n'en puis sortir.

J'avoue que tant de difficultés uniquement causées par l'esprit systématique de malhonnêteté me démoralisent, et je ne puis pas toujours lutter sans ressources contre des gens qui m'écrasent par système.

Ils affirment qu'il va se vendre des appareils bientôt. Je le pense aussi, mais ils se sont fait la grosse part en prenant un fort profit (ce qu'ils ne devaient pas faire) sur la construction des appareils, et ma moitié sur le reste sera peu de chose sur les petits appareils, ceux de 15 à 40 becs. Au-delà, ma part deviendra meilleure. Mais plusieurs de ceux qui sont venus



retardent, parlent de prendre des appareils pour l'automne et cela me remet loin. Quelques-uns sont évidemment des acheteurs sérieux et des hommes connus.

Je fais, par suite d'une lettre reçue par Van Acker, vendredi dernier, une tentative du côté de Bordeaux. Cette lettre montre clairement que ni pour le fonctionnement, ni pour le bon marché, on n'a rien en France qui approche de mon appareil. Cela montre quelle belle chance j'aurais du côté de Paris, mais comment y aller ? Tout ce temps que je reste ici est du temps perdu et je m'use depuis 21 mois contre l'impossible avec ces brutes ! Pourrai-je tenir encore longtemps ? je n'en sais rien, mais avec la perspective que j'aurais ailleurs, il me semble que l'on a tort de ne pas me fournir, à huit ou dix, le moyen d'aller travailler ailleurs. Je garderais toujours ici le quart de ce qui s'y ferait, et presque tout ce que je pourrais faire en France serait remis au Canada. À quoi puis-je songer à autre chose qu'à payer, ne serait-ce que pour vous rendre en partie le bonheur que je vous ai fait perdre. Mes amis font une faute s'ils ne comprennent pas cela.

Adieu. Je vous aime.

D.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 216

Gand, mercredi 25 juillet 1877

Ma chère enfant,

Point de terme donc à mon inquiétude à ton égard, puisque ta lettre du 13 que je viens de prendre à la poste te laisse toujours *in statu quo*. Je suis loin d'être tranquille, mon Dieu ! sur une maladie qui retarde autant. Mais d'un autre côté il me paraît évident que tu as dû te tromper de tout un mois, chose qui n'est pas absolument rare chez vous, car j'en ai eu plusieurs exemples. Ça n'en est pas moins pénible pour toi d'abord d'attendre si longtemps, et pour moi, de passer par cette inquiétude en plus avec ce que j'avais déjà.

Ne recevant que des coups de chapeau de ce gredin de Reynier qui promettait toujours et n'envoyait jamais, j'ai pris un dernier moyen, lui faisant écrire par Martiny et Van Acker, qui réclament de suite des globes ou les modèles, comme intéressés. Voyant des hommes d'ici et connus les réclamer, il finira peut-être par s'exécuter. Mais pouvez-vous comprendre ces gredins hypocrites qui courent après vous pour vous tromper ensuite, justement comme s'ils ne l'avaient pas fait ? Je ne puis assez le répéter : le sentiment de la décence n'existe pas ici.

J'ai reçu, sous trois jours, ce qui montre qu'il n'a pas perdu une minute, une réponse de M. Buchin, de Bordeaux. Il m'a posé toutes les questions nécessaires à une compréhension parfaite de l'appareil, m'indiquant les défauts des siens et ce qu'ils coûtent. Il a évidemment un grand avantage à adopter le mien qui est le meilleur pour une raison bien simple, c'est que, venu le dernier, j'ai pu éviter les défauts des autres. Je lui ai répondu hier et recevrai probablement une autre lettre cette semaine. Qu'il y ait un bon avenir en France, c'est certain, mais il faut s'y rendre.

Je viens de porter une annonce à *La Flandre libérale*, le journal le plus répandu d'ici. Il faudrait des affiches dans les hôtels pour les gens de la campagne qui seuls adoptent ces appareils, car il n'en peut être question ici pour les villes, le gaz coûtant moitié moins que chez nous, mais décider un Belge à dépenser 30 francs en annonces, c'est toute une affaire. Ils ne comprennent pas l'avantage de la publicité. *La Flandre libérale* a bien rarement une demi-page d'annonces, excepté le dimanche où elle a quelquefois une page. Quoique la chose soit encore peu connue, nous avons beaucoup de demandes d'informations et deux grands fabricants des environs m'en ont parlé. Il n'y a pas de doute que nous poserons bientôt quelques appareils. Deux seulement de cent becs me remettraient sur farine. Il me faut faire comme toi, prendre mon mal en patience.

J'ai une lettre de ta bonne tante et je n'en avais pas besoin pour savoir combien elle se sent frappée par ce coup si imprévu et si terrible. Mon cœur saigne pour le sien autant qu'il saigne d'être seul loin de vous tous. Ma vie n'est pas gaie dans cette ville, sans ressources, à population maussade et dont le seul amusement consiste à boire de la bière. La bibliothèque m'offre moins de ressource que je l'espérais d'abord. Personne n'est admis à en voir les rayons et il faut recourir à un catalogue

assez incomplet pour savoir ce qu'elle contient. J'ai demandé plusieurs ouvrages importants qui n'y sont pas, et ces imbéciles ont presque l'air insultés de ce que l'on ne se contente pas de ce qui s'y trouve. La bibliothèque de la Concorde ne contient guère que des romans et il y a bien des années que j'ai cessé de lire ces choses, qui ne vous mettent rien dans la tête. Je n'éprouve aucun plaisir à lire ce qui ne m'apprend rien. Voilà surtout pourquoi je voudrais aller à Paris parce que là je pourrais m'employer utilement. Pas un cabinet de lecture dans cette grande ville de Gand! Il y en a un à Anvers, où cinq ou six personnes peuvent lire à la fois, mais il n'est pas chauffé en hiver. Il n'y en a pas un à Bruxelles, la capitale. Cela vous donne une idée de la position intellectuelle de la Belgique. Dans toutes les villes françaises, les cabinets de lecture foisonnent et surtout à Paris. Et plusieurs de ces cabinets possèdent des bibliothèques considérables.

Je suis rentré hier indigné contre cette population brutale. Il y a ici, depuis six semaines au moins, une charlatane tireuse de dents qui fait un argent fou. Elle est riche, passe dans les rues avec un splendide équipage de trois chevaux de front, très beaux, aux harnais princiers, et une voiture toute dorée. Elle porte un costume de velours rouge tout couvert de broderies d'or, avec une couronne de pierres fausses et une rangée de perles fausses en forme de poire qui lui tombe tout autour du front et de la tête. Elle conduit ses chevaux elle-même et est toujours précédée dans les rues d'une bande de musique composée de sept individus en costumes chinois avec chapeaux pointus en cuivre doré. Elle passe souvent dans ma rue avec une suite de 2 ou 3 000 personnes se poussant, se bousculant pour arriver près d'elle. Elle est prodigieusement laide. Son lieu d'opérations est le marché du vendredi, Grande-Place carrée. Elle se met avec sa voiture, aux pieds de la statue d'Artevelde<sup>167</sup>, et ses deux domestiques, en livrée toute dorée copiant exactement la livrée du roi, sortent ses instruments de dentiste des coffres de la voiture. Elle ceint un tablier blanc garni de très belles dentelles et invite les badauds. Pendant une heure ou deux, ou même plus, les gens montent et descendent dans sa voiture pour se faire tirer des dents. Elle en tire jusqu'à 2 et 300 par jour, la procession n'arrête pas en travers de la voiture. Elle les tire très

---

<sup>167</sup> Jacob van Artevelde (1290-1345) homme d'État flamand, né et mort à Gand.

prestement, mais avec une brutalité qui n'a pas de nom. Mais cela n'a d'autre effet que faire rire l'énorme foule qui entoure la voiture. Pendant les fêtes de Gand, j'ai vu un jour, le dimanche matin, bien au-delà de 5 000 personnes sur la place. Elle a tiré des dents depuis 10 h jusqu'à 1 h et n'attendait jamais une minute sans un patient. Je ne l'ai naturellement pas regardée tout ce temps, mais j'y ai passé une vingtaine de minutes en deux différentes fois. Je lui ai vu arracher des dents à des petits enfants et, au lieu de tirer la dent droit, elle fait toujours un mouvement tournant en deux ou trois temps. Je conçois cela avec de grosses dents d'hommes qui exigent plus de force qu'une femme n'en possède dans le poignet, mais avec les enfants, c'est les faire souffrir inutilement. Mais plus les enfants crient et pleurent, plus cette foule brutale rit. Ce qui m'a indigné, hier que je la regardais un instant en revenant de la bibliothèque, c'est de l'avoir vue retirer six dents de suite à un tout petit enfant qui ne marchait pas. Son père l'a montée dans la voiture et l'a remis à la dentiste qui lui a ouvert la bouche pour l'examiner. L'enfant, ne voyant plus son père, s'est mis à crier. La dentiste a mis un assez gros gant, a mis ses doigts dans la bouche de l'enfant; lui a assujetti la tête sous son bras, puis a pris ses pinces et lui a tiré quatre dents en haut et deux en bas. Le pauvre petit ruait et hurlait, mais le père est venu le chercher en riant aux éclats et l'a emporté aux applaudissements de la foule. En admettant que ses dents poussassent de travers, on aurait au moins pu ne pas les tirer toutes à la fois, mais dans cette population brutale ces attentions sont de l'indigne délicatesse.

Cette femme tire toutes ces dents pour rien, mais elle se fait payer des fioles de remèdes ordinaires que tout le monde achète avec fureur. Elle a donné à la ville, pour les pauvres, 600 francs, ce qui représente bien \$250 chez nous. Aussi, le lendemain, plusieurs notables sont allés lui offrir un banquet énorme, avec une immense couronne de fleurs; puis les gens ont ôté les chevaux de la voiture et l'ont traînée d'un bout à l'autre de la ville.

Les dentistes sont tous furieux; elle a arraché tout ce qu'il y avait de mauvaises dents à six lieues à la ronde. Mais je ne les plains guère, car ils sont tous aussi charlatans et pas du tout plus capables qu'elle. Et au moins elle a une vraie collection d'instruments de dentiste pendant que tous les gredins d'ici ont une clé de droite, une clé de gauche, deux ou trois pinces et peut-être une demi-douzaine de grattoirs.

Ils ne connaissent aucun des progrès réalisés en dentisterie et quand on leur dit qu'en Amérique on a un mécanisme pour faire les trous des dents à plomber, ils croient que l'on se moque d'eux et que c'est là un mensonge gros comme la cathédrale.

Les élections ne sont pas encore fixées en France, mais voilà tous les prétendus conservateurs pris aux cheveux et se disant toutes leurs vérités dont la liste est longue. Ils vont finir par s'aplatir sous le ridicule, et le clergé qui est l'organisateur de tout le mouvement va en avoir sa grande part.

L'affaire Antonelli prend des proportions très sérieuses. Sa fille, la comtesse Lambertini, poursuit ses héritiers pour une part de la fortune. On lui conteste qu'elle soit la fille du cardinal parce qu'elle a été baptisée comme fille du comte et de la comtesse Marconi. Celle-ci avait été maîtresse d'Antonelli et avait consenti à simuler une grossesse pour quand l'enfant viendrait. Tout cela sera prouvé au procès. Les avocats de la comtesse Lambertini supplient qu'on ne les force pas de nommer sa vraie mère, mais déclarent qu'ils le feront si on les y force. Ils montrent sur pièces en règle que le cardinal a dépensé un peu plus de 2 millions pour l'éducation et l'entretien de la comtesse jusqu'à son mariage et ont demandé aux autres s'il est admissible qu'il aurait dépensé pareille somme pour une enfant qui ne lui aurait touché par aucun lien naturel. Il est hors de doute maintenant que la fortune laissée par ce grand fourbe dépasse 40 millions, dont il se servait à même les deniers publics. Au reste, tout était au pillage sous le pouvoir temporel. Il se perçoit de 18 à 20 millions par an du denier de Saint-Pierre, et il n'y a aucune comptabilité sérieuse. Antonelli en était l'administrateur.

Le vieux cardinal de Angelis, qui vient de mourir, laisse 3 millions. L'évêque de Mérode, qui est arrivé à Rome simple diacre et sans fortune, a laissé 3 millions aussi, il y a cinq ans. Mais Antonelli est leur maître à tous, car à part sa propre fortune, il avait enrichi ses quatre frères de plusieurs millions chacun; 10 pour l'aîné.

Adieu. J'espère que tout est fini et que tu es bien. Je t'embrasse du fond de mon cœur, et ta mère et Bibite et celui ou celle qui est venue. Adieu.

D.

J'ai vu dans le *Times* toutes vos malheureuses affaires d'Orangistes et de catholiques, tous aussi fanatiques les uns que les autres.

Je t'envoie un prospectus à propos d'acide salicylique. C'est un nouvel agent thérapeutique, qui rend de grands services, surtout pour empêcher toute fermentation acide ou putride. Gros comme un petit pois de cette poudre dans un vaisseau de lait, ou une bouteille de sirop et on les conserve parfaitement. Lisez le prospectus. Vous devez avoir maintenant de l'acide à Montréal.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 217

Gand, mercredi 1<sup>er</sup> août 1877

Ma chère enfant,

Voilà enfin ma pire inquiétude apaisée. Je ne vivais plus et bien souvent je m'éveillais en sursaut, croyant t'entendre m'appeler. Dieu soit loué d'une maladie si courte! C'est toujours bien assez long avec pareilles souffrances. Tes lettres m'ont beaucoup soulagé et j'en avais grand besoin. Mon terrible isolement me pèse bien plus quand je suis inquiet à ton sujet. Il est déjà bien assez écrasant sans craindre pour toi en sus.

Je n'ai encore rien de nouveau si ce n'est que nous avons ajouté un petit perfectionnement important au mécanisme des appareils. C'est petit appendice autour des ouvertures par lesquelles passent les axes des deux boîtes (pompe et carburateur) qui rend toute fuite de gaz impossible sans trop serrer l'axe et rendre la rotation plus difficile. Cela n'ajoute rien au coût, ce n'est qu'une pièce substituée à une autre avec quelques *indentures* en plus.

Reynier ne veut décidément pas me donner de globes et je suis convaincu qu'il va tâcher d'en vendre sans que je le sache. Il avait sans aucun doute arrangé ce plan quand il est venu. Dire l'hypocrisie de tous ces gens-ci est chose impossible. Quel sale peuple! Et voilà deux ans que je perds parce que j'y suis venu. Je suis de ceux qui ne sont pas nés pour la chance. Mais je ne puis pourtant pas vivre de rien, et je suis dans celui de tous les pays où un étranger est vu du plus mauvais œil. Je vois parfaite-

ment que, quand on me donne une information, elle est donnée à contrecœur. Il faut faire 20 questions pour avoir une réponse et souvent on voit qu'ils ne veulent pas répondre. De plus, les gens ne veulent pas prendre les moyens de faire marcher une entreprise. Après 15 jours de discussion, j'ai obtenu la publication d'une annonce dans *La Flandre libérale*, mais il faudrait aussi établir des agences dans plusieurs grands centres, Bruxelles, Liège, Anvers, Bruges, Namur; enfin, il faut se faire connaître, courir après les affaires, mais le Belge ne se remue pas. Si elles viennent, il est très content; si elles ne viennent pas, il se plaint mais ne s'en remue pas davantage, et il croit que toute dépense faite pour créer une clientèle est argent perdu. Ah, par exemple, si je courais partout avec mon argent, ces messieurs trouveraient cela superbe, admirable, et seraient capables de me proposer de les embrasser, mais cela c'est leur part et ils ne la font pas. Et quant à moi, je ne puis pas la faire. J'ai écrit à divers placeurs de gaz et j'attends des réponses, mais en les voyant on peut arriver à un arrangement en une demi-heure. Cent francs bien dépensés en prospectus et en voyage hâteraient nos affaires de plusieurs mois peut-être, mais leur parler même de 50 francs leur ferait prendre cet air de brute qui fait croire que tout Belge doit compter au moins un bœuf parmi ses ancêtres.

J'ai reçu ce matin le brevet belge sur mon dernier carburateur.

As-tu pensé à donner à ta tante la recette que je t'ai envoyée, relative à l'érysipèle, l'application du silicate de potasse ? C'est la meilleure application extérieure que l'on connaisse. J'ai été piqué, hier, à la Concorde, par une de ces mouches dont je crois t'avoir parlé l'année dernière. En cas que je ne l'aie pas fait, je crois utile à tes enfants de te le rappeler. Il y a des mouches qui ressemblent aux mouches ordinaires de maison, mais qui sont un peu plus courtes et ont les ailes un peu plus évasées. Les mouches ordinaires ont une trompe qui se termine par une petite boule qui contient leur suceur; mais les autres ont un véritable aiguillon qui est replié en avant dans une position horizontale. Ces mouches piquent assez fort et il est très rare qu'on les sente se poser. Ce sont ces mouches-là qui suivent les chevaux et les piquent. Voilà la saison où elles se réfugient dans les maisons à cause de la plus grande fraîcheur des nuits. Tuez-les tant que vous pourrez. Quand elles piquent, il est bon de frotter la piqûre avec un peu d'eau sédative, ou même d'ammoniaque pour les grandes personnes.

Il se prépare de très grandes fêtes à Anvers pour le 3<sup>e</sup> centenaire de la naissance de Rubens, qui y est né et y a passé sa vie, et dont la maison existe encore, tout près de la place de Meer. Elles vont attirer une grande affluence. On n'a pas pu réunir, à l'exposition des tableaux de Rubens qui va avoir lieu, tous les tableaux du grand maître, mais on a fait prendre des photographies de tous les tableaux que leurs possesseurs ne pouvaient envoyer. Ce sera dans tous les cas une très riche collection.

La querelle s'accroît entre les réactionnaires de France et voilà même les bonapartistes qui se querellent entre eux. Le maréchal a fait à Bourges un discours d'une ineptie prodigieuse, pure répétition de lieux communs usés et même de mensonges assez dodus. Ce vieil imbécile fait appel à tous les partis tout en proscrivant le parti républicain qui forme aujourd'hui sans aucun doute l'immense majorité de la nation.



Edme-Patrice Maurice de Mac-Mahon

Il a l'audace d'insinuer que si on ne lui renvoie pas une Chambre qui s'accorde avec lui, la crise se prolongera. C'est-à-dire que voilà un homme qui dit au pays : Je viens vous consulter, mais si vous ne m'approuvez pas, je vous envoie promener. Le discours de réception de l'archevêque de Bourges<sup>168</sup> n'a été qu'une scandaleuse invitation à un coup d'État et à ne pas céder à la réponse des électeurs, si elle n'est pas agréable. Les hypocrisies du clergé dans cette affaire lui préparent de

---

<sup>168</sup> Charles-Amable de La Tour d'Auvergne-Lauraguais (1826-1879), archevêque de Bourges de 1861 à 1879.



bien amères représailles, et il criera comme s'il était absolument étranger à tout ce qui s'est fait.

Les dernières nouvelles découragent le pauvre vieux pape qui comptait dans les commencements sur un coup de force du maréchal. Je n'ai pas le moindre doute que si on eût cru la chose possible, on l'eût faite; mais il est évident que l'armée ne se fût pas prêtée à une tentative de renverser les institutions actuelles. Quant aux électeurs, on comprend parfaitement qu'ils ne se déjugeront pas en 18 mois, surtout en faveur de gredins qui n'ont fait que les traiter à coups de pied.

Adieu. Je vous aime bien, et j'embrasse ta maman et tes enfants, et toi et tout le monde.

D.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 218

Gand, mercredi 8 août 1877

Ma chère enfant,

Les choses vont enfin un peu moins mal. M. Hendricks se décide à prendre un appareil et nous allons chez lui demain, Van Acker et moi, pour prendre les mesures nécessaires à la pose de la canalisation, tubes, etc. Cela fait, nous posons l'appareil qui est de 15 becs et coûte 470 francs, profit net \$180, dont 90 pour moi. Ainsi, deux appareils seulement par mois me donnent le nécessaire. Je parle ici des plus petits. Quelques gros appareils me mettraient de suite à même de vous rembourser ce que j'ai reçu. C'est toujours le premier qui est le plus difficile. Je pense que nous allons marcher passablement. Nous avons trois grandes expositions bientôt, une le 30 à Anvers, une le 8 septembre à Audenarde et une troisième le 20 à Ypres, je crois. Ces expositions nous procureront très probablement des ordres. Nous avons un appareil de 25 becs, prêt à fonctionner et qui en fera le tour.

J'espère enfin avoir des globes, mais pas de ce gredin de Reynier, qui avait l'air si honnête. En revenant samedi de chez Van Acker, je vis sur sa porte M. Danzotte, le marchand de verreries qui m'avait adressé à lui.

– Ah bien, dis-je, puisque je vous vois, vous me permettrez bien de vous parler de M. Reynier auquel vous m'avez adressé. Vous m'avez dit deux fois qu'il était honnête, et voyez comment il me traite, et je lui contai le tout.

– Eh bien, m'a-t-il dit, vous me surprenez beaucoup. Et vous lui avez payé 40 francs ?

Je lui montrai le reçu.

– Et il ne vous a encore rien livré ?

– Rien.

– Mais c'est abominable, dit-il, c'est un gredin. Ah bien, il en entendra parler. J'ai des affaires avec lui et soyez sûr que je vous ferai rembourser vos 40 francs. Dans tous les cas, dit-il, je vais vous faire faire quelques globes. On ne peut pas me refuser, moi qui suis une pratique. Je lui donnai le patron en papier, et il écrivit, séance tenante, pour en demander trois immédiatement, mais cela veut probablement dire 8 ou 10 jours. S'il m'en donne, je marcherai de suite avec lui et nous prendrons le brevet en Allemagne en commun, s'il y a réussite, ce dont je doute peu. Si j'obtiens l'effet espéré, et je ne vois vraiment pas comment il peut manquer, mes globes supplanteront à la longue tous les autres, car outre l'effet, ils seront bien plus élégants de forme.

Tout cela m'a remis un peu de baume au cœur, mais je n'en détesterai pas moins toujours de tout mon cœur et de toutes mes forces ce gredin de pays où j'ai perdu tant de temps par la bêtise et la gueuserie de ceux qui l'habitent.

Puisque tu donnes du brandy à ton garçon, tu trouveras peut-être un avantage à le lui donner chaud, comme son thé. L'effet est encore meilleur, et quelques gouttes de retanhia dedans, trois ou quatre, ne lui donneraient aucun goût et augmenteraient l'effet. Le retanhia est un astringent et c'est cela que Turcotte te donnait quand tu avais la même chose.

On vient de condamner les administrateurs de l'Union du crédit, une des fortes banques de Bruxelles, où près de 4 millions sont disparus en quelques mois. Au mois d'octobre viendra la grosse affaire de la Banque de Belgique, où 32 millions, chiffre définitif, sont disparus en quatre ans. Ici, les directeurs et caissiers étaient la fleur du cléricalisme belge.

M. T'Kintd, le caissier, faisait des scènes d'enfer, dans les restaurants, aux garçons qui lui apportaient du gras un jour maigre.

L'affaire des chemins de fer des bassins houillers (chemins de seconde classe, à voie étroite) est aussi commencée. Là, la perte réelle va approcher 350 millions! On annonce aussi que l'affaire Langrand-Dumonceau, où 130 millions ont été engloutis, va commencer bientôt. Toutes ces énormes sommes retombent sur les petits propriétaires, commerçants et rentiers. Ceux qui les ont mises en branle s'en sont retirés avant les débâcles, en vendant leurs parts, au moyen de magnifiques prospectus. Les gens peu aisés se laissaient prendre à l'espoir d'obtenir 6 ou 7% de leur argent, le taux ordinaire n'étant que 3 à 3½, et ils perdaient tout. La demoiselle de magasin de la maison est une victime de Langrand-Dumonceau. Elle a perdu 2 000 francs. Et maintenant la pauvre fille n'est guère à son aise avec une autre portion de sa petite fortune. Elle a des bons turcs pour 600 francs et ses 600 francs en valent exactement 40 en tout. On promettait 8% d'intérêt, et tout le monde se jetait sur l'emprunt turc. Les Turcs ont obtenu 100 millions, ont garni toutes leurs forteresses de canons Krupp et ont bâti cinq ou six grands cuirassés et maintenant ils ne peuvent plus payer même l'intérêt.

Les généraux russes ne montrent guère plus de génie, jusqu'à présent, que les généraux français en 1870; mais au moins les soldats ne crèvent pas de faim. Cette guerre est horrible. Les irréguliers turcs se souillent de toutes les horreurs, mutilent les blessés avant de les tuer. On a trouvé dans des retranchements turcs abandonnés un fort tas de têtes de soldats russes. Ils empalent les Bulgares prisonniers, et ceux-ci qui ont vu l'année dernière massacrer leurs femmes et leurs enfants, éventrent les bashi-bouzouks qu'ils peuvent prendre. Les officiers russes ont eu beau faire fusiller quelques Bulgares qui avaient commis ces représailles, cela n'a servi à rien. Ils sont doux comme des agneaux, tant qu'ils sont surveillés, mais dès qu'ils sont seuls, ils rendent aux irréguliers turcs tout ce qu'ils en ont reçu. C'est une guerre de sauvages.

Je vous embrasse tous du fond du cœur.

D.

Je lis les violences des grévistes. Les correspondances du *Times* montrent que ce sont principalement des Irlandais qui brûlent et dévastent. À

Chicago, c'étaient des Irlandais, des Polonais et des Bohémiens. Ceux qui sont en prison sont presque tous irlandais.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 219

Gand, 15 août 1877

Ma chère enfant,

J'ai ta bonne lettre du 3 avec son contenu, traite de £10, dont je remercie ton mari, mais franchement je préférerais être mort que de lui être à charge. Il me donne de bonnes raisons à l'encontre de ce que je voulais faire, mais je suis un peu dans la position du rentier affamé qui n'a pas d'oreilles. Les meilleures raisons ne m'assurent pas l'avenir et j'ai insisté sur ce projet de correspondances parce que j'y croyais voir un moyen certain de me suffire à moi-même, eussé-je des mécomptes sur le reste.

Si les choses ne changent pas, mon horizon s'améliore. Nous commençons demain la pose des tubes de canalisation chez M. Hendricks et il est probable que l'appareil sera posé d'aujourd'hui en 8. Nous avons quelques demandes d'information et Martiny et Van Acker ne doutent pas d'une réussite; mais malheureusement ils ne m'avancent pas trois francs même sur un ordre reçu. Non seulement le Belge ne risque rien, mais il ne se dérange pas d'une ligne pour le plus léger service, quelque impossible que soit une perte. M. Hendricks est très riche et une fois l'appareil posé, il sera aussi certainement payé qu'il est certain que la maison est là. Néanmoins on ne m'avancera pas dix francs, même sur cette certitude. Voilà ce qu'il y a de particulier chez le Belge. Dans les autres pays, sur une chose faite et sûre, je pourrais obtenir quelque chose; ici, rien, arrangez-vous.

M. Dangotte devrait recevoir des globes cette semaine, mais ces fabricants belges sont si bêtes. Néanmoins comme il est une forte pratique pour les verriers, on fera certainement ce qu'il demande pendant qu'on ne l'eût probablement pas fait pour moi. Mais tous les jours je vois ici se manifester le préjugé et même la mauvaise humeur contre celui qui veut

introduire une chose nouvelle. Une chose nouvelle peut en déprécier d'autres et cette seule idée les met en colère. Un Belge qui craint de perdre 50 francs perd le sommeil.

Le peu d'annonces que nous avons faites ayant amené des demandes d'informations, il devient clair que c'est l'annonce qu'il faut, mais ils ont peur d'avancer quoi que ce soit.

Je vois à ma grande surprise dans le journal de ce matin la mort de Parmentier. Je l'ai vu dans la rue il n'y a pas trois semaines. Je ne sais de quoi il est mort. Je l'ai entendu deux fois se plaindre de violents spasmes d'estomac, peut-être aura-t-il subi quelque forte crise ? Je ne lui aurais jamais pardonné le mal qu'il m'a fait tant qu'il aurait vécu, mais à un homme mort, refuser le pardon serait lui ressembler. Dans tous les cas, cela décide la question des appareils. Grotkaï ne marchera certainement pas seul.

Je dîne presque seul à présent. Les professeurs sont partis en vacances de divers côtés et il y a peu de voyageurs. Tout le monde se plaint des affaires. Un long article de *L'Indépendance belge*, le principal journal du pays, rappelle aux gens qu'il y a plusieurs raisons à l'état malheureux des affaires, que les circonstances extérieures y sont sans doute pour quelque chose, mais que leur propre apathie, leur manque d'initiative et d'esprit d'entreprise, et surtout leur crainte de risquer trois francs, y sont pour la principale part.

Vous voyez que je ne suis pas le seul à les juger sévèrement. Le fait est que c'est un peuple bien inférieur à tous ceux qui l'entourent. Il n'y a pas de doute que deux grands fabricants qui avaient reculé l'année devant les prix énormes de la Vestale, prendraient de suite un des nôtres s'ils n'avaient pas d'énormes stocks sur les bras. Mais il faudrait frapper à la porte des couvents d'hommes ou de femmes, qui sont tous riches et pour lesquels il n'y a pas de chômages. Leurs quêtes ne se ralentissent pas et malgré la pénurie générale il y a toujours quelque chose pour eux. Deux d'entre eux viennent d'acheter de splendides propriétés à la campagne pour des sommes considérables. Il s'agit de près de 3 millions. Pour atteindre ces gens, il faut des annonces dans les journaux cléricaux et des prospectus. J'ai parlé de cela depuis une quinzaine de jours et le temps se passe à réfléchir si on va dépenser quinze francs pour mille prospectus et 20 francs pour une annonce de trois mois dans *Le Bien public*. Il y a de quoi mettre en fureur n'importe qui. C'est terrible de voir

des affaires certaines et de les manquer parce qu'on n'annonce pas. Il y a certaines industries qui souffrent, mais il y en a qui sont prospères, et le pays étant couvert de manufactures, il y en [a] toujours assez de prospères pour nous donner plus d'ouvrage que nous n'en pourrions faire, mais il faut être connu et, sans l'annonce, c'est impossible.

Vous avez raison en regard des Français sur un point de vue, mais non sur l'autre. Qu'ils soient aussi plus mesquins que les Anglais, c'est vrai, mais au moins ils poussent les affaires dans lesquelles ils sont intéressés, ils se remuent, ils annoncent, Je vois tous les jours des prospectus français, mais on ne voit pas même ici de prospectus belges.

Je vois souvent *L'Écho du Nord*, de Lille. La feuille est pleine d'annonces, et ce ne sont pas toujours les mêmes comme ici. Je vois des gens offrir des capitaux pour des entreprises industrielles et d'autres en demander. Je vois enfin qu'on se remue là, pendant qu'on dort ici. En France, on cherche les affaires, ici on les attend, voilà le grand mal. Je cause avec des Français qui parlent comme des hommes d'affaires; ici, on ne comprend que l'attente derrière son comptoir.

Je causais dimanche, après dîner, avec un agent français. Il vient ici leur enlever leurs pratiques sous leur nez, il répand des prospectus et il fait des affaires. Au lieu de faire comme lui et de se remuer, les gens qu'il supplante ne savent que lui dire des injures. Le Français est mesquin dans ses dépenses de maison, mais il est actif en affaires; le Belge est cuit : si ça vient, il rit; si ça ne vient pas, il braille, mais ne s'en remue pas plus.

Je n'aurais certes aucune objection d'aller en Angleterre, mais je n'irais pas sans quelques moyens. La vie y est plus chère qu'en France où elle est à peu près comme ici. Il peut se faire que j'irais plus vite en Angleterre qu'en France, mais pour y aller il me faut plus d'argent, or pour moi toute la question est là. Mais je suis malheureusement dans celui de tous les pays industriels où il est le plus impossible d'en faire parce qu'on ne veut pas s'y remuer, et cela par pure laderie. Et quoi que vous en puissiez penser, soyez sûrs que la mesquinerie française est libéralité, comparée à la laderie belge.

Depuis ce que me dit ton mari dans ta lettre, regardez comme non avenue la mienne du 12 où je parlais encore de correspondances sur l'exposition. Je pense que vous vous trompez, mais je ne veux pas insister

outré mesure. Mon insistance ne vient que de mon désespoir d'être à charge et j'étais prêt à faire n'importe quoi pour cesser de l'être.

Vous semblez croire que je me décourage. Ce n'est pas là le danger, si j'étais avec des gens qui fissent au moins ce qui est nécessaire pour pousser les affaires. Mais ne pouvant le faire moi-même et ne pouvant y décider les autres, voilà ce qui m'écrase. Pensez-vous qu'en France j'aurais été six mois sans pouvoir obtenir un globe après l'avoir payé ? Il n'y a qu'ici que cela peut se voir, parce qu'on y est aussi bêtes que coquins. Vous croyez peut-être que j'exagère, mais je ne vous dis que l'exacte vérité sur ce pays, où tout le monde est menteur à un degré miraculeux. Ils ont quelquefois l'air de parler comme des mannequins, sans penser à ce qu'ils disent.

Adieu, je vous aime bien tous, et d'autant plus que la vie que je mène ici est plus écrasante au moral.

D.

Je t'envoie une recette éprouvée qui peut t'être utile, ou à d'autres. Elle l'aurait été beaucoup à ta maman.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 220

Mercredi 22 août 1877

Ma chère enfant,

Le *steamer* est en retard et je n'ai pas encore de lettre. Elle arrivera sans doute demain.

La pose de l'appareil marche un peu lentement chez M. Hendricks parce que la maison est toute en pierre ou en brique ou en fer, et quand il y a du bois, ce sont des poutres énormes; mais la canalisation sera probablement finie samedi. L'appareil va être placé dans sa cave, dans l'appartement même du calorifère qui chauffe la maison. Les maisons ainsi chauffées sont très rares ici, et quoique rien ne manque à celle-là, les water-closets sont encore dehors. Pour éviter toute possibilité de

danger l'appareil, qui est près d'une fenêtre, sera chargé de gazoline par un tube communiquant au dehors. De cette manière, même une grosse négligence de domestique ne peut causer aucun accident, la gazoline ne pouvant se répandre que sur le large pavé en pierre qui entoure la maison.

Il y a toujours un peu de guignon à propos de mes malheureux globes. Dangotte avait oublié de mettre le modèle en papier dans la lettre par laquelle il en commandait quelques-uns. Au lieu de lui répondre de suite que le modèle n'était pas arrivé, on ne l'a fait qu'au bout de dix jours, c'est-à-dire lundi dernier, mais on promet de les faire de suite à la réception du modèle. Dangotte en attend cette semaine. J'ai réellement confiance qu'ils répondront à mon attente. Il n'est pas possible que la réflexion de la lumière ne soit pas considérable. Mais il y a déjà six mois que je me *dégrimone* inutilement pour en obtenir et ces pertes de temps sont navrantes. Dans aucun autre pays je n'aurais rencontré ni autant de bêtise ni autant de malhonnêteté calculée.

Un grave événement vient de se produire à Courtrai. Un soir, des passants entendirent des cris près d'un couvent de femmes; ils partaient de l'intérieur. Une femme criait, suppliait, disant :

– Mon Dieu, laissez-moi donc m'en aller dans ma famille. Je ne puis pas rester ici, je ne le veux pas; puis elle criait d'une façon désespérée : Au secours! Mon Dieu ayez pitié de moi!

Quelqu'un alla le lendemain matin avertir le procureur général et celui-ci se présenta au couvent le surlendemain et demanda des explications. Les trouvant un peu embarrassées, il exigea que l'on produisît la femme elle-même. Il n'en put tirer autre chose que c'étaient simplement des peines spirituelles qui l'avaient fait crier ainsi et qu'elle ne voulait plus sortir. Sur cette déclaration, le procureur général repartit. Mais au bout de deux jours, la pauvre fille était renvoyée à sa famille, et depuis ce temps-là elle est comme hébétée et on n'en peut rien tirer.

Il se passe quelquefois de très graves choses derrière ces solides murailles et voilà déjà plusieurs cas qui font surgir de très graves soupçons, mais les familles sont toujours circonvenues et le silence se fait. Il y a deux ans, des sévices graves avaient été commis dans un couvent, sur une religieuse, et elle portait des marques de violence. La famille était très pauvre et l'opinion prévalut qu'on avait étouffé l'affaire avec une forte somme d'argent, mais le fait n'a pas été prouvé.



Une autre affaire, mais très plaisante au moins, a eu lieu la semaine dernière à Bruxelles, faubourg de Cureghem. Un mariage a lieu. Le mari parut fort s'amuser et courtoiser sa femme pendant toute la journée de la fête. Le dîner fini, vers 5 h, chez le père de la mariée, l'époux emmène sa moitié chez lui. Au bout d'un demi-heure à peine, on entend des cris affreux : Au secours ! Au meurtre ! Et les voisins arrivent avec un gendarme qui défonce la porte et on trouve monsieur à genoux sur sa femme et lui mettait la figure en capilotade avec son poing. Elle n'était plus reconnaissable et la robe de noce était en piteux état. On s'empare du forcené et au même instant entrent une quinzaine de femmes armées de gourdin qui, malgré le gendarme, tombent sur monsieur et l'ont presque assommé avant qu'on pût les arrêter. Voilà ce qu'on appelle une journée de noces accidentée. Le motif de toute la bagarre paraît avoir été une jalousie féroce du marié, mais réellement la femme n'avait pas encore eu le temps de bien grosses fredaines. C'était en cas qu'elle en fît, je suppose. Naturellement dès le lendemain, le divorce était demandé, car il existe en Belgique par le code civil.

Ainsi, tu vois, prends bien garde à toi, et ne fais pas de fredaines !

Il y a en ce moment à Gand une exposition d'art industriel. Elle est intéressante et contient de très belles choses. Il y a là des robes et des châles en dentelle, d'une beauté hors ligne. Beaucoup de meubles admirablement sculptés, des tentures et tapisseries d'ameublement très riches. Les pianos sont médiocres de ton et de qualité, les basses étouffant complètement les hautes. Les meubles dorés sont excessivement jolis. La partie la plus intéressante est celle des anciennes tentures historiques, les vieux meubles qui ont appartenu aux personnages célèbres. Il y en a de très anciens, des fauteuils énormes dont le dossier est si éloigné qu'on ne peut s'y appuyer, et les bras sont si élevés qu'on pourrait presque passer l'épaule dessous. Le confortable n'était pas encore né. La partie des ornements d'église est excessivement riche. Le clergé jette des sommes folles sur ces choses. Il y a là des calices et des ciboires en or, ornés de pierreries qui varient de cinq à quinze cents dollars ou de 2 500 à 7 500 francs. Ce sont des sommes considérables ici. Mais aussi les revenus des églises sont en proportion. Les services coûtent des prix absurdes. Avant 9 h ils se tiennent dans les 1000 francs, mais passé 9 h ils tombent dans les 2 000, 3 000 francs et ils ne sont pas rares à ce taux. Je suis entré à Saint-Nicolas, il y a quelque temps, pour en voir un. À

l'absoute, j'ai vu une cérémonie singulière et qui montre bien la parcimonie belge. Chez nous, dans les grands services, on donne des cierges à l'audience, et ils hurlent pendant presque tout le service. Ici, cela serait d'une prodigalité stupide.

Voici donc comment on procède. Avant l'absoute, les assistants sont invités par le maître des cérémonies à faire la procession autour du catafalque. Ils s'avancent tous un à un, et en arrivant au corps, un prêtre leur met un cierge allumé dans la main en échange duquel il reçoit une pièce quelconque, suivant la générosité de chacun. L'individu se rend jusqu'au pied de l'autel où il fait sa gémuflexion, puis en redescendant, un autre prêtre lui reprend son cierge. Il y a à peu près une vingtaine de cierges dans la première boîte, et quand le prêtre receveur en a cinq ou six, il les envoie à l'autre par l'acolyte. De cette manière, on reçoit l'argent et on n'a presque pas dépensé de cierges. J'ai vu donner jusqu'à 2 et 300 cierges chez nous; ici, 20 cierges suffisent pour 2 000 personnes. Autrefois, certains services étaient cotés à la pièce d'or pour les cierges, d'autres à la pièce d'argent, suivant les fortunes. Les gens pressaient leurs pièces dans l'élargissement du bas du cierge. Aujourd'hui, dans plusieurs églises, on donne une somme de 200, et même jusqu'à 500 francs pour s'affranchir de la cérémonie. L'église ne perd jamais ses droits.

Adieu. Je vous embrasse tous du fond du cœur.

D.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 221

Mercredi 29 août 1877

Ma chère enfant,

L'appareil se pose aujourd'hui même chez M. Hendricks. Il a parfaitement fonctionné avant-hier dans l'atelier. Il n'y a pas de danger de mécompte. J'ai vu hier un M. Dobbelaere-Hullin qui avait manifesté le désir d'avoir un appareil d'Anvers. Il avait entendu dire que nos appareils coûtaient moitié moins, ce qui est vrai, mais l'innocent s'était fourré, non

certes dans l'esprit, mais dans la cervelle, que tout devait coûter moins, les tubes de conduite du gaz, branches, becs, etc. Il m'a fallu passer un temps considérable à lui faire comprendre que nous faisons des appareils à moitié prix parce qu'ils étaient beaucoup plus petits que les autres et que nous les fabriquions nous-mêmes, mais que nous ne fabriquions ni les tubes ni les branches ni les lustres, et que cela nous ne pourrions le fournir qu'aux prix courants. Mais quand un Belge s'est fiché une ineptie dans la tête, elle y tient d'autant plus que le terrain est plus favorable et il faut des explications sans fin pour l'en déraciner. Il est de plus en plus clair pour moi que les autres peuples avaient enlevé tout le bon sens que le bon Dieu avait à donner aux hommes, quand celui-ci s'est présenté. Mon homme est un grand fabricant, riche, qui a 150 quinquets à pétrole dans sa fabrique, qu'il en éprouve l'inconvénient et en sent le danger, et il a fort envie d'avoir le gaz. S'il ne s'était pas finement mis dans la tête qu'il devait tout avoir à moitié prix, il se serait probablement décidé de suite, mais il faut à présent qu'il réfléchisse une semaine pour s'expliquer pourquoi nous ne pouvons vendre que l'appareil à moitié prix. Un appareil de la Vestale pour 100 becs coûte 3 000 francs; les nôtres en coûtent 1 600. Nos petits coûtent moins de moitié et nos grands un peu plus que moitié. Il doit revoir Van Acker à la Bourse vendredi. Je crois qu'il finira par se décider.

Je sors de chez Dangotte. Quinze grandes caisses y arrivaient. Il croit mes globes dans cet envoi. On aura mis quatre semaines à nous livrer un ouvrage d'une demi-heure au plus.

J'ai passé bien désagréablement ces huit derniers jours. J'avais comme toujours envoyé à Londres le dernier bon de poste que ton mari a bien voulu m'envoyer par lettre enregistrée. C'était parti le 14. Vendredi dernier, rien n'était encore arrivé, c'est-à-dire le onzième jour. J'étais sans un sou. J'écrivis à Londres. Le dimanche matin, un duplicata arrive à la poste, mais on avait bêtement oublié de m'envoyer le mien sans lequel je ne pouvais être payé. J'écris donc lundi, et enfin ce matin, le seizième jour après l'envoi, mon duplicata est arrivé. Il aurait dû venir au plus tard le septième jour. Tout cela par pure négligence des commis. Mais elle avait lieu justement au pire moment pour moi.

Je reste très confiant dans le succès de mes globes. Si je puis seulement commencer une bonne fois. Les caisses seront toutes déballées demain.

Ta lettre du 10 ne m'était arrivée que le vendredi, mais j'ai celle du 17. Bien heureux de voir que le dernier<sup>169</sup> marche si bien, j'entends en fait de graisse, et que tu le contentes. Bien heureux surtout de vous voir avec une fille<sup>170</sup>. Tu dis que tu trouves ta fille un peu hardie. Passe un peu par là-dessus. Si tu avais une servante belge, tu en verrais bien d'autres. La tienne était honnête et propre, ne vous occupez pas du reste.

Je ne connaissais pas encore le mariage de Mlle Barthe<sup>171</sup>. Je connais un peu ce M. Lavergne, qui me faisait l'effet d'un jeune homme de mérite et d'avenir. Il a une femme d'esprit et de bon cœur, qui a beaucoup souffert et de toutes les manières imaginables. Mmes Caron et Taschereau s'étaient mises à la maltraiter, parce qu'elles avaient peur que M. Pacaud ne leur ôtât quelque chose pour le lui donner. Elle s'était réfugiée chez M. Girouard qui en faisait autant une servante qu'une institutrice. Elle paraissait avoir bien trouvé dans le Haut-Canada, et le médecin chez qui elle était se battait à peu près constamment avec sa femme. Elle doit se trouver heureuse dans la paix d'un bon ménage. Je suis convaincu qu'elle fera une femme parfaitement dévouée, et elle est femme de ménage, ayant été forcée de l'être de bonne heure.

Le gouvernement français tombe de sottise en sottise et cimente par là de plus en plus l'alliance des républicains. Ce que le clergé fait jouer de ressorts et d'intrigues pour obtenir un autre coup d'État et rétablir l'Empire est inimaginable. Il est la seule cause de tout le mal, du coup de tête de cette vieille bête de maréchal [Mac-Mahon] qui n'est qu'un mannequin dans sa main. Le clergé tire une ficelle et le bonhomme lève le bras ou la patte que l'on désire, ce qui n'empêche pas qu'on l'insulte au besoin.

Je vois dans *L'Univers* les récits des miracles de Lourdes. Il y en a eu une averse récemment, 20 ou 25. Sous les ministères républicains, les miracles signifiaient que Dieu réprouvait le régime qu'ils administraient; aujourd'hui ils signifient que Dieu répand ses bénédictions sur ce que

---

<sup>169</sup> Le deuxième enfant de Caroline et de F.L. Béique est Henri-Alphonse Béique (1877-1924). Il est né à Montréal le 15 juillet 1877; sera avocat.

<sup>170</sup> Une fille : une domestique, une servante.

<sup>171</sup> Émilie Barthe (1849-1930), fille de Joseph-Guillaume Barthe, greffier, écrivain, journaliste, et de Louise-Adélaïde Pacaud, a épousé (Arthabaska, 29 novembre 1876) Joseph Lavergne, avocat, associé de Wilfrid Laurier. *DBC*.

font le maréchal et le ministère. On ne peut pas être plus bêtement tyranniques et plus bassement hypocrites qu'ils le sont, mais c'est ainsi que Dieu veut les hommes d'après *L'Univers*. Dans une même journée, six religieuses prétendent avoir été guéries de maux de jambes. Le curé de Lourdes en conclut qu'il faut demander des jambes pour le pape. Mais pourquoi diable ne le guérit-on pas avec de l'eau de Lourdes ? Mais un matin *L'Univers* a trop parlé. Il s'est glissé dans une correspondance que des paralytiques, certainement guéris, ne marchaient plus le lendemain. On avait oublié de retrancher le malencontreux passage et on essaya d'arranger la chose le lendemain, mais l'arrangement était encore plus sot que les premières versions. Comme de raison, une averse de miracles à Lourdes devait avoir son contrecoup à la copie d'Oostakker, qui est à une lieue d'ici et il paraît qu'il y a eu aussi quelques jambes de guéries. Et il n'y a pas un catholique de bon sens pour protester contre ces farces.

Adieu. Je vous aime bien tous et vous embrasse, surtout les petits.

D.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 222

Mercredi 5 septembre 1877

Ma chère enfant,

J'ai ta bonne lettre du 24. Bien heureux de vous voir bien et toi, reprendre tes forces malgré ta terrible tâche.

J'ai une bonne nouvelle ce matin. Van Acker est allé hier à Sliding faire l'examen de la fabrique de M. Dobbelaere-Hulin et en rapporte l'ordre de préparer immédiatement un appareil de 100 becs. Ma part sera de 300 francs et cela me remettra sur farine. Il y a trois autres fabriques dans la même ville qui, sur le vu du bon fonctionnement de l'appareil, en commanderont plus que probablement. M. Hendricks est parfaitement content du sien et le recommande chaudement à tous ceux qu'il rencontre.

Si j'avais eu mes malheureux globes, je serais parfaitement content, ce qui va avoir pris du temps. Les imbéciles n'en avaient pas mis la queue

d'un dans les 15 grandes caisses qui se déballaient mercredi dernier. Dangotte était furieux. Il a écrit de suite pour demander ce que cela voulait dire. On lui a répondu seulement hier que la chose avait été oubliée. Nous leur avons demandé s'ils voulaient en faire, oui ou non, et de répondre de suite.

Voilà cinq semaines de plus de perdues par la bêtise inconcevable de ces gens-ci qui ne s'occupent de rien, malgré toutes les belles tournures de leurs lettres. Ils sont toujours tout à votre service, promettant mer et monde et se moquant de vous dès que vous avez le dos tourné. Personne ici n'a le sens de la loyauté envers autrui. Ce sont des brutes. On le voit assez quand on mange avec eux. Il n'existe absolument rien à leur épreuve, et je me l'explique bien à présent : ils ne goûtent pas ce qu'ils mangent. Ils avalent sans se rendre raison du goût. L'autre jour, la soupe était complètement sure. C'est la première fois que cela arrive. Je suis le seul qui n'ait pas mangé la mienne. Tous ont avalé la leur sans s'apercevoir de rien. L'un d'eux s'est pourtant hasardé à dire, mais quand il a eu fini : « Il me semble qu'elle a un petit goût. » Eh bien, elle était assez sure qu'on la sentait dans l'assiette et qu'elle prenait à la gorge. Si jamais tu as des Belges à dîner, achète tes rebuts de marché, arrose-les d'eau de vaisselle atténuée, et ils n'auront jamais mieux dîné.

Je les vois se gorger littéralement de melons qui sont absolument de rebut chez nous; ces petits melons jaune vif, qui n'ont pas une parcelle de sucre, absolument immangeables. Ils les avalent, je ne dis pas avec délices, puisqu'ils ne les goûtent pas, mais cela s'appelle melon et ça doit être bon.

Quelquefois je les envie presque, parce qu'ils peuvent vivre sur la boitte, mais je ne pourrais jamais m'étouffer comme eux. On trouve que je mange très lentement. Voici leur façon : quand ils ont une assiette comble, ils coupent tout cela en morceaux et alors, mettant le couteau de côté, se fourrent avec la fourchette tout ce qui peut loger dans la bouche. Quand ils ont vidé leur assiette, ils sont étouffés, alors ils avalent une chope de bière d'un trait ou un petit *tumbler* de vin. Ils trouvent absurde que je coupe chaque bouchée avant de la manger. Je leur dis qu'on donne ainsi à la nourriture le temps de se placer dans l'estomac et qu'on ne se sent jamais étouffé, trop plein.

Mais je passe pour un délicat. Je n'ai pas de peine à les comprendre quand je les vois faire. Ils voulaient absolument me faire manger de leurs

melons. Je leur ai dit que chez nous le melon était naturellement très sucré, aussi sucré que les meilleures poires, et ils ont cru que je les blaguais. À la fin, un jour, un Belge dînait avec nous et était allé à l'exposition de Philadelphie. Après avoir goûté du melon, il dit aux autres :

– Eh, je ne mange plus de melon en Belgique; l'Amérique m'a gâté. Si vous saviez ce que c'est qu'un melon américain; et leurs pastèques surtout (melons d'eau) : ils les servent sortant de la glacière, et j'en mangeais deux par jour. Rien de si désaltérant et rafraîchissant!

On nous donne quelquefois des huîtres. Elles sont sèches et coriaces, et je n'en mange jamais; mais ce qui étonne le plus un Belge, c'est qu'on ne mange pas de quelque chose. Mais si tu les voyais manger leurs moules, ces petites huîtres à écaille bleue et lisse, longues et étroites. Elles sont gluantes et leur vue seule, jaune sale, est repoussante. J'ai goûté de leur bouillon; il prend à la gorge et laisse un arrière-goût gâté. Mon voisin en vide trois grandes assiettées avant son dîner, des assiettées combles, tant qu'il en peut tenir sans débouler. Ce qu'il s'ingurgite est phénoménal. On croit souvent qu'il a les yeux plus grands que la panse, mais il ne laisse jamais rien, tout passe. C'est une impolitesse ici de laisser quelque chose sur son assiette. Or je dois passer pour exceptionnellement grossier : je la renvoie souvent presque aussi pleine que je l'ai reçue. Mais ce qui me révolte davantage, c'est leur abominable habitude de faire boire de la bière à leurs enfants. Un grand *tumbler* pour un enfant de 8 ans, dix ans. Le petit gredin en prend tant qu'il peut, pour faire comme les hommes. Hier, comme je lisais le journal, après dîner, je vois entrer deux très jolies femmes, chose qui ne se voit pas tous les jours ici, et toutes jeunes; avec chacune leur enfant. Elles entraient prendre leur chope de bière. Eh bien, les deux imbéciles en donnaient à leurs moutards qui marchaient à peine. Ils faisaient la grimace sur cette bière dure et sure, mais n'importe, ils en redemandaient une autre gorgée, et la mère la donnait. Je les aurais tapées.

La mort de M. Thiers est un grave malheur dans les circonstances. Après la défaite parfaitement assurée de cette vieille bête de maréchal, l'unanimité se serait établie sur M. Thiers pour la présidence. Maintenant qu'il est mort, toute la sainte espèce cléricale va hurler plus que jamais au danger social si les élections renvoient les 363 membres de la majorité. Les gredins qui administrent le gouvernement peuvent fort bien y voir

une raison de tenter un autre coup d'État. D'un autre côté, il est certain que s'ils ne l'ont pas fait plus tôt, c'est parce qu'ils n'étaient nullement sûrs de l'armée, et je ne pense pas que celle-ci s'y prêterait même aujourd'hui. Mais cette mort est toujours une cause de confusion pour certains esprits qui ne peuvent pas envisager toujours les choses à leur vrai point de vue. Les journaux cléricaux ne cachent pas leur joie et sont d'une inconvenance qui n'a pas de nom. Vous ne pouvez vous faire aucune idée là-bas de la terrible démoralisation de ce parti dans toute l'Europe. Ils disent et font chaque jour des choses qui sont littéralement infâmes et toujours pour la gloire de Dieu.

Les intrigues qui se préparent à Rome en vue de la mort du pape sont devenues si effrontées que les cardinaux étrangers ont fait de très sérieuses remontrances. Le pauvre vieux pape, qui n'est plus qu'un jouet dans l'honnête camarilla des Jésuites, a dû essayer de les tranquilliser par ces protestations vagues dont personne ne croit un mot, surtout ceux qui les rédigent. L'affaire Antonelli a mis le pape dans un état de grande irritation, mais par instants il perd complètement la mémoire et ne se rappelle plus ses colères de quelques jours auparavant; alors il recommence et dit pis que pendre des Antonelli qui le méritent bien. Voilà des gens qui ont pactisé entre eux 40 millions et laissent déshonorer la mémoire de celui qui les leur a laissés.

Je vous aime bien tous.

D.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 223

Mercredi 12 septembre 1877

Ma chère enfant,

Nous avons exposé un appareil à Audenarde, petite ville à cinq lieues d'ici où il y avait une exposition agricole et une médaille a été accordée. On appelle cela ici une médaille d'or, mais ce n'est qu'une médaille en nickel doré. Néanmoins cette médaille en métal jaune censé or est la



plus haute récompense accordée et l'honneur est le même, ce qui est le principal. Deux ou trois personnes ont paru être des acheteurs sérieux et doivent nous écrire.

Je suis allé à Anvers, ces jours derniers, et ai passé toute ma journée dans les musées, qui étaient ouverts gratis ce jour-là. Le roi et la reine étaient venus pour visiter l'exposition des tableaux de Rubens venus des pays étrangers. Les fêtes du centenaire ont été splendides mais je n'ai pas pu les voir par suite du retard que l'on avait mis à Londres à me renvoyer mon dernier bon. Dans tous les cas, je tenais beaucoup plus aux musées qu'aux fêtes et je m'en suis donné. Le roi et la reine entraient au grand musée comme j'en sortais, et je me suis trouvé très près d'eux. Je n'avais pas encore vu la reine. Le roi est très grand et ressemble étonnamment à feu notre ami Théod Doucet. On le dit un homme particulièrement intelligent. La reine est sœur de l'empereur d'Autriche, très blanche, fait l'effet d'avoir été jolie, mais sa figure est un peu passée. Elle n'a pas l'air très intelligente. Le roi était en costume de général en chef, et la reine avait une très belle robe de soie blanche avec parements et bouillons bleu ciel. Bonnet idem, car on ne dit pas chapeau ici. Il n'y a chez eux aucune apparence de marque aristocratique et ils ont la politesse de bon goût des gens bien élevés. M. Malou les accompagnait dans cet absurde costume de ministre, tout chamarré d'or et dans lequel il avait l'air aussi raide et aussi empêtré qu'une poupée empesée. Il eût eu bon air en habit de ville, il n'avait que l'air faquin dans ce stupide costume. Son collègue, M. de Lantsheere avait l'air d'étouffer dans son col. Le gouverneur de la province d'Anvers était aussi empesé qu'eux dans son costume chamarré d'argent. Mais le maire de la ville, M. De Waël, avait très bon air et de très belles manières.

Les visites de Sa Majesté m'ont fait perdre une bonne heure sur ma journée, parce qu'une fois entré, et avec la haie de soldats fermée derrière elle, on ne pouvait plus passer. Nous l'avons donc vu passer et repasser avec la reine à son bras et faire excellent accueil à tous.

On a réuni à Anvers pour le centenaire tout ce qu'on a pu obtenir des œuvres de Rubens dans les galeries publiques et privées de l'Europe. Il n'y a que les très grandes toiles qui n'ont pu être déplacées. Mais dans la galerie de la rue de Vénus, il y avait plus de 600 tableaux de Rubens venus d'Angleterre, de France, d'Allemagne, de Suède, d'Autriche et de la Hollande et la Belgique. Il y avait dans tout cela des tableaux splendides

et hors prix. On avait envoyé presque tous ceux de la galerie de Bruxelles, sauf les quatre ou cinq plus grands. Il y avait là y compris celle de la galerie d'Anvers, six Saintes Vierges de lui et pas le moindre rapprochement dans les tableaux ni dans les traits. Tous des types de femme différents. On avait là toutes ses manières, celle que tu as vue à Paris, au Louvre, qui est sa moins bonne, celle qu'il a adoptée pour peindre des hommes forts, qui est aussi exagérée bien souvent, et enfin celle de ses plus grandes œuvres, comme la Descente de croix, de Notre-Dame d'Anvers; du Christ portant sa croix, du Musée de Bruxelles; de la Communion de saint François d'Assise, du musée d'Anvers et de sa Vierge du musée de Bruxelles, une des plus magnifiques têtes de femme comme intelligence et comme expression qui aient jamais été faites. Dans sa bonne manière, il n'est au-dessous de personne, et comme coloriste Le Titien seul peut lui être comparé.

Du musée de la rue de Vénus, qui sera vide dans une dizaine de jours, et toutes ces toiles vont reprendre les directions d'où elles sont venues, je suis allé à celui de la rue des Aveugles. Là, on a recueilli toutes les copies de tableaux que l'on n'a pu se procurer, et un nombre énorme d'esquisses originales du maître copiées aussi, soit en photographie soit en gravure. Dans six grandes salles, il y avait au-delà de 800 copies gravées d'œuvres de Rubens. Il y a là des en-têtes de missels d'une beauté merveilleuse, dont l'esquisse est exposée, puis la copie. Il faut voir ces esquisses et leur merveilleux fini. Le graveur n'a fait que copier exactement. On ne comprend pas comment on pouvait faire tant de traits si fins, presque imperceptibles, comme ceux des plus fines gravures. Il y a là un travail de patience sans fin.

Mais c'est au musée Plantin que j'ai été le plus intéressé. Il n'a été ouvert que pour le centenaire et voici en quoi il consiste, en commençant par son origine.

Vers le milieu du 16<sup>e</sup> siècle, le fils d'un noble de France, ruiné par des malheurs, laissa le Maine en changeant de nom et, après avoir appris l'imprimerie, s'en alla s'établir à Anvers, sous le nom de Christophe Plantin. Il publia divers ouvrages qui se vendirent dans toute l'Europe, faillit avoir maille à partir avec l'Inquisition, qui commençait alors son horrible carrière de bûchers et de meurtres dans les Pays-Bas, et pour se concilier le clergé, se livra à l'impression des livres religieux : Bible, missels, livres d'heures, etc. Ses affaires prospérèrent largement et il fonda des mai-

sons à Leyde et à Paris. À sa mort, il avait amassé une grande fortune et acheté la maison où est aujourd'hui le musée qui porte son nom. Son gendre Maretus continua la maison qui devint l'une des trois grandes imprimeries de l'Europe et passa de père en fils jusqu'à son propriétaire actuel, qui n'a renoncé à l'imprimerie qu'en 1865. Cette famille était devenue très riche et on y a toujours conservé avec un soin religieux tout ce que l'accumulation du travail et de la richesse faisait entrer dans la maison. Dans l'intervalle de ces trois siècles et dans un pareil établissement qui était en relation habituelle avec presque tous les hommes marquants de toute l'Europe, il s'est accumulé des richesses bibliographiques et artistiques d'une valeur énorme. La maison était située dans un des recoins les plus ignorés d'Anvers, sur la petite place du marché du vendredi, et toutes les révolutions qui ont passé sur la ville d'Anvers la laissèrent complètement intacte.

Il y a deux ans, la ville d'Anvers a acheté la maison et son contenu : un million et demi, ce qui ne représente pas le tiers de leur valeur, mais la famille qui était riche tenait à ce que cette superbe collection ne fût pas dispersée aux quatre vents du monde, si elle était vendue aux enchères. La ville nomma un comité d'hommes instruits qui a travaillé depuis deux ans à inventorier et classer tous les objets que contenait la maison, et le musée Plantin a été inauguré le premier jour des fêtes du centenaire.

La maison a une façade de 10 fenêtres sur la place et à trois étages très élevés. Deux ailes s'étendent en arrière, reliées entre elles par un corps de logis qui ferme le parallélogramme formant une cour intérieure d'à peu près 150 pieds sur 60. Cette maison, tant pour l'extérieur que l'intérieur, est exactement, dans tous ses détails, telle que Plantin l'a laissée à sa mort, il y a 292 ans. Plantin avait planté une vigne à une des extrémités de la cour. Cette vigne existe encore et tapisse toute la cour intérieure et toute la hauteur des trois étages, cachant absolument le mur et ne laissant, par suite des contournements qu'on lui a fait prendre, que les fenêtres de libres. Elle donne encore du fruit. Son âge est exactement de 328 ans. Le cep est de la grosseur d'un tuyau de poêle.

Entrons maintenant dans la maison. Dans les trois premières pièces se trouvent tous les meubles dont la famille de Plantin se servait. Sa vaisselle est encore dans les bahuts. Les mêmes tentures d'appartements s'y trouvent, une entre autres, en cuir de Cordoue avec arabesques dorées. Les fauteuils sont recouverts de cuir noir avec clous dorés. Les armoires

et les portes sont en chêne noirci par le temps, mais avec des sculptures superbes. Il y a une énorme table en laque qui sert de milieu à la plus grande pièce.

Dans les pièces suivantes, on a mis des vitrières contenant les principaux ouvrages publiés par Plantin, la Bible polyglotte, imprimée en trois langues : hébreu, grec et latin, puis des missels splendides avec enluminures à toutes les pages dessinées par Rubens, van Dyck, de Vos, Pourbus, van Orley, Teniers, Schut, Eyckens, etc. Il y a là des frontispices de Missels dessinés par van Dyck et van Orley, qui sont merveilleux de finesse et d'effet. On jurerait voir un panneau en relief. Ces vitraux contiennent aussi des manuscrits d'un prix inestimable. Il y a surtout deux Bibles du 13<sup>e</sup> siècle, écrites en caractères allemands que, même en les voyant de ses yeux, on ne peut croire manuscrites. Jamais impression ne peut être plus belle et surtout plus régulière. À part les imprimés et les manuscrits, ceux-ci enluminés à chaque page d'un dessin différent, il y a un nombre infini d'autographes de tous les savants du temps : Juste Lipse, Arias Montanus, Vésale, le créateur de l'anatomie. Ses premières planches anatomiques sont toutes là et sont d'une merveilleuse beauté, mais sans doute quelquefois fautives. Il y a d'autres lettres des Jésuites Lessius, Mariana, Paperoch, Baronius, Bellarmin (tous deux cardinaux), Junius, Canisius, Becanus et nombre d'autres. On a trouvé dans les papiers de famille 11 000 lettres des hommes marquants du 16<sup>e</sup> et du 17<sup>e</sup> siècles, mais on n'a pas encore eu le temps de les classer. Ces manuscrits m'intéressaient énormément, car je cite presque tous ces noms et leurs ouvrages dans celui que j'écris. On y voit aussi plusieurs reçus signés par Rubens, un entre autres pour la somme de 2 800 florins pour portraits de famille, frontispices de missels et enluminures. Ces 2 800 florins représentaient plus de 12 000 francs du temps et plus de 80 000 francs d'aujourd'hui. Tu vois que le monsieur ne travaillait pas pour rien. Aussi est-il mort immensément riche.

Maintenant, dans toutes ces salles, on voit les portraits de famille de Plantin et des Moretus et ces portraits sont de Rubens, van Dyck, de Vos, Pourbus, Téniers, etc. C'est un vrai musée d'art et presque tous ces portraits sont des chefs-d'œuvre. À part les portraits de famille, Plantin et Moretus ont fait faire par les mêmes artistes ceux des hommes célèbres de l'époque. Il y a en tout 17 portraits de Rubens, 12 de van Dyck, 7 de Pourbus, 15 de de Vos et 7 ou 8 de Téniers. À part cela, quelques ta-

bleaux historiques des mêmes, des chasses, des paysages et des fleurs d'Eyckens, Quellin, van Nort, van Loon, etc. Tous ces tableaux et portraits sont splendides et se couvriraient d'or.

Quand Rubens est allé en Italie, Plantin lui avait demandé divers portraits qui sont tous là : Léon X, face sensuelle et où tous les instincts animaux prédominants (il dépensait quinze cent mille écus pour sa table seulement, ce qui représente au moins 30 millions – de francs – d'aujourd'hui), Nicolas V, une des plus belles figures d'homme qu'il soit possible de voir (copié par Rubens sur un portrait du Vatican); aussi Clément XI, figure parfaitement stupide et qui me rappelait beaucoup l'ancien frère Paul; Laurent de Médicis, belle physionomie où la ruse domine; son frère Côme, hauteur et inflexibilité; Pic de la Mirandole, homme célèbre de l'époque comme savant universel, mais qui avait plus de mémoire que de fond. Il savait Virgile par cœur. Il fait l'effet d'une folle. Sa figure est toute en nez avec front et menton fuyant représentant exactement un angle dont le bout du nez forme le sommet. De chaque côté de la figure, ses cheveux tombent droit jusque sur l'épaule et sont coupés sur le front au ras des yeux. Tout cela dénote une tête mal équilibrée.



Pic de la Mirandole 1463-1494

Mathias Corvinus, roi de Hongrie, une splendide tête de vieillard au regard singulièrement puissant. Ce qui est remarquable dans tous ces portraits, c'est la vie extraordinaire qu'on y observe; ils ont réellement l'expression parlante.

Pour les portraits de famille, l'intérêt est le même. Plantin est une figure pâle, très allongée par le bas, avec des rides profondes au front et sur les joues, des yeux rouges de fatigue, teint très pâle, œil noir vif, paraissant excessivement irascible. Sa femme est une grosse figure rougeaude et réjouie, d'une corpulence énorme dont elle a bien soin de ne rien cacher. Elle aurait certainement pu déculotter Plantin et lui donner le fouet. Plus loin, se trouve le gendre, Moretus, belle physionomie intelligente et douce, et sa femme, Martine Plantin, aux yeux brillants et à l'expression accorte et active. On sent qu'elle pouvait bouleverser toute une maison pour un grain de poussière. Je n'ai jamais vu de figure plus vivante.

J'ai lu parmi les autographes exposés dans les vitrines une lettre de Marie Plantin, mariée à un misérable qui jouait tout ce qu'il gagnait et qui la laissait crever de faim avec ses enfants. Elle implore quelques secours de son père. Le bonhomme la gronde fortement de s'être mariée par un coup de tête, mais lui envoie de l'argent, à condition qu'elle jure sur le crucifix que son gredin de mari n'en sache rien. « Si j'apprends qu'il en obtienne un sou, dit le bonhomme, je te laisserai mourir de faim sans pitié. Et si le diable peut l'emporter, viens-t'en avec nous. Tu travailleras mais tu ne manqueras de rien. »

De ces salles, on passe dans les ateliers d'imprimerie et j'ai été tout surpris ici de voir combien peu de progrès l'imprimerie a faits depuis ce temps, sous le rapport des caractères et de leurs formes. La longueur de toutes les petites tringles métalliques qui se terminent par une lettre est la même; les petites coches ou entailles qui guident le compositeur pour placer la lettre dans la position voulue sont là. Les cases sont les mêmes et la distribution des lettres, la même. Les cadres en fer, les petits blocs de bois pour assujettir les caractères sont là. Mais où le progrès est énorme naturellement, c'est dans la partie mécanique. Les anciennes presses de Plantin, au nombre de deux, sont là précieusement conservées; puis viennent celles de Moretus. Les premières sont massives et grossières au possible. Elles sont accompagnées de leurs rouleaux et tampons pour appliquer l'encre. On a tout conservé. Les presses de Mo-

retus sont plus dégrossies, mais le système reste le même. Il y a une de ces presses avec laquelle on a imprimé jusqu'en 1810, plus de deux siècles.

Le dernier frontispice de missel, composé par Plantin lui-même, est encore sur une de ses presses. Quand on voit la beauté des impressions obtenues avec ces vieux outils si grossiers, on a peine à le comprendre. L'imprimerie de Plantin a eu de suite son département de la gravure, et j'ai vu là des choses merveilleuses et qui ne se font plus. Il y a de ces gravures où l'expression des figures est aussi parfaite, aussi vivante que dans les meilleurs tableaux. Et, ce qui est prodigieux, ce sont les reflets lumineux produits par les plis des étoffes. Avec du noir et du blanc, on imite parfaitement, miraculeusement, les reflets mats de la laine, les plis plus gros et plus raides du drap, les plis fins et les reflets soyeux de la soie. C'est prodigieux de transparence.

Il y a des centaines de gravures avec leur planche en cuivre à côté. Il y a une multitude d'encadrements de page en cuivre. On n'a jamais rien détruit, et on suit tout le progrès de l'art du graveur depuis le 15<sup>e</sup> siècle. Il faut examiner plusieurs pièces à la loupe. La collection des bois, ou blocs gravés pour lettres, têtes de pages, majuscules ornées d'arabesques, fins de chapitres; titres et imagerie dévote, dépasse 9 000 pièces. Dans la salle des épreuves, où l'on voit encore les meubles dont le savant Juste Lipse, le correcteur d'épreuves de la maison Plantin, se servait, sa table, son fauteuil, son encrier; les épreuves du temps sont encore là. Le mode d'indiquer les erreurs typographiques n'a pas changé. Enfin, c'est merveilleux comme on a conservé les choses les plus insignifiantes en apparence, mais qui offrent un très grand intérêt aujourd'hui.

On termine la visite par les appartements de Moretus qui a vécu dans un plus grand luxe que Plantin et s'était installé au premier étage; Plantin n'ayant jamais laissé le rez-de-chaussée. Il y a là de vieux fauteuils bourrés en cuir de Cordoue tout doré, et en velours d'Utrecht avec pluche longue d'un travers de doigt et ne s'écrasant jamais; des meubles à moulures et sculptures dorées, des glaces avec énormes encadrements en verre; des meubles du Japon, des porcelaines *idem*, des pendules monumentales, puis toutes les verreries, vaisselles et jusqu'à la batterie de cuisine, casseroles en cuivre, et en argent, pour cuire les fruits; pots à eau en argent qu'on soulève à peine d'une main; les premières fourchettes d'argent fabriquées, car avant Louis XII on ne connaissait pas la

fourchette, et si un morceau était un peu difficile, on y mettait le doigt. Alors il fallait bien porter les morceaux à la bouche avec le couteau; mais la cuiller était le principal ustensile, et la cuisine était appropriée, soupes épaisses et ragouts mangés avec le pain, avec la cuiller pour outil.

La longue-vue de Moretus est encore là, de la grosseur du poignet. Fabricius avait inventé le télescope en Hollande, dans le même temps que Galilée l'inventait en Italie, et la longue-vue de Moretus est une des premières qui aient été faites. Elle est exactement comme celles d'aujourd'hui, à plusieurs tubes rentrant les uns dans les autres.

Tout cela montre combien on est fou de ne pas garder bien des choses en apparence insignifiantes mais qui, au bout de quelques siècles, expliquent énormément de choses. La maison s'est amassé une bibliothèque de 5 ou 6 000 volumes, la plupart reliés en parchemin; mais quelques ouvrages ont été très richement reliés. Tout se faisait dans la maison. Tous les livres de compte depuis Plantin sont là, toutes les liasses de reçus, tous les doubles de comptes envoyés aux pratiques. On va classer et relier tout cela. On a là des indications très précieuses sur les habitudes d'affaires du temps. Les livres de plain-chant m'ont intéressé beaucoup, moi qui ai hurlé si longtemps des antiennes et des versets. Le plain-chant de ce temps était exactement le même qu'aujourd'hui. Les Kyrie royal, double-majeur, que je chantais autrefois, sont là comme je les chantais. Les préfaces sont exactement les mêmes psalmodies. J'ai bien souvent accompagné tous ces chants sur l'orgue.

Enfin, j'ai passé trois heures très instructives dans ce superbe musée dont on ne voit encore que deux étages. On a besoin de sept ou huit mois de plus pour achever de classer et placer les objets qui sont au troisième.

Les funérailles de M. Thiers ont été la plus grandiose affaire qui se soit vue depuis la translation des cendres de Napoléon I<sup>er</sup> en 1842. Toute la population de Paris y assistait, calme et respectueuse. Le gouvernement a voulu faire une finesse qui a été dépassée. Les gredins qui le composent et qui ne reculent devant aucune brutalité et aucune infamie, avaient proposé de charger l'état de faire les funérailles, afin d'empêcher les sénateurs et ex-députés républicains de suivre le char mortuaire en corps. Mme Thiers ayant insisté sur leur présence, tout fut brisé, et aucun ministre ne se montra. Il eût été trop pénible de voir ce mort entou-



ré des hommes qui n'ont fait que l'insulter à la brasse depuis sept ans, malgré les plus importants services rendus à son pays.

Un autre incident a causé une indignation universelle en France et en Europe. Le cardinal Guibert, après avoir consulté le gouvernement, a refusé de laisser faire les funérailles à la Madeleine. Elles ont eu lieu dans la bonbonnière de Notre-Dame-de-Lorette. Il était évident qu'avec la foule énorme qui devait assister à pareilles funérailles, on était certain d'éviter tout encombrement dans la grande place qui entoure la Madeleine, et le vaisseau de l'église est trois fois aussi grand. Mais le cardinal archevêque a eu l'effronterie de répondre à M. Giraud, chargé par la famille de le voir à ce sujet, qu'il ne voyait aucune raison de modifier les règles de l'Église. Il y aurait consenti et aurait officié lui-même, si les funérailles eussent eu lieu aux Invalides, mais du moment qu'elles devenaient cérémonie privée, il ne voyait plus que les saintes règles de l'Église. Et cet hypocrite avait, l'année dernière, permis le changement de paroisse qu'il refusait à la famille Thiers pour les funérailles de Déjazet<sup>172</sup>, qui avait fait toute autre chose que de la sainteté, pendant 63 ans sur les scènes du Palais Royal et de la porte Saint-Martin. Et à ce fait indigne d'arrogance ecclésiastique venait se joindre un fait d'ingratitude personnelle extraordinaire. C'est pendant la présidence de M. Thiers et sur sa nomination comme chef du gouvernement que Mgr Guibert a été fait archevêque de Paris. C'est encore sur la recommandation de M. Thiers que Mgr Guibert a été fait cardinal, un an plus tard. Sans M. Thiers, jamais M. Guibert n'eût été ni archevêque de Paris ni cardinal. Il a payé son bienfaiteur à la manière ecclésiastique. M. Thiers avait voulu reconnaître deux actes de la vie de M. Guibert : 1<sup>o</sup> sa belle lettre pastorale, quand il n'était qu'évêque de Viviers, dans laquelle il s'élevait fortement contre le fanatisme de Veuillot et de sa triste et venimeuse école; 2<sup>o</sup> la cession temporaire qu'il avait faite de son palais de Tours, dont il était archevêque pendant la guerre prussienne ou gouvernement de la défense nationale. Dès que M. Guibert est devenu cardinal, il est aussi devenu un ultramontain aussi enragé que les Plantier, les Pie (il s'agit ici de Mgr Pie, évêque de Poitiers, celui qui disait au concile que « toutes les bêtes n'avaient pas bronché, comparant finement l'assemblée à un attelage) et les Mabille et est devenu un pur mannequin sous la main du général des

---

<sup>172</sup> Virginie Déjazet (1798-1875), actrice française.

Jésuites; et quand M. Thiers a résigné comme président par suite de la grande intrigue des partis royalistes en 1873, son protégé s'est mis à le piquer de coups d'épingles épiscopaux. Il y avait encore une autre raison pour que les funérailles se fissent à la Madeleine. C'est M. Thiers qui, ministre de Louis-Philippe en 1835, avait fait décider l'achèvement de l'église qui a coûté au-delà de 9 millions en sus des 6 déjà dépensés. Ainsi, la reconnaissance ecclésiastique s'est montrée dans tout son jour. Vous ne pouvez vous faire d'idée de la bave qui a été répandue sur cette illustre tombe par la presse cléricale et bonapartiste. Veuillot insistait à ce que deux gendarmes allassent s'emparer de ce cercueil et le portassent de nuit au cimetière. « Dans cet homme surfait, a-t-il dit, il y avait à peine de quoi garnir un cercueil. » *Le Pays*, de Paul de Cassagnac – un titre de noblesse qui ne lui appartient pas – a dit des choses pires encore. « C'est bien cette fois-ci, a dit ce misérable, que cet homme vain et ambitieux a libéré le territoire. Il ne pouvait lui rendre un plus grand service que d'en disparaître. » Dans un autre article, il a dit qu'on lui reprochait de piétiner sur un mort : « Ça n'est pas exact, dit-il, je danse à côté. » Puis il termine un article en disant, plutôt insinuant, que la sépulture de Montfaucon (l'endroit où l'on abat les vieux chevaux) eût été tout ce qu'il fallait. Voilà ce que c'est qu'un Français bonapartiste.

J'ai fort espoir de vendre au moins deux appareils à Audenarde. Les prêtres du collège ont fait réassembler l'appareil de l'exposition, pendant qu'on le démontait pour le rapporter, et après nouvel examen, paraissent se décider.

Point de globes toujours. Ils le font clairement exprès, et je me demande comment je vais m'y prendre pour en obtenir. Il ne s'agit clairement que de me voler. Soyez sûrs que cette effronterie ne se voit nulle part aussi impudente qu'ici.

Je vous embrasse bien.

D.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 224

Mercredi 19 septembre 1877

Ma chère enfant,

Si on s'écoutait, on deviendrait enragé dans ce pays. Hier, en réponse à une lettre assez énergique de Dangotte, le directeur de la cristallerie namuroise lui répond que le modèle envoyé a été perdu et qu'on le cherche inutilement depuis plusieurs semaines. Les gens sont si profondément bêtes en ce pays qu'il ne leur est pas venu à l'idée que comme il ne s'agissait que d'un morceau de papier découpé, ils feraient mieux d'en demander un autre. Non, on cherche pendant cinq semaines et si Dangotte n'avait pas écrit, ils chercheraient encore. J'ai donc envoyé un autre modèle hier. Comme il n'y a pas besoin de moule et qu'ils peuvent souffler et former ces globes comme un *tumbler* ou un compotier, ils peuvent en faire au moins 25 à l'heure. Eh bien voilà près de 7 semaines perdues encore avec ceux-ci, après 5 mois perdus avec Reynier.

J'ai donc écrit en leur expliquant bien qu'ils doivent en faire sans retard, comme ils le promettent, dès qu'ils auront reçu le modèle; 2° de ne pas attendre un gros envoi pour les transmettre, mais d'en faire cinq et de les envoyer de suite. Et j'ai ajouté « dans une caisse », pour qu'ils comprennent bien qu'ils ne rouleront pas tout seuls de Namur à Gand. 3° de répondre de suite si quelque chose survenait qui les empêcherait de les livrer. En leur mettant ainsi le nez dessus, ils comprendront peut-être.

Nous avons exposé notre appareil à Assenede, petite ville de 5 000 âmes où il y avait une exposition dimanche. Nous avons obtenu la médaille d'or, c'est-à-dire jaune, mais l'honneur y est. Le gendre du bourgmestre est un ancien confrère d'études de Van Acker et paraît avoir décidé son beau-père à prendre un appareil pour sa maison de ville (où il n'y a pas de gaz) et un autre, pour sa maison de campagne. Le bourgmestre doit même soumettre au Conseil de ville la proposition d'éclairer l'église. Nous devons envoyer des devis. L'apparence est bonne, mais ça ne vient pas vite. Les Dobbelaere sont venus ce matin apporter leur plan pour devis définitif. Le père a vu l'appareil à Assenede et était émerveillé de la beauté du gaz. Un baron Vanloo, un imbécile très riche qui a donné une vingtaine de mille francs pour s'anoblir, et qui est le type le plus parfait

du parvenu mal léché, était juge de l'horticulture à Assenede. Il possède une grande maison de campagne à deux lieues d'ici. Van Acker, qui le connaissait, l'a alléché avec des compliments et lui a fait une peinture superbe de l'effet que produirait son avenue illuminée au gaz pour ses retours de chasse. L'autre se rengorgeait à vue d'œil et enflait comme un life-preserver qu'on souffle.

– En effet, dit-il, cela ne serait pas mal et ferait un effet superbe. Voyez mon architecte, un tel, et si la chose peut se faire sans briser mes parquets, j'y consens.

Van Acker a vu l'architecte auquel il a promis quelque chose et celui-ci lui a dit :

– Soyez tranquille, je vous le ferai poser. Avec quelques compliments bien placés, on peut lui faire entreprendre d'escalader la lune.

Je voudrais que vous vissiez ceux qu'on appelle ici « les nobilions », c'est-à-dire les fils de famille. Ils sont d'une suffisance qui n'a pas de nom, tous ignorants comme des pages, car dans plusieurs familles, c'est déroger que de s'instruire. Je les entends quelquefois causer à la Concorde et franchement nos jeunes gens de 14 à 15 ans leur sont infiniment supérieurs. Non seulement ce qu'ils disent est inepte mais le ton est traînard, bête, et ils ne manquent jamais de s'embrouiller dans leurs phrases. Après les avoir écoutés cinq minutes, il faut s'en aller.

Je n'ai pas de lettre cette semaine. Il y aura eu accident quelque part, mais tu as été bien trop régulière et bien trop bonne pour que je m'en plaigne. C'est un petit malheur.

J'inclus une lettre à Dion qui ne m'a pas encore envoyé ce que je lui ai demandé. Je veux voir s'il entend réellement le refuser.

Les élections sont enfin fixées en France. La loi exigeait qu'elles le fussent plus tôt. Le clergé qui est au fond de tout va recevoir une fameuse brossée, et il ne l'aura pas volée. Les adresses des évêques au président pendant ses tournées ne sont que des impertinences à la nation. Tous leurs journaux réclament les répressions les plus brutales contre des gens qui endurent patiemment depuis quatre mois les plus stupides provocations. Il n'est pas permis de parler politique dans les cafés et même sur les places publiques. On a dissous une dizaine de sociétés musicales parce que c'étaient, disait-on, des centres politiques. Et cette vieille bête de maréchal est pire que tous les autres. Voilà un homme qui en appelle, dit-il, au pays, qui le prend pour juge entre la Chambre des députés et lui,

et qui ne fait que lui répéter : « Si tu ne me donnes pas une Chambre comme je la désire, je la renverrai. » Jolie manière de parler à son juge.

Le clergé trouve cela [ ]. *La Défense nationale*<sup>173</sup>, journal de l'évêque Dupanloup, s'évertue à montrer que la nation doit vouloir tout ce que veut le maréchal qui ne songe qu'à son bien. Voilà le prêtre. La France est un collège, plus grand que les autres, mais toujours un collège, où le supérieur a le droit de faire prédominer sa volonté sur celle des élèves. L'énorme majorité de la Chambre des députés n'était rien devant M. le maréchal que nous confessons et qui par conséquent connaît bien mieux les choses que tous ces gredins de républicains. Il y a des choses dans ce journal qui ne peuvent s'expliquer que par le plus odieux parti pris de mensonge et de déguisement que l'on puisse concevoir. La mauvaise foi de ces gens est épouvantable. Tous les jours, on les prend en flagrant délit de mensonge; cela est clair, prouvé, on les invite à admettre qu'il y a eu erreur. Jamais la moindre réponse et ils recommencent le lendemain sur autre chose. C'est un parti pris sans exemple. Par exemple, pendant le dernier voyage du maréchal à Bordeaux, il a été accueilli partout par des manifestations républicaines très accentuées. Chaque fois que quelques officieux voulaient crier « Vive le maréchal », ils étaient enterrés sous des milliers de cris de « Vive la République ». *La Défense, Le pays*, et tous les journaux réactionnaires ne parlent jamais que des immenses acclamations qui saluaient le maréchal, et jamais un mot des autres.

Mais tout cela va bientôt finir, à moins de violence, qui ne paraît guère possible avec la composition de l'armée actuelle.

En Turquie, les massacres inutiles pour prendre les redoutes sont effroyables. 10 000, 12 000 hommes tués en une journée!

Adieu. Je vous aime bien.

D.




---

<sup>173</sup> Dessaulles appelle ce journal tantôt *La Défense nationale*, tantôt *La Défense sociale*. Le vrai nom du journal catholique de l'évêque Dupanloup est *La Défense sociale et religieuse*, fondé en 1876; il cessera de paraître en 1887.

À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 225

Gand, mercredi 26 septembre 1877

Ma chère enfant,

Le *steamer* est en retard et je n'ai point encore de lettre. Il y en a donc deux en arrière, et je les attends avec bien de l'impatience. Il me semble que quelque chose va mal et je suis inquiet de vous. Cela, ajouté à mes désagréments d'ici, n'est guère consolant. Je ne puis absolument pas obtenir de globes. Nous avons écrit mardi dernier, huit jours, pour la quatrième fois. Les brutes ne répondent pas. Or c'est Dangotte qui écrit; un homme du pays, comme pratique importante, et pas un mot! Voilà comme les affaires se font ici. C'est à devenir enragé. Dangotte a écrit encore ce matin, se plaignant gravement des employés. Le directeur va-t-il se remuer ? J'ai dit à Dangotte que je lui donnais encore trois jours après quoi je serais libre vis-à-vis de lui. Il est, ou au moins à l'air, furieux, mais ils sont tous si menteurs!

Dans tous les cas, les appareils à gaz se font, mais lentement. Il devrait y avoir trois hommes et il n'y en a qu'un. Cela retarde la livraison et par là même le paiement. Pouvez-vous croire que les affaires se font ainsi en France ? Mais le Belge est cuit, met trois jours à se retourner et toute la semaine, à combiner l'anse d'une chaudière. Enfin ils sont bêtes. Un de leurs compatriotes vient de le leur dire sans ambages :

« Belges, mes amis, laissez-moi vous dire la vérité. D'abord vous n'aimez pas la science. Vous aimez mieux payer une bouteille de vin 10 francs qu'un livre, deux francs. Le livre vous garnirait l'esprit et la bière vous l'ôte. Si un pauvre auteur vous donnait son ouvrage gratis, vous seriez capables de lui demander de vous le lire, par-dessus le marché, et encore vous dormiriez à la cinquième page. Vous êtes d'autant plus contents de vous que vous devriez être honteux de votre inertie, de votre manque d'activité. Vous travaillez quelquefois comme des bêtes de somme, mais sans discernement et n'ayant jamais dans l'esprit un but bien défini. Oui, compatriotes, nous sommes affreusement en arrière des nations voisines et personne ne semble disposé à en voir la vraie raison. Si nous buvions un peu moins de bière et lisions davantage, nous ne

marcherions pas tant à reculons. Malheureusement nous nous ouvrons trop la bouche et pas assez l'esprit. »

Il est bien clair que ce Belge-là n'est pas si bête que les autres, mais aussi il est presque seul.

Je t'adresse un journal contenant l'adresse que M. Thiers destinait aux électeurs du 9<sup>e</sup> arrondissement de Paris, qu'il représentait. C'est la vérité complète sur l'état de la France. C'est en quelque sorte le testament politique de ce grand esprit. Le parti clérical l'insulte à la brasse. Veuillot hurle et Cassagnac bave. Tous deux disent qu'ils n'ont jamais rien lu d'aussi lourd, d'aussi indigne d'une réputation européenne. On a là la mesure de leur sincérité sur le reste. Ces gens n'écrivent absolument que pour les gens qui ne lisent qu'eux. À eux, ce n'est pas l'intelligence qui manque, c'est la droiture et la bonne foi. Il n'existe pas de plus parfaits misérables au monde.

Il vient de mourir à Tournai un prêtre qui fait plus de bruit que de son vivant. C'était le curé doyen de la cathédrale. Il avait une belle fortune patrimoniale valant 7 ou 800 000 francs. Il avait en outre beaucoup de parents pauvres et nécessiteux. Il ne leur a jamais rien donné et laisse toute sa fortune à l'Église, mais pour déguiser le don, à deux laïcs qui doivent la détenir en fidéicommiss. Ses meubles se sont vendus à l'encan, et les vins seuls ont produit plus de 30 000 francs. Le bonhomme buvait sec et laissait périr les siens. Vous avez là un aperçu du caractère brutal de ce peuple. Un homme charitable ici est un phénomène.

Il se passe de curieuses choses en Allemagne. Dans une petite ville nommée Marpingen, trois petites filles de 10 à 12 ans se sont mises à voir la Sainte Vierge. Elle leur apparaissait, disaient-elles, au fond d'un puits. Le curé s'empara de l'affaire et fit un tapage immense, ce qui lui valut des milliers de pèlerins auxquels il vendrait des médailles et autres bimbéloterie. Il fit même faire des médailles creuses dans lesquelles il mettait des cheveux blancs qu'il disait venir du pape. Il vendait de l'eau du puits où la Sainte Vierge apparaissait, et faisait des affaires superbes. Malheureusement le diable est venu tout gâter, mais pas directement. Le curé d'un autre village, qui était jaloux de la vogue du premier et surtout de ses beaux bénéfices, essaya d'un autre genre de merveilles. Il avait une source dans laquelle il faisait baigner des malades pour les guérir. La source avait déjà de la vogue dans ces populations abêties. Mais un jour

un homme se présente, bien vêtu, se déshabille, se jette dans la source, en sort en jetant un cri, se rhabille à la hâte et disparaît. Deux ou trois vieilles femmes qui étaient là à prier répandent le bruit que c'est le diable qui est venu et que la source ne guérira plus personne. Le curé s'indigne, mais celui de Marpingen profite de la chose pour tuer la source de l'autre, et soutient que c'est bien en effet le diable qui y est venu et que ceux qui se baigneront dans cette source seront emportés par lui. La source a été tuée du coup, mais les apparitions de Marpingen ont cessé depuis quelques jours, ce qui fait dire aux gens que le diable a dû passer dans les deux endroits. Voilà ce que devient la religion dans ces pays-ci. On vient d'inaugurer Roly en Belgique, une cinquième grotte de Lourdes; il y en avait déjà quatre. Celle qui est à une lieue d'ici, à Oostakker, fait beaucoup de miracles mais les autres en sont encore vierges. On peut être sûr néanmoins qu'il s'en ira. Malheureusement Roly est un village de montagnes où se fait l'élevage des cochons sur une grande échelle. On les laisse courir dans la montagne. Le curé de Roly ayant négligé d'entourer sa source d'une grille, elle était sans cesse boueuse par le fait de messieurs les cochons. Les gens se sont plaints et le curé a enfin consenti à faire poser une grille. Les journaux sont pleins de ces bêtises, et quand ce sont des journaux cléricaux, ils parlent toujours de ces forces comme de manifestations visibles de la puissance de Dieu. Tous ces gens-là trompent sciemment et ne vivent que de tromperie.

La saison est affreuse. Il pleut constamment et il fait froid. Aujourd'hui est la première belle journée depuis longtemps. Mais on annonce une grande tempête partie des montagnes Rocheuses en Amérique, et qui doit arriver vendredi sur les côtes d'Angleterre. Les signaux sont ordonnés partout.

Adieu. Je vous embrasse bien des milliers de fois.

D.





À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 226

Gand, mercredi 3 octobre 1877

Ma chère enfant,

Deux ans aujourd'hui que je suis dans ce pays de gredins, et je com-mence seulement à faire quelque chose. C'est un grand malheur que j'y sois venu ou au moins que je n'aie pas pu en partir. N'importe où ailleurs j'aurais été bien plus vite. Mais ils sont si bêtes; ne saisissent rien, mettent huit jours à coordonner une idée dans leur esprit, puis cherchent un compliment, tout fiers qu'ils sont de montrer qu'ils ont compris. Et dire que j'ai perdu mon temps au milieu de ces imbéciles, quand partout ailleurs j'aurais fait facilement quelque chose. Vous verrez quand j'en serai sorti.

On m'a enfin apporté un globe nouveau hier au soir. J'en avais demandé quatre pour faire une expérience un peu concluante, mais comme il faut une dizaine de minutes pour bien les modeler à la main avec l'outil de fer, car ils sont au rouge cerise, ces bêtes se seraient crues mortes si elles avaient employé un homme 40 minutes sur ce qu'elles regardaient comme un essai. Nous ne les demandions pas pour rien et ils auraient été bel et bien payés au prix demandé, mais risquer douze francs sur un essai, c'est une monstruosité avec ces gens-ci. On n'en a donc envoyé qu'un, mais cette forme produit un résultat prodigieux. On a sur la table par exemple une réflexion de lumière beaucoup plus forte avec un seul bec qu'avec deux becs, et les globes ordinaires. Et en même temps que la lumière est considérablement augmentée en dessous, elle l'est presque autant en dessus. Les globes Trudeau ont incontestablement un bel effet mais pas la moitié de celui des miens. Il faut presque le voir soi-même pour croire à un aussi grand effet. Soyez sûrs que si je n'ai pas été par hasard devancé dans les États-Unis, il y a là une somme considérable dans ses globes. Et mon brevet tiendra partout et ne peut être ni ébranlé ni tourné comme celui de M. Trudeau. Celui-ci ne faisait qu'introduire la large ouverture du bas et tout le monde pouvait dire : « Mais je veux donner une ouverture large, personne ne peut m'en empêcher. » Et je doute qu'un procès eût pu tourner à l'avantage de M. Trudeau. Il n'en est pas ainsi avec le mien. J'introduis par une forme entiè-

rement nouvelle du globe, et par son ajustement à une hauteur déterminée sur la flamme du bec, une double réflexion supérieure et inférieure, que jamais personne n'a encore obtenue, et cet effet est sans dénégation possible de doubler la lumière d'un bec en dessous et de l'augmenter d'un quart au moins en dessus. En baissant le bec sur la flamme, on voyait jaillir la lumière en haut et en bas, dès qu'il arrivait à la hauteur voulue. Je t'en envoie un dessin pour que vous compreniez la forme et l'effet, et je vous en enverrai une caisse d'une douzaine dans quelque temps. Mais il faut que je prenne immédiatement le brevet aux États-Unis et au Canada.

Dans mon dessin, vous voyez d'abord la forme du globe par la ligne ponctuée. A vous montre le bec et B la forme de la flamme. Vous voyez que la flamme arrive à un demi-pouce en dessus de l'étranglement. La partie inférieure de la flamme se reflète en C dans la direction de la flèche, et la partie supérieure, en D, de la même manière. Pour la réflexion inférieure, vous l'avez identique chez vous dans le réflecteur de mon ancienne lampe blanche. L'effet est nécessairement le même avec mes globes, et comme j'ajoute un réflecteur renversé vers le haut, j'ai le double effet.

E indique une soucoupe en verre qui s'ajuste sur le bec au moyen d'un trou percé à son centre. Elle a pour effet 1<sup>o</sup> de cacher la lumière en dessous, 2<sup>o</sup> sa forme est telle qu'elle reflète une quantité considérable de lumière en haut, qui se réfléchit en F. La chose n'est pas très apparentée, si on ne regarde la flamme que de face, mais je l'ai représentée par la tranche G, et vous voyez que la lumière allant frapper en F doit se réfléchir en haut, ce qui fera la réflexion aussi forte en haut qu'en bas. Enfin, remarquez que par sa forme la soucoupe n'empêche ni n'affaiblit la réflexion en dessous, ce que montre la direction de la flèche. Nombre de personnes qui tiennent leur lumière basse n'auront pas besoin de cette soucoupe; tels sont les becs sur un comptoir, ou les lampes sur une table. Mais pour les lustres, elle servira à deux fins : cacher la lumière en dessous sans l'intercepter; et la réfléchir en dessus. H vous montre la forme du support qui se fixe à la base du bec dans un œil, et va à l'autre bout se coller sur le globe, de manière à l'empêcher de sortir même par un contrecoup.

Je suis donc certain d'avoir là une bonne chose puisqu'un bec en vaut deux. La question est maintenant : vais-je pouvoir en faire quelque chose dans ce pays d'imbéciles ?

Quoique la chose soit d'une évidence à crever les yeux, car dès que le globe est arrivé à sa place, vous voyez la lumière jaillir en dessus et en dessous, la sottise belge le contestera souvent. Je devrais dire la malhonnêteté, car les Belges contestent bien souvent ce qu'ils voient par pure tactique et simplement pour décourager celui qui a quelque chose qu'ils n'ont pas.

J'ai rendez-vous avec Dangotte ce soir, à 6 h, pour faire l'examen en règle. Tout ce que je demande, c'est de pouvoir m'en aller en Angleterre et en France, et la chose est trop belle pour n'y pas réussir grandement. Si j'ai la chance que les Belges prennent la chose par son côté sérieux, l'économie considérable de la lumière, puisqu'on a au moins autant de lumière d'un bec que de deux, elle peut devenir très importante; et je les prends là par leur sensible, l'économie. Il me semble que mesquins et ladres comme ils le sont tous, ils devraient en acheter beaucoup, mais on n'est sûr de rien ici, tant on y est bête. Si vous y passiez seulement trois mois, vous verriez que je ne dis que l'exacte vérité. Ce sera un beau jour pour moi que celui où je laisserai toutes ces brutes.

J'ai ta bonne lettre du 21 et suis bien content d'apprendre que vous ayez une petite fille. il y avait une nièce de Celina qui était très active et avait l'air capable; si c'est celle-là, vous avez peut-être fait une bonne acquisition. Embrasse bien ce monsieur Bébé qui engraisse si vite et est si raisonnable. Cela montre qu'il est bien.

Adieu. Je vous embrasse bien tous.

Ton pap



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 227

Gand, 10 octobre 1877

Ma chère enfant,

Je t'avais parlé d'un monsieur Buchin, de Bordeaux, qui nous avait écrit au sujet de nos appareils. N'entendant plus parler de lui depuis deux mois, j'ai cru qu'il avait tout simplement voulu connaître notre appareil puis y faire des changements et marcher seul. Je me trompais.

Il m'écrit qu'il a fait un long voyage pour placer des appareils électriques, et il me demande quelles seraient mes conditions pour aller travailler avec lui à répandre les appareils en France. Je les lui ai envoyées, mais la question est toujours : comment partir de ce maudit pays de brutes où je perds absolument un temps que je pourrais employer si utilement ailleurs.

On lit en France et je pourrais peut-être y faire quelque chose avec mon ouvrage, tout plein d'actualité; mais ici personne ne lit; on a trop de bière à boire. Quand je pense que dans un pays de 5½ millions d'âmes, on donnait naguère comme un beau succès une vente d'un ouvrage d'un homme très connu, à 1000 exemplaires! Cela donne la mesure de ce peuple, le paysan est bien en arrière du paysan canadien, et la classe sachant lire ne lit pas et est bien inférieure à la même classe chez nous.

J'ai envoyé à Buchin une lettre de Martiny et Van Acker, lui disant qu'ils peuvent lui envoyer de suite l'appareil qu'il demande, mais sur paiement ici même après essai par qui ils voudront nommer. Je lui écris que je verrai à ce que l'appareil marche irréprochablement. J'espère qu'il le prendra dans ces conditions. Il m'écrit que si l'appareil marche bien il a de nombreuses demandes; que la seule chose qui l'empêche de vendre beaucoup des siens, c'est qu'ils coûtent beaucoup trop cher. Ils sont en effet très compliqués.

J'ai ta bonne lettre du 28. Je connais les poêles comme le tien. J'en ai vu fabriquer chez Ives<sup>174</sup>. Ils sont excellents. Tant mieux, ayez le moins de trouble possible. Il y en a toujours assez avec les enfants, même quand ils sont bons.

Adieu. Je ne vois plus clair et porte ma lettre à la poste.  
Je vous aime bien.

---

<sup>174</sup> Ives et Allan, fondateurs américains établis à Montréal en 1863. Rue Queen, Griffintown. Plus de 400 ouvriers à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. « On lui doit les clôtures du parlement à Ottawa... » *Encyclopédie du MEM, Centre des mémoires montréalaises*.

D.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 228

Gand, mercredi 17 octobre 1877

Ma chère enfant,

M. Buchin, de Bordeaux, accepte mes propositions et a finalement ordonné l'appareil qui sera prêt lundi ou mardi. Il sera envoyé par moi, d'Anvers à Bordeaux, le fret étant moins élevé que par voie ferrée.

Dangotte a fait faire un moule qui doit être prêt absolument sans faute vendredi, mais avec les Belges, cela veut peut-être dire vendredi de la semaine prochaine. Dans tous les cas, il se fait. Mais j'ai encore vu, ce matin, ce que c'est que ce peuple-ci. Martiny m'avait dit il y a quelques jours :

– Je rencontre M. Dangotte tous les soirs au café des Arcades et je tâcherai de le pousser.

J'avoue que j'y comptais un peu. Mais voilà que je vais chez Dangotte ce matin pour lui demander de faire arranger son lustre de manière à pouvoir mettre trois de mes globes à côté des trois qui y sont déjà, afin de faire d'une manière satisfaisante pour tout le monde la comparaison des anciens et des nouveaux. Ce changement pouvait coûter une quinzaine de francs. Si tu avais vu l'air qu'il a pris!

– Mais pourquoi me faire faire cette dépense ? dit-il d'un ton bourru.

– Mais parce qu'il faut montrer aux gens la supériorité des nouveaux globes, et c'est par la juste position que vous le ferez le mieux.

– Je n'en vois pas du tout la nécessité, dit-il. Je vais peut-être me trouver avec 100 globes sur les bras que je ne pourrai pas vendre.

– Mais je vous suggère un moyen de les vendre en montrant sans réplique qu'ils valent mieux que les autres.

– Je crains bien, dit-il, de m'être mis dans une mauvaise affaire.

– Comment pouvez-vous dire cela, quand vous avez vu vous-même l'effet ici ? Vous en étiez émerveillé!

– Je l’ai essayé ailleurs et il donnait moins de lumière sur les côtés que l’autre.

– Mais vous m’avez dit vous-même que c’était parce que mon globe, fait à la main, était plus épais que ceux qui se faisaient au moule. Quand vous en aurez d’aussi minces que les autres, il passera autant de lumière au travers, et il y en aura nécessairement plus en dessous et en dessus; vous l’avez vu vous-même.

– D’ailleurs, dit-il, votre associé Martiny n’y voit rien de bon.

Vois-tu les traîtres ? Il me promet de pousser Dangotte et il le décourage. Et celui-ci qui a vu l’effet du globe est tout heureux de le déprécier pour me décourager et ne rien donner ! Comprenez-vous pourquoi je vais si doucement ? Je vous ai dit, il y a longtemps, qu’ici on était en conspiration permanente contre un étranger, en dépit de toutes les bonnes mines (quand on lui en fait) et en voici la preuve. Pensez-vous qu’en France je ne tomberais que sur des traîtres comme ici ? Maintenant il est absolument possible que Dangotte mente un peu, mais voilà ma position : je ne puis absolument pas croire un mot de ce que l’on me dit, car je sais qu’ils mentent tous. Plus je vais, plus je vois qu’il est impossible que je réussisse ici, et deux ans de perdus, c’est terrible. Croyez, si vous voulez, qu’on est égoïste en France, mesquin même, mais on n’y serait pas traître à ce point. Tout ce que Buchin m’écrit montre un homme parfaitement loyal et qui n’a pas d’arrière-pensée. D’ailleurs, ce que l’on reproche aux Belges, en France, c’est qu’il n’y a absolument pas moyen de se fier à eux. Puisque c’est leur réputation, vous devez vous expliquer pourquoi j’ai si lentement marché. Buchin m’écrit qu’il y a une grosse affaire à faire en France, et il m’écrit aujourd’hui même que dès que l’appareil sera essayé et reconnu bon, je puis tirer sur lui pour le montant et à vue. Eh bien jamais un Belge ne ferait cela vis-à-vis d’un étranger. Buchin ne m’a jamais vu mais juge d’après mes lettres qu’il peut se fier à moi, et cela seul est une preuve que je puis me fier à ce qu’il me dit. Mais je ne puis clairement pas lui demander une avance d’argent pour aller le joindre à Bordeaux. Il accepte mes propositions mais c’est naturellement à moi de me rendre. Et ce qu’il y a de gagné ici ne me permettra pas encore de partir, car il faut que le peu que j’ai en arrière se paie, et ce qui n’est pas dû, on ne me l’avancera pas. Et ils donnent des délais considérables pour les appareils tout en exigeant que la canalisation se paie de suite. Cela montre qu’il y a parti pris de m’égorger et de me forcer de

vendre pour rien. Dans aucun autre pays on n'est aussi sale que cela. Il est absolument honteux de ne donner de crédit que pour ce qui me revient et d'exiger du comptant pour ce dont je n'ai pas ma part. Mais dites à un Belge que ça n'est pas bien, il vous demandera d'où vous sortez. Voilà au milieu de quelles brutes j'ai eu le malheur de venir me fourrer.

Malgré des infamies comme il ne s'en est jamais vu sous aucun gouvernement, les élections ont tourné au profit des républicains par une forte majorité, presque aussi forte que celle de la précédente Chambre. Les journaux cléricaux écument et veulent l'appel à la force armée pour dompter ce pays qui ne vote pas comme le clergé le désire. Rien de venimeux dans le ton et les insinuations comme *La Défense sociale*, le journal de l'évêque Dupanloup. Tout ce que la bile dévote peut suggérer de fiel ecclésiastique est là. Ils ont perdu la tête. C'est de la démence. Jamais nos pires journaux n'en ont approché.

Ces gredins ont produit une exaspération qu'il a été difficile de contenir dans certaines bornes. La pression du clergé sur les femmes était terrible et nombre de maisons étaient devenues un enfer où les querelles étaient constantes. Le clergé a joué sa dernière carte et il l'a perdue. Le pauvre vieux pape qui n'a plus mémoire d'une heure à l'autre et qui est en pleine enfance, a promis des indulgences à ceux qui voteront bien. Le gouvernement, de son côté, exerçait une tyrannie absolument abominable. On ne devait pas parler politique dans les cafés, ni lire tout haut un journal républicain. Aucun journal républicain ne pouvait se vendre dans les rues. Des instituteurs, employés, ont été destitués pour avoir mangé avec des républicains, ou seulement avoir marché dans la rue avec eux. Vingt-deux sociétés musicales ont été dissoutes parce qu'on y parlait politique. Une centaine de cercles sociaux ou littéraires ont été fermés pour la même raison. Enfin, tout ce qu'on peut imaginer de brutalités ineptes de tout genre a été employé. Malgré cela les républicains n'ont perdu que 30 sièges, et les regagneront par les contestations, car avec la pression qui a eu lieu par une seule élection en faveur du gouvernement n'est légale. La haine contre le clergé a redoublé d'intensité et ils vont recueillir ce qu'ils ont semé si bêtement.

Adieu. Je vous aime bien. Ton pap.

D.

Je vous envoie un de nos prospectus.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 229

Gand, mercredi 24 octobre 1877

Ma chère enfant,

Point de *steamer* encore et conséquemment point de lettre. Je l'aurai sans doute demain matin. Comme tes chères lettres sont mon seul soulagement à tous les ennuis que me causent les brutes auxquelles j'ai affaire, ne pas les trouver quand je vais les chercher me cause toujours un serrement de cœur. Mais avec les vents terribles que nous avons depuis plusieurs jours, il est clair que l'arrivée du *steamer* a dû être retardée.

Un placeur de gaz de Courtrai est venu demander quelles conditions lui seraient faites pour prendre trois appareils de suite et en placer plusieurs autres, à mesure qu'il trouverait. Voilà la vraie manière de marcher, avoir dans différentes villes des gens intéressés à chercher des placements. Ils font la canalisation et ont ainsi intérêt à offrir des appareils. Il y a longtemps que je supplie Martiny et Van Acker de s'adresser aux placeurs de gaz partout, mais ils ont leur manière belge de faire les affaires et qui consiste à attendre bêtement que les gens viennent à eux. Tout le monde est cuit ici et ils braillent tous parce qu'ils ne font presque rien. Ils voulaient faire à cet homme un tas de conditions bêtes qui eussent brisé toute chance de faire cette affaire. J'ai passé la matinée avec eux à leur indiquer la meilleure manière de l'organiser. D'abord, rien de ce que je proposais n'était bon, puis peu à peu, à force de répéter des explications, ils ont fini par admettre que ce que je proposais était ce qu'il y avait de mieux à faire.

La caractéristique de tous ces gens-ci, c'est qu'ils n'ont jamais compris ce que vous leur avez dit. Ils comprennent à la troisième ou quatrième répétition. Vous croirez peut-être que je charge les choses, qu'ils ne peuvent pas être si bêtes que je les fais, mais je vous assure que je vous décris les choses telles qu'elles sont. Je n'aurais jamais cru moi-même, sans l'avoir aussi péniblement vu, que je le vois et en souffre, à quel point des



gens qui au premier abord vous font l'effet d'être intelligents, sont bouchés et stupides dès qu'ils sortent de leur petite routine journalière. Un Français m'a dit tout ce que je vois, à mon arrivée en Belgique, mais j'ai pris cela pour du bavardage, et jamais homme n'a eu plus complètement raison.

Nous devions avoir notre moule à globes samedi dernier sans faute, mais nous sommes remis à samedi prochain et je doute beaucoup que nous l'ayons alors. Pour avoir l'ouvrage, on nous le promet de suite puis on vous traîne des semaines. On vous fait du tort mais on en rit.

J'ai forcé Dangotte de convenir que mon globe s'adapterait aux lampes comme aux becs de gaz. Il soutenait toujours que ça ne se pouvait pas et y mettait ce gros entêtement que le Belge met en tout. Je l'ai mis sur sa lampe de cuisine et il en a été tout émerveillé. Je te demande s'il faut être simple pour soutenir qu'une lumière de lampe est différente d'un bec de gaz ? La différence est sans doute du moins au plus parce qu'elle éclaire moins, mais l'effet est nécessairement proportionné. Mais pour une lampe, il faudra des globes un peu plus petits, conséquemment un moule différent, donc deux moules au lieu d'un, et un moule coûte 40 francs ! C'est terrible pour un Belge. Voilà les bêtes auxquelles je suis livré.

On est à faire l'appareil de Buchin, de Bordeaux, mais on ne se presse pas. Voilà deux fois que je les surprends à détourner les hommes à autre chose. Le père Martiny invente un mensonge avec sa finesse ordinaire, et puis fait reprendre le travail. Nous devons essayer la pompe hier au soir, mais elle n'est pas encore montée parce que les hommes ont été détournés. Je passe littéralement mon temps à enrager et à leur peser sur les épaules pour les pousser. Il n'y a rien à faire avec ce peuple. Tout le temps que je passe ici est perdu pour moi et pour les autres.

Les révélations qui se font sur les élections françaises montrent des choses inouïes. Le parti des honnêtes gens commet froidement toutes les infamies. Tout ce que l'on peut imaginer de tyrannies et de brutalités a été employé et maintenant qu'ils se voient battus par une majorité de 130 voix, ce qui est énorme, et qu'ils ne peuvent pas faire un coup de force parce que l'armée s'y refuse, voilà tous ces gredins de l'ordre moral qui représentent aux républicains qu'ils doivent être généreux dans leur victoire, modérés, montrer leur grandeur d'âme, laisser en place les fonctionnaires et faire leurs avances au maréchal qui les accueillera avec dé-

férence. Cette vieille bête ne mérite que d'être chassée à coups de pieds et il faut que les républicains vainqueurs s'humilient devant elle. Les ministres ont balayé complètement l'administration, déplacé tous les préfets, sous-préfets, 2 ou 3 000 maires; destitué plusieurs Conseils municipaux; destitué 5 ou 600 juges de paix, qui ont ici de toutes autres attributions que chez nous, destitué des maîtres d'école, des agents de voirie, des gardes champêtres, un nombre énorme de facteurs des postes, tout cela pour placer leurs créatures et peser brutalement sur les campagnards, et maintenant qu'ils sont battus ils représentent qu'il ne faut pas bouleverser les administrations ni en changer souvent le personnel. Ils ont choisi les plus ardents ennemis de la république et voudraient les voir rester en place pour avoir chance de refaire un autre coup de main pour renverser la république. Rien de vile et de sale comme tout ce parti de ducs, d'évêques et de fonctionnaires qui réclament le droit de gouverner les autres sans qu'il soit permis aux autres de les contrôler. Ils se mettent à présent à plat ventre pour qu'on ne les chasse pas de la position qu'ils ont volée et tâché de conserver par des moyens tous infâmes. Les prêtres sous la pression des évêques qui ont reçu leurs instructions de Rome, ont fait des choses incroyables. Dans les couvents, dans les collèges, on faisait prier les enfants pour tirer leurs pères des griffes du démon. Voilà les gens qui prétendent faire respecter la famille! Le ministère ne veut pas résigner, malgré sa défaite, et veut faire les élections des Conseils de départements qui doivent avoir lieu le 4 novembre. On emploie encore les mêmes moyens. Rien ne les corrige et le journal de l'évêque Dupanloup est absolument féroce dans ses calomnies brutales contre les membres les plus honorables du parti républicain. Ceux-là, on ne les poursuit pas, mais un électeur à qui on avait envoyé un portrait à cheval du maréchal et en remerciait le donateur, s'extasiait sur l'œil intelligent du cheval, a été condamné à 200 francs d'amende, car c'était dire que l'œil du maréchal ne l'était pas. Voilà à quelles saletés les juges du parti clérical en sont rendus. Dans un autre cas, un homme poursuit un journal clérical pour diffamation très sérieuse. On le condamne à 2 000 francs d'amende pour avoir dérangé un journaliste qui défendait l'ordre et la religion. Le demandeur était un M. Tardieu, homme considérable et respecté dans sa ville. Voilà les gens qui se prétendent délégués de Dieu pour conduire les autres.

Adieu. Je vous embrasse.

D.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 230

Gand, mercredi 31 octobre 1877

Ma chère enfant,

On m'annonce enfin des globes pour vendredi ou samedi, mais cela veut peut-être dire la semaine prochaine, car jamais on ne peut se fier à un Belge. Le plus souvent, il sait que ce qu'il dit n'est pas vrai mais c'est tout simplement tant pis pour celui qu'il trompe. C'est bien aussi quelquefois tant pis pour eux, car les gens se fatiguent et vont ailleurs. Enfin, le moule est fait et j'ai espoir d'en voir dans quelques jours.

J'aurais dû expédier lundi au plus tard l'appareil destiné à la maison Buchin, de Bordeaux, mais il n'était pas prêt quoique promis sans faute, et je serai bien heureux si je puis l'expédier samedi prochain. Il mettra 8 jours à se rendre et ne sera par conséquent monté à Bordeaux que vers le 15 novembre. Alors Buchin décidera s'il l'adoptera ou non. J'espère fortement qu'il le fera, car le sien est bien plus coûteux et celui-ci fonctionne d'une manière réellement parfaite. Il me semble qu'il y aurait quelque chose à faire avec en Canada où le gaz est beaucoup plus cher qu'ici. Le carburateur n'est rien à faire et nous faisons la pompe en fer galvanisé. Cela peut se faire chez vous comme ici. On vendrait aisément 150 piastres ce qui n'en coûterait que 70. Cet appareil-ci est bien supérieur à celui que j'avais, qui pourtant était bon. Celui qui fonctionnait au bureau de M. Béique allait parfaitement; mais celui qui est ici, chez M. Hendricks, alimente plus de becs du même volume intérieur. L'atelier de Martiny et Van Acker est splendidement éclairé et les gens ont peine à croire que l'on puisse obtenir autant de gaz d'un aussi petit appareil. Tout gît dans l'agitateur qui en soulevant constamment le liquide cause une évaporation considérable. Je suis certain d'avoir le meilleur appareil qui existe et si je puis une fois arriver en France, vous verrez que je marcherai bien. Ici, je suis convaincu que les choses iront bien quand je serai parti.

Je vais vous donner un magnifique moyen d'économiser le linge. Plusieurs fois ma laveuse d'ici m'a rapporté des collets usés à force de les frotter à la partie qui touche à la barbe. Je les salis peu habituellement, mais enfin quand on marche beaucoup, il faut salir. Depuis assez longtemps, quand un collet est sale, ou un poignet, je prends ma brosse à ongles (qui est toujours une brosse à dents très dure) et je le savonne un peu avec. En quelques coups de brosse, toute la crasse est partie. C'est merveilleux comme cela se fait vite, surtout sur le linge fortement empesté. Depuis que je fais cela, mes collets durent parfaitement. Au reste, tout se fait mal ici. À Bruxelles, on me lavait magnifiquement mon linge. Ici, c'est fait sans soin. On sent qu'on est en pleine bêtise flamande. La laveuse s'était mise à emporter les boutons de collet et de poignet de chemise avec le morceau. Je lui ai fait faire une remontrance, mais c'était parler aux moineaux. Enfin je lui ai retranché 10 sous sur un lavage. Elle est montée à ma chambre, mais comme elle ne parlait pas français elle a dû aller chercher la demoiselle de magasin. Elle exigeait ses 10 sous. Je lui ai montré deux boutons pendants au bout de leurs morceaux. Elle dit qu'elle ne pouvait empêcher ses repasseuses d'aller vite. Je lui fis dire alors que pour chaque morceau déchiré je lui ôterais 5 sous. Elle s'est fâchée bien fort. Je lui ai fait dire qu'elle pouvait se fâcher cent fois plus, mais que je ne voulais pas donner les 10 sous. Voyant que ça ne finissait pas, je lui ai fait dire que je ne céderais pas devant pareille bête et je l'ai mise hors de la chambre en la poussant tranquillement par le bras. Elle n'a plus rien déchiré depuis. Mais ici traiter ces brutes avec politesse, c'est peine perdue. Ça ne comprend que le langage sévère ou les coups. Ils se mangent entre eux pour des riens. Si vous raisonnez avec eux, ils restent là toute la journée à menacer. Si vous leur dites un peu fort de s'en aller, ils s'en vont.

Tu me dis que les affaires vont mal. Rien autre chose qu'un nouveau traité de réciprocité ne les ramènera. Le bon sens dit que quand des vendeurs ou producteurs ont perdu leur meilleur marché, ils doivent en souffrir. Le gouvernement MacDonald-Cartier, par pure bêtise, a déterminé le gouvernement américain de dénoncer le traité puis de refuser le renouvellement. Tout le parti tory, aussi inepte que ses chefs, a déclaré que l'on pouvait se passer des États-Unis. Autant vaudrait qu'un marchand dise qu'il peut se passer de ses pratiques. La réciprocité finie, on a pendant quelques années vécu sur le vieux gagné, et puis, la crise venue,

on ne pouvait plus retomber sur rien et la rareté de l'argent s'est fait sentir, et rien qu'un renouvellement du traité ne peut le ramener.

Je vois avec plaisir le mariage d'Ida Beaudry. Je pense qu'elle fera une bonne femme mais avec une énergie de caractère peu ordinaire. Tu me parles du juge Berthelot. C'est un mari et un père belge. Il est affreux chez vous; ils sont tous comme cela ici, pleins de caprices bêtes et dont rien ne les fait revenir, tyrans sans rime ni raison.

Je vois que Mgr Langevin n'a pas pu compléter sa sottise. La politique de la Cour de Rome est d'être un peu coulante là où le protestantisme est fort. En Belgique, on écrase tout dès qu'on le peut. Il se passe actuellement à propos des listes électorales, sous la nouvelle loi, des choses inouïes. Le gouvernement a été obligé de donner une leçon ou deux aux cléricaux. L'opinion est puissante ici et le roi qui est un homme intelligent, ne veut pas s'aliéner l'opinion libérale. De temps en temps, il force ses ministres de ne pas se montrer trop cléricaux, et les feuilles du clergé font fureur. À Rome, on donne raison aux fous, mais en Canada on ne l'ose pas et on leur donne indirectement sur les doigts. Mais ce qui vient de se passer en Espagne montre ce que peut faire un clergé que ne contient pas la loi. Un pasteur protestant a un enfant. L'alcade (maire) accompagné de deux prêtres, s'en va le baptiser malgré le père et la mère, et par-dessus le marché fait baptiser une petite fille de deux ans. Le gouvernement a fait semblant de censurer l'alcade mais dans ces termes qui veulent dire : « Recommencez quand l'occasion se présentera. » S'il n'y avait pas de population protestante au Canada, vous seriez comme en Espagne et ici, à la merci du clergé. Vous avez dû voir qu'on vient de brûler au Mexique, tout vifs, trois prétendus sorciers! Pas un mot du clergé, et il n'y aura pas un mot de Rome; et pourtant cela est un peu pire que des leçons mêmes anticléricales.

Adieu. Mille baisers à tous.

D.

Je suis très sûr d'avoir renvoyé ce papier d'assurance et il me semble que je l'ai mis alors dans une lettre à ton mari, la dernière où je lui parlais de correspondances.



À M. C. Dion

BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 231

7 novembre 1877

Mon cher Dion,

Votre conduite me paraît complètement inexplicable. Pas le moindre signe de vie parce que je vous demande un service. Si vous ne m'aviez pas dit dix fois que vous n'attendiez que l'occasion de me montrer que vous avez du cœur (ce sont vos propres paroles, un jour devant le grand vitrail de Fredricks), j'y aurais peut-être un peu moins compté; mais il m'a toujours semblé qu'avec vous je n'avais qu'à demander une chose raisonnable pour l'avoir de suite.

Ma première demande est du 9 avril; puis une autre du 12 août, puis enfin celle du 19 septembre. Rien n'est venu. Je ne me suis pas fait autant prier pour vous avancer de petites sommes quand vous étiez dans de pressants besoins.

Je vous le demande une dernière fois, parce qu'on me propose une affaire très sérieuse et de première importance en France. Non seulement il s'agit de luminaire pour les familles ou les fabriques, mais on songe à faire des moteurs à gaz pour les fabriques de campagne. On s'en sert économiquement dans les villes, mais là où l'on n'a pas de gaz, il faut la vapeur. Un moteur à gaz coûte beaucoup moins qu'une machine à vapeur de même force, car on n'a ni grande chaudière ni combustible. Avec mes appareils, on a le gaz à bon marché partout. Cette affaire peut devenir très considérable en France où le charbon est beaucoup plus cher qu'en Angleterre; et même en Angleterre elle serait économique.

Mais je ne puis pas aller en France sans un passeport, et n'en puis obtenir un sans votre procuration. Me la refuser serait me refuser un succès certain. Je ne puis croire encore une fois que vous le fassiez.

J'ai bien souffert depuis que je suis dans un isolement absolu, et il me semble que vous ne pouvez me refuser au moins un peu de sympathie. Si je n'ai pas cette fois de réponse de vous, cela me fera encore plus de mal au cœur qu'à mes chances de succès. Quand je ne me plains pas de ce que vous ne pouvez rien me rendre, ayez donc au moins la générosité de ne pas me refuser une signature de procuration.

Adieu.

D.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 232

Gand, 14 novembre 1877

Ma chère enfant,

Rien ne me décourage et m'écrase comme d'être à charge à ton mari. Il est bien trop généreux, mon Dieu! de m'aider comme il le fait, mais je ne puis faire autrement que de lui représenter que le seul moyen pour moi de cesser de l'être serait de sortir d'ici. J'ai écrit la semaine dernière à Guillaume Lamothe pour lui décrire ma position et le prier de parler à quelques amis, ou quelques créanciers plus riches, afin de me fournir les moyens de sortir de ce pays. Cent cinquante dollars entre dix ou douze ne seraient pas une si grosse affaire après tout, et j'aurais ailleurs des perspectives sur lesquelles je ne compte plus ici. Guillaume a dû en parler à ton mari.

Les choses ne marchent pas trop mal ici pour l'avenir, mais tout est mal pour les nécessités du moment. Le moine qui est venu nous parler il y a trois semaines est revenu nous dire que l'on avait délibéré dans sa communauté sur l'adoption de l'éclairage au gaz, que l'on avait décidé d'avoir deux appareils pour deux couvents différents, mais que l'on remettait la commande à l'été prochain, parce que l'on avait une aile à terminer au couvent pour le mois de juin. Un nommé Moerman, de Courtrai, est à canaliser pour gaz un grand château en construction près de la ville, et veut un appareil pour le mois de juillet, temps où le château sera occupé. Mais tout cela ne me donne rien. Ce qui est fait est à longue échéance, et ce qui vient est encore à longue échéance. Les affaires ne se font pas, d'ailleurs, dans ce pays comme dans les autres. L'acheteur exige toujours des délais absurdes; encore il se fâche quand on lui demande son argent à l'échéance. Ma propriétaire, qui tient magasin, a été insultée deux ou trois fois depuis le printemps parce qu'elle exigeait qu'on lui payât au moins quelque chose sur des comptes faits depuis deux ans. Toutes ces bêtes vont acheter avec toutes leurs mines hypocrites, puis

elles se moquent de vous. Nous n'avons pas vendu d'appareil à M. Thienpont, un membre de la Chambre des représentants de Belgique, riche propriétaire ayant château de ville et de campagne, parce qu'il voulait trois ans pour payer sans intérêt! Que diable puis-je espérer dans ce pays ? Pour Martiny et Van Acker, cela leur importe peu; leurs affaires sont parties depuis longtemps sur ce pied et l'ancien gagné les fait marcher. Mais moi, je ne puis pas attendre aussi longtemps. Mes globes m'auraient plus aidé parce que ce sont de petites sommes qui ne comportent pas de crédit, mais je n'ai pas encore obtenu ce moule. Voilà quatre mois et demi que je suis avec Dangotte et il ne remue pas. Vous croirez peut-être que c'est parce qu'il ne croit pas la chose bonne, c'est tout le contraire. Il me le dit à moi, sans doute indirectement, mais il a dit à la belle-sœur de Mme Vandervoodt que c'était une excellente idée. J'en ai conclu qu'il ne retarde que pour me faire la condition aussi mauvaise que possible. Eh bien, je vois tous les jours que c'est la manière de faire les affaires dans le pays. Voilà pourquoi je veux en sortir. Je ferais quelque chose ailleurs, là où les affaires ont marché avec le siècle, mais ici on n'a pas été plus entamé par le progrès que dans les campagnes d'Irlande. Voilà pourquoi j'ai écrit à Guillaume pour voir si un effort ne pourrait pas se faire pour me tirer d'ici et me donner une chance ailleurs.

Il est d'ailleurs admis que les affaires sont plus malhonnêtement faites et conduites ici que nulle part ailleurs. J'ai eu le malheur d'y venir et si j'y reste je dois perdre tout espoir de faire quelque chose bientôt. Que ton mari ne trouve pas étrange que j'aie écrit à Guillaume. Je l'ai fait parce que je ne puis partir d'ici sans aide et que je voudrais que ceux qui y ont intérêt ne lui laissent pas toute la charge de mon entretien ici. Si vous connaissiez ce pays, vous diriez bientôt, comme moi, qu'il n'est pas possible que l'on soit partout aussi bête et aussi malhonnête. En affaires, le Belge est par système un étrangleur. S'il me faut perdre tout espoir de m'en aller d'ici, je ne vois pas trop comment soutenir mon courage. J'ai bien combattu, bien souffert surtout, et il y a une limite à la capacité de subir le malheur. D'ailleurs, ce n'est pas pour moi que je veux partir, c'est pour ne pas rester à charge et pour n'être pas toujours aux prises avec des gredins qui n'ont ni âme ni conscience. Ma position devient intolérable et je ne veux pas que ton mari en subisse seul les conséquences. Il a trop de délicatesse pour s'en ouvrir aux autres, voilà pourquoi je l'ai fait pour lui.





Frédéric-Liguori Béique

J'ai voulu tout faire avant de perdre l'espoir. Je n'ai certes pas manqué de courage, et je suis prêt à tout subir encore mais au moins avec l'espoir de réussir à quelque chose, et surtout de voir la possibilité de cesser de m'endetter. Ici, je ne la vois plus, car les dernières propositions que nous avons reçues me font voir que l'entreprise sera bonne pour ceux qui peuvent attendre, mais ne me donne pas le nécessaire aujourd'hui. J'en suis navré, désespéré, mais le seul remède, c'est que je m'en aille, et j'ai pris le parti de m'en ouvrir à un ami pour que ton mari ne s'épuise pas à me soutenir ici. Je ne puis pas supporter cela plus longtemps. Pardonnez-le-moi. Si vous saviez d'ailleurs à quelles gens j'ai affaire, vous comprendriez que je n'y puisse plus tenir. On ne peut pas être brute en France comme ici.

Et enfin, j'ai là une ouverture et une perspective que je n'ai pas ici. Si j'avais de quoi m'en aller, je laisserais ma part ici pour solder mes petites créances et personne n'aurait rien à me dire. Mais si ça augmente trop, la chose pourra devenir plus difficile.

Je vois que tu l'as échappé belle. C'est bien heureux que cet emplâtre ait eu si bon effet. Et c'est bien heureux que tu aies ta mère avec toi. J'approuve pleinement ton système d'habituer ton enfant à des heures régulières. Puisque cela est mieux pour nous, à plus forte raison pour les enfants, et ces intervalles de deux heures, à moins de circonstances exceptionnelles, ne peuvent exposer à aucun inconvénient. Je t'engage à y tenir d'autant plus que comme tu le dis cela sert de guide sur autre chose.

La situation en France s'aggrave beaucoup. Cette vieille bête s'obstine contre tout bon sens. On le voit esclave de quelques sacripants et du clergé qui est par derrière eux et pousse, avec son inintelligence ordinaire, à toutes les fautes. La colère publique monte comme une marée, non pas à Paris mais dans toute la France. Les pertes causées par la stagnation des affaires se chiffrent par centaines de millions. La Banque regorge d'argent et les gens n'osent rien entreprendre. L'encaisse, chose qui ne s'est encore vue nulle part, dépasse 2 milliards 300 millions, ou 2 300 millions, c'est-à-dire la charge en argent de 30 000 chevaux. L'indignation publique est indescriptible et s'il y a des violences, c'est des campagnes qu'elles partiront ou des villes de province, où la stagnation des affaires fait encore plus de mal qu'à Paris.

Adieu. Je vous aime bien.

D.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 233

Gand, mercredi 21 novembre 1877

Ma chère enfant,

Je passe mon temps bien péniblement au milieu de la triste population où je vis. Depuis 15 jours, j'ai été dans une très grave inquiétude à propos de Buchin, de Bordeaux. Martiny et Van Acker m'avaient promis l'appareil sous trois ou quatre jours et ne me l'ont livré qu'au bout de 23 jours. Quand il a été enfin essayé, j'ai écrit à Buchin que tout était prêt et

qu'il pouvait envoyer l'argent. Point de réponse. Et il prit envie à cette vieille bête de Martiny de me prendre à partie parce que Buchin ne répondait pas. Je l'ai prié de se taire et lui ai fait remarquer que s'il m'avait livré l'appareil comme il l'avait promis, Buchin n'aurait pas eu de prétexte, en supposant toutefois qu'il ne le prît pas. Mais je lui ai dit que je le pensais absent. J'écrivis une seconde fois et enfin, au bout de quatre jours, hier au soir, la réponse de Buchin arrive avec l'argent. Par leur pure sottise, ne mettre qu'un homme là où il en faut trois, ils ont été cinq semaines à le recevoir. L'appareil est parti aujourd'hui avec toutes les instructions voulues pour le montage.

Mon moule à globe arrive, paraît-il, demain. Six semaines au lieu de huit jours! Et encore, je ne l'ai pas encore en mains.

Van Acker est allé lundi à Hamme voir un grand manufacturier qui avait vu nos appareils à l'exposition. Celui-ci lui a montré une grande bâtisse en construction et lui a dit :

– Je vous demanderai certainement un appareil au mois de juillet pour l'éclairage de cette filature, mais je ne puis faire canaliser les constructions que je vais abandonner en partie.

C'était juste, mais voilà le troisième grand appareil, certain mais non ordonné, pour l'année prochaine. Nous ne tombons que sur ceux qui ne sont pas prêts. Cet appareil-ci sera de 300 becs (c'est-à-dire de 600 francs pour moi), mais pour quand ? C'est encore 9 mois à attendre!

Les affaires de France marchent lentement à une solution. Le ministère de Broglie a enfin résigné. Il paraît que le maréchal ne fait [que] tempêter contre les républicains. Cette vieille bête veut mener la Chambre comme un corps d'armée. Tout le parti clérical le flatte et l'encense, et le bonhomme se croit un génie. Il n'a jamais pu dire trois mots de bon sens et il ne parle que de sa politique. Il a pris la nation pour juge mais c'était à la condition qu'elle parlât comme il le désirait. On est à lui rappeler ses sottises comme commandant de corps d'armée et il est aussi nul comme militaire que comme homme politique. Il s'est fait écraser à Reichshoffen pour n'avoir pas voulu faire une retraite en temps utile avant l'arrivée d'un quatrième corps d'armée prussien qui le prenait en écharpe, et à la fin de la journée, par suite de son ineptie, il avait devant lui 112 000 hommes contre lui, 38 000. Il s'est, dit-il, exposé comme un soldat, ce qui est toujours une sottise à un général en chef, à moins de nécessité.

Au reste, malgré tout ce que ce vieil imbécile veut faire, il va piteusement s'en aller lui aussi bientôt. Il n'y a qu'un cri en France pour demander que l'on en finisse avec cette opposition bête à la majorité du pays et que les affaires reprennent leur cours. Elles sont absolument arrêtées depuis six mois, et la Banque regorge de capitaux que les gens ne veulent pas employer avant que la situation politique ne prenne une tournure stable.

Les journaux catholiques demandent le massacre à grands cris et veulent tout balayer avec le canon. Ceux de Belgique sont tout aussi bêtes. Un incident drolatique s'est produit ces jours derniers. *Le Journal de Bruxelles*, organe officieux du ministère, a parlé des errements politiques du pape. Si tu avais vu la fureur des journaux cléricaux : *Journal d'Anvers*, *Courrier de Bruxelles*, *Bien public*, de Gand, *Ami de l'ordre*, de Namur. Ils écument tous et le pauvre *Journal de Bruxelles* avait beau dire que le pape n'était pas infallible en politique, on sut fort bien lui dire que la politique, c'étaient les mœurs, et que le pape était infallible sur les mœurs. Le pauvre journal était comme un chien pris entre 4 ou 5 autres qui lui arrachent chacun une bouchée. Dire ce qu'il y a d'arrogance dans la gent cléricale d'ici, c'est impossible. Pour la moindre chose ils ont un vocabulaire d'injures absolument richissime.

Je reçois à l'instant ta dernière du 9 avec son contenu. J'en remercie mille fois ton mari, mais je suis au désespoir d'être à charge. Je suis convaincu que je cesserais plus vite de l'être ailleurs.

Je renvoie le certificat d'assurance signé. Je suis parfaitement sûr d'avoir renvoyé l'autre. Et je marque le renvoi de celui-ci sur mon calepin.

Essayez de renifler de l'eau tiède quand vous avez le rhume de cerveau. Cela me fait du bien, quoique je l'aie toujours très fort, comme vous savez.

Puisque ton mari essaie mon globe, il est bon qu'il sache qu'on peut rétrécir la flamme du bec quand elle est trop évasée, en fermant un peu l'ouverture du bec par le fond de la coupe quand c'est une fente. Quand ce sont des trous, il est rare que l'évasement soit trop fort.

Bien heureux d'apprendre que tes enfants sont bien. Quant à toi, garde-toi du froid humide, c'est là le pire pour une femme qui a une petite bouche après elle.

Il me paraît clair que la défaite de Laurier doit être due aux efforts du clergé. N'allez pas croire que les évêques qui ont signé le mandement ne

continueront pas leurs manœuvres après comme avant. On niait absolument pour la France, mais la preuve de l'intervention du pape lui-même est venue. Jamais ces gens ne disent la vérité. La faillite de [Henry] Mulholland montre un état d'affaires sérieux. Quand à Mackenzie, tant mieux si ses explications ont été satisfaisantes, mais je sais qu'il ne nous aime pas. Il a l'hostilité écossaise.

Adieu. Croyez que je vous aime.

D.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 234

Gand, 28 novembre 1877

Ma chère enfant,

Encore une Sainte-Catherine bien triste pour nous tous et pendant laquelle j'ai eu pour seule consolation de penser à ta bonne mère qui doit trouver que mes affaires vont bien doucement. Chez ce peuple inerte et bête, où il n'y a pas plus d'activité d'affaires que d'activité d'esprit, où l'on ne comprend absolument que ce qui est réalisé et où l'on est complètement dans un nuage à propos de ce qui ne l'est encore qu'aux trois quarts, où enfin l'on redoute tout parce que l'on n'est capable de saisir la portée de rien, il était dix fois plus difficile de réussir quoi que ce soit que partout ailleurs. Je désespère d'avoir ce moule et c'est clairement fait exprès. Ce n'est pas le danger de ne pas le payer. Dangotte sait qu'il y a assez de globes placés pour le payer deux fois. Mais lui aussi, avec toutes ses protestations de loyauté en affaires, a adopté la tactique de me décourager. Ces gredins espèrent toujours en retirer quelque chose. Ils ne peuvent pas supporter l'idée de partager avec un autre ce qui appartient à cet autre, et ils combinent tous les plans imaginables pour le lui arracher. En un mot, il n'existe chez eux aucune espèce de décence morale, comme aucune espèce de décence physique. Je perds ici un temps bien précieux pour nous tous.

Je suis dans une terrible inquiétude depuis lundi. J'ai envoyé à Londres le bon de poste que ton mari a eu l'extrême obligeance de me faire parvenir, et on m'a répondu que l'ordre de le payer n'était pas venu mais qu'on le recevrait probablement par la malle suivante et qu'on me transmettrait de suite l'ordre sur la poste belge. Or le *steamer* Allan est arrivé lundi matin à Liverpool et rien n'arrive. Cela me fait craindre que l'on n'ait oublié d'envoyer l'ordre. Ce serait terrible pour moi. J'ai depuis une demi-heure ta lettre du 16, venue par ce *steamer* et j'aurais dû recevoir aussi le bon de Londres. S'il faut qu'il y ait eu oubli, je ne sais absolument que devenir. Je prierais donc ton mari d'aller de suite, au reçu de celle-ci, s'informer si l'ordre est au moins parti par la malle suivante. Dans ce cas, je puis encore le recevoir cette semaine. Ma propriétaire m'a rappelé hier que c'était vendredi le 30 qu'elle était en grand besoin. Ce n'est pas vrai, mais besoin ou non, je lui dois deux mois et demi et elle a le droit de me faire des reproches. Je suis harassé de tant de difficultés causées les unes par la brutalité des gens d'ici, les autres par de pures malchances. Et ces malchances arrivent toujours dans les moments les plus pénibles. Je ne conçois pas comment on a pu faire cet oubli bête de l'envoi de l'ordre.

Adieu. Je suis fatigué, ahuri, j'ai la tête grosse comme une chaudière, et je vais me jeter un peu sur mon lit, avant de porter celle-ci à la poste. Je vous aime.

D.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 235

Gand, 5 décembre 1877

Ma chère enfant,

Voilà déjà la fin de l'année et je suis encore vis-à-vis de rien. J'ai fait un dernier effort cette semaine pour avoir ce moule. L'ouvrier le promet pour samedi. Il était promis sans faute pour neuf samedis plus tôt. Dangotte m'a enfin avoué qu'il avait affaire à un ivrogne, que c'était le seul

mouleur pour verreries à Bruxelles, et que s'il s'était adressé en France il l'aurait eu plus vite. Mais il aurait fallu payer une dizaine de francs de droits et pour 10 francs un Belge peut faire le tour de la ville avec des habits en guenille. Sous tous les rapports, ils sont de complets gredins. Si je vous relatais toutes les bassesses dont j'entends parler ici, vous ne les croiriez pas. L'été dernier, au moment d'un mariage, deux familles se brouillent. Cela fit du bruit. Elles se raccommodent trois mois après le mariage. Et on finit par découvrir que la seule raison de la brouille était qu'il aurait fallu faire un présent à la mariée. On a pris un prétexte si bête que personne n'y comprenait rien. Il en fallait un, n'importe lequel, puisqu'on n'avait aucune apparence de raison de chercher querelle. Mais deux femmes se sont querellées et la vraie raison est sortie. Or la famille qui a pris ce moyen d'économiser un présent a au moins 150 000 francs de revenu et n'en dépense pas 20 000, tout en ne se refusant rien. Avec 20 000 francs ici, on peut faire ce qu'on aurait peine à faire à Montréal avec 10 000 dollars.

En un mot, pour une chose louable, j'en vois 25 de sales ou de répréhensibles. Et il suffit de les voir s'aborder avec leur air empesé et leur visage de convention pour voir qu'ils sont tous aussi hypocrites que menteurs. Je ne suis plus surpris que les dames Callier t'aient fait si mauvais effet. Pour peu qu'elles soient comme toutes les autres, elles ont dû te paraître démontantes. Quel misérable peuple! Un des professeurs qui dînent avec moi est un menteur habituel; il ne dit jamais une chose comme il l'a vue, il se coupe à chaque instant, ne pouvant se rappeler tous ses mensonges. Rien de menteur comme le vieux Martiny. Van Acker ne ment que comme fabricant, mais il est honorable. Le vieux Martiny ment toujours.

La crise française dure toujours. Le maréchal n'est pas seulement une vieille bête, mais une vieille bête méchante qui a l'air de vouloir faire tout le mal qu'il peut. Les affaires sont complètement suspendues. 1 500 marchands de Paris lui ont envoyé une députation pour lui faire des représentations sur sa résistance aux devoirs que la constitution lui impose; il les a envoyés se promener et n'a pas voulu les recevoir. Tous les journaux catholiques l'excitent au massacre, même ceux de Belgique. Tous lui disent que la France, n'ayant pas voulu renvoyer les députés favorables à sa politique, il peut se passer de la Chambre. Voilà ceux qui s'appellent les honnêtes gens. Mais hier, on a fait consulter les receveurs

généraux sur la possibilité de collecter le revenu public sans un vote de la Chambre, et ceux-ci ont répondu que la chose ne se pouvait pas et qu'eux-mêmes ne pourraient rien verser dans les coffres publics sans des reçus en règle donnés par des personnes autorisées. Il va falloir baisser pavillon devant cette nécessité. Le bonhomme sortira mais après avoir montré une imbécillité incompréhensible. Il devient de plus en plus certain que c'est le clergé qui le pousse à la résistance, afin que si le pape meurt, ce qui est très prochain, il n'y ait pas un gouvernement républicain à la tête de la France. Ces gens amassent de terribles haines sur leur tête. Tout le commerce est aux abois malgré une abondance d'argent prodigieuse, et tout le monde sait que c'est le clergé qui tient tout.

J'ai ta lettre du 23. Mon plus grand bonheur est que le remède que je t'ai envoyé t'ait fait du bien. Si j'étais ailleurs qu'ici, je te ferais bientôt du bien au moral aussi, mais j'avoue qu'ici la chose devient difficile. Rien ne réussit ici et mille choses qui ont fait faire des fortunes en France et en Allemagne n'ont pu prendre en Belgique. Je vois que j'y perds mon temps sans espoir et cela me tue. Je suis prêt à tout faire et à subir toutes les privations avec plaisir pourvu que je ne me brise pas sans cesse la tête contre la bêtise et la malhonnêteté systématique. J'espère que mon dernier appel à Guillaume sera entendu. Que l'on me donne une dernière chance. On ne doit pas juger des autres pays par celui-ci. La surface peut séduire le passant, mais quand on le connaît, on n'y trouve que la pourriture morale ou l'incapacité. Le Belge est sans comparaison plus bête que le Français, l'Anglais ou l'Allemand, ce qui le prouve c'est la nullité navrante de sa littérature. À peine une dizaine d'hommes marquants, orateurs ou écrivains, sur une population de 5 millions et demi. Cela ne se voit nulle part ailleurs. L'industrie frappe à première vue, mais cela est pillé un peu partout. On a copié les autres mais l'originalité manque, comme le sens des affaires. La crise que le pays subit vient 1° des effroyables catastrophes financières que quelques grands voleurs ont produites; 2° des désagréments qu'éprouvent presque tous ceux qui font affaire avec les Belges : mécomptes sur la qualité, le poids ou la mesure; mesquineries bêtes à tout bout de champ; inintelligence des commandes, le Belge n'a jamais compris. L'exportation est diminuée dans des proportions terribles et cela vient de ce que les gens, une fois pincés, ne reviennent plus. Un rapport au roi a été récemment publié sur la diminution extraordinaire des exportations et, sans le dire nettement, on fait



pressentir ce que je dis ici et qui est évident pour tous ceux qui regardent. Voilà l'expérience que j'ai acquise ici et y rester, c'est renoncer à l'espoir.

Adieu. Je vous embrasse bien tristement.  
Je vous aime.

D.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 236

Mercredi 12 décembre [1877]

Ma chère enfant,

Je suis trop fiévreux et trop étouffé pour écrire au long. J'ai une bronchite intense et je saute, malgré moi, de la fièvre.

Ma situation n'a pas changé mais je suis à mûrir une idée où il doit y avoir de l'argent. Ma prochaine vous le dira.

J'ai ta lettre du 30 qui contenait celle de Buchin.

Adieu. Je vous aime.

D.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 237

Gand, 19 décembre 1877

Ma chère enfant,

Ma toux a été violente pendant deux jours mais n'a pas duré, et me voilà bien.

Tu me dis que ton Louis devient singe et fait des grimaces et que tu ne sais où il les prend. Les petits garçons n'ont pas besoin de sortir d'eux-

mêmes pour trouver ces choses et ils sont naturellement singes soit pour faire des grimaces, soit pour grimper partout. Je pense que tu n'es qu'au commencement. Puisque le voilà qui s'intéresse aux images et aux animaux, vous allez pouvoir le faire s'amuser seul.

J'ai ta lettre du 7. Le pauvre Bourassa est de ces hommes qui ont constamment l'esprit absent, justement quand ils en ont le plus besoin. Ils ne regardent pas autour d'eux et ne savent pas la moitié du temps ce qu'ils font. Ils ont l'esprit très présent pour une malice, et toujours absent quand ils sont en danger. Sa chute me rappelle celle du père Bourgeau qui est tombé du jubé de l'orgue, à la paroisse, sur un banc, a cassé le banc et ne s'est pas fait mal. Que Bourassa soit un peu moulu après pareille chute, c'est permis et il doit une belle chandelle au bon Dieu. Ici, les pauvres vieilles femmes brûlent des chandelles de 2 centimes; Bourassa pourra se rendre à 5 sans exagérer la reconnaissance.

Tu as eu bien de la chance de trouver une fille à point. Puisque c'est une cousine des autres, tu as chance qu'elle sera honnête.

Je me suis fait une fête depuis huit jours de t'annoncer une réussite, et je l'aurais indubitablement fait sans la lourdeur et la bêtise des gens que j'emploie. Tous ces gredins promettent toujours avec l'intention formelle de ne pas tenir, mais je lui en ai chanté assez pour que les oreilles lui tintent pendant trois jours et trois nuits. Voici ce dont il s'agit.

Je t'ai dit dans ma dernière que je mûrissais une idée dont j'espérais quelque chose. C'est un patin à roulettes de forme nouvelle. Entendant, il y a quelque temps, parler du rink, j'y suis entré un matin pour prier le directeur de me laisser voir ses patins. Quelques patineurs étaient là, dont deux commençants et ceux-ci tombèrent plusieurs fois, et avec ces patins les chutes sont terribles, car c'est toujours en arrière que l'on tombe et pendant la chute les deux talons fuient sous vous avec une vitesse croissante. Je dis au directeur qu'il devrait combiner une autre espèce de patin qui empêcherait ces chutes.

- Cela ne se peut pas, dit-il, on ne peut pas sortir de là.
  - Si je vous en faisais un avec lequel on ne pourrait pas tomber ?
  - Je vous en fais faire 200 paires de suite, mais je ne pense pas que vous le fassiez.
  - Cela me paraît pourtant très simple.
  - Eh bien faites-le et mon offre reste.
- Voici comment ils sont faits :



Une paire de roues à l'avant et une à l'arrière. Après un long apprentissage, on se tient bien, et encore pour peu qu'un patineur s'oublie tant soit peu, les talons lui partent et rien ne peut plus l'arrêter. Les bras cassés ne sont pas rares. J'ai donc fait les miens comme ceci :



a, a sont les roues rapprochées du centre.; c est un morceau de caoutchouc qui permet de se pousser en avant. Le caoutchouc colle au parquet pendant que la roue vous fuit sous le pied. Le caoutchouc est élevé d'un demi-pouce au-dessus du plancher. e est une roue plus petite, qui est disposée de manière à toucher le dessous de la planchette qui supporte le pied dès qu'on abaisse le talon. On obtient ainsi un point d'appui sûr et on s'arrête aussi subitement que l'on veut.

Dès que j'eus combiné mon patin, je préparai mes dessins et spécification pour un brevet. Il me restait un billet de 20 francs que j'ai coupé en deux, un brevet coûtant ici 10 francs, quand on le prend soi-même. Une fois mes papiers logés, j'allai trouver Martiny et Van Acker et leur montrai mes dessins. Le bonhomme traita de suite la chose d'absurde, mais Van Acker lui montra qu'il ne savait ce qu'il disait et qu'au contraire j'avais une excellente idée. Je leur proposai d'en faire une paire d'essai. Ils y consentirent, mais au bout de cinq jours, ils n'avaient pas encore commencé. Je leur dis qu'il me fallait aller ailleurs. Le bonhomme se mit dans une colère épouvantable. Je lui ris au nez et lui dis que les colères belges ne me dérangent guère; que s'il voulait en promettre une paire sous trois jours au plus, je lui donnerais l'ouvrage et tous ceux qui se feraient plus tard, mais que je ne voulais pas plus de trois jours. Il consentit en maugréant. Mais au bout de trois jours, il n'avait encore fait que le modèle des roues, un petit morceau de planche tourné en façon de roue, un quart d'heure d'ouvrage! Quand je vis cela, je lui dis froidement bonjour et me dirigeai vers la porte.

– Mais croyez-vous, dit-il, que je vais déranger tout mon atelier pour vous ?

– Vous avez 45 hommes dans votre atelier. Est-ce les déranger tous que de donner l'ouvrage à l'un d'eux ?

– Vous savez bien, reprit-il, que l'ouvrage presse et que je n'ai pas une minute à perdre.

– Tiens, vous m’avez dit la semaine dernière que vous mettiez en magasin tout ce que vous faisiez, parce que vous ne pouviez rien vendre.

Le bonhomme vit que son mensonge ne prenait pas cette fois et, n’ayant rien de bon à dire, voulut se fâcher.

– Fâchez-vous tout seul, lui dis-je; bonjour!

Et je m’en allai chez Landtsheere, qui a déjà travaillé pour moi. C’est le seul Belge honnête que j’aie rencontré. Il me promit de se mettre à l’ouvrage dès le lendemain matin, ce qu’il fit en effet, et lundi à midi j’avais une paire de patins presque complets; mais il manquait quelque chose que nous pouvions avoir chez un vieux Moerloose qui a un bon atelier. J’y allai et il me promit que tout serait fini ce matin. Mais le vieux gredin n’avait pas encore commenté à 9 h. Je pris tranquillement mes patins et me dirigeai vers la porte. Quand je fus dans la cour, le bonhomme à qui j’avais dit qu’il m’en faudrait 2 ou 300 paires courut après moi et me demanda pourquoi je partais ainsi.

– M’avez-vous promis l’ouvrage pour ce matin ?

– Oui, mais j’avais de l’ouvrage...

– Il ne fallait pas promettre. Vous vous moquez tous du monde ici, Puisque vous ne pouvez le faire, je m’en vais ailleurs.

– Mais je peux le faire, dit-il.

– Eh bien pourquoi ne l’avez-vous pas fait ? Quand un homme m’a manqué de parole, je ne reviens plus.

– Je vous le promets pour demain matin.

– Sans faute ?

– Oui, sans faute.

– C’est bien, mais si ça n’est pas prêt à 10 h, jamais je ne remettrai les pieds ici.

Le bonhomme me dit :

– Je ne voudrais pas perdre ça; vous serez content de moi.

– Remarquez bien, lui dis-je, que quand vous me promettez quelque chose, je vous laisse de suite si vous me trompez.

Il m’a bien promis pour demain. Si cette vieille bête ne m’avait pas trompé, les patins auraient été essayés à midi et je t’aurais annoncé le résultat. Il n’est pas du tout probable qu’ils aillent mal, mais enfin il faut toujours faire l’essai avant d’être sûr.

Si je réussis, comme tout l'indique, j'en aurai des centaines de paires à faire et le profit sera considérable, au moins 10 francs par paire. Il y a deux *rinks* ici, cinq à Bruxelles, trois à Anvers.

Je ne puis obtenir ce moule à globe. Il était fini il y a un mois. Donc Dangotte a une vue. Cette vue, c'est que je lui donne la chose pour rien. Le gredin ne l'aura certainement pas si mes patins vont bien, car je lui dirai de s'arranger avec son moule et qu'à la première contrefaçon il sera poursuivi. Il n'y a rien au monde de cupide et de sale come ce peuple. Ils sont dégoûtants dans tout ce qu'ils font.

La crise est terminée en France depuis sept jours. Les affaires ont repris comme par enchantement. Les journaux bonapartistes et cléricaux hurlent de rage. Ils savent que s'il n'y a pas eu de coup de force au moyen de l'armée, c'est qu'on ne l'a pas pu. Les trois quarts des colonels et des lieutenants-colonels et les neuf dixième des officiers sont républicains; voilà pourquoi il a fallu reculer. Il est certain que plusieurs généraux ont été consultés sur la réussite possible d'un coup de force. Tous ont répondu que la chose ne réussirait pas. Si tous ces sacripants de l'Empire et de la sacristie avaient pu garder le pouvoir en tuant 20 000 hommes, ils l'eussent fait avec bonheur, l'évêque Dupanloup compris. Les voilà écrasés. Le manifeste que le maréchal a été obligé de signer est le mea culpa le plus complet que jamais chef de nation ait dû subir. Le vieux gredin a encore préféré cette humiliation à la démission. Le bonhomme tient à ses 250 000 piastres. Mais il ne saurait rester longtemps; la position n'est vraiment pas tenable pour lui. Tous les fonctionnaires qu'il a nommés pour faire marcher la France sont ou vont être destitués. Le parti républicain ne peut laisser en fonction des hommes qui trahissent à tout instant leurs chefs et souvent font mal les choses pour compromettre le gouvernement, et tous ces gens écrivent au maréchal des lettres insolentes pour lui rappeler qu'il a plusieurs fois donné publiquement sa parole qu'il les protégerait. Jamais homme n'a été plus complètement humilié. Mais aussi il était si bête, après avoir dit : « Nous prenons sans crainte le pays pour juge », de dire : « Le pays n'a pas voulu se ranger avec nous, tant pis pour lui, et nous gouvernerons malgré lui. » Il faut d'autres génies que M. de Mac-Mahon pour s'imposer ainsi impunément à un grand peuple.

Ce pauvre vieux pape est consterné du résultat. On lui avait fait accroire que le maréchal avait la nation pour lui. On ne comprend vraiment

pas la perversité de son entourage. Comme avec le maréchal, on ne fait que lui mentir sur tout ce qui se passe, et on le fait parler à tort et à travers. Les dernières révélations dans le procès Antonelli sont terribles et montrent ce qu'est tout ce monde ecclésiastique : pourri jusqu'à la moelle. On intrigue depuis plusieurs mois pour faire nommer le successeur du pape. Tout le monde est en fièvre à Rome et les cardinaux ne communiquent entre eux que de vive voix. Pas un seul n'ose écrire, de peur qu'on ne s'en serve plus tard contre lui. La corruption ecclésiastique a toujours été de beaucoup la pire.

Je vous embrasse tous.

D.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 238

Mercredi 26 décembre 1877

Ma chère enfant,

Je n'ai que le temps de te dire que l'essai de mon patin a été parfaitement satisfaisant. Les gens voient qu'ils ne peuvent pas tomber avec. J'en fais faire une paire dans les conditions voulues pour les montrer au *rink*. Mais c'est long, car jamais on ne vous livre ce que l'on vous promet au jour dit.

Le vieux Martiny me promet des fontes de cuivre de suite, ce soir, lundi, et je ne les ai vues qu'à 5 h aujourd'hui. Jamais ils ne disent ce qu'ils ont l'intention de faire.

Je n'ai pas de lettre, quoique le *steamer* soit arrivé lundi à Liverpool. Je vous embrasse tous.

D.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 240

Gand, 2 janvier 1878

Ma chère enfant,

Tout le monde était en fête hier ici, mais les fêtes sont rares pour moi. Que les autres pleurent ou s'amuse, le cœur me saigne toujours, d'abord par mon éloignement de tout ce que j'aime, et ensuite parce que je vois le succès fuir devant moi à mesure que je le poursuis avec une persistance incessante, mais je ne suis pas dans un pays où les chances soient les mêmes qu'ailleurs.

Je t'ai écrit un peu trop vite à propos de mes patins. Ils vont bien et on ne pourra pas tomber avec, mais il y a un mouvement du pied qu'ils ne permettent pas et cela suffit pour qu'on les repousse, au moins je le crains. Je les ai fait essayer au *rink* dimanche, et quoiqu'ils soient bien autrement tournés et jolis que les autres, c'était une chose nouvelle et l'instinct du Belge est hostile à tout ce qui est nouveau. Plusieurs patineurs les ont prononcés impossibles. À la fin, un d'eux, moins préjugé que les autres, les a essayés et m'a dit qu'ils allaient bien mais que le mouvement auquel je fais allusion n'était pas possible. C'est peu de chose, dit-il, mais on en profitera pour tout refuser. Il me conseilla néanmoins de changer la place des roues de derrière et de les lui faire essayer de nouveau.

Mais depuis dimanche, voilà que deux patins nouveaux ont surgi, pure imitation des autres, mais je ne me mettrai pas à faire compétition à tout ce monde-là qui est heureux de gagner 2 francs sur une paire de patins. Il est donc possible que j'abandonne la chose. Pourtant j'ai une forme qui devrait réussir pour l'extérieur, sur les places publiques et les terrains durs, mais je ne puis pas faire même 25 francs de dépense là-dessus, je n'ai presque plus rien.

Je me suis donné une dernière ressource. J'ai écrit aux États-Unis il y a six semaines, sur une annonce que j'ai vue dans le *N.Y. Herald*, pour demander le prospectus d'un nouveau moyen d'éclairage au pétrole brut, différent de celui que j'ai, qui est fondé sur la simple évaporation de l'essence, pendant que l'autre est chauffé dans une cornue. Les résultats de ce dernier mode, qui est tout nouveau, sont très remarquables, mais

les cornues dont on se sert ont un grand défaut auquel j'ai obvié par une modification dans la forme. J'ai préparé un état de cette amélioration avec tous les détails voulus pour la bien faire comprendre, et j'ai soumis le tout à un M. Eyckholt avant-hier. J'y suis retourné ce matin. Il m'a dit que la chose lui souriait beaucoup et qu'il y avait confiance, que d'ici à vendredi il verrait deux ou trois de ses amis et leur soumettrait le projet. Il est fondeur comme Martiny, mais son établissement est bien plus considéré, ainsi que son atelier. Comme toute l'installation sera en fer, c'est justement ce qu'il lui faut, mais il veut avoir un ou deux capitalistes avec lui. La chose se fera-t-elle ? Je ne m'en flatte guère, connaissant les Belges. Mais je n'ai pas le choix et il faut que je trouve quelque chose qui me mette au moins à même de vivre. Je reste toujours avec une dette qui diminue un peu, puis augmente un peu plus qu'elle n'a diminué; et c'est une chose bien singulière que j'ai eu au moins la chance de tomber chez des gens qui sont aussi peu belges que possible, sous le rapport de l'argent. Je vois bien que n'importe où je serais ailleurs on ne me permettrait pas de dépasser le terme de huit jours; mais je dois trop à l'hôtel d'Allemagne, au-delà de 300 francs, et cela est une somme importante ici. Cela peut vous faire comprendre dans quel état d'esprit je suis.

Buchin voudrait m'avoir à Bordeaux, mais je ne puis pas quitter et ne pas payer ce que je dois, ni me rendre sans argent. Je lui transmets aujourd'hui mes notes sur le nouveau système de gaz au pétrole brut. Ce système permet d'éclairer les petites villes avec profit, ce qui ne peut se faire avec le gaz de charbon. Il aurait donc mon premier système pour les maisons et fabriques, églises, etc., et le second pour les petites villes. Il y a certainement un bel avenir dans ces deux choses, mais il faut trouver les gens qui le comprennent. La chose serait moins difficile en France qu'ici.

Il m'a fallu renoncer à avoir un moule pour mes globes. Dangotte s'est moqué de moi comme les autres. J'ai montré, lundi, celui que j'ai à deux personnes qui ont trouvé l'effet superbe, et il l'est en effet, mais tout est inutile ici; les gens ne comprennent pas, ou quand ils ont compris ils vous volent ou prennent tout. L'un de ceux à qui je le montrais m'a dit :

– Faut-il être stupide pour ne pas s'emparer de cela ? Mais que voulez-vous, il n'y a rien d'arriéré comme mes chers compatriotes gantois.



Si je n'obtiens rien ici sur ce nouveau système de gaz, je m'adresserai à un M. Belpaire<sup>175</sup>, de Bruxelles, que j'ai rencontré un jour chez Martiny et qu'on dit être un homme entreprenant. Si je réussis par là, il deviendra inutile de lutter davantage contre l'impossible dans un pays où les meilleures choses sont repoussées ou marchent si lentement que l'on n'y trouve pas le nécessaire. J'ai un travail considérable en trois volumes dont je pourrais faire quelque chose en France où on lit, mais complètement inutile ici où personne ne lit. Les ouvrages de M. Laurent se sont vendus dans toute l'Europe, à l'exception de la Belgique. Cela vous donne la vraie mesure de ce peuple. Les professeurs avec qui je dîne ne les ont pas lus. Ils ne lisent strictement que de ce dont ils ont besoin pour leur enseignement. Ils possèdent bien leurs différentes branches mais sont naïfs sur tout le reste. Ils connaissent à peine l'histoire de la Belgique. Jugez de ce que sont les autres.

Je suis donc encore vis-à-vis de rien, comme disait Jules César. Mais ne faites rien sur cette lettre-ci et attendez la prochaine où je pourrai vous dire quelque chose de plus positif. J'avoue que j'ai le moral fortement malade. C'est mon troisième jour de l'An dans cette ville de buveurs et de forcenés égoïstes, qui le disent les uns les autres en toute vérité, mais celui qui parle a toujours toutes les vertus. Il y a donc eu deux ans révolus, dimanche, que je suis ici. C'est deux ans complètement perdus, et je ne rajeunis pas pour les regagner.

Adieu. Je vous aime.

D.

J'ai ta lettre du 18, mais la précédente n'est pas venue. Adieu.




---

<sup>175</sup> A.J. Belpaire, « ingénieur en chef et directeur au Ministère des Travaux Publics. » *CFB*, p. 55.

À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 241

Gand, 9 janvier 1878

Ma chère enfant,

J'ai ta lettre du 21, arrivée ce matin. Comme j'avais lu la précédente à la hâte dans le bureau de poste, avant de fermer ma dernière, je n'avais pas vu de suite qu'il n'avait pas pu venir de lettre par la poste précédente et que celle-là en représentait deux. Il n'y en a donc pas en arrière. Ne t'inquiète pas autant quand il y a un malentendu qui empêche une lettre de partir. Je sais bien qu'il peut y avoir des obstacles imprévus ou des oublis, et tu dois savoir que de toi je prends tout du bon côté.

Je suis à faire étudier mon patin par un patineur, afin de dire exactement quels mouvements il permet. Il est toujours certain qu'il empêche les chutes en arrière et c'est beaucoup pour les commerçants. Il y a un certain mouvement de balancement du pied qu'il ne permet pas, mais on supplée à ce mouvement par un autre. Seulement, il faut qu'un patineur montre comment il faut le faire. J'en ferai peut-être quelque chose.

Mais j'ai quelque espoir aujourd'hui de mon autre affaire de gaz. M. Eyckholt a vu un M. Scribe, homme riche et entreprenant parce qu'il est liégeois et non gantois, l'une des plus mauvaises races du globe. Scribe lui a dit :

– Que votre monsieur vienne me voir. Je lui écrirai demain où me trouver. S'il a une bonne affaire, je la prends de suite. Elle me paraît très passable d'après ces notes.

Mais tout en état liégeois de naissance, M. Scribe est à Gand depuis 30 ans et a dû s'infiltrer quelque chose du péché originel. Ce que ces gens n'aiment pas, c'est de ne pas tout avoir à eux seuls.

J'ai eu dimanche l'explication de l'inaction de Dangotte, et c'est toujours le même sale désir de tout avoir. Son fils a rencontré un cousin de Van Acker qui lui a demandé :

– Mais qu'est-ce que vous faites donc avec ces globes nouveaux ? Il y a trois mois que vous deviez en avoir ?

– C'est vrai, dit l'autre, mais rien ne presse. L'Américain finira bien par s'en aller.

Voilà qui vous montre que si je ne réussis pas, ça n'est pas ma faute; et quand les gens ne veulent pas marcher, il est clair qu'un autre que moi n'y réussirait pas mieux. Mais voilà un homme qui m'a fait plus de protestations que personne, qui jurait de son désir de faire des affaires loyales; et qui se promettait tout le temps de ne rien faire afin que je m'en aille. C'est là le caractère belge.

Vous admettez bien que l'on n'a pas ces dispositions en France, au moins généralement. Ici, on ne rencontre pas d'autres dispositions. C'est un étranger, envoyons-le.

Vous devez voir par là ce que ces gueux peuvent infliger de mécomptes à un homme. Et il faut voir comme, en paroles, ils ont toujours le cœur sur la main. Ils sont toujours prêts à tout faire mais chacune de leurs protestations est un mensonge.

Il est donc encore possible que je fasse quelque chose avec Eyckholt et Scribe. Celui-là [veut] faire l'expérience voulue pour démontrer la chose. J'espère que cela sera décidé d'ici à deux ou trois jours.

Vous recevrez celle-ci non affranchie, car je n'ai plus rien. Mais ne faites rien avant ma prochaine. Tant qu'il reste une chance, je ne veux rien demander; et si je demande quelque chose, j'écirai en même temps à un autre que ton mari, afin qu'il ne soit pas toujours seul à s'exécuter. Mais il est possible que je puisse me passer de secours. Ne soyez pas inquiets, je suis bien portant.

Tu me dis qu'Angus a été obligé de faire la cession de ses biens à ses créanciers. Ne pourrais-tu pas me dire si tout est fini avec l'affaire Lamothe ? Je n'en ai pas entendu parler depuis un an. Un procès s'est gagné en France relativement à cette affaire. Ton mari a-t-il entendu parler de McMullen ? L'état des affaires d'Angus a pu paralyser les choses. Néanmoins ses associés ont pu le faire marcher. Je voudrais bien savoir s'il reste un espoir.

Ce que tu m'as dit de M. Leblanc m'a moins surpris que d'autres. Il était très gêné à mon départ et donnait des dîners pour se donner du crédit.

Adieu, chère enfant. Tout peut être très bien d'ici à quelques jours, mais je ne me flatte de rien. Ailleurs je pourrais avoir confiance; ici, je puis toujours redouter une difficulté. Je n'ai pas eu autre chose depuis que j'y suis.

Je vous aime.

D.

Buchin m'écrit pour avoir de la gazoline. La semaine même que son appareil a été monté, la raffinerie de pétrole de Bordeaux a brûlé de fond en comble. Je lui ai envoyé l'adresse d'un raffineur de pétrole de Lille et il a dû lui écrire. Il trouve mon dernier système supérieur à l'autre.

Nous n'avons pas d'hiver. Il gèle à peine une nuit sur cinq.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 242

Gand, mercredi 16 janvier 1878

Ma chère enfant,

J'ai eu ce matin ta chère petite lettre du 28 décembre. Merci de ne jamais m'oublier. N'en écris pas quand tu es occupée, je ne veux pas que tu te fatigues. Mais quelques mots seulement me font du bien au cœur. Quand j'ai lu une lettre, je me dis : À mercredi prochain; et ce jour à venir me revient de temps à autre comme mon seul soulagement moral.

J'ai décidément renoncé à tout espoir de faire quelque chose dans ce malheureux pays dont la réputation est si usurpée. J'ai toujours cru jusqu'à ces derniers temps que je finirais peut-être par tomber enfin sur un homme entreprenant et honnête, mais je vois bien à présent ce qu'ils sont tous. Je t'ai dit l'affaire Dangotte dont le fils a dit à quelqu'un : « Laissez-le donc partir. » Et j'ai eu, hier au soir, une autre preuve de l'esprit de fourberie de tous les Belges, depuis les mieux doués jusqu'aux plus ineptes qui forment l'immense majorité. M. Eyckholt m'avait ménagé une entrevue avec M. Scribe, que j'ai trouvé un homme de première capacité et qui m'avait paru sincère dans son opinion qu'il était impossible de lutter contre le charbon de terre au bas prix qu'il est ici. Mais qu'est-ce qui m'arrive hier au soir ? J'étais dans le salon de lecture de la Concorde où je passe invariablement mes soirées de 7½ à 10½ ou 11 h, et je lisais la *Revue des Deux Mondes*. Un homme vient s'asseoir à côté de moi et me demande de passer dans le restaurant pour causer avec lui. C'était M. Scribe. Il est défendu de converser dans la salle de lecture. Ce

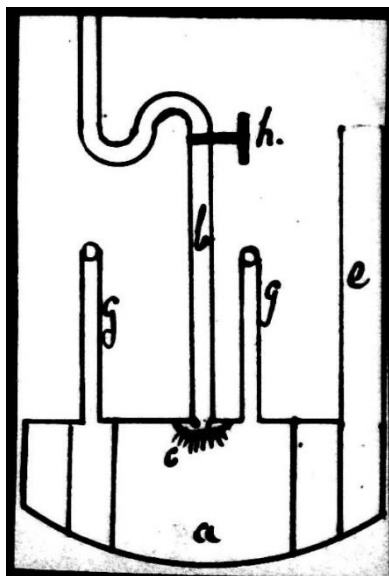
monsieur est membre du Club. Il commença par m'offrir le verre de bière traditionnel ici, mais je le remerciai. Puis il offrit du vin, et je lui dis que je ne prenais rien qu'à mes repas. Il insista, mais je tins bon. Alors il commença une introduction en matière qui était si évidemment préparée qu'elle me mit sur l'éveil. Après m'avoir cité nombre d'entreprises dans lesquelles il avait été intéressé, et m'avoir décrit nombre de machines qu'il avait fait perfectionner, il me témoigne le désir de connaître, simplement pour s'instruire, la forme de cornues que j'employais pour faire le gaz au pétrole brut. Je vis de suite ce qui en était. Mon homme m'avait dit qu'il ne voyait pas de grands profits dans l'affaire et qu'il n'y mettrait pas d'argent, mais si je lui avais donné les détails qu'il voulait, il aurait marché avec Eyckholt et m'aurait, sans cérémonie, mis de côté.

Les hommes comme lui, grands spéculateurs, ont un autre but que de s'instruire quand ils cherchent à savoir comment un appareil fonctionne. Quand il eut fini (il y avait bien une demi-heure qu'il parlait), je lui dis que la forme de cornue que je voulais breveter était particulière et toute nouvelle, et que j'avais été si maltraité depuis que j'étais en Belgique par tous ceux sans exception avec qui j'avais été en rapports, que je ne pouvais dire à personne une chose dont mon avenir pouvait dépendre; que je le lui dirais volontiers s'il me donnait la somme nécessaire pour loger mes papiers de suite et voulait entrer dans l'affaire que je commençais d'après ce qu'il m'avait dit ce soir-là, à croire meilleur qu'il ne l'a fait faite d'abord; mais qu'à part cela j'étais forcé bien à regret de me tenir sur la réserve.

– Oh! n'allez pas croire, me dit-il, qu'il s'agisse pour moi d'autre chose que de connaître une chose nouvelle pour moi. Je me suis toujours occupé de gaz depuis 20 ans.

– Je pense bien, lui ai-je répondu, que vous n'en abuseriez pas, mais quand j'aurai le brevet, il vous sera facile de le savoir. Quant à présent, c'est mon invention et je ne puis la communiquer qu'à un associé.

Pour un homme de sa capacité, il avait fait un grossier pas de clerc, non seulement dans la demande elle-même, mais surtout dans son interminable préambule qui était tellement transparent que cela sautait aux yeux. Eh bien, voilà ce que c'est qu'un Belge. Il s'est dit que j'avais une bonne chose et que s'il pouvait me surprendre il en profiterait. Cela vous montre pourquoi je n'ai réussi à rien. Les gens ne veulent pas partager avec un autre, même ses propres inventions.



Ma cornue est bien simple, mais encore faut-il le savoir. Je t'en mets deux dessins ici. Le liquide tombe en a par le tube b sur le fond rouge de la cornue, et se change instantanément en gaz parce qu'il arrive très subdivisé à travers une petite passoire c. Le gaz achève de se dégager de toute vapeur dans son circuit et va sortir en e. C'est ce circuit au-dessus du fond rouge de la cornue qui le rend parfait et le purifie sans tous les appendices nécessaires au gaz de charbon. Les deux tubes g g sont fermés en haut par un verre, ou mieux un mica, afin de voir le fond de la cornue et juger par son degré de chaleur quand il est temps d'ouvrir le robinet h. Aucune cornue de ce genre n'existe ailleurs et elle est certainement meilleure que les cornues américaines aujourd'hui en usage, qui sont faites comme suit :



dont les angles s'encrassent nécessairement très vite et qui n'ont pas de tubes pour voir à l'intérieur, ce qui empêche de juger exactement du meilleur moment d'introduction du pétrole par le degré d'échauffement de la cornue.

Tout cela montre à quel parti pris d'étrangler les autres j'ai affaire ici. Comme je vous l'ai dit déjà, je ne lutte pas contre les difficultés ordi-

naires des affaires, mais contre la détermination de s'emparer sans rien donner de ce qu'ont les autres.

C'est le caractère propre du Belge, et je m'use depuis deux ans contre l'impossible parce que c'est le mauvais vouloir et la duplicité. Si après tout ce que je vous ai dit mes amis ne veulent pas voir cela, ils ne font pas de mal qu'à moi, ils s'en font à eux-mêmes. J'ai fait tout ce qui était humainement possible. Vous admettez bien que j'ai lutté avec énergie, et si je renonce à la lutte, c'est uniquement que je vois que rien ne peut prévaloir contre le parti pris d'étrangler les autres. Mais je ne puis assez le répéter : on fait une grave erreur en me laissant ici. Il me semble que si la question était un peu sérieusement examinée entre quelques amis, on verrait que ce n'est pas seulement dans mon intérêt, mais dans celui de toute la famille, de me fournir les moyens d'aller ailleurs. Après tout, il ne peut pas être si difficile, entre 8 ou 10, de trouver \$150. Si on ne le fait pas, c'est que l'on ne croit pas ce que je dis. Dans les deux cas, pourquoi continuer à me briser la tête contre ce mur de la bêtise et de la duplicité belge ?

Adieu, chère enfant. Je sais bien que s'il ne tenait qu'à toi, je serais parti d'ici depuis longtemps.

Je ne paie pas encore celle-ci pour la même raison qui empêchait de tirer du canon en l'honneur de Henri IV.

Adieu. Je vous aime.

D.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 243

Gand, 23 janvier 1878

Ma chère enfant,

Merci de ta bonne lettre du 4, reçue à midi, et de tous les détails que tu me donnes, les uns agréables, les autres si pénibles. Je ne puis juger personne sans connaître tous les détails, mais il me semble étrange que des assurances n'aillent pas à la famille. Maurice devait gagner quelque

chose. Pour que Lamothe veuille garder les assurances, il faudrait au moins qu'il montrât que ni Maurice ni Henri ne gagnaient rien et que lui seul supportait les charges de l'établissement. Or si l'établissement ne se supportait pas lui-même, comment ne l'a-t-on pas fermé ? Cela me paraît bien singulier. Comme Maurice vivait chez son père, il ne dépensait pas autant que s'il eût vécu à l'hôtel. Il devait donc prendre peu pour sa dépense personnelle, et il n'est pas possible qu'il ne gagnât pas et sa pension et le montant de ses primes d'assurances, une faible somme comparativement. Sans rien décider, je trouve la prétention de Lamothe assez extraordinaire. Mais le chagrin d'une pareille difficulté, ajouté au chagrin de la mort du pauvre Maurice, tout cela doit bien affecter ma pauvre sœur.

Je n'ai malheureusement rien de bon à vous dire de moi ici. Je vois que M. Scribe, qui m'avait si favorablement impressionné dans l'entretien que j'ai eu avec lui, ne croit pas l'affaire du gaz au pétrole brut aussi mauvaise qu'il ne l'a faite. Il a pris un autre détour pour connaître la construction des cornues, mais j'ai dit à l'émissaire envoyé que je ne dirais plus rien à des Belges sans garantie écrite; que j'ai toujours été maltraité par tous ceux à qui j'avais eu affaire; que Martiny et Van Acker eux-mêmes, après avoir profité de mon brevet sur les appareils à air carburé, n'avaient rien voulu me donner après m'avoir promis mer et monde, et que je voyais parfaitement que l'habitude de ces gens-ci en affaires était de savoir tout ce qu'ils pouvaient pour se moquer de vous ensuite. Eyckholt m'a dit lui aussi que j'avais tort de ne pas communiquer ce que l'on me demandait. Je lui dis :

– Mais si ça ne vaut rien, pourquoi voulez-vous tant le savoir ? Je ne vous demande qu'un 250 francs pour prendre mon brevet et pour me procurer le manger, il est réellement mesquin de regarder à une si petite somme. Je vois bien que vous ne pensez pas l'affaire si mauvaise que vous l'avez dit; vous ne me disiez ni l'un ni l'autre la vérité, vous me découragez pour en profiter. Je ne veux plus me laisser dépouiller de mes idées pour voir les autres s'en faire un revenu.

Il me dit d'un ton sec :

– En aurez-vous davantage si vous ne faites rien ?

– Je crains, lui ai-je dit, que si je parle trop tôt, je ne serai pas mieux. Personne n'est sincère ici. J'en ai fait une assez triste expérience. Ce n'est pas une chose qui n'a pas été éprouvée que je vous offre. Elle se répand



très vite aux États-Unis, donc elle est bonne. Donnez-moi ce que je vous demande et je vous réponds qu'elle marchera bien. Sans cela, je garde ce que j'ai.

Je suis parfaitement certain, d'après la petite intrigue que ces gens ont évidemment nouée entre eux, que si je leur donne mes idées, ils prétendront qu'il n'y a rien de nouveau et marcheront sans moi. Voilà où j'en suis après deux ans d'efforts. Je regarde toujours comme parfaitement certain que je n'aurais pas ailleurs toutes les difficultés qui ne sont dues qu'à la malhonnêteté locale. Voilà pourquoi je désire m'en aller, ne pouvant plus rien faire ici parce qu'il y a mauvais vouloir, et non pas crainte de non-réussite. Ils veulent tout avoir. Si un homme d'ici avait mes brevets à lui en propre, soyez sûrs qu'il ne les laisserait pas dormir. Si je pouvais seulement obtenir 50 globes, je les placerais vite; mais je ne puis rien faire sans moule, et ne puis avoir ni payer ce moule. Et avec tout ce retard, un autre peut finir par me prendre mon idée ailleurs.

Voilà ce que ma position a de triste. Je pourrais faire quelque chose, peut-être important, ailleurs et n'y puis aller, et je m'endette ici à perdre mon temps. Cela me désespère et me démoralise. Si vous voyiez les choses vous-mêmes, vous verriez que je ne me fais pas d'illusion; mais à distance, je vois bien que la confiance manque. C'est vraiment un grand malheur. Je pourrais certainement vivre de ma plume en France. Je ne le puis pas ici. Cette seule raison devrait décider mes amis à faire un petit effort. Je pourrais envoyer des correspondances instructives et utiles à propos de l'exposition de Paris, si je ne puis pas faire autre chose, et je ne serais pas à charge. Est-ce qu'il est impossible qu'un Français s'appelant Damrémont envoie des correspondances sur l'exposition ? Au lieu d'un Français, ce sera moi, quel mal cela peut-il faire ? Je ne le vois pas. J'aurais pu gagner ma vie depuis un an avec des correspondances et ne pas rester dans cet état de tension d'esprit, causé par de terribles inquiétudes, qui finit par miner les meilleurs courages. N'aurais-je que des correspondances d'assurées, je pourrais risquer de m'en aller en France, car j'aurais le nécessaire assuré. Dans une ville comme Paris, et surtout vivant un peu en dehors pour le bon marché, je ne dépenserais guère plus qu'ici, et au moins je pourrais étudier et ne pas périr d'ennui par le fait de l'isolement. Voilà ce que j'y trouverais, même si je n'y pouvais faire autre chose, ce qui est absolument improbable. Dans un grand centre comme celui-là, une petite industrie devient souvent importante; pen-

dant qu'ici une bonne chose a souvent peu de valeur. Réfléchissez bien sur tout cela. Je suis certain que j'ai raison. Ne vendrais-je à Paris que 50 globes par semaine (c'est bien peu de chose dans un aussi grand centre), cela me donnerait 200 francs par mois; je ne les dépenserais pas. Maintenant, avec mes appareils et mes globes, je pourrais, je pense, me tirer assez largement d'affaire.

Si je terminais quelque chose avec Buchin, je marcherais probablement assez vite, même si je restais avec lui à Bordeaux. Mais ici, je ne puis pas trouver ma vie. Si, entre cinq ou six, vous ne parvenez pas à m'aider, comment voulez-vous que je conserve mon courage devant l'impossible ? J'ai fait tout ce qui était humainement possible de faire. Mais je suis chez des gens qui veulent tout ou rien. On n'est pas de ce calibre partout. C'est le caractère distinctif du peuple belge; c'est là sa réputation en France et en Allemagne. Partout on se moque de la petitesse d'esprit des Belges et de leur manque complet d'esprit d'entreprise. Cellier me disait samedi dernier : « Nous sommes en queue de l'Europe sur ce chapitre. » Il n'y a qu'une conclusion à tirer de l'état de cela, c'est que vous avez autant d'intérêt là-bas à me tirer d'ici que moi à m'en aller. Puissent mes amis le voir enfin et ne pas me faire perdre l'activité qui me reste, dans un milieu si inerte et si bête. Je vous aime.

#### D.

Je me représente ton garçon avec tous ses magnifiques jouets devant les yeux. Ça doit être une splendide fête pour lui. Mille baisers à toi et à ma pauvre femme.

Je t'envoie l'information suivante qui est d'une grande importance. Le Dr Chapman, de Brooklyn, a découvert que le whisky (surtout le bourbon ou whisky de blé d'Inde, était un parfait antidote contre la diphtérie. Il prononce le traitement local parfaitement inutile. Il a soigné plus de 200 malades ainsi et n'en a pas perdu. Il fait boire le whisky comme on le fait dans certains cas de consommation; mais il y ajoute de la quinine, qui augmente l'efficacité du traitement.

Le whisky neutralise le poison diphtérique et surmonte, en quelques heures, la fièvre et l'inflammation. Quand la fièvre a cédé, après 24 à 30 heures, au traitement, une sécrétion purulente s'établit et la gorge se

nettoie. Sous l'effet du whisky, les fausses membranes ne reviennent jamais.

Il faut le prendre dès le commencement. La preuve de son action curative est que le malade ne se sent jamais enivré, exactement comme les consommateurs qui en prennent des demi-*tumblers* sans en ressentir le moindre effet au cerveau, et qui seraient complètement ivres dans leur état de santé.

Chez les diphtériques, l'haleine même n'indique aucune odeur de boisson. La constitution absorbe tout le whisky.

Il y a dix ans que le Dr Chapman emploie cette méthode et il n'a perdu que les malades déjà désespérés et qui avaient été soignés jusqu'à épuisement par les méthodes ordinaires.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 244

Gand, 30 janvier 1878

Ma chère enfant,

Je viens de trouver à la poste tes deux lettres du 11 et du 18, et, chose singulière, j'avais eu la semaine dernière celle du 4, de manière que j'ai eu des lettres toutes les semaines, quoique l'une ou l'autre ait évidemment été en retard. Je ne m'explique pas bien la chose. Mais tes deux chères lettres m'ont fait du bien par le seul fait d'arriver à deux. J'en avais besoin. Je suis bien brisé moralement et bien accablé. Deux ans de perdu dans ce malheureux pays par la bêtise des uns et la malhonnêteté de tous. Quelque chose que je fasse, je me heurte à leur avidité, leur désir de tout prendre. J'ai demandé à Martiny ce qu'il me chargerait pour quelques paires de patins. Une dizaine de francs me donneraient 100 francs et m'aideraient un peu. Au bout de deux jours, le vieux gredin m'a dit :

– Nous vous ferons des patins, M. Damrémont, et j'arrangerai cela pour que vous y fassiez quelque chose.

– Mais, lui dis-je, je ne viens pas vous demander de partager le profit que je ferai, mais combien vous me chargerez par paire. Je ne puis pas faire de prix sans savoir ce qu'ils me coûteront.

– Eh bien, dit-il, vous devez les vendre 20 francs, que vous fassiez 5 francs par paire, c'est bien assez.

– Ainsi vous voulez mettre les 5 autres francs que je ferais dans votre poche, en sus du profit que vous feriez sur le prix qu'ils coûtent ?

– Je ne sais pas, dit-il ce qu'ils coûteront. (Il mentait effrontément).

– Eh bien, lui dis-je, je veux savoir non pas ce qu'ils vous coûteront, mais ce que vous me les ferez payer.

– Comment! vous voulez participer dans le bénéfice sans avoir fait un sou de dépense. C'est un autre qui a consenti à faire quelques petites avances, et vous voulez vous mettre à sa place ? Est-ce qu'il est donc impossible de trouver un homme qui comprenne la loyauté dans votre pays ?

– Mais vous ne voulez pas que je travaille pour rien ?

– Ah ça, voyons! Trêve de duplicité. Ces patins peuvent varier de 9 à 11 francs de façon. Je puis les faire faire ailleurs à 10 francs et demi. Cela me laissera 9 francs et demi. Combien me demandez-vous ? Si vous me demandez plus, j'irai ailleurs; si vous me demandez un peu moins, je resterai ici, mais il ne s'agit pas de me prendre une partie de mon bénéfice en sus du profit que vous ferez comme les autres, puisque je puis les faire faire ailleurs. Seulement, vous pourrez les faire plus vite que les autres.

Le bonhomme tournait et équivoquait pour tâcher de gripper le plus qu'il pourrait. Voilà comme ils sont tous. Il me sait en besoin et se dit : « Voilà un homme qui sera forcé de se laisser étrangler. » Il n'existe pas au monde de gens aussi complètement cochons (passe-moi le mot) que ceux-ci. Ils n'ont pas le moindre sentiment de décence. Ma pauvre propriétaire à laquelle je dois déjà près de 200 francs me contait tout à l'heure des saletés sans nom que lui ont faites ses meilleures amies depuis le jour de l'An. Aller demander de l'argent ici, à vos pratiques, c'est les insulter. Il faut attendre qu'elles meurent de leur plein gré. Quel que soit le besoin, ne demandez jamais aux gens de vous payer. Une dame qui vient de recevoir 200 000 francs d'héritage lui a fait une querelle imagée parce qu'elle est allée lui demander de lui payer un compte de

250 francs dû depuis 18 mois! Voilà comme ils sont entre eux. Hypocrites, faux, gredins et voleurs. Voilà le peuple belge en masse.

Il y a quelques exceptions par-ci par-là, mais assez clairsemées.

Mes gens au gaz, Scribe et Eyckholt paraissent vouloir marcher avec le gaz de pétrole. Scribe a demandé à Van Acker s'il connaissait la forme la plus récente des cornues américaines. Van Acker qui savait que nous en avions parlé lui a dit :

– Je peux vous envoyer M. Damrémont qui peut vous le dire.

Mais c'était justement ce que l'homme ne voulait pas. Ainsi voilà un homme qui me dissuade autant qu'il peut et travaille ensuite à faire marcher l'affaire sans moi. Tous traîtres par instinct, et ils ont l'air si sincères quand ils vous parlent!

J'ai donc renoncé à tout ici. C'est inutile, ils sont tous en conspiration contre un étranger. J'attends avec anxiété les réponses à mes lettres. Mon arrêt sera là. Si on a pu m'aider à partir d'ici, je suis sûr de faire quelque chose en France ou au moins d'y gagner ma vie même si je ne devais pas y réussir autrement; mais j'ai toujours pleine foi dans mes globes. Et les hommes d'affaires en France ou en Angleterre ne sont pas gredins et goinfres comme ceux d'ici.

Enfin, le commerce de gros est honnête en France, et on vous donne ce qu'on a promis. Ce commerce-là est pourri ici et on ne tient jamais ce que l'on a promis. On vous trompe sur un point ou sur un autre. La preuve en est qu'en Italie et au Portugal les affaires ont considérablement diminué avec ce pays.

Voilà où j'en suis, moi, pour y être venu, deux ans de perdus et la certitude de n'y pas même gagner ma vie. J'ai demandé de l'emploi aux journaux, mais on ne me donnerait pas 20 sous par jour.

Adieu. Je vous aime.

D.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 245

Gand, 6 février 1878

Ma chère enfant,

Le *steamer* n'est pas arrivé et je n'ai par conséquent pas de lettre. Elle arrivera probablement demain.

J'ai bien peu de chose à te dire dans la terrible situation d'esprit où je suis. N'espérant plus rien que d'un changement de pays; ne sachant pas si mes amis auront pu m'aider; ignorant conséquemment quel sort me réserve même un avenir prochain; je suis dans une incertitude complète. Rester ici, c'est la ruine définitive de tout espoir d'un meilleur avenir; c'est la certitude de rester à charge, ce que je ne ferai pas.

Il n'y a ici aucune espèce de chance d'emploi. J'ai fait de nouvelles tentatives aux bureaux des journaux, mais tout est inutile. Les appareils qui se feront cette année ne paieront pas l'arriéré et le nouveau. Ainsi, je ne puis ni rester ni partir. La lettre de la semaine prochaine me fera probablement savoir quel sera mon sort. Ne croyez pas que je parle ici pour moi personnellement. Mon isolement est trop amer pour qu'un changement quelconque me procure un soulagement du cœur; mais si je pouvais obtenir une dernière chance de faire quelque chose ailleurs, j'aurais au moins l'esprit soulagé parce que j'aurais un but à remplir. Je suis prêt à tout faire pour cesser d'être à charge, mais encore faut-il que j'aie là où une chance est possible. Il n'y a rien maintenant à espérer ici. Je vous ai assez expliqué pourquoi et me suis assez répété pour qu'il soit inutile de recommencer toute cette kyrielle. La Belgique offre moins de ressources qu'aucun autre pays de l'Europe et la ville de Gand est de beaucoup la plus arriérée des cinq grandes villes du pays. C'est là l'appréciation des Belges eux-mêmes. Il y a ici 150 à 200 propriétaires très riches et aussi pleins de morgue que de sottise. Il y a ensuite les industriels et manufacturiers qui végètent parce que l'exploitation est énormément diminuée; et elle n'est diminuée que par suite de la malhonnêteté avec laquelle ils servent leurs pratiques. Il y a ensuite le petit commerce qui est aux abois. Puis enfin les ouvriers crèvent généralement de faim. Les cafés et estaminets seuls prospèrent parce que tout le monde boit et l'ivrognerie me paraît avoir doublé seulement depuis que je suis ici. Quand l'ouvrier fla-

mand n'est pas employé, il laisse sa femme s'arranger comme elle peut avec ses enfants et passe la journée à boire. Tous les soirs, je vois près des estaminets, dans les sous-sols, de pauvres femmes grelottantes qui attendent leurs maris et ne réussissent à l'entraîner que quand il ne peut plus marcher. Et le clergé, au lieu de prêcher sur l'ivrognerie et les devoirs des chefs de famille, essaie encore de tirer quelques sous à ces malheureuses pour leur faire faire des neuvaines pour convertir leurs maris. Le clergé de ce pays est aussi pourri que le reste, et le nombre de prêtres ivrognes est incroyable. La dégradation de cette population est prodigieuse. On n'en a aucune idée hors du pays. Ceux qui ne font que passer ne peuvent pas la voir, et ceux-là même qui la connaissent craignent de n'être pas crus s'ils disent toute la vérité.

Voilà où je suis et si je n'en puis sortir, tout est bien fini pour moi.

Absolument, après tout ce qui m'est arrivé de mécomptes produits par la bêtise ou la malhonnêteté locale, vous ne pouvez guère croire que je ne trouverais pas meilleure chance ailleurs. Si vous le pensez, c'est une erreur malheureuse pour nous tous.

Je ne me plains de personne et me contente d'indiquer les nécessités de ma situation. Je demande qu'on me donne une dernière chance. Peut-être est-ce fait, peut-être non. Si oui, je ferai l'impossible pour montrer qu'il n'y a pas de ma faute dans mon insuccès d'ici; si non, j'avoue que je ne sais plus que faire si que dire, à part le terrible mot : malheur sur moi!

Adieu. Je vous aime.

#### D.

Il me semble que l'exposition serait pour moi une occasion superbe d'introduire mes globes non seulement en France, mais partout. Dès que je serais à Paris, j'en ferais faire quelques-uns. Les maisons qui exposent des candélabres ou pendentifs à gaz auront nécessairement des globes, et peuvent exposer les miens en même temps que les leurs. Il serait terrible pour moi de perdre pareille chance. Il faudrait être bien malheureux pour ne pas vendre une centaine de globes par semaine. Cela seul me ferait vivre. Il est clair que j'aurais ainsi à Paris une chance que je ne puis avoir ici. Si rien n'est encore fait, je vous supplie tous de songer sérieusement à cela. Je pourrais aussi envoyer au *National* des correspondances sur l'exposition. Je ne demanderais même rien pour

celles-là, mais on pourrait peut-être les imprimer, à mesure qu'elles paraîtraient, et les réunir plus tard en volume qui pourrait se vendre au profit de ta maman à laquelle j'aurais tant voulu envoyer quelque chose. En un mot, j'aurais là des chances que je ne puis jamais trouver ici. Je vous en prie, pensez-y et ne vous laissez pas effrayer de pailles en croix.

Je vous aime.



À Caroline Dessaulles-Béique  
BAnQ-VM, P102, Mic. 1787, lettre 246

Mercredi 20 février 1878

Ma chère enfant,

Voilà ma dernière lettre de Gand. Je pars dimanche 24 pour Paris. J'ai terminé mes arrangements pour mon départ plus tôt que je ne pensais pouvoir le faire. Je me hâte d'y arriver, afin de ne plus perdre mon temps ici et de tâcher d'organiser de suite quelque chose là.

Hier, Van Acker est allé à un couvent en construction hors ville pour offrir un appareil. Le supérieur y songeait déjà et désire en avoir un. Celui-là au moins le prendra de suite. Il doit venir la semaine prochaine voir les appareils et recevoir un devis de la canalisation. Une fois un couvent garni, nous en aurons dix; il ne s'agissait que de commencer.

Mon premier soin en arrivant sera de courir pour trouver un quartier. Une seule chambre me suffira. Je me mettrai probablement dans le quartier Saint-Sulpice, ou peut-être dans les rues transversales entre la rue de Rivoli et les boulevards, mais dans la direction de l'hôtel de Ville où les quartiers sont moins chers. Enfin je ferai pour le mieux.

J'ai pris mes mesures pour que vos lettres me soient envoyées à Paris tant qu'il en viendra. À partir de celle-ci, adresse les tiennes à poste restante, Paris. Une fois établi, je te donnerai mon adresse pour les recevoir dans le quartier où je résiderai.

Il est très possible que je cherche des logements le long de la Seine, vers Notre-Dame. C'est un quartier qui n'est pas cher; ou encore dans les environs du Panthéon. Il y a aussi la rue Saint-Lazare, qui ne finit plus et est toute ne quartiers. En deux ou trois jours, j'aurai pu me fixer.



J'ai au dernier moment tes deux chères lettres du 12 et du 8. Il est clair que maintenant que vos lettres passent par Halifax, elles éprouvent des retards qu'elles n'éprouvaient pas auparavant. Voilà deux fois que j'en reçois deux écrites à St. Jones l'une de l'autre. Il y a bien des malheurs dans ces lettres. Peltier, le pauvre Dr McDonnell. Un médecin de Paris a récemment annoncé que la consommation pouvait dorénavant se guérir comme toute autre maladie. Je chercherai son annonce une fois à Paris et verrai s'il peut y avoir là quelque chose d'utile à Mme Papineau. Elle doit être très affectée de la mort du docteur qui, certainement, l'a empêchée de mourir il y a deux ans.

Embrasse pour moi ton Henri qui est si bon et Louis qui a été assez raisonnable pour prendre des médecines.

Puisqu'une piqûre d'épingle a fait tant souffrir ta maman, c'est que son sang est un peu vicié. Je crois que c'est un tort de ne jamais prendre de remèdes. On accumule ainsi la tendance à l'inflammation et la moindre chose vous rend plus malade. Un Sedlitz de temps en temps, ou un quart de dose de sel tient les organes en ordre, et si on a une maladie, elle est moins forte. Ou bien prenez de temps à autre un peu d'eau de Plantagenet. Cela ne coûte pas cher et fait certainement du bien. Si ton Louis pouvait se mettre à l'aimer, ce qui n'est pas impossible, vu que c'est un peu le goût d'eau d'huîtres, tu peux ainsi lui épargner bien des petites maladies en empêchant les humeurs de s'accumuler sur un point ou un autre. Trop se droguer est un tort, mais le faire à propos n'est que bon sens. Et sois sûre qu'un peu d'eau de Plantagenet, donné une ou deux fois par semaine à tes enfants leur ferait du bien en ce sens que les petites inflammations dont ils souffrent quelquefois sont bien moins malignes. N'oublie pas que si tes enfants étaient attaqués de la picote, la crème de tartre rend la maladie inoffensive. Je dois t'en avoir envoyé la recette, sinon dis-le-moi.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

D.

Le seul sentiment que j'éprouve aujourd'hui est celui du soulagement moral en quittant cette ville de gredins, d'hypocrites, de menteurs et de pingres; et d'ivrognes. Sale population.



## Table

|                        |    |
|------------------------|----|
| SIGLES et ABRÉVIATIONS | 7  |
| INTRODUCTION           | 9  |
| LETTRES DE BELGIQUE    | 23 |



Imprimé au Québec  
En novembre 2024